







50 = 2.
37-6

Vol 212

n 15



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME QUINZIÈME.



DICTIONNAIRE

DES MANUSCRITS

DES MANUSCRITS CLASSIQUES

DES MANUSCRITS CLASSIQUES

DES MANUSCRITS CLASSIQUES

DES MANUSCRITS CLASSIQUES



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSIEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

*Par M. SABBATHIER, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne,
& Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville.*

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.^o Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.^o Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. Vol. in-12.

3.^o Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. Vol. in-12.

4.^o Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples, pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 3. Vol. in-12. & 1. Vol. in-4.^o

5.^o Les Exercices du Corps chez les Anciens, aussi pour servir à l'Éducation de la Jeunesse. 2. Vol. in-12. & 2. Vol. in-8.^o Ce dernier Ouvrage n'a pas encore été mis en vente ; dès qu'il y sera mis, on en prévendra le Public.

6.^o Recueil de Planches pour ce Dictionnaire. 1.^o, 2.^o, 3.^o & 4.^o Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

E

E



, cinquième lettre de la plupart des alphabets, & la seconde des voyelles.

Les Grecs s'étant aperçus qu'en certaines syllabes de leurs mots, l'E étoit moins long & moins ouvert qu'il ne l'étoit en d'autres syllabes, trouvèrent à propos de marquer, par des caractères particuliers, cette différence, qui étoit si sensible dans la prononciation. Ils désignèrent l'E bref par ce caractère Ε, ε, & l'appellerent εἰς, *epsilon*, c'est-à-dire, petit; il répond à notre

E commun, qui n'est ni l'E tout-à-fait fermé, ni l'E tout-à-fait ouvert. Nous en parlerons dans la suite.

Les Grecs marquèrent l'E long & plus ouvert par ce caractère Η, η, *eta*; il répond à notre E ouvert long.

Avant cette distinction, quand l'E étoit ouvert, on écrivoit deux E de suite; c'est ainsi que nos Pères écrivoient *aage* par deux a, pour faire connoître que l'a est long en ce mot. C'est de ces deux E rapprochés ou tournés l'un vis-à-vis de l'autre, qu'est venue la figure Η; ce ca-

ractère a été long-tems , en Grec & en Latin, le signe de l'aspiration. Ce nom *éta* vient du vieux Syriaque *hetha*, ou de *heth*, qui est le signe de la plus forte aspiration des Hébreux; & c'est de-là que les Latins prirent leur signe d'aspiration *H*, en quoi nous les avons suivis.

La prononciation de l'*éta* a varié; les Grecs modernes prononcent *ita*; & il y a des Sçavans qui ont adopté cette prononciation, en lisant les livres des Anciens. Mais, l'Université de Paris, fait prononcer *éta*. Le P. Giraudeau s'explique à ce sujet en ces termes: » L'*Éta* » se prononce comme un *É* » long & ouvert, ainsi que nous » prononçons l'*É* dans procès; » non seulement cette prononciation est l'ancienne, pour- » suit-il, mais elle est encore » essentielle pour l'ordre & » l'économie de la langue » Grecque. «

En Latin, & dans la plupart des langues, l'*E* est prononcé comme notre *E* ouvert commun au milieu des mots, lorsqu'il est suivi d'une consonne avec laquelle il ne fait qu'une même syllabe, *Cæ lèbs*, *mèl*, *pèr*, *pa-trèm*, *omnipo-tèn-tèm*, *pès*, *èt*, &c. Mais, selon notre manière de prononcer le Latin, l'*E* est fermé quand il finit le mot, *mare*, *cubile*, *patre*, &c. Dans nos provinces d'au-delà de la Loire, on prononce l'*E* final Latin comme un *E* ouvert; c'est une faute.

Il y a beaucoup d'analogie

entre l'*E* fermé & l'*i*; c'est pour cela que l'on trouve souvent l'une de ces lettres au lieu de l'autre, *hete*, *heri*; c'est par la même raison que l'ablatif de plusieurs mots Latins est en *E* ou en *i*, *prudente* & *prudenti*.

Mais passons à notre *E* François. Nous observerons d'abord que plusieurs de nos Grammairiens disent que nous avons quatre sortes d'*E*. La méthode de P. R. dit que ces quatre prononciations différentes de l'*E*, se peuvent remarquer en ce seul mot d'etèrrement; mais il est aisé de voir qu'aujourd'hui l'*E* de la dernière syllabe *ment*, n'est *E* que dans l'écriture.

La prononciation de nos mots a varié. L'écriture n'a été inventée que pour indiquer la prononciation; mais elle ne sçauroit en suivre tous les écarts, je veux dire tous les divers changemens. Les enfans s'éloignent insensiblement de la prononciation de leurs peres; ainsi l'orthographe ne peut se conformer à sa destination que de loin en loin. Elle a d'abord été liée dans les livres au gré des premiers inventeurs; chaque signe ne signifioit d'abord que le son pour lequel il avoit été inventé; le signe *a* marquoit le son *a*; le signe *E*, le son *E*, &c. C'est ce que nous voyons encore aujourd'hui dans la langue Grecque, dans la Latine, & même dans l'Italienne & dans l'Espagnole; ces deux dernières, quoique langues vivantes,

sont moins sujettes aux variations que la nôtre.

Parmi nous, nos yeux s'accoutument dès l'enfance à la manière dont nos peres écrivoient un mot, conformément à leur manière de le prononcer; de sorte que quand la prononciation est venue à changer, les yeux accoutumés à la manière d'écrire de nos peres, se sont opposés au concert que la raison auroit voulu introduire entre la prononciation & l'orthographe selon la première destination des caractères; ainsi, il y a eu alors parmi nous la langue qui parle à l'oreille, & qui seule est la véritable langue, & il y a eu la manière de la représenter aux yeux, non telle que nous l'articulons, mais telle que nos peres la prononçoient, en sorte que nous avons à reconnoître un moderne sous un habillement antique. Nous faisons alors une double faute; celle d'écrire un mot autrement que nous ne le prononçons, & celle de le prononcer ensuite autrement qu'il n'est écrit. Nous prononçons *a*, & nous écrivons *E*, uniquement parce que nos peres prononçoient & écrivoient *E*.

Cette manière d'orthographier est sujette à des variations continuelles, au point qu'à peine trouve-t-on deux livres où l'orthographe soit semblable. Quoi qu'il en soit, il est évident que l'*E* écrit & prononcé *a*, ne doit être regardé que comme une preuve de l'ancienne pronon-

ciation, & non comme une espèce particulière d'*E*. Le premier *E* dans les mots *Empereur*, *enfant*, *femme*, &c. fait voir seulement que l'on prononçoit *ém-pereur*, *enfant*, *femme*; & c'est ainsi que ces mots sont prononcés dans quelques-unes de nos provinces; mais cela ne fait pas une quatrième sorte d'*E*.

Nous n'avons proprement que trois sortes d'*E*; ce qui les distingue, c'est la manière de prononcer l'*E*, ou en un tems plus ou moins long, ou en ouvrant plus ou moins la bouche. Ces trois sortes d'*E* sont l'*E* ouvert, l'*E* fermé, & l'*E* muet; on les trouve tous trois en plusieurs mots, *fermeté*, *honnêteté*, *Évêque*, *Sévère*, *échelle*, &c.

Le premier *E* de *fermeté* est ouvert; c'est pourquoi, il est marqué d'un accent grave; la seconde syllabe *me* n'a point d'accent, parce que l'*E* y est muet; *té* est marqué de l'accent aigu, c'est le signe de l'*E* fermé.

Ces trois sortes d'*E* sont encore susceptibles de plus & de moins.

I. L'*E* ouvert est de trois sortes; l'*E* ouvert commun, l'*E* plus ouvert, l'*E* très-ouvert.

1.^o L'*E* ouvert commun, c'est l'*E* de presque toutes les langues; c'est l'*E* que nous prononçons dans les premières syllabes de *père*, *mère*, *frère*, & dans *il appelle*, *il mène*, *ma nièce*; & encore dans tous les mots où l'*E* est suivi d'une consonne avec laquelle il forme la même syllabe, à moins que cette con-

sonne ne soit l's ou le z qui marquent le pluriel, ou le nt de la troisième personne du pluriel des verbes; ainsi, on dit *examen*, & non *examèn*. On dit *tèl*, *bèl*, *cièl*, *chèf*, *brèf*, *Josèph*, *nèf*, *relièf*, *Israèl*, *Abèl*, *Babèl*, *reèl*, *Michèl*, *mièl*, *plurièl*, *criminèl*, *quèl*, *naturèl*, *hôtèl*, *mortèl*, *mutuèl*, *l'Hymèn*, *Sadducèèn*, *Chaldèèn*, *il viènt*; *il soutiènt*, &c.

Toutes les fois qu'un mot finit par un *E* muet, on ne sçauroit soutenir la voix sur cet *E* muet, puisque si on la soutenoit, l'*E* ne seroit plus muet; il faut donc que l'on appuie sur la syllabe qui précède cet *E* muet; & alors, si cette syllabe est elle-même un *E* muet, cet *E* devient ouvert commun, & sert de point d'appui à la voix pour rendre le dernier *E* muet; ce qui s'entendra mieux par les exemples. Dans *mener*, *appeller*, &c. le premier *E* est muet, & n'est point accentué, mais si je dis *je mène*, *j'appèlle*, cet *E* muet devient ouvert commun, & doit être accentué, *je mène*, *j'appèlle*. De même je dis: *J'aime*, *je demande*, le dernier *E* de chacun de ces mots est muet; mais, si je dis par interrogation, *aimé-je?* *Ne demandé-je pas?* Alors l'*E* qui étoit muet devient *E* ouvert commun.

A cette occasion nos Grammairiens disent que la raison de ce changement de l'*E* muet, c'est qu'il ne sçauroit y avoir deux *E* muets de suite, mais il faut ajouter, à la fin d'un mot; car dès que la voix passe, dans

le même mot, à une syllabe soutenue, cette syllabe peut être précédée de plus d'un *E* muet, redemander, revenir, &c. Nous avons même plusieurs *E* muets de suite, par des monosyllabes; mais, il faut que la voix passe de l'*E* muet à une syllabe soutenue: Par exemple, *de ce que je redemande ce qui m'est dû*, &c. Voilà six *E* muets de suite au commencement de cette phrase, & il ne sçauroit s'en trouver deux précisément à la fin d'un mot.

2.^o L'*E* est plus ouvert en plusieurs mots, comme dans la première syllabe de *fermeté*, où il est ouvert bref; il est ouvert long dans *grèffe*.

3.^o L'*E* est très-ouvert dans *accès*, *succès*, *être*, *tempête*, *il est*, *abbèsse*, *sans cesse*, *professe*, *arrêt*, *forêt*, *trêve*, *la grève*, *il rève*, *la tête*.

L'*E* ouvert commun au singulier, devient ouvert long au pluriel, *le chéf*, *les chèfs*; *un mot brèf*, *les mots brèfs*, *un autèl*, *des autèls*. Il en est de même des autres voyelles qui deviennent plus longues au pluriel.

Ces différences sont très-sensibles aux personnes qui ont reçu une bonne éducation dans la capitale. Depuis qu'un certain esprit de justesse, de précision & d'exactitude s'est un peu répandu parmi nous, nous marquons par des accens la différence des *E*. Nos imprimeurs deviennent tous les jours plus exacts sur ce point, quoiqu'en puissent dire quelques Personnes qui se plaignent que les accens

rendent les caractères hérissés. Il y a bien de l'apparence que leurs yeux ne sont pas accoutumés aux accens ni aux esprits des livres Grecs, ni aux points des Hébreux. Tout signe qui a une destination, un usage, un service, est respecté par les personnes qui aiment la précision & la clarté; ils ne s'élèvent que contre les signes qui ne signifient rien, ou qui induisent en erreur.

C'est sur-tout à l'occasion de nos *E* brefs & de nos *E* longs, que nos Grammairiens font deux observations qui ne paroissent pas justes.

La première, c'est qu'ils prétendent que nos Peres ont doublé les consonnes, pour marquer que la voyelle qui précède étoit brève. Cette opération ne paroît pas naturelle; il ne seroit pas difficile de trouver plusieurs mots où la voyelle est longue, malgré la consonne doublée, comme dans *grêffe*; le premier *E* est long, selon M. l'abbé d'Oliver.

L'*E* est ouvert long dans *abbêsse*, *professe*, *sans cesse*, malgré l'*s* redoublée. Nous croyons que ce prétendu effet de la consonne redoublée, a été imaginé par zèle pour l'ancienne orthographe. Nos Peres écrivoient ces doubles lettres, parce qu'ils les prononçoient ainsi qu'on les prononce en Latin; & comme on a trouvé par tradition ces lettres écrites, les yeux s'y sont tellement accoutumés, qu'ils en souffrent avec peine le re-

tranchement; il falloit bien trouver une raison pour excuser cette foiblesse.

La seconde observation, qui ne paroît pas exacte, c'est qu'on dit qu'anciennement les voyelles longues étoient suivies d'*s* muettes qui en marquoient la longueur. Les Grammairiens qui ont fait cette remarque, n'ont pas voyagé au midi de la France, où toutes ces *s* se prononcent encore, même celle de la troisième personne du verbe *est*; ce qui fait voir que toutes ces *s* n'ont été d'abord écrites que parce qu'elles étoient prononcées. L'orthographe a suivi d'abord fort exactement sa première destination; on écrivoit une *s*, parce qu'on prononçoit une *s*. On prononce encore ces *s* en plusieurs mots qui ont la même racine que ceux où elle ne se prononce plus. Nous disons encore *festin*, de *fête*; la *bastille*, & en province la *bastide*, de *bâtir*; nous disons *prendre une ville par escalade*, d'*échelle*; *donner la bastonnade*, de *bâton*; *ce jeune homme a fait une escapade*, quoique nous disions *s'échapper*, sans *s*.

En Provence, en Languedoc & dans les autres Provinces méridionales, on prononce l'*s* de *Pasques*; & à Paris, quoiqu'on dise *Pâques*, on dit *pascal*, *pasquin*, *pasquinade*. Mais revenons à nos *E*.

II. L'*É* fermé est celui que l'on prononce en ouvrant moins la bouche qu'on ne l'ouvre lorsqu'on prononce un *E* ouvert

commun ; tel est l'*E* de la dernière syllabe de *fermeté*, *bonté*, &c.

Cet *E* est aussi appelé masculin , parce que lorsqu'il se trouve à la fin d'un adjectif ou d'un participe , il indique le masculin, *aisé*, *habillé*, *aimé*, &c.

L'*E* des infinitifs est fermé, tant que l'*r* ne se prononce point ; mais , si l'on vient à prononcer l'*r* , ce qui arrive toutes les fois que le mot qui suit commence par une voyelle , alors l'*E* fermé devient ouvert commun ; ce qui donne lieu à deux observations. 1.^o L'*E* fermé ne rime point avec l'*E* ouvert ; *aimer*, *abîmer*, ne riment point avec la *mer*, *mare* ; ainsi Madame Deshoulières n'a pas été exacte, lorsque dans l'idylle du ruisseau elle a dit :

Dans votre sein il cherche à s'abîmer,

Vous & lui, jusques à la mer

Vous n'êtes qu'une même chose.

2.^o Comme l'*E* de l'infinitif devient ouvert commun, lorsque l'*r* qui le suit est liée avec la voyelle qui commence le mot suivant, on peut rappeler la rime en disant :

Dans votre sein il cherche à s'abîmer,

Et vous, & lui, ju'qu'à la mer,

Vous n'êtes qu'une même chose.

III. L'*E* muet est ainsi appelé relativement aux autres *E* ;

il n'a pas, comme ceux-ci, un son fort, distinct & marqué. Par exemple, dans *mener*, *demander*, on fait entendre l'*m* & le *d*, comme si l'on écrivoit *mner*, *dmander*.

Le son foible qui se fait à peine sentir entre l'*m* & l'*n* de *mener*, & entre le *d* & l'*n* de *demander*, est précisément l'*E* muet ; c'est une suite de l'air sonore qui a été modifié par les organes de la parole, pour faire entendre ces consonnes.

L'*E* muet des monosyllabes *me*, *te*, *se*, *le*, *de*, est un peu plus marqué ; mais il ne faut pas en faire un *E* ouvert, comme ceux qui disent *amène-là*. L'*E* prend plutôt alors le son de l'*e*u foible.

Dans le chant, à la fin des mots, tels que *gloire*, *fidèle*, *triomphe*, l'*E* muet est moins foible que l'*E* muet commun, & approche davantage de l'*e*u foible.

L'*E* muet foible, tel qu'il est dans *mener*, *demander*, se trouve dans toutes les langues, toutes les fois qu'une consonne est suivie immédiatement par une autre consonne ; Alors la première de ces consonnes ne sçauroit être prononcée sans le secours d'un esprit foible ; tel est le son que l'on entend entre le *p* & l'*s* dans *pseudo*, *psalmus*, *psittacus* ; & entre l'*m* & l'*n* de *mna*, une mine, espèce de monnoie ; *Mnemofyne*, la mère des Muses, la déesse de la mémoire.

On peut comparer l'*E* muet

au son foible que l'on entend après le son fort que produit un coup de marteau qui frappe un corps solide. Ainsi, il faut toujours s'arrêter sur la syllabe qui précède un *E* muet à la fin des mots.

Nous avons déjà observé qu'on ne sçauroit prononcer deux *E* muets de suite à la fin d'un mot, & que c'est la raison pour laquelle l'*E* muet de *mener* devient ouvert dans *je mène*.

Les vers, qui finissent par un *E* muet, ont une syllabe de plus que les autres, par la raison que la dernière syllabe étant muette, on appuie sur la pénultième; alors, je veux dire à cette pénultième, l'oreille est satisfaite par rapport au complément du rythme & du nombre des syllabes; & comme la dernière tombe faiblement, & qu'elle n'a pas un son plein, elle n'est point comptée, & la mesure est remplie à la pénultième.

Jeune & vaillant Héros, dont la haute sagesse.

L'oreille est satisfaite à la pénultième, *ges*, qui est le point d'appui après lequel on entend l'*E* muet de la dernière syllabe *se*.

L'*E* muet est appelé féminin, parce qu'il sert à former le féminin des adjectifs; par exemple, *saint, sainte; pur, pure; bon, bonne*, &c. au lieu que l'*E* fermé est appelé masculin, parce que lorsqu'il termine un adjectif, il indique le

genre masculin, *un homme aimé, &c.*

L'*E* qu'on ajoute après le *g*, *il mangea*, &c. n'est que pour empêcher qu'on ne donne au *g* le son fort *ga*, qui est le seul qu'il devrait marquer; or cet *é* fait qu'on donne le son foible, *il manja*; ainsi cet *E* n'est ni ouvert, ni fermé, ni muet; il marque seulement qu'il faut adoucir le *g*, & prononcer *je*, comme la dernière syllabe de *gage*; on trouve en ce mot le son fort & le son foible du *g*.

L'*E* muet est la voyelle foible de *eu*, ce qui paroît dans le chant, lorsqu'un mot finit par un *E* muet moins foible.

Rien ne peut l'arrêter

Quand la gloire l'appelle.

Cet *eu* qui est la forte de l'*E* muet, est une véritable voyelle; ce n'est qu'un son simple sur lequel on peut faire une tenue. Cette voyelle est marquée dans l'écriture par deux caractères; mais il ne s'ensuit pas de-là que *eu* soit une diphthongue à l'oreille, puisqu'on n'entend pas deux sons voyelles. Tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que les Auteurs de notre alphabet ne lui ont pas donné un caractère propre.

Les lettres écrites qui, par les changemens survenus à la prononciation, ne se prononcent point aujourd'hui, ne doivent que nous avertir que la prononciation a changé; mais, ces lettres multipliées ne changent pas la nature du son simple.

ple, qui seul est aujourd'hui en usage, comme dans la dernière syllabe de *ils aimoient, amabant.*

L'*E* est muet long dans les dernières syllabes des troisièmes personnes du pluriel des verbes, quoique cet *E* soit suivi d'*nt* qu'on prononçoit autrefois, & que les vieillards prononcent encore en certaines provinces; ces deux lettres viennent du Latin *amant, ils aiment.* Cet *E* muet est plus long & plus sensible qu'il ne l'est au singulier; il y a peu de personnes qui ne sentent pas la différence qu'il y a entre *il aime* & *ils aiment.*

E. Cette lettre seule étoit souvent une abréviation chez les Anciens. On l'employoit pour *Ædilis*, Édile; pour *ætās*, âge; pour *ejus*, de lui ou d'elle; pour *erexit*, il a érigé; pour *est*, il est; pour *exactum*, exigé, fait, &c.

E. C. F. ejus causā fecit, il l'a fait en sa faveur; *E. D. ejus domus*, sa maison; *ED. edictum*, édit; *E. E. ex edicto*, en vertu d'un édit; *EE. N. P. esse non potest*, cela ne peut-être; *EG. egit*, il a fait, ou *egregius*, admirable, excellent; *E. H. ejus hæres*, son héritier; *EID. idus*, les ides; *EIM. ejus modi*, de cette manière; *E. L. ea lege*, à condition; *E. M. elegit* ou *erexit monumentum*, il a choisi ou il a fait construire ce tombeau; *EQ. M. equitum magister*, maître de la cavalerie; *EQ. O. equester ordo*, l'ordre des chevaliers; *E. T. ex testamento*,

par testament; *E. V. V. N. V. V. E. ede ut vivas, ne vivas ut edas*, mangez pour vivre, & ne vivez pas pour manger. *E. V. O. V. A. E. sæculorum amen.*

On trouve dans bien des Dictionnaires, que la lettre *E* chez les Anciens, étoit une lettre numérale, qui signifioit 250, suivant ce vers:

E quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

Mais il faut remarquer que ce n'est pas chez les Anciens que cet usage des lettres Latines numérales a eu lieu. Isidore de Séville, auteur du septième siècle, le dit en termes exprès au premier livre de ses Origines, *Latini autem numeros ad litteras non computant.* Cela fut introduit dans un tems de barbarie & d'ignorance. M. du Cange a pris soin d'expliquer cet usage au commencement de chaque lettre de son sçavant Glossaire Latin-barbare. Mais les faiseurs de Dictionnaires qui l'ont suivi, & qui ne l'ont pas entendu, ont dit qu'on trouvoit cette explication des lettres numérales dans Valérius Probus. M. du Cange ne dit point cela, mais seulement qu'on trouvoit cette explication à la page 1683 du recueil des anciens Grammairiens, entre lesquels sont Valérius Probus, & Pierre Diacre.

E. Il convient de remarquer qu'il y a en Grec quantité de mots écrits par un *E* avec l'a-

piration, c'est-à-dire, avec un accent équivalent à l'*h* des Latins. Entre nos Traducteurs il y en a qui ont égard à cette aspiration; mais, il y en a d'autres qui n'y ont point d'égard. De là naît la différente manière d'écrire certains mots avec aspiration ou sans aspiration, c'est-à-dire, avec l'*h* ou sans l'*h*.

E A

EA, *Æa*, A'ia, nymphe, qui, pour éviter les poursuites du fleuve Phasis, implora le secours des Dieux. Ils la changèrent en île.

EACÉE, *Æaceum*, A'iaxiou, lieu de l'île d'Égine. Voyez Égine.

EACÉES, *Æacea*, jeux ou fêtes solennelles qu'on célébroit à Égine en l'honneur d'Éacus qui en avoit été Roi, & qu'on disoit avoir dans les enfers la fonction de juge, par ce qu'il s'étoit distingué sur la terre par sa droiture & son équité.

EACIDAS, *Æacidas*, (a) A'iaxiδης, fils d'Arymbas, roi d'Épire ou des Molosses. Après la mort de son pere, il avoit un droit légitime à la succession du trône; mais Philippe, roi de Macédoine, fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chasserent Éacidas, & qu'ils établirent Alexandre son cousin, fils de Néoptoleme, seul roi de l'Épire. Ce Prince, non seulement

beau-frere; mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopâtre, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Éacidas remonta sur le trône de ses ayeux, & regna seul en Épire, l'an 326. avant l'Ère Chrétienne.

Ce fut en ce tems-là qu'Olympias, qui craignoit Antipater, vint chercher un asyle en Épire. Éacidas lui rendit toute sorte de bons offices, jusqu'à l'aider de ses troupes pour faire la guerre à Aridée & aux Macédoniens, en dépit même des Épirotes qui refuserent de marcher sous ses enseignes; mais elle se montra fort sanguinaire, non seulement en faisant mourir Aridée, mais en persécutant à outrance les Macédoniens. Il est certain que la haine des Épirotes pour cette Princesse, les empêcha de se soumettre d'abord à Éacidas; ils ne faisoient même que de s'adoucir en sa faveur, lorsqu'il fut encore traversé par Cassandre; de sorte qu'il se vit obligé d'en venir aux mains avec Philippe, frere de ce Prince; le combat se donna auprès d'Eniade; Éacidas y fut blessé & mourut de ses blessures quelques jours après. Alors, les Épirotes reconnurent Alcétas, qui étoit aussi fils d'Arymbas & frere aîné d'Éacidas, mais d'une humeur si violente, que son pere ne l'avoit jamais pu souffrir. Dès le com-

(a) Plut. T. I. p. 383. Diod. Sicul. p. 548. Pauf. pag. 19, 20. Just. L. XIV. c. 5. L. 17. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom.

III. pag. 499. T. IV. p. 75. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 353, 354.

commencement de son règne, il exerça tant de cruautés contre ses sujets, qu'enfin poussés à bout, ils investirent son palais, & le massacrèrent lui & ses enfans. Les Épirotes mirent en sa place Pyrrhus, fils d'Éacidas, qui, tout jeune encore, sans expérience & mal affermi sur le trône, eut la guerre à soutenir contre Cassandre.

Justin fait Éacidas frere d'Alexandre, & assure qu'il fatigua tellement ses sujets par ses guerres continuelles contre les Macédoniens, que pour se soustraire à l'averfion qu'ils avoient pour lui, il fut contraint de s'exiler de son royaume, où il laissa son fils Pyrrhus à peine âgé de deux ans. Mais le peuple, en haine du pere, cherchoit le fils pour l'égorger, & c'étoit fait de lui, si on ne l'eût furtivement enlevé pour le porter en Illyrie chez Béroë, femme du roi Glaucus, laquelle étoit aussi de la race des Éacides. Glaucus attendri, ou par la fortune, ou par les caresses enfantines de ce petit Prince, le protégea long-tems contre Cassandre, roi de Macédoine, qui le menaçoit de lui déclarer la guerre s'il ne le lui livroit entre les mains.

Éacidas avoit épousé Phthia, fille de Ménon le Thessalien, & il en eut, outre Pyrrhus, deux filles, Deidamie & Troade.

ÉACIDE, *Æacides*. Voyez Éacidas.

ÉACIDES, *Æacidae*, (a) *Αἰακίδαι*, nom qu'on donnoit à tous les Princes descendus d'Éacus. Ainsi, Achille & son fils Pyrrhus, sont appelés Éacides, parce que ce Prince, chef de leur famille, étoit bisaïeul de Pyrrhus, & grand pere d'Achille. Ce qui paroît singulier, dit Pausanias, c'est que la mort de la plupart des Éacides a été accompagnée de circonstances merveilleuses, & que quelque divinité y a toujours eu part. Achille, si nous en croyons Homère, fut tué par Alexandre, fils de Priam, & par Apollon; Pyrrhus son fils fut aussi tué à Delphes par ordre de la Pythie. Depuis, Pyrrhus, roi d'Épire, mourut de la main de Cérés, au rapport de Leucéas & des Argiens. Une autre singularité des Éacides, attestée par Justin, c'est que la destinée ordinaire de la plupart d'entr'eux, étoit de mourir dans le cours de leur trentième année. Telle fut par exemple la destinée d'Alexandre le Grand, qui étoit de cette illustre famille par sa mere Olympias.

EACUS, *Æacus*, *Αἰακός*, (b) fils de Jupiter & d'Égine, fille d'Asope, roi de Béotie, naquit dans l'isle d'Égine. Il passa pour le Prince le plus équitable de son tems; cela lui

(a) Pauf. p. 25, 138, 139. Just. L. XII. c. 15, 16. Plut. T. I. p. 119, 400.

(b) Pauf. pag. 138. & seq. Strab. pag. 375. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. & seq.

Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 36, 45, 68. & suiv. Tom. VI. p. 93. T. VII. p. 331. & suiv.

mérita même une place parmi les juges de l'enfer.

Ce qui contribua beaucoup à augmenter la réputation d'Eacus, c'est que l'Attique étant affligée d'une grande sécheresse dont les Dieux punissoient le perfide Égée, pour avoir fait mourir le jeune Androgée, on recourut à l'oracle, & on eut pour réponse, que ce fléau cesseroit, dès que le roi d'Égine deviendrait l'intercesseur de la Grece. Ce Prince offrit des sacrifices à Jupiter Panhellénien, & il survint une grande quantité de pluie. Pausanias ajoute que les Éginetes avoient bâti un monument nommé l'Eacée, où étoient les statues de tous les députés de la Grece qui vinrent pour ce sujet dans leur isle.

On ajouta encore à cette Histoire une troisième fable, qu'il est nécessaire d'expliquer avant que de passer plus avant. La peste ravagea les États d'Eacus, qui voyant périr misérablement presque tous ses sujets, pria Jupiter de détourner ce fléau. Ovide, qui fait une magnifique description des ravages que ce fléau causoit, dit qu'Eacus vit en songe sortir du fond d'un vieux chêne un grand nombre de fourmis, qui, à mesure qu'elles paroissoient, étoient changées en hommes; & que le lendemain matin, dès que ce Prince fut réveillé, on vint lui annoncer que ses États étoient plus peuplés qu'ils ne l'étoient auparavant. Cette fiction n'est

fondée que sur la simple équivoque du nom des Myrmidons, peuple de Thessalie, sujets d'Eacus, qui ressemble à celui de la fourmi, appelée en Grec, *μύρμηξ*. Ce peuple étoit semblable encore à ce petit animal, en ce qu'au lieu d'habiter dans des villages, il se tenoit ordinairement dans la campagne, n'ayant d'autre retraite que les creux des arbres & les antres. Eacus les rassembla & leur établit des demeures plus sûres & plus commodes. Voilà la vérité de cette fable. Ainsi se jouoient les Grecs du moindre rapport, pour débiter d'agréables mensonges. Au reste, si l'on ajoute que c'étoit Junon, qui pour se venger de sa rivale, punissoit par ce fléau les sujets de celui qui en avoit reçu le jour; c'est que cette Déesse étoit souvent prise pour l'air, dont les mauvaises qualités causent la peste & les autres maladies épidémiques. Car, on mêloit souvent l'allégorie dans les fables même les plus historiques.

Eacus eut de sa femme Endéis, fille de Chiron, deux fils, Pélée & Télamon, & de Psamathe, fille de Nérée, sœur de Thétis, un fils nommé Phocus. Comme ce dernier jouoit avec ses deux frères, le palet de Télamon lui cassa la tête & le tua. Eacus, informé de cet accident, & ayant appris en même tems que ces jeunes Princes avoient eu auparavant quelque différend avec leur frère; ou qu'ils avoient commis ce crime à

l'infatigation de la jalouse Endéis leur mere, les chassa de l'isle d'Égine, les condamnant à un exil perpétuel. Ils se mirent sur un vaisseau; & lorsqu'ils furent un peu éloignés du rivage, Télamon envoya un héraut à son pere, pour l'assurer que s'il avoit rué Phocus, c'étoit par un malheur, nullement par un dessein prémédité; mais, Eacus lui fit dire qu'il ne remit jamais les pieds dans son isle, & que s'il vouloit se justifier, il pouvoit plaider sa cause de dessus son vaisseau, ou sur une éminence au bord de la mer. Télamon entra la nuit suivante dans le port qu'on appelloit *Secret*, & là, ayant avec de la terre fait une espece de tertre qui subsistoit encore du tems de Pausanias, il voulut se justifier; mais ayant perdu sa cause, & les soupçons d'Eacus ne se trouvant que trop justifiés, il fit voile vers Salamine. Cette manière de se justifier, en prenant cette précaution, étoit en usage dans les tems Héroïques, & le même Auteur dont ce fait est tiré, nous apprend que les Athéniens avoient un semblable tribunal. Les juges se tenoient assis sur le bord de la mer, pendant que celui qui se justifioit étoit sur un vaisseau, prêt à s'éloigner s'il étoit condamné.

EACUS, *Æacus*, *Ἀἰάκος*, (a) interlocuteur d'un dialogue des morts de Lucien. Les autres

interlocuteurs sont Protésilaüs, Ménélaüs & Pâris. Dans un autre dialogue des morts, Eacus s'entretient avec Ménippus.

EANI, *Eani*, (b) nom que l'on donna aux Saliens, à cause de Janus, appelé aussi Eanus.

EANTIDE, *Æantis*, (c) *Ἀντις*, nom d'une tribu d'Athènes. Ceux de cette tribu se distinguèrent d'une manière particulière à la bataille de Platée, & y perdirent cinquante-deux hommes. Ce furent les seuls d'entre les Athéniens qui périrent à cette bataille. Comme la victoire s'étoit déclarée en faveur des Grecs, la tribu Éantide faisoit toutes les années un sacrifice aux nymphes Sphragitides pour leur rendre grâces de cette victoire, comme l'oracle d'Apollon l'avoit ordonné; & c'étoit le trésor public qui fournissoit à cette dépense.

EANTIDE, *Æantides*, (d) *Ἀντιδης*, tyran de Lampsaque, s'étoit acquis une autorité toute-fait grande sur l'esprit de Darius, roi des Perses, comme nous l'apprenons de Thucydide.

EANTIDE, *Æantides*, (e) *Ἀντιδης*, natif de Milet, l'un des capitaines qui seconderent si bien Lyfandre à Ægos-Potamos.

EANTIDES, *Æantides*, *Ἀντιδῆς*, nom de ceux de la tribu Éantide, selon Plutarque. Voyez Éantide.

(a) Lucian. T. I. p. 268, 269. *et seq.*

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 34.

(c) Plut. T. I. p. 330.

(d) Thucyd. pag. 452.

(e) Pauf. p. 625.

ÉANUS, *Eanus*, (a) nom que quelques-uns donnent à Janus. Ils prétendent qu'il fut ainsi appelé *ab eundo*, parce qu'il va toujours. De-là vient que les Phéniciens exprimoient cette divinité par un dragon qui se tourne en cercle, & qui mord & dévore sa queue, pour marquer que le monde se nourrit, se soutient & se tourne en lui-même.

EARINUS, *Earinus*, (b) nom d'un beau garçon, dont il est fait mention dans Martial; il fut ainsi nommé d'un mot qui signifie printems, pour exprimer sa beauté & sa jeunesse; & l'on croit que c'étoit un des eunuques de Domitien, que pour cette raison Papinien appelle *Puer Caesareus*.

ÉASTER, *Easter*, déesse des Saxons. M. Bochart, qui avoit entrepris de rapporter les anciennes origines à la langue & à la doctrine des Phéniciens, prétendoit que cette Éaster étoit la même qu'Astarté. Ses sacrifices se faisoient au commencement du printems; & de-là vient que les Saxons appelloient Éaster le mois auquel se célèbre la Pâque.

EAU, *Aqua*, v. sup. (c) Si les besoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & portèrent les premiers Payens à diviniser presque toutes les par-

ties du monde, principalement les quatre élémens, l'Eau a dû être une de leurs premières divinités, puisque l'ancienne Philosophie, dont Thalès puisa les principes en Égypte, pour les répandre ensuite dans la Grece, enseignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps, qu'elle rendoit la nature féconde, nourrissoit les plantes & les arbres, & que sans elle, la terre sèche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne présenteroit qu'un désert affreux. Mais, il ne fera pas hors de propos d'observer que l'Eau, en tant qu'élément, ne pouvoit être qu'une divinité physique, & on ne laissoit guère les Dieux de cette espèce, sans leur en joindre d'animés qui en devenoient les symboles. C'est ainsi qu'Osiris & Isis, chez les Égyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne distingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en usa de même à l'égard de l'Eau; l'océan & les autres mers s'attirèrent un culte religieux; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 27, 30.

(b) Marti. L. IX. Epigr. 12. & seq.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 342. Tom. IV. p. 273. & suiv.

Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 292, 293. Tom. X. pag. 12. & suiv. Tom. XII. p. 27. & suiv.

présidoit; il en fut de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'Eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nympe, ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en général, furent mêlés dans la suite avec ceux qu'on rendoit à ces divinités représentatives de l'Eau.

Que l'Eau, comme élément, ait reçu les honneurs divins, c'est un fait qu'on ne sçauroit contester. On sçait ce qu'Hérodote dit du respect que les anciens Perses avoient pour elle, les sacrifices qu'ils lui offroient, & de qu'elle manière ils pouffoient la superstition, jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jeter ou y faire la moindre ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce sujet à peu près comme Hérodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perses.

Saint Cyrille dit que les Perses ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils révéroient seulement le feu & l'Eau.

Quoique les Egyptiens eussent une raison particulière d'avoir la mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle représentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'Eau en vénération. Saint Athanase, qui

étant né en Égypte, devoit connoître la religion de son pays, après avoir dit que les Payens adoroient l'Eau, ajoute que les Egyptiens sur-tout se distinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet élément, qu'ils regardoient comme une divinité.

Julius Firmicus assure la même chose; *les Egyptiens*, dit-il, *rendent à l'Eau un culte religieux, & lui adressent leurs prières & leurs vœux.* L'Eau du Nil sur-tout étoit parmi eux en grande vénération; ce fleuve bienfaisant, qui a porté parmi eux le nom d'Océan, d'Ypeus, & de Nilus, a été aussi appelé Siris, qui est par abréviation le même nom qu'Osiris, parce qu'en effet il représentoit ce Dieu; car, le même Dieu étoit le symbole de plusieurs choses à la fois; ainsi Osiris, qui dans le ciel représentoit le Soleil, marquoit sur la terre l'Eau du Nil. Sans cette distinction on n'entendrait jamais la théologie du Paganisme; mais aussi, dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande divinité des Egyptiens.

Ces peuples représentoient le Dieu de l'Eau, par un vase percé de tous côtés, qu'on nommoit Hydria; & les Prêtres les remplissoient à certains jours ce vase d'Eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le posoient ensuite sur une espèce de théâtre public; alors tout le monde se prosternoit devant ce vase, les mains

élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet élément leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux Égyptiens que l'Eau étoit le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Mais, parmi ces peuples, l'Eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que se rapportoit le respect qu'on avoit pour cet élément. Il est vrai que jamais fleuve ne fut si utile ni si nécessaire que celui-là, puisqu'outre la bonté de son Eau, qui est un breuvage aussi délicieux que salutaire, c'est lui qui par ses débordemens périodiques, rend l'Égypte un des pais les plus féconds de l'univers, qui sans cela seroit de tous le plus stérile & le plus désert. Cette fécondité-là même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'est pas rare de voir dans ces pais des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui allaitent trois ou quatre cabris, ainsi des autres; & certes si quelque chose a mérité parmi des hommes qui ne sçavoient pas rapporter tout ce qui est dans la nature, à celui qui l'a créé pour notre utilité, une juste & vive reconnoissance, même des hommages, c'est sans contredit un fleuve si bienfaisant; aussi ne peut-on rien ajouter au respect & à la vénération que les Égyptiens avoient pour lui.

Le culte, rendu à l'Eau ne demeura pas long-tems renfermé dans la Perse & dans l'Égypte, & il fut bientôt répandu comme les autres superstitions des peuples de l'Orient, dans les autres pais. Maxime de Tyr nous apprend que les peuples du Nord du Pont-Euxin rendoient un culte religieux aux Palus-Méotides, qu'ils en avoient des statues, & juroient en leur nom. Vossius, qui a traité cet article avec son érudition ordinaire, assure la même chose des anciens Germains, & de quelques autres peuples, ainsi qu'on peut le voir dans son sçavant Ouvrage sur l'origine & le progrès de l'idolâtrie.

On sçait que les Anciens faisoient de fréquentes libations à l'Océan, aux autres mers & aux fleuves, & qu'on ne s'embarquoit guere sans avoir fait auparavant des sacrifices aux Eaux & aux divinités qui y présidoient; nous pourrions en rapporter une infinité d'exemples; mais nous nous contentons de celui des Argonautes. Lorsqu'ils furent près de mettre à la voile, Jason ordonna un sacrifice solennel pour se rendre favorables les divinités de la mer; chacun s'empressa de répondre aux vœux du chef de cette entreprisse; on éleva un autel sur le bord de la mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre répandit dessus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux en l'honneur desquels

se faisoit le sacrifice , & les pria de leur être favorables pendant leur navigation.

Maxime de Tyr , en rapportant les raisons qui engagèrent différens peuples à honorer les fleuves qui arrosoient leur pais , nous apprend en même tems l'universalité du culte qu'on leur rendoit. Les Égyptiens , dit-il , honorent le Nil , à cause de son utilité ; les Thessaliens , le Pénée , pour sa beauté ; les Scythes , le Danube , pour la vaste étendue de ses eaux ; les Étoliens , l'Achéloüs , à cause de la fable de son combat avec Hércule ; les Lacédémoniens , l'Eurotas , par une loi expresse qui le leur ordonnoit ; les Athéniens , l'Ilissus par un statut de religion, *sacro instituto*.

Les Grecs & les Romains étoient trop superstitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux Eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur , que nous venons de citer , dit des Thessaliens , des Étoliens , des Athéniens & des Spartiates , l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès auxquels ils se portèrent à cet égard. Leurs temples renfermoient les statues des fleuves & des fontaines , comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de rivières & de fontaines dans la Grèce , auprès desquelles on ne trouva de ces statues , un nombre infini d'inscriptions , & des autels consacrés à ces rivières & à ces fontaines ; on y alloit régulièrement faire des libations , & offrir des

sacrifices ; ainsi que nous l'apprenons de Pausanias.

Les médailles nous représentent les fleuves comme des Dieux ; entr'autres une de Posthume , où est le Rhin avec cette inscription , *Deus Rhenus*. Le Tibre de même paroît au revers d'un Vespasien , non seulement comme une divinité , mais encore comme le patron & le protecteur de Rome. Lorsqu'Enée fut arrivé en Italie , il rendit à ce fleuve des devoirs religieux , s'abandonna à sa protection & le pria de lui être favorable. Sibotus , roi de Messène , ne se contenta pas d'honorer le fleuve Pamise ; il fit une loi qui obligeoit ses successeurs à aller tous les ans y offrir des sacrifices ; mais , pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point , nous nous contenterons de rapporter ici d'après Pline le jeuné , ce que la religion avoit consacré au Clitumne , fleuve d'Ombrie. » Près de la source
» de ce fleuve , dit cet Auteur ,
» est un temple aussi respecté
» qu'ancien ; le Dieu du fleuve
» lui-même y paroît vêtu d'une
» robe ; c'est un Dieu fort secourable , & qui prédit l'avenir , ainsi que le témoigne
» tout l'appareil qu'on y voit ,
» & qui est propre à rendre les
» Oracles. Autour de ce temple sont répandues des chapelles en grand nombre ; chacune a une statue du Dieu ,
» chacune est célèbre , chacune est distinguée par quelque dévotion particulière. «

Sila grande utilité dont l'Eau est sur la terre, engagée les premiers Idolâtres à en faire une divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en ressentoit y contribuèrent aussi beaucoup. Dieu est admirable dans les Eaux, disent les Livres saints, & c'est dans cet élément sur-tout qu'il semble avoir prodigué ses merveilles. Le flux & le reflux de l'Océan, ce mouvement périodique, qui élève & abaisse les Eaux de six heures en six heures, & leur perpétue un mouvement qui les empêche de se corrompre; l'irrégularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes saisons; le flux de l'Euripe, qui ne ressemble presque en rien à celui de l'Océan; la salure de la mer, seconde source de son incorruptibilité; le nombre prodigieux & la variété des monstres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ses poissons, comme la Baleine, & quelques autres qui surpassent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y est merveilleux, tout y est surprenant. Ce qu'on racontoit de la propriété de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux réglé comme l'Océan, d'autres qui sont périodiquement chaudes & froides; un grand nombre qui sont très-salutaires; les fables qu'on débitoit à l'occasion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en

buvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amolliissoient le courage, & faisoient changer de sexe ceux qui s'y baignoient; d'autres, d'où, lorsqu'on s'y étoit baigné, on sortoit tout couvert de plumes; quelques-unes qui faisoient perdre l'esprit; d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une source dont l'eau guérissoit d'une passion malheureuse, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour; celle-ci augmentoit la mémoire, celle-là faisoit tout oublier; enfin on publioit de quelques Eaux, qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup sur cet article; mais on peut consulter les naturalistes, & en particulier le quatorzième livre des Métamorphoses d'Ovide, où ce Poète fait débiter à Pythagore une infinité de choses sur les propriétés de quelques rivières & de quelques fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des causes naturelles, ou à des relations peu sûres, des effets si surprenans, on abrégé la Physique, & l'adoration de l'élément même qui produisoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin, les Poètes, par leurs fictions, contribuerent infiniment à l'Idolâtrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet, ils ne parloient des fleuves, des rivières & des fontaines, que comme d'autant de Dieux; ils les peignoient & les représen-

toient dans leurs ouvrages , comme si véritablement ils les avoient vus ; ils les font sortir de leurs grottes humides pour apparôître à leurs héros , & leur prédire leurs destinées ; ils en racontent les amours , les combats , &c. Là c'est l'Alphée qui poursuit Aréthuse , que Diane change en fontaine ; ici c'est l'Achéloüs qui dispute Déjanire à Hercule , & qui est vaincu par son rival ; tantôt ce sont de jeunes personnes qui , pour éviter les poursuites de quelque Dieu amoureux , se précipitent dans quelque fleuve , & sont sur le champ métamorphosées en Nymphes ou en Naiades ; ou qui pleurant leur foiblesse , & fondant en larmes , deviennent des fontaines. Les charmes de la poésie animoient ces descriptions , & à force de les lire & d'en être touché , on les prit à la lettre , & on ne regarda plus les fleuves & les fontaines que comme des divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux & de Déeses des Eaux , nombre qui surpasse celui du ciel , & des autres parties de l'univers. En effet , outre qu'on croyoit que chaque fleuve , chaque rivière , chaque fontaine , & tout autre amas d'Eau étoit une divinité , ou du moins avoit un Dieu tutélaire , la mer en contenoit un nombre infini. L'Océan avoit eu de Tethys soixante-douze Nymphes , nommées Océanides ; Nérée , cinquante Néréides ,

dont Hésiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes , si nous en croyons Hésiode , montoit à trois mille , & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoûte aux Nymphes , les Naiades , les Nappées , les Limniades , &c. on trouvera que les dieux des Eaux étoient innombrables.

Le sacrifice que les Perses & vraisemblablement plusieurs peuples de leur dépendance offroient à l'Eau , est des plus singuliers. Ce jour là , dit Strabon , on se rend auprès d'un lac , d'une rivière ou d'une fontaine ; on y creuse un fossé où on immole la victime , prenant bien garde que l'Eau prochaine n'en soit ensanglantée ; après quoi on range les chairs de la victime immolée sur des branches de myrthe & de laurier. Les Mages viennent ensuite y mettre le feu avec de petits bâtons ; puis ils font des libations d'huile mêlée avec du lait & du miel , qu'ils répandent , non sur le feu ou sur l'Eau , mais sur la terre ; ils terminent leurs sacrifices par de longues évocations , en tenant à la main un faisceau de bruyere.

Hérodote parle un peu différemment de ces sacrifices , parce que les cérémonies de la religion avoient varié chez les Perses ; de sorte que celles qui s'y observoient dans le siècle de Strabon , n'étoient plus les mêmes que celles qui s'y étoient pratiquées du tems d'Hérodote.

EAU LUSTRALE, *Aqua Lustralis*. (a) C'étoit de l'Eau commune dans laquelle on éteignoit un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Cette Eau étoit mise dans un vase, qu'on plaçoit à la porte ou dans le vestibule des temples; & ceux qui y entroient s'en lavoient eux-mêmes, ou s'en faisoient laver par les prêtres, prétendant avoir, par cette cérémonie, acquis la pureté de cœur nécessaire pour paroître en présence des dieux. Dans certains temples il y avoit des officiers préposés pour jeter de l'Eau Lustrale sur tous les passans; & à la table de l'Empereur, ils en répandoient quelques gouttes sur les viandes. Dans toute maison où il y avoit un mort, on mettoit à la porte un vase d'Eau Lustrale, préparée dans quelque autre lieu où il n'y avoit point de mort; on en lavoit le cadavre; & tous ceux qui venoient à la maison du mort, avoient soin de s'asperger de cette Eau, pour se préserver des souillures qu'ils croyoient contracter par l'atouchement ou par la vue des cadavres.

Les Anciens, pour faire leur Eau Lustrale, n'employoient pas indifféremment toutes sortes d'Eaux. Les Romains en envoioient querir ordinairement à la fontaine Juturne, proche le fleuve Numique; & les Athé-

niens, à celle qu'ils appelloient Callirrhœ; les Trœzénien à la fontaine d'Hippocrene; & les Perses au fleuve Choaspes; se servant toujours des Eaux coulantes & claires, comme de celles des rivières les plus rapides, ou de la mer, qu'ils bénissoient à leur manière. Hespéridien & Pontanus veulent que les Anciens se soient seulement servis de l'Eau toute pure sans aucun mélange, pour faire leur Eau Lustrale, fondés sur ce passage du livre VI de l'Énéide, v. 229.

Idem ter socios purâ circumtulit undâ,

Spargens rore levi, &c.

Néanmoins du Choul, parlant de cette Eau Lustrale, dit qu'ils prenoient les cendres du bois qui avoit servi à brûler la victime, ou de quelques morceaux de cedre, d'hyssope & de cumin, qu'ils jettoient dans le feu du sacrifice, lorsqu'il venoit à s'éteindre, pour en faire leur Eau Lustrale ou sacrée, qu'ils mettoient, comme on l'a déjà dit, à l'entrée de leurs temples dans de grands vases, & dont ils se purifioient en y entrant.

Ils avoient aussi des vases plus petits, ou bénitiers, dans lesquels ils mettoient de cette Eau, dont ils arrosoient les assistans avec des goupillons assez semblables à ceux dont on se sert dans nos Églises.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 220. T. V. p. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p.

494. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 61, 62.

Ovide parle encore de l'Eau de Mercure, qui étoit auprès de la porte Capene, dont les marchands s'arrosoient, croyant effacer par-là les injustices & les tromperies commises dans leur commerce. Les Anciens avoient la superstition de vider toute l'Eau d'une maison, & celle des voisins, lorsqu'une personne venoit à y mourir, estimant que l'Ange de la mort ou Satan, qui s'apparoît à tous les mourans, alloit laver dans cette Eau l'épée dont il avoit tué le mort.

EAU, *Aqua*, ὕδωρ, (a) terme qui, dans l'Écriture, a différentes acceptions. Comme le pain se prend pour toute sorte de nourriture, ainsi l'Eau se prend pour toute sorte de boisson. On reproche aux Moabites & aux Ammonites de n'être pas venus au-devant des Israélites dans le désert, *avec du pain & de l'Eau*, c'est-à-dire, avec les rafraichissemens convenables. Nabal dit avec insulte aux gens de David : *Je prendrai mes pains & mes Eaux, & je les donnerai à des gens que je ne connois pas?* Le faux prophète de Jéroboam vient dire au prophète du Seigneur : *Un ange m'a dit : Ramenez-le avec vous dans votre maison, afin qu'il mange du pain & qu'il boive de l'Eau.*

Eaux étrangères, Eaux furtives, & dérobées, marquent les plaisirs illicites avec des femmes étrangères. On reproche

aux Israélites d'avoir abandonné la source d'Eau vive, pour chercher à se désaltérer dans des citernes percées, &c. c'est-à-dire, d'avoir quitté le culte de Dieu, pour adorer des divinités ridicules.

Les Eaux marquent quelquefois les afflictions, les malheurs. *Inundaverunt aquæ super caput meum; & ailleurs: Sauvez-moi, Seigneur, car les Eaux sont entrées jusqu'au fond de mon âme.*

Les Eaux marquent aussi quelquefois les larmes & la sueur : *Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum?* Et dans un autre endroit : *Per cuncta genua fluent aquæ.*

EAU DE CONTRADICTION, *Aqua contradictionis*. (b) Moïse raconte que les Israélites étant arrivés à Cadès, & venant à manquer d'eau, se soulevèrent contre lui & contre Aaron son frere, en disant :
 » Plût à Dieu que nous fussions
 » morts avec nos freres devant
 » le Seigneur ! Pourquoi nous
 » avez-vous fait sortir de l'Égypte, pour nous faire venir
 » dans ce désert, où l'on ne
 » peut, ni semer, ni moissonner, & où l'on ne peut avoir,
 » ni figues, ni amandiers, &
 » où l'on ne trouve pas même
 » d'Eau pour boire ? » Moïse & Aaron ayant renvoyé la multitude, entrèrent dans le Tabernacle du Seigneur, & s'étant prosternés en terre, ils crièrent

(a) Deuter. c. 23. v. 4. Reg. L. I. c. 25. v. 11. L. III. c. 13. v. 18. Psalm. 68. v. 1. Prov. c. 9. v. 17. Jerem. c. 2,

v. 13. c. 9. v. 1. Thren. c. 3. v. 54. Ezech. c. 21. v. 7.

(b) Numer. c. 20. v. 1, 2. & seq.

au Seigneur & lui dirent : » Seigneur , écoutez les cris de ce peuple , & ouvrez leur votre trésor , une fontaine d'Eau vive , afin qu'ils soient désaltérés , & qu'ils cessent de murmurer. « Alors le Seigneur dit à Moïse : » Prenez la verge , & assemblez le peuple , vous & votre frere Aaron , & parlez à la pierre devant eux , & elle vous donnera de l'Eau. «

Moïse ayant donc pris la verge , assemblea le peuple devant le rocher , & leur dit : » Écoutez , rebelles & incrédules , pourrons-nous tirer de l'Eau de cette pierre ? « Alors Moïse leva la main , & ayant frappé deux fois la pierre avec la verge , il en sortit de l'Eau en abondance , en sorte que le peuple & tout son bétail eurent à boire. En même tems , le Seigneur dit à Moïse & à Aaron : » Parce que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfans d'Israël , vous ne ferez point entrer ce peuple dans le pais que je leur ai promis. « C'est là l'Eau de contradiction où les enfans d'Israël se mutinerent contre le Seigneur , & où il fut sanctifié au milieu d'eux. Au lieu d'Eau de contradiction , l'Hébreu lit , *Eau de meribah* , Eau de querelle , de contestation , de murmure du peuple contre Moïse & contre Dieu.

On demande en quoi consiste le péché que Moïse commit en cette occasion , & qui déplut si fort à Dieu , qu'il le priva de

l'honneur de faire entrer son peuple dans la Terre promise ? Le Psalmiste nous dit que Moïse fut aigri & troublé par les murmures du peuple , & qu'il témoigna du doute par ses paroles. *Irritaverunt eum ad Aquas contradictionis* , & *vexatus est Moyses propter eos* , & *distinxit labiis suis*. Il témoigna quelque doute aux promesses du Seigneur ; Dieu lui avoit promis absolument qu'il tireroit de l'Eau du rocher ; Moïse en douta en quelque sorte : *Pourrons-nous tirer de l'Eau de cette pierre ?* Il frappe deux fois le rocher , & Dieu lui avoit dit simplement de lui parler ; il craint que dans cette rencontre , Dieu irrité contre le peuple , ne lui refuse ce qu'il avoit promis. *Anima eorum variavit in me* , dit le prophete Zacharie ; leur ame fut flottante , incertaine , douloureuse.

Ils ne sanctifierent pas le Seigneur ; c'est-à-dire , qu'ils ne lui rendirent pas l'honneur qui lui est dû , par une obéissance exacte , fidelle , ferme & constante à ses paroles. *Ils ne le sanctifierent pas devant le peuple* ; c'est-à-dire , qu'ils donnerent à ce peuple une idée trop basse du pouvoir ou de la bonté de Dieu ; ils déshonorèrent en quelque sorte sa puissance par une conduite si peu assurée. Enfin , *le Seigneur fut sanctifié en eux* , pour dire qu'il fit éclater sur Moïse & Aaron sa justice & sa majesté. Il apprit au peuple en leur personne , & par le châtement qu'il exerça contre eux , de

quelle manière il veut être servi. Et en effet, rien n'est plus propre à nous inspirer de la terreur, & à nous faire connoître jusqu'à quel point Dieu est jaloux de sa gloire, que la punition de Moïse & d'Aaron, dans une chose qui nous paroît si peu considérable.

Eaux d'AMERTUME ou de **JALOUSIE**. On faisoit boire de ces Eaux aux femmes qui étoient soupçonnées d'adultère. Voyez Adultère.

Eaux de MÉROM, (a) *Aquæ Merom*, מֵרוֹם. Il est parlé de ces Eaux dans Josué. Plusieurs croient que ce sont les Eaux du lac Séméchon, situées entre les sources du Jourdain & le lac de Tibériade; mais il est plus probable que Mérom, ou Méromé, étoit dans le Grand Champ, & comme dit Eusebe, à douze milles de Sébaste, vers Dothaim. Débora dit que Zabulon & Nephthali combattirent contre Sisara dans le canton de Méromé. Or, il est certain qu'ils combattirent au pied du mont Thabor, & sur le torrent de Cison.

E B

ÉBAL, *Ebal*, עֲבָל, (b) huitième fils de Jectan. La plupart croient qu'il peupla une partie de l'Arabie. On y trouve un canton nommé Abalite, ou Avalite.

ÉBAL, *Ebal*, עֲבָל, (c) le troisième des fils de Sobal, un des descendants de Séir le Horéen.

ÉBEN-ÉZER, *Eben-Ezer*, (d) c'est-à-dire, la pierre du secours, *lapis adjutorii*. C'est le nom du camp où étoient les Israélites, quand ils furent défaites par les Philistins, & que l'Arche du Seigneur tomba entre les mains des Infidèles, l'an 1112 avant J. C. sous le grand prêtre Héli.

ÉBODE, *Ebode*, ou **ÉBODA**, *Eboda*, עֲבֹדָא, (e) ville de l'Arabie heureuse selon Pline, qui l'attribue aux Helmodenes. Ptolémée place cette ville dans l'Arabie Pétrée. Dom Calmet croit que c'est la même qu'Oboth, dont il est parlé dans le livre des Nombres.

ÉBON, *Ebon*, (f) nom de Neptune & principalement de Bacchus. Macrobe, en parlant de ce Dieu, dit : *Liberi patris simulacra partim puerili etate, senili quoque uti Græci ejus quam Bacchopaan itemque Brisea appellant, & ut in Campania Neapolitani celebrant, Ebona cognominantes*. Capuccio, dans son histoire de Naples, rapporte cette inscription Grecque. **ΕΒΟΝΙ ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩ ΘΕΩ : Α Εbon Dieu très-illustre.**

Le sçavant Mazocchi, dans ses *origines Pæstanaë*, prétend que

(a) Josu. c. 11. v. 5, 7. Judic. c. 5. v. 18.

(b) Genes. c. 10. v. 28.

(c) Genes. c. 36. v. 23.

(d) Reg. L. I. c. 4. v. 1.

(e) Plin. T. I. p. 340. Ptolem. L. V. c. 17. Numer. c. 21. v. 10. c. 33. v. 43.

(f) Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. IV. p. 165.

cette figure de taureau, que l'on trouve si communément sur les monnoies de Naples & de la Grande-Grece, sous les noms d'Ébona & de Bacchus Parthénopée, représente Neptune, qui dans Hésiode est appelé *Ταυ εὖς*, Taurinus.

ÉBOSIA. Stace nomme ainsi un lieu où l'on faisoit du sucre :

Et quas præcoquit Ebosia Caunas.

Sur quoi les Critiques ont rétabli ce mot, & lisent :

Et quas percoquit Ebosita Caunas.

La mesure du vers demande que la troisième syllabe d'Ébosia soit longue ; ce qui favorise la correction. D'autres ont lu Ébusia, moins bien qu'Ébosita ou Ébusita, qui, en cet endroit, signifie un homme de l'isle d'Ébuse.

ÉBOZELMIUS, *Ebozelmius*, *Ἐβόζελμιος*, (a) interprete de Seuthès, roi de Thrace. Ce Prince l'envoya vers Xénophon, pour l'engager à rester auprès de lui, & le chargea de lui faire pour cet effet de grandes promesses.

Il y en a qui, au lieu d'Ébozelmius, lisent Abrazelme.

ÉBRANCUS, *Ebrancus*, fils de Memprécus, qu'on fait cinquième roi d'Angleterre, fut, à ce que prétendent ces Historiens, qui aiment à donner dans les fables, un Prince courageux, qui passa dans les Gaules, & y

(a) Xenoph. p. 418.

(b) Plin. T. I. p. 225. Cæf. de Bell.

remporla d'illustres victoires. On dit qu'il fonda la ville de Caër-Ébranc, que les Romains appellerent Éboracum, & qui est York d'aujourd'hui ; que son règne fut de 40 années, & que Brutus lui succéda. Tout cela paroît fabuleux.

ÉBRE, *Iber*, ou *Iberus*. Voyez Ibérus.

ÉBRUS, *Ebrus*, fleuve de l'Illyrie, selon Diodore de Sicile. Théophraste en met un autre du même nom en Grece, près de Larisse.

ÉBURE, *Æbura*, ville de l'Espagne Tarragonoise, étoit située, selon Tite-Live, dans le pays des Carpétaniens. L'an 181 avant J. C., Q. Fulvius Flaccus vint camper auprès de cette ville, après y avoir jeté une légère garnison. Peu de jours après, les Celtibériens se campèrent à deux milles de-là au-dessous d'une colline. Ils y furent bientôt attaqués & défaits par les Romains.

C'est aujourd'hui Talavera de la Reyna, sur le bord septentrional du Tage, & à l'occident du confluent de la petite rivière d'Alberche, dans la Castille nouvelle.

ÉBURONES, ÉBURONICES, ÉBURAICI, AULERCI, & AULERCI EBURONICES. (b) Tous ces noms, au sentiment de Sanfon, sont corrompus d'Éburovices, quoique Pline ait suivi la leçon de César. Ils faisoient partie du peuple *Aulerici* ; car il dit, les

Gall. L. III. p. 107. Ptolem. L. II. c. 8.

Auleri, surnommés *Éburones*, & ceux qui sont nommés *Cenomani*. L'édition du P. Hardouin porte *Ebuovices*. Sanson juge que le nom d'à présent Évreux demande plutôt la lettre *u*, à la terminaison du nom ancien, que la lettre *n*. Leur capitale étoit *Mediolanum Ebuovicum*, que Ptolémée a très-mal placée sur la Loire, & quelques-uns de ses Interprètes l'expliquent par Orléans. Cette erreur semble en avoir attiré une autre; car il s'est trouvé des Géographes qui ont cherché le peuple des *Ébuovices* dans l'Orléanois, & leur capitale à Melun. Le P. Briet les condamne avec justice.

ÉBURONS, *Eburones*, (a) *E'cupōres*, peuple de la gaule Belgique. César met les Éburons au nombre des nations Germaniques établies dans le nord de la Gaule, & quoiqu'ils occupassent des terres en-deçà de la Meuse, il leur en attribue encore davantage entre la Meuse & le Rhin.

Cette nation, joignant la perfidie à la force ouverte, détruisit entièrement une légion Romaine & cinq cohortes, qui avoient été envoyées en quartier d'hiver sur ses terres. César, apprenant cette nouvelle, résolut d'en tirer une vengeance éclatante; & Ambiorix, qui régnoit alors sur les Éburons, voyant la tempête qui alloit

fondre sur son pays, prit l'unique parti convenable, qui fut d'ordonner aux Éburons de songer chacun à sa propre sûreté, parce qu'il n'étoit pas possible d'assembler un corps d'armée qui pût tenir contre toutes les forces de César. La chose fut ainsi exécutée. Les Éburons se retirèrent les uns dans les bois, les autres dans des marais presque inaccessibles, quelques-uns dans des lieux proches de la mer, & qui deviennent des îles lorsqu'elle est haute. Ceux qui avoient des liaisons particulières dans les nations voisines, allèrent y chercher un asyle; tout le plat-pays demeura abandonné. Le dessein de César étoit cependant d'exterminer les Éburons. La difficulté étoit de les trouver. Il résolut de partager ses troupes; & d'abord il commença par déposer tous les bagages dans le fort d'Atuatuca, situé au cœur du pays. Comme les ouvrages n'en étoient pas encore tout-à-fait ruinés, il comptoit épargner de la peine à la légion qu'il y laissoit, & dont il confia le commandement à Q. Cicéron. Il prit donc avec lui trois légions, en donna trois à Labiénus, trois à C. Fabius; & ces trois corps répandus en trois cantons différens, firent un horrible dégât dans tout le pays des Éburons.

Mais les habitans épars çà & là échappoient à sa vengeance.

(a) Strab. p. 194. Cæf. de Bell. Gall. L. II. p. 64. L. IV. p. 125. L. V. pag. 280. & seq. L. VI. pag. 249. & seq.

Notice de la Gaul. par M. d'Anville. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 159. & suiv.

Pour aller à eux, il falloit pénétrer dans des lieux de difficile accès, & inconnus; enfilier des routes étroites, & exposées à des embûches à droite & à gauche. Si les Romains demeuroient en corps de légions, ils ne pouvoient arriver à l'ennemi; s'ils se séparoient en petits pelotons, ou si même des soldats s'écartoient seuls, comme il arrivoit souvent, par l'espérance du pillage, ils tomboient dans des pièges qui leur étoient tendus par tout, & périssoient eux-mêmes. Enfin, César s'avisa d'un expédient singulier; ce fut d'inviter tous les peuples du voisinage à venir piller & ravager les terres & les habitations des Éburons. Ces nouveaux ennemis connoissant parfaitement les lieux, étoient plus à portée de réussir; & s'ils périssoient, César s'en consolait aisément. Tout fut détruit & ravagé; en sorte que ceux même d'entre les Éburons, qui, cachés dans leurs retraites, évitèrent le fer des ennemis, furent réduits à périr de faim. Aussi n'est-il plus fait mention de cette nation dans l'histoire des siècles suivans. Ce sont les *Tungri* qui en ont pris la place.

Les Éburons occupoient l'ancien diocèse de Liege, qui a été premièrement établi à Tongres; puis à Mastrick, & enfin à Liege, où il est aujourd'hui. Il s'étendoit non seulement

dans ce qui est aujourd'hui du domaine de l'évêché de Liege, mais aussi dans une bonne partie du Brabant, du Limbourg, du Luxembourg, & dans tout ce qui est du diocèse de Namur, ce nouveau diocèse ayant été tiré de l'ancien diocèse de Liege.

EBUROVICES, *Eburovices*, peuple des Gaules. Voyez *Eburones*.

EBUSE, *Ebusus*, *Ἐβουρος*, (a) isle de la mer méditerranée, située auprès de celle d'Ephiusse, entre l'Espagne & les isles Baléares, à peu près à distance égale, c'est-à-dire, à environ quinze lieues. Strabon donne à cette isle quatre cens stades de circuit, & ajoute que sa longueur & sa largeur sont presque égales; mais les Cartes de M. d'Anville la font beaucoup plus longue que large.

Du tems de Pomponius Méla, elle avoit une ville de même nom qu'elle. » Il n'y a, dit cet » Auteur, que le bled qu'elle ne » produit pas abondamment; » elle est plus fertile en d'autres » choses. Elle n'a aucun ani- » mal nuisible; & si on y en » porte, elle ne les souffre » point; il n'en est pas de même de l'isle Colubraria, dont » elle me fait souvenir; car, » comme cette dernière est » remplie de diverses sortes de » serpens qui la rendent inhabitable, cependant ceux qui

(a) Strab. pag. 123, 159, 167. Tit. Liv. L. XXII. c. 20. Plut. T. I. p. 158, 159; 484, 511, 747. T. II. p. 169, 720.

Pomp. Mel. p. 154. Diod. Sicul. p. 206. Ptolém. L. II. c. 6.

» y descendent sont à couvert
 » de tout danger, dans une
 » enceinte qu'ils forment avec
 » de la terre de l'isle d'Ebuse,
 » parce que ces serpens si âpres
 » à s'élancer sur ceux qu'ils
 » rencontrent, prennent la fuite
 » à la vue de cette terre, qu'ils
 » craignent comme un poison,
 » dont ils n'osent approcher. «
 C'est ce que nous apprend
 Pomponius Méla de cette isle
 d'Ebuse. Ces mots, *elle est plus
 fertile en d'autres choses*, peuvent
 être expliqués par ce passage
 de Diodore de Sicile : » Elle est
 » assez fertile ; elle a un petit
 » canton propre au vignoble,
 » & a des oliviers sauvages
 » qui produisent des olives. «
 Ajoutons-y le témoignage de
 Pline, qui dit que les figes
 de cette isle sont très-grosses &
 excellentes. On les faisoit
 bouillir & sécher, & on les
 envoyoit à Rome dans des cais-
 ses. Leur suc qui est comme du
 lait, quand elles commencent à
 mûrir, devient comme du miel
 en cuisant. On les laisse vieillir
 à l'arbre ; il en dégoutte une
 espèce de gomme, & elles se
 séchent. Les figes sèches
 étoient nommées *Caunæ*, de la
 ville de Caunus, d'où l'on en
 apportoit. C'est assez l'usage
 dans toutes les langues, de
 donner aux fruits le nom des
 lieux qui les produisent ; c'est
 ainsi que nous appellons des
brignoles certaines prunes, &
calvilles certaines pommes,
 parce que ces prunes se trou-
 vent aux environs de Brigno-

les, ville de Provence ; & ces
 pommes au village de Calville,
 au païs de Caux. C'est par rap-
 port à ce nom de *Caunæ*, que
 Stace dit dans ses Saturnales :

*Et quas præcoquit Ebosia Cau-
 nas,*

Faute d'avoir sçu que *Caunæ*
 étoient des figes sèches, quel-
 ques-uns ont lu *Cannæ*, & ont
 cru que l'isle d'Ebuse produisoit
 autrefois des cannes de sucre.
 Louis Nugnès [Nonnius] a été
 de ce nombre. Cela donne oc-
 casion au docte Bochart de trou-
 ver une étymologie Phénicien-
 ne du nom de cette isle. Il le
 dérive d'*Iebuso* ou *Ibuso* ; & ce
 mot signifie séchées, en sous-
 entendant des figes.

Silius Italicus dit :

*Jamque Ebusus Phœnissa movet,
 jamque Artabrus arma.*

D'où l'on conclut que la ville
 de cette isle avoit été bâtie par
 les Phéniciens. Pomponius Mé-
 la, comme on a vu, assure que
 l'isle & la ville portoient le
 même nom. Diodore de Sicile
 dit : » Il y a une ville nommée
 » Éréfus, colonie des Carthagi-
 » nois, accompagnée d'un port
 » commode. Les murs en sont
 » assez grands, & il y a beau-
 » coup de maisons bien bâties.
 » Elle est habitée par un ramas
 » de Barbares. La plupart sont
 » des Phéniciens, dont la co-
 » lonie y fut conduite cent qua-
 » tre-vingts ans après la fonda-
 » tion de Carthage. « Cette
 époque tombe vers le règne de

Romulus ou de Numa, au plus tard. Quelques-uns ont voulu changer dans Diodore de Sicile le nom d'*Érésus* en *Ebusus*. Mais, Bochart s'y oppose par cette raison. Il ne doute point que l'isle & la ville n'eussent un nom Phénicien. Ce nom, poursuit-il, répondoit apparemment à celui de Pityusa, qui lui étoit commun avec l'isle Colubraria; & comme elle étoit la plus grande des deux, elle est nommée Pityusa par excellence, par Tite-Live, Plutarque, Dioscoride, & autres. Ce nom lui fut donné ἀπὸ πύσου, à cause des pins. Or les Hébreux comprenoient les pins comme une espèce de genre d'arbres qu'ils nommoient *Erez*; ainsi ce nom répond au Grec Pityusa, & n'est pas une faute qu'il faille corriger dans l'Historien Grec, qui a parlé fort juste.

Les Romains passèrent dans l'isle d'Ebusus l'an 217 avant l'Ère Chrétienne; & après avoir inutilement employé deux jours, & fait de grands efforts pour se rendre maîtres de la ville capitale, craignant d'échouer dans cette entreprise, ils se mirent à courir la campagne; & après avoir pillé & brûlé quelques bourgs, où ils trouverent plus de butin que dans le continent, ils rentrèrent dans leurs vaisseaux.

C'est aujourd'hui Iviça. Elle appartient aux Espagnols. L'ar-

chevêque de Tarragone en est Seigneur.

EBUSE, *Ebusus*, (a) capitaine Latin, fut tué par le prêtre Chorinée. Voyez Chorinée.

EBUTIA, *Æbutia*, (b) étoit une femme âgée qui demouroit sur le mont Aventin. Elle est représentée dans Tite-Live, comme une femme d'honneur & digne des premiers tems de la République. On trouvera quelque chose de plus détaillé de cette Dame sous l'article de Bacchanales.

EBUTIA [la Loi], (c) *Lex Æbutia*. Cette loi fut ainsi nommée de celui qui l'avoit portée. Cicéron en fait mention dans son oraison sur la loi agraire contre Rullus.

EBUTIUS [T.], *T. Æbutius*, (d) consul avec C. Vétusius, l'an 497 avant Jesus-Christ. Cette année on assiégea Fidenes, on prit Crustumérie, & Préneste quitta le parti des Latins, pour embrasser celui des Romains. Alors on crut qu'il étoit tems d'entreprendre contre les Latins une guerre qu'on différoit depuis quelques années. T. Ebutius fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur A. Postumius. Comme, au fort du combat, il alloit fondre sur Octavius Mamilius, celui-ci lui épargna la moitié du chemin. Il vint au-devant de lui, la lance à la main; & la fureur avec laquelle ils se portèrent

(a) Virg. *Æneid.* L. XII, v. 299. & seq.

(b) Tit. Liv. L. XXXIX, c. 11, 12.

(c) Cicer. *Orat. in Rull.* c. 34.

(d) Tit. Liv. L. II, c. 19.

l'un contre l'autre , fut si grande, qu'Octavius Mamilius perça le bras gauche de T. Ébutius, & reçut lui-même un coup de lance dans la poitrine. Le Romain n'étant plus en état de se servir de ses armes , abandonna le combat.

EBUTIUS [L.], *L. Æbutius*, (a) fut créé consul avec P. Servilius , l'an 461 avant l'Ère Chrétienne. Ils entrèrent en charge aux Calendes d'Août. C'étoit alors le commencement de l'année Consulaire. Il s'étoit joint à l'intempérie de la saison, une maladie contagieuse également funeste aux hommes & aux animaux , & qui régnoit dans la ville comme dans la campagne. Sa violence fut encore augmentée par la foule des païsans que la crainte du pillage avoit obligés de se réfugier à Rome avec leurs bestiaux. Les bourgeois & les campagnards étoient incommodés de ce mélange; les premiers par une odeur désagréable à laquelle ils n'étoient point faits; & les autres, par la nécessité de se loger dans des lieux serrés, où ils étoient furieusement tourmentés par la chaleur & les insomnies. Les secours mutuels qu'ils se prêtoient, ne servoient qu'à communiquer le mal à un plus grand nombre de personnes. Il en périt beaucoup de cette contagion, & entr'autres L. Ebutius. Son collègue fut aussi emporté quelque tems après.

(a) Tit. Liv. L. III. c. 6.

EBUTIUS (b) [POSTUMUS] CORNICEN, *Postumus Ebutius Cornicen*, fut créé consul l'an 439 avant l'Ère Chrétienne, avec M. Fabius Vibulanus. Ces deux magistrats, considérant la gloire que leurs prédécesseurs avoient acquise , tant en paix qu'en guerre, sur-tout la réputation que leur avoit donnée parmi les ennemis autant que parmi les alliés, le secours qu'ils avoient porté avec tant de valeur & de promptitude aux Ardéates près de périr; pour les imiter, en effaçant entièrement dans l'esprit des hommes le souvenir d'un jugement infame porté contre cette nation; ils firent rendre par le Sénat un arrêt, qui ordonnoit que le nombre des habitans d'Ardée ayant été extraordinairement diminué par la guerre civile qui s'étoit élevée parmi eux, on y envoyât en colonie des citoyens Romains, qui, en repeuplant leur ville, les défendroient encore contre les incursions des Volscs. On créa Triumvirs pour établir cette colonie & faire la distribution des terres, Agrippa Ménénus, T. Clœlius Siculus, & M. Ebutius Elua. Ces Magistrats, chargés d'une commission peu populaire, ne manquèrent pas de s'attirer l'indignation de la multitude, en partageant aux alliés un bien que le peuple Romain avoit jugé lui appartenir; les premiers même du Sénat ne furent pas

I (b) Tit. Liv. L. IV. c. 11.

contens de leur conduite , parce qu'ils n'avoient eu aucun égard à leur recommandation dans le partage qu'ils avoient été chargés de faire. Ainsi, pour éviter l'orage qui alloit fondre sur eux, dès qu'ils seroient de retour à Rome, les Tribuns les ayant déjà appelés au tribunal du peuple Romain, ils prirent le parti de rester à Ardée, pour y faire partie d'une colonie qui avoit été témoin de leur intégrité & de leur justice.

EBUTIUS [M.] ÉLUA, (a) *M. Æbutius Elua*, fut créé Triumvir l'an de Rome 313, & 439 avant Jésus-Christ. Voyez l'article précédent.

EBUTIUS [POSTUMUS], ELUA, (b) *Postumus Æbutius Elua*, fut choisi pour maître de la cavalerie par le dictateur Q. Servilius Priscus ou Structus, l'an 432 avant J. C.

EBUTIUS [P.], (c) *P. Æbutius*, fils d'un officier de cavalerie, découvrit tout le secret des mystères de Bacchus, connus sous le nom de Bacchanales. On peut voir sous l'article de Bacchanales, de quelle manière la chose se passa. Nous ajouterons ici que pour récompenser P. Ebutius, il fut ordonné par arrêt du Sénat, aux Questeurs de la ville de lui compter cent mille as, & au Consul de convenir avec les Tribuns du

jour où ils demanderoient au peuple une loi en vertu de laquelle P. Ebutius seroit regardé comme Emérite, sans être obligé de porter les armes, si non volontairement. Pour la même raison, il étoit défendu au Censeur de lui fournir un cheval aux dépens de la République, ce qui auroit emporté la nécessité de servir.

EBUTIUS [T.] CARUS, *T. Æbutius Carus*, (d) fut créé Triumvir l'an 183 avant Jésus-Christ, avec M. Emilius Lépidus & L. Quintius Crispinus. Ces Triumvirs furent chargés d'aller établir une colonie de Romains à Mutine, & une autre à Parme. T. Ebutius Carus fut nommé Préteur cinq ans après, & eut la Sardaigne pour département.

EBUTIUS [M.], (e) *M. Æbutius*, tribun militaire de la seconde légion, l'an 178 avant Jésus-Christ.

EBUTIUS [M.] ELUA, *M. Æbutius Elua*, (f) étoit Préteur l'an de Rome 584, & 168 avant J. C. Il eut la Sicile pour département.

EBUTIUS [M.], *M. Æbutius*, (g) est loué par Cicéron comme un homme d'une grande constance, & d'une prudence achevée. C'est dans son oraison pour L. Flaccus, que Cicéron trace ce portrait de M. Ebutius.

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 11.

(b) Tit. Liv. L. IV. c. 21.

(c) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 9. & seq.

(d) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 55.

(e) Tit. Liv. L. XLI. c. 1.

(f) Tit. Liv. L. XLIV. c. 17.

(g) Cicér. Orat. pro L. Flacc. c. 72.

EBUTIUS [SEXT.], (a) *Sext. Æbutius*, celui contre qui Cicéron plaïda en faveur d'A. Céцина. *Voyez* Céцина.

EBUTIUS, *Æbutius*, (b) un des plus sages & des plus braves généraux de Vespasien pendant la guerre contre les Juifs. Il investit Jotapat, & empêcha que Jofephe, gouverneur de Galilée, qui s'y étoit jetté, ne sortît de cette place. Il fut tué à ce siège, l'an 67 de l'Ère Chrétienne, qui étoit le dernier de l'empire de Néron.

EBYSE, ou **EBYSSE**, *Ebyssus*, *Ebyssus*, Εβυσσος, Εβυσσος, est la même île qu'Ébuse. *Voyez* Ébuse.

E C

ECASTOR, *Ecastor*, jurement des femmes, correspondant à Édepol, le jurement des hommes. Ecastor signifie par le temple de Castor, & Édepol, par le temple de Pollux.

ECATONTOROS, *Ecatontoros*, Εκατόντορος, (c) nom que les Grecs donnoient à un vaisseau à cent rames. C'étoit ce qu'on appelloit un vaisseau long.

ECBATANE, *Ecbatane*, (d) Εββάτανα, ville capitale de la

Médie, fut aussi celle de l'empire d'Asie, tant que les Medes en furent les maîtres.

Crésias, cité par Étienne de Byzance, la nomme Αγβάτανα; & Jule César Scaliger approuvoit si fort cette orthographe, qu'il vouloit que l'on dit Egbatane. Elle devoit son origine à Déjocès, roi des Medes; & Pline se trompe, en l'attribuant à Séleucus. Comment ce Prince peut-il être le fondateur d'une ville, de laquelle Démosthène parle comme d'un lieu où les rois de Perse renoient leur cour? Il y a aussi sujet de blâmer Diodore de Sicile, qui, à l'exemple de Crésias, rapporte la fondation d'Ecbatane aux tems fabuleux de Sémiramis.

Cette Princesse, dit Diodore de Sicile, étant arrivée à Ecbatane, ville située dans la plaine, y bâtit un palais magnifique, & prit même un soin plus particulier de cette ville que des autres. Car, comme elle manquoit souvent d'eau, & qu'il n'y avoit point de sources dans son voisinage, elle fit venir avec des travaux immenses, une si grande abondance de la plus belle eau, que toute la ville en étoit arrosée. A douze stades d'Ecbatane étoit une

(a) Cicer. Orat. pro A. Cæcin. c. 1. & seq.

(b) Joseph. de Bell. Judaic. L. III. p. 839. L. IV. p. 865.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 221.

(d) Xenoph. p. 284, 315. Strab. pag. 522, 524. Herod. L. I. c. 98. Ptolem. L. VI. c. 2. Diod. Sicul. p. 72, 81, 621.

Just. L. XII. c. 1. Plin. Tom. I. p. 312, 334. Eisd. L. I. c. 6. v. 2. Judith. c. 1. v. 1. Tobit. c. 5. v. 8. Maccab. L. II. c. 9. v. 3. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 369, 370. T. IV. pag. 445. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 372, 373. T. VI. pag. 176. Tom. XXI. p. 48, 49.

montagne appelée Oronte , fort droite & si élevée, qu'elle avoit vingt-cinq stades de hauteur perpendiculaire. De l'autre côté étoit un grand lac qui se déchargeoit dans le fleuve. La Reine fit percer cette montagne vers le pied , pour y faire passer un canal auquel elle donna quinze pieds de largeur sur quarante de profondeur , & qui conduisoit l'eau depuis le lac jusqu'à Ecbarane.

Déjocès , qui , comme on l'a dit , passe pour le véritable fondateur de cette ville , la fit bâtir lorsque les Medes le choisirent pour leur Roi. Il désigna lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs , disposées en telle sorte , que la première en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde , & la seconde n'otoit pas la vue de celui de la troisième , & ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein ; car , c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors ; dans la sixième , qui joignoit celle-là , il y avoit plusieurs appartemens pour loger les officiers de la maison ; & les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinés à loger le peuple. La première & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes , c'est-à-dire , de cent soixante-dix-huit stades , ou

vingt-trois mille trois cents pas , qui font près de huit lieues.

L'aspect en étoit magnifique & brillant ; car , outre que la disposition de ses murs faisoit une espèce d'amphitéâtre , les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très-agréable diversité. Les premiers , du côté de la campagne , étoient blancs , les suivans noirs , les troisièmes rouges , les quatrièmes bleus , la couleur des cinquièmes étoit celle de la sandaraque , l'argent brilloit dans les sixièmes , & l'or distinguoit les derniers.

Polybe fait une pompeuse description d'Ecbarane. Les richesses , dit-il , & la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a sept cents toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cedre & de cyprès , on n'y avoit rien laissé à nud. les poutres , les lambris , & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles , étoient revêtues les unes de lames d'argent , les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens , du tems d'Alexandre ; Antigonus & Séleucus Nicator pillèrent le reste.

Soit , comme le pourroit faire soupçonner un passage de Pline , que les magnifiques murailles d'Ecbarane eussent été détruites par Darius Nothus ;

soit qu'après plusieurs siècles elles eussent souffert de l'injure du tems; soit enfin qu'elles ne fussent plus assez fortes pour la révolte que méditoit Arphaxad, ce Prince entreprit d'en élever de nouvelles. Mais, suivant toute apparence, il ne suivit pas le plan des anciennes, & il se borna à une seule enceinte; il la fit bâtir de pierres de taille toutes égales dans leur grandeur qui étoit prodigieuse; il lui fit donner 70 coudées de hauteur sur 30 d'épaisseur; elle étoit flanquée de tours carrées, hautes de 100 coudées, & saillantes de vingt pieds en avant sur le mur. La beauté des portes répondoit à celle des autres ouvrages.

Ceux qui ont traduit le livre de Judith dans les langues vulgaires, & la plupart des critiques, ont presque tous fait dire à l'Auteur sacré, qu'Arphaxad fonda ou bâtit Ecbatane; cependant, le texte Grec porte seulement qu'il y bâtit des murailles; & l'expression dont l'édition Latine se sert, n'a pas le plus souvent une autre signification dans l'Écriture, que celle d'environner une ville de remparts, de la fortifier, de la réparer.

Ecbatane étoit située dans la Médie, & elle est souvent attribuée à la Perse. Les rois de Perse avoient coutume d'y passer l'été, à cause de la fraîcheur de l'air. Il est dit dans le premier livre d'Esdras, que l'on trouva à Ecbatane de Médie,

la copie de l'édit de Cyrus, qui permettoit aux Juifs de s'en retourner dans leur pays; mais plusieurs interpretes traduisent *Achmeta*, qui est dans l'original, par une cassette, une armoire, une cruche. On trouva cet édit dans l'armoire qui étoit dans les archives de la Médie. Le livre de Tobie met la ville de Ragès, dans les montagnes d'Ecbatane. Enfin, il est dit dans les Maccabées, qu'Antiochus Épiphane, étant à Ecbatane, apprit la déroute de ses armées dans la Palestine.

Beaucoup de voyageurs & de Géographes prétendent que la ville de Tauris est bâtie sur les ruines d'Ecbatane; mais si l'on fait attention à ce que les Anciens on dit de la situation de la Médie, & à la position d'Ecbatane, sa capitale, on verra que c'est une erreur. D'ailleurs, si Ecbatane avoit été dans la partie septentrionale de la Médie, où est la ville de Tauris, elle n'auroit pas été à portée d'envoyer du secours à Babylone, comme Xénophon le rapporte; elle ne se feroit pas encore trouvée sur la route d'Alexandre, qui alloit d'Opis aux portes Caspiennes. Ces particularités conviennent à la position d'Amadan. D'ailleurs, la version Syriaque de l'Écriture Sainte donne à Ecbatane le nom d'Amathan, mot qui approche beaucoup d'Amadan. Ptolémée met encore Ecbatane au milieu de la Médie, ce qui ne peut convenir qu'à Amadan;

'Amiadan; il marque, dans la partie septentrionale de ce pais, une ville nommée Gabris, qui convient à la position de Tauris, que les Arabes appellent Tabris.

ECBATANE, *Ecbatana*, (a) *Ἐκβάτανα*, ville de Syrie, située au pied du mont Carmel, du côté de Ptolémaïde. C'est le lieu où Cambyse mourut, s'étant blessé à la cuisse, avec son cimenterre, comme il montoit à cheval. On dit que ce Prince se voyant blessé, demanda le nom de la ville où il étoit, & on lui dit qu'elle s'appelloit Ecbatane. Quoique l'oracle de Bute, qu'il avoit auparavant consulté, lui eût répondu qu'il mourroit dans Ecbatane, il crut qu'il devoit entendre qu'il mourroit vieux dans Ecbatane de Médie, où étoient toutes ses affaires; & néanmoins il reconnut bientôt après que l'oracle parloit d'Ecbatane de Syrie.

Pline, faisant mention du promontoire nommé Carmélum, y met un bourg de même nom, lequel avoit été autrefois nommé Ecbatane; sur quoi le P. Hardouin avertit que les manuscrits portent Achetana, & qu'Étienne de Byzance la nomme en un endroit Agbatana, petite ville de Syrie, & dans un autre Ecbatana, ville de Syrie.

ECBOLIMA, *Ecbolima*, ville des Indes. Voyez Embolima.

ECCÉTAN, *Eccetan*, (b) *Ἀκίαν*, pere de Johanan, qui ramena de la captivité de Babilone cent dix personnes.

ECCLÉSIASTE, *Ecclesiastes*, *Ἐκκλησιαστής*, nom d'un des livres de l'Ancien Testament. Ce livre a pour titre dans l'Hébreu *Cohelath*, qui est un nom féminin, dont la signification littérale est, celle qui parle en public, ou, celle qui convoque l'assemblée. Les Grecs & les Latins, sans avoir égard au genre, lui ont donné le nom d'Ecclésiaste, c'est-à-dire, un homme qui parle en public. Salomon, à qui l'on attribue ce livre, se désigne dès le premier verset par ces mots : *Paroles de Cohelath, fils de David, roi de Jérusalem*. Il parle de ses ouvrages, de ses richesses, de ses bâtimens, & en particulier, de ses proverbes, ou de ses paraboles. Il y déclare qu'il a été le plus sage, & le plus heureux de tous ceux qui l'ont précédé à Jérusalem; ce qui le caractérise d'une manière qui ne laisse point de doute sur son sujet.

Malgré ces raisons, il s'est trouvé des Critiques qui ont douté que Salomon ait écrit cet ouvrage. Gronius prétend que l'Ecclésiaste est postérieur à Salomon, & qu'il a été écrit après la mort de ce Prince, par de certains Auteurs, qui, pour donner plus de crédit à leur ouvrage, l'ont publié sous le nom de Salomon, en obser-

(a) Herod. L. III. c. 62. & seq. Plin. p. 493.
Tom. I. p. 263. Roll. Hist. Anc. T. I. (b) Esdr. L. I. c. 8. v. 12.

vant d'y peindre & d'y faire parler ce Roi comme un homme touché & pénitent de ses désordres passés; & la preuve qu'il en apporte, c'est qu'on trouve dans ce livre des termes qui ne se rencontrent que dans Daniel, Esdras & les paraphrases Chaldéennes; allégation bien frivole, car Grotius a-t-il prouvé que Salomon n'entendoit pas la langue Chaldéenne? Ce Prince qui surpassoit tous les hommes en science, & qui avoit commerce avec tous les potentats voisins de ses États, & avec leurs sages, pouvoit très-bien entendre la langue d'un peuple aussi proche de lui qu'étoient les Chaldéens. D'ailleurs, la raison de Grotius iroit donc à prouver que Moïse n'est pas l'auteur de la Génèse, par ce qu'on trouve dans ce livre deux ou trois mots qui ne peuvent venir que de racines Arabes; & parce qu'on en trouve plusieurs dans le livre de Job qui sont dérivées de l'Arabe, du Chaldéen, & du Syriaque, il s'ensuivroit donc qu'un Arabe, un Chaldéen & un Syrien, seroient les Auteurs de ce livre, qu'on n'attribue constamment qu'à une seule personne. Pour revenir à ce mélange si léger du Chaldaïque avec l'Hébreu dans l'Ecclésiaste, quelques-uns croient qu'il pourroit venir d'Isaïe, à qui l'on attribue d'avoir recueilli & mis en ordre les ouvrages de Salomon.

Un professeur de Wirtemberg prétend que la véritable

raison qui empêchoit Grotius de reconnoître Salomon pour auteur de l'Ecclésiaste, c'est qu'il trouvoit que pour son tems il parloit trop clairement & trop précisément du jugement universel, de la vie éternelle & des peines de l'enfer; comme si ces vérités ne se trouvoient pas aussi nettement énoncées dans le livre de Job, dans les Pseaumes & dans le Pentateuque, dont les deux derniers sont évidemment antérieurs à Salomon.

Les Hébreux, Saint Jérôme & la plupart des commentateurs croient que cet ouvrage est le fruit de la pénitence de Salomon; qu'il le composa sur la fin de sa vie, lorsque détrompé de la vanité des choses du monde, il commença à détester ses égaremens, & à retourner au Seigneur. On trouve en effet dans ce livre des marques de son repentir. Il y dit qu'il a cherché tout ce qui pouvoit contenter ses sens, qu'il ne s'est refusé aucun plaisir, & qu'il n'a trouvé par-tout que vanité. Mais, ces raisons n'ont pas empêché que l'on n'ait douté du salut de Salomon; & sa pénitence est encore aujourd'hui un grand problème dans l'Eglise.

Les Rabbins nous enseignent, & Saint Jérôme le confirme après eux, que ceux qui recueillirent les Ecritures sacrées après la captivité, & qui les placèrent dans le Canon, firent d'abord quelque difficulté sur le livre de l'Ecclésiaste. Ils dé-

libérèrent s'ils ne le supprimeroient pas, à cause des sentimens dangereux qui s'y rencontrent, & des expressions capables d'inspirer des doutes sur l'immortalité de l'ame. Mais, l'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu qu'on le recevrait comme Écriture inspirée, en considération de ce qui est dit à la fin, touchant la crainte de Dieu, & l'observation de ses loix; & depuis ce tems ce livre a toujours passé pour Canonique, tant parmi les Juifs que parmi les Chrétiens. Il est vrai que Théodore de Mopsueste a cru que Salomon l'avoit composé sans aucune inspiration particulière; & Philastrius remarque que quelques hérétiques le rejetoient, comme favorisant l'Épicurisme. Mais, ces sentimens n'ont jamais été ni suivis, ni approuvés. L'Église les a condamnés comme contraires à sa foi, & au respect dû aux Écritures Canoniques.

Salomon, dans cet ouvrage, propose les sentimens des Sadducéens & des Épicuriens dans toute leur force. Il prouve fort bien la vanité des choses du monde, l'inutilité des occupations des hommes, l'incertitude de leurs connoissances. Il propose les plus fortes objections que l'on puisse former contre l'immortalité de l'ame; mais, à la fin, il conclut par ces termes: *Écoutez tous la fin de ce discours: Craignez Dieu & observez ses commandemens; car c'est en*

cela que consiste tout l'homme. Voilà à quoi se terminent toutes les obligations; voilà le seul moyen de devenir heureux.

ECCLÉSIASTIQUE, *Ecclesiasticus*; nom d'un autre livre de l'Ancien Testament. Le livre de l'Ecclésiastique est ainsi nommé en Latin, peut-être pour le distinguer de l'Ecclésiaste, ou pour marquer qu'il contient, de même que le premier, des préceptes & des exhortations à la sagesse & à la vertu. Les Grecs l'appellent *la sagesse de Jesus, fils de Sirach*, ou *la sagesse de Sirach*, ou *Panaretos de Jesus, fils de Sirach*. Ce terme *Panaretos* signifie un livre de toutes les vertus. L'Auteur y ramasse une infinité de maximes & d'instructions pour tous les états de la vie, & pour toutes sortes de conditions.

Quelques Anciens ont attribué cet ouvrage à Salomon. Mais, il est certain que l'Auteur est beaucoup plus récent que Salomon. Il y parle de plusieurs personnes qui ont vécu après ce Prince. Il se nomme lui-même au chapitre 50 v. 29. *Moi Jesus, fils de Sirach, j'ai écrit dans ce livre la doctrine de la sagesse & des instructions.* Le chap. 51 est intitulé: *Prière de Jesus, fils de Sirach*. L'interprète qui l'a rendu de Syriaque ou d'Hébreu en Grec, dit au commencement que son ayeul Jesus l'a composé en Hébreu.

Quant au traducteur, Saint Athanase, Saint Épiphane &

Saint Damascene ont cru que Jesus, fils de Sirach, avoit eu un fils de même nom que lui, & encore un petit-fils nommé Jesus, & surnommé fils de Sirach, lequel traduisit ce livre d'Hébreu en Grec. Ce qui est certain, c'est que nous ne sçavons le nom du traducteur par aucun monument authentique; car, le titre du prologue, qui l'appelle Jesus, ne porte pas ce nom dans le Grec de l'édition Romaine.

Quelques Rabbins croient que Ben-Sira, Auteur Juif, dont on a deux alphabets de proverbes, est le même que notre Jesus, fils de Sirach. Ce sentiment a été suivi par plus d'un Auteur Chrétien; & on remarque beaucoup de conformité entre les sentences de ces deux Écrivains. On peut voir le parallèle qu'en a fait Cornélius à Lape, à la tête de son commentaire sur l'Ecclésiastique. Mais, s'il est vrai, comme le veulent les Juifs, que Ben-Sira soit neveu de Jérémie, & pere d'un certain Uziel, on ne peut point dire qu'il soit le même que Jesus, fils de Sirach, qui a vécu long-tems après le retour de la captivité, & depuis la monarchie des Ptolémées en Égypte.

On ne sçait pas précisément en quel tems vivoit l'Auteur de cet Ouvrage. Il fait l'éloge du grand-prêtre Simon, comme d'un homme qui ne vivoit plus. Mais, comme il y a eu plus d'un grand-prêtre de ce nom, la difficulté subsiste toute entière. Il y a toute fois assez d'appa-

rence qu'il veut marquer Simon II, après la mort duquel on vit arriver aux Juifs tous les maux qui ont pu faire dire à Jesus, fils de Sirach, ce qu'on lit dans les chapitres 36 & 50. Celui qui l'a traduit en Grec, vint en Égypte la trente-huitième année de Ptolémée VII, qui fut surnommé Evergetes, second du nom, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans sa préface. Mais, pour l'Auteur de la traduction Latine, faite sur le Grec, il est entièrement inconnu. Saint Jérôme n'a point touché à ce livre. Nous l'avons encore tel que les anciens Peres l'ont connu & cité, & d'un Latin très-barbare.

Quant à la Canonicité de l'Ecclésiastique, elle a été autrefois assez contestée. Il y a plusieurs anciens catalogues des livres Canoniques, où il ne se trouve point. S. Jérôme dit que l'Église le reçoit pour l'édification, mais non pas pour autoriser les dogmes de la religion. *Ad edificationem plebis, non ad auctoritatem Ecclesiasticorum dogmatum confirmandam.* Mais, c'est aujourd'hui un sentiment reconnu dans toute l'Église Catholique, que ce livre est reçu dans le Canon des Saintes Écritures; & l'on peut montrer par le témoignage de plusieurs Peres de tous les siècles, & par la tradition de toutes les Églises Chrétiennes, qu'il a toujours été révééré & cité comme inspiré du Saint-Esprit, par un grand nombre d'Écrivains Ec-

ecclésiastiques. Et si quelques Anciens ne l'ont pas reçu dans leur catalogue, c'est qu'ils s'étoient bornés à n'y mettre que les écrits qui n'étoient point contestés, & qui étoient admis unanimement par les Juifs & par les Chrétiens.

On trouve souvent dans les manuscrits & dans les imprimés le livre de l'Ecclésiastique cité par cette abréviation, *Eccli.* Pour le distinguer de l'Ecclésiaste qu'on désigne par celle-ci, *Ecele.* ou *Eccl.*

ECCRITUS, *Ecritus*, (a) roi d'Écalie, fut père d'Omphale, selon quelques-uns.

ECDÉLUS, *Ecdelus*, Εὐδελος, (b) Arcadien, homme fort appliqué à la Philosophie qui enseigne à agir; car, il avoit été à Athènes, disciple d'Arcésilas l'Académicien. Ayant été banni de Mégalo polis sa patrie, il se retira à Sicyone, & il fut un des premiers à qui Aratus communiqua le dessein où il étoit de se défaire du tyran Nicoclès.

Plutarque le nomme ailleurs Ecdémus, & il nous apprend au même endroit, qu'il avoit eu part à l'éducation de Philopœmen. Dans Pausanias on ne trouve qu'Ecdélus.

ECDÉMUS, *Ecdemus*, Εὐδemos. Voyez Ecdélus.

ECDICUS, *Ecdicus*, Εὐδικος, (c) capitaine Lacédémonien, fut mis à la tête d'une pe-

tite flotte de huit vaisseaux, qu'on envoya à Rhodes.

ECDIQUES, espèce de Magistrats dont les fonctions dans les villes Grecques, n'étoient pas éloignées de celles qui sont exercées dans nos villes, par les officiers qu'on y appelle Syndics. L'église de Constantinople avoit des Ecdiques; mais il ne nous reste aucune notion des emplois qu'ils y avoient. Nous sçavons seulement qu'ils étoient soumis à un chef appelé Protecδικε.

ECDUSIES, *Ecdusia*. C'est la même chose qu'Ecdysies. Voyez Ecdysies.

ECDYSIES, *Ecdysia*, Εὐδυσία, (d) fête instituée en l'honneur de Latone. On la célébroit à Phesté ville de Crète.

Un citoyen de cette ville, nommé Lamprus, fils de Landion, épousa Galatée, fille d'Eurytius. Lamprus voyant que sa fortune ne répondoit point à sa noblesse, ordonna à sa femme qui étoit enceinte, de faire mourir l'enfant, si c'étoit une fille. Après cela, il s'en retourna visiter son troupeau. Pendant ce tems-là, sa femme accoucha d'une fille; mais la tendresse maternelle l'emportant sur l'obéissance qu'elle devoit à son mari, elle donna à cette fille le nom de Leucippe, & jura à son mari que c'étoit un garçon. Cependant, la vérité ne pou-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 225.

(b) Plut. Tom. I. p. 356, 1028, Paul. p. 533.

(c) Xenoph. p. 539.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215.

vant être long-tems cachée, elle alla au temple de Latone avec sa fille, & conjura la déesse de vouloir bien la changer en garçon. Sa prière fut exaucée. Les Phestiens consacrerent la mémoire de ce miracle par une fête qu'ils nommerent *Φύσις*, du verbe *φύω*, *nascor*, parce que Leucippe avoit acquis la virilité; & *Ἐκδοσία*, du verbe *ἐκδίδωμι*, *exuere*, parce qu'elle avoit quitté les habits de son premier sexe, pour prendre ceux de l'autre.

ECÉTRA, *Ecetra*, (a) ville d'Italie, située dans le país des Volsques. Les habitans en sont appelés, dans Tite-Live, Volsques Ecétrains. L'an de Rome 259, craignant pour eux, après la prise de Pométie, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour demander la paix. Le Sénat la leur accorda; mais il leur retrancha une partie de leur territoire. Dans la suite, les Eques demanderent aux Volsques Ecétrains un secours contre les Romains; & ils le leur accorderent avec autant de joie que d'empressement, tant ces nations, dit Tite-Live, étoient animées d'une haine implacable contre les Romains.

La ville d'Ecétra étoit, selon Denys d'Halicarnasse, une des plus célèbres villes des Volsques, & située dans un lieu avantageux. Le Consul Q. Fa-

bius alla camper devant cette place, l'an de Rome 295, & y resta plusieurs jours dans l'espérance que les bourgeois se présenteroient pour livrer bataille. Enfin, lorsqu'il vit que personne n'osoit sortir, il ravagea leurs campagnes. Elles étoient pleines d'hommes & de bestiaux; car les Ecétrains, attaqués à l'improviste, n'avoient pas eu le tems de transporter les effets de la campagne dans un lieu de sûreté. Q. Fabius fit à ses troupes des largesses de ce butin, & après avoir employé plusieurs jours au pillage, il reprit le chemin de Rome à la tête de son armée.

ECÉTRAINS [LES VOL-
QUES], *Ecetrani Volsci*. Tite-Live appelle ainsi les habitans d'Ecétra. Voyez Ecétra.

ECHAIA, *Echaia*, (b) l'un des chefs de famille qui signèrent le serment solennel que les Juifs firent au retour de la captivité de Babylone, de ne point transgresser la loi de Dieu.

ÉCHANSON, *Pocillator*, *Pincerna*, (c) officier qui présente à boire aux Rois, aux Princes. Philon, dans une belle description des festins des Romains, des Grecs & des Barbares, dit entre autres choses: » Les Échansons ou Ministres » de table sont de jeunes gar-

(a) Tit. Liv. L. II. c. 25, L. III. c. 5, L. VI. c. 31, Dionys. Halic. L. X.

(b) Esdr. L. II. c. 10, v. 21.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 115, 121. T. V. p. 228.

cons, qui sont moins là pour
servir que pour plaire aux
convives. Les uns versent du
vin ; les plus grands appor-
tent de l'eau & des liqueurs ;
ils ont le visage peint & far-
dé, les cheveux tondus en
cercle. Leurs tuniques sont
extrêmement déliées ; ceints
au milieu du corps avec des
rubans, ils relevent ces tu-
niques, & en laissent pendre
les plis de tous côtés, en
sorte qu'elles ne leur vont
que jusqu'au genou. En cet
équipage ils sont attentifs
aux ordres des convives. «

Les monumens nous présen-
tent plusieurs figures d'échan-
sons tels à peu près que les dé-
crit Philon. Ils ont presque
tous les cheveux coupés en
rond, la tunique ceinte & rele-
vée, en sorte qu'elle ne leur
descend que jusqu'au genou. D.
Bernard de Montfaucon en don-
ne plusieurs dans son antiquité.
Il y en a un qui est couronné
de laurier. Il lui manque une
jambe & un bras, duquel il te-
noit apparemment un vaisseau
pour verser à boire. Un autre
a un ornement de tête extraor-
dinaire ; un troisième est cou-
ronné de laurier, & tient d'une
main un vaisseau qui a la forme
d'une corne, terminée par la tête
d'un bouc ; un quatrième est cou-
ronné de feuilles de vigne, &
tient de même une corne termi-

née par une tête d'animal. Ces
cornes servoient non seulement
de pots à verser à boire, mais
aussi de gobelets ; on en voit des
exemples dans Xénophon. Le
grand vaisseau qui est au-des-
sous, & qui se termine par la
tête d'un monstre, paroît avoir
servi de pot à verser du vin.

ÉCHÉCHIRIA, *Echechiria*,
déesse des treves ou suspensions
d'armes ; elle avoit sa statue à
Olympie ; elle étoit représen-
tée comme recevant une cou-
ronne d'olivier.

ÉCHÉCLÉUS, *Echeclus*,
Εἰχεκλῆος, (a) étoit fils d'Actor.
Ce Prince, n'ayant rien sçu du
commerce de Polymele avec
Mercure, l'épousa après lui
avoir fait des présens de nocces
très somptueux.

ÉCHÉCLUS, *Echeclus*, (b)
Εἰχεκλος, capitaine Troyen qui
périt sous les coups de Patro-
cle.

ÉCHÉCLUS, *Echeclus*,
Εἰχεκλος, (c) autre capitaine
Troyen, fils d'Agénor, fut tué
par Achille.

ÉCHÉCRATE, *Echecrates*,
Εἰχεκράτης, (d) certain Thessa-
lien, qui fut frappé de la beau-
té d'une jeune prêtresse de Del-
phes, au point qu'il l'enleva de
force & abusa d'elle. A l'occa-
sion de cet événement, les ha-
bitans de Delphes réglerent
qu'aucune jeune vierge ne ren-
dit désormais les réponses, &

(a) Homer. Iliad. L. XVI. v. 189, 190.

(b) Homer. Iliad, L. XVI. v. 694.

(c) Homer. Iliad. L. XX. v. 474, 475.

(d) Diod. Sicul. p. 524.

que cette fonction ne fût plus confiée qu'à une femme de cinquante ans, vêtue pourtant en jeune vierge, en mémoire de la première institution.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, *Ἐχέκρατος*, (a) étoit grand-prêtre d'Apollon Tégryéen, pendant les guerres des Medes.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, *Ἐχέκρατος*, (b) est un personnage que Lucien introduit dans son dialogue d'Hermotime ou des Sectes. Cet Auteur feint que cet Echécrate avoit une fille qui fut violée par un jeune homme.

ECHÉCRATE, *Echecrates*, *Ἐχέκρατος*, (c) Lucien, dans son dialogue du Navire ou des Souhaitz, parle d'un Echécrate, qui avoit des coups fort légers.

ECHÉCRATIDE, *Echecratides*, *Ἐχέκρατιδης*, (d) sophiste, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Comme il étoit retenu prisonnier dans la citadelle de Sardes, il fut mis en liberté à la prière de Phocion.

ECHÉCRATIDE, *Echecratides*, *Ἐχέκρατιδης*, (e) Athénien, qui étoit du quartier appelé Colyttus, fut pere de Timon fameux Misanthrope.

ECHÉDAMIE, *Echedamia*, *Ἐχέδαμια*, (f) ville de Grèce dans la Phocide. Pausanias met

cette ville au nombre de celles qui n'étoient point connues avant la guerre Phocique.

ECHÉDEME, *Echedemus*, (g) l'un des principaux d'entre les Acarnaniens, vivoit environ 200 ans avant J. C. Voyez Archélaus, chef de la nation Acarnanienne.

ECHÉDEME, *Echedemus*, (h) le plus considérable des ambassadeurs qu'on envoya, l'an 190 avant J. C., au consul L. Cornélius Scipion & à son frère l'Africain, pour les prier, s'ils avoient sincèrement dessein de donner la paix aux Étoliens, & non de les tromper par de vaines espérances, ou de leur remettre une partie de la somme qu'ils demandoient, ou de les assurer, que quand ils se seroient rendus, on n'exerceroit aucune cruauté sur leurs personnes. Mais, le Consul fut inexorable, & cette ambassade aussi inutile que les précédentes. Alors, Echédeme voyant que les Étoliens consternés de la rigueur excessive du Consul, déploroient le malheureux sort de la nation, & s'abandonnoient à des lamentations inutiles, leur donna un conseil qui leur rendit un peu l'espérance; ce fut de demander une trêve de six mois, pour envoyer des ambassadeurs à Rome, & avoir la réponse du Sénat.

(a) Plut. T. I. p. 286.

(b) Lucian. T. I. p. 614.

(c) Lucian. T. II. p. 679.

(d) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

(e) Lucian. T. I. p. 62.

(f) Paus. p. 613.

(g) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 16.

(h) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 7.

ECHÉDEME, *Echedemus*, Plutarque fait mention quelque part d'un Echédeme.

ECHÉDÉMIE, *Echedemia*, *Ἐχέδμια*, (a) nom que porta d'abord le lieu qui fut ensuite appelé Académie. Ce fut Echémus qui lui donna le nom d'Echédémie.

ECHÉDORE, *Echedorus*, (b) fleuve sur le bord duquel Hercule fut provoqué par Cygnus; mais la foudre sépara les combattans.

ECHELA, *Echela*, ville qu'on croit être la même que Ceila dans la partie méridionale de Juda.

ECHELLE, *Scala*, (c) un des instrumens que les Anciens employoient aux sièges des villes. L'Echelle se levoit & se rabattoit promptement, comme on vouloit; on mettoit un homme au bout de l'Echelle, qu'on élevoit tout d'un coup; l'homme se trouvant plus haut que les murs de la ville, pouvoit considérer ce qui se passoit dedans.

ECHELLES [Les], (d) ville de Savoie, sur la frontière du Dauphiné, à deux lieues, au nord de la grande Chartreuse, selon Longuerue, dans sa description de la France. Elle a pris son nom d'un grand chemin taillé dans le roc. Quelques-uns croient que c'est le

lieu qu'Annibal ouvrit avec le feu & le vinaigre:

..... *Et montem rupit aëto.*

Ce qu'un Moderne a traduit plaisamment par le mot *oxicrater*, en disant qu'Annibal avoit oxicraté les Alpes. Il y a une Commanderie de Malte, & un sépulcre de marbre des plus beaux qu'on puisse voir, fait pour une duchesse de Savoie, où sont représentées toutes ses alliances, avec des statues fort bien travaillées.

ECHÉMON, *Echemon*, (e) *Ἐχέμων*, fils de Priam, & frere de Chromius. Comme ces deux Princes combattoient ensemble de dessus un même char, Diomede s'élança sur eux, les précipita de leur char, les dépouilla de leurs armes, & prit leurs chevaux, qu'il donna à ses compagnons, pour les conduire aux vaisseaux des Grecs.

ECHÉMUS, *Echemus*, (f) *Ἐχέμος*, fils d'Éropus, petit-fils de Céphée, & arrière-petit-fils d'Aléus, succéda à Lycurgue au royaume d'Arcadie. Sous le règne d'Echémus & sous ses ordres, les Achéens remportèrent une grande victoire auprès de l'isthme de Corinthe, sur Hylus, fils d'Hercule, qui, à la tête d'une armée de Doriens, vouloit rentrer dans le Péloponnèse. Echémus provoqué par

(a) Plut. T. I. p. 15.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 212.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 142.

(d) Juven. Satyr. 10. v. 153.

(e) Homer. Iliad. L. V. v. 160. & seq.

(f) Paul. pag. 76, 84, 461, 528, 541.

Hyllus à un combat singulier , le tua de sa main ; ainsi le rapportent plusieurs Historiens , & ce sentiment , au rapport de Pausanias , est plus probable que celui de quelques autres , qui disent que ce fut du tems d'Orreste & sous son règne , qu'Hyllus tenta son entreprise sur le Péloponnèse. Mais , suivant la première opinion , il convient de croire aussi que Timandre , fille de Tyndare , étoit femme d'Echémus par qui Hyllus fut tué. Echémus eut pour successeur Agapénor , fils d'Ancée , & petit-fils de Lycurgue.

L'on voyoit à Tégée le tombeau d'Echémus , sur lequel il y avoit une colonne , où l'on avoit représenté le combat de ce Prince avec Hyllus.

ECHÉMUS , *Echemus* , (a) *Ἐχέμος* , Arcadien , qui fit partie de l'armée des Tindarides. On dit qu'il donna son nom à l'Echédémie , qu'on appella depuis Académie.

ECHÉNÉE , *Echeneus* , (b) *Ἐχένος* , héros , qu'Homère nous représente comme le plus âgé des Phéaciens , & comme celui qui sçavoit le mieux parler , & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit. Le Grec dit : *Et qui sçavoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus

capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez négligée. L'auteur du livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car , en parlant du Sage , il dit comme Homère : *Scit præterita & de futuris æstimat.* Voilà le portrait qu'Homère fait d'Échéinée.

ECHÉPHRON , *Echephron* , *Ἐχέφρων* , (c) l'un des fils de Nestor , selon Homère.

ECHÉPHRON , *Echephron* , *Ἐχέφρων* , (d) fils d'Hercule & de Psophis , & frere de Promachus. Ces deux Princes donnerent à la ville de Phégée le nom de Psophis leur mere. Leurs tombeaux que l'on voyoit dans cette ville , subsistoient encore du tems de Pausanias , & ils étoient remarquables par leur beauté.

ECHÉPOLUS , *Echepolus* , *Ἐχέπωλος* , (e) fils d'Anchise , avoit donné à Ménélaus une belle cavale nommée Éthé , pour s'exempler d'aller à la guerre & de le suivre à Ilium , & pour avoir la liberté de passer tranquillement ses jours au milieu des plaisirs dans la belle ville de Sicyone , où Jupiter l'avoit comblé de biens.

ECHÉPOLUS , *Echepolus* , *Ἐχέπωλος* , (f) fils de Thaisus , un des plus braves chefs des Troyens , & qui com-

(a) Plut. T. I. p. 15.

(b) Homer. Odyss. L. VII. v. 155. & seq. L. XI. v. 341. & seq. Sapient. c. 8. v. 8.

(c) Homer. Odyss. L. III. v. 413.

(d) Paus. p. 491 , 492.

(e) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 295. & seq.

(f) Homer. Iliad. L. IV. v. 458. & seq.

battoit aux premiers rangs. Il fut renversé sur la poussière par Antiloque, qui lui déchargea un coup d'épée sur l'aigrette de son casque. Le coup fut si rude & si violent, que la lamé lui fendit le front, & brisa le crâne; aussitôt les ténèbres de la mort lui couvrirent les yeux; il tombe comme une tour que de fortes batteries renversent. Il ne fut pas plutôt à terre, que le roi Éléphénor, fils de Chalcodon, & général des belliqueux Abantes, le prit par les pieds & le traînoit hors de la portée des traits, avide de le dépouiller de ses armes; mais, il ne se flatta pas longtemps de l'espérance d'un si glorieux butin; car le brave Agénor l'ayant aperçu, lui plongea sa pique dans le côté, qu'il découvroit en se courbant sous son bouclier, & le renversa sur le mort.

ECHESTRATE, *Echestratus*, Ἐχέστρατος, (a) fils d'Agis, régna à Sparte, après la mort de son père. Son règne, que l'on fait commencer l'an 1029 avant J. C., dura trente-cinq ans. De son tems, les Lacédémoniens chassèrent de Cynure tout ce qu'il y avoit d'habitans en âge de porter les armes. Echestrates fut père de Labotas ou Léobotas, qui lui succéda.

ECHETLE, *Echetla*, (b) Ἐχέτλα, ville de Sicile, située vers les sources du fleuve Acha-

tes. Les habitans en sont nommés *Echetliens* dans Pline. Elle étoit autrefois très-forte. Étienne de Byzance, Polybe & Diodore de Sicile en font mention. Le dernier dit que Xénodocus, chef des Agrigentins, ayant pris Echetle, qui étoit une place bien fortifiée, rendit aux citoyens, le gouvernement démocratique, & épouvanta les Syracusains. Dans le tems de la première guerre Punique, elle étoit sur les frontières des Syracusains & des Carthaginois. Bochart croit que son nom vient de ces derniers, dont la langue Punique avoit beaucoup de conformité avec l'Hébreu. Selon lui, elle fut nommée Echetla par transposition de lettres, au lieu d'Etchela, c'est-à-dire, fortifiée.

On nomme présentement cette ville Ocula ou Aquila.

ECHETLÉ, *Echetle*, (c) Ἐχέτλη, nom que les Grecs donnoient au manche de l'*Arastrum*, ou charrue.

ECHÉTRA, *Echetra*, ville d'Italie, capitale des Volques. Denys d'Halicarnasse en fait mention comme d'une ville placée en un lieu très-avantageux pour sa défense. Baudrand, qui écrit Echetra, dit qu'elle est si bien détruite qu'on n'en peut pas même montrer la place. Tite-Live la nomme Ecetra sans aspiration. M. de Pise, dans son Atlas, la met sur les fron-

(a) Pauf. p. 160. Herod. L. VII. c. 204.

(b) Diod. Sicul. p. 748. Plin. T. I.

p. 163.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 359.

rières des Herniciens & des Eques.

ECHÉTUS, *Echetus*, Ε'χε-
της, (a) roi d'Épire, qu'Homère suppose avoir vécu du tems d'Ulysse. Ce Poète nous représente Echétus comme le plus cruel de tous les hommes, & qui ne faisoit aucun quartier à ceux qui avoient le malheur de tomber entre ses mains.

On prétend en effet qu'il y avoit alors en Épire un Roi de ce nom, qui étoit fils d'Euchénor & de Phlogée; & pour marque de sa cruauté, on rapporte que sa fille s'étant laissé corrompre, il lui creva les yeux, & la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge qu'il avoit fait faire de fer ou d'acier, & ayant appelé le corrupteur à un festin, il lui coupa les extrémités de toutes les parties du corps. Mais, comme nulle part ailleurs il n'est fait mention de ce prétendu Roi, & qu'il n'y a nulle apparence que s'il y en avoit eu un de ce naturel, les Historiens Grecs n'en eussent pas parlé, il vaut mieux ajouter foi à la tradition, qui nous apprend que cet Echétus étoit un contemporain d'Homère, & que ce Poète ayant eu quelque sujet de se plaindre de lui, se vengea par cette satire, en le plaçant dans son poème comme un monstre auquel on envoyoit tous ceux qu'on vouloit faire sévèrement

punir. On sçait que les Poètes & les Peintres ont souvent pris de ces sortes de vengeances.

ECHÉVÉTHÉENS, *Echevethenses*, Ε'χευθηεις, (b) nation Tégéate. Les Echévéthéens habitoient un canton du pais occupé par les Tégéates.

ECHI, *Echi*, Α'χις, (c) sixième fils de Benjamin. Les Septante font Achi fils de Bala, & seulement petit-fils de Benjamin. Echi est le même qu'Ahiram.

ECHIDNA, *Echidna*, (d) Ε'χιδνα, fille de Callirrhoe, étoit un monstre, qui ne ressembloit, ni aux dieux, ni aux hommes, ayant la moitié du corps d'une belle nymphe, l'autre moitié d'un serpent affreux & terrible. Quoique les dieux la tinssent enfermée dans un antre de la Syrie, cependant elle eut de Typhon, Orcus, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, la Chimere que tua Bellérophon, le Sphinx, qui causa tant de ravages à Thebes, & le Lion de Némée auquel Hercule ôta la vie.

ECHIDNA, *Echidna*, (e) Ε'χιδνα, Princesse, dont on dit comme de la précédente, qu'elle étoit moitié femme & moitié serpent. Elle faisoit sa demeure dans un antre du pais d'Hylée, lorsqu'Hercule vint dans ce pais pour y chercher les cavales. Ce héros fut étonné de voir un tel

(a) Homer. Odyss. L. XVIII. v. 115. L. XXI. v. 308.

(b) Paul. p. 528.

(c) Génés. c. 46. v. 21. Numer. c.

26. v. 38.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. p. 196, 197.

(e) Herod. L. IV. c. 9, 10.

monstre ; mais , après être revenu de son étonnement , il lui demanda si elle n'avoit point vu passer ses cavales ; elle lui répondit qu'elle les avoit chez elle ; mais qu'elle ne les lui rendroit point qu'il n'eût couché avec elle ; & Hercule lui donna la satisfaction qu'elle demandoit , comme pour la récompenser d'avoir conservé ses cavales. Cependant , elle différoit de jour en jour de les rendre , parce qu'elle vouloit qu'Hercule demeurât plus long-tems avec elle ; & au contraire , Hercule souhaitoit de s'en aller. Enfin , après lui avoir rendu ses cavales , elle lui tint ce discours : « Je n'avois gardé vos » cavales que pour vous les » rendre , & vous m'avez donné la récompense de vous les » avoir gardées ; car j'ai conçu » de vous trois enfans , dites-moi ce que j'en ferai lorsqu'ils seront devenus grands ? Les laisserai-je en ce pays , dont je suis souveraine , ou voulez-vous que je vous les envoie ? Quand ils seront grands , répondit Hercule , vous ferez ce que vous devez , si vous faites ce que je vais vous apprendre. Retenez dans cette contrée celui qui pourra rendre cet arc & se servir de ce baudrier , & faites-en sortir celui que vous n'en trouverez pas capable. Si vous exécutez ces choses ,

vous en aurez de la satisfaction , & vous ferez ma volonté. » Après qu'Hercule leur fait cette réponse , il prit un de ses arcs , car il en avoit deux , & le donna à cette femme avec le baudrier d'où pendoit un petit vase d'or , & puis il prit congé d'elle. Quand ces enfans furent nés , elle en appella un Agathyrse ; le second Gélon ; & le troisième Scythe ; & lorsqu'ils furent devenus grands , elle exécuta l'ordre d'Hercule , fit sortir de son pays deux de ses enfans , Agathyrse & Gélon , parce qu'ils ne purent faire ce qu'Hercule avoit ordonné , & retint auprès d'elle celui qu'elle avoit nommé Scythe , parce qu'il avoit accompli la volonté de son pere. C'est de ce Scythe , fils d'Hercule , que sont sortis les rois de Scythie ; & depuis ce tems-là les Scythes ont toujours porté de petits vases au bas de leurs baudriers. C'est ainsi que parlent les Grecs de l'origine des Scythes.

ECHINADES, *Echinades*, (a) *Ἐχινάδες*, isles de la mer Ionienne , situées à l'entrée du golfe de Corinthe , vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs d'un côté , & le promontoire Araxe de l'autre. Elles avoient à l'Occident l'isle de Céphallénie. Strabon met l'isle de Dulichium au nombre des Echinades , & ajoute que les

(a) Strab. pag. 59 , 124 , 335 , 340 , 351 , 453 , 458 , 459. Plin. Tom. I. pag. 113 , 207 , 208. Thucid. pag. 170. Virg.

Æneid. L. VII. v. 735. Tacit. Annal. L. IV. c. 67. Ovid. Metam. L. VIII. c. 14. Herod. L. II. c. 10. Paul. p. 493.

autres Echinades sont rudes & stériles, & que la plus éloignée de l'embouchure de l'Achéloüs est à quinze stades & la plus proche, à cinq seulement. Ces isles tiroient leur nom ou du devin Echinus, ou de ce que l'on y trouvoit beaucoup d'Hérissons de mer, appelés en Grec *ἐχῖνοι*.

Certains comprenoient sous le nom d'Echinades, les Taphiennes ou Téléboïdes qui étoient devant Leucade, savoir, Taphias, Oxies, & Prinœssa. Plinè semble distinguer les Taphiennes ou Téléboïdes des Echinades; il nomme entre les Echinades, *Ægialia*, *Cotonis*, *Thyatira*, *Géoarïs*, *Dionysia*, *Cyrnus*, *Chalcis*, *Pinara* & *Mytus*. Les *Teleboæ*, que l'on nommoit aussi *Taphii*, étoient un peuple de l'Acarnanie, que Strabon dit avoir été peuplée par trois nations, les Curetes, les Léleges & les Téléboëns. Ces derniers, ou une partie d'entre eux, passèrent en Italie, & s'établirent dans l'isle de Caprée, au rapport de Virgile & de Tacite. Ce sont eux qui nommèrent Téléboïdes de leur nom, les isles qui sont voisines de l'Acarnanie. Étienne de Byzance dit que la Téléboïde est une partie de l'Acarnanie, ainsi nommée à cause de Téléboas, & qu'on la nommoit auparavant le pais des Taphiens; & le Scholiaste d'Apollonius dit que Taphos est une isle d'entre les Echinades, où habiterent les Téléboëns, qui avoient aupa-

ravant habité l'Acarnanie. Il dit ailleurs que les Téléboëns sont les mêmes que les Taphiens. Si cela est, conclut Cellarius, les Echinades étoient comprises sous les Téléboïdes; & Strabon remarque que les Téléboïdes n'étoient pas tant distinguées des autres par un intervalle qui les séparoit, que par les chefs qui les avoient gouvernées, & qui avoient été autrefois Taphiens & Téléboëns.

Nous ne sçavons pas au juste le nombre des Echinades. Les Auteurs en mettent plus ou moins. Ovide n'en compte que cinq. Thucydide & Strabon remarquent que l'Achéloüs en a joint quelques-unes à la terre ferme, par les sables & le limon qu'il amasse à son embouchure. Le P. Hardouin ajoute qu'elles sont presque toutes désertées, & qu'il n'y en a que cinq qui aient quelque nom. Nous les connoissons sous celui de Curzolaires. Scylax, dans son Périples, les qualifie isles désertées.

Pausanias dit qu'autant qu'il en peut juger, si les Echinades n'étoient pas encore de son tems jointes au continent, c'étoit parce que les Étoliens, chassés pour la plus grande partie de leur pais, avoient laissé leurs terres incultes; car, l'Achéloüs ne chariant plus la même quantité de limon, n'avoit pu combler l'espace qui étoit entre ces isles & la terre ferme.

Les Echinades, selon Ovide, étoient autrefois des Naiades,

ou Nymphes. Voici, selon lui, le sujet qui les fit changer de forme. Un jour, elles firent un sacrifice de dix jeunes taureaux, & y appellerent tous les Dieux champêtres. Mais, par mépris ou par oubli, elles n'inviterent point à cette fête le fleuve Achéloüs. Il se fâcha de cette injure, fit enfler ses eaux plus qu'elles ne s'étoient jamais enflées, & les fit passer dans des lieux où jamais on ne l'avoit craint; & comme il étoit fort, & par elles, & par sa colere, il arracha des forêts de leur place, entraîna de vastes campagnes, & emporta jusques dans la mer, & ces dédaigneuses nymphes qui se souvinrent alors de lui, & les lieux même qu'elles habitoient. Ainsi, par la violence du fleuve, & par l'effort des flots de la mer, la terre qui portoit ces nymphes fut divisée en cinq parties, qui leur servirent comme de tombeau, & ces isles sont les Echinades.

ECHINUS, *Echinus*, (a) *Ἐχίνοσ*, ville de Grece dans l'Acarnanie, selon Étienne de Byzance. Pline en fait aussi mention. Selon Niger, c'est aujourd'hui Tolgus, lieu de la Carnia.

ECHINUS, *Echinus*, (b) *Ἐχίνοσ*, autre ville de Grece dans la Phthiotide, au fond du golfe Maliaque, selon Scymnus de Scio, à l'embouchure du fleuve Sperchius, selon Pline.

(a) Plin. T. I. p. 189.

(b) Plin. T. I. p. 199. Strab. pag. 60, 433. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33.

(c) Paus. p. 549, Horat. L. IV. Ode.

Cette ville a été épiscopale; ses Evêques, Théodore & Pierre, assistèrent, le premier au Concile d'Éphèse, le second à celui de Chalcédoine. On trouve encore Théodore d'Échinus, *Echinienfis*, dans le Concile de Boniface II. Sophien croit que c'est aujourd'hui Scarphia.

Démosthène, dans ses Philippiques, dit qu'Échinus est une colonie des Thébains, auprès de Theffalie, ainsi nommée d'un certain Echinus, l'un de ceux qui naquirent des dents du dragon, & qui s'appelloient Spartiates.

ECHION, *Echion*, *Ἐχίων*, (c) un des compagnons de Cadmus. Ce dernier avoit fait à Thebes, ce que Jason fit 200 ans après dans la Colchide. Il avoit semé les dents d'un dragon, & il en étoit sorti comme une moisson d'hommes, qui se séparèrent en deux bandes, & qui se défirent. Il n'en resta que quatre avec Echion, qui fut gendre de Cadmus, & qui lui aida à bâtir Thebes, laquelle fut aussi appelée Echione; c'est pourquoi Horace a écrit *Echionie Thebe*.

La femme d'Echion se nommoit Agavé, dont il eut Penthée, qui fut déchiré par les Bacchantes pour avoir voulu s'opposer aux infamies qui s'étoient mêlées dans leurs cérémonies.

3. v. 64. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 128, 142. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 85.

Il y en a qui supposent un autre roi de Thebes du même nom, & ils donnent à ce Prince deux filles qui se laisserent immoler, pour apaiser les Dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrement la mort généreuse de ces Princesses.

ECHION, *Echion*, Εχίων, (a) l'un des Argonautes. Il n'est pas difficile de déterminer quel a été l'Echion que tous les Anciens disent avoir accompagné Jason; c'étoit sans doute celui qu'on disoit être fils de Mercure & d'Antianire. Car celui qui vivoit du tems de Cadmus, & dont Penthée étoit fils, ne sauroit être l'Argonaute dont il s'agit. Echion étoit un homme fin & rusé, & c'est ce qui avoit fait dire qu'il étoit fils de Mercure; aussi le fit-on servir d'espion pendant le voyage.

ECHION, *Echion*, Εχίων, dont parle Ovide. Cet Echion remporta souvent le prix de la course.

ECHION, *Echion*, Εχίων, (b) l'un de ceux qui s'assemblerent pour tuer le sanglier de Calydon. Il étoit si léger, que personne ne le surpassoit à la course. Il fut le premier qui lança un javelot contre le san-

glier, mais ce fut inutilement; car, au lieu de frapper la bête, il alla frapper un arbre.

ECHION, *Echion*, Εχίων, (c) peintre Grec, & en même tems excellent sculpteur. On ne sçait pas quelle étoit sa patrie; mais, Plin. assure qu'il vivoit sous la 107^e. Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Ses ouvrages étoient très-estimés chez les Anciens.

ECHION, *Echion*, (d) maître de Guitare; dont il est fait mention dans Juvénal.

ECHIUS, *Echius*, Εχίος, (e) père de Mécistée, l'un des capitaines Grecs qui allèrent au siège de Troie.

ECHIUS, *Echius*, Εχίος, (f) capitaine troyen; qui tomba sous les coups de Patrocle.

ECHMÉ, *Æchme*, Αἰχμή, (g) nom d'un chien de chasse, selon Xénophon. Ce mot veut dire pointe.

ECHO, *Echo*, (h) nymphe, fille de l'Air & de la Terre, habitoit sur les bords du fleuve Céphise. Cette nymphe avoit autrefois un corps, & ce n'étoit pas une simple voix. Néanmoins, elle ne parloit pas mieux en ce tems-là, & de toutes les paroles qu'on lui disoit, elle ne pouvoit redire que les dernières. C'étoit une peine que Junon lui avoit imposée, parce

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 386. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. IX. pag. 84, 85.

(b) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.

(c) Plin. T. II. p. 649, 689, 694.

(d) Juven. Satyr. 6. v. 76.

(e) Homer. Iliad. L. VIII. v. 333.

(f) Homer. Iliad. L. XVI. v. 416.

(g) Xenoph. p. 987.

(h) Ovid. Metam. E. III. c. 6. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 20. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 271.

que comme elle tâchoit bien souvent de surprendre des nymphes avec Jupiter, Echo l'amusoit toujours par les contes qu'elle lui faisoit, pour leur donner le tems de se retirer, & de n'être point surprises.

Un jour que Narcisse chassoit, Echo jeta les jeux sur lui ; & il seroit mal aisé de dire si elle le regarda plutôt qu'elle n'en devint amoureuse. Elle le suivit en même tems, sans toutefois qu'il y prit garde, & à mesure qu'elle le suivoit, & qu'elle en approchoit de plus près, elle brûloit plus vivement, semblable aux flambeaux de soufre, qui attirent d'eux mêmes le feu, à mesure qu'on les en approche. Mais, comme elle étoit d'une nature qui répugnoit à son dessein, & qui ne lui permettoit pas de commencer à parler, au moins elle en attendit l'occasion, & se tenoit toujours prête à répondre aussi-tôt qu'il auroit parlé. Il arriva un jour par hazard qu'ils s'égarèrent ses gens, & qu'il dit en les appelant : *Qui est ici avec moi ?* *Moi*, répondit aussi-tôt Echo. Narcisse s'étonne d'avoir entendu cette voix, & de ne voir personne à l'entour de lui. Il jette les jeux de tous côtés, & après avoir dit : *Venez donc* ; la nymphe lui redit la même chose. Il regarde une autrefois, & ne voyant venir personne : *Quoi donc*, dit-il, *me fuyez-vous ?* A quoi la nymphe répondit en autant de paroles : *Me fuyez-vous ?* Il s'arrête en la place où

il étoit, & trompé par l'image & par l'apparence d'une autre voix : *Joignons-nous*, dit-il ; & la nymphe Echo, qui ne pouvoit répondre à une parole plus agréable, ne perdit point de tems, & lui répondit : *Joignons-nous*. Ainsi se flattant elle même, elle sort de la forêt pour aller embrasser Narcisse ; mais, il prit aussi-tôt la fuite, & comme elle pensoit l'embrasser, il se déroba de ses mains. *Je mourrai*, dit-il, *avant que tu me possèdes* ; à quoi elle ne répondit autre chose, sinon, *tu me possèdes*. Depuis, de honte qu'elle eut d'avoir été méprisée, elle se cacha dans les forêts, où elle se couvrit de feuilles, & n'avoit point d'autre séjour que les antres & les cavernes. Néanmoins, elle ne perdit pas son amour, en perdant Narcisse de vue ; au contraire, il s'augmenta par la douleur du refus. Comme cette nymphe ne dormoit jamais, & que sa peine devenoit plus violente de jour en jour, enfin les veilles & la douleur lui firent sécher tout le corps ; une épouvantable maigreur attacha ses os à sa peau, & l'humidité naturelle s'en évapourait en fumée ; & il ne lui resta que la voix & les os, qui furent, dit-on, convertis en pierre. Ainsi, elle se cache dans les forêts, & ne paroît point sur les montagnes ; tout le monde l'entend, & personne ne la voit ; ce n'est plus qu'une voix qui vit en elle, comme elle ne vit qu'en une voix.

Voici, ce semble, une fable qui nous apprend à ne nous point embarrasser dans les affaires des grands Seigneurs. Echo favorise les amours de Jupiter, & en est punie, sans que Jupiter se mette en peine de la défendre quand on l'attaque, ni de la consoler quand on l'a rendu malheureuse. De même, les grands nous abandonnent librement, quand il est de leur intérêt de nous désavouer, même pour des choses que nous n'avons faites que par leurs ordres; comme il arrive aussi souvent qu'après beaucoup de soins, d'inquiétudes & de peines, qui accompagnent les services qu'on leur rend, & l'affection qu'on a pour eux, il ne nous reste bien souvent, comme à la misérable Echo, qu'un peu de voix pour nous plaindre.

On peut aussi croire que cette fable où cette nymphe est punie pour avoir voulu cacher les adulteres de Jupiter, nous enseigne à ne point favoriser les mauvaises actions, & que ceux qui les favorisent ne manquent jamais d'en être punis.

Au reste, on feint que cette nymphe se retira dans les bois & dans les cavernes, parce que c'est-là ordinairement que se forment les Echos, & qu'on en trouve rarement aux endroits où il n'y a point de cavernosités.

Il y en a qui prétendent que Pan devint amoureux de la nymphe Echo, & qu'il en eut une fille qu'il appella Irynge.

ECHO, sorte de poésie, dont le dernier mot ou les dernières syllabes forment en rime un sens qui répond à chaque vers; exemple:

Nos yeux, par ton éclat, sont si fort éblouis,

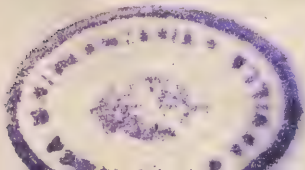
Louis,

Que lorsque ton canon, qui tout le monde étonne,

Tonne, &c.

Cela s'appelle un Écho; nous n'en sommes par les inventeurs, les anciens poètes Grecs & Latins ont imaginé cette espèce de poésie, & la richesse ainsi que la prosodie de leur langue, s'y prêtoit avec moins d'affectation. Ou en peut juger par la piece de Gauradas, qu'on lit dans le Liv. IV. cap. 10. de l'Anthologie; l'épigramme de Léonides, Liv. III. ch. 6. de la même Anthologie, est encore une espèce d'Écho. Il y avoit des poètes Latins, du tems de Martial, qui, à l'imitation des Grecs, donnerent dans cette bizarrerie puérile, puisque cet Auteur s'en mocque, & qu'il ajoute qu'on ne trouvera rien de semblable dans ses ouvrages.

Lors de la naissance de notre Poésie, on ne manqua pas de saisir ces sortes de puérilités, & on les regarda comme des efforts de génie. L'on trouve même plusieurs Échos dans le Poème moderne de la Ste. Baume du Carme Provençal; ce qui étonne, c'est que de pareilles inepties aient plu à des gens de



l'écriture d'un ordre au-dessus du commun. M. l'abbé Banier cite comme une pièce d'une naïveté charmante, le dialogue composé par Joachim du Bellay, entre un amant qui interroge l'Écho, & les réponses de cette nymphe ; voici les meilleurs traits de ce Dialogue ; on ne transcrira point ceux qui sont au-dessous.

Qui est l'auteur de ces maux venus ?

Vénus.

Qu'étois-je avant d'entrer en ce passage ?

Sage.

Qu'est-ce qu'aimer, & se plaindre souvent ?

Vent.

Dis-moi quelle est celle pour qui j'endure ?

Dure.

Sent-elle bien la douleur qui me point ?

Point.

Mais, si ces fortes de jeux de mots faisoient sous les règnes de François I & de Henri II, les délices de la cour, & le mérite des ouvrages d'esprit des successeurs de Ronsard, ils ne peuvent se soutenir contre le bon goût d'un siècle éclairé. On sait la manière dont Alexandre récompensa ce cocher, qui avoit appris, après bien des

soins & des peines, à tourner un char sur la tranche d'un écu, il le lui donna.

ÉCLAIR, *Fulgur.* (a) Les Romains honoroient une divinité champêtre sous le nom de l'*Eclair* ; & le culte qu'on lui rendoit étoit pour qu'il préservât les biens de la campagne.

ECCLECTUS, *Eclectus*, (b) *Ἐκλεκτός*, affranchi de l'empereur Vénus. Après la mort de ce Prince, Marc-Aurèle garda cet affranchi dans le palais, & congédia tous les autres. Eclectus ne valoit pourtant pas mieux qu'eux ; car, il avoit abusé comme eux de l'ascendant qu'il avoit pris sur l'esprit de Vénus. Mais, il étoit destiné à contribuer à délivrer l'univers des fureurs de Commode, qui l'avoit fait son chambellan.

Un jour, cet Empereur le manda avec Lætus, préfet du Prétoire, & leur ordonna de faire les préparatifs nécessaires afin qu'il pût aller coucher dans l'école des gladiateurs. Nos deux officiers furent fort étonnés d'une telle résolution, & ils osèrent témoigner au Prince leur improbation. Commode renvoya ces importuns censeurs avec hauteur & dureté, & il entra dans sa chambre comme pour faire sa méridienne, selon sa coutume. Étant seul, il prit des tablettes, sur lesquelles il écrivit les noms de ceux qu'il se proposoit de faire tuer la

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 461.

(b) Dio. Cass. pag. 819, 827. & seq.

Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 415, 508. & suiv. T. V. p. 3, 4, 16, 17.

nuît suivante. A la tête étoit le nom de Marcia, concubine de ce Prince, ensuite venoient Lætus & Eclectus; & il y avoit joint plusieurs des principaux du Sénat. Ces tablettes étant tombées, par hazard entre les mains de Marcia, elle manda auffi-tôt Eclectus, qu'elle aimoit, dit-on, plus que Commode; & lui présentant les tablettes: « Voyez, lui dit-elle, quel » le fête-on nous prépare pour » cette nuit. « Eclectus étoit un Égyptien capable de tout ofer. Il ne balançoit pas un moment. Il fait avertir Lætus, & tous deux ensemble ils vont tenir conseil chez Marcia, sous prétexte de préparer l'exécution des ordres que l'empereur avoit donnés pour la nuit. Le danger pressoit; il falloit prévenir Commode, ou périr. Marcia se chargea de l'empoisonner au sortir du bain; & elle le fit en effet.

Dès que Commode eut expiré, Lætus & Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'invitèrent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis long-tems il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les

autres amis de Marc-Aurèle; & comptoit que chaque nuit seroit la dernière de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre, & sur sa réponse, conforme au discours du préfet du Prétoire & du chambellan, il se laissa conduire au camp des Prétoires, où il fut proclamé Auguste. Ce Prince, comme la plupart des autres Empereurs, périt de mort violente; & Eclectus qu'il avoit aussi fait son chambellan, fut le seul de ses officiers qui lui témoigna de la fidélité jusqu'au dernier moment. Comme il étoit plein de courage, il combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, & se fit tuer auprès de son maître.

ECLIPSE, *Eclipsis, Defectus*, (a) est une privation passagère, soit réelle, soit apparente, de lumière, dans quelqu'un des corps célestes, par l'interposition d'un corps opaque entre le corps céleste & l'œil, ou entre ce même corps & le soleil. Les Eclipses de soleil sont dans le premier cas; les Eclipses de lune & des satellites sont dans le second; car, le soleil est lumineux par lui-même, & les

(a) Plin. Tom. I. p. 77. Tit. Liv. L. XLIV. c. 37. Tacit. Annal. L. I. c. 28. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag.

78, 79. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 569. 570. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVI. p. 219.

autres planetes ne le font que par la lumière qu'elles en reçoivent.

L'ignorance de la physique a fait rapporter, dans tous les lieux & dans tous les tems, à des causes animées, les effets dont on ne connoissoit pas les principes; ainsi, les prêtres débiterent en Grece, que Diane étoit devenue amoureuse d'Endymion, & que les Eclipses devoient s'attribuer aux visites nocturnes que cette déesse rendoit à son amant dans les montagnes de la Carie; mais, comme ses amours ne durèrent pas toujours, il fallut chercher, dit M. l'abbé Banier, une autre cause des Eclipses.

On publia que les forcières, sur-tout celles de Thessalie, avoient le pouvoir, par leurs enchantemens, d'attirer la lune sur la terre; c'est pourquoi, on faisoit un grand vacarme avec des chaudrons & autres instrumens, pour la faire remonter à sa place. Les Romains entr'autres suivoient cet usage, & allumoient un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élevoient vers le ciel, pour rappeler la lumière de l'astre éclipsé. Juvénal fait allusion au grand bruit que faisoit à ce sujet le peuple de Rome sur des bassins d'airain, lorsqu'il dit d'une femme babillarde, qu'elle fait assez de bruit pour secourir la lune en travail:

*Una laboranti poterit succurere
lunæ.*

Si l'on vouloit remonter à la source de cette coutume, on trouveroit qu'elle venoit d'Égypte, où Isis, symbole de la lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chaudrons, de tymbales & de tambours.

L'opinion des autres peuples étoit, que les Eclipses annonçoient de grands malheurs, ou menaçoient la tête des Rois & des Princes. On a eu long-tems la même idée des comètes. Les Mexiquains effrayés jeûnoient pendant les Eclipses. Les femmes, durant ce tems-là, se maltraitoient elles-mêmes, & les filles se tiroient du sang des bras. Ces gens-là s'imaginoient que la lune avoit été blessée par le soleil, pour quelque querelle qu'ils avoient eue ensemble.

Les Indiens croient aussi par ce principe, que la cause des Eclipses vient de ce qu'un dragon malfaisant veut dévorer la lune; c'est pourquoi, les uns font un grand vacarme pour lui faire lâcher prise, pendant que les autres se mettent dans l'eau jusqu'au cou, pour supplier le dragon de ne pas dévorer entièrement cette planete. Lisez encore là-dessus, dans les mémoires du P. le Comte, les idées particulières des Chinois.

Anaxagore, contemporain de Périclès, & qui mourut la première année de la soixante-huitième Olympiade, fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment sur les diverses phases de la lune,

& sur ses Eclipses ; nous disons , comme Plutarque , *très-hardiment* , parce que le peuple ne souffroit pas encore volontiers les Physiciens. Aussi les ennemis de Socrate réussirent à le perdre , en l'accusant de chercher , par une curiosité criminelle , à pénétrer ce qui se passe dans les cieux , comme si la raison & le génie pouvoient s'élever trop haut. On n'a depuis que trop souvent renouvelé par le même artifice , des accusations semblables contre des hommes du premier mérite.

Séneque avoue que c'étoit depuis peu que l'on connoissoit certainement à Rome la cause des Eclipses de lune & de plusieurs autres phénomènes de la nature. Je ne sçais s'il a raison. Dans le siècle de Plîne , il y avoit déjà long-tems que l'on prédisoit & le jour & l'heure des Eclipses ; & Cicéron assure que de son tems l'heure & la grandeur de toutes les Eclipses , tant de la lune que du soleil , avoient été annoncées pour tous les siècles à venir. On sçait que Sulpitius Gallus , la veille du combat que devoit donner Paul Emile contre Persée , prédit une Eclipse de lune qui devoit arriver la nuit suivante , & en découvrit la raison à l'armée. L'Eclipse arriva précisément à l'heure marquée ; ce qui le fit regarder comme un homme divin. *Editâ horâ luna cum defecisset , Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.* Ce dernier exemple prouve que

ces sortes de connoissances étoient fort rares alors parmi les Romains , & ils ne se sont jamais fortement appliqués à l'étude de la Physique , ni des autres sciences supérieures.

Leurs généraux se sont servis quelquefois des Eclipses pour contenir leurs soldats , ou pour les encourager dans des occasions importantes. Tacite , dans ses Annales , parle d'une Eclipse dont Drusus se servit pour appaiser une sédition très-violente , qui s'étoit élevée dans son armée.

Aujourd'hui , non seulement les Philosophes , mais le peuple même est instruit de la cause des Eclipses ; on sçait que les Eclipses de la lune viennent de ce que cette planète entre dans l'ombre de la terre , & ne peut être éclairée par le soleil durant le tems qu'elle la traverse , & que les Eclipses de soleil viennent de l'interposition de la lune , qui cache aux habitans de la terre une partie du soleil , ou même le soleil tout entier.

S'il y a quelque chose dans l'astronomie qui puisse nous faire connoître les efforts dont l'esprit humain est capable , lorsqu'il s'agit de recherches subtiles & qui demandent une grande sagacité , c'est assurément la théorie des Eclipses , & la justesse avec laquelle on est parvenu depuis long-tems à les calculer & à les prédire ; cette justesse sert à nous convaincre de la certitude & de la précision des calculs astronomiques ; &

ceux qui s'étonnent qu'on puisse mesurer les mouvemens & les distances des corps célestes malgré l'éloignement où ils sont, n'ont rien à répondre à l'accord si parfait qui se trouve entre le calcul des Eclipses & le moment où elles arrivent.

Diogene Laërce dit que les Égyptiens avoient observé 373 Eclipses de soleil, & 832 Eclipses de lune, visibles dans leur pays. Ces deux nombres sont précisément ceux des Eclipses de soleil & de lune, qui peuvent être vues dans un même espace de tems, sous un même climat, & dans un pays où le ciel est toujours pur & sans nuages, comme l'Égypte; rapport singulier, qui ne peut avoir été imaginé, & qui prouve qu'en cet endroit il s'agit d'une tradition assurée, & non pas d'une chose avancée au hasard. Il est vrai que, suivant Diogene Laërce, les Égyptiens faisoient remonter le commencement de ces observations, jusqu'à l'an 48863 avant Alexandre; durée, qui surpasse toute croyance, & qui ne s'accorde pas même avec les deux nombres de 373 Eclipses de soleil, & de 832 Eclipses de lune. Car, dans un pays où le ciel est toujours découvert, comme l'Égypte, il ne faut qu'environ 1250 ans, pour donner un pareil nombre d'Eclipses visibles. Ces 48863 ans étoient, sans doute, une fiction des astrologues Égyptiens, qui avoient imaginé plusieurs périodes dif-

férentes, pour donner une plus grande antiquité à leurs observations. L'Astrologie judiciaire étoit en crédit dans l'Égypte, de même que dans la Chaldée; mais elle n'y suivoit pas tout-à-fait les mêmes règles.

Diodore de Sicile, après avoir dit que les Égyptiens observoient exactement toutes les Eclipses, ajoute qu'ils avoient aussi l'art de les prédire avec une grande justesse.

Le mot *Eclipse* vient du Grec *ἔκλειψις*, de *ἐκλείπω*, *deficio*. Ainsi tous ces mots, *Eclipse*, *Eclipser*, *Ecliptique*, ne doivent pas s'écrire en François par deux *c*, & encore moins par un *y* Grec. Il y a des gens qui ne manquent jamais de mettre des *h*, & des *y* Grecs dans les mots qui viennent du Grec, comme s'il n'y avoit pas en Grec des esprits doux aussi-bien que des esprits âpres, & des *i* simples aussi-bien que des *y* Grecs, ou *v*. On commence, depuis quelque tems à retrancher l'*y* Grec, & l'*h*, dans bien des mots, dans lesquels on devroit les observer, pour marquer leur origine; l'usage est le maître de ces sortes de choses, & quand il sera bien établi, il faudra nous y rendre. Mais l'usage de mettre des *h* & des *y* Grecs, dans les mots Grecs qui n'ont point en Grec d'aspiration, ni d'*v*, doit être toujours regardé comme un abus; & il n'y a ni prescription ni autorité qui le puisse faire passer.

Dans ce dictionnaire, j'ai soin

d'écrire les mots François tirés du Grec, conformément à l'orthographe de cette dernière langue. On n'a guère cette attention dans les ouvrages de cette nature.

ECLOGUE. *Voyez* Eglogue.

ECNOME, *Ecnomus*, (α) *Εκνομος*, nom d'une colline de Sicile. Elle fut autrefois occupée, dit-on, par le tyran Phalaris; car, on racontoit que c'étoit-là que ce barbare faisoit périr ses prisonniers dans un taureau d'airain, sous lequel on mettoit du feu; cruauté qui avoit fait donner à ce fort le nom qu'il portoit. Car Ecnome signifie sans mœurs & sans loi. Plutarque parle d'Ecnome comme d'un lieu qui n'étoit pas éloigné d'Agrigente, puisqu'il dit qu'un jour deux cens cavaliers d'Agrigente, de ceux qui habitoient autour d'Ecnome, vinrent se joindre à Dion dans sa marche. Il y avoit à quelque distance de-là, un autre lieu nommé Phalarium. Ce dernier, au rapport de Diodore de Sicile, étoit un fort.

La colline d'Ecnome, que Cluvier croit être la même que les habitans nomment Monte di Alicata, ou di Licata, est située sur le rivage & à la droite du fleuve Himéra, aujourd'hui Salso, si nous en croyons le même Cluvier. Il croit que ce château de Phalaris, nommé Phalarium, étoit le même que les Anciens appelloient Dæda-

lium; il ajoute que ce nom lui avoit été donné par Dédale qui en pouvoit être le fondateur. Selon lui, le mont Ecnomus court d'Occident en Orient, l'espace de cinq milles, le long de la mer, comme un promontoire, enfermant au midi, une plaine ronde, dont le diamètre est d'autant de milles. M. de l'Isle distingue beaucoup mieux cette montagne, & les deux châteaux. Selon lui, Ecnome est le nom de la montagne sur le sommet occidental de laquelle étoit le château Dædalium, distingué du château Phalarium. A la place du premier est aujourd'hui Castellazzo, & à la place du second est à présent Pogiolongo. Ce château & le sommet de la montagne sur lequel il est situé, est à l'orient du Salso, [M. de l'Isle nomme ainsi l'Himéra des Anciens,] qui le sépare de la partie occidentale de la montagne. Sur un troisième sommet, qui est entre ces deux, est Pugio Muciaco. Quant au promontoire dont parle Cluvier, dans sa partie orientale est la ville d'Alicata, au lieu où étoit la Phintia des Anciens.

ECOLE, *Schola*, lieu public, où l'on enseigne les Langues, les Humanités, les Sciences, les Arts, &c.

Ce mot vient du Latin *schola*, qui, selon du Cange, signifie discipline & correction. Le même Auteur ajoute que ce mot étoit autrefois en usage pour si-

(α) Diod. Sicul. p. 729. Plut. T. I. p. 969. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 170. Tom. V. p. 848.

gnifier tout lieu où s'assembloient plusieurs personnes , soit pour étudier , soit pour converser , & même pour d'autres usages. Ainsi , selon lui , on nommoit *schola palatina* , les différens postes où les gardes de l'Empereur étoient placés. On distinguoit aussi *schola sentariorum* , *schola gentilium* , comme nous distinguons aujourd'hui différentes cours ou salles des gardes chez les souverains ; ce nom passa même depuis jusqu'aux Magistrats civils ; c'est pourquoi , l'on trouve dans le Code *schola chartulariorum* , *schola agentium* ; & enfin aux Ecclésiastiques , car on disoit *schola cantorum* , *schola sacerdotum* , &c.

On dit aujourd'hui dans le même sens , une École de Grammaire , une École d'Écriture , une École de Philosophie , &c.

École se dit aussi d'une faculté , d'une université , d'une secte entière , comme l'École de Théologie de Paris , l'École de Salerne , l'École de Platon , l'École de Tibériade , si fameuse pour les Anciens Juifs , & de laquelle on tient que nous vient la Massore.

Dans la primitive Église , les Écoles étoient dans les Églises cathédrales , & sous les yeux de l'Évêque. Depuis , elles passèrent dans les Monastères ; il y en eut de fort célèbres ; telles que celles des abbayes de Fulde & de Corbie. Mais , depuis l'établissement des Universités , c'est-à-dire , depuis le douzième siècle , la réputation

de ces anciennes Écoles s'est obscurcie , & ceux qui les tenoient ont cessé d'enseigner. De cet ancien usage viennent les noms d'écolâtre & de scholastique , qui se sont encore conservés dans quelques cathédrales.

L'usage des Écoles publiques pour l'éducation des enfans , est très-ancien. Si on en doit croire Xénophon , c'étoit chez les Perses un des principaux objets des soins du gouvernement. Là on alloit au fait , & on y travailloit dès la première enfance à former des hommes religieux , justes , tempérans , courageux , & non à en faire des marionnettes qui fussent les victimes de la charlatanerie des maîtres , & de la vanité des parens.

La Grece , moins attentive aux mœurs , que passionnée pour les arts brillans , eut des Écoles célèbres , où l'on apprenoit à raisonner sur les vertus & contre les vices ; mais , en même tems , elle en avoit d'autres où les vices en honneur faisoient mépriser la vertu. Il falloit qu'un jeune Grec sçût chanter , danser , jouer des instrumens , & qu'il fût assidu aux gymnases , au stade & au théâtre , où la morale de Socrate ne tenoit guère contre les images impies & obscènes d'un Aristophane , contre les chansons licentieuses d'un Anacréon , contre les accens voluptueux & passionnés de celles d'une Sapho , &c. car il falloit sçavoir tout cela.

A Rome, dans les beaux tems de la République, l'éducation des Écoles publiques fut toujours mâle, sérieuse, & relative à l'amour de la Patrie. On s'y appliquoit principalement à l'étude du Droit & de l'Éloquence, à quoi les jeunes Romains, joignant les exercices du champ de Mars, plus modestes & mieux entendus que ceux des Gymnases, devenoient ou des guerriers intrépides, ou de profonds jurisconsultes, ou de grands orateurs, & quelquefois tout cela ensemble. Dans la suite, les Romains ayant eu l'imprudence de confier leurs écoles à des Grecs, ceux-ci les corrompirent bientôt, en y introduisant avec leurs vices, le goût des talens frivoles.

ECPHANTUS, *Ecphantus*, *Ἐφάντος*, étoit général des Thasiens.

ECPREPE, *Ecprepes*, (*a*) *Ἐκπρεπίς*, Spartiate, qui, étant Éphore, coupa les deux cordes que le musicien Phrynis avoit ajoutées aux sept dont la lyre étoit garnie.

Tout ce qui tendoit à rendre la musique plus molle & plus efféminée, étoit suspect à ces hommes sages, & l'expérience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste, le Grec dit qu'il les coupa *σκηπέονα*, que l'on a traduit avec une hâche. Mais, il faut que ce mot signifie autre chose qu'une

hâche, & qu'il signifie une forte de couteau; car, il est ridicule de prendre une hâche pour couper les cordes d'un instrument, à moins qu'on ne veuille dire que cet Éphore prit une hâche pour faire craindre qu'il alloit mettre la lyre en pièces.

ECREGMA, *Ecregma*, (*b*) *Ἐκρηγμα*, terme qui veut dire sortie ou précipice. C'étoit le nom d'un lieu d'Égypte, situé dans le voisinage de Péluse. Ptolémée se rendit en ce lieu, l'an 315 avant l'Ère Chrétienne, pour une conférence qu'Antigonos lui avoit demandée; & il en revint sans avoir pu amener Antigonos aux propositions qu'il lui fit.

ECREVISSE. Voyez Cancer.

ÉCRIRE. (*c*) L'on s'est servi autrefois de différentes choses pour Écrire; 1.^o L'on a écrit sur des feuilles de palmes; 2.^o Sur des feuilles de fleurs; 3.^o Sur de l'écorce d'arbres, principalement du tilleul, du papier & du hêtre. 4.^o Sur de petites pièces, ou planches, ou tablettes de bois très-minces, que l'on rabottoit, & qu'on polissoit avec soin. On les appelloit en Grec *πινυδία*, en Latin *schedæ*; on les enduisoit de cire, & l'on écrivoit sur cet enduit. C'est ce qu'on appelloit *pugillares*.

Outre l'encre, les Anciens servoient aussi d'une liqueur rouge pour Écrire les titres &

(a) Plut. T. I. p. 799.

(b) Diod. Sicul. p. 706.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 348. & suiv.

les grandes lettres ; Ovide dit qu'on se servoit pour cela de vermillon , & d'une certaine liqueur composée avec le cédre. Nous trouvons dans la lettre d'Ammonius à Carpien , qu'Eusebe nous a conservée , qu'on écrivoit les notes des livres avec du cinnabre. On se servoit aussi de la liqueur rouge ou du cinnabre pour la signature des Empereurs. Cette coutume qui est autorisée par un grand nombre de passages des historiens de Constantinople , paroît être ancienne , puisque Dion Cassius nous dit que les noms des Empereurs étoient écrits sur les étendards en lettres rouges , *ποικίλοις γράμμασιν*.

L'écriture en lettres d'or pour les titres des livres & pour les grandes lettres , paroît encore d'un tems fort reculé ; les plus anciens manuscrits ont de ces sortes de dorures. Nous trouvons aussi dans l'histoire des empereurs de Constantinople , des Chrysographes , ou des Écrivains en lettres d'or. Ce métier paroît même avoir été fort honorable. Siméon Logothete dit de l'empereur Artémius , qu'avant que de parvenir à l'empire , il avoit été Chrysographe. Dans les anciens tems , on se plaisoit à mettre en figures les choses dont il étoit parlé dans les livres ; cela s'est encore fait dans des siècles postérieurs , mais plus rarement que vers le quatrième & le cinquième. Nous voyons ces figures représentées presque à cha-

que page dans les livres les plus anciens que l'on connoisse , dans la Bible de la Bibliothèque de l'Empereur , dans le Virgile du Vatican , qui a autrefois appartenu au monastère de Saint Dénys en France , & dans les manuscrits de Dioscoride de l'Empereur , de la Bibliothèque du Roi , & de celle des Augustins de Naples.

On s'est servi anciennement pour Écrire avec de l'encre , du *calamus* qui étoit une canne ; c'étoit l'instrument le plus ordinaire. Dom Bernard de Montfaucon doute si la plume est aussi ancienne. On s'est autorisé d'un vers de Juvénal pour prouver que l'usage en étoit déjà de son tems ; mais , ce vers semble pouvoir se prendre plus naturellement en un autre sens ; la lettre seroit venue , dit-il , *precipiti pennâ* , d'une plume légère ou d'une aile légère. Cette expression est apparemment métaphorique , & veut dire que la lettre seroit venue fort vite. Quoi qu'il en soit , la plume à écrire ne peut être guere moins ancienne que Juvénal , puisqu'Isidore , qui , comme chacun sçait , ne parle ordinairement que des anciens usages , dit que les instrumens des Écrivains étoient la canne & la plume ; que la canne étoit tirée d'un arbre , & la plume d'un oiseau , & qu'on la fendoit en deux pour écrire.

Saint Clément d'Alexandrie nous décrit les instrumens à Écrire , lorsque , parlant du

Scribe sacré des Égyptiens, il dit: » Ensuite venoit le Scribe » sacré, portant des plumes » sur la tête, un livre à la main; » le canon, c'étoit un petit va- » se, dans lequel étoit la li- » queur noire; & un jonc dont » on se servoit pour Ecrire; ce » jonc étoit apparemment une » espèce de canne. »

Les autres instrumens étoient un petit couteau ou canif, que les Italiens appellent *Temperino*. Ce mot vient de *temperare calamum*. Cicéron s'est servi de ce terme; *calamo & atramento temperato*; après avoir aiguisé la canne, & éprouvé l'encre. Ils avoient encore un compas pour mesurer les lignes, & des ciseaux pour couper & pour égaliser les feuillets. Tous ces instrumens sont encore décrits plus en détail dans une épigramme de l'Anthologie, où il est parlé d'un petit encrier de plomb, d'un tuyau pour conserver les cannes bien taillées & fendues en haut vers le milieu, d'une pierre à aiguiser, d'un large couteau; c'étoit le canif qu'on faisoit anciennement plus large qu'aujourd'hui.

ÉCRITEAUX, (a) en Grec *Γραμματεία*. Plutarque, parlant des prodiges qui précéderent la désolation causée par les progrès d'Annibal en Italie, dit entre autres choses, que le ciel ayant paru se fendre & s'entrouvrir au-dessus de la ville des Falériens, il en étoit tom-

bé quantité d'écriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, *Mars prépare ses armes*.

Plutarque ne paroît pas avoir bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-différens. Voici ses propres termes au commencement du Livre XXII. *Faleriis cœlum findi visum, velut magno hiatu, quaque patuerit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam: Mavors telum suum concutit.* » On vit à » Faleres le ciel se fendre & » s'entrouvrir, & une grande » lumière remplir ce grand » vuide. Les sorts diminuèrent » & s'appetissèrent d'eux-mêmes, & il en tomba un où il » étoit écrit: *Mars prépare ses » armes*. » Plutarque, de ces deux prodiges, n'en fait qu'un. Ces sorts ne tombèrent pas du ciel; Tite-Live parle des sorts qui étoient gardés avec grand soin à Préneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminués, ce qui étoit déjà d'un très-mauvais augure, & il en tomba un où il étoit écrit, &c.

Quoiqu'il ny eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir sçavoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces sorts & ces écriteaux. Cicéron, dans le livre second de la Divination, sect. 85, nous en apprend toute l'histoire. Il dit que dans les

(a) Plut. T. I. p. 174, 175.

archives de Préneſte, il étoit contenu qu'un homme des plus conſidérables de la ville, nommé Numérius Suffucius, fut averti par pluſieurs ſonges réitérés & menaçans, d'aller entrouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brifa ce rocher, & qu'il en ſortit pluſieurs ſorts qui étoient de petits morceaux de bois de rouvre bien taillés, où étoient écrites des prédictions en caractères anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les conſultoit, on ouvroit ce coffre, on faiſoit mêler & brouiller tous ces ſorts par un enfant, qui enſuite en tiroit un, & c'étoit la réponſe que l'on donnoit au conſultant. Par le paſſage de Plutarque, il ſemble qu'on en tiroit pluſieurs, & que des caractères qui étoient gravés ſur tous ces petits morceaux, en les raſſemblant, on en compoſoit ces prophéties. Mais cela eſt démenti par ce paſſage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, qu'on vient de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces ſorts contenoit une prophétie entière, comme celle-ci : *Mars prépare ſes armes*. La friponnerie des Prêtres ſe ſervoit habilement de ces ſorts ſelon l'occaſion; car c'étoit une de leurs inventions pour tromper & pour attirer un grand profit à leur temple. *Tota res eſt inventa fallaciis ad quaſtum, aut ad ſuperſtitionem*, dit fort bien Cicéron. Mais, que

peut-on dire ſur ſes mêmes ſorts, qui paroiffent quelquefois diminués, appetiſſés, *ſortes extenuata*, comme parle Tite-Live en pluſieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux préſage? Apparemment ces ſorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faiſoient tirer les uns ou les autres, ſelon qu'ils vouloient eſfrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoûte que ces ſorts étoient fort décriés de ſon tems, qu'on ne ſ'en ſervoit plus, & que ce nom des ſorts de Préneſte n'étoit plus connu que du vulgaire, toujours tenace dans la ſuperſtition. Cependant, par un paſſage remarquable de Suétone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque conſidération du tems de Tibère; car, il dit que cet Empereur forma le deſſein de ruiner tous les oracles voiſins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majeſté des ſorts de Préneſte; ſur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les ſorts ne ſ'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plutôt rapporté dans ſon temple, que les ſorts ſ'y trouverent à l'ordinaire. Il n'eſt pas difficile de reconnoître - là l'adreſſe des Prêtres, qui voulurent conſerver leur oracle & maintenir leur temple dans ſon ancienne réputation. Préneſte n'étoit pas le ſeul lieu où il y avoit de ces ſorts; il y en avoit à Antium, à Tibur, & ailleurs.

ÉCRITEAUX. En Grece les

propriétaires qui avoient engagé leurs terres ou leurs maisons, étoient obligés de mettre des Écrîteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées. Ces Écrîteaux faisoient le même effet que font aujourd'hui les panonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre est faisie réellement.

ÉCRITURE, (a) est, comme l'a dit un Poète moderne,

Cet art ingénieux

*De peindre la parole & de parler
aux yeux,*

*Et par des traits divers de figures
tracées,*

*Donner de la couleur & du corps
aux pensées.*

Nous avons deux manières de communiquer nos idées; la première à l'aide des sons; la seconde, par le moyen des figures. En effet, l'occasion de perpétuer nos pensées & de les faire connoître aux personnes éloignées, se présente souvent; & comme les sons ne s'étendent pas au-delà du moment & du lieu où ils sont proférés, on a inventé les figures & les caractères, après avoir imaginé les sons, afin que nos idées pussent participer à l'étendue & à la durée.

Cette manière de communiquer nos idées par des marques & par des figures, a consisté d'abord à dessiner tout naturel-

lement les images des choses; ainsi, pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on a représenté la forme de l'un ou de l'autre. Le premier essai de l'Écriture a été, comme on voit, une simple peinture; on a sçu peindre avant que de sçavoir écrire.

Nous en trouvons chez les Mexiquains une preuve remarquable. Ils n'employoient pas d'autre méthode que cette Écriture en peinture, pour conserver leurs loix & leurs histoires.

Il reste encore aujourd'hui un modèle très-curieux de cette Écriture en peinture des Indiens, composé par un Mexiquain, & par lui expliqué dans sa langue, après que les Espagnols lui eurent appris les lettres. Cette explication a été ensuite traduite en Espagnol, & de cette langue en Anglois. Purchas a fait graver l'ouvrage qui est une Histoire de l'empire du Mexique, & y a joint l'explication. On croit que l'exemplaire original est à la Bibliothèque du Roi.

Voilà la première méthode & en même tems la plus simple, qui s'est offerte à tous les hommes pour perpétuer leurs idées. Mais, les inconvéniens qui résultoient de l'énorme grosseur des volumes dans de pareils ouvrages, porteroient bientôt les nations plus ingénieuses & plus civilisées à imaginer des méthodes plus courtes. La plus cé-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 380. & suiv. & VI. p. 609. & suiv.

lebre de toutes est celle que les Égyptiens ont inventée, à laquelle on a donné le nom d'Hiéroglyphique. Par son moyen, l'Écriture qui n'étoit qu'une simple peinture chez les Mexiquains, devint en Égypte peinture & caractère; ce qui constitue proprement l'Hiéroglyphe.

Tel fut le premier degré de perfection qu'acquît cette méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manières, qui, à consulter la nature de la chose, prouvent qu'elles n'ont été trouvées que par degrés & dans trois tems différens.

La première manière consistoit à employer la principale circonstance d'un sujet, pour tenir lieu du tout. Les Égyptiens vouloient-ils représenter deux armées rangées en bataille; les hiéroglyphes d'Horapollon, cet admirable fragment de l'antiquité, nous apprennent qu'ils peignoient deux mains dont l'une tenoit un bouclier, & l'autre un arc.

La seconde manière imaginée avec plus d'art, consistoit à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. Un œil & un sceptre représentoient un monarque. Une épée peignoit le cruel tyran Ochus; & un vaisseau avec un pilote désignoit le gouvernement de l'univers.

Enfin, on fit plus. Pour représenter une chose, on se servit d'une autre où l'on voyoit

quelque ressemblance ou analogie; & ce fut la troisième manière d'employer cette Écriture. Ainsi l'univers étoit représenté par un serpent roulé en forme de cercle; & la bigarrure de ses taches désignoit les étoiles.

Le premier objet de ceux qui imaginèrent la peinture hiéroglyphique, fut de conserver la mémoire des événemens, & de faire connoître les loix, les réglemens, & tout ce qui a rapport aux matières civiles. Par cette raison, on imagina des symboles relatifs aux besoins & aux productions particulières de l'Égypte. Par exemple, le grand intérêt des Égyptiens étoit de connoître le retour ou la durée du vent Étésien, qui amonceloit les vapeurs en Éthiopie, & causoit l'inondation, en soufflant sur la fin du printemps du nord au midi. Ils avoient ensuite intérêt de connoître le retour du vent de midi, qui aidait l'écoulement des eaux vers la Méditerranée. Mais comment peindre le vent? Ils choisirent pour cela la figure d'un oiseau; l'épervier qui étend ses ailes en regardant le midi, pour renouveler ses plumes au retour des chaleurs; fut le symbole du vent Étésien, qui souffle du nord au sud, & la huppe qui vient d'Éthiopie, pour trouver des vers dans le limon, à la suite de l'écoulement du nil, fut le symbole du retour des vents de midi, propres à faire écouler les eaux. Ce seul

exemple peut donner une idée de l'Écriture symbolique des Égyptiens.

Cette Écriture symbolique, premier fruit de l'astronomie, fut employée à instruire le peuple de toutes les vérités, de tous les avis, & de tous les travaux nécessaires. On eut donc soin, dans les commencemens, de n'employer que les figures dont l'analogie étoit le plus à portée de tout le monde; mais, cette méthode fit donner dans le raffinement, à mesure que les Philosophes s'appliquèrent aux matières de spéculation. Aussitôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses, quelques-uns, soit par singularité, soit pour cacher leurs connoissances au vulgaire, se plurent à choisir pour caractères, des figures dont le rapport aux choses qu'ils vouloient exprimer, n'étoit point connu. Pendant quelque-tems, ils se bornèrent aux figures dont la nature offre des modèles; mais, dans la suite, elles ne leur parurent, ni suffisantes, ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissoit. Ils formèrent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes, ou de parties de divers animaux; ce qui rendit ces figures tout-à-fait énigmatiques.

Enfin, l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, & le dessein d'en faire

quelquefois un secret & un mystère, engagerent à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lièvre, l'impureté par un bouc sauvage, l'impudence par une mouche, la science par une fourmi; en un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de forme. On se contenta dans ces occasions d'un rapport quelconque; c'est la manière dont on s'étoit déjà conduit, quand on donna des noms aux idées qui s'éloignent des sens.

Jusques-là l'animal ou la chose qui servoit à représenter, avoit été destinée au naturel; mais, lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'Écriture symbolique, eut porté les sçavans d'Égypte à écrire sur beaucoup de sujets, ce dessein, ayant trop multiplié les volumes, parut ennuyeux. On se servit donc par degrés d'un autre caractère, que nous pouvons appeller l'Écriture courante des hiéroglyphes; il ressembloit aux caractères Chinois; & après avoir été formé du seul contour de la figure, il devint à la longue une sorte de marque.

L'effet naturel que produisit cette Écriture courante, fut de diminuer beaucoup de l'attention qu'on donnoit au symbole, & de la fixer à la chose signifiée; par ce moyen, l'étude de l'Écriture symbolique se trouva fort abrégée, puisqu'il n'y avoit
alors

alors presque autre chose à faire qu'à se rappeler le pouvoir de la marque symbolique ; au lieu qu'auparavant , il falloit être instruit des propriétés de la chose ou de l'animal qui étoit employé comme symbole ; en un mot, cela réduisit cette sorte d'Écriture à l'état où est présentement celle des Chinois.

Ce caractère courant est proprement celui que les Anciens ont appelé hiéroglyphe, & que l'on a employé par succession de tems, dans les ouvrages qui traitoient des mêmes sujets que les anciens hiéroglyphes. On trouve des exemples de ces caractères hiéroglyphiques dans quelques anciens monumens ; on en voit presque à tous les compartimens de la table Isiaque, dans les intervalles qui se rencontrent entre les plus grandes figures humaines.

L'Écriture étoit dans cet état, & n'avoit pas le moindre rapport avec l'Écriture actuelle. Les caractères dont on s'étoit servi, représentoient des objets ; celle dont nous nous servons, représente des sons ; c'est un art nouveau. Un génie heureux, [on prétend que ce fut le secrétaire d'un des premiers rois de l'Égypte, appelé Thoït, Thoot, ou Thot,] sentit que le discours, quelque varié & qu'il s'étendit qu'il puisse être pour les idées, n'est pourtant composé que d'un assez petit nombre de sons, & qu'il ne s'agissoit que de leur assigner à chacun un caractère représentatif.

Tom. XV.

Il abandonna donc l'Écriture représentative des êtres, qui ne pouvoit s'étendre à l'infini, pour s'en tenir à une combinaison, qui, quoique très-bornée [celle des sons], produit cependant le même effet.

Si on y réfléchit [dit M. Duclos, le premier qui ait fait ces observations qui ne sont pas moins justes que délicates], on verra que cet art ayant été une fois conçu, dut être formé presque en même tems ; & c'est ce qui relève la gloire de l'inventeur. En effet, après avoir eu le génie d'apercevoir que les sons d'une langue pouvoient se décomposer, & se distinguer, on dut en faire bien-tôt l'énumération. Il étoit bien plus facile de compter tous les sons d'une langue, que de découvrir qu'ils pouvoient se composer. L'un est un coup de génie ; l'autre un simple effet de l'attention. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'alphabet complet, que celui de l'inventeur de l'Écriture. Il est bien vraisemblable que s'il n'y eût pas alors autant de caractères qu'il nous en faudroit aujourd'hui, c'est que la langue de l'inventeur n'en exigeoit pas davantage. L'orthographe n'a été parfaite qu'à la naissance de l'Écriture.

Quoi qu'il en soit, toutes les espèces d'Écritures hiéroglyphiques, quand il falloit s'en servir dans les affaires publiques, pour envoyer les ordres du Roi aux Généraux d'armée & aux Gouverneurs des provinces

E

éloignées , étoient sujettes à l'inconvénient inévitable d'être imparfaitement & obscurément entendues. Thoot , en faisant servir les lettres à exprimer des mots , & non des choses , évita tous les inconvéniens si préjudiciables dans ces occasions , & l'Ecrivain rendit ses instructions avec la plus grande clarté & la plus grande précision. Cette méthode eut encore cet avantage , que comme le gouvernement chercha sans doute à tenir l'invention secrète , les lettres d'Etat furent pendant du tems portées avec toute la sûreté de nos chiffres modernes. C'est ainsi que l'Ecriture en lettres , appropriée d'abord à un pareil usage , prit le nom d'épistolique ; du moins il ne paroît pas , comme le pense M. Warburthou , qu'on puisse donner une meilleure raison de cette dénomination.

Le Lecteur apperçoit à présent que l'opinion commune , qui veut que ce soit la première Ecriture hiéroglyphique , & non pas la première Ecriture en lettres , qui ait été inventée pour le secret , est précisément opposée à la vérité ; ce qui n'empêche pas que dans la suite elles n'aient changé naturellement leur usage. Les lettres sont devenues l'Ecriture commune , & les hiéroglyphiques devinrent une Ecriture secrète & mystérieuse.

En effet , une Ecriture qui , en représentant les sons de la voix , peut exprimer toutes les

pensées & les objets que nous avons coutume de désigner par ces sons , parut si simple & si féconde , qu'elle fit une fortune rapide. Elle se répandit partout ; elle devint l'Ecriture courante , & fit négliger la symbolique , dont on perdit peu à peu l'usage dans la société , de manière qu'on en oubliâ la signification.

Cependant , malgré tous les avantages des lettres , les Egyptiens , long-tems après qu'elles eurent été trouvées , conserverent encore l'usage des hiéroglyphes ; c'est que toute la science de ce peuple se trouvoit confiée à cette sorte d'Ecriture. La vénération qu'on avoit pour les hommes , passa aux caractères dont les Sçavans perpétuerent l'usage ; mais , ceux qui ignoroient les sciences , ne furent pas tentés de se servir de cette Ecriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des Sçavans , fut de leur faire regarder ces caractères avec respect , & comme des choses propres à embellir les monumens publics où l'on continua de les employer ; peut-être même les prêtres Egyptiens voyoient-ils avec plaisir que peu à peu ils se trouvoient les seuls avoir la clef d'une Ecriture qui conservoit les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermoient les plus grands mystères.

On voit , par ces détails ,

comment il est arrivé que ce qui devoit son origine à la nécessité, a été dans la suite du tems employé au secret, & enfin cultivé pour l'ornement. Mais, par un effet de la vicissitude continuelle des choses, ces mêmes figures qui avoient d'abord été inventées pour la clarté, & puis converties en mystères, ont repris à la longue leur premier usage. Dans les siècles florissans de la Grece & de Rome, elles étoient employées sur les monumens & sur les médailles, comme le moyen le plus propre à faire connoître la pensée; de sorte que le même symbole qui cachoit en Égypte une sagesse profonde, étoit entendu par le simple peuple en Grece & à Rome.

Tandis que ces deux nations sçavantes déchiffoient ces symboles à merveille, le peuple d'Égypte en oublioit la signification; & les trouvant consacrés dans les monumens publics, dans les lieux des assemblées de religion, & dans le cérémonial des fêtes qui ne changeoient point, il s'arrêta stupidement aux figures qu'il avoit sous ses yeux. N'allant pas plus loin que la figure symbolique, il en manqua le sens & la signification. Il prit cet homme habillé en Roi, pour un homme qui gouvernoit le ciel, ou régnoit dans le soleil; & les animaux figuratifs, pour des animaux réels. Voilà en partie l'origine de l'idolâtre, des erreurs, & des superstitions des

Égyptiens, qui se transmirent à tous les peuples de la terre.

Au reste, le langage a suivi les mêmes révolutions & le même sort que l'Écriture. Le premier expédient qui a été imaginé pour communiquer les pensées dans la conversation, cet effort grossier dû à la nécessité, est venu de même que les premiers hiéroglyphes, à se changer en mystères, par des figures & des métaphores, qui servirent ensuite à l'ornement du discours, & qui ont fini par l'élever jusqu'à l'art de l'éloquence & de la persuasion.

ÉCRITURE SAINTE, nom que les Chrétiens donnent aux livres canoniques de l'Ancien & du Nouveau Testament, inspirés par le Saint-Esprit. On l'appelle aussi l'Écriture simplement, & par excellence, comme on dit la Bible, *Biblia*, les livres par excellence. Voyez Bible.

L'authenticité des Livres saints n'a besoin d'autres preuves pour les Chrétiens, que le jugement & la décision de l'Église, qui, en insérant ces Livres dans le canon ou catalogue des Écritures, a déclaré, avec une autorité suffisante pour les fideles, & sur des motifs bien fondés, que ces livres avoient été inspirés, écrits par les Auteurs dont ils portent le nom; & qu'ils n'avoient été ni supposés dans leur origine, ni interpolés ou corrompus dans la suite des siècles.

Les Interpretes distinguent

deux sortes de sens dans l'Écriture ; un sens littéral & historique , & un sens mystique , spirituel & figuré.

1.^o On entend par sens littéral & historique , celui qui résulte de la force des termes , dont les Auteurs sacrés se sont servis.

Le sens littéral se subdivise en sens propre & en sens métaphorique.

Le sens littéral propre est celui qui résulte de la force naturelle des termes , & qui conserve aux expressions leur signification grammaticale. L'Écriture , par exemple , dit que Jésus-Christ a été baptisé par S. Jean dans le Jourdain. Le sens littéral & propre de ce passage , c'est qu'un homme appelé Jean , a réellement plongé Jésus-Christ dans le fleuve appelé Jourdain.

Le sens littéral métaphorique est celui qui résulte des termes , non pris dans leur signification naturelle & grammaticale , mais pris selon ce qu'ils signifient , ce qu'ils représentent , & ce qu'ils figurent dans l'intention de ceux qui s'en servent. L'Écriture nomme Jésus-Christ Agneau ; le terme *Agneau* , pris en lui-même , présente à l'esprit l'idée d'un animal propre à être tué & mangé. Or , il est visible que cette signification ne convient pas au terme *Agneau* , appliqué à Jésus-Christ ; on doit donc le prendre dans un autre sens. L'Agneau est le symbole & l'emblème de la douceur. Je-

sus-Christ étoit la douceur par essence , & c'est précisément à cause de cette prérogative , que les Auteurs sacrés lui ont donné par métaphore , la dénomination d'Agneau.

On lit dans les Livres saints , que Dieu a des mains , des yeux , &c. Ces termes pris en eux-mêmes , représentent des membres composés d'os , de chair , de fibres , de tendons , &c. La raison découvré d'elle-même qu'ils ne peuvent avoir ce sens lorsqu'ils sont appliqués à Dieu , puisqu'il est un être purement spirituel. Les yeux sont l'emblème de la science , & la main est celui de la toute-puissance. Or , c'est précisément à cause de cette analogie , que l'Écriture donne à Dieu , par métaphore , des mains & des yeux.

2.^o On entend par sens mystique , spirituel & figuré , celui qui est caché sous l'écorce du sens littéral qui résulte de la force naturelle des termes. Un passage a un sens mystique , spirituel & figuré , quand son sens littéral cache une peinture mystérieuse & quelque événement futur ; ou , ce qui revient au même , quand son sens littéral présente à l'esprit quelque autre chose que ce qu'il présente de lui-même & du premier coup d'œil.

Le sens mystique se subdivise en allégorique , en tropologique ou moral , & en anagogique.

Le sens mystique allégorique

est celui , qui , caché sous le sens littéral , a pour objet quelque événement futur qui regarde Jesus-Christ & son Église. L'Écriture nous apprend qu'Isaac porta sur ses épaules le bois qui devoit servir à son sacrifice. Ce fait , selon les figuristes , dans l'intention même du Saint-Esprit , est une image parlante du mystère de la Passion du Sauveur.

Le sens mystique tropologique , ou moral , est celui qui , caché sous l'écorce de la Loi , a pour objet quelque vérité qui intéresse les mœurs & la conduite des hommes. C'est dans ce sens que la Loi , qui défend de lier la bouche du bœuf qui foule le grain , marque , dans l'intention du Saint-Esprit , l'obligation où les Chrétiens sont de fournir aux ministres de l'Évangile , tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance.

Le sens mystique anagogique est celui qui , caché sous le sens littéral , a pour objet les biens célestes & la vie éternelle. Les promesses des biens temporels , selon les figuristes , ne sont dans l'intention du Saint-Esprit , que des images & des emblèmes des biens spirituels.

ÉCRIVAIN, AUTEUR. Ces deux mots s'appliquent aux gens de lettres , qui donnent au public des ouvrages de leur composition. Le premier ne se dit que de ceux qui ont donné des ouvrages de Belles Lettres , ou

du moins il ne se dit que par rapport au style ; le second s'applique à tout genre d'écriture indifféremment ; il a plus de rapport au fond de l'ouvrage qu'à la forme ; de plus , il peut se joindre par la particule *de* aux noms des ouvrages. Racine , M. de Voltaire , sont d'excellens Écrivains ; Corneille est un excellent Auteur ; Descartes & Newton sont des Auteurs célèbres ; l'Auteur de la recherche de la Vérité , est un Écrivain du premier ordre.

ECTENES, *Ectena*, *Ἐκτενας*, (a) peuples de Grece. On croit qu'ils furent les premiers qui habiterent la Thébaidé , & qu'ils avoient pour roi Ogygus , qui étoit lui-même enfant de la Terre , c'est-à-dire , originaire du pays. De là vient que la plupart des Poètes donnent à Thebes le surnom d'Ogygies. On dit que tout ce peuple périt de la peste , & qu'aux Ectenes succéderent les Hyantes & les Aoniens , peuples de la Béotie , & nullement étrangers au sentiment de Pausanias.

ECTHLIPSE, *Ecthlipsis*, figure de Grammaire Latine , qui se fait lorsqu'on retranche une *m* finale pour la mesure des vers. Il vient du mot Grec *ἐκθλιπναι* , qui signifie *élision* ; de *ἐκ* *ballo* , *premo* , *elido* ; comme *multum ille* , en scandant le vers , on retranche l'*m* finale de *multum* , & on ne compte que trois syllabes dans ces deux mots. Au

(a) Paus. p. 342.

reste, cela ne doit pas s'appeler une licence poétique dans la versification Latine. L'Éthlipse ou l'élision de l'*m* finale, quand le mot suivant dans le même vers commence par une voyelle, est d'obligation, & non point de licence.

Scaliger dit qu'on avoit remarqué qu'Accius le moderne n'avoit jamais fait une Éthlipse, c'est-à-dire, une élision de l'*m* dans tous ses vers; mais que pour lui il en avoit trouvé une ou deux.

On retranchoit aussi anciennement l'*s* ayant une consonne; comme *facundu suôque*, pour *facundus*. L'*s* & l'*m* sur-tout à la fin des mots étoient très-rudes dans la prononciation, à ce que témoigne Quintilien; & c'est ce qui fit que les Poètes Latins, pour donner plus de douceur à leurs vers, s'obligerent à retrancher ces lettres finales, comme dans la versification Française, nous faisons l'élision de l'*e* féminin, quand il se trouve avant un mot qui commence par une voyelle, & nous évitons avec soin l'hiatus, ou le concours de deux voyelles.

ECU, bouclier plus grand que les boucliers ordinaires, & plus long que large, de sorte qu'il couvroit un homme presque tout entier. Il falloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, puisqu'on pouvoit rap-

porter dessus ceux qui avoient été tués. Delà cet ordre que donna une femme de Lacédémone à son fils qui partoît pour la guerre : *Ou rapportez ce bouclier, ou revenez dessus*. Ce bouclier différoit de celui qui étoit appelé *Clypeus*, en ce que ce dernier étoit rond & plus court, & que l'autre, ou l'Écu, formoit une espèce de quarré long.

ECUYER TRANCHANT.

(a) C'étoit chez les Romains celui qui dépeçoit les viandes avec art, & souvent en cadence. Sénèque dit : *Alius pretiosas aves scindit, & per pectus & clunes, certis ductibus circumferens eruditam manum, in frustra excutit*. Et dans un autre endroit : *Quanta celeritate signo dato gladii ad ministeria decurrunt*.

Juvénal dit aussi :

Structorem interea, ne qua indignatio desit,

Saltantem spectas & cheironomounta volanti

Cultello, &c.

EDDO, *Eddo*, (b) le premier Magistrat de la ville de Casphia, & des Nathinéens ou des Gabaonites. Le prophète Esdras lui fit dire par quelques-uns de la ville de Jérusalem, qu'il eût à envoyer & fournir des hommes pour travailler à charier des pierres, & à couper des bois pour rebâtir le

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 342, 343.

(b) Esdr. L. I. c. 8. v. 17.

Temple à quoi ils avoient été destinés par Josué.

EDEMA, *Edema*, (a) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Nepthali.

EDÉMON, *Edemon*, (b) affranchi de Ptolémée, roi de Mauritanie. Après la mort de ce Prince, qui avoit été tué injustement par Caligula, Edémon voulut entirer vengeance. Il souleva les peuples, & attira ainsi dans le pais les armes Romaines qui n'y avoient jamais pénétré.

EDEN, *Eden*, (c) pais d'Orient, où étoit le Paradis Terrestre. Il est fait mention du pais d'Eden en plusieurs endroits de l'Écriture. Isaïe parle des enfans d'Eden, ou des peuples de ce pais, qui étoient à Thalassar. On voit la même chose au quatrième livre des Rois, où les enfans d'Eden sont joints à Gozan, Haran & Reseph. Ézéchiél met aussi les marchands du pais d'Eden avec ceux de Haran & de Chéné. D. Calmet croit que le pais d'Eden s'étendoit dans l'Arménie, & qu'il renfermoit les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phasis & de l'Araxe.

Quelques-uns prétendent que le jardin d'Eden étoit aux environs du Jourdain, & que le nom même de Jourdain est dérivé de *jor*, ruisseau, & *Aden*, Jor-Aden, ruisseau d'Aden ;

que le lac de Génésareth, qui est à quelques lieues au-dessous de la source de cette rivière, dérive de *Gennat-Sara*, le jardin du Prince, ou le jardin principal. Enfin, l'Écriture dit que le pais du Jourdain, aux environs de Sodome & de Gomorrhe, étoit comme le Paradis du Seigneur. Les Musulmans, sous le terme de *Gennat-Adu*, jardin d'Eden, entendent le Paradis des Bienheureux, où ils croient qu'Adam fut transporté, & d'où ensuite il fut chassé. Ils disent que quand Dieu créa le Jardin d'Eden, il y créa ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris, que Dieu lui donna l'usage de la parole, à ce Paradis, & qu'il lui fit préférer ces mots : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu même.* Ils ajoutent que ce Paradis a huit portes, au lieu que l'enfer n'en a que sept ; d'où ils concluent que la miséricorde de Dieu surpasse sa justice, & qu'il est plus aisé de se sauver que de se perdre.

EDEN, *Eden*, (d) fils de Joah, selon le second livre des Paralipomenes.

EDER, *Eder*, (e) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Elle étoit située vers l'extrémité de cette tribu, le long des frontières d'Édom, du côté du midi.

(a) Josu. c. 19. v. 36.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 116.

(c) Genes. c. 2. v. 8, Reg. L. IV. c.

19. v. 12. Isaï. c. 37. v. 12. Ezech. c. 27. v. 23.

(d) Paral. L. II. c. 29. v. 12.

(e) Josu. c. 15. v. 21.

EDER [la tour d'], (a) ou la Tour du Troupeau, *Turris gregis*. Cette Tour, dont parle Michée, étoit près de Bethléem, selon plusieurs Interprètes. D'autres croient que Michée a voulu marquer par-là la ville même de Jérusalem. Le texte Hébreu porte : *Et vous, Tour du troupeau d'Ophel*. Il y avoit dans Jérusalem une tour d'Ophel.

EDER, *Eder*, *E'dèp*, (b) le second fils de Mufi, de la famille de Levi.

EDESCON, *Edesco*, (c) l'un des plus illustres d'entre les Espagnols, vivoit du tems de la seconde guerre punique. Au commencement du printems de l'an 209 avant l'Ère Chrétienne, il alla trouver P. Scipion, parce que sa femme & ses enfans étoient au pouvoir des Romains. Mais, outre cette raison qui lui étoit particulière, il étoit comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits, à préférer l'empire des Romains à celui des Carthaginois.

EDESE, *Ædesius*, *A'd'ééios*, (d) Cappadocien, succéda à Jamblichus dans la charge d'enseigner publiquement. Il étoit d'une très-illustre famille parmi les siens; mais il avoit peu de biens. Eunape a écrit sa vie fort au long, que l'on peut consulter.

EDESE, *Edesus*, Poète Chré-

tien, qui vivoit dans les Gaules au cinquième siècle. On croit qu'il étoit de la ville d'Arles, ou au moins qu'il y faisoit sa demeure ordinaire. Il fut dans une liaison très-étroite avec St. Hilaire, évêque d'Arles, dont il célébra les vertus dans un poème en vers hexamètres, où il faisoit l'éloge de ce Saint Prélat. Saint Honorat, évêque de Marseille, appuie sur le témoignage d'Edeſe, auquel il donne toujours la qualité de Saint, ce qu'il rapporte des actions merveilleuses de Saint Hilaire. Le poème d'Edeſe ne subsiste plus aujourd'hui. Il n'en reste que douze vers rapportés par Saint Honorat dans la vie de Saint Hilaire, & par Dom Rivet, dans son Histoire Littéraire de la France, à la suite de l'éloge du poète Edeſe.

EDÉSIE, *Edeſia*, Déesse. Voyez Bibésie.

EDÉSIE, *Edeſia*, femme du philosophe Hermias, & parente du célèbre Syrianus, qui enseigna à Athènes la philosophie de Platon dans le cinquième siècle, étoit une des plus belles & des plus vertueuses femmes de la ville d'Alexandrie. Elle vécut dans une grande union avec son mari, & eut tant de charité pour les pauvres, qu'elle engagea même son bien pour soulager leur indigence. Étant demeurée veuve avec deux enfans, Ammonius & Héliodore,

(a) Mich. c. 4. v. 8.

(b) Paral. L. I. c. 23. v. 23.

(c) Tit. Liv. L. XXVII. c. 17.

(d) Eunap. p. 32. & seq.

qu'elle voulut faire héritiers de la science de leur père, aussi bien que de son patrimoine, elle passa avec eux à Athènes, accompagnée d'Hierax, frère de Synéius. La vertu de cette Dame fut louée de tous les Philosophes de la Grece, entre autres de Proclus, qui tenoit un rang considérable parmi eux.

EDÉSSE, *Ædessa*, *Edeffa*, *Αἰδεσσα*, *E. Jeddessa*, (a) ville de Macédoine, capitale de l'Emathie, étoit située sur le fleuve Erigonon, à huit lieues de Pella, du côté de l'occident, & à quatorze de Thessalonique. Justin dit que Caranus s'empara de cette ville, ayant pour guide un troupeau de chèvres, que le mauvais tems faisoit retirer, & à la faveur d'un épais brouillard mêlé de pluie, qui cacha sa marche aux habitans. De-là vient qu'il nomma cette ville Egées, d'un mot Grec, qui signifie une chevre. Les Rois de Macédoine eurent long-tems leur sépulture dans cette ville, fondés sur un prétendu oracle, que tant que cette ville seroit le tombeau de ceux de la race de Perdiccas, roi de Macédoine, sa famille auroit toujours son royaume pour héritage. On prétend que cette famille s'éteignit en Alexandre le Grand, qui, comme chacun sçait, ne fut pas enseveli dans cette ville. On la nomme maintenant Vodena, & la rivière

qui y passe, Wistrisa. Voyez Egés, ville de Macédoine.

Il convient d'observer que Ptolémée distingue Edesse d'Egés, autrement Egée ou Egées, quoique d'autres Auteurs n'en fassent qu'une seule ville.

EDÉSSE, *Edeffa*, *E Jeddessa*. (b) ville de Mésopotamie, située à la gauche de l'Euphrate, fut bâtie, selon Eusebe, par Séleucus, roi de Syrie. Si on en croit Isidore, elle avoit été fondée par Nemrod. Pline nous apprend qu'elle se nommoit autrefois Antioche, & qu'elle fut aussi appelée Callirhoé, à cause d'une fontaine qui y couloit.

Cette ville, qui devint la capitale de l'Osroène, fut presque entièrement ruinée par un tremblement de terre, vers l'an de Jesus-Christ 525, sous l'empire de Justin, qui fournit de grandes sommes d'argent pour la réparer, & qui de son nom, la fit appeller Justinopolis. Elle est célèbre dans l'Histoire ecclésiastique, sur-tout à cause d'Abgar, roi d'Edesse. Eusebe dit que l'on conservoit dans les archives de cette ville, une lettre que ce Prince avoit écrite à notre-Seigneur, avec la réponse qu'on prétendoit que Jesus-Christ lui avoit faite. Il rapporte ces deux lettres, & ajoute qu'Abgar fut instruit à la foi, & baptisé par un des soixante-douze disciples, nom-

(a) Just. L. VII. c. 1. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XLV. c. 29. Strab. p. 323.

(b) Ptolem. L. V. c. 18. Plin. T. I. p. 268. Tacit. Annal. L. XII. c. 12.

mé Thadée. Les Grecs ont aussi débité que le même Thadée y avoit laissé le portrait du Sauveur du monde. Le premier qui en a parlé, c'est Evagre, & il cite le témoignage de Procope, qui néanmoins ne parle que de la lettre de Jesus-Christ à Abgare, encore ne la croit-il pas fort authentique. Quoi qu'il en soit, on a attribué à cette lettre, selon Procope, ou à l'image, selon Evagre, la délivrance d'Edeffe, lorsqu'elle fut assiégée par Cosroës, roi de Perse, sous l'empereur Justin.

Cette ville étoit épiscopale. Ibas, métropolitain d'Edeffe, est nommé par Théodoret. Euloge d'Edeffe souscrivit au premier concile de Constantinople. Norinus signa la lettre synodale de la province d'Osrhoëne à l'empereur Léon, & Amazonius est nommé dans le cinquième concile général.

Edeffe est appelée Rhoas, Rhoasse, ou Rhœa, par divers Auteurs. Massius semble être de leur sentiment, lorsqu'il dit que les Arabes la nomment Rohai, ou, avec l'article, Orrhai. Pierre Gilles la nomme Orfa, & Baudrand Orpha. Ortélius doute si c'est la même ville d'Edeffe, que Plinè nomme Bambyx; car, dit-il, Guillaume de Tyr prétend que cette dernière est la même que Rages, de laquelle il est fait mention au livre de Tobie. Les interpretes de Ptolémée n'en doutent point,

(a) Roll. Hist. Rom. T. I, p. 265. T. II. Avant-prop. p. XVII. & suiv. T. VIII, p. 23, 426. & suiv.

& marquent cette ville d'Edeffe, *Bambyca*, *Erech*, & *Rages*, comme divers noms d'un même lieu.

Une ville de Syrie fut nommée Edeffe, selon Étienne de Byzance, du nom de celle de Macédoine, à cause d'un ruiffeau. Cellarius prétend avec bien de la vraisemblance que le nom d'Edeffe, pris pour une ville d'Orient, signifie toujours dans les Auteurs, la ville capitale de l'Osrhoëne. Cette dernière avoit donné le nom d'*Edeffena Regio*, au pays dont elle étoit chef-lieu. Ce n'étoit qu'une toparchie, dont les Seigneurs prenoient la qualité de Rois.

EDILES, *Ædiles*, (a) magistrats Romains, ainsi appelés du mot Latin *Ædes*, qui signifie bâtimens, édifices. On verra bientôt le rapport de ce nom avec leurs fonctions.

Les premiers Ediles furent établis la même année que les Tribuns du peuple. C'étoient pour lors des officiers subalternes, destinés à exécuter les ordres des Tribuns, qui se déchargeoient sur eux du soin de quelques affaires moins importantes. Ils avoient l'intendance des édifices, tant publics que particuliers, d'où leur vint leur nom; celle des jeux qu'on donnoit au peuple, & celle de la police, qui les obligeoit de veiller à la sûreté & à la propreté de la ville, à ce qui con-

terne les vivres, & à beaucoup d'autres soins pareils, dont on comprend que le détail devoit avoir beaucoup d'étendue. Il fut ordonné aussi dans la suite, que les décrets du Sénat, aussi-tôt après qu'ils auroient été arrêtés par la compagnie, feroient remis entre leurs mains, pour être déposés dans le temple de Cérès, afin que les Consuls ne fussent point maîtres d'y faire aucun changement. On éliroit les Édiles tous les ans au nombre de deux, dans la même assemblée que les Tribuns; & ils étoient toujours tirés du corps du peuple.

Les Plébeïens demeurèrent seuls chargés des fonctions de l'Édilité pendant l'espace de cent vingt-sept ans, jusqu'à l'an de Rome 388. Le Sénat alors, qui venoit de se réconcilier avec le peuple, en accordant à ceux de ce corps une des deux places de Consuls, crut devoir marquer aux Dieux sa reconnaissance pour un événement aussi considérable que celui-là, qu'il n'attribuoit qu'à un effet singulier de leur protection. Il ordonna donc qu'on célébrât les grands jeux, & qu'aux trois jours que duroient les fêtes Latines, qui étoient toujours accompagnées de ces jeux, on en ajoutât un quatrième. Les Édiles ayant refusé dans cette occasion de donner les grands jeux dont ils avoient peine à faire la dépense à leurs propres frais, les jeunes Patriciens offrirent de bonne grâce & avec

joie de s'en charger, à condition qu'on leur accorderoit les honneurs de l'Édilité. Leur offre fut acceptée avec de grandes marques d'approbation & de reconnaissance, & il fut ordonné par un décret du Sénat, que tous les ans on procéderoit à l'élection de deux Édiles, tirés du corps des Patriciens. Ainsi, il y eut depuis ce tems-là deux sortes d'Édiles à Rome. Les uns furent appelés Édiles Plébeïens; les autres Édiles Curules, parce qu'ils avoient le droit de la chaise Curule ornée d'ivoire, qui se plaçoit sur le char dans lequel ils se faisoient porter, distinction attachée aux grandes charges de la République.

Jules César ajouta, pour avoir l'inspection sur les bleds, deux Édiles, qui furent nommés pour cette raison *Cereales*. Mais ceux-ci, outre qu'ils ne sont venus que fort tard, sont moins connus dans l'Histoire. C'est pourquoy nous ne parlerons que des Édiles Plébeïens, & des Édiles Curules.

Il est difficile de définir au juste la différence des fonctions de ces deux sortes d'Édiles. Cicéron dans la dernière des *Verrines*, marque celles des Édiles Curules, au moins les principales; & il les réduit à l'intendance des jeux qu'on célébroit en l'honneur de différentes divinités, au soin des édifices sacrés, & à la police générale de la ville. Ensuite il rapporte les distinctions d'honneur ac-

cordées aux Édiles, telles qu'étoient le droit de dire son avis dans le Sénat, non suivant la date de sa réception dans la compagnie, mais dans un rang plus honorable; la robe bordée de pourpre, la chaise curule, le droit d'image, si propre à illustrer les familles dans la postérité; tous privilèges attachés à l'exercice des grandes charges de l'État. Il est vraisemblable que les Patriciens n'avoient pris dans l'Édilité que ce qu'elle avoit de plus important pour le bien public, & de plus honorable pour eux; & les trois objets que nous présente le passage de Cicéron, les jeux solennels, les édifices sacrés & publics, la police générale de la ville, paroissent assez de ce genre. Entre toutes ces fonctions, nous considérerons ici principalement celles qui regardent les jeux solennels, parce que c'est la matière qui revient le plus souvent dans l'Histoire.

Pour commencer par les jeux du Cirque, il faut remarquer que les uns étoient ordinaires & réglés, d'autres extraordinaires, & célébrés pour différentes causes & différens besoins qui survenoient. Parmi les derniers, ceux qu'on appelloit *votifs*, *ludi votivi*, sont ceux dont il est parlé le plus souvent dans l'Histoire. Dans les malheurs publics, comme dans une maladie contagieuse, ou après la perte d'une bataille, on célébroit les jeux solennels, pour appaiser la colère des Dieux,

à laquelle on attribuoit ces malheurs. Souvent les Généraux, en partant pour la campagne, & quelquefois dans le feu même du combat, s'engageoient par vœu à faire célébrer des jeux en l'honneur des Dieux, s'ils leur accorderoient la victoire; car, ils étoient intimement persuadés que c'étoit la divinité qui régloit tous les événemens. Quand le peuple Romain eut arrêté qu'on feroit la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, le Consul Acilius, à qui ce département étoit échu par le sort, fit par l'ordre du Sénat, le vœu suivant, dont le Grand-Pontife lui dictoit les paroles. » Si la guerre que le » peuple Romain a déclarée » à Antiochus, réussit, & se » termine selon les desirs du » Sénat & du peuple Romain; » alors, grand-Jupiter, le peuple Romain fera célébrer les » grands jeux pendant dix jours » de suite; l'on offrira des présents à tous les grands Dieux; » & l'on emploiera pour ces » cérémonies, la somme d'argent qui sera fixée par le Sénat. »

Dans ces jeux extraordinaires & votifs, c'étoit le public qui en faisoit les frais; & la somme qu'on y employoit étoit quelquefois réglée sur un nombre ternaire, fort respecté chez les Anciens, & regardé comme religieux & sacré. Après la défaite de Flaminius par Annibal, près du lac de Trasimène, les Romains, pour appaiser la

colere des Dieux, s'engagerent par vœu à faire célébrer les grands jeux, & à y employer la somme de trois cens trente-trois mille, trois cens trente-trois as, & un tiers. Les Généraux obligeoient les ennemis qu'ils avoient vaincus, & souvent même les alliés du peuple Romain, à contribuer pour la dépense de ces jeux. M. Fulvius avoit tiré de plusieurs villes pour cet usage, cinquante-cinq milles livres, *centum decem pondo auri*. Le Sénat qui trouvoit cette somme trop considérable, consulta les Pontifes, pour sçavoir s'il étoit nécessaire de l'employer toute entière à cet usage. Ils répondirent que non, & en conséquence, on permit à M. Fulvius d'en prendre ce qu'il voudroit, pourvu que cela ne passât pas la somme de quatre-vingt mille as, c'est-à-dire, quatre mille livres. Quelques années après, le Sénat fixa la même somme à Q. Fulvius sur celle qu'il avoit tirée des Espagnols. Ce qui avoit donné lieu à cette dernière fixation, c'étoient les dépenses extraordinaires qu'on avoit faites pour les jeux représentés par Ti. Sempronius Edile, & qui avoient été à charge, non seulement à l'Italie & aux alliés Latins, mais aux provinces même du dehors.

Dans ces jeux votifs, nous ne voyons point quelle étoit la part qu'y prenoient les Édiles, si ce n'est qu'il est vraisemblable qu'ils étoient chargés, en qua-

lité de Magistrats de la police, d'y maintenir le bon ordre. Il n'en étoit pas ainsi des jeux dont la représentation étoit attachée à leur charge, c'est-à-dire, des jeux de Cérès, des jeux floraux & des grands jeux, ou jeux Romains. La célébration de ces jeux se faisoit aux frais & aux dépens des Édiles; & il en étoit de même des jeux Plébeïens pour les Édiles du peuple.

Comme les jeux étoient toujours précédés d'une procession solennelle, où l'on portoit en pompe les images & les statues des Dieux, où les Pontifes, les Prêtres, les Augures, & tous les officiers attachés au culte des Dieux & de la religion, marchaient en habits de cérémonie; les Édiles étoient chargés de tenir les rues & les places par où devoit passer la procession, ornées le plus magnifiquement qu'il étoit possible, de tapis d'étoffes précieuses, de tableaux, de statues. Ils mettoient pour cela à contribution, pour ainsi dire, tous leurs amis, & les provinces même où ils avoient quelque crédit. C'étoit aussi aux Édiles à fournir les chars, les chevaux, les écuyers qui les conduisoient, les gladiateurs, les récompenses qu'on donnoit aux vainqueurs. Une de leurs grandes attentions étoit de ramasser le plus qu'ils pouvoient de bêtes rares & curieuses, comme des lions, des tigres, des pantheres, spectacle fort agréable au peuple.

Sylla attribuoit le refus qu'il avoit éprouvé la première fois qu'il demanda la Préture, au dessein qu'avoit le peuple de le forcer à prendre l'Édilité, parce que son amitié avec Bocchus faisoit espérer au peuple de beaux jeux, où l'on verroit des bêtes rares qui lui seroient envoyées d'Afrique. On peut voir dans les lettres de Cœlius, avec quelle vivacité il pressoit Cicéron, qui étoit dans son gouvernement de Cilicie, de se donner du mouvement pour lui procurer des panthères. Tous ces soins & beaucoup d'autres que nous passons, entraînoient nécessairement de grandes dépenses.

Il en faut dire autant des jeux Scéniques. Il n'y avoit point à Rome de théâtre. Il falloit que les Édiles en fissent construire un nouveau tous les ans; & en égard à la quantité du peuple qui devoit y trouver place, à quels frais un tel ouvrage ne montoit-il point? Il falloit l'orner & l'embellir de tout ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus magnifique. C'étoient les Édiles qui payoient les acteurs ou comédiens, aussi-bien que la musique, car on n'exigeoit rien des spectateurs. C'étoient eux aussi qui payoient au Poète le prix de la pièce qui devoit être représentée. Suétone nous apprend que Térence eut pour la comédie intitulée l'*Eunuque*, huit mille pièces, *octo millia nummum*, [ou *sestertium*, ce qui est la même chose], c'est-à-

dire, mille livres; ce qui étoit en ce tems-là une somme fort considérable.

Quiconque aspiroit aux honneurs, ne pouvoit se dispenser de ces dépenses. L'Édilité étoit la première des dignités Curules de Rome; l'âge d'entrer dans l'exercice de cette charge étoit 37 ans. Deux ans après venoit la Préture; & après un pareil intervalle de deux autres années, le Consulat. Or, la manière dont on s'étoit conduit dans l'Édilité, & dans la représentation des jeux, contribuoit beaucoup à gagner ou à aliéner le peuple par rapport aux dignités qui devoient suivre. Mamercus, homme très-riche & très-puissant, dans la demande qu'il fit du Consulat, essuya un refus honteux, parce qu'il s'étoit dispensé de passer par l'Édilité, dans la crainte des dépenses que cette charge entraînoit nécessairement. Le peuple, comme nous l'avons déjà remarqué, étoit infiniment sensible au plaisir des spectacles, soit du Cirque, soit du théâtre, & il y passoit des journées entières sans s'ennuyer.

C'étoit donc un puissant moyen de lui plaire, & de se le rendre favorable dans la distribution des charges, que de lui procurer des jeux & des spectacles qui lui étoient si agréables. Les citoyens les plus sages & les mieux intentionnés étoient obligés de ménager sa délicatesse, qui sur ce point étoit extrême; mais, ils le faisoient avec re-

tenue & modération, évitant avec un égal soin les deux excès opposés d'une avarice fardée, & d'une prodigalité fastueuse; & réglant la quantité de leurs dépenses sur celle de leurs revenus. C'est ainsi que Cicéron se conduisit dans son Édilité. Il nous apprend lui-même que les frais qu'il y fit ne monterent qu'à une somme très-médiocre, & que cependant la Préture & le Consulat lui furent déferés par le peuple avec des marques de distinction très-flatteuses pour lui. Julius Agricola se conduisit avec la même prudence dans les jeux que sa charge de Préteur l'obligea de donner au public. Il garda dans cette frivole cérémonie un sage tempérament entre une raison trop austère qui interdit tout, & une magnificence qui ne connoit point de bornes, évitant un luxe fastueux, mais employant pour ces jeux une noble dépense capable de lui faire honneur. Cicéron avoit sçu mériter l'estime & la faveur de ses concitoyens par des qualités plus solides & plus essentielles, dont le peuple même, tout léger qu'il paroît, marque dans l'occasion qu'il fait réellement plus de cas, que de l'appareil des jeux le plus superbe & le plus magnifique, qui ne le touche que pour des momens, & dont il perd le souvenir presque aussitôt que le spectacle a disparu.

Les petits esprits, dont tout le mérite consiste dans leurs richesses, font consister leur

gloire à en faire parade, & à les donner en spectacle au peuple. C'est ce qui fit porter, dans les derniers tems de la République, la magnificence des jeux à des dépenses énormes & incroyables, auxquelles Tite-Live a raison de dire que le revenu des Princes les plus opulens auroit à peine suffi.

L'Édilité de M. Scaurus, que l'on peut placer l'an de Rome 694, nous en fournit un mémorable exemple. Le bâtiment qu'il construisit, étoit, selon Pline, le plus grand ouvrage qui eût été fait jusques-là de main d'homme; aussi solide que s'il eût dû subsister éternellement, & il ne devoit néanmoins durer qu'un mois tout au plus. C'étoit un théâtre. La scène avoit trois rangs de colonnes, dont le nombre montoit jusqu'à trois cens soixante. La partie inférieure de la scène étoit de marbre; celle du milieu, de verre ou de cristal; celle d'en-haut de planches dorées. Les colonnes d'en bas avoient trente-huit pieds de hauteur. Il y avoit trois mille statues d'airain placées entre les colonnes. Le parterre & l'amphitéâtre pouvoient contenir quatre-vingt mille hommes. Les étoffes précieuses, les tapis & tapisseries, les tableaux, en un mot, tout l'appareil & l'ornement du théâtre montoit à une somme si énorme, que ce qui resta après que M. Scaurus en eut employé une grande partie pour orner sa maison de la ville, ayant été trans-

porté à Tusculum dans sa maison de campagne, & entièrement brûlé dans un incendie, la perte fut estimée douze millions cinq cens mille livres. *HS mil-lies*, c'est-à-dire, *sestertium mil-lies centena millia*. Quand le tems du spectacle fut fini, M. Scaurus fit conduire toutes les colonnes dans sa maison. L'entrepreneur, chargé de l'entretien des égoûs, exigea de cet Édile qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant de colonnes si pesantes pourroit causer aux voutes, qui depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire, depuis près de cinq cens ans, étoient toujours demeurées fermes sans aucune altération; & elles soutinrent encore une si violente secousse sans s'ébranler.

Pline a raison de s'écrier que l'Édilité de M. Scaurus acheva de ruiner & de renverser les mœurs publiques; *cujus nescio an Ædilitas maximè prostraverit mores civiles*. Croiroit-on qu'en si peu de tems le luxe eût pu faire de si rapides progrès? On avoit fait un crime à L. Crassus d'avoir fait porter dans sa maison six petites colonnes de marbre, qui n'avoient que douze pieds de hauteur; c'étoient les premières qu'on eût vues à Rome; & trente ans après, ou environ, les Magistrats voient porter dans celle de M. Scaurus trois cens soixante colonnes d'une hauteur extraordinaire. Ils le voient, & le souffrent; & cela, dit Pline, à la vue & sous les yeux du Grand Jupiter & des autres

Dieux, dont les statues n'étoient que de terre ou d'argile. Mais, les Magistrats reconnoissent leur impuissance, & avouent que le luxe est plus fort que les loix, & ils aiment mieux ne point faire de réglemens, que de les voir violer avec hardiesse & impunité.

C'est une maxime quelquefois nécessaire dans la politique, dont Tibere fit usage dans une occasion assez semblable à celle-ci. Sur les plaintes des Édiles, au sujet du luxe porté à un point qui ne pouvoit plus se souffrir, le Sénat qui avoit été consulté, remit l'affaire à la prudence de l'Empereur. Tibere, après avoir long-tems délibéré de l'ordre qu'on y pourroit apporter, si le remède ne seroit point plus dangereux que le mal, combien il lui seroit honteux d'entreprendre une chose dont il ne pourroit venir à bout, ou dont l'exécution seroit fatale aux plus illustres familles, insinua au Sénat, dans une belle & longue réponse qu'il lui fit, que dans l'état où étoient les choses, il seroit peut-être plus sage de ne point toucher à des désordres, qui par une longue impunité, avoient pris le dessus, que d'entreprendre une réforme qui ne serviroit qu'à mettre en évidence la foiblesse & l'impuissance des réformateurs.

Voici un fait qui mérite bien d'être rapporté. Les Édiles, sur la fin de la République, donnoient des couronnes d'or aux acteurs, aux musiciens, aux
joueurs

joueurs d'instrumens & aux autres artistes qui servoient aux jeux. Caton engagea Favonius à ne distribuer dans son édilité que des couronnes de branches d'olivier, suivant l'usage qui se pratiquoit aux jeux Olympiques ; cependant, Curion, le premier Édile, donnoit dans un autre théâtre, des jeux magnifiques & des présens proportionnés ; mais, comme Caton présidoit aux jeux de Favonius, les acteurs, les musiciens, les joueurs d'instrumens, en un mot, tout le peuple quitta les jeux magnifiques de Curion pour voler à ceux de son collègue, tant la seule présence de Caton influoit encore dans l'État.

Il y avoit encore des Édiles dans les villes municipales, qui y avoient la même autorité que les Édiles de Rome dans la capitale de l'Empire.

On apprend aussi par plusieurs inscriptions, qu'il y avoit un Édile alimentaire ; ce qui est marqué par ces commencemens de mots, *Ædil. Alim.* dont la fonction étoit, à ce qu'on croit, de pourvoir à la nourriture des personnes qui étoient à la charge de l'État, quoique quelques-uns leur en assignent une autre.

On a aussi trouvé sur une ancienne inscription les mots *Ædilis Castrorum*, Édile de camp ; soit que ce fût un officier chargé de la police du camp, soit

qu'il ne dût se mêler que de ce qui concernoit la subsistance des troupes, comme nos munitionnaires généraux & nos intendans d'armée. On ne trouve plus d'Édiles dans l'Histoire depuis Constantin.

EDISSE, *Edissa*, (a) port de mer de Sicile, dont parle Cicéron dans une de ses harangues contre Verrès. Cluvier a cru qu'Edisse étoit pour Odyssée ou Odyssie, promontoire dont il est fait mention dans Ptolémée, & qui est aujourd'hui Capo ou Porto de Marzo. Mais, il y a des Sçavans qui pensent que le port d'Edisse est actuellement Porto de Paù, qui est assez éloigné de Porto de Marzo.

EDISSE, *Edissa*, (b) appelée autrement Esther. Voyez Esther.

EDITH, *Edith*. Les anciens Rabbins donnent ce nom à la femme de Loth, & celui de Plutith à une de ses filles. Edith en Hébreu signifie témoignage, parce que la femme de Loth changée en statue de Sel, est un monument qui rend témoignage de son incrédulité.

EDITION, *Editio*, terme qui, parmi les Romains, se disoit de ces spectacles que le peuple avoit imposés à certains Magistrats, qui les donnoient à leurs frais, qu'on désignoit par *munus editum*, *edere munus*, dont ils étoient appelés les éditeurs, *editores*, & qui en ruinerent un

(a) Cicér. in Verr. L. V. c. 86. Ptolem. L. III. c. 4.

(b) Esth. c. 2. v. 7.

si grand nombre. Les Questeurs, les Préteurs, &c. étoient particulièrement obligés à cette dépense. S'il arrivoit à un Magistrat de s'absenter, le fisc la faisoit pour lui, & en poursuivoit le remboursement à son retour. Ceux qui s'y soumettoient de bonne grace, indiquoient le jour par des affiches, le nombre & l'espèce des gladiateurs, le détail des autres jeux, & cela s'appelloit *munus ostendere, prænuntiare*. Cette largesse donnoit le droit de porter en ce jour la robe prétexte, de se faire précéder de licteurs, de traverser le cirque sur un char à deux chevaux, & quelque fois l'honneur de manger à la table de l'empereur. Si les spectacles étoient poussés fort avant dans la nuit, on étoit obligé de faire éclairer le peuple avec des flambeaux.

EDITUES, Æditui. Voyez Ædituus.

EDNA, Edna, E'dnè, (a) Lévitte, qui, au retour de la captivité de Babylone, quitta sa femme qu'il avoit épousée contre la loi.

EDNAS, Ednas, (b) nom de deux vaillans hommes de la tribu de Manassé, qui se détachèrent de son parti, pour embrasser celui de David.

EDNAS, Ednas, E'dnas, (c) le premier des officiers de l'armée de Josaphat, roi de Juda.

(a) Esdr. L. I. c. 10. v. 30.

(b) Paral. L. I. c. 12. v. 20.

(c) Paral. L. II. c. 17. v. 14.

(d) Genes. c. 25. v. 25, 30.

EDO, Edon, Ædo, Ædon. Voyez Aëdo, & Aëdon.

EDOM, Edom, E'dòm, (d) autrement Esaü, fils d'Isaac, & frere de Jacob. Le nom d'*Edom*, qui signifie roux, ou rouge, lui est donné à cause qu'il vendit son droit d'aînesse à Jacob, pour un mets de lentille qui étoit roux, ou à cause de la couleur de son poil & de son teint. On peut voir l'article d'Esaü. L'*Idumée* tire son nom d'*Edom*, & souvent dans l'Écriture elle est appelée pais d'*Edom*.

EDOMIA, Edomia, village de Palestine, situé à douze milles de Sichem, vers l'Orient, selon Eusebe de Césarée & S. Jérôme. Il étoit dans la tribu de Benjamin. Le premier dit que, de son tems, c'étoit un village de l'Acrabatene. Le P. Bonfrerius observe que l'Écriture ni de la Vulgate, ni de la version des Septante, ne place dans la tribu de Benjamin aucune ville de ce nom, ni même d'aucun nom qui en approche.

EDON, Edon, nom d'une montagne. Voyez Edonus.

EDONIDES, Edonides, (e) nom qu'on donna aux Prêtres de Bacchus, parce qu'elles célébroient les mystères de ce dieu sur le mont Edon ou Edonus, où elles couroient les cheveux épars.

EDONIENS, Edoni, Edonii, H'doni, (f) peuple de Thrace,

(e) Plut. T. I. p. 665.

(f) Herod. L. VII. c. 110, 114. Horat. L. II. Ode 5. v. 26. & seq. Plin. T. I. p. 203. Thucyd. p. 321.

ainsi nommé à cause d'Edonus, frere de Mygdon, selon Étienne de Byzance. Les Édoniens avoient leurs demeures le long du Strymon, comme il paroît par un passage d'Apollodore, où il est parlé de Druas, roi des Édoniens, qui habitoient autour du fleuve Strymon. Hérodote dit que Xerxès trouva des ponts tout faits sur le Strymon, auprès des neuf chemins des Édoniens. Théocrite, meilleur Poète qu'habile Géographe, place assez mal les Édoniens vers l'Hebre. Il est vrai que Pline les y place aussi. Lycophron les place beaucoup mieux; mais son Scholiaste ne sçait ce qu'il dit, quand il distingue les *Edoni* des *Edones*; il met les derniers au bord de la mer, & les premiers plus avant dans les terres. Ils étoient braves; mais ils étoient aussi grands ivrognes. Horace parlant d'une réjouissance qu'il vouloit faire, au retour d'un de ses amis, dit qu'il ne témoignerait pas ce jour-là moins de fureur que les Édoniens dans leurs débauches.

Non ego sanilius

Bacchabor Edonis; recepto

Dulce mihi furere est amico.

C'est le sens que M. Dacier donne à ce passage. Acron l'explique par les Bacchantes Édoniennes ou de Thrace. Suidas nomme Édonienne une sorte de robe, qu'il ne décrit point. Les Latins ont diversement nommé

(a) Plin. T. I. p. 315.

ce peuple *Edones*, *Hedones*, *Edones*, *Odonas*, *Udonas*, *Edoni* & *Edonii*.

EDONIENS, *Edones*, (a) nation Scythe, qui habitoit au fond de l'Asie. Il ne faut pas confondre ces Édoniens avec ceux dont il est parlé dans l'article précédent.

EDONIS, *Edonis*, *H'Edonis*, (b) contrée de la Thrace ou de la Macédoine; car elle étoit sur les frontières de ces deux pays, & les Macédoniens s'en rendirent maîtres. Ptolémée, qui la met entièrement dans la table ou chapitre dans lequel il traite de la Macédoine, y place au bord de la mer Néapolis, que ses Interpretes expliquent par *Christopoli* & *Æsima*, plus vers les terres Scotusa, Berga, Gaforus, Amphipolis & Philippes. Il donne deux noms à cette contrée, *Edonis* & *Odomanice*. Solin, traitant de la Macédoine, dit que ce qu'on appelloit autrefois les Édoniens, la terre de Mydon & l'Emathie, tout cela étoit réuni, de son tems, sous le nom uniforme de Macédoine; mais, après avoir mis les Édoniens dans la Macédoine, il ne devoit pas dire qu'elle étoit séparée de la Thrace par le fleuve Strymon, car la plus grande partie de l'Edonide étoit au-delà, c'est-à-dire, à l'orient de ce fleuve.

EDONIS, *Edonis*, *H'Edonis*, est un des noms que porta la ville d'Antandre. Voyez Antandre.

I (b) Ptolem. L. III. c. 13.

F ij

EDONUS, *Edonus*, (a) épithète ou surnom que Virgile donne au vent Borée; sur quoi Servius remarque qu'Édon étoit quelque montagne de Thrace; cette montagne, dans Pline, est appelée Edonus.

Le P. de la Rue, sur le même passage, explique Edonus par Thrace, ou qui habite le pays de Thrace. Il cite à ce sujet Étienne de Byzance & Strabon, selon lesquels les *Edoni* étoient un peuple de Thrace, dont on ne sçait pas la demeure fixe. Le même Strabon appelle du surnom d'Edonus, ou Edonien, Lycurgue, roi de Thrace; & Stace dit les hivers Edoniens, pour dire un hiver de Thrace, c'est-à-dire, un rude hiver; car la Thrace a été regardée par les Grecs comme le siège de l'hiver & de la bise. En effet, le vent de nord, par rapport aux Grecs, venoit de Thrace. Plutarque le Géographe dit: « Le Strymon est un » fleuve de Thrace, proche la » ville Edonide, κατὰ πόλιν » Ἡδονίδα. » Sur quoi Maussac, habile Critique, fait cette remarque: mais quelle étoit cette ville d'Édon? Je n'en connois point d'autre, poursuit-il, qu'Antandre, qu'Étienne de Byzance dit, sur l'autorité d'Aristote, avoir été nommée Edonis ou Edonide, & avoir été la demeure des Cimmériens. Maussac n'a garde de dire que ce

soit la même; car, selon le même Étienne de Byzance, Antandre étoit au pied du mont Ida, près de la Mysie & de l'Éolide, au lieu que la ville, de laquelle parle Plutarque, étoit à l'autre bord de la mer Égée, dans la Thrace, auprès du fleuve Strymon. La conjecture qu'il donne ensuite est plus juste. La terre d'Édon, dit-il, c'est la Thrace, & peut-être que Plutarque a voulu dire γῆναι pour πόλιν, la terre d'Edon, pour la ville d'Edon, Mais rien n'empêche que Plutarque n'ait dit πόλιν Ἡδονίδα, pour signifier une ville de Thrace, de laquelle il ne donne point le nom propre.

EDONUS, *Edonus*, Prince qui donna son nom aux Edoniens. Voyez Edoniens.

EDRAI, *Edrai*, Ἐδραϊμ, (b) ville de Palestine, située dans le pays de Galaad. Saint Jérôme & Eusebe la nomment Edraei. Ce fut auprès de cette ville, qu'Og, roi de Basan, fut défait avec son armée. Saint Jérôme dit, après Eusebe, que c'étoit la même qu'Adara, ville fameuse de l'Arabie, à vingt-quatre milles de Bosra; mais, par la négligence des copistes, on lit dans son livre *ab Ostra*, pour *à Bosra*, ou *Bosra*. Cette faute a été remarquée par le P. Bonfrerius & le Clerc. Cette ville est placée par le premier de ces deux Modernes, vers les

(a) Virg. *Aeneid.* L. XII. v. 36. Strab. p. 470, 471. Plin. T. I. p. 207, 281.

(b) Numer. c. 21. v. 33. Deuter. 3. v. 1, 10. Paral. L. I. c. 5. v. 11.

confins méridionaux du royaume d'Og & de la demi-tribu de Manassé. C'est ce que semblent demander les passages cités du livre des Nombres & du Deutéronome, parce que, dans le même chapitre, elle est mise sur les mêmes limites que Selcha, dont la position est fixée par le premier livre des Paralipomènes.

EDRAI, *Edraï*, (a) autre ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Nephthali. Eusebe la nomme Edraei. L'Hébreu porte Edrey ou E-drehi.

EDRAI, *Edraï*, ville de Palestine, la même qu'Eder. *Voyez* Eder.

EDRIS, *Edris*, nom que les Musulmans donnent à Enoch.

EDUCA, EDULIA, EDULICA, *Educa*, *Edulia*, *Edulica*, la même qu'Edufe. *Voyez* Edufe.

EDUCATION, *Institutio*. C'est le soin que l'on prend de nourrir, d'élever & d'instruire les enfans. Ainsi l'éducation a pour objets, 1.^o La santé & la bonne conformation du corps; 2.^o Ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit; 3.^o Les mœurs, c'est-à-dire, la conduite de la vie, & les qualités sociales. Trois objets de la dernière importance, sur lesquels il y auroit bien des choses à dire; mais nous renvoyons le Lecteur aux excellens traités que nous avons sur cette matière,

nous contentant de placer ici quelques réflexions générales.

I.

De l'Education en général.

Les enfans, qui viennent au monde, doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre; leur Education est donc l'objet le plus intéressant, 1.^o pour eux-mêmes, que l'Education doit rendre tels, qu'ils soient utiles à cette société, qu'ils en obtiennent l'estime, & qu'ils y trouvent leur bien être; 2.^o pour leurs familles, qu'ils doivent soutenir & décorer; 3.^o pour l'État même, qui doit recueillir les fruits de la bonne Education que reçoivent les citoyens qui le composent.

Tous les enfans qui viennent au monde, doivent être soumis aux soins de l'Education, parce qu'il n'y en a aucun qui naisse tout instruit & tout formé. Or, quel avantage ne revient-il pas tous les jours à un État, dont le chef a eu de bonne heure l'esprit cultivé, qui a appris dans l'Histoire, que les Empires les mieux affermis sont exposés à des révolutions; qu'on a autant instruit de ce qu'il doit à ses sujets, que de ce que ses sujets lui doivent; à qui on a fait connoître la source, le motif, l'étendue & les bornes de son autorité; à qui on a appris le seul moyen solide de la conserver & de la faire respecter, qui est

(a) Josu, c. 19. v. 37.

d'en faire un bon usage? *Erudimini qui judicatis terram.* Quel bonheur pour un État dans lequel les Magistrats ont appris de bonne heure leurs devoirs, & ont des mœurs ; où chaque citoyen est prévenu qu'en venant au monde, il a reçu un talent à faire valoir ; qu'il est membre d'un corps politique, & qu'en cette qualité il doit concourir au bien commun, rechercher tout ce qui peut procurer des avantages réels à la société, & éviter ce qui peut en déconcerter l'harmonie, en troubler la tranquillité & le bon ordre ! Il est évident qu'il n'y a aucun ordre de citoyens dans un État, pour lesquels il n'y eût une sorte d'Education qui leur seroit propre ; Education pour les enfans des souverains, Education pour les enfans des grands, pour ceux des magistrats, &c. Education pour les enfans de la campagne, où, comme il y a des écoles pour leur apprendre les vérités de la religion, il devroit y en avoir aussi dans lesquelles on leur montrât les exercices, les pratiques, les devoirs & les vertus de leur état, afin qu'ils agissent avec plus de connoissance.

Si chaque sorte d'éducation étoit donnée avec lumière & avec persévérance, la patrie se trouveroit bien constituée, bien gouvernée, & à l'abri des insultes de ses voisins.

L'Education est le plus grand bien que les peres puissent laisser à leurs enfans. Il ne se trou-

ve que trop souvent des peres qui, ne connoissant point leurs véritables intérêts, se refusent aux dépenses nécessaires pour une bonne Education, & qui n'épargnent rien dans la suite pour procurer un emploi à leurs enfans, ou pour les décorer d'une charge ; cependant, quelle charge est plus utile qu'une bonne Education, qui communément ne coûte pas tant, quoiqu'elle soit le bien dont le produit est le plus grand, le plus honorable & le plus sensible ? Il revient tous les jours. Les autres biens se trouvent souvent dissipés ; mais, on ne peut se défaire d'une bonne Education, ni, par malheur, d'une mauvaise, qui souvent n'est telle que parce qu'on n'a pas voulu faire les frais d'une bonne :

Sint Mæcenates, non deerunt, flaccæ, Marones.

Vous donnez votre fils à élever à un esclave, dit un jour un ancien Philosophe à un pere riche : Hé bien, au lieu d'un esclave, vous en aurez deux.

Il y a bien de l'analogie entre la culture des plantes & l'Education des enfans ; en l'un & en l'autre la nature doit fournir le fonds. Le propriétaire d'un champ ne peut y faire travailler utilement, que lorsque le terrain est propre à ce qu'il veut y faire produire ; de même un pere éclairé, & un maître qui a du discernement & de l'expérience, doivent observer leur élève ; & après un certain

tems d'observations, ils doivent démêler ses penchans, ses inclinations, son goût, son caractère, & connoître à quoi il est propre, & quelle partie, pour ainsi dire, il doit tenir dans le concert de la société.

Ne forcez point l'inclination de vos enfans, mais aussi ne leur permettez point légèrement d'embrasser un état auquel vous prévoyez qu'ils reconnoîtront dans la suite qu'ils n'étoient point propres. On doit, autant qu'on le peut, leur épargner les fausses démarches. Heureux les enfans qui ont des parens expérimentés, capables de les bien conduire dans le choix d'un état ! Choix d'où dépend la félicité ou le mal-aise du reste de la vie.

I I.

De la culture de l'Esprit.

On peut adoucir l'esprit le plus féroce, dit Horace, pourvu qu'il ait la docilité de se prêter à l'instruction.

Nemo adeo ferus est ut non mitescere possit,

Si modo culturæ patientem commodet aures.

La docilité, condition que le Poète demande dans le disciple, cette vertu, dis-je, si rare, suppose un fond heureux que la nature seule peut donner, mais avec lequel un maître habile mène son élève bien loin. D'un autre côté, il faut que le maître ait le talent de cultiver les esprits, & qu'il est

l'art de rendre son élève docile, sans que son élève s'aperçoive qu'on travaille à le rendre tel, sans quoi le maître ne retirera aucun fruit de ses soins. Il doit avoir l'esprit doux & liant, sçavoir saisir à propos le moment où la leçon produira son effet, sans avoir l'air de leçon ; c'est pour cela que lorsqu'il s'agit de choisir un maître, on doit préférer au sçavant qui a l'esprit dur, celui qui a moins d'érudition, mais qui est liant & judicieux. L'érudition est un bien qu'on peut acquérir ; au lieu que la raison, l'esprit insinuant, & l'humeur douce, sont un présent de la nature. *Docendi recte sapere est principium & fons* ; pour bien instruire, il faut d'abord un sens droit. Mais revenons à nos élèves.

Il faut convenir qu'il y a des caractères d'esprit qui n'entrent jamais dans la pensée des autres ; ce sont des esprits durs & inflexibles, *dura cervice. . . & cordibus & auribus.*

Il y en a de gauches, qui ne saisissent jamais ce qu'on leur dit dans le sens qui se présente naturellement, & que tous les autres entendent. D'ailleurs, il y a certains états où l'on ne peut se prêter à l'instruction ; tel est l'état de la passion, l'état de dérangement dans les organes du cerveau, l'état de la maladie, l'état d'un ancien préjugé, &c. Or, quand il s'agit d'enseigner, on suppose toujours dans les élèves cet esprit de souplesse & de liberté, qui

met le disciple en état d'entendre tout ce qui est à sa portée, & qui lui est présenté avec ordre & en suivant la génération & la dépendance naturelle des connoissances.

Les premières années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément ; en sorte qu'il est souvent bien difficile dans la suite d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours & les exemples des personnes peu sentées & peu éclairées, qui étoient auprès de lui dans ces premières années.

Dès qu'un enfant fait connoître par ses regards & par ses gestes, qu'il entend ce qu'on lui dit, il devrait être regardé comme un sujet propre à être soumis à la juridiction de l'Education, qui a pour objet de former l'esprit, & d'en écarter tout ce qui peut l'égarer. Il seroit à souhaiter qu'il ne fût approché que par des personnes sentées, & qu'il ne pût voir ni entendre rien que de bien. Les premiers acquiescemens sensibles de notre esprit, ou pour parler comme tout le monde, les premières connoissances ou les premières idées qui se forment en nous pendant les premières années de notre vie, sont autant de modèles qu'il est difficile de réformer, & qui nous servent ensuite de règle dans l'usage que nous faisons de notre raison ; ainsi, il im-

porte extrêmement à un jeune homme, que dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire, qu'à ce qui est. Ainsi, loin de lui toutes les Histoires fabuleuses, tous ces contes puériles de fées, de loup-garou, de Juif-errant, d'esprits follets, de revenans, de forciers, & de sortilèges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs & diseuses de bonne aventure, interpretes de songes, & tant d'autres pratiques superstitieuses qui ne servent qu'à égarer la raison des enfans, à effrayer leur imagination, & souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.

Les personnes qui s'amusent à faire peur aux enfans, sont très-repréhensibles. Il est souvent arrivé que les foibles organes du cerveau des enfans en ont été dérangés pour le reste de la vie, outre que leur esprit se remplit de préjugés ridicules, &c. Plus ces idées chimériques sont extraordinaires, & plus elles se gravent profondément dans le cerveau.

On ne doit pas moins blâmer ceux qui se font un amusement de tromper les enfans, de les induire en erreur, de leur en faire accroire, & qui s'en applaudissent au lieu d'en avoir honte ; c'est le jeune homme qui fait alors le beau rôle ; il ne sçait pas encore qu'il y a des personnes qui ont l'ame assez basse pour parler contre leur pensée, & qui assurent d'insi-

gues faussetés du même ton dont les honnêtes gens disent les vérités les plus certaines ; il n'a pas encore appris à se défier ; il se livre à vous , & vous le trompez. Toutes ces idées fausses deviennent autant d'idées exemplaires , qui égarent la raison des enfans. Je voudrois qu'au lieu d'apprivoiser ainsi l'esprit des jeunes gens avec la séduction & le mensonge , on ne leur dit jamais que la vérité.

On devroit leur faire connoître la pratique des arts , même des arts les plus communs ; ils tireroient dans la suite de grands avantages de ces connoissances. Un ancien se plaint que lors que les jeunes gens sortent des écoles , & qu'ils ont à vivre avec d'autres hommes , ils se croient transportés en un nouveau monde : *Ut cum in forum venerint , existiment se in alium terrarum orbem delatos.* Qu'il est dangereux de laisser les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe acquérir eux-mêmes de l'expérience à leurs dépens , de leur laisser ignorer qu'il y a des sectateurs & des fourbes , jusqu'à ce qu'ils aient été séduits & trompés ! La lecture de l'Histoire fourniroit un grand nombre d'exemples , qui donneroient lieu à des leçons très-utiles.

On sent bien que les enfans ne sont pas en état de saisir les raisonnemens combinés ou les assertions , qui sont le résultat de profondes méditations ; ainsi , il seroit ridicule de les entre-

nir de ce que les Philosophes disent sur l'origine de nos connoissances , sur la dépendance , la liaison , la subordination & l'ordre des idées , sur les fausses suppositions , sur le dénombrement imparfait , sur la précipitation , enfin sur toutes les sortes de sophismes. Mais , il seroit à propos que les personnes que l'on met auprès de enfans , fussent suffisamment instruites sur tous ces points , & que lorsqu'un enfant , par exemple , dans ses réponses ou dans ses propos , suppose ce qui est en question , il seroit à propos , dis-je , que le maître sût que son disciple tombe dans une pétition de principe , mais que , sans se servir de cette expression scientifique , il fît sentir au jeune élève que sa réponse est défectueuse , parce que c'est la même chose que ce qu'on lui demande. Avouez votre ignorance ; dites , *je ne sçais pas* , plutôt que de faire une réponse qui n'apprend rien ; c'est comme si vous disiez que le sucre est doux , parce qu'il a de la douceur , est-ce dire autre chose , si non *qu'il est doux parce qu'il est doux* ?

Nous avons déjà remarqué d'après Horace , qu'il n'y a parmi les jeunes gens que ceux qui ont l'esprit souple , qui puissent profiter des soins de l'Education de l'esprit. Mais qu'est-ce que d'avoir l'esprit souple ? C'est être en état de bien écouter & de bien répondre ; c'est entendre ce qu'on

nous dit , précisément dans le sens qui est dans l'esprit de celui qui nous parle , & répondre relativement à ce sens.

Si vous avez à instruire un jeune homme qui ait le bonheur d'avoir cet esprit souple , vous devez sur-tout avoir grande attention de ne lui rien dire de nouveau , qui ne puisse se lier avec ce que l'usage de la vie peut déjà lui avoir appris.

Le grand secret de la didactique , c'est-à-dire , de l'art d'enseigner , c'est d'être en état de démêler la subordination des connoissances. Avant que de parler des dixaines , sçachez si votre jeune homme a idée d'un ; avant que de lui parler d'armée , montrez lui un soldat , & apprenez-lui ce que c'est qu'un capitaine , & quand son imagination se représentera cet assemblage de soldats & d'officiers , parlez-lui du général.

Quand nous venons au monde , nous vivons ; mais nous ne sommes pas d'abord en état de faire cette réflexion , *je suis , donc je vis* , & encore moins celle-ci , *je sens , donc j'existe*. Nous n'avons pas encore vu assez d'êtres particuliers , pour avoir l'idée abstraite d'exister & d'existence. Nous naissons avec la faculté de concevoir & de réfléchir ; mais , on ne peut pas dire raisonnablement que nous ayons alors telle ou telle connoissance particulière , ni que nous-fassions telle ou telle réflexion individuelle , & encore moins que nous ayons quelque

connoissance générale , puisqu'il est évident que les connoissances générales ne peuvent être que le résultat des connoissances particulières. On ne pourroit pas dire que *tout triangle a trois côtés* , si l'on ne sçavoit pas ce que c'est qu'un triangle. Quand une fois , par la considération d'un ou de plusieurs triangles particuliers , l'on a acquis l'idée exemplaire de triangle , on juge que tout ce qui est conforme à cette idée est triangle , & que ce qui n'y est pas conforme n'est pas triangle.

Comment pourroit-on comprendre qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû , si l'on ne sçavoit pas encore ce que c'est que rendre , ce que c'est qu'être dû , ni ce que c'est que chacun ? L'usage de la vie nous l'a appris , & ce n'est qu'alors que nous avons compris l'axiome.

C'est ainsi qu'en venant au monde , nous avons les organes nécessaires pour parler , & tous ceux qui nous serviront dans la suite pour marcher ; mais , dans les premiers jours de notre vie , nous ne parlons pas & nous ne marchons pas encore ; ce n'est qu'après que les organes du cerveau ont acquis une certaine consistance , & après que l'usage de la vie nous a donné certaines connoissances préliminaires ; ce n'est , dis-je , qu'alors que nous pouvons comprendre certains principes & certaines vérités dont nos maîtres nous parlent. Ils les enten-

dent, ces principes & ces vérités, & c'est pour cela qu'ils s'imaginent que leurs élèves doivent aussi les entendre; mais les maîtres ont vécu, & les disciples ne font que commencer à vivre. Ils n'ont pas encore acquis un assez grand nombre de ces connoissances préliminaires que celles qui suivent, supposent: » Notre ame, dit le P. Buffier, dans son traité des premières vérités, notre ame n'opere, qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition, par le rapport mutuel & la connexion réciproque qui est entre notre ame & notre corps. La chose est indubitable, pour- » fuit ce sçavant Métaphysicien, & l'expérience en est journalière. Il paroît même hors de doute, dit encore le P. Buffier, au même traité, que les enfans ont acquis par l'usage de la vie un grand nombre de connoissances sur des objets sensibles, avant que de parvenir à la connoissance de l'existence de Dieu; c'est ce que nous insinue l'Apôtre S. Paul par ces paroles remarquables: (a) *Invisibilia enim ipsius Dei à creatura mundi per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur*. Pour moi, ajoute encore le P. Buffier, je ne connois naturellement le Créateur que par les créatures; je ne puis avoir d'idée de lui qu'autant qu'elles

» m'en fournissent. En effet, » les cieux annoncent sa gloire; (b) *Celi enarrant gloriam Dei*. Il n'est guère vraisemblable qu'un homme, privé dès l'enfance de l'usage de tous ses sens, pût aisément s'élever jusqu'à l'idée de Dieu; mais, quoique l'idée de Dieu ne soit point innée, & que ce ne soit pas une première vérité, selon le P. Buffier, il ne s'ensuit nullement, ajoute-t-il, que ce ne soit pas une connoissance très-naturelle & très-aisée. Ce même Pere très-respectable, dit encore, que comme la dépendance où le corps est de l'ame, ne fait pas dire que le corps est spirituel, de même la dépendance où l'ame est du corps, ne doit pas faire dire que l'ame est corporelle. Ces deux parties de l'homme ont dans leurs opérations une connexion intime; mais la connexion entre deux parties ne fait pas que l'une soit l'autre. « En effet, l'aiguille d'une montre ne marque successivement les heures du jour, que par le mouvement qu'elle reçoit des roues, & qui leur est communiqué par le ressort; l'eau ne sçauroit bouillir sans feu; s'ensuit-il de-là que les roues soient de même nature que le ressort, & que l'eau soit de la nature du feu.

» Nous appercevons clairement que l'ame n'est point le

(a) Ad Rom. Epist. c. I. v. 20,

(b) Psalm. 18. v. 1.

» corps , comme le feu n'est
 » point l'eau , dit le P. Buffier.
 » Ainsi , nous ne pouvons rai-
 » sonnablement nier , ajoute-
 » t-il , que le corps & l'esprit
 » ne soient deux substances
 » différentes. «

C'est d'après les principes que nous avons exposés , & en conséquence de la subordination & de la liaison de nos connoissances , qu'il y a des maîtres qui prétendent que pour faire apprendre aux jeunes gens une langue morte , le Latin , par exemple , ou le Grec , il ne faut pas commencer par les déclinaisons Latines ou les Grecques , parce que les noms François ne changeant point de terminaison , les enfans en disant , *musæ, musæ, musæ, musarum, musis*, &c. , ne sont point encore en état de voir où ils vont ; il est plus simple , disent-ils , & plus conforme à la manière dont les connoissances se lient dans l'esprit , de leur faire étudier d'abord le Latin dans une version interlinéaire , où les mots Latins sont expliqués en François , & rangés dans l'ordre de la construction simple , qui seule donne l'intelligence du sens. Quand les enfans assurent qu'ils ont retenu la signification de chaque mot , on leur présente ce même Latin dans le livre de répétition , où ils le trouvent à la vérité dans le même ordre , mais sans François sous les mots Latins. Les jeunes gens sont ravis de trouver eux-mêmes le mot François qui convient au Latin , & que

la version interlinéaire leur a montré. Cet exercice les anime & écarte le dégoût , & leur fait connoître d'abord par sentiment & par pratique , la destination des terminaisons , & l'usage que les Anciens en faisoient.

Après quelques jours d'exercice , & que les enfans ont vu tantôt *Diana* , tantôt *Dianam* , *Apollon* , *Apollinem* , &c. & qu'en François c'est toujours *Diane* , & toujours *Apollon* ; ils sont les premiers à demander la raison de cette différence , & c'est alors qu'on leur apprend à décliner.

C'est ainsi que pour faire connoître le goût d'un fruit , au lieu de s'amuser à de vains discours , il est plus simple de montrer ce fruit & d'en faire goûter ; autrement , c'est faire deviner , c'est apprendre à définir sans modele , c'est vouloir retirer d'un champ ce qu'on n'y a pas semé.

Dans la suite , à mesure qu'ils voient un mot qui est ou au même cas que celui auquel il se rapporte , ou à un cas différent , *Diana Soror Apollonis* , on leur explique le rapport d'identité , & le rapport ou raison de détermination. *Diana Soror* , ces deux mots sont au même cas , parce que *Diane* & sœur , c'est la même personne ; *Soror Apollinis* , *Apollinis* détermine *Soror* , c'est-à-dire , fait connoître de qui *Diane* étoit sœur. Toute la syntaxe se réduit à ces deux rapports. Cette méthode de

commencer par l'explication, de la manière que nous venons de l'exposer, paroît la seule qui suive l'ordre, la dépendance, la liaison & la subordination des connoissances.

Nous avons déjà observé avec le P. Buffier, que notre ame n'opere qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition; la chose est indubitable, & l'expérience en est journaliere, ajoute ce grand Philosophe.

En effet, les organes des sens & ceux du cerveau ne paroissent-ils pas destinés à l'exécution des opérations de l'ame en tant qu'elle est unie au corps? Et comme le corps se trouve en divers états selon l'âge, selon l'air des divers climats qu'il habite, selon les alimens dont il se nourrit, &c., & qu'il est sujet à différentes maladies, par les différentes altérations qui arrivent à ses parties; de même, l'esprit est sujet à diverses infirmités, & se trouve en des états différens, soit à l'occasion de la disposition habituelle des organes destinés à ses fonctions, soit à cause des divers accidens qui surviennent à ces organes.

Quand les membres de notre corps ont acquis une certaine consistance, nous marchons, nous sommes en état de porter d'abord de petits fardeaux d'un lieu à un autre. Dans la suite, nous pouvons en soulever & en transporter de plus grands; mais, si quelqu'obstruction em-

pêche le cours des esprits animaux, aucun de ces mouvemens ne peut être exécuté.

De même, lorsque parvenus à un certain âge, les organes de nos sens & ceux du cerveau, se trouvent dans l'état requis pour donner lieu à l'ame d'exercer ses fonctions à un certain degré de rectitude, selon l'institution de la nature, ce que l'expérience générale de tous les hommes nous apprend; on dit alors qu'on est parvenu à l'âge de raison. Mais, s'il arrive que le jeu de ces organes soit troublé, les fonctions de l'ame sont interrompues, c'est ce qu'on ne voit que trop souvent dans les imbécilles, dans les insensés, dans les épileptiques, dans les apoplectiques, dans les malades qui ont le transport au cerveau, enfin dans ceux qui se livrent à des passions violentes.

Cette fiere raison, dont on fait tant de bruit,

Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit.

Ainsi, l'esprit a ses maladies comme le corps, l'indocilité, l'entêtement, le préjugé, la précipitation, l'incapacité de se prêter aux réflexions des autres, les passions, &c.

Mais, ne peut-on pas guérir les maladies de l'esprit, dit Cicéron? On guérit bien celles du corps, ajoute-t-il. *His nulla ne est adhibenda curatio? An quodd corpora curari possint, animorum medicina nulla sit?* Une multitude d'observations physi-

ques de médecine & d'anatomie, dit l'auteur de l'Économie animale, nous prouvent que nos connoissances dépendent des facultés organiques du corps. Ce témoignage joint à celui du P. Buffier & de tant de Sçavans respectables, fait voir qu'il y a deux sortes de moyens naturels pour guérir les maladies de l'esprit, du moins celles qui peuvent être guéries ; le premier moyen, c'est le régime, la tempérance, la continence, l'usage des alimens propres à guérir chaque sorte de maladie de l'esprit, la fuite & la privation de tout ce qui peut irriter ces maladies. Il est certain que lorsque l'estomac n'est point surchargé, & que la digestion se fait aisément, les liqueurs coulent sans altération dans leurs canaux, & l'ame exerce ses fonctions sans obstacle.

Outre ces moyens, Cicéron nous exhorte d'écouter & d'étudier les leçons de la sagesse, & sur-tout d'avoir un désir sincère de guérir. C'est un commencement de santé qui nous fait éviter tout ce qui peut entretenir la maladie. *Animi sanari voluerint, præceptis sapientium paruerint ; fiet ut sine ulla dubitatione sanentur.*

Quand nous sommes en état de réfléchir sur nos sensations, nous appercevons que nous avons des sentimens, dont les uns sont agréables, & les autres plus ou moins douloureux ; & nous ne pouvons pas douter que ces sentimens de sensations

ne soient excités en nous par une cause différente de nous mêmes, puisque nous ne pouvons ni les faire naître, ni les suspendre, ni les faire cesser précisément à notre gré. L'expérience & notre sentiment intime ne nous apprennent-ils pas que ces sentimens nous viennent d'une cause étrangère, & qu'ils sont excités en nous à l'occasion des impressions que les objets font sur nos sens, selon un certain ordre immuable établi dans toute la nature, & reconnu par-tout où il y a des hommes ?

Pour la même raison, chaque connoissance individuelle doit avoir sa cause particulière, ou son motif propre.

Ce motif doit avoir deux conditions, également essentielles & inséparables.

1.^o Il doit être extérieur ; c'est-à-dire, qu'il ne doit pas venir de notre propre imagination, comme il en vient dans le sommeil ; *cogitare tuum nil ponit in re.*

2.^o Il doit être le motif propre ; c'est-à-dire, celui que telle connoissance particulière suppose, celui sans lequel cette pensée ne seroit jamais venue dans l'esprit.

Quelques Philosophes de l'antiquité avoient imaginé qu'il y avoit des antipodes ; les preuves qu'ils donnoient de leur sentiment étoient bien vraisemblables, mais elles n'étoient que vraisemblables ; au lieu qu'aujourd'hui que nous allons aux

antipodes, & que nous en revenons ; aujourd'hui qu'il y a un commerce établi entre les peuples qui y habitent & nous, nous avons un motif légitime, un motif extérieur, un motif propre, pour assurer qu'il y a des antipodes.

Ce Grec, qui s'imaginoit que tous les vaisseaux qui arrivoient au port du Pirée, lui appartenoient, ne jugeoit que sur ce qui se passoit dans son imagination & dans le sens interne, qui est l'organe du consentement de l'esprit; il n'avoit point de motif extérieur & propre ; ce qu'il pensoit n'étoit point en rapport avec la réalité des choses ; *cogitare tuum nil ponit in re*. Une montre marque toujours quelque heure ; mais elle ne va bien que lorsqu'elle est en rapport avec la situation du soleil. Notre sentiment intime, aidé par les circonstances, nous fait sentir le rapport de notre jugement avec la réalité des choses. Quand nous sommes éveillés, nous sentons bien que nous ne dormons pas ; quand nous sommes en bonne santé, nous sommes persuadés que nous ne sommes pas malades ; ainsi, lorsque nous jugeons d'après un motif légitime, nous sommes convaincus que notre jugement est bien fondé, & que nous aurions tort de porter un jugement différent. Les âmes qui ont le bonheur d'être unies à des têtes bien faites, passent de l'état de la passion, ou de celui de l'erreur & du préjugé,

à l'état tranquille de la raison, où elles exercent leurs fonctions avec lumière & avec liberté.

Il seroit aisé de rapporter un grand nombre d'exemples, pour faire voir la nécessité d'un motif extérieur, propre & légitime dans tous nos jugemens, même ceux qui regargent la foi. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*, dit S. Paul.

» Dans des points si sublimes,
 » dit le P. Buffier, on trouve un
 » motif judicieux & plausible,
 » certain, qui ne peut nous
 » égarer, de soumettre nos
 » foibles lumières naturelles
 » à l'intelligence infinie de
 » Dieu. . . . qui a révélé cer-
 » taines vérités, & à la sage
 » autorité de l'Eglise, qui nous
 » apprend que Dieu les a ef-
 » fectivement révélées. Si l'on
 » faisoit attention à ces pre-
 » mières vérités dans la scien-
 » ce de la Théologie, ajoute
 » le P. Buffier, l'étude en de-
 » viendrait beaucoup plus fa-
 » cile & plus abrégée, & le
 » fruit en seroit plus solide &
 » plus étendu. «

Ce seroit donc une pratique très-utile de demander souvent à un jeune homme le motif de son jugement, dans des occasions même très-communes, sur-tout quand on s'aperçoit qu'il imagine, & que ce qu'il dit n'est pas fondé.

Quand les jeunes gens sont en état d'entrer dans des études sérieuses, c'est une pratique très-utile, après qu'on leur a

appris les différentes sortes de gouvernemens, de leur faire lire les gazettes, avec des cartes de Géographie & des Dictionnaires, qui expliquent certains mots que souvent même le maître n'entend pas. Cette pratique est d'abord désagréable aux jeunes gens; parce qu'ils ne font pas encore au fait de rien, & que ce qu'ils lisent ne trouve pas à se lier dans leur esprit avec des idées acquises; mais, peu à peu cette lecture les intéresse, sur-tout lorsque leur vanité en est flattée, par les louanges que des personnes avancées en âge leur donnent à propos sur ce point.

Il y a des maîtres judicieux qui, pour donner aux jeunes gens certaines connoissances d'usage, leur font lire & leur expliquent l'état de la France & l'Almanach Royal; & nous croyons cette pratique très-utile.

ÉDUENS, *Ædui*, *A'douist*, (a) peuples de la Gaule Celtique, avoient pour voisins les Lingones au nord, les Séquanois à l'orient, les Ségusiains & les Arvernes au midi, & les Bituriges cubes à l'occident.

Pomponius Méla nous représente les Éduens comme les plus célèbres d'entre les Celtes. César témoigne qu'ils avoient

joui en tout tems de la plus grande autorité dans la Gaule, & qu'ils méritèrent le titre de freres & d'alliés du peuple Romain. Ils furent les premiers admis dans le Sénat, en considération de l'ancienneté de leur alliance, & de cette prérogative de fraternité avec le peuple Romain, qui les distinguoit entre tous les autres peuples de la Gaule. Pline les qualifie confédérés.

La puissance des Éduens répondoit au rang qu'ils tenoient. Leur territoire comprenoit, avec le diocèse d'Autun, ceux de Chalon, de Mâcon, & de Nevers, qui en font autant de démembrements. Ils avoient dans leur dépendance, les Ségusiains, les Insubres, les Ambarres, les Aulerques Brannovices, les Mandubiens, & après la défaite des Helvétiens par César, ils reçurent chez eux les Boiens, & les incorporèrent à leur cité. On peut encore remarquer que les Éduens sont distingués par leurs richesses; Tacite parlant de la révolte de Sacrovir: *Apud Æduos*, dit-il, *major moles exorta, quantà civitas opulentiior.*

Il y eut de tout tems une rivalité très-vive entre les Éduens & les Arvernes. Ces deux nations se disputoient le

(a) Cæf. de Bell. Gall. L. I. p. 11. & seq. L. II. p. 74. L. V. p. 161. & seq. L. VI. pag. 222. & seq. L. VII. p. 271. & seq. Strab. p. 186, 192. Plin. T. I. pag. 125. Tit. Liv. L. V. c. 34. Tacit. Annal. L. III. c. 40. & seq. Hist. L. I.

c. 51, 64. L. II. c. 61. L. IV. c. 17. 57. Noric. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. T. V. p. 274. T. VII. p. 7, 280. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 643. & suiv.

premier rang & la principale puissance dans les Gaules; l'an 121 avant l'Ère Chrétienne, les Éduens attaqués d'un côté par les Allobroges, & de l'autre par les Arvernes, eurent recours aux Romains, qui les écoutèrent favorablement. On se prépara donc à la guerre, qui se fit vivement l'année suivante; mais, les Allobroges & les Arvernes furent vaincus.

Lorsque César entra depuis dans les Gaules, toute cette vaste contrée étoit partagée en deux factions, dont l'une avoit pour chefs les Éduens. Ces peuples furent protégés par César contre Arioviste. Ce fut lui qui les tira de l'oppression où les avoient réduits le roi des Germains, qui les rétablit dans leur ancienne splendeur, qui en un mot les combla de bienfaits & de témoignages de confiance. Mais ils oublièrent ce qu'ils devoient à leur libérateur, & suivirent l'impulsion de révolte qui entraîna en ce tems-là tous les Gaulois.

La chose ne se fit pas tout d'un coup; les Éduens commencèrent d'abord à donner lieu à César de se défier d'eux. Ils ne l'aiderent ensuite que faiblement pendant le siège d'Avaticum. Cependant, il usa à leur égard de ménagemens infinis; autant sans doute par politique, que par bonté. Avant qu'il vint attaquer Gergovie, ayant été averti d'une contestation qui s'étoit élevée entre deux aspirans à la suprême magistrature,

Tom. XV.

& qui partageoit toute la nation, comme leurs loix ne permettoient point que le premier magistrat sortit de leur pais, César eut la complaisance de s'y transporter lui-même, & de mander les contendans à Décétie, pour décider leur différend. Pendant le siège de Gergovie, les Éduens leverent le masque, & commirent même d'horribles attentats contre les Romains. Les chefs de la nation, sans en excepter celui à qui César avoit adjugé la souveraine magistrature, gagnés par les sollicitations & par l'argent de Vercingétorix, mirent tout en œuvre pour soulever les peuples, jusqu'à employer la plus noire calomnie, & répandre faussement le bruit de la mort de deux seigneurs Éduens, qu'ils disoient avoir été égorgés par ordre de César, pendant qu'ils étoient pleins de vie dans le camp Romain, & même bien traités par ce Général. Ce faux bruit fit un effet prodigieux, & parmi les troupes des Éduens, & dans leurs villes. Les citoyens Romains sont arrêtés, maltraités, quelques-uns mis à mort, les biens de tous abandonnés au pillage.

De tels excès auroient sans doute en toute autre occasion attiré de la part de César une prompte & sévère vengeance. L'embarras où il se trouvoit le força de dissimuler. Il travailla à calmer & à ramener les esprits par les voies de douceur; & il y réussit en partie.

G

Mais les Éduens en avoient trop fait pour ne pas aller jusqu'au bout. César apprit que sous une fausse apparence de réconciliation, ils se préparoient à une révolte déclarée, & sollicitoient même d'autres peuples à suivre leur exemple. Il craignit donc que toute la Gaule en armes ne vint l'attaquer, pendant qu'il étoit embarqué dans une entreprise difficile & périlleuse; & il crut devoir songer à lever le siège, & aller rejoindre Labiénus, afin de réunir toutes ses forces en un seul corps.

Cependant, la révolte des Éduens éclata ouvertement. Des députés de la nation allèrent négocier avec Vercingétorix; l'association fut conclue, & ils la scellerent par une horrible perfidie contre les Romains. César avoit déposé dans la ville de Noviodunum, aujourd'hui Nevers, tous les ôtages de la Gaule, ses provisions de bled, sa caisse militaire, & une grande partie de ses bagages & de ceux de son armée. Il y avoit aussi envoyé un grand nombre de chevaux, qu'il avoit fait acheter en Italie & en Espagne pour le service de la guerre. Les Éduens, à qui la ville de Noviodunum appartenoit, massacrèrent les gardes que César y avoit laissés, & tout ce qu'ils y trouvèrent de Romains; ensuite de quoi ils paragerent entre eux les chevaux & l'argent, firent conduire à Bibracte les ôtages des peuples

Gaulois, brûlèrent la ville, ne croyant pas être assez forts pour la défendre; enfin, pour ce qui est des bleds, ils en chargèrent le plus qu'il leur fut possible dans le moment sur des barques, & jetterent le reste dans la rivière, ou le consumèrent par le feu. En même tems, ils bordèrent la Loire de troupes d'infanterie & de cavalerie, espérant d'autant plus aisément en empêcher le passage, qu'elle étoit grossie considérablement par les fontes des neiges; & se proposant de contraindre ainsi César à retourner dans la province Romaine.

Il se trouvoit dans des circonstances très-embarrassantes. Se retirer dans la province, c'étoit une honte & une infamie; & quand il l'auroit voulu, la difficulté des chemins & les montagnes des Cévennes lui opposoient une obstacle presque invincible. Sa gloire & le bien des affaires lui conseilloyent également de rejoindre Labiénus. Mais, pour cela, il falloit passer la Loire. S'il entreprenoit de rétablir les ponts sur cette rivière, outre que la chose n'étoit pas aisée à la vue des ennemis, il leur donnoit le tems d'accroître leurs forces. Il prit le parti de chercher un gué, & en ayant trouvé un, où néanmoins les soldats avoient de l'eau jusqu'aux épaules, il plaça plus haut sa cavalerie dans toute la largeur du fleuve, pour en rompre l'impétuosité. Les ennemis effrayés d'une telle

hardiesse, n'osèrent défendre leur bord. L'armée Romaine passa heureusement.

La révolte des Éduens avoit entraîné plusieurs autres peuples de la Gaule. Outre que leur autorité étoit grande dans tout le pais, les otages qu'ils avoient pris à Nevers les mettoient à portée de forcer à les imiter ceux mêmes qui auroient été dans des dispositions plus pacifiques. Leur ardeur pour la guerre étoit si vive, qu'ils y sacrifièrent même l'intérêt national & la jalousie du commandement. Ils prétendoient devoir être les chefs de la liguë, & il se tint à ce sujet un conseil des députés de tous les peuples confédérés. Mais les suffrages s'étant réunis en faveur de Vercingétorix, & lui ayant confirmé le titre & l'autorité de Généralissime, les Éduens se soumirent à cette décision, & consentirent, quoiqu'à regret, à prendre les ordres d'un Arverne.

Vercingétorix, à la tête de toute la Celtique & d'une partie des Belges, ne se laissa point enivrer d'une folle confiance dans les forces d'une liguë si puissante; il n'oublia pas que les Romains étoient invincibles dans les batailles, & il résolut de continuer la guerre suivant le plan qui lui avoit réussi jusqu'alors. Il ordonna donc aux Peuples qui lui obéissoient, de

faire eux-mêmes le dégât dans leurs campagnes tout autour de l'armée de César; & pour mâtter plus sûrement l'ennemi par la famine, & se mettre en état de lui couper les vivres & les fourrages, il grossit sa cavalerie jusqu'au nombre de quinze mille maîtres. Malgré cela, les Gaulois furent vaincus dans plusieurs combats consécutifs. Vercingétorix lui-même fut contraint de se rendre prisonnier. Alors, les Éduens eurent recours à la clémence du vainqueur, & en obtinrent des conditions favorables.

Dans Pline, le nom des Eduens, *Ædui*, se lit Héduens, *Hedui*; mais, il faut en croire le rhéteur Eumene, qui professoit l'éloquence à Autun, sur la manière dont ce nom doit être écrit; & on peut citer en même tems une inscription rapportée par Reinesius, sur laquelle on lit *apud Æduos & Lingonas*. Strabon auroit dû placer les *Ædui* entre l'Arar, ou la Saône, & la Loire, au lieu de les placer entre la Saône & le Doux. Cet Auteur écrit le nom de ces peuples *Ædui* dans un endroit, & *Edui* dans un autre.

EDUMA, *Eduma*, village de Palestine, le même qu'Edomia. Voyez Edomia.

EDUSE, *Edusa*, (a) déesse que les Payens s'imaginoient avoir soin du manger des petits enfans, lorsqu'ils commençoient

*(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 408. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. V. pag. 331, 341.

à ne plus pleurer. Son nom étoit pris d'*edere*, manger. Potine ou Potique, dont le nom est pris de *potare*, boire, étoit une autre déesse destinée à prendre le soin de la boisson de ces mêmes enfans. Cubine ou Cube, autre déesse, ainsi nommée du mot *cubare*, coucher, étoit honorée, afin qu'elle les conservât dans le lit, lorsqu'ils commençoient à ne plus coucher dans le berceau. Dans ce tems-là, les parens faisoient des sacrifices à ces divinités en faveur des enfans. C'est ce que nous apprenons de Nonius, d'Arnobé, & de Varron, cité par Donat; & cela nous sert à entendre ce vers de Virgile :

..... *Cui non risere parentes,*
Nec deus hunc mensâ, dea nec di-
gnata cubili est.

pour dire un enfant mal né, qui a été négligé par les divinités mêmes, dont l'unique emploi est d'avoir le soin des enfans. Il y a apparence que c'est la tendresse des meres qui avoit introduit cette multiplicité de divinités différentes pour veiller sur les enfans; ou plutôt que l'avarice des ministres de l'idolâtrie se servoit de cette invention, pour multiplier les offrandes & les sacrifices.

EDYLIUM, *Edyllum*, (a)
H'δύλιον, montagne de Grece dans la Béotie. Le fleuve Assus la

séparoit de la montagne où étoit anciennement la citadelle des Parapotamiens, & se jettoit dans le Céphise, tout auprès. Vélius, cité par le P. Lubin, la met dans la Phocide, sur les frontières de la Béotie. Mais, Pline qui nomme cette montagne *Hadylius*, l'attribue à la Béotie; dans les anciennes éditions, il y avoit *Adylsis* ou *Adylisus*. Suidas met aussi *H'δύλιον* dans la Béotie.

Un jour, Sylla ayant passé l'Assus, alla camper au pied du mont *Edyllum*, vis-à-vis d'*Archelaüs*, qui avoit placé son camp, & s'étoit retranché entre le mont *Edyllum* & le mont *Acontium*, près d'un lieu appelé *les Assiens*.

EÉRIBÉE, *Eeribœa*, *H'epi-Coia*, (b) belle-mère des deux géans, Otus & Ephialte, instruisit Mercure du sort de Mars, que ses deux petits-fils avoient enchainé & enfermé dans une prison d'airain. Mercure vint aussitôt délivrer Mars, sans qu'Otus & Ephialte s'en aperçussent.

EÉTÈS, *Æetes*, *Αἰήτης*, (c) certain personnage dont parle Xénophon. Il fut père d'un fils, qui, du tems de cet Historien, commandoit dans le pais situé le long du Phasis.

EÉTION, *Eetion*, *Ηἰέτιον*, (d) Prince qui régna sur les Ci-

(a) Plut. T. I. p. 462. Plin. Tom. I. p. 197.

(b) Homer. *Iliad*. L. V. v. 385. & seq.

(c) Xenoph. p. 362.

(d) Homer. *Iliad*. L. I. v. 366. L. VI.

v. 416.

liciens dans la ville de Thebes, fut pere d'Andromaque qui épousa Hector.

EÉTION, *Eetion*, Ἡέτιον, (a) fils de Mélas, fut pere de Cypsele, qui chassa les Bacchiades de Corinthe, & s'empara du gouvernement de cette ville.

EÉTION, *Eetion*, Ἡέτιον, (b) commandant d'une flotte Athénienne de cent soixantedix vaisseaux. Clitus, avec une flotte Macédonienne, qui étoit de deux cens quarante vaisseaux, ayant attaqué deux fois Eétion, demeura deux fois vainqueur, & coula chaque fois à fond un grand nombre de vaisseaux ennemis, à la vue des isles Echinades, l'an 323 avant Jésus-Christ.

EÉTIONÉE, *Eetionea*, (c) Ἡέτιώνεια, furnom de la ville de Thebes, pris d'Eétion pere d'Andromaque.

Étienne de Byzance dit que l'on appelloit ainsi le second promontoire du Pirée. C'est sans doute le même lieu dont parle Démosthène dans sa harangue contre Théocrite. Ce lieu avoit été détruit, afin que Critias ne pût pas y recevoir les Lacédémoniens, avec lesquels ceux d'Athènes étoient alors en guerre. Thucydide parle aussi du promontoire d'Eétionée.

EFFARI. (d) Chez les Romains on faisoit vœu de bâtir des temples pour plusieurs raison. Après le vœu fait, on marquoit les limites du temple, ce qu'ils appelloient *Effari*, ou *Terminare templum*.

EFFUSION. On faisoit dans les sacrifices des Payens différentes Effusions, qu'on nommoit libations.

EFFUSION DE LA FARINE. (e) C'est ainsi que les Anciens appelloient une de leurs danses burlesques, dont il ne nous est resté que le nom avec la connoissance du caractère.

E G

ÉGALÉON, ou **ÉGALÉOS**, *Ægaleon*, *Ægaleos*, Ἀγάλεων, Ἀγάλεως, (f) nom d'une montagne de Grece dans l'Attique. Elle étoit située vis-à-vis Salamine. C'étoit du haut de cette montagne que Xerxès regardoit le combat naval qui se livra sur la mer voisine de ce canton-là. Thucydide, Hérodote, & Pline parlent du mont Égaléon. On lit dans Pline *Ægaleus*.

Strabon fait mention d'une montagne du même nom, qu'il place dans la Messénie.

ÉGATES, *Ægata*, isles. Voyez Égathes.

(a) Paul. p. 92.

(b) Diod. Sicul. p. 636.

(c) Demosth. Orat. in Theocr. pag. 859. Thucyd. p. 616, 617.

(d) Coût. des Rom. par M. Nieup.

p. 217.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 311.

(f) Thucyd. p. 113. Herod. L. VIII. c. 90. Plin. T. I. p. 197. Strab. p. 359.

EGATHES, *Ægathæ*, (a) isles de la mer d'Afrique, situées à l'opposite du golfe de Carthage, au rapport de Pomponius Méla. Cet Auteur n'est pas le seul qui nomme ces isles en pluriel. Cornélius Népos, Tite-Live, Florus, Silius, les nomment aussi en pluriel. Il y en a qui lisent Egates, d'autres, Egades; d'autres, Eguse, ou Eguses.

Ces isles sont connues dans l'Histoire. C. Lutatius, consul, y donna un combat contre les Carthaginois, où il leur coula à fond cinquante navires, & en prit soixante-dix; ce qui obligea les vaincus de demander la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils renonceroient à toutes leurs prétentions sur ces isles.

Virgile, qui les appelle *Saxa*, rochers, ajoute que les Latins les appelloient *Aræ*, les autels. Ce dernier nom leur fut donné à cause du traité qui y fut juré par les Romains & les Carthaginois. Sisenna les nommoit *Propitiæ*, selon Servius. Voyez Eguse & Eguses.

ΕΓΧΟΣ. (b) Voici les réflexions qu'on lit sur la signification de ce mot dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

» Les observations de M.
» Hardion sur les Phéniciennes
» d'Euripide, imprimées dans

» le cinquième volume de ces
» Mémoires, donnerent lieu à
» une contestation, dans laquelle
» le M. l'abbé Sallier & M.
» Fourmont l'ainé prirent parti.
» M. Hardion, pour faire tomber la critique de J. Barnes,
» avoit cru qu'en prenant le
» mot ΕΓΧΟΣ pour égée, il ne
» restoit aucune obscurité dans
» le texte d'Euripide. M. Fourmont soutint au contraire que
» ce mot étoit clair, en laissant
» au mot ΕΓΧΟΣ sa signification
» ordinaire de Lance, & que
» c'étoit en effet la seule qui
» lui convint. La Lance d'Étéocle, dit-il, étant émouffée
» par le bout, & celle de Poly-
» nice étant cassée par la moitié du bois, les deux frères
» ennemis s'approchèrent de
» plus près, & mirent l'épée à
» la main; mais, Étéocle voulant, à quelque prix que ce
» fut, s'assurer la souveraineté
» dans sa patrie, ομνίσας χερσὶν,
» employa un artifice de mauvaise foi, βροσάων σόφισμα;
» car, s'étant débarrassé de ce
» combat à l'épée, ἔξαμαλξας γὰρ
» τὴν παρεστῶτος πόνυ, il porta
» en arrière son pied gauche....
» & avançant son pied droit,
» καλῶν ΕΓΧΟΣ, il perça Poly-
» nice de la lance, qu'il avoit
» ramassée en faisant ce mouvement. Ces derniers mots ne
» se lisent pas dans le texte,
» mais on doit les y suppléer,

(a) Pomp. Mel. p. 144. Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tit. Liv. L. XXI. c. 10, 49. L. XXII. c. 54. L. XXIII. c. 13. L. XXX. c. 32. Flor. L. II. c. 2. Virg.

Æneid. L. I. v. 112, 113.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 193. & suiv.

» 1.^o parce que le Poète a dit
 » auparavant qu'Étéocle s'étoit
 » dégagé du combat à l'épée ;
 » & en second lieu , parce que
 » les gestes dont l'acteur ac-
 » compagnoit son récit , suffi-
 » soient pour donner aux spec-
 » tateurs une connoissance dis-
 » tincte de l'action d'Étéocle.

» M. Fourmont observa qu'il
 » interprétoit ces mots *ομιλία*
 » *χθονος* , à peu près comme
 » avoit fait le Scholiaste , avec
 » lequel il étoit d'ailleurs par-
 » faitement d'accord par la ma-
 » nière d'expliquer le *θεσσαλον*
 » *σόρισμα* , que les nouveaux In-
 » terpretes ont rendu autre-
 » ment , mais contre l'autorité
 » formelle d'Hétychius , qui
 » assure que *θεσσαλον σόρισμα* se
 » disoit *ἐπὶ τῶν σοριζομένων καὶ μὴ*
 » *εὐθυμαχούντων* , de ceux qui
 » trichoient , & qui ne combat-
 » toient pas selon les loix de
 » l'honneur. A l'égard de la
 » signification du mot *Εὔχος* , il
 » prouva , 1.^o que l'auteur du
 » grand Étymologique s'est mé-
 » pris , lorsqu'il a assuré que ce
 » mot a dans Homère la même
 » signification que *ἔπος* & *λόγος* ,
 » puisque dans ce Poète *Εὔχος*
 » ne signifie jamais qu'une lan-
 » ce , au lieu que *ἔπος* y signi-
 » fie toujours une épée.

» Il remarqua ensuite qu'au
 » vers 1390 des Phéniciennes ,
 » *Εὔχος* étant employé dans sa
 » signification ordinaire de lan-
 » ce , il n'est pas croyable
 » qu'Euripide , à qui on ne re-
 » procha jamais l'obscurité , lui
 » ait fait signifier une épée qua-

» tante vers plus bas , & dans
 » le même récit ; & pour faire
 » voir que le Scholiaste de ce
 » Poète a eu tort de dire que
 » cette acception du mot *Εὔχος*
 » étoit ordinaire aux tragiques ,
 » il montra qu'au moins cette
 » acception ne lui convient pas
 » dans un vers de l'Ajox de
 » Sophocle , où Henri Étienne
 » a cru trouver la preuve de
 » ce qu'avoit avancé le Scho-
 » liaсте.

» La dernière observation
 » fit naître la contestation dont
 » on rend compte , sur la signi-
 » fication du mot *Εὔχος*. Comme
 » un grand nombre de Gram-
 » mairiens & de Scholiastes ont
 » assuré que ce mot a été quel-
 » quefois employé par les Poë-
 » tes tragiques , pour exprimer
 » une épée ; M. l'abbé Sallier
 » observa que les décisions de
 » ces Auteurs nés dans la Gre-
 » ce , & occupés de l'étude des
 » Anciens qu'ils ont expliqués ,
 » paroissent devoir être d'un
 » grand poids , au moins dans
 » les contestations grammati-
 » cales qui peuvent s'élever
 » entre des gens de lettres sur
 » la force des termes ; qu'il est
 » vrai que ce ne sont pas des
 » guides infailibles , mais que
 » des conjectures qui ne paroîs-
 » sent soutenues d'aucune au-
 » torité , ne fussent pas pour
 » les abandonner ou les con-
 » damner ; & que si on ne veut
 » point s'écarter des règles
 » d'une sage critique , on doit
 » fuivre , à l'égard de ces Écri-
 » vains , l'exemple des grands

» Hommes, dont la littérature a
 » fait dans les derniers tems
 » l'ornement de leur siècle ;
 » c'est-à-dire, qu'afin de re-
 » jeter l'autorité des Gram-
 » mairiens & des Scholiaſtes ;
 » il faut avoir pour garant quel-
 » que paſſage formel d'une bien
 » plus grande autorité que la
 » leur.

» M. l'abbé Sallier remarqua
 » enfuite, que M. Fourmont
 » s'étant contenté d'examiner
 » divers paſſages d'Homère,
 » avec un ſeul paſſage de So-
 » phocle où le mot Εἵλος a la
 » ſignification de lance, il n'a-
 » voit pas été en droit d'en
 » conclure qu'il ne ſignifia ja-
 » mais une épée dans les Poë-
 » tes tragiques ; que pour éta-
 » blir une propoſition générale
 » négative comme celle-là, il
 » faudroit qu'il eût examiné
 » tous les paſſages des Poètes
 » où ce mot ſe lit, & qu'au
 » contraire il ſuffiſoit de pro-
 » duire contre elle un ſeul
 » paſſage. Après ces réflexions
 » générales, il rapporra deux
 » paſſages tirés de Sophocle,
 » dans leſquels il prétend que le
 » mot Εἵλος eſt employé pour
 » épée. Perſonne n'ignore le
 » genre de mort que choiſit
 » Ajax, fils de Télamon ; tou-
 » tes les traditions s'accordent
 » ſur ce point, qu'il eſt mort
 » en ſe penchant & ſe laiſſant
 » aller ſur ſon épée, dont il
 » avoit tourné la pointe contre
 » ſon côté. Nul Auteur ne s'eſt
 » encore aviſé de dire qu'il
 » mourut d'un coup de lance,

» qu'il ſe donna lui-même ;
 » mais, quand nous ne ferions
 » pas aſſurés d'ailleurs du fait
 » autant que nous le ſommes,
 » le témoignage de Sophocle
 » ſeul ne ſeroit pas moins favo-
 » rable à la ſignification du
 » mot Εἵλος pris pour épée.
 » C'eſt au vers 826, que le
 » Poète commence à parler de
 » la mort d'Ajax ; dans un
 » aſſez long diſcours que fait
 » ce héros avant que de mou-
 » rir, il appelle l'épée dont il
 » va ſe percer lui-même, οὐρα-
 » νία τομώτατον au vers 839,
 » il l'appelle νεοῖσταν ἐλπίς,
 » & au vers 845, il l'appelle
 » φάσγανον. Après ſa mort, Tec-
 » meſſe dit au vers 908 :

Αἵας νεοφάνης

Κεῖται χρυαῖος φασγάνῳ περιπτύ-
 χης.

» Ajax vient de mourir en s'ap-
 » puyant ſur la pointe de ſon
 » épée. Au vers 916, le chœur,
 » compoſé de matelots, dé-
 » mande par la main de qui
 » leur chef eſt mort. Tecmeſſe
 » répond que le fer dont Ajax
 » eſt percé, montre que lui-
 » même eſt l'Auteur de ſa mort ;
 » ſa propre épée l'accuſe, vers
 » 918. Τὸ δ' Εἵλος περιπέτεῖς
 » κατιγούρει ce qui revient à ce
 » vers qu'on vient de citer.

Κεῖται χρυαῖος φασγάνῳ περιπτύ-
 χης.

» Voici comment raisonne
 » M. l'abbé Sallier ſur ces paſ-
 » ſages ; l'Εἵλος περιπέτεῖς, qui
 » accuſe Ajax d'être lui-même

» auteur de sa mort , est l'instrument qu'il appelle *σφαγέα τομώτατον* vers 826, *κέραντον* *ξίφος* vers 839, & *φάσανον* vers 845. C'est celui que Tecmessa nomme *φάσανον* vers 908. Or , cet instrument est incontestablement une épée ; donc celui dont il est question vers 918, *πικρὸν Εἴχος*, est une épée ; donc le mot *Εἴχος* se prend quelquefois pour épée.

» Voici un autre passage de l'Antigone du même Poète ; il est dans le récit qu'un messager fait du malheur d'Antigone & d'Hæmon son amant. Il rapporte le discours de Créon à son fils , & marque avec quel courroux le fils re-jettant les propositions du pere , tira son épée :

ξίφους

Εἴκει δὲ πλοῦς κ' ὤδοντας.

Il la porta contre lui-même.

Αὐτὰ χολαθεῖς , ὥσπερ εἶχ' ἐπειταθεῖς ,

Ηἴρεσε , πλευραῖς μέσον Εἴχος.

» La même sorte d'arme que Sophocle appelle *Εἴχος* au vers 1250, est appelée *ξίφος* vers 1246. Or , dans ce dernier endroit , c'est une épée dont il s'agit , par conséquent au vers 1250, *Εἴχος* est pris pour épée ; sur quoi le Scholiaste fait cette remarque , *τὸ Εἴχος αἱ τραγικοὶ καὶ ἐπὶ ξίφους λαμβάνουσι.*

» Il n'en faut pas davantage pour détruire la proposition générale négative , & pour autoriser les Scholiastes & les Lexicographes qui expliquent le mot *Εἴχος* par celui d'*ἐγχειρίδιον* & ce dernier par celui de *ξίφος*. «

Cette discussion donna lieu à M. l'abbé Sallier d'examiner encore dans un mémoire particulier , quelle doit être aujourd'hui l'autorité des anciens Grammairiens , & quel cas on en doit faire dans l'interprétation des mots Grecs. Cet examen est accompagné de réflexions , qui donnent une nouvelle force aux preuves dont cet Académicien s'étoit servi , pour prouver que le mot *Εἴχος* peut signifier & signifie quelquefois une épée dans les Poëtes tragiques. Ceux qui seroient curieux de lire ces nouvelles observations de M. l'abbé Sallier , les trouveront dans l'ouvrage cité au commencement de cet article.

EGE, *Æge*, *Ἀἴγι*, (a) l'une des villes , qui étoient situées dans la Pallene , selon Hérodote.

EGÉAS , *Ægeas* , proconsul pour les Romains dans l'Achaïe , lequel , après avoir fait souffrir le martyre à l'Apôtre saint André , ayant été possédé du malin esprit , mourut aussitôt , si l'on en croit les actes de la passion de saint André , qui sont supposés , aussi bien que

(a) Herod. I, VII, c. 123,

le nom & l'histoire de ce gouverneur.

EGÉATES, *Ægeata*, (a) nom que Tacite donne aux habitans d'Eges, ville de l'Eolide. Justin donne le même nom aux habitans d'Eges en Macédoine. Voyez l'article de chacune de ces deux villes.

ÉGÉE, *Ægæa*, *A'γala*, (b) ville d'Emathie contrée de la Macédoine. Elle s'appelloit auparavant Edeffe. Voyez Edeffe.

M. de l'Isle, dans sa carte de l'ancienne Grece, dit *Ægeas postea Edeffa*. Berkelius, commentateur d'Étienne de Byzance, lui donne encore les noms suivans, Bunomus, Bunoméa & Pella; & il se fonde sur ce qu'Étienne de Byzance dit à l'article de Pella, que cette ville avoit été nommée Bunomus, Bunomia & Edeffa. Il ne faut pas pour cela confondre cette ville avec Pella, qui étoit au sud-est, & beaucoup plus proche de la mer. M. de l'Isle distingue *Ægea* sur l'Aliacmon d'*Ægeas* ou Edeffa, qu'il met beaucoup plus au nord dans la même province, & qu'il arrose d'une petite rivière, qui, coulant vers le midi, se perd un peu au-dessous de cette ville, dans le fleuve Erigon. Berkelius renvoie à Tite-Live, où l'on trouve, dit-il, une agréable description de cette ville; cet

Historien ne parle point d'Égée ni d'Edeffe dans l'endroit cité, mais de Pella proprement dite. Cela se voit par ces paroles. *Consul à Pydna profectus, cum toto exercitu die altero Pellam pervenit*. S'il étoit question de Pella, nommée *Ægea* ou *Ægeas*, l'armée auroit fait du moins 50 milles Romains en deux jours, & passé deux rivières; au lieu que de Pydna à Pella, il n'y avoit que 25 milles Romains. Molet & Sophien, qui ne distinguent point *Ægea* d'Edeffa, ou Edeffa différente de Pella, lui donnent pour nom moderne Vodenà.

ÉGÉE [la Mer], *Ægeum Mare*, *Ἀγαίον πέραγος*. (c) Les Anciens entendoient par la mer Égée, cette partie de la Méditerranée qui étoit entre la Grece, la Thrace & l'Asie mineure. La Grece étoit à l'occident, la Thrace au nord & l'Asie mineure à l'orient. Strabon dit que la mer Égée baigne deux côtés de la Grece; l'un qui regarde le soleil levant, s'étend depuis le promontoire de Sunium vers le septentrion jusqu'au golfe Thermaïque & la ville de Thessalonique; l'autre qui est tourné vers le midi, s'étend depuis Thessalonique jusqu'au Strymon. Quelques-uns même, ajoute Strabon, attribuent à la Macédoine [que ce

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 47. Just. L. VII. c. 1.

(b) Ptolém. L. III. c. 13. Just. L. VII. c. 1.

(c) Strab. pag. 125, 126, 129, 323,

386, 485, 615. Plin. Tom. I. p. 207, 508. Pomp. Mel. p. 22. Ptolém. L. III. c. 15. L. V. c. 2. Paul. pag. 39. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 280, 281.

Géographe prend ici pour une partie de la Grece] tous les païs qui sont entre le Strymon & le Néfus.

Il y avoit dans la mer Égée des isles sans nombre. C'étoient d'abord les Cyclades, dont certains font monter le nombre à cinquante. Elles étoient autour de l'isle de Délos, en forme de couronne ou de cercle; ce qui leur fit donner le nom de Cyclades, du Grec κύκλος, qui veut dire un cercle. Devant les Cyclades étoient les Sporades, ainsi appellées du verbe σπείρειν, semer, parce que ces isles étoient éparfes sans ordre entre la Crete & les côtes de l'Asie mineure. En avançant le long de ces mêmes côtes vers le nord, on trouvoit Cos, Parmos, Icarie, Samos, Chio, la presqu'isle de Clazomene, Lesbos, Ténédos, & une multitude d'autres moins connues. Du côté du nord, Lemnos, Imbros, Samothrace & Thalos, se faisoient principalement remarquer. Le long des côtes de la Grece, l'isle d'Eubée tenoit le premier rang. Les autres, beaucoup moins considérables, étoient Sciathos, Scopélos, Halonéfos & Péparéthos. Ces quatre isles étoient rangées presque en ligne droite à l'entrée du golfe Thermaïque. L'isle de Skyros étoit vers le milieu de la mer Égée. Nous passerons sous silence une infinité d'autres isles que les Anciens ont placées dans la même mer. Il y avoit aussi un très-

grand nombre de golfes. Le plus considérable de tous par son étendue en long, & en large, étoit sans contredit le golfe Thermaïque dont nous venons de parler.

Quelques Auteurs prétendent que la mer Égée fut ainsi appelée d'Égée, roi d'Athènes; qui, dit-on, s'y précipita de désespoir, croyant mal à propos que son fils Thésée avoit été tué par le fameux Minotaure. D'autres tirent l'étymologie de ce nom d'Égéon, un des géans qui firent la guerre à Jupiter; & d'autres d'une Égée, reine des Amazones. Le Scholiaste d'Apollonius prétend que cette mer a pris son nom d'une petite isle voisine de l'Eubée, & qui s'appelloit *Egæ*. Le même rapporte un autre sentiment qui le dériveroit de Cariste, ville de l'Eubée, qui s'appelloit *Egea*. Strabon rapporte l'origine de ce nom à une ville de l'Eubée, qui se nommoit *Egæ*, & ailleurs à un promontoire de l'Éolide, nommé Éga; Pline à un rocher nommé Égé, qui est entre Ténédos & Scio. D'autres disent qu'Égée est un surnom de Neptune, qu'on a donné à cette mer. D'autres le font venir de je ne sçais quelle chevre, qu'ils surnomment *Percania*. D'autres disent qu'on l'a donné à cette mer parce qu'elle s'agite & qu'elle bondit comme une chevre. Festus assure que ce nom vient du grand nombre d'isles dispersées sur cette mer, & qui de loin paroissent comme des

chevres ; c'est aussi le sentiment de Varron. Enfin, il en est qui conjecturent que les Phéniciens ont appelé cette mer d'un mot de leur langue, qui signifie forte, violente, à cause de ses agitations & de ses tempêtes, & que les Grecs confondant ce mot avec un autre qui veut dire une chevre, lui donnerent le nom de mer Égée, qui en Grec, signifie mer de la chevre ; c'est le sentiment du sçavant Bochart. Plutarque & Thucydide la nomment la mer de Grece *ΕΜΥΝΕΙΟΝ*, d'autres l'ont nommée *Carikum Mare*, & Æthicus l'appelle mer des Cyclades. Les Romains la divisoient en des mers particulières. Ils appelloient *Macedonicum mare*, la partie qui bat la Macédoine ; & *Græciuse*, celle qui court le long de la Grece.

Nous connoissons aujourd'hui la mer Egée sous le nom d'Archipel, qui a la Natolie à l'orient, l'isle de Candie au midi, la Morée, la Livadie & la Macédoine à l'occident, & la Romanie au nord.

L'air dans l'Archipel est extrêmement doux ; on ne s'y aperçoit presque point de l'hiver ; les chaleurs n'y sont point incommodés ; les arbres y sont toujours verts, quelques-uns mêmes ont des fleurs presque toute l'année. Il y a quantité d'orangers & de citronniers que les premières chaleurs sont épanouir. On ne voit dans les montagnes que de la lavande & du thim, dont les abeilles qui y

volent par nuées, tirent un miel aussi transparent que notre gélée. Les ruisseaux sont bordés de lauriers roses, qui viennent à l'aventure dans les prairies. On voit à Naxe des arbres hauts de douze ou quinze pieds, faire un berceau d'un quart de lieue de long. Les vins y sont si exquis, que les Anciens l'ont appelée l'isle de Bacchus. Les fruits y sont en abondance & des plus excellents. On y trouve toute sorte de gibier.

Les habitans de l'Archipel ont un fort mauvais goût pour la peinture ; la sculpture & l'architecture n'y sont plus en usage. Leur occupation la plus ordinaire est le commerce. Les mariages sont aisés à rompre chez les Grecs de ces isles ; pour dix écus, présentant requête au Patriarche, les deux parties peuvent se pourvoir ailleurs, sans qu'on y puisse trouver à redire. Cet usage & l'humeur jalouse des Grecs, obligent les femmes à une grande réserve. Dans les Églises elles sont séparées des hommes, & cachées sous de grands voiles. Leur habillement est assez bizarre, & elles l'ont changé depuis qu'elles ont vu les modes de France.

Tous les Grecs de ces isles, & sur-tout les femmes, ont une passion extraordinaire pour les danses publiques. La coutume de pleurer les morts est demeurée parmi eux, quoiqu'ils regardent cette coutume comme un reste de l'ancienne idolâtrie.

ÉGÉE, *Ægeus*, Ἀἰγέως, (a) fils de Pandion II, de la race d'Érechthée, fut le neuvième roi d'Athènes. Ce Prince n'ayant point d'enfans, & voyant se former toujours de nouveaux partis contre lui, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon; & la Prêtresse lui ordonna de n'avoir aucun commerce avec aucune femme avant que d'être de retour à Athènes. Cet ordre fut mal exécuté; car Égée étant allé à Trœzene, le sage Pitthéus, à qui il apprit que les Pallantides, ses neveux, commençoient à former contre lui une conjuration, parce qu'ils le voyoient sans enfans, lui donna secrètement en mariage sa fille Ethra. Égée partit quelque tems après pour s'en retourner à Athènes; & Pitthéus qui ne vouloit point découvrir cette alliance, de peur de s'attirer pour ennemis les fils de Pallas, publia, pour sauver l'honneur de sa fille qui étoit grosse, que Neptune la grande divinité de Trœzene, en étoit devenu amoureux, ce qui fit passer Thésée, dont elle accoucha, pour le fils de ce Dieu.

Égée, en partant de Trœzene avoit mis son épée & ses souliers sous une grosse pierre, & avoit recommandé à Ethra, si elle accouchoit d'un enfant mâle, de ne point le lui envoyer, qu'il ne fût en état de la lever.

Pitthéus, l'homme de son tems le plus recommandable par sa sagesse, prit grand soin de l'éducation du jeune Thésée. Lorsqu'Éthra vit son fils grand & robuste, elle le conduisit au lieu où son pere avoit caché son épée; il leva la pierre, prit l'épée, & résolut d'aller se faire reconnoître à Athènes. En y arrivant, il trouva Égée son pere qui se laissoit gouverner par Médée, laquelle lui promettoit que par ses remèdes elle lui feroit avoir des enfans. Après y avoir demeuré quelques jours, il se fit connoître, dans le moment que Médée l'alloit empoisonner, ainsi que le raconte Plutarque; mais cela paroît peu conforme à la vérité; car, pour le dire en passant, Égée étoit mort, long-tems avant l'arrivée de Médée en Grece.

On dit que Minos, roi de Crete, ayant envoyé son fils Androgée dans l'Attique, Égée le fit tuer dans le bourg d'Ænoé, parce qu'il favorisoit les Pallantides, & leur avoit promis du secours. Minos résolut de venger la mort de son fils; déjà il avoit mis à feu & à sang toute l'Attique; & les habitans étoient dans la dernière désolation. Pour mettre fin à une guerre si fâcheuse, ils envoyèrent à Minos des ambassadeurs en état de supplians, chargés de lui demander la paix. Ce Prince la

(a) Plut. Tom. I, p. 2. & seq. Ovid. Metam. L. VII, c. 10. & seq. Paus. p. 2. 27, 39, 73, 626. Diod. Sicul. pag.

183, 184. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 70. 262. & suiv. Tom. VII. p. 95. & suiv.

leur accorda , à condition que tous les neuf ans , selon Plutarque & Ovide , ou tous les sept ans , selon Diodore de Sicile & Apollodore , les Athéniens lui enverroient sept jeunes garçons & autant de filles pour être livrés au Minotaure. Cet article étant accepté de part & d'autre , Minos leva le siège & se retira en Crete , emmenant avec lui ceux que le sort rendit les premières victimes du salut de leur patrie.

Le tems du troisième tribut étant venu , les peres qui avoient des enfans , se voyant contraints de les livrer pour tirer au sort , commencerent à murmurer contre Égée. Ils se plaignoient ouvertement , qu'étant seul la cause de tout le mal , il étoit le seul qui n'eût point de part à la peine ; & que lorsqu'il faisoit passer son royaume entre les mains d'un étranger , ou d'un bâtard , il les voyoit sans doute privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient très-sensiblement Thésée , qui , reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets , s'offrit volontairement lui-même , sans vouloir tenter la fortune du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde ; & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple , & qu'il eût des sentimens , non de Roi , mais de citoyen. Égée fit tous ses efforts pour l'en détourner ; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader , & qu'il étoit iné-

branlable à ses prieres & à ses remontrances , il tira les autres enfans au sort. Auparavant il n'y avoit aucune espérance que ces enfans pussent se sauver ; c'est pourquoi , le vaisseau qu'on envoyoit , avoit toujours des voiles noires , pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Thésée sçut si bien rassurer son père par les grandes promesses qu'il lui fit de tuer le Minotaure , que déjà plein d'espérance , il donna au pilote une voile blanche , & lui enjoignit très-expressément de la mettre à son retour si son fils étoit réchappé , sinon de revenir avec la noire , qui apprendroit de fort loin son malheur. Simonide assure que la voile qu'Égée donna , n'étoit pas blanche , mais rouge , & teinte en écarlate ; & il convient que ce devoit être la marque de leur salut.

Thésée , comme on sçait , triompha du Minotaure ; mais quand ils approcherent de l'Attique , Thésée & son pilote eurent tant de joie , qu'ils oublièrent tous deux de mettre la voile blanche , qui devoit avertir Égée de leur retour. Ce Prince qui vit venir de dessus un rocher où son impatience l'avoit conduit , le vaisseau de son fils couvert de deuil , crut qu'il étoit mort , & se jeta de désespoir dans la mer. Pausanias ajoute à cette histoire , qu'on bâtit une chapelle à la Victoire , avec une statue sans ailes , pour marquer que la

nouvelle de la victoire remportée par Thésée sur le Minotaure, n'étoit pas arrivée assez à tems.

Les Grecs publièrent que ce Prince avoit par cette mort donné le nom d'Égée à la mer qui est près d'Athènes; mais Bochart les réfute, & fait voir que c'étoit de l'âpreté des promontoire que cette mer a pris ce nom, comme qui diroit, la mer des chevres, *mare capræ, ab asperitate pilorum capræ, comparatione ducta à capris*. On donne encore une autre étymologie de cette dénomination, qui reyient à peu près au même sens; c'est que les flots de cette mer bondissent au moindre vent, comme des chevres. Ces différentes étymologies n'ont pas empêché qu'on n'en imaginât d'autres, comme on peut le voir dans l'article précédent.

Égée passe pour avoir introduit à Athènes le culte de Vénus Uranie. Comme il se voyoit sans enfans, car il n'en avoit point encore, il attribuoit ce malheur à la colère de Vénus Uranie; sa statue, qui se voyoit encore du tems de Pausanias dans le temple de la déesse, étoit de marbre de Paros, & c'étoit un ouvrage de Phidias.

Ce Prince avoit régné pendant quarante-huit ans. Il mourut 1236 ans avant Jésus-Christ.

(a) Pauf. p. 189, 229.

(b) Esth. c. 2, v. 8, 9.

(c) Plut. T. I. p. 201, 531.

(d) Tit. Liv. L. XXXI. c. 46.

ÉGÉE, *Ægeus*, Αἰγέως, (a) fils d'Æolycus, selon Pausanias. On voyoit à Sparte un monument héroïque de cet Égée.

ÉGÉE, *Ægeus*, (b) eunuque, qui avoit l'intendance de l'appartément des femmes d'Assuerus. Esther qu'on lui avoit remise entre les mains, pour qu'il en prit soin comme des autres femmes, trouva grace auprès de lui. Voyez Esther.

ÉGÉENS, *Ægæi*, peuples ainsi nommés, parce qu'ils habitoient les villes connues sous le nom d'Éges. Voyez Éges.

É G É É S, *Ægeæ*, *Ægææ*, Αἰγαῖαι, nom commun à quelques villes appelées aussi Éges. Voyez Éges.

ÉGÉIDE, *Ægeis*, Αἰγῆς, (c) nom d'une tribu d'Athènes. Il est fait mention de cette tribu dans Plutarque.

ÉGÉLÉON, *Ægeleon*, (d) ville de Macédoine, au rapport de Tite-Live. Cet Auteur, qui dit qu'elle fut surprise par Attale, l'an 200 avant l'Ère Chrétienne, semble la mettre proche de la mer Égée.

ÉGÉLOCHUS, *Egelochus*. Voyez Hégélochus.

ÉGÉON, *Ægeon*, Αἰγαίων, (e) fameux géant, le même que Briarée, fils de Tiran & de la Terre. Voyez Briarée.

Quoiqu'Homère ne regarde Égeon que comme un géant, cependant Ovide dit qu'il étoit

(e) Homer. Iliad. L. I. v. 404. Ovid. Metam. L. II. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Bâti. Tom. IV. pag. 357.

un des Dieux de la mer. Suivant Hésiodé, il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumélus, dans son poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il secourut les Titans. Conon assure que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer.

EGÉON, *Ægeon*, (a) nom de celui à qui Archimaque attribue l'invention des vaisseaux longs.

ÉGÉRIÆ LUCUS, (b) c'est-à-dire le bois de la nymphe Égérie. Servius dit qu'il étoit auprès d'Arícia. Ortelius croit au contraire qu'il étoit plus près de Rome, hors de la porte Capene. Il est même persuadé qu'il n'est pas différent du Bois des Muses, au milieu duquel étoit la fontaine d'Égérie, selon le témoignage de quelques anciens Auteurs.

ÉGÉRIE, *Ægeria*, (c) nymphe fort révérée des Romains. Numa Pompilius, second roi de Rome, voulant policer la ville, & y établir les cérémonies de la religion, fit accroire au peuple, que c'étoit par les conseils de cette nymphe, qu'il ordonnoit toutes choses, afin que ce nom extraordinaire autorisât ses desseins. Quelques Auteurs ont cru que cette Égérie étoit la femme de ce second

roi des Romains, qui commença son règne l'an 40 de la fondation de Rome, 714 avant l'Ère Chrétienne.

Ovide a suivi cette opinion, & assure que la nymphe Égérie contribua par ses conseils à la félicité de Rome, & à la gloire de son mari. Après la mort de ce Prince, Égérie ressentit les plus grands maux de sa perte. Elle quitta la ville de Rome, & pour mieux pleurer son mari, elle se retira dans la forêt d'Arícia, où bien souvent, par ses sanglots & par ses plaintes, elle interrompit les sacrifices de la Diane d'Oreste. Combien de fois les nymphes des bois & des eaux tâcherent-elles de la consoler ? Combien de fois Hippolyte la voyant en larmes, s'efforça-t-il d'appaîser une douleur si violente ? » Cessez » enfin de vous affliger, lui » disoit-il ; non, non, vous » n'êtes pas la seule dont on » doive plaindre la fortune. » Jetez les yeux de tous côtés, » vous y verrez des maux semblables, & vous apprendrez » à souffrir les vôtres avec plus » de courage & de constance. » Néanmoins, les malheurs & les infortunes d'autrui ne purent servir de consolation à la douleur d'Égérie. On eût dit qu'à chaque instant elle venoit de perdre Numa Pompilius, & que

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 240.

(b) Virg. *Æneid.* L. VII. v. 763.

(c) Plut. Tom. I. p. 62. Tit. Liv. L. I. c. 19. Virg. *Æneid.* L. VII. v. 775.

Juven. Satyr. 3. v. 17. Ovid. *Metam.* L. XV. c. 11, 12. Myth. par M. PAbb. Ban. Tom. VI. pag. 248. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. T. XII. p. 41.

le tems qui guérit les plus grands maux, ajoûtoit à ses douleurs ce qu'il ôtoit à celles des autres. Ainsi, s'étant assise au pied d'une montagne solitaire, elle se fondit toute en larmes, pour mieux pleurer un si grand Prince. Mais, enfin, Diane touchée d'une si grande amitié, & de l'affliction de cette Princesse, fit de son corps une fontaine, dont les eaux ne tarissent point, & lui laissa le nom d'Égérie. Toutes les nymphes du pais admirerent cette merveille.

L'on feint que Numa Pompilius avoit des conférences secrètes avec la nymphe Égérie, touchant la conduite de son royaume, & que personne n'étoit admis dans les conversations qu'ils avoient ensemble. L'on feint qu'elle y étoit seule, & qu'elle étoit nymphe; c'est-à-dire, quelque chose qui passoit l'ordinaire; pour montrer que les conseils des Rois doivent être secrets, & qu'il faut même qu'ils y appellent peu de monde, mais que ce peu soit de personnes choisies, & dont on connoisse l'esprit & la probité.

Nous croirions aussi que par Égérie l'on peut entendre cette faculté qui est en nous, & qui nous excite à faire & à entreprendre quelque chose. En effet, *ἐγερω*, signifie *j'excite*, & il y a de l'apparence que le mot d'Égérie vient de-là. D'où nous pouvons conclure que quand la fable dit que Numa

Pompilius avoit des conférences secrètes avec la nymphe Égérie, elle veut apprendre que principalement les Rois doivent souvent se recueillir, & conférer souvent avec eux-mêmes. Ils apprennent ainsi ce qu'ils font, & pour quoi Dieu les élève en un degré plus haut que les autres hommes; & lorsqu'à l'exemple de Numa Pompilius, ils ont bien compris par les réflexions qu'ils font sur eux & sur leur condition, en quoi consiste le devoir d'un Roi, ils s'excitent d'eux-mêmes aux actions véritablement royales, & ne peuvent manquer d'être bons Rois, & les peuples d'être bien heureux.

Quant à la fable d'Égérie, métamorphosée en fontaine, elle est, ce semble; purement historique. En effet, comme on l'a dit dans l'article précédent, il y avoit auprès de Rome, dans un petit bois hors de la porte Capene, une fontaine appelée Égérie, en un lieu fort détourné, où Numa Pompilius alloit ordinairement tenir conseil, seignant qu'il y conféroit avec la nymphe Égérie, & parce qu'après sa mort on fut curieux d'aller voir ce lieu qui étoit auparavant peu connu aussi-bien que cette fontaine, l'on dit que la nymphe avec laquelle conféroit Numa Pompilius, avoit été changée en cette fontaine, ou que c'étoit la nymphe de cette fontaine.

Saint Augustin croit qu'Égérie étoit l'Hydromantie, ou

l'art de deviner par le moyen de l'eau, dont se servoit Numa Pompilius.

ÉGÉRIE, *Egeria*, (a) déesse des Romains, à laquelle les femmes grosses sacrifioient dans Rome, pour lui demander un accouchement facile, se persuadant que le pouvoir de cette Déesse étoit de faire sortir l'enfant sans peine; & de-là venoit le nom d'Égérie; car *egerere*, en Latin, signifie faire sortir. Quelques Auteurs prétendent que cette Déesse Égérie est la même que la nymphe Égérie, dont il est parlé dans l'article précédent. Mais on remarque que le nom de la nymphe est écrit par-tout en Latin par un *Æ*, *Ægeria*, & le nom de la Déesse ne peut être écrit qu'avec un *E* simple, à cause de l'étymologie d'*egerere*. Cette remarque pourroit souffrir des difficultés. Virgilé, par exemple, écrit le nom de la nymphe Égérie par un *E* & non pas par un *Æ*. On en trouveroit encore d'autres qui d'écrivent de même; Tite-Live est de ce nombre.

ÉGÉRIE, *Egeria*, (b) surnom de Junon. Je ne crois pas que l'on doive distinguer Junon Égérie de la déesse Égérie.

ÉGÉRIUS, *Egerius*, (c) fils d'Aruns, frere de Tarquin l'ancien, roi des Romains, étoit né

après la mort de son pere. Son ayeul Démarate avoit laissé tous ses biens au roi Tarquin, sans faire mention dans son testament du fils d'Aruns, qui n'avoit pas encore vu le jour. Ce fut sa pauvreté qui le fit nommer Égérius. Tarquin, ayant pris la ville de Collatie, en donna la garde à Égérius, qui fut depuis nommé Collatin, selon Denys d'Halicarnasse & Tite-Live. Lucius Tarquinius Collatinus, mari de Lucrece, étoit le fils ou le petit-fils de cet Égérius.

EGES, *Ægæ*, *Αἴγαι*, (d) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, étoit située à l'embouchure du Crathis; elle étoit déserte du tems de Pausanias, ses habitans ayant été obligés de l'abandonner, à cause, dit-on, de la foiblesse & de la misere où elle étoit réduite. Homère fait mention de cette ville dans le discours que Junon tient à Neprune. En effet, Neprune étoit particulièrement honoré dans cette ville. Strabon parle du temple qu'on y avoit élevé à ce dieu. Egés est comptée pour une des douze villes qui composoient anciennement tout le domaine des Achéens, & que ces peuples partagerent entr'eux par la voie du sort, après la transmigration des Ioniens.

EGES, *Ægæ*, *Αἴγαι*, (e)

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 344. T. V. p. 330.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 400.

(c) Tit. Liv. L. I. c. 34, 38. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 117.

(d) Paus. pag. 407, 449, 459, 481.

Strab. pag. 385. Herod. L. I. c. 145. Homer. Iliad. L. VIII. v. 203.

(e) Plin. T. I. p. 200, 201. Ptolem. L. III. c. 12. Athen. p. 155. Plut. T. I. p. 400. Just. L. VII. c. 1. Corn. Nep. in Reg. c. 2.

ville de Macédoine, qui étoit le lieu de la sépulture des Rois du pais. Ce fut dans cette ville que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fut massacré par Pausanias, dans le tems qu'il se préparoit à assister à un spectacle, & qu'il étoit déjà arrivé près du théâtre. Le nom d'Eges s'écrit diversement dans les Auteurs. Pline dit *Æge*; Justin *Ægeæ*; qui, selon lui, s'appelloit auparavant *Ædessa*; Ptolémée, *Ægaa*; Athénée & Étienne de Byzance, *Ægæ*. Ce dernier observe qu'on l'appelloit aussi Meloboteira. Cette ville étoit dans l'Emathie, selon Ptolémée.

Pyrrhus, roi d'Épire, s'étant rendu maître d'Eges, traita fort durement ses habitans, & laissa en garnison dans leur ville, une partie des Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Ces peuples, les plus avarés & les plus avides de tous les hommes, selon Plutarque, n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des Rois qui avoient là leur sépulture, enleverent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilège, ils dissipèrent & jetterent au vent les ossemens de ces Princes. Il paroît que Pyrrhus passa légèrement sur cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine; soit que les grandes affaires qu'il

avoit alors sur les bras, l'obligeassent d'en différer la recherche; soit que craignant ces barbares, il n'osât en faire une punition exemplaire; mais cette connivence le décria fort parmi les Macédoniens. Voyez Edeffe.

EGES, *Ægæ*, *Αἴγαι*, (a) ville maritime de l'Asie mineure, dans la Cilicie, proche d'Issus, entre cette ville & Serrepolis, à l'occident septentrional de la dernière, & à l'orient de la seconde, selon Ptolémée. Strabon & Étienne de Byzance en font aussi mention. Strabon lit *Égées*, *Ægææ*, & dit que cette ville avoit un port. Dans Tacite on trouve *Ægææ*.

EGES, *Ægæ*, *Αἴγαι*, (b) ville de l'Asie mineure dans l'Éolide, au rapport de Strabon. Seroit-ce l'Ægara de Ptolémée, qui étoit voisine de Smyrne & de Magnésie, où plutôt entre ces deux villes sur les frontières de l'Éolide? Suidas appelle la même ville Elis. Tacite dit qu'elle fut renversée par un tremblement de terre, sous Tiberè. Il en nomme les habitans Egéates, *Ægeatæ*. La ville est appelée Egées, *Ægææ*, dans Hérodote. Cette ville servit autrefois de retraite à Thémistocle, qui n'y fut connu de personne que de son hôte, qui étoit, dit Plutarque, le plus riche de tous les Éoliens.

(a) Ptolem. L. V. c. 8. Strab. p. 676. Tacit. Annal. L. XIII. c. 8. Plin. T. I. p. 269.

(b) Strab. p. 621. Ptolem. L. V. c. 2.

Tacit. Annal. L. II. c. 47. Herod. L. I. c. 149. Plut. Tom. I. p. 124. Plin. T. I. p. 280.

EGES, *Ægæ*, *A'yal*, (a) île. située vis-à-vis de l'Eubée, selon Héfy chius. On croit que ce pourroit être la ville d'Eges qui étoit dans l'Eubée, & dont Homère fait mention lorsqu'il dit que Neptune ayant vu du haut d'une montagne de Samos, la défaite des Grecs par les Troyens, fit trois pas, & qu'au quatrième il arriva à Eges.

On demande pourquoi Neptune, qui est assis sur le sommet de la montagne de Samos ou Samothrace, au lieu de prendre à gauche pour aller à Troye, prend à droite, & va par un chemin tout opposé à l'endroit où il a dessein d'aller. Il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Jupiter est sur le mont Ida, les yeux tournés vers la Thrace, & par conséquent vers le lieu où est Neptune, qui ne pouvoit aller directement de Samothrace à Troye, sans être vu de Jupiter. Il prend donc un détour pour se cacher à ses yeux. D'ailleurs, la longueur du chemin fait beaucoup pour les hommes ; mais elle ne fait rien pour les Dieux, qui vont aussi vite que la pensée.

Étienne de Byzance nomme encore plusieurs autres villes de même nom ; sçavoir, une dans la Locride ; une autre dans la Lydie ; une autre dans la Myrrhine, contrée de la Troade ;

une autre dans la Cherfonnèse de Thrace ; une autre dans l'Étolie. Strabon parle de cette dernière, & dit qu'elle se nommoit encore Olénus, mais que de son tems il n'en restoit plus que des ruines.

EGÉSARÉTUS, *Egesaretus*, (b) étoit un personnage de grand crédit en Thessalie sa patrie. Il étoit à la tête d'une des deux factions qui s'étoient formées dans ce pays, du tems de Pompée & de César. Egésarétus s'étoit déclaré pour le premier. Cicéron le nomme Hagésérétus, & dit qu'il étoit de Larisse.

EGÉSIAS, *Egeſias*, (c) Auteur qui attribue à Paratus l'invention des vaisseaux longs.

EGÉSIMAQUE, *Ægesimachus*, (d) jeune officier dans l'armée d'Alexandre le Grand, étoit plein de hardiesse, & méprisoit tous les périls. Il y avoit dans la même armée un autre jeune officier, nommé Nicanor, qui ne le cédoit point à Egésimaque. Un jour, ces deux officiers prirent avec eux les plus déterminés de la jeunesse, & n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, passèrent à la nage dans une île du fleuve Hydaspe, où étoient les ennemis ; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuèrent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieuse-

(a) Homer, *Iliad*, L. XIII, v. 21. Strab. p. 386, 405.

(b) *Cœs. de Bell. Civil.* L. III, p. 612.

(c) *Antiq. expl.* par D. Bern. dg Montf. Tom. IV. pag. 240.

(d) *Roll. Hist. Anc. T. III, p. 749.*

ment, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte, ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent enveloppés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'isle, sans qu'ils s'en apperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin.

EGESTE, *Egesta*, ou *Ægesta*, *Αἰγέστη*, ville de Sicile, appelée aussi Ségeste. Voyez Ségeste.

EGESTE, *Egesta*, (a) fille d'Hippotès, prince Troyen, fut exposée dans un vaisseau sur la mer, par son pere même, de peur que demeurant à Troye, le sort ne tombât sur elle pour être dévorée par un monstre marin. Car l'oracle d'Apollon avoit ordonné que tous les ans on exposât sur le bord de la mer, une des plus considérables filles de la ville, pour expier le parjure de Laomédon. Le hazard, selon la fable, fit aborder Egeste en Sicile, où elle fut aimée du fleuve Crinifus, sous la figure d'un chien, ou selon d'autres, d'un ours, dont elle eut un fils nommé Aceste, roi de Sicile, si connu dans l'Enéide pour avoir reçu magnifiquement Enée & ses compagnons, comme ses alliés.

Voici de quelle maniere Denys d'Halicarnasse raconte cet-

te histoire, dépouillée des fables des Poètes. Laomédon, mécontent d'un noble Troyen, lui fit ôter la vie, ainsi qu'à tous ses fils, & fit vendre ses filles à quelques marchands, à condition qu'ils les transporteroient dans des pais éloignés. Cependant, un jeune homme de qualité, s'étant trouvé dans le vaisseau qui les conduisoit, devint amoureux d'une de ces jeunes filles, & l'ayant achetée, il la mena dans l'isle de Sicile, où il l'épousa. Quelque tems après, elle devint mere d'Aceste, qui après la mort de Laomédon, obtint de Priam la permission de revenir à Troye, où il se trouva pendant la guerre; mais voyant son pais ruiné par les Grecs, il s'en retourna en Sicile sur les vaisseaux qu'Achille avoit abandonnés près de quelques rochers où ils avoient touché. Enée, y étant arrivé quelque tems après, lui aida à bâtir deux villes, & y laissa les gens les plus inutiles de son équipage.

EGESTE, *Egestus*, (b) Prince Troyen, qui vint s'établir en Sicile.

EGESTE, *Egestus*, fils de Numitor, pere de Rhéa Sylvia, fut tué par ordre d'Amulius, afin qu'il ne restât aucun mâle de leur race.

EGESTÉENS, *Ægestai*, ou *Ægestei*, *Αἰγέσταῖοι*, *Αἰγέστῆες*, peuples de Sicile. Leur ville se

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 79. & suiv.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 400.

nommoit Egeste. *Voyez* Egeste.

EGETE, (a) *Ægetes*, céda sa femme à Ariston son ami, roi de Sparte.

EGGIUS [L.], *L. Eggius*, (b) officier Romain, dont il est parlé dans Velleius Paterculus. Il étoit ce qu'on appelloit *Præfectus Castrorum*.

EGGYNE, *Eggyna*, (c) ville de Sicile, dont parle Cicéron dans une de ses harangues contre Verrès. Cet orateur la met au nombre de celles qui avoient été ruinées.

EGIALE, *Ægialus*, (d) *Ἀϊγιαλός*, ville de l'Asie mineure, qui étoit située dans la Paphlagonie, selon Homère. Ses habitans marchèrent au secours des Troyens contre les Grecs.

EGIALE, *Ægialus*, (e) *Ἀϊγιαλός*, nom que porta l'Achaïe propre, avant qu'elle eût pris celui d'Achaïe. *Voyez* Egialéens.

EGIALE, *Ægiala*, (f) *Ἀϊγιαλή*, nom qui fut d'abord donné à la ville de Sicyone. *Voyez* Sicyone.

EGIALÉE, *Ægialeas*, *Ἀϊγιαλέας*, (g) nom d'une tribu de Sicyone, ainsi appelée d'Egialée, fils d'Adraсте, selon Hérodote.

EGIALÉE, *Ægialeus*, (h) *Ἀϊγιαλεὺς*, originaire du pays de Sicyone, en fut le premier Roi.

Sous son règne, cette partie du Péloponnèse, qui s'appelloit encore du tems de Pausanias l'Egiale, prit sa dénomination. Dans cette contrée, il bâtit en rase campagne la ville d'Egialée, avec une citadelle qui occupoit tout le terrain où l'on bâtit depuis un temple de Minerve. Egialée fut pere d'Europs, dont naquit Teschis, qui eut pour fils Apis. Voilà ce que dit Pausanias.

Selon Apollodore, Egialée étoit fils d'Inachus & frere de Phoronée. M. Le Clerc & quelques autres Sçavans croient que le nom d'Egialée, qu'Eusebe, après Castor, met à la tête des rois de Sicyone, paroît supposé. En effet, Egialée veut dire habitant du rivage, *Littoralis*; c'est Hérodote qui donne lieu à la conjecture de ces Auteurs. Les Ioniens, dit-il, qui habitoient le Péloponnèse avant Ion, fils de Xuthus, étoient appelés Pélasges-Egialées; par où il paroît que cet Historien distingue deux sortes de Pélasges dans le Péloponnèse, ceux qui habitoient du côté de la mer, & ceux qui demeuroient au milieu des terres, vers le mont Cyllène, où Pélasgus, suivant le témoignage d'Asius dans Pausanias, s'étoit établi.

Malgré ces autorités & ces

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76.

(b) Vellei. Pat. L. II. c. 119.

(c) Cic. in Verr. L. V. c. 85.

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 362.

(e) Pauf. p. 287, 396.

(f) Pauf. p. 96.

(g) Herod. L. V. c. 68.

(h) Pauf. p. 94, 396. Herod. L. VII. c. 94. Myrth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 40. & suiv.

preuves , on pourroit encore se rendre à l'autorité d'Eusebe & de Cédrene , qui ont adopté la liste de ces Rois donnée par l'historien Castor ; car , quand même le mot *Egialée* signifieroit un habitant des rivages de la mer , & que ce ne seroit pas le nom véritable du premier roi de Sicyone , ce Roi n'en seroit pas moins réel ; & on pourroit dire qu'on auroit seulement voulu marquer par-là qu'un fils d'Inachus avoit quitté l'Argolide qui s'étendoit jusqu'à la mer , pour venir établir une nouvelle domination près du golfe de Corinthe , dans un lieu peu éloigné de celui qu'il abandonnoit.

EGIALÉE , *Ægialeus* , (a) *Ἀγιάλευς* , fils d'Adrasie , roi d'Argos , avoit son tombeau à Peges dans le territoire de Mégare. La tradition du pays portoit que les Argiens étant venus pour la seconde fois devant Thebes , il y eut un grand combat entre les deux armées ; qu'Egialée fut tué dès le commencement auprès de Glissas , & que ses proches portèrent son corps à Peges où il fut inhumé. Ce qui est de certain , c'est qu'ils n'appelloient point autrement ce tombeau , que l'Egialée.

EGIALÉE , *Ægialeus* , (b) *Ἀγιάλευς* , fils d'Ætès & d'Hécate , au rapport de Diodore de Sicile. Voyez *Egialius*.

(a) Paul. pag. 80, 83. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 201, 214.

(b) Diod. Sicul. p. 173.

EGIALÉE , *Ægialea* , *Ἀγιάλεια* , sœur de Phaëton. On dit que cette Princesse , à force de verser des larmes , à cause du malheur de son frere , fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

EGIALÉE , *Ægialea* , *Ἀγιάλεια* , (c) fille d'Adrasie , roi d'Argos , femme de Diomede , est fameuse par la lubricité que lui inspira , dit-on , la déesse Vénus , irritée d'avoir été blessée au siège de Troie par son mari. Ce Prince avoit laissé le gouvernement de son royaume à Cometes , fils de Sthénélus ; Egialée l'aima si fort , qu'elle se donna entièrement à lui & à plusieurs autres , & attenta sur la vie de son mari , dès qu'il fut de retour à Argos. Diomede se réfugia , selon les uns , dans un temple de Junon , ou se retira d'abord en Italie , selon les autres , & s'y établit , résolu de ne plus voir sa femme , à cause de ses indignes procédés.

Le nom d'Egialée fut , selon quelques-uns , celui d'une des graces.

ÉGIALÉENS , *Ægialenses* , *Ἀγιάλεις* , (d) les premiers habitants de l'Achaïe , qui furent ainsi appelés d'Egialée , roi de Sicyone. Ils furent ensuite appelés Ioniens , à cause d'Ion , un de leurs Rois. Ce ne fut pourtant pas tant un changement de nom , qu'un nouveau nom ajout-

(c) Homer. Iliad. L. V. v. 412. & seq.

(d) Paul. p. 396, 397.

ré au leur ; car ils furent appelés Egialéens-Ioniens. Et même le pais conserva son ancienne dénomination, comme il paroît par le dénombrement des troupes d'Agamemnon, où Homère fait mention de l'Egiale. Voyez Achaïe & Egialée.

EGIALIE, *Ægialia*, *Αἰγιαλία*, (a) île située entre l'île de Cythere & la pointe occidentale de l'île de Crete. Plin, qui la nomme *Ægila*, suivant l'édition du P. Hardouin, la met à quinze mille pas de l'île de Cythere, & à vingt-cinq mille de Phalafarna, ville de Crete. On trouve dans Hérodote Eglie & Égilée. M. de l'Isle, dans son Atlas, la nomme en Latin *Ægilia* ou *Epla*. C'est aujourd'hui l'île de Cerigoto ; c'est ainsi que les derniers Géographes & Voyageurs la nomment, & non pas Cécérigo, comme écrivent Sophien, Ortélius, Baudrand & Corneille. Spon, dans ses voyages, dit qu'on n'y trouve que des chevres sauvages.

EGIALIE, *Ægialia*, (b) *Αἰγιαλία*, autre île qui étoit située dans la mer Ionienne, & l'une des Echinades, entre l'île de Céphalénie & l'Erolie.

Le nom d'Egialie a été donné à un bourg de la tribu Antiochide, qui étoit renommé

pour la bonté de ses figues.

EGIALIUS, *Ægialius*, (c) fils d'Æétès, selon Justin. C'est le même que d'autres appellent Absyrte. Voyez Absyrte.

EGIAS, *Ægias*, *Αἰγίας*, banquier à Sicyone. Voyez Erginus.

EGIBOLES, *Ægibolia*, (d) nom que l'on donnoit à certains sacrifices offerts à Cybele. On les appelloit ainsi, parce qu'on y immoloit une chevre.

EGICORES, *Ægicores*, (e) *Αἰγικορέϊς*, nom d'une tribu d'Athènes. Cette tribu comprenoit, comme le désigne son nom, ceux qui furent chargés du soin des troupeaux.

EGIDE, *Ægis*, *Αἰγίς*, (f) nom que l'on donne au bouclier de Minerve, sur lequel étoit représentée la tête de Méduse.

Quoique dans la signification naturelle, ce mot signifie une chevre, & qu'on croye communément que l'Égide étoit la peau de cet animal ; cependant il y a des Auteurs qui sont persuadés que c'étoit celle d'un monstre nommé Egide, qui vomissoit du feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phénicie, l'Égypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau sur son bouclier. Elle y avoit aussi fait graver la tête de la Gorgone Mé-

(a) Plut. T. I. p. 819. Plin. T. I. p. 209. Herod. L. VI. c. 107.

(b) Plin. T. I. p. 208.

(c) Just. L. XLII. c. 3.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 172. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 478.

(e) Plut. T. I. p. 91.

(f) Homer. Iliad. L. II. v. 446. & seq. L. V. v. 738. & seq. Diód. Sicul. p. 142. Virg. Æneid. L. VIII. v. 354, 435. & seq. Herod. L. IV. c. 180. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. c. 4. 26. & suiv.

duse, environnée de serpens; & ce terrible bouclier faisoit trembler ceux qui le regardoient.

Anciennement; tous les boucliers des dieux, sur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit son nom, s'appelloient Egides; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut destiné pour son seul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le pais; & c'est ce qui a donné lieu à la fable. Mais, comme les Grecs rendoient toujours des raisons fabuleuses de leurs anciennes cérémonies, nous croyons qu'il vaut mieux sur cet article s'en rapporter à Hérodote, qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Minerve, qui est fort honorée en ce pais-là, sur-tout autour du Lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naissance. Le nom même d'Egide marque bien que cette sorte de bouclier est venue de Libye, où les habitans portent sur leurs habits des peaux de chevres corroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais, comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naissance dans leur pais, pour obscurcir la tradition qui apprenoit que son culte étoit venu de l'Égypte & de la Libye, d'où Cécrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce mon-

stre, & de la victoire de la déesse. Voici comme Homère peint cette redoutable Egide:

» Minerve, fille de Jupiter
» Ægiochus, prend ses armes;
» elle couvre ses épaules de
» l'Egide, Egide terrible, au-
» tour de laquelle étoit la Ter-
» reur Φόβος; la Querelle ou la
» Dissension, Εἶρις; la Force,
» Αλχη; l'Attaque Γωχη; au mi-
» lieu étoit la tête de Gorgo,
» prodige de Jupiter, Αἰγιο-
» χοῖ, le terrible. «

Virgile fidele imitateur d'Homère, en fait cette description:

*Ægidaque horrificam, turbatæ
Palladis arma,*

*Certatim squammis serpentum, au-
roque polibant;*

*Connexosque angues, ipsamque in
pectore divæ*

*Gorgona, defecto vertentem lumina
collo.*

EGIDE, *Ægis*, Αἰγίς, (a) monstre horrible & tout-à-fait indomptable. Il étoit sorti de la terre, & sa gueule vomissoit une épouvantable quantité de flammes. Il parut d'abord dans la Phrygie, & il brûla toute la partie de ce pais qui avoit tiré son nom de ce désastre. Il alla ensuite vers le mont Taurus, & il réduisit en cendres tous les bois qui se trouverent entre cette montagne & les Indes. Retournant du côté de la mer, il entra dans la Phéni-

(a) Diod. Sicul. p. 142.

cie , & mit en feu la forêt du Liban. Ayant ensuite parcouru l'Égypte & traversé l'Afrique , il se rabattit du côté de l'occident ; enfin , il s'arrêta vers les monts Cérauniens , sur lesquels il fit le même ravage. Ayant désolé toute cette contrée , il s'attaqua aux habitans mêmes , dont il fit périr les uns , & effraya tellement les autres , qu'ils abandonnerent leur patrie , & s'enfuirent en des pais éloignés. Mais, Minerve , qui surpassoit le commun des hommes en prudence & en courage , tua enfin ce monstre. Elle porta toujours depuis la peau de l'Égide sur sa poitrine , comme une arme défensive , & comme une marque de sa valeur & de sa victoire. La Terre , mere de ce monstre , irritée de sa mort , enfanta les Géans , qui furent enfin vaincus par Jupiter , avec l'aide de Minerve , de Bacchus & des autres dieux.

EGIDES , *Ægida* , Αἰγῖδα , (a) nom d'une tribu de Sparte. Hérodote dit qu'elle étoit très-grande , & qu'elle avoit pris son nom d'Egée , fils d'Æolycus. Ceux de cette tribu voyant qu'ils ne pouvoient conserver d'enfans , bâtirent un temple à Laïus & à Œdipe , suivant la réponse de l'oracle des Erinnyens ; & depuis il demeura aux Théréens qui descendoient de cette famille.

EGIDES , *Ægida* , Αἰγῖδα ,

(b) nom que Démofsthène donne aux descendans d'Egée , fils de Thésée.

EGIENS , *Ægienses* , Αἰγιῆς , les habitans d'Egium. Voyez Egium.

EGIES , *Ægia* , Αἰγία , (c) ville du Péloponnèse dans la Laconie. Pausanias dit qu'on la trouvoit en se détournant à droite du chemin qui menoit de Crocées à Gythée. Il ajoute que quelques-uns la prenoient pour la même ville qu'Homère a nommée Augée. Il y a dans cet endroit , poursuit Pausanias , un étang nommé l'étang de Neptune , au bord duquel il y avoit une chapelle & une statue de ce dieu. On n'osoit pêcher les poissons de cet étang , parce qu'on s'imaginoit que les hommes qui les prendroient seroient eux-mêmes changés en poissons. Gythée en étoit éloignée de trente stades. Strabon confirme ce que Pausanias dit de l'Augée d'Homère.

EGILE , *Ægila*. Voyez Egialie.

EGILE , *Ægila* , Αἰγίλα , (d) lieu du Péloponnèse dans la Laconie. Il étoit fort fréquenté à cause d'un temple de Cérès , qui étoit en grande vénération.

Un jour , Aristomene & un corps de Messéniens qu'il avoit à ses ordres , sçurent que les femmes des environs étoient assemblées en ce lieu , à cause d'une fête ; aussitôt ils résolurent de les enlever. Mais , ces

(a) Herod. L. IV. c. 149.

(b) Demosth. Orat. Funeb. p. 245.

(c) Paus. p. 203.

(d) Paus. p. 247.

femmes inspirées & protégées apparemment par la déesse, dit Pausanias, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des torches ardentes, toutes armes qu'elles trouverent dans l'appareil même du sacrifice; de sorte que non seulement bon nombre de Messéniens furent blessés, mais qu'Aristomene reçut plusieurs coups & fut fait prisonnier. Cependant, la nuit suivante, il se sauva & gagna la Messénie. On crut que la prêtresse de Cérès, qui se nommoit Archidamée, avoit elle-même favorisé son évasion, non qu'elle se fût laissé corrompre par ses présens, mais parce que dès long-tems auparavant elle avoit pris de l'amour pour lui. Quoi qu'il en soit, elle en fut quitte pour dire qu'il avoit rompu ses chaînes, & qu'il s'étoit enfui.

EGILE, *Ægila*, Ἀγίλα, (a) nom d'un lieu de la Libye. Hérodote dit qu'on appelloit ainsi une roche de sel, qui étoit habitée de part & d'autre. C'étoit là que les Nasamones venoient cueillir des dattes, parce que les Palmiers y croissoient en abondance, & qu'ils y portoient tous du fruit.

EGILÉE, *Ægilea*, Ἀγίλεια, (b) île, dont parle Hérodote. Il l'appelle l'île des Styréens, nommée Egilée. On croit que

c'est la même que d'autres appellent Egialie. Voyez Egialie.

EGILIPS, *Ægilips*, Ἀγίλιπς, (c) ville de Grece dans l'Acarnanie, selon Strabon. Ce Géographe cite un vers d'Homère, où elle est surnommée rude, raboteuse; & comme le Poète nomme dans le même vers Crocylia, qui étoit en Epire, Etienne de Byzance juge qu'elle n'en étoit pas éloignée. Quoi qu'il en soit, les habitans d'Egilips partirent sous la conduite d'Ulysse, pour aller au siege de Troye.

EGILIUS [L.], *L. Egilius*, (d) fut nommé triumvir avec P. Elius & Cn. Sicinius, l'an de Rome 575, & 177 avant J. C. Ces triumvirs conduisirent à Luques une colonie de deux mille citoyens Romains, à chacun desquels ils distribuerent cinquante-un arpens & demi des terres, qu'on avoit confisquées aux Liguriens, qui eux-mêmes les avoient ôtées aux Toscans.

EGILIUS, *Egilius*, (e) certain plaisant dont parle Cicéron au second livre de l'Orateur.

EGIMÉUS, *Ægimæus*, Ἀγίμαιος, le même qu'Egimius. Voyez Egimius.

EGIMIUS, *Ægimius*, (f) vieillard, qui vécut deux cens ans, comme l'assure Anacréon, cité par Pline.

EGIMIUS, *Ægimius*, Ἀγίμιος, (g) roi des Doriens, du

(a) Herod. L. IV. c. 172, 182, 183.

(b) Herod. L. VI. c. 107.

(c) Homer. Iliad. L. II. v. 140, Strab. p. 452.

(d) Tit. Liv. L. XLI. c. 13.

(e) Cicer. de Orat. L. II. c. 153.

(f) Plin. T. I. p. 402.

(g) Diod. Sicul. p. 169.

tems d'Hercule. Voyez Doride, contrée de Grece.

EGIMIUS, *Ægimius*, Ἀγίμιος, (a) fut pere de Pamphyle, qui épousa Orfobie, fille d'Hyrnétho.

EGIMURE, *Ægimurus*, (b) Ἀγίμουρος, isle de la mer d'Afrique. Pline emploie le nombre pluriel, & suppose deux isles du nom d'Egimure, qu'il appelle *Autels*, ou des écueils plutôt que des isles, à l'opposite du golfe de Carthage, entre la Sicile & la Sardaigne. Il y a, poursuit-il, des gens qui soutiennent qu'elles étoient autrefois habitées, & qu'elles se sont enfin affaïssées. En ce cas, ce seroient les mêmes roches dont nous avons parlé sous le nom d'Egarthes. Étienne de Byzance en fait une isle d'Egimure au singulier. Il ajoute que deux hauteurs, qui peut-être ont été séparées par la mer, ont le nom d'autels, pour la raison qu'en donne Servius. Tite-Live dit qu'elle ferme, du côté de la mer, le golfe où est bâtie Carthage. Ptolémée la met entre la Sardaigne & l'Afrique, si nous en croyons Ortélius qui a sans doute pris l'Eginnus de cet Auteur pour Egimure mal placée. Ces deux écueils n'étoient point entre la Sardaigne & la Sicile,

dans la même latitude, mais beaucoup plus au midi, proche du golfe de Carthage, au nord occidental de cette ville, & au nord-est du promontoire d'Appollon, selon la carte de l'Afrique propre par Cellarius. Selon Strabon, l'isle d'Egimure étoit située entre la Sicile & l'Afrique, à quelque distance de Cossure.

EGINE, *Ægina*, Ἀγίνα, (c) isle de la mer Égée, située sur le golfe Saronique, vis-à-vis de la ville d'Épidaure, entre l'Attique & l'Argolide. La partie méridionale & la partie orientale de l'isle étoient baignées par la mer de Crete, & cette autre mer que Strabon nomme Myrtoé. Du côté du continent elle étoit environnée de plusieurs petites isles. Son circuit étoit d'environ 150 stades.

Les habitans prétendoient que leur isle fut long-tems déserte, & que Jupiter y transporta EGINE, fille d'Acopus, d'où cette isle prit son nom, au lieu de celui d'Enone, qu'elle portoit auparavant. Ils ajoutoient qu'Eacus, parvenu à l'âge de raison, pria Jupiter de vouloir bien peupler le lieu de sa naissance, & qu'en effet Jupiter lui envoya de terre ferme, des hommes qui cultivèrent cette

(a) Pauf. p. 137.

(b) Plin. T. I. p. 257. Strab. p. 123, 277. 824. Tit. Liv. L. XXIX. c. 27. L. XXX. c. 24. Hirt. Pauf. p. 784.

(c) Strab. p. 369, 375. 376. Pauf. p. 97, 138. & seq. Pomp. Mel. pag. 145. Herod. L. III. c. 59. L. V. c. 79. & seq. L. VI. c. 49. & seq. L. VII. c. 144. &

seq. Plin. T. I. p. 208, 209. Ptolem. L. III. c. 16. Thucyd. pag. 11, 43, 68. & seq. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30, 33. L. XXXI. c. 14, 15. L. XXXVI. c. 42. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 331. Tom. XII. p. 218, 241, 274.

isle & s'y établirent ; mais ils ne pouvoient nommer qu'Eacus qui y eût régné ; car nous savons certainement , dit Pausanias , qu'aucun de ses fils ne resta dans l'isle d'Egine ; Pélée & Télamon furent obligés de quitter le país à cause du meurtre de Phocus , & les enfans de Phocus vinrent habiter cette contrée qui étoit vers le Parnasse , & que l'on appella depuis la Phocide.

Ovide nous apprend qu'Ænolie fut aussi un des noms que porta l'isle d'Égine. Étienne de Byzance dit qu'on l'appella encore Myrmidonie , & Strabon en nomme les habitans Myrmidons. Les Poètes ont feint que les Eginetes furent ainsi appelés , parce que des fourmis appelées en Grec Myrmeces , furent changées en hommes , à la prière d'Eacus ; mais ce nom leur fut donné , parce que fouissant la terre comme les fourmis , ils y mettoient ensuite leurs grains , & que n'ayant pas de briques , ils se logeoient dans des trous qu'ils creusent en terre. Le terroir étoit fort pierreux par-dessus ; sur-tout dans le plat país , ce qui faisoit que la terre y étoit nue ; elle produisoit cependant assez d'orge.

Dans la suite , ces Argiens qui avoient suivi la fortune de Déiphonte à Épidaure , passèrent dans l'isle d'Egine , & par le commerce qu'ils eurent avec ces insulaires , ils leur firent insensiblement recevoir les mœurs

& la langue des Doriens ; & même avec le tems , les Eginetes se rendirent si considérables , qu'ils surpassèrent les Athéniens en force maritimes , & ce furent eux qui , dans la guerre des Perses , armerent le plus grand nombre de vaisseaux après les Athéniens ; mais cette grande puissance ne fut pas de longue durée ; car , chassés de leur isle par les Athéniens , ils furent obligés de se transplanter à Thyrée , ville située sur les confins du royaume d'Argos , que les Lacédémoniens leur offrirent pour retraite ; il est vrai qu'ensuite , lorsque l'armée navale d'Athènes eut été défaite sur l'Hellespont , ils reprirent leur isle ; mais , ils ne purent cependant remonter au degré de gloire & de puissance dont ils étoient tombés. Au reste , de toutes les isles Grecques il n'y en avoit point qui fût d'un accès plus difficile que celle-là ; car elle étoit toute environnée de grosses roches & d'écueils qui étoient cachés sous l'eau ; & l'on dit que ce fut Eacus qui infesta exprès de ces roches tous les environs , afin d'assurer son isle contre les courses des Pirates , & contre les entreprises des ennemis. Vers le port le plus fréquenté , il y avoit un temple de Vénus , & dans le quartier le plus apparent de la ville , on trouvoit un lieu appelé l'Eacée ; c'étoit une grande place carrée autour de laquelle régnoit une esplanade de balustrade de marbre

blanc; en y entrant on voyoit les statues de ces députés qui vinrent à Eacus de la part de tous les peuples de la Grece. Voici, selon Pausanias, le sujet de cette députation comme les Eginetes & comme tous les Grecs le racontotent.

La Grece étant affligée d'une horrible sécheresse, & non seulement cette partie de la Grece qui étoit hors de l'Isthme, mais tout le Péloponnèse ayant long-tems souffert faute d'eau, on envoya enfin à Delphes, pour apprendre de l'oracle la cause d'un si grand mal, & le remède; la Pythie répondit qu'il falloit apaiser la colere de Jupiter, & employer auprès du dieu l'intercession d'Eacus, s'il vouloit bien l'accorder. Suivant cette réponse, toutes les villes députerent à Eacus, pour le supplier d'être leur intercesseur; il se rendit à leurs prieres, fit des sacrifices & des vœux à Jupiter Panhellénien, & obtint de la pluie abondamment pour toute la Grece. Les Eginetes, voulant conserver la mémoire de cet événement, représentèrent ces députés par autant de statues.

L'enceinte du temple étoit plantée de vieux oliviers; au milieu étoit un autel fort peu élevé, qui cachoit, à ce que l'on croyoit, la sépulture d'Eacus, mais on en faisoit un mystère. Auprès de l'Eacée on voyoit le tombeau de Phocus; c'étoit une petite éminence environnée d'une balustrade, & couverte d'une

grande pierre toute brute. On dit que Pélée & Télamon ayant invité Phocus à disputer le prix du Pentathle, ils se servirent de cette pierre comme d'un paillet, & que Pélée venant à la jetter à son tour, en assomma son frere Phocus; ce qu'il fit, dit-on, à l'instigation de sa mere. Cependant, après le meurtre de Phocus, ses freres monterent sur un bâtiment, & s'enfuirent. Lorsqu'ils furent un peu éloignés, Télamon envoya un héraut à son pere, pour l'assurer que s'il avoit tué Phocus, c'étoit par un pur malheur, & nullement de dessein prémédité; mais Eacus lui fit dire qu'il n'eût jamais à remettre les pieds dans son île, & que s'il vouloit se justifier, il pouvoit plaider sa cause de dessus son vaisseau, ou bien sur une éminence au bord de la mer. Télamon entra donc de nuit dans le port qu'ils appelloient secret; & là, ayant avec de la terre seulement fait une espece de tertre qui subsista long-tems, il voulut se justifier du meurtre de son frere; mais il perdit sa cause, & se voyant condamné, il fit voile vers Salamine. A quelque distance de ce port, on trouvoit un théâtre, qui, soit pour la grandeur, soit pour la beauté, n'étoit pas fort inférieur à celui d'Épidaure. Derrière étoit un stade si bien pratiqué, qu'il soutenoit le théâtre par un de ses côtés, & en étoit soutenu pareillement.

Dans la ville il y avoit trois temples fort près les uns des

autres , le temple d'Apollon , celui de Diane & celui de Bacchus. Dans le premier, Apollon étoit nu , c'étoit une statue de bois , qui avoit été faite par un sculpteur de l'école d'Égine. Diane & Bacchus étoient vêtus, & Bacchus étoit représenté avec de la barbe. Le temple d'Esculape étoit dans un autre quartier ; le Dieu étoit en marbre & assis ; mais les Éginetes honoroient particulièrement Hécate , & ils célébroient sa fête tous les ans ; ils disoient que c'étoit Orphée de Thrace qui avoit institué son culte & ses mystères ; le temple de la Déesse étoit dans une place fermée de murs ; sa statue étoit de bois , c'étoit un ouvrage de Myron qui avoit représenté Hécate avec un seul visage & un seul corps. Dans la même isle, en allant au mont Jupiter Panhellénien , on trouvoit un temple consacré à la déesse Aphée , en l'honneur de laquelle Pindare a fait une ode pour les Éginetes.

Un jour, les Thébains , voulant se venger des Athéniens , envoyèrent demander du secours aux Éginetes. Ceux-ci leur répondirent qu'ils leur enverroient les Eacides ; & ils les leur envoyèrent en effet. Les Thébains, appuyés de l'alliance & des forces des Eacides , donnèrent bataille aux Athéniens , mais ils n'eurent point l'avantage ; de sorte qu'ils renvoyèrent les Eacides , & demandèrent un nouveau secours aux Éginetes. Les Éginetes , deve-

nus orgueilleux par la grandeur de leurs richesses , & ne se souvenant plus de l'alliance qu'ils avoient autrefois contractée avec les Athéniens , se laissèrent toucher à la prière des Thébains , & marchèrent contre les Athéniens , sans leur avoir déclaré la guerre. Ainsi, tandis que les Athéniens étoient occupés contre les Béotiens , les Éginetes s'embarquèrent , vinrent descendre dans le pays d'Attique , pillèrent quantité de bourgs & de villages sur la côte maritime , saccagèrent Phalere , & causèrent un grand dommage aux Athéniens. La haine que les Éginetes portoient aux Athéniens n'eut point d'autre cause que celle-ci.

Les Epidauriens , voyant que leurs terres étoient devenues stériles , consultèrent l'oracle au sujet de cette calamité ; & la Pythie leur répondit qu'ils dressassent des statues à Demias & à Auxésias , & qu' aussitôt qu'ils les auroient dressées , leurs affaires prendroient un autre cours. Alors , les Epidauriens ayant demandé s'ils feroient ces statues de bronze ou de pierre, il leur fut répondu qu'elles ne devoient être faites ni de l'un ni de l'autre , mais du bois d'un olivier cultivé , & qui ne fût pas sauvage. Après cette réponse , les Epidauriens prièrent les Athéniens de leur permettre de couper chez eux des oliviers , parce qu'ils estimoient qu'il n'y en avoit point ailleurs de plus saints & de plus

précieux; outre qu'on dit qu'en ce tems-là on n'en trouvoit point autre part qu'à Athènes. Les Athéniens promirent de leur en donner, à condition qu'ils viendroient sacrifier tous les ans à Minerve, protectrice de leur ville, & à Erechthée. Les Epidauriens acceptèrent cette condition, & obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils firent donc ces statues d'oliviers, la fertilité revint dans leurs terres, & ils payerent aux Athéniens ce qui avoit été convenu entr'eux. En ce tems-là & même auparavant, les Eginetes relevoient des Epidauriens en toutes choses, & principalement en ce qui concernoit la justice, qu'ils alloient recevoir chez eux, soit qu'ils demandassent, soit qu'ils défendissent. Mais depuis, ayant bâti des vaisseaux, ils se révolterent contre les Epidauriens, sans dessein & sans raison; & s'étant déclarés leurs ennemis & rendus maîtres de la mer, ils leur causèrent de grands dommages, leur enleverent les statues de Damias & d'Auxélias, & les ayant emportées, ils les placèrent dans le milieu de leurs terres, en un lieu appelé *Ce*, qui étoit environ à vingt stades de leur ville. Quand ils les eurent mises en cet endroit, ils leur firent des sacrifices, où il y avoit des femmes qui se moquoient de tout le monde, & établirent dix hommes pour chacun de ces simulacres, lesquels présidoient aux sacrifices. Il n'étoit pas permis dans ces

sacrifices de dire des injures aux hommes, mais aux femmes du païs; & ces sortes de cérémonies avoient aussi été en usage chez les Epidauriens.

Quand on leur eut enlevé ces statues, ils cessèrent de payer aux Athéniens ce qui avoit été accordé entr'eux; & aussi-tôt les Athéniens leur envoyèrent demander pourquoi ils manquoient à leur parole. A quoi les Epidauriens répondirent qu'ils y avoient satisfait tant qu'ils avoient eu chez eux ces statues; mais qu'ils ne devoient plus rien payer, puisqu'ils ne les avoient plus en leur puissance, & que c'étoit aux Eginetes à qui il falloit demander cette espèce de tribut, puisqu'ils avoient en leur possession ces statues. Ainsi, les Athéniens envoyèrent à Eginé pour les demander; mais les Eginetes firent réponse qu'ils n'avoient rien à démêler avec eux. Les Athéniens disoient qu'après leur avoir demandé ces statues, ils leur envoyèrent un vaisseau avec quelques-uns de leurs citoyens; que quand ils furent arrivés à Eginé, ils firent effort pour emporter ces statues, comme étant faites d'un bois qui étoit à eux, & que voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout par ce moyen, ils les entortillèrent de cordes, & tâchèrent de les entraîner du lieu où elles étoient, mais qu'à l'instant même il se fit un tonnerre horrible, & un grand tremblement de terre; que ceux qui s'effor-

coient

çoient de les entraîner, en devinrent furieux; que cette fureur les aveugla de telle sorte, que comme s'ils fussent devenus ennemis, ils se tuerent les uns les autres, & qu'enfin il n'en resta qu'un seul qui se retira à Phalère. Les Athéniens contaient ainsi cette histoire.

Les Eginetes y ajoûtoient d'autres circonstances. Ils disoient, entre autres choses, qu'aussi-tôt qu'ils eurent appris que les Athéniens leur venoient déclarer la guerre, ils engagèrent les Argiens à leur envoyer du secours; que les Argiens ayant passé dans l'isle sans être apperçus par les Athéniens, se jetterent sur eux lorsqu'ils étoient éloignés de leurs vaisseaux, & que cependant il se fit un tonnerre effroyable, & un horrible tremblement de terre. Les Argiens & les Eginetes rapportoient ainsi cette histoire; & même les Athéniens avouoient qu'ils périrent tous, à l'exception d'un seul qui retourna à Athènes. Mais, les Argiens assuroient, comme faisoient aussi les Athéniens, que celui qui se sauva de l'armée qu'ils avoient défaire, périt dans la ville en cette manière. Lorsqu'il fut de retour à Athènes, & qu'il y eut annoncé la nouvelle de la défaite des Athéniens, qui étoient allés porter la guerre aux Eginetes, les femmes irritées qu'un seul fût resté de tant de monde, se jetterent sur lui, le piquerent avec les agrafes & les épingles qui re-

noient leurs robes, & le tuerent de cette façon, en lui demandant ce qu'étoient devenus leurs maris. Cette action des femmes d'Athènes sembla aux Athéniens plus funeste & plus déplorable que leur défaite; & ne pouvant punir d'une autre sorte ce crime des femmes, ils changerent les habillemens qu'elles portoient, & les obligèrent de se vêtir à l'Ionienne; car elles s'habilloient auparavant à la Dorienne, & leurs habits étoient fort semblables à ceux des femmes de Corinthe. Ils changerent donc les habits des femmes d'Athènes, en des habits de linge, afin qu'elles ne portassent plus d'agrafes ni d'épingles. Les Argiens & les Eginetes, au contraire, firent cette loi, que leurs femmes porteroient à leurs robes des agrafes & des épingles une fois & demie plus grandes que celles qu'elles avoient accoutumé de porter. Il fut même ordonné que les femmes ne feroient point d'autres offrandes aux Dieux que d'épingles.

Strabon dit qu'Egine fut successivement habitée par les Argiens, les Crétois, les Epidauriens, par les Athéniens & par les Lacédémoniens qui, l'ayant reprise des Athéniens, la rendirent à ses anciens habitans. Il ajoûte que les Eginetes avoient envoyé des colonies à Cydonie, dans la Crete & chez les Umbrices, que l'on croit être une nation de l'Illyrie, dans le lieu où est aujourd'hui la Croatie.

Le même Auteur dit , après Éphore , que ce fut chez les Eginetes que le premier argent monnoïé fut en usage ; ces insulaires ne pouvant se passer du trafic à cause de la stérilité de leur isle. Elien leur attribue aussi l'invention de la monnoie ; cependant , Hérodote en fait honneur aux Lydiens.

L'isle d'Egine conserve son ancien nom dans celui d'Engia , qu'elle prend aujourd'hui. On trouve dans cette isle une si prodigieuse quantité de perdrix rouges , que les habitans sont contraints de s'assembler au printemps dans la campagne , pour y détruire leurs nids , & en casser les œufs , de peur que les perdreaux qui en naîtroient , ne mangeassent tout ce qu'ils auroient semé.

EGINE , *Ægina* , Ἀἴγινα , ville de l'isle de même nom. Voyez l'article précédent.

EGINE , *Ægina* , Ἀἴγινα , (a) fille d'Asopus , roi de Béotie , fut aimée de Jupiter. On dit que ce Dieu s'enveloppa d'une flamme de feu pour la venir voir , & qu'il eut d'elle Eacus & Rhadamanthe. On ajoute que Jupiter , pour dérober sa maîtresse à la vengeance de son pere , qui la cherchoit de tous côtés , la changea en isle ; ce qui veut dire qu'il la cacha dans cette isle du golfe Saronique ,

aujourd'hui Lepante , qui s'appella depuis l'isle d'Egine.

EGINETE , *Æginetes* , (b) descendant d'Eacus ; ses victoires ont été célébrées dans une ode de Pindare.

EGINETES , *Æginetæ* , Ἀἰγινῆται , habitans de l'isle d'Egine. Voyez Egine.

EGINIUM , *Æginium* , (c) Ἀἰγίνιον , ville de Grece dont il est parlé dans plusieurs Auteurs. Tite-Live semble la mettre en Thessalie , ou du moins en Macédoine. César , dans son Commentaire des guerres civiles , prétend qu'elle étoit vis-à-vis de la Thessalie. Plinè dit plus précisément qu'elle étoit dans la Piérie ; & Strabon la met sur les frontières des monts Tymphéens. M. de l'Isle , guidé par ces indices , la met au midi de la source de l'Ion , rivière qui se perd dans le Pénée , à l'occident de l'Estiaotide , contrée de Thessalie.

Quoi qu'il en soit de la véritable situation de cette ville , c'étoit une forte place. Elle étoit presque imprénable , ne fût-elle défendue que par une médiocre garnison. C'est ce qui fit que le consul T. Quintius Flamininus , y étant venu l'an 198 avant l'Ère Chrétienne , se contenta d'y faire jetter quelques traits contre ceux qui en défendoient les murailles , &

(a) Paus. p. 93 , 138. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 93. T. VII. p. 331. & suiv.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 342.

(c) Strab. p. 327. Tit. Liv. L. XXXII. c. 15. L. XXXVI. c. 13. L. XLIV. c. 46. L. XLV. c. 27. Cæf. de Bell. Civil. L. III. p. 651, 652. Plin. T. I. p. 201.

mena ses troupes du côté de Gomphe. Dans la suite, Cn. Anicius eut ordre d'aller attaquer Eginium; les habitans, dans une sortie qu'ils firent sur lui, lui tuèrent deux cens hommes. Les Romains, pour s'en venger, livrèrent leur ville au pillage, quand ils eurent réduit entièrement le roi Persée.

EGIOCHUS, *Ægiochus*, (a) *Ἐγιοχος*, surnom de Jupiter, qui signifie porte-chevre. Il fut donné à ce Dieu, parce que Mélisse & Amalthée le nourrissent du lait d'une chevre, selon Lactance. Les Poètes disent qu'après la mort de cette chevre, Jupiter en prit la peau, pour couvrir le bouclier qu'il portoit en faisant la guerre aux Titans; & que par reconnoissance, il la fit revivre, & la plaça dans le ciel parmi les astres.

Nous avons des médailles des empereurs Philippe & Valérien, sur le revers d'une desquelles on voit représentée une chevre, avec cette inscription: *Jovi conservatori Augusti*; & sur l'autre, une chevre qui porte sur son dos un Jupiter enfant, avec ces mots: **JOVI CRES-CENTI**.

EGIPAN, *Ægipan*, (b) surnom que les Poètes donnoient au dieu Pan, parce que, selon eux, il avoit des pieds de chevre; car, *αἰς*, *αἰγός*, en Grec,

signifie chevre. Ensuite, on appella Egipans les Sylvains ou Satyres, que les Anciens représentoient aussi avec des pieds de chevre, & auxquels le dieu Pan commandoit. D'autres disent que les Egipans étoient les Satyres, qui avoient une tête & un visage de chevre, avec une queue de poisson; & que le premier qui eut ce nom, étoit fils de Pan & de la nymphe *Æga*; qu'il inventa la trompette faite d'une conque marine; & que pour cette raison, on lui donna une queue de poisson. Dans les anciens monumens des Égyptiens, on voit quantité de ces Egipans, qui sont différens des Satyres ordinaires.

Le mot *Egipan* veut dire proprement Pan-chevre.

EGIRATES, *Ægirata*; *Ἐγίρταται*, nom donné par Pausanias aux habitans d'Egire. Voyez Egire.

EGIRE, *Ægira*, *Ἐγίρα*, (c) ville du Péloponnèse dans l'Archée, étoit située entre Egium & Sicyone, sur une colline roide & de difficile accès. Pausanias la met au nombre des douze villes qui composoient anciennement tout le domaine de la nation Achéenne, & que cette nation se partagea par la voie du fort, après la transmigration des Ioniens.

La côte d'Egire n'avoit rien de remarquable. Le port de

(a) Homér. Iliad. L. XI. v. 66. Diod. Sicul. p. 233.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 273.

(c) Paus. p. 407, 450. & seq. Plin. Tom. I. pag. 192. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. I. c. 145. Strab. p. 385, 386. Tacit. Annal. L. IV. c. 13.

même nom que la ville, en étoit éloigné de douze stades. Cette ville est appelée par Homère Hypéréfie; elle ne prit le nom d'Egire que depuis que les Ioniens vinrent s'y établir; voici, selon Pausanias, à quelle occasion elle changea de nom. Les Sicyoniens, ayant mis une armée sur pied, entrèrent tout-à-coup dans le país des Hypéréfiens; ceux-ci, n'étant égaux ni en force ni en nombre, s'aviserent de rassembler toutes les chevres du país, & de leur attacher des fascines aux cornes. Ensuite, pendant une nuit fort obscure, ils mirent le feu à ces fascines. Les ennemis crurent que c'étoit du secours qui arrivoit aux Hypéréfiens, & s'en retournèrent chez eux. Depuis cette aventure, la ville prit le nom d'Egire, d'un mot Grec qui signifie des chevres; & dans le lieu même où une belle chevre qui conduisoit le troupeau s'étoit couchée, les Hypéréfiens bâtirent un temple à Diane, sous le titre de Diane Agrotéra, persuadés que ce stratagème dont ils s'étoient servis pour tromper l'ennemi, leur avoit été inspiré par cette Déesse; cependant, le nom d'hypéréfie subsista quelque tems. Cette ville, selon Étienne de Byzance, fut aussi appelée Hypérie.

On lit dans Polybe de quelle manière elle fut surprise par les Étoliens, qui, faute de conduite, ne la gardèrent que quelques heures. Les détails de cette

entreprise nous apprennent qu'au pied de cette colline il y avoit une rivière, & autour de la ville, des bois presque impraticables, où se cachèrent les Étoliens, en attendant que le traître qui devoit leur livrer la ville, & qui s'y étoit glissé par un égoût, leur en ouvrit les portes, ce qu'il fit. Mais, ils se crurent trop assurés de leur conquête, & se débanderent pour piller; ce qui donna aux Egirates le tems de la réflexion, & l'occasion de profiter de cette imprudence; car, ceux d'entr'eux qui croyoient tout perdu, se sauvèrent dans la citadelle, & pendant que les ennemis s'affoiblissoient, en se dispersant pour piller, ils se trouverent rassemblés en assez grand nombre pour tomber sur eux, & se ressaisir du butin.

Les curiosités de la ville d'Egire consistoient, premièrement en un temple de Jupiter, où le Dieu étoit représenté assis; c'étoit une statue de marbre du mont Pentélique, faite par Euclidas. On voyoit dans le même temple une Minerve en bois, dont le visage, les mains & les pieds étoient d'ivoire; le reste de la statue étoit doré, & peint de diverses couleurs. Secondement, en un temple de Diane, avec une statue de la Déesse, qui étoit d'un goût fort moderne, dit Pausanias; ce temple étoit desservi par une jeune fille qui exerçoit le sacerdoce jusqu'à ce qu'elle fût nubile. On y voyoit une autre statue d'un

goût très ancien, que les Egirates disoient être d'Iphigénie, fille d'Agamemnon; si cela est, on peut croire que ce temple avoit d'abord été dédié à Iphigénie. Celui d'Apollon étoit à voir pour son ancienneté, qui paroissoit sur-tout aux ornemens de la voûte; la statue du Dieu étoit fort ancienne; c'étoit une statue de bois, toute nue, & d'une grandeur prodigieuse. Les Egirates ne sçavoient pas eux-mêmes qui en avoit été l'ouvrier; mais, quiconque a vu l'Hercule de Sicyoné, dit Pausanias, jugera aisément que ces deux statues sont de la même main, & par conséquent, de Laphaès, célèbre sculpteur de Phliasie. On y voyoit aussi d'un côté quelques statues d'Esculape qui étoient toutes droites; de l'autre un Sérapis, & une Isis, les unes & les autres de ce beau marbre du mont Pentélique. Vénus la Céleste étoit en singulière vénération chez ces peuples; il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans son temple; ils n'entroient même qu'à certains jours dans le temple de la Déesse de Syrie; car ainsi l'appelloit-on, & ce n'étoit qu'après s'être préparés par des purifications & par des jeûnes.

On trouvoit encore à Egire une petite chapelle où il y avoit une Fortune qui tenoit une corne d'abondance à la main, & auprès étoit l'Amour avec des

aîles, apparemment pour donner à entendre qu'en amour la fortune fait plus que la beauté. C'est pourquoi, Pausanias assure qu'il n'a pas eu de peine à croire ce que dit Pindare dans une de ses odes, que la Fortune est une des Parques, & celle de toutes qui a le plus de pouvoir. On remarquoit dans la même chapelle un tableau qui représentoit un homme en cuirasse, déjà âgé, & qui jettoit les hauts-cris; près de lui trois femmes qui ôtoient leurs bracelets, & trois jeunes hommes qui paroissoient fort affligés; on disoit que c'étoit un citoyen d'Egire qui avoit été tué à la guerre, après avoir donné de grandes preuves de valeur; les trois jeunes hommes étoient ses frères, qui vinrent apporter la nouvelle de sa mort à Egire, & les trois femmes étoient ses sœurs, qui, pour marquer leur douleur, jetterent aussi-tôt leurs ornemens. Les gens du pays n'appelloient point autrement ce vieillard, que le pere pitoyable, parce qu'en effet la pitié étoit peinte sur son visage.

Niger, suivi par M. de l'Isle, nomme Xilocastro la ville bâtie sur les ruines d'Egire. Corneille dit Xilocastro ou Scolocastri, & écrit Egyre par un y.

EGIRE, *Ægira*, *Ἀἴγιρα*, (a) un des noms que les Anciens ont donnés à l'isle de Lesbos, suivant le témoignage de

(a) Strab. p. 617.

Pline. Le P. Hardouin soupçonne que ce nom pourroit bien venir de ce qu'elle portoit quantité de peupliers ; car, *A'γελπος*, signifie un peuplier noir. Il y avoit au fond de la grande baye, qui est au nord de cette île, un village nommé Egiurus ; & ce village pourroit aussi avoir donné lieu à ce nom. Strabon dit qu'il étoit dans le territoire de Méthymné.

EGIRE, *Egira*, (a) l'une des nymphes Hamadryades, que quelques-uns font filles d'Oxylus.

EGIRE, *Egirus*, sixième roi de Sicyone, succéda à Telxion, l'an du monde 2093, & 1942 avant Jésus-Christ. Il régna 34 ans, & Thurimaque lui succéda.

EGIROESSA, *Ægiroëssa*, (b) *A'γιροëσσα*, ville de l'Asie mineure dans l'Eolide, selon Hérodote. C'étoit une des onze villes du pays.

EGISTHE, *Ægisthus*, (c) *A'γισθος*, fils de Thyeste & de Pélopie, fille du même Thyeste, fut, dit-on, ainsi nommé, parce qu'il fut nourri du lait d'une chèvre, que les Grecs appellent *αἴγας*, *αἴρας*.

L'oracle avoit prédit à Thyeste, que le fils qu'il auroit de sa propre fille, vengeroit les crimes d'Atrée. Thyeste, voulant éviter l'inceste dont il étoit

menacé, envoya Pélopie à un temple de Minerve, pour y faire la fonction de prêtresse. Mais il arriva, qu'étant allé à ce temple, il rencontra sa fille dans le bois de cette déesse, & la viola sans la reconnoître ; Pélopie lui arracha son épée, & la garda. Lorsqu'elle fut accouchée, elle exposa l'enfant, qui fut trouvé par des pasteurs, & nourri par une chèvre, ce qui lui fit donner le nom d'Egisthe. Egisthe, étant devenu grand, reçut de Pélopie l'épée de Thyeste, & fut conduit à la cour d'Atrée, qui lui commanda d'aller tuer Thyeste. Celui-ci, ayant reconnu son épée au côté d'Egisthe, lui demanda de qui il l'avoit eue, & Egisthe lui répondit qu'il l'avoit reçue de Pélopie sa mère. Alors, Thyeste lui déclara qu'il étoit son père, & l'instruisit des malheurs qu'Atrée avoit causés dans leur famille. Egisthe ne tarda point à s'en venger ; & après avoir tué Atrée, il rétablit son père sur le trône de Mycènes.

Pendant le siège de Troye, Egisthe, qui vivoit dans une lâche oisiveté, dans un coin du Péloponnèse, conçut une passion criminelle pour la femme d'Agamemnon, pour la reine Clytemnestre, qu'il sollicitoit tous les jours de répondre à ses desirs. La Reine résista longtemps, & refusa de consentir à

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 386.

(b) Herod. L. I. c. 149.

(c) Paul. p. 113. & seq. Vell. Patern.

L. I. c. 1. Homer. Odyss. L. I. v. 28. & seq. L. III. v. 194. & seq. Myth. pa. M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 312. & suiv.

une action si infame ; car , outre que son esprit étoit encore sain & entier , elle avoit auprès d'elle un chanfre qu'Agamemnon lui avoit laiffé en partant pour Troye , & qu'il avoit chargé particulièrement du foïn de la garder & de veiller à fa conduite. Mais , quand l'heure marquée par les deftins fut arrivée , où ce malheureux Egifthe devoit triompher de fa chaffeté , il commença par éloigner d'auprès d'elle ce chanfre , il le mena dans une ifle déferte , & l'abandonna en proie aux oifeaux des cieux ; & retournant à Mycenes , il fe vit enfin maître de la Reine , qui le fuivit volontairement dans fon palais. Alors , il offrit fur les autels une infinité de viétimes , & consacra dans les temples les offrandes les plus précieufes , de l'or , de riches étoffes , pour remercier les dieux d'avoir réuffi dans une entreprife fi difficile , & dont il avoit toujours défefpéré.

Cependant , le fiede de Troye étant fini , Agamemnon reprit la route de fes États ; mais , Egifthe le fit affaffiner la première nuit de fon arrivée. Le peuple fe foumit à ce meurtrier ; & le tyran régna fept années entières à Mycenes ; mais , la huitième année , Orefte revint d'Athènes pour le punir ; il tua le meurtrier de fon pere , le traître Egifthe , & après l'avoir tué , il donna aux peuples d'Argos le feftin des funérailles de fon abominable mere

& de ce lâche affaffin.

» Je ne fçais pas bien , dit
» Paufanias , parlant d'Egifthe &
» d'Agamemnon , qui des deux
» fe porta le premier à offen-
» fer l'autre , fi ce fut Egifthe ,
» ou s'il ne fit que fe venger
» du meurtre de Tantale fils
» de Thyefte , lequel Tantale
» avoit époufé Clytemneftre
» fille de Tyndare. Pour moi
» je ne puis croire qu'ils fuf-
» sent nés l'un & l'autre affez
» méchans pour commettre de
» fang froid tant de cruautés.
» D'un autre côté , s'ils ont
» payé la peine du crime de
» Pélops , & que les manes ven-
» geurs de Myrtil les aient pour-
» fuivis jufqu'à ce point , il faut
» avouer que rien ne montre
» tant la vérité de ce que la
» Pythie dit un jour à Glaucus
» le Spartiate , fils d'Epicidas ,
» qui la confultoit fur un faux
» ferment ; *que quiconque fe par-
» jure , attire la colère du ciel fur
» fes enfans & fur leurs descen-
» dans.* »

Homère , au premier livre de l'Odyffée , donne à Egifthe une épithete , que Madame Dacier dit n'avoir pu ni dû confervér. » Le pere des dieux & des hommes , dit le Poète , s'étant fouvenu du fage Egifthe. « *Αἰμίμονος* , c'eft-à-dire , irrépréhénfible , à qui on ne peut rien reprocher. Comment ce Poète peut-il dire cela d'un fcélérat qui a affaffiné fon roi , pour en époufer la femme , & fe rendre maître de fes États ? Il feroit difficile de rendre cela

supportable dans notre manière de penser & de nous exprimer. Ce n'est pourtant pas une raison de condamner Homère, qui sans doute n'a pas employé cette épithète légèrement & sans quelque dessein de nous apprendre une vérité importante. Eustathe, pour le sauver, dit qu'il a grand soin de ne paroître ni médifant ni railleur dans son Odyssée, non plus que dans son Iliade; que pour cette raison, il donne cette épithète à Egisthe, épithète prise, non du mal qui étoit en lui, mais du bien; car, il étoit noble, bien fait, il avoit beaucoup d'esprit, & qu'ainsi il regarde Egisthe par le bon côté. Mais cela ne me satisfait point, dit Madame Dacier, & ne satisfera personne. Je crois, poursuit-elle, qu'il y a une raison plus profonde & plus digne d'un grand Poète. Homère donne ici à Egisthe cette épithète, pour disculper Jupiter du crime que ce scélérat avoit commis; il veut faire voir que Dieu n'est point la cause des forfaits des hommes, & qu'il les a créés tous sages & capables de faire le bien; mais que par leur intempérance, par leurs débauches, & par le mauvais usage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces semences de vertu, & se précipitent dans le mal. C'est comme s'il disoit. » Jupiter s'étant sou-

» venu d'Egisthe, de cet Egisthe, qu'il avoit créé prudent » & sage, & capable de se bien » conduire. »

EGISTHENE, *Ægisthena*, *Αἰγισθαινα*, (a) ville de Grece dans la Mégaride, du côté où ce pais confinoit à la Béotie. Cette ville étoit célèbre par le temple de Mélampus fils d'Amymthaon. Dans ce temple, on voyoit sur une colomne, une statue qui représentoit un homme de taille médiocre. Les habitans du lieu faisoient des sacrifices à Mélampus, & célébroient sa fête tous les ans; du reste, ils ne lui attribuoient point la vertu de prédire l'avenir, ni par le moyen des songes, ni d'aucune autre manière.

Suivant plusieurs anciens Géographes, il faut lire *Egosthene* & non pas *Egisthene*.

EGITIUM, *Ægitium*, *Αἰγίτιον*, (b) ville de Grece, située à l'orient méridional, & à 35 milles Romains de Delphes. Cette ville étoit dans l'Étolie, sur les frontières des Locriens, surnommés Ozoles. Thucydide la place sur des hauteurs, à environ 80 stades de la mer.

EGIUM, *Ægium*, *Αἰγίον* (c) ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, est comptée pour une des douze villes qui composèrent anciennement tout le domaine des Achéens, & qui furent partagées entre cette nation par la voie du sort, après la trans-

(a) Pauf. p. 82, 83.

(b) Thucyd. p. 238.

(c) Pauf. p. 409, 442. & seq. Strab. p. 337, 385, & seq. Plin. T. I. p. 555.

migration des Ioniens. Cette ville étoit située à trente stades de Rhypes , & à soixante du port d'Erinée. Mais, si de ce port on alloit par terre à Egium, le chemin étoit plus court d'environ quarante stades. Le país étoit arrosé de deux fleuves, le Phœnix & le Méganite, qui tous deux alloient tomber dans la mer au-dessous d'Egium, selon Pausanias. Mais, selon Strabon, cette ville étoit située sur les bords du Sélinus ou Sélinunte, du même nom que le fleuve qui baignoit le temple de Diane d'Ephèse.

Près de la ville on voyoit un portique bâti par Straton, fameux athlète qui en un même jour remporta le prix du Pancrace & de la lutte à Olympie ; on bâtit ce portique afin que ce fût pour lui un lieu d'exercice. Entre les diverses curiosités de la ville d'Egium, il y avoit premièrement un vieux temple de Lucine ; la déesse étoit couverte d'un voile fort fin depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa statue étoit de bois à la réserve du visage, des mains & des pieds, qui étoient de ce beau marbre du mont Pentélique ; elle avoit une main étendue, & de l'autre elle tenoit un flambeau, apparemment pour signifier, ou que les douleurs de l'enfantement sont cuisantes comme le feu, ou que c'est la déesse elle-même qui fait jouir les enfans de la lumière du jour ; cette statue étoit un ouvrage de Damophon Messénien. Près du

temple de Lucine étoit un lieu consacré à Esculape, où l'on voyoit une statue d'Hygeia, & une autre d'Esculape même ; des vers iambes gravés sur le piedestal apprennent que ces statues étoient encore de la main de Damophon.

En second lieu, on voyoit à Egium un temple de Minerve, & un bois consacré à Junon. Minerve avoit deux statues de marbre blanc ; pour la statue de Junon, personne ne la voyoit, qu'une femme qui exerçoit le sacerdoce de la déesse. Bacchus avoit son temple près du théâtre ; il étoit représenté sans barbe. Dans la place publique il y avoit un temple & tout un canton dédiés à Jupiter Sauveur ; en entrant, on trouvoit à gauche deux statues de bronze ; l'une représentoit le dieu sans barbe, & celle-là paroissoit la plus ancienne. Si on alloit tout droit, on trouvoit une chapelle où il y avoit, un Neptune, un Hercule, un Jupiter & une Minerve de bronze ; on appelloit ces dieux, les dieux d'Argos, soit parce qu'ils avoient été fabriqués à Argos, comme le disoient les Argiens eux-mêmes, soit parce qu'ils n'étoient à Egium qu'à titre de dépôt, comme les habitans le prétendoient. Car ils racontaient que les Argiens déposèrent ces divinités chez eux, en exigeant en même tems qu'ils leur fissent des sacrifices tous les jours. Comme cela auroit été d'une trop grande dépense, ceux d'Egium

s'aviserent d'immoler plusieurs victimes à la fois, & d'en faire ensuite des repas publics; ainsi il n'y avoit rien de perdu, & ces sacrifices ne coûtoient pas beaucoup. Dans la suite, les Argiens redemanderent leur dépôt; ceux d'Egium dirent qu'ils étoient tout prêts à le rendre, mais qu'ils vouloient être payés de leurs frais; la somme qu'ils demandoient étant exorbitante, on aima mieux leur laisser les statues. Près de la place Apollon & Diane avoient un temple en commun, & dans la place même Diane avoit le sien en particulier, où la déesse étoit représentée tirant de l'arc. On y voyoit aussi le tombeau du héros Talthybius, ce qui n'empêchoit pas que les Spartiates ne se vantassent de l'avoir chez eux sur une petite éminence; l'une & l'autre ville lui rendoit des honneurs funebres tous les ans.

Du côté de la mer il y avoit quatre temples consacrés, l'un à Vénus, l'autre à Neptune, le troisième à Proserpine, & le quatrième à Jupiter dit Homagyrius; dans ce dernier, Jupiter, Vénus & Minerve avoient des statues. Après le temple de Jupiter Homagyrius étoit celui de Cérès Panachéenne. Sur le même rivage de la mer, on voyoit une source abondante, dont l'eau étoit douce & fort bonne à boire. Près de-là étoit le temple de la déesse Salus, dont la statue n'étoit vue que de ses prêtres; dans les sacri-

fices qu'ils faisoient à la déesse, ils observoient entr'autres cérémonies de jeter dans la mer un morceau de pâte qu'ils envoient, disoient-ils, à Aréthuse en Sicile. On voyoit à Egium plusieurs autres statues de bronze, comme un Jupiter enfant, & un jeune Hercule qui n'avoit point encore de barbe; c'étoient des ouvrages d'Agéladas d'Argos. Tous les ans on nommoit à ces divinités des prêtres, qui avoient soin de garder leurs statues chez eux; on éliroit le plus bel enfant de tout le pais pour prêtre de Jupiter, & quand il avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit un successeur. Tel étoit l'ancien usage de ces peuples. Les États généraux d'Achaïe se tenoient encore à Egium du tems de Pausanias. Il avoit plu aux Achéens de les y transférer, parce que de toutes leurs villes, depuis qu'Hélise avoit été submergée, Egium étoit la plus considérable & la plus riche.

Strabon dit que cette ville se forma des habitans de sept ou huit villages voisins, qui se rapprocherent les uns des autres, & que Jupiter fut nourri du lait d'une chevre en ce lieu-là. Il y a bien des variations dans la Mythologie sur le lieu où Jupiter naquit, & sur celui où il fut élevé. On tient cependant qu'il fut nourri en Crete, selon le plus grand nombre des Auteurs anciens. On croit qu'Egium est aujourd'hui Vifita, bourgade de la Morée.

EGIUM, *Ægium*, Αἰγιον, (a) ville de Béotie, selon Natalis Comès. Cet Auteur parlant de la chevre qui nourrit Jupiter encore enfant : » Elle fut, dit-il, appelée Olénienne, parce qu'elle avoit été nourrie auprès d'Olénus, ville de Béotie, où Egium fut bâtie après la destruction d'Eges. » Mais, ce qui fait douter de la bonté de cette remarque de Natalis Comès, c'est que les Géographes ne connoissent que deux Olénus dans toute la Grece, l'une dans l'Achaïe propre, l'autre dans l'Étolie. D'ailleurs, un passage de Strabon fait connoître qu'il falloit dire l'Achaïe au lieu de la Béotie ; car il y est fait mention de la décadence d'Eges. » Ege, dit-il, car on nomme aussi Eges de cette manière, n'est point à présent habitée. Egium est assez peu plée. C'est-là, à ce qu'on prétend, que Jupiter fut nourri par une chevre. » Ce qui peut embarrasser, c'est qu'Olénus d'Étolie a été aussi nommée Eges ; mais il n'y a jamais eu d'Egium.

EGLA, *Egla*, Αἴγλη, (b) sixième femme de David, fut mere de Jéthraam. Plusieurs croient qu'Egla est la même que Michol, & qu'elle mourut en couches de Jéthraam. Mais, ce qui fait douter qu'Egla soit Michol, c'est qu'il est dit au se-

cond livre des Rois, que Michol n'eut point d'enfans. *Egla* signifie une génisse.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (c) nymphe d'une beauté charmante, étoit fille du Soleil & de Néere. Elle se plaçoit fort à faire des tours de malice aux bergers. Un jour, Chromis & Mnasse, que le vieux Silene avoit flattés de l'espérance de l'entendre chanter, trouverent ce vieillard endormi. Aussitôt ils se jetèrent sur lui & le lient avec des guirlandes. Eglé, se joignant aux deux bergers, les encourage ; & au moment que Silene commence à ouvrir les yeux, elle lui barbouille tout le visage de jus de mûres.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (d) autre nymphe, fille de Panoopée. On dit que Thésée étant devenu éperdument amoureux de cette nymphe, voulut l'épouser, & qu'il quitta pour cet effet Ariadne.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (e) fille d'Esculapé & d'Epione, au rapport de M. l'abbé Banier.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (f) l'une des trois Hespérides, filles d'Hespérus, roi d'Italie, & nièces d'Atlas. Elles sont célébrées dans les écrits des Poètes, à cause des jardins fertiles en pommes d'or qu'elles possédoient, selon eux, près du mont Atlas en Afrique, & qui étoient gardés par un dragon,

(a) Strab. p. 386, 387.

(b) Reg. L. II. c. 3. v. 5. c. 6. v. 23.

(c) Virg. Eclog. 6. v. 20. & seq.

(d) Plut. T. I. p. 8, 13.

(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 274.

(f) Mém. de l'Acad. des Inscrit. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 35.

qu'Hercule tua, pour témoigner sa complaisance à Eurysthée.

EGLÉ, *Ægle*, Αἴγλη, (a) fut mere des graces, selon quelques-uns, & elle les eut du Soleil.

EGLÉE, *Æglæa*, (b) est comptée par certains pour une des trois graces.

EGLÈS, *Ægles*, (c) fameux athlète de l'isle de Samos, étoit naturellement muet; mais, voyant qu'on le frustrait du prix de la victoire, pour le donner à un autre, il en conçut tant de déplaisir, que sa langue se délia d'elle-même, pour en faire des reproches & en demander raison.

EGLIENS, *Ægli*, Αἴγλι, (d) peuple d'Asie, selon Hérodote. Cet Auteur dit que la douzième Satrapie des Perses s'étendoit depuis les Bactriens jusqu'aux Egliens, & rendoit trois cens soixante talens.

EGLISE, *Ecclesia*, Ἐκκλησία, est, selon les Théologiens Catholiques, l'assemblée des Fidèles unis par la profession d'une même foi, & par la communion des mêmes sacremens, sous la conduite des légitimes Pasteurs; c'est-à-dire, des Évêques, & du Pape successeur de saint Pierre, & Vicaire de Jesus-Christ sur la terre.

La plupart des Hérétiques ont défini l'Eglise conformément à leurs opinions, ou de manière à faire croire que leurs

sociétés particulières étoient la véritable Eglise. Les Pélagiens disoient que c'étoit une société d'hommes parfaits, qui n'étoient souillés d'aucun péché; les Novatiens, qu'elle n'étoit composée que des justes qui n'avoient pas péché grièvement contre la foi. Les Donatistes n'y admettoient que les personnes vertueuses & exemptes des grands crimes; Wiclef, que les prédestinés; Luther, que les Saints, qui croient & qui obéissent à Jesus-Christ. Calvin & ses sectateurs ont admis tantôt une Eglise extérieure & visible, tantôt une Eglise invisible, composée des Elus. Jurieu l'a composée de toutes les sectes Chrétiennes qui n'errent pas dans les articles fondamentaux. Tous se sont accordés à en exclure le gouvernement hiérarchique du Pape & des Évêques. L'Hérésie fut toujours ennemie de la subordination.

Les Anglicans conviennent pourtant avec nous de la nécessité d'un Chef visible dans l'Eglise. Mais, au lieu que nous reconnoissons le Pape en cette qualité, ils la déferent à leur Roi, qui en effet dans ses titres, prend celui de chef de l'Eglise Anglicane.

Le mot *Eglise* vient originaiement du Grec Ἐκκλησία, qu'on a dit en général pour une assemblée publique, quelle qu'elle fût, & quelquefois aussi pour

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 175.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. I. p. 175.

(c) Valer. Max. p. 57, 58.

(d) Herod. L. III. c. 92.

le lieu même de l'assemblée. On le trouve employé en ce dernier sens par les Écrivains Sacrés & Ecclésiastiques, mais plus ordinairement ils le resstreignent à l'assemblée des Chrétiens; de même que le terme *Synagogue*, qui d'abord signifioit une assemblée en général, a été ensuite consacré par l'usage à signifier une assemblée de Juifs.

Ainsi, dans le Nouveau Testament, le mot *Eglise* n'est guere employé qu'en parlant des Chrétiens; & il se prend tantôt pour le lieu où il s'assemblent pour prier, comme dans la première Épître aux Corinthiens, ch. 14. v. 34, tantôt pour l'assemblée des Fidèles répandus par toute la terre, comme dans l'Épître aux Éphésiens, ch. 5, v. 24 & 26; quelquefois pour les Fidèles d'une ville ou d'une province en particulier, comme dans la première Épître aux Corinthiens, ch. 1, v. 1 & 2; & dans la seconde aux Corinthiens, ch. 8, v. 1; quelquefois pour une seule famille, comme dans l'Épître aux Romains, ch. 16, v. 5; & enfin, pour les Pasteurs & les Ministres de l'Église, comme dans Saint Matthieu, ch. 18, v. 17.

L'Église universelle est la société de toutes les Églises particulières unies par la même profession de foi; la participation aux mêmes Sacrements, & la même soumission à la voix des Pasteurs légitimes; c'est-à-dire, du Pape & des Evêques.

On y distingue deux parties; l'une extérieure & visible, qu'on nomme son corps; l'autre intérieure & invisible, qu'on appelle son ame. Le corps est la profession extérieure de la foi & la communion des Sacrements. L'ame, ce sont les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la charité, &c. De cette distinction, l'on conclut que les Hérétiques qui font profession ouverte d'une doctrine contraire à celle de Jesus-Christ, les Infideles, les Schismatiques, les Excommuniés, ne sont ni de l'ame ni du corps de l'Église. Mais, les pécheurs, les méchants, les infideles & les hérétiques cachés, les réprouvés même sont de son corps. Les justes & les élus appartiennent seuls proprement à son ame; les cathécumenes & les pénitens sont de son corps, mais imparfaitement, parce qu'ils aspirent ou à y être reçus, ou à y rentrer.

Les qualités ou caractères de l'Église marqués dans le symbole du Concile de Constantinople, sont qu'elle est *Une, Sainte, Catholique & Apostolique*. *Une*, par l'union de tous ses membres sous un même chef invisible qui est Jesus-Christ, & sous un même chef visible qui est le Pape, & par l'unité de sa doctrine qu'elle tient de Jesus-Christ & des Apôtres, & par la tradition des Peres. L'Église est *Sainte*, par la sainteté de sa doctrine, de ses Sacrements, & parée qu'il n'y a & ne peut y avoir de Saints

que dans sa société. *Catholique*, c'est-à-dire, qu'elle n'est bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'elle est plus étendue qu'aucune des sectes qui se sont séparées d'elle; & enfin *Apostolique*, tant parce qu'elle professe la doctrine qu'elle a reçue des Apôtres, que parce que ses Pasteurs sont, par une suite non interrompue, les légitimes successeurs des Apôtres. A quoi il faut ajouter trois autres avantages fondés sur les promesses de Jesus-Christ; sçavoir, 1.^o Sa visibilité, 2.^o Son indéfectibilité ou sa perpétuité, 3.^o Son infaillibilité dans ses décisions, soit qu'elle soit dispersée, soit qu'elle soit assemblée. Nos plus habiles Théologiens & controversistes, ont prouvé contre les Protestans, que ces caractères & ces avantages convenoient parfaitement à l'Eglise Romaine, & ne convenoient qu'à elle seule. On peut en voir les preuves dans les sçavans ouvrages de MM. Bossuet, Nicole, &c.

Quoique toutes les Eglises Catholiques aient toujours été considérées comme une seule & même Eglise, cependant les Eglises particulières ont eu leur dénomination propre, comme l'Eglise d'Orient, l'Eglise d'Occident, l'Eglise d'Afrique, l'Eglise Gallicane, &c.

L'Eglise d'Orient ou l'Eglise Grecque, signifioit autrefois simplement les Eglises des Grecs ou d'Orient, & non pas une Eglise particulière & séparée

de la communion de l'Eglise Latine, & elle comprenoit toutes les provinces qui étoient anciennement soumises à l'empire Grec ou empire d'Orient, & dans lesquelles on parloit Grec, c'est-à-dire, tout l'espace depuis l'Illyrie jusqu'à la Mésopotamie & la Perse, y compris l'Egypte. Le schisme commencé par Photius, consommé par Michel Cérularius, a séparé de l'Eglise Latine, cette partie de l'Orient, autrefois si féconde en grands hommes; & quoiqu'on en ait tenté la réunion en divers Conciles, elle n'a jamais réussi, à l'exception du patriarchat de Jérusalem; ceux d'Antioche & d'Alexandrie sont demeurés dans le schisme avec celui de Constantinople, que le Grand-Seigneur, confère ordinairement au plus offrant, & dont par cette raison les titulaires sont souvent destitués, soit par l'avarice des Turcs, soit par l'avidité du premier concurrent qui donne au grand visir ou autres ministres de la porte, des sommes plus considérables que celles qu'ils ont reçues du patriarche qui est en place.

L'Eglise d'Occident comprenoit autrefois les Eglises d'Italie, d'Espagne, d'Afrique, des Gaules & du Nord, en un mot de toutes les provinces où l'on parloit la langue des Romains. La Grande-Bretagne, une partie des Pais-bas, de l'Allemagne & du Nord, s'en sont séparées depuis plus d'un siècle, &

forment des sociétés à part , que leurs sectateurs appellent Églises réformées, mais qui dans le vrai font un schisme aussi réel que celui des Grecs. Cette Église réformée se divise elle-même en Église Luthérienne, Calviniste, & Anglicane ; & ces trois Églises n'ont aucun point fixe de créance & de communion uniforme entre elles , que leur déchaînement contre l'Église Catholique. Tandis que celle-ci souffroit ces pertes en Europe , elle faisoit de nouvelles conquêtes dans les Indes, le Japon, la Chine, & le nouveau monde, où la religion a fait des établissemens très-considérables. Au reste, l'indéfectibilité n'est promise à aucune Église en particulier , même nationale. Les Églises d'Afrique & d'Angleterre n'en fournissent qu'une trop triste expérience.

L'Église Romaine est la société des Catholiques unis de communion avec le Pape, successeur de Saint Pierre. On l'a appelée *la mere & la maîtresse des autres Églises* dès le tems de Saint Irénée , au second siècle , parce qu'en effet presque toutes celles de l'Occident sont émanées d'elle , & qu'on l'a regardée comme le centre de l'unité Catholique. Quiconque ne communique pas avec l'Évêque de Rome, est comme séparé de cette unité ; ç'a toujours été la marque distinctive du schisme , que de rompre avec l'Église de Rome , soit dans l'unité de doctrine , soit dans

l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique.

L'Église d'Afrique avoit un grand nombre de chaires Épiscopales , comme il paroît par l'histoire des Donatistes. Quelques-uns en comptent jusqu'à huit cens ; elle a donné à l'Église des Docteurs illustres. Il suffit de nommer Saint Cyprien, Saint Augustin, Saint Fulgence, pour rappeler au lecteur l'idée du génie sublime réuni à celle de la plus éminente piété. L'irruption des Goths & des Vandales attachés à l'Arianisme , & chassés à leur tour de cette partie du monde par les Sarrasins , y a aboli la véritable religion. Dieu retranche à son gré les lumières , & permet les ténèbres , sur-tout quand on rejette les unes , & qu'on appelle les autres.

L'Église Gallicane a de tout tems été une des portions les plus florissantes de l'Église universelle. Son attachement constant au Saint Siège ; sans altérer celui qu'elle devoit à l'ancienne discipline de l'Église ; son zèle contre les hérésies , égal à celui qu'elle a témoigné contre les innovations , contraires à l'esprit des Conciles & des Canons ; sa fidélité pour nos Rois ; la protection qu'elle a accordée aux belles lettres , & le nombre infini d'hommes célèbres par leur sçavoir & par leur piété , qu'elle a produits dans tous les tems , seront à jamais des monumens de sa gloire. Le P. de Longueval, Jésuite ,

nous en a donné une histoire , continuée par les PP. de Fontenay , Brumoy , Berthier , ses confreres.

EGLOGE, *Ægloge*, (a) l'une des nourrices de l'empereur Néron.

EGLOGUE, *Ecloga*, (b) *Ἑκλογία*, autrement poésie bucolique , ou poésie pastorale , trois termes différens , qui ne signifient qu'une même chose , l'imitation , la peinture des mœurs champêtres.

Cette peinture noble , simple & bien faite , plaît également aux Philosophes & aux Grands ; aux premiers , parce qu'ils connoissent le prix du repos & des avantages de la vie champêtre ; aux derniers , par l'idée que ce genre de poésie leur donne d'une certaine tranquillité dont ils ne jouissent point , qu'ils recherchent cependant avec ardeur , & qu'on leur présente dans la conduite des Bergers.

C'est la peinture de cette condition , que les Poètes toujours occupés à plaire , ont saisie pour un objet de leur imitation , en l'ennoblissant avec cet art qui sçait tout embellir. Ils ont jugé avec raison qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites pièces dramatiques , dans lesquelles introduisant pour acteurs des bergers , ils en feroient voir l'innocence & la naïveté , soit que ces personnages chantassent leurs plaisirs , soit qu'ils exprimassent les

mouvemens de leurs passions.

Cette sorte de poésie est pleine de charmes ; elle ne rappelle point à l'esprit les images terribles de la guerre & des combats ; elle ne remue point les passions tristes par des objets de terreur ; elle ne frappe & ne saisit point notre malignité naturelle par une imitation étudiée du ridicule ; mais elle rappelle les hommes au bonheur d'une vie tranquille , après laquelle ils soupirent vainement.

Rien n'est plus propre que ce genre de poésie , à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis , parce que rien n'a plus de proportion avec l'état qui peut faire leur félicité. C'est pour cette raison que les Anciens voulant assigner un lieu où la vertu fût couronnée dans une autre vie , ont imaginé , non des palais superbes & éclatans par l'or & par les pierres , mais simplement des campagnes délicieuses , entrecoupées de ruisseaux , mais l'obscurité & la fraîcheur des bois ; en un mot , ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense , sous un soleil différent , ce que la plupart des hommes méprisent sous celui-ci :

Nulli certa domus ; lucis habitamus opacis ,

Riparumque toros , & prata recentia rivis

Incolimus.

(a) Suet. in Ner. c. 50.

1 (b) Virg. *Æneid*, L. VI. v. 673.

dit Anchise à son fils Énée, dans le sixième livre de l'Énéide.

Nous avons déjà développé d'après M. l'abbé Fraguier, le caractère de ce genre de poème pastoral dont nous venons de faire l'éloge, le lieu de la scène, les acteurs, les choses qu'ils doivent dire, & la manière dont ils doivent les dire. C'est dans l'article de Bucolique, auquel nous renvoyons le lecteur. Nous ajouterons seulement ici deux ou trois réflexions sur le mot *Eglogue*.

Ce mot est tout Grec; le Latin l'a adopté. Soit en Grec, soit en Latin, il ne signifie autre chose, qu'un choix, un triage, & il ne s'applique pas seulement à des pièces de poésie, il s'étend à toutes les choses que l'on choisit par préférence, pour les mettre à part comme les plus précieuses. On le dit des ouvrages de prose ainsi que des ouvrages de poésie, jusque-là que les Anciens l'ont employé en parlant des Œuvres d'Horace. Servius est peut-être le premier qui lui ait donné en Latin, le sens que nous lui donnons en François, & qui est appelé Églogue, les Idylles bucoliques de Théocrite.

Ainsi, le mot *Eglogue*, dont la signification étoit vague & indéterminée, a été restreinte parmi nous aux poésies pastorales, & n'a conservé dans notre

langue que cette seule acception. Nous devons ce terme, de même que celui d'idylle, aux Grammairiens Grecs & Latins; car, les dix pièces de Virgile que l'on nomme Eglogues, ne sont pas toutes des pièces pastorales.

EGLON, *Eglon*, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Reland dit qu'Eusebe la donne pour la même qu'Odolla, mais que le texte sacré distingue clairement ces villes. C'est sans doute sur cette autorité d'Eusebe, que ceux qui ont procuré l'édition de la Bible, sous Sixte V, ont mis Odolla pour Eglon. Eusebe dit que ce n'étoit plus de son tems, qu'un très-gros village, à l'Orient d'Eleuthéropolis, à dix mille pas de cette ville; & à l'article de Béthalaïm, il met Agla, village que l'on trouve entre Eleuthéropolis & Gaza. Les Critiques ont bien remarqué qu'au lieu de Βεθαλαίμ, il falloit lire, Βεθαγλαίμ, Bethaglaïm. La Vulgate écrit Beth-Hagla. Nous croyons que c'est la même que Joseph nomme Agalla.

EGLON, *Eglon*, (b) nom d'une contrée de la Palestine, où régnoit un Roi particulier, l'un des cinq que Josué fit retirer de la caverne, où ils étoient cachés.

Après que ces Princes eurent été amenés en sa présence, il convoqua le peuple d'Israël, & s'adressant aux principaux of-

(a) Josu. c. 15. v. 6, 39.

I (b) Josu. c. 10. v. 22. & seq.

ficiers de l'armée, qui étoient avec lui, il leur dit : » Allez & » mettez le pied sur le cou » de ces Rois. « Ils y allerent, & pendant qu'il leur tenoit le pied sur la gorge, Josué ajoûta : » N'ayez point de peur, » bannissez toute crainte, ayez » de la fermeté, & armez-vous » de courage ; car c'est ainsi » que le Seigneur traitera tous » les ennemis que vous avez à » combattre. « Après cela, Josué frappa ces Rois, les tua & les fit attacher à cinq potences où ils demeurèrent jusqu'au soir. Et lorsque le soleil se couchoit, il commanda à ceux qui l'accompagnoient de les descendre de la potence ; & les ayant descendus, ils les jetterent dans la caverne, où ils avoient été cachés, & mirent à l'entrée de grosses pierres qui y demeurèrent fort long-tems.

EGLON, *Eglon*, Εἰλὼν, (a) roi de Moab, ou des Moabites. Ce Prince déclara la guerre aux enfans d'Israël, les vainquit en divers combats, & se les rendit tributaires. Il établit dans Jéricho le siège de sa domination, & les accabla de toutes sortes de maux. Ils passerent ainsi dix-huit ans. Mais enfin, Dieu touché de compassion de leurs souffrances, & fléchi par leurs prières, résolut de les délivrer. Aod, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, qui étoit jeune, vigoureux, hardi, & si adroit, qu'il se servoit également des

deux mains, & étoit capable de tout entreprendre, deméuroit alors à Jéricho. Il trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Eglon, par les présens qu'il lui fit, & se procura ainsi un accès facile dans son palais.

Un jour d'Été, environ l'heure de midi, il prit un poignard qu'il cacha sous son habit du côté droit, & alla accompagné de deux de ses serviteurs porter des présens à ce Prince. Les gardes dînoient alors, & la chaleur étoit si grande, que ces deux choses jointes ensemble, les rendoient plus négligens. Il offrit ses présens à Eglon qui étoit alors retiré dans une chambre fort fraîche, & l'entretint si agréablement, que ce Prince commanda à ses gens de se retirer. Aod, craignant de manquer son coup parce qu'il étoit assis sur son trône, le supplia de se lever afin qu'il pût lui rendre compte d'un songe que Dieu lui avoit envoyé. Il se leva dans le désir d'apprendre quel il étoit ; & en même tems Aod lui plongea son poignard dans le cœur, le laissa dans la plaie, sortit, & ferma la porte. Les officiers de ce Roi crurent qu'il l'avoit laissé endormi, & Aod sans perdre de tems alla dire en secret, dans la ville, aux Israélites, ce qu'il venoit d'exécuter, & les exhorta à recouvrer leur liberté. Ils prirent aussi-tôt les armes, & en-

(a) Judic. c. 3. v. 12. & ser. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 151, 152.

voyèrent dans tout le país d'alentour sonner du cor pour faire assembler ceux de leur nation. Les officiers d'Eglon demeurèrent long-tems sans se défier de rien; mais, lorsqu'ils virent le soir s'approcher, la crainte qu'il ne lui fut arrivé quelque accident, les fit entrer dans sa chambre, & ils le trouverent mort. Leur étonnement fut si grand, que ne sçachant quel parti prendre, ils donnerent le tems aux Israélites de les attaquer, avant qu'ils fussent en état de se défendre. ils en tuerent une partie, & le reste au nombre d'environ dix mille, s'enfuit pour gagner le país de Moab. Mais, les Israélites qui avoient occupé les passages du Jourdain, les tuerent sur les chemins, principalement à l'endroit des gués; enforte qu'il ne s'en sauva pas un seul.

EGNATIA [la Voie], *Egnatia Via*. Cette voie s'étendoit depuis *Ece* par les champs de Diomède, jusqu'à Egnatie, au bord de la mer, & prenoit son nom de la ville qui en étoit le terme.

La voie Egnatia aboutissoit à Brindes, aussi-bien que la voie Appia, mais elle étoit impraticable aux chariots.

EGNATIA MAXIMILLA, *Egnatia Maximilla*, (a) femme de Glicius Gallus, accompagna son mari en exil, l'an de J. C. 65; & tant qu'on la laissa jouir

des biens qu'elle possédoit en propre, elle les partagea avec lui. Ils lui furent ôtés dans la suite, & elle partagea la misère de son époux.

EGNATIE, *Egnatia*, (b) *Ἐγνατία*, ville d'Italie dans l'Apulie Peucétienne, au territoire des Salentins. Strabon, Pomponius Méla & autres la nomment Egnatie. Frontin en appelle le territoire *Ignatianus ager*.

Pline, qui fait mention d'Egnatie, dit dans son second livre, apparemment sur quelque tradition nationale, qu'il y avoit une pierre sacrée, sur laquelle on ne mettoit pas plutôt du bois, que le feu y prenoit. Horace qui nomme cette ville Gnatie, en fait une raillerie dans la description de son voyage. " Le lendemain, dit-il, le tems fut un peu plus beau, & le chemin beaucoup plus mauvais jusqu'à Barri, où la mer qui baigne ses murs est fort poissonneuse; nous côtoyâmes cette mer, & on nous descendit à Gnatie, ville bâtie, pour ainsi dire, en dépit de l'eau douce qui y est très-rare. Les habitans nous y firent bien rire, en voulant nous persuader que l'encens se consume & se fond de soi-même à l'entrée de leur temple, sans qu'on le jette dans le feu. Les Juifs peuvent le croire tant qu'il leur plaira;

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 71. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 435.

(b) Strab. p. 283. Pomp. Mel. p. 128.

Plin. Tom. I. p. 123, 167. Horat. L. I. Satyr. 5. v. 93. & seq.

» pour moi, je n'en crois rien. «
Le miracle de Pline & celui d'Horace diffèrent pour les circonstances.

Le P. Tarteron, dans sa traduction, dit Nazzi, qui n'est guere différent de Nazo ou Nazus, nom que Nigér donne à ses ruines. Il la distingue d'Anaso, qu'il dit avoir été autrefois Anfa. Le P. Hardouin croit que c'est aujourd'hui Torre di Anazzo; en quoi il s'accorde avec Baudrand. Ligorius, cité par Ortélius, avoit expliqué Egnatie par Anazzo; au lieu que Collenutius & Pontianus, cités par le même l'appellent Jovenazzo. Celsus Citadinus & Volaterran, croient que Monopoli a été bâti des ruines d'Egnatie. Le P. Charles de Saint Paul écrit le nom moderne Gnazzo, qu'Holsténius écrit Ignazzo. On trouve Rufentius, Evêque de cette ville [Ignatinus], parmi ceux qui souscrivirent au Concile de Rome, tenu sous Symmaque.

Pline, dans son troisième livre, la donne aux Pédicules, peuples qui étoient situés entre les Salentins & les Apuliens, & qui faisoient partie de l'Apulie Peucétienne; & dans son second livre, il la met dans le territoire des Salentins.

EGNATIENS, *Egnatii*, (a) famille Romaine. Dans Tacite, on reproche à Auguste d'avoir fait périr, entr'autres illustres

personnages, les Egnatiens. C'est sans doute parce que ce Prince avoit fait mourir M. Egnatius Rufus.

EGNATIUS [MÉTELLUS], *Metellus Egnatius*, (b) l'un des principaux de Rome. Un jour, ayant trouvé sa femme qui avoit bu du vin avec excès, & fondé sur la loi de Romulus, qu'un mari pouvoit tuer sa femme en quatre cas, il lui donna un si grand coup de bâton sur la tête, qu'il la tua. Il ne fut point recherché pour cela, parce qu'on supposa qu'il avoit fait une action de justice; car, une femme qui boit immodérément une liqueur si dangereuse, dit Valere-Maxime, s'expose à toutes sortes de désordres, & ferme la porte à toutes les vertus.

EGNATIUS [GELLIUS], (c) *Gellius Egnatius*, chef des Samnites. Pendant que les Romains remportoient de grands avantages dans le Samnium, l'an 296 avant J. C., Gellius Egnatius leur suscita dans l'Etrurie une guerre dangereuse par le soulèvement de plusieurs nations en même tems. Un jour qu'il étoit allé au fourrage avec quelques cohortes, le reste de ses troupes en vint tumultuairement aux mains avec l'ennemi, sans l'ordre d'aucun chef. Aussi furent-elles défaites, & obligées de se réfugier dans leur camp. Alors, le retour de Gellius Egnatius & de ses cohortes don-

(a) Tacit. Annal. L. I. c. 10.

(b) Valer. Maxim. L. VI. c. 3.

(c) Tit. Liv. L. X. c. 18. & seq. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 321. & suiv.

na lieu à une nouvelle action. Mais, ces derniers venus ayant aussi été défaits en peu de tems, les vainqueurs attaquèrent le camp, & s'y jetterent à l'envi en passant par-dessus la tranchée ou en sautant le fossé. Gellius Egnatius fut tué l'année suivante en combattant courageusement contre les Romains.

EGNATIUS [L.], *L. Egnatius*, (a) Chevalier Romain, grand ami de Cicéron, comme il l'assure lui même dans plusieurs de ses lettres. » J'ai, dit-il en écrivant à Gallus, une liaison & une familiarité si grandes avec lui, que s'ils'agissoit de mes propres intérêts, je n'en serois pas plus en peine. Ainsi, vous m'obligez très-sensiblement, si vous lui faites connoître que vous m'aimez véritablement autant que je me le suis persuadé. Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir; je vous prie instamment de vous en souvenir. »

EGNATIUS [CN.], *Cn. Egnatius*, (b) fut chassé du Sénat par les Censeurs, au rapport de Cicéron dans son oraison pour A. Cluentius.

EGNATIUS [M.] RUFUS, *M. Egnatius Rufus*, *M. Εγνατίος Ρούφος*, (c) téméraire & petit esprit, qui, pour avoir dans son édilité bien servi le public dans les incendies, crut être devenu le premier homme de

son siècle; & il fut assez vain pour afficher en sortant de charge un placard, par lequel il annonçoit & protestoit que la ville lui étoit redevable de son salut. Cette vanité puérile ne méritoit que la risée, & elle ne fut pas punie autrement. Mais, bientôt après, elle conduisit M. Egnatius Rufus à des projets audacieux & criminels, qu'il payade sa tête.

L'an de J. C. 19, il se mit sur les rang pour briguer le Consulat, & enflé de la faveur du peuple, il prétendit envahir cette dignité contre les intentions connues d'Auguste, & s'en servir, lorsqu'il y seroit parvenu, pour troubler la République. Le consul C. Sentius Saturninus lui intima un ordre de se retirer; & M. Egnatius Rufus ne se rendant point, la chose en vint à une sédition, où il y eut du sang répandu, & des hommes tués. Le Sénat voulut donner une garde au Consul; mais, plein de courage, C. Sentius Saturninus se crut assez armé par l'autorité légitime, qu'il avoit en main, & il déclara que quand même M. Egnatius Rufus auroit la pluralité des suffrages, il ne le nommeroit pas. L'orage étoit pourtant trop violent, pour pouvoir être entièrement apaisé par C. Sentius Saturninus. Ce fut une nécessité de recourir à Auguste, à qui le Sénat envoya deux dé-

(a) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 44. & seq.

(b) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 106, 107.

(c) Vell. Paterc. L. II. c. 91, Dio. Cass. p. 513. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 40, 78, 85.

putés de son corps. Ce Prince désigna Consul l'un de ces deux députés.

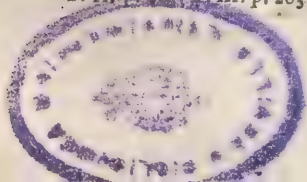
M. Egnatius Rufus dut sçavoir fort mauvais gré à Auguste d'un tel choix, puisqu'il se voyoit par-là exclus d'une dignité qu'il ambitionnoit passionnément. Ce fut probablement ce qui le porta à tramer un complot, digne couronnement de toutes les folles entreprises par lesquelles il avoit signalé sa témérité. Il fut découvert, & puni de mort avec ses complices. Tel est le récit de Velleius Paterculus. Dion Cassius, qui, sans nommer M. Egnatius, semble néanmoins parler du même événement, ne prononce point sur la réalité ou la fausseté du crime. Il remarque qu'il est difficile à des particuliers de pénétrer dans ces mystères de l'État, & il ne répond que des faits qui ont éclaté à la vue du public.

EGNATIUS [P.] CÉLER,
P. Egnatius Celer, (a) Philosophe Stoïcien, sous l'empire de Néron. Étant client de Baréa Soranus, il se laissa gagner par argent, & trahit son patron par un faux témoignage qu'il porta contre lui; ce qui lui attira la haine & le mépris de tous les honnêtes gens. » Ce misérable, » dit Tacite, affectoit la gravité Stoïque; & à ne considérer que l'air austère & composé de son visage, & la mo-

» destie qui régnoit dans ses
» vêtemens & dans tout son extérieur, il n'y avoit personne qui ne le prit pour un honnête homme; mais, dans le fond, c'étoit un perfide qui, sous un dehors trompeur, cachoit son avarice & ses autres dérèglemens. Mais, dès que la passion qu'il avoit pour l'argent eut mis ces vices en évidence, il apprit aux hommes à se défier non seulement des voleurs & des meurtriers de profession, mais encore plus des faux sages & hypocrites, ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils couvrent la noirceur de leur ame sous les apparences séduisantes de la vertu & de l'amitié. » L'ancien Scholiaste de Juvénal ajoute encore un nouveau degré de noirceur à la perfidie de P. Egnatius Céler, en disant que c'étoit lui qui avoit adressé Servilie aux magiciens, & qu'il se rendit ensuite délateur du crime qu'il lui avoit conseillé.

Quelque tems après, Musonius Rufus eut occasion de s'emporter contre P. Egnatius Céler, l'accusant d'avoir causé la mort de Baréa Soranus, par le faux témoignage qu'il avoit porté contre lui. Cette invective paroissoit devoir réveiller l'animosité qu'on avoit pour les délateurs. Mais, comme l'accusé étoit aussi méprisable qu'il étoit criminel, personne

(a) Tacit. *Annal.* L. XVI. c. 32. *Hist.* L. IV. c. 10, 40. Crév. *Hist. des Emp.* T. II. p. 266. T. III. p. 283, 287, 288.



ne se mit en devoir de le protéger. Car, la mémoire de Baréa Soranus étoit en vénération autant que la personne de P. Egnatius Céler étoit détestée; par ce que faisant profession d'enseigner la sagesse, il avoit servi de faux témoin contre Baréa Soranus dont il avoit été l'ami, & qu'il se vantoit d'avoir eu pour disciple. Son procès ne fut pas néanmoins terminé en cette occasion; mais, on ne tarda pas à le remettre sur le tapis, & la condamnation de P. Egnatius Céler apaisa enfin, dit Tacite, les manes offensés de Baréa Soranus. Tacite ajoûte que la sévérité dont usa ce jour-là le Sénat, fit beaucoup d'honneur à tout l'ordre; & Musonius Rufus en particulier n'en mérita pas moins, pour avoir poursuivi avec constance, une vengeance juste & légitime. Mais, Démétrius, Philosophe Epicurien, fut blâmé pour avoir défendu avec plus de fâche que de raison, un homme dont le crime étoit évident; ce qui est si vrai que P. Egnatius Céler lui-même manqua de courage dans le danger, & n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre.

EGNATIUS MARCELLINUS, *Egnatius Marcellinus*, (a) jeune Romain, dont on cite un trait, qui lui fait beaucoup d'honneur. Comme il étoit allé dans une province, qui n'est pas nommée par Pline, en qua-

lité de Questeur, le greffier qu'il avoit mené avec lui, mourut avant l'échéance de ses gages. Le jeune Questeur, qui avoit reçu du trésor public de quoi payer son greffier, comprit que cet argent ne devoit pas rester entre ses mains. Il consulta l'Empereur sur l'usage qu'il en devoit faire, & il fut renvoyé devant le Sénat. Là s'éleva une contestation qui fut plaidée & jugée en règle entre les héritiers du greffier & les intendans du trésor public. Le Sénat prononça en faveur de ces derniers. Mais, ce qui attirera le plus son attention dans cet événement, ce fut la noblesse du procédé d'Egnatius Marcellinus, qui fut universellement applaudi.

EGNATIUS, *Egnatius*, (b) fils de Valérien & de Mariniana, fut décoré du titre d'Auguste.

EGNATIUS NICÉPHORE, *Egnatius Nicephorus*, (c) dont on a une urne singulièrement ornée. Deux femmes ailées occupent les angles, & ont à leurs pieds chacune une aigle qui tient un lièvre entre ses griffes. Ces femmes tiennent un grand feston qui descend en bas, & fait le tour de l'inscription. Au-dessus du feston on voit une chose toute mystérieuse; un jeune garçon entortillé d'un serpent tombe la tête en bas, une urne qu'il tient, lui

(a) Plin. L. IV. Epist. 12. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 207. [p. 421, 422.]

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. [c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 61.]

échappe & se renverse. Un autre jeune garçon & une jeune fille regardent sa chute avec effroi, & semblent vouloir prendre la fuite. Selon Dom Bernard de Montfaucon, l'homme entortillé d'un serpent marque le soleil & le circuit qu'il fait autour du zodiaque. Cette chute de l'homme entortillé du serpent marque apparemment que quand l'homme est mort, le soleil tombe pour lui, & qu'il ne jouira plus de son cours ni de ses influences. Le couvercle de l'urne est aussi singulièrement orné. Devant un temple à quatre pilastres est Diogene le Cynique, qui sort de son tonneau, & qui a son chien devant lui, peut-être pour montrer qu'à l'exemple de ce Philosophe il faut tenir peu de compte de cette vie; peut-être aussi que cette représentation de Diogene avoit quelque rapport avec la vie du défunt; mais, comme l'inscription ne dit rien qui approche de cela, on ne peut s'arrêter à cette conjecture. Il y a encore sur cette urne plusieurs autres ornemens dignes de l'attention des curieux. On y remarque un de ces vaisseaux qu'on appelle *præfericulis*, fort ordinaires dans ces urnes.

EGNATULEIUS [L.], (a)

L. Egnatuleius, Questeur Romain, qui, avec la quatrième légion passa du parti de M.

(a) Cicer. Philip. 3. c. 127.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 221, 240. & suiv.

Antoine dans celui d'Octavien. EGO CEROS, *ÆGoceros*, autrement Capricorne. Voyez Capricorne.

EGOLIUS, *Ægolius*, certain homme qui étant entré dans l'autre de Jupiter, consacré aux abeilles dans l'isle de Crete, pour en tirer du miel, fut changé en un oiseau de son nom.

EGON, *Ægon*, Αἰγών, (b) fameux Athlete. On avoit fait une chanson sur l'aventure du cap Lacinien, où l'Athlete Egon dévora lui seul quatre-vingts gâteaux; & où depuis il prit un taureau par un pied & l'entraîna par force du haut de la colline en bas, pour l'offrir à la belle Amaryllis; toutes les bergeres furent effrayées & poussèrent de grands cris; Egon rioit au contraire, & se divertissoit de leur frayeur.

Les Anciens nous ont conté tant d'histoires de la voracité des athletes, que cette prouesse d'Egon qui avoit donné lieu à la chanson, ne doit surprendre personne, non plus que la force avec laquelle Egon entraîna un taureau du haut d'une colline en bas; Aftyanax de Milet en avoit fait autant, dit un Scholiaste, & le taureau s'étoit débattu de telle manière que son sabot étoit resté entre les mains d'Aftyanax.

EGON, *Ægon*, Αἰγών, (c) est, dans une idylle de Théocrite, un maître qui a confié à

T. IV. p. 523. & suiv.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 520. & suiv.

un berger nommé Corydon, le soin de ses bœufs, pour les garder, pendant qu'il va lui-même aux jeux Olympiques. Egon y courut inutilement, si nous en croyons un Scholiaste, qui nous apprend que le nom d'Egon ne se trouvoit point dans les catalogues qui avoient été faits des Olympioniques.

EGON, *Ægon*, Ἀἰγών, (a) est dans une églogue de Virgile, un autre maître, qui fait garder son troupeau par un berger que le Poète nomme Damétas.

EGON, *Ægon*, premier roi des Argiens, après que la famille des Héraclides fut éteinte, d'où ces peuples avoient de tout tems tiré leurs Rois. Les Argiens ayant consulté l'oracle, pour sçavoir qui ils prendroient pour leur Roi, il leur fut répondu qu'une aigle le leur feroit connoître. Quelques jours après, une aigle vint se reposer sur la maison d'Egon, qui aussitôt, d'un consentement unanime, fut proclamé Roi.

EGONES, *Ægonēs*, peuple de la Gaule d'en-deçà le Pô, par rapport à Rome. Polybe en fait mention, & le met entre les Sénones, qui étoient au bord de la mer, & les Boiens en tirant vers Adria. Ce peuple n'est guère connu, comme le remarque Cellarius. Le P. Briet, qui parle de ces deux peuples voisins, ne fait point mention des

Egonēs, quoiqu'ils en fussent limitrophes, selon Polybe.

EGONUM VICUS, lieu d'Italie, dans l'Emilie, selon Polybe, cité par Baudrand; ce dernier croit que c'est aujourd'hui Vicovenza, village du Ferrarois, à seize milles de Ferrare.

EGOS POTAMOS, *Ægos Potamos*, Ἀἰγὸς ποταμός. Voyez *Ægos*.

EGOUT, (b) autrement Cloaque, du Latin *Cloaca*, est un canal destiné à recevoir & à emporter les eaux sales & les ordures.

Nous avons déjà fait mention des Égoûts de Rome, sous le mot *Cloaque*; mais nous ajouterons encore ici quelques réflexions pour donner une idée de la grandeur & de la magnificence de ces ouvrages.

Ce fut Tarquin l'Ancien qui forma le projet des Égoûts, & qui en un certain sens les acheva. Rome, comme tout le monde le sçait, avoit dans son enceinte plusieurs montagnes. Les eaux des pluies & des fontaines inondoient les rues & les places situées dans les bas lieux, & incommodoient fort les habitants par les boues & la fange qu'elles y formoient, & encore plus par les mares d'eaux croupissantes, d'où il sortoit des exhalaisons qui infectoient l'air, & causoient de fréquentes maladies. Tarquin, en grand Roi

(a) Virg. Eclog. 3. v. 1. & seq.

(b) Roll. Hist. Rom. T. II, Avant-Propos pag. XLIII. & suiv. Tom. VIII. p. 427.

qui a de nobles vues , & qui ne se croit placé sur le trône que pour travailler au bonheur de ses sujets , forma le dessein de délivrer Rome de toutes ces incommodités , & de la rendre plus habitable & plus saine.

Pour cela , il fit bâtir des voûtes souterraines d'une solidité incroyable , comme la suite le fera connoître. Elles se divisoient en plusieurs branches , qui après avoir parcouru tous les quartiers de la ville , aboutissoient toutes à la place publique dans le grand Égoût , appelé *Cloaca Maxima* , lequel ensuite , par un unique canal , alloit se décharger dans le Tibre. Ces voûtes avoient seize pieds de large , & treize de haut , en sorte qu'une charette chargée de foin , pouvoit y passer aisément. On avoit laissé en haut d'espace en espace , des ouvertures , par où les habitants y jettoient leurs immondices , ce qui conservoit toujours la ville nette & propre. La quantité incroyable d'eaux , qu'apportoit à Rome le grand nombre d'aqueducs , qui y vouturoient des fleuves entiers , & qui se déchargeoient dans ces Cloaques , jointe à d'autres ruisseaux qu'on y faisoit passer exprès , & sur-tout la pente qu'on avoit eu grand soin de ménager dans ces voûtes souterraines , faisoient que les immondices n'y pouvoient pas séjourner long - tems , & que tout étoit emporté promptement dans la rivière

Tarquin le Superbe mit la dernière main au grand Égoût , & fut peut-être obligé de l'aggrandir , parce que la ville s'étant aggrandie elle - même par l'adjonction de plusieurs montagnes , il fallut sans doute construire dans les nouveaux quartiers , des Égoûts particuliers , qui alloient se décharger dans le grand.

L'incendie de Rome par les Gaulois , suivi de près du rétablissement de la ville , déranger beaucoup l'ordre de cet admirable ouvrage. Comme tout s'y fit à la hâte , & qu'on ne songeoit qu'à se procurer au plutôt un logement , chacun bâtit où il lui plut , sans prendre d'alignement , & sans s'astreindre à un plan général. De là vint que la plupart des rues étant fort étroites & obliques , les voûtes souterraines , qui auparavant alloient directement le long des rues & des places publiques , se trouvèrent la plupart sous les maisons particulières , ce qui paroissoit y devoir causer un dommage considérable. Cependant , l'ouvrage demeura toujours dans son entier , sans que tous les accidents qui purent arriver dans l'espace de plusieurs siècles , y donnassent atteinte. C'est ce que Pline nous fait remarquer , en parlant du soin que prit Agrippa des Égoûts pendant son Éditité. Ayant ouvert les écluses qui retenoient dans sept grands réservoirs , les eaux apportées à Rome par autant d'aqueducs ,

il lâcha dans les voutes souterreines, comme sept rivières, qui s'y précipitant avec une rapidité incroyable, entraînerent avec elles toutes les ordures qui s'y étoient amassées insensiblement malgré l'attention des Censeurs & des Édiles, comme cela est inévitable, & peut-être aussi par la négligence de quelques-uns de ces Magistrats. Agrippa réussit si parfaitement à nettoyer les Égoûts, que de ces voutes souterreines il en fit pour ainsi dire ses galeries; & qu'il eut le plaisir de s'y promener en bateau depuis l'entrée du grand Égoût, jusqu'à sa sortie dans le Tibre. Il falloit que ces voutes fussent d'une solidité à l'épreuve de tout, pour être en état de soutenir le poids des maisons bâties dessus, à qui elles tenoient lieu de fondement; le poids du pavé des rues, qui de la manière dont il étoit préparé, devoit être fort pesant; enfin le poids des voitures sans nombre qui tra-versoient continuellement les rues de Rome. Ajoutez à tout cela, avec Pline, la chute des maisons ruinées par caducité ou par les incendies, les tremblemens de terre qui se faisoient sentir de tems en tems, l'impétuosité de ces eaux qui tomboient comme des torrens dans les Égoûts, & qui souvent étoient repoussées violemment par les flots du Tibre, lorsqu'il se débordoit.

Cependant, dit Pline ces voutes subsistent depuis Tarquin l'Ancien jusqu'à nous, c'est-à-dire, depuis plus de six cents cinquante ans, aussi solides presque qu'au commencement.

Voilà des ouvrages véritablement dignes de la grandeur Romaine; & nous ne craignons point de dire qu'à juger sainement du prix des choses, les Égoûts de Rome, quoiqu'enfoncés & ensevelis dans la terre, doivent l'emporter sur les masses énormes des Pyramides d'Égypte qui s'élèvent presque jusqu'aux nues, & que le même Pline a raison de définir, *une folle ostentation de la richesse des Rois, qui ne se termine à rien d'utile. Regum pecuniæ otiosa ac stultia ostentatio.*

EGRÉGORES, ou ANGES DU CIEL. (a) Certains prétendent que c'est des Egrégores que les Géans sont sortis.

EGUS, *Ægus*, (b) frere de Roscellus. C'étoient deux Gaulois, du pais des Allobroges, dont le pere se nommoit Abducillus, qui avoient été attachés de tout tems à César, & qui lui ayant rendu de grands services dans les guerres des Gaules, avoient été réciproquement comblés par lui d'honneurs & de récompenses. Se voyant extrêmement considérés du général, ils devinrent insolens, maltraiterent leurs cavaliers, qu'ils faudoient souvent de

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 208, 211.

(b) Cæf. de Bell. Civil. L. III, p. 634. & seq.

leur paie , & tromperent même César , par qui ils se faisoient payer pour un plus grand nombre d'hommes qu'ils n'en avoient effectivement. Les plaintes en furent portées à César , qui ne jugea pas à propos de faire un éclat , mais réprimenda néanmoins les coupables dans le particulier. Ces fiers Gaulois , piqués de la diminution de leur crédit , & même de bien des railleries qu'il leur arrivoit souvent d'essuyer , résolurent de changer de parti , & ils passèrent dans le camp de Pompée avec quelques-uns de leurs Cliens. Ce fut un triomphe pour ce Général que l'acquisition de ces deux officiers , non seulement à cause de leurs qualités personnelles , mais parce que jusques-là aucun cavalier , aucun fantassin de l'armée de César n'avoit déserté , pendant qu'il lui venoit tous les jours des déser-teurs de celle de Pompée. On promena Roscellus & Egus avec ostentation par tout le camp. Mais , outre cette satisfaction , plus fastueuse que solide , ils procurèrent une utilité réelle à leurs nouveaux amis , en indiquant les endroits foibles des lignes de César.

EGUSE , *Ægusa* , Ἀγούσα , (a) isle de la mer d'Afrique , ou plutôt de la mer Tyrrhene. Polybe , Ptolémée & d'autres en font mention. C'est la plus méridionale des trois Egathes. On la nomme aujourd'hui Fa-

vagnana. Il ne faut point la confondre avec une autre isle de même nom , qui se nommoit aussi Ethuse , & qui étoit située plus avant dans la mer d'Afrique , à quelque distance & à l'occident de l'isle de Malte.

EGUSES , *Ægusa* , nom qu'on a quelquefois donné aux isles Egathes , qui sont au nombre de trois , au couchant de la Sicile. La plus occidentale , & par conséquent la plus avancée dans la mer , étoit autrefois nommée *Maritima* ou *Sacra* ; on l'appelle aujourd'hui *Maretimo*. La seconde qui est entre celle-là & la Sicile , étoit nommée *Phorbantia* , ou *Bucinna* ; on la nomme à présent *Levanzo* ; & la troisième , qui donnoit le nom d'Eguses aux deux autres , étoit la même qu'Eguse , isle de laquelle il est parlé ci-dessus.

M. de l'Isle les nomme Egades , orthographe que Cellarius rejette , fondé sur l'autorité de Varron , de Cornélius Népos , de Tite-Live , de Pomponius-Méla , de Florus & de Silius , qui écrivent Egathes. Ortelius distingue ces trois isles ; sçavoir , Hiéra ou *Sacra* , *Phorbantia* & *Eguse* , des Egathes ; il laisse les trois premières à l'orient du cap Lilybée , en quoi il les fait plus méridionales & plus orientales qu'elles ne sont en effet , & il va chercher les Egathes , qu'il croit être les *Aræ* ou *Saxa* de Virgile , au sud-ouest des trois isles dont il est

(a) Ptolem. L. III. c. 4. L. IV. c. 3. Plin. T. I. p. 164.

question dans cet article , sur la côte de Carthage, au nord oriental du promontoire d'Apollon, dans un lieu où nos meilleurs cartes ne marquent aucune île semblable.

EGYGE , *Egyge* , (*a*) étoit une des filles de Niobé , à qui les uns donnent Amphion pour mari , d'autres Zéthus , d'autres Alcamene.

ÉGYPTE , *Ægyptus* , (*b*) *Αἴγυπτος* , grande contrée d'Afrique , qui s'étendoit vers le midi , & qui , par les barrières que la nature lui avoit données , aussi-bien que par la beauté de ses campagnes , étoit , dit Diodore de Sicile , au-dessus de tous les royaumes du monde. Du côté du couchant, elle étoit défendue par les plaines désertes de la Libye , dont le passage étoit non seulement très-difficile , mais encore très-dangereux , tant par le manque absolu d'eau & de vivres , que par les bêtes féroces qu'on y rencontroit. Les cataractes & les montagnes qui les entouroient , en fermoient l'entrée du côté du midi ; car , le

fleuve du Nil n'étoit navigable qu'à vingt-cinq mille cinq cents stades en de-ça de la Troglodytique , & des confins de l'Éthiopie ; & la terre même n'étoit praticable que pour les voyageurs qui pouvoient marcher avec un train & une dépense de Roi. L'Orient de l'Égypte étoit défendu par le Nil , par un désert , & par un terrain fangeux. Il y avoit sur-tout entre la Célé-Syrie & l'Égypte un marais appelé Serbonis , fort étroit dans toute sa longueur qui étoit de deux cents stades , mais prodigieusement profond & très-dangereux pour ceux qui ne le connoissoient pas. Voilà les bornes de l'Égypte par rapport au continent. Son quatrième côté , qui regardoit le septentrion , avoit pour rempart une vaste mer , & des côtes dont il ne falloit pas s'approcher ; car , depuis le promontoire de Libye jusqu'à Joppé en Célé-Syrie , ce qui faisoit un espace de cinq mille stades , il n'y avoit de port assuré que le Phare. Tout le reste étoit une rade dangereuse pour ceux qui

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 107.

(*b*) Diod. Sicul. p. 6. & seq. Pomp. Mel. p. 46. & seq. Herod. L. II. c. 1. & seq. L. III. c. 1. & seq. L. IV. c. 159. L. VII. c. 1. & seq. Strab. pag. 785. & seq. Plin. Tom. I. pag. 251, 253. & seq. Just. L. I. & seq. Lib. Corn. Nep. in Pauf. c. 3. in Iphicr. c. 2. in Chabr. c. 2, 3. in Datam. c. 3. & seq. Plut. Tom. I. pag. 62, 69, 72, 172, 385, 528. & seq. Pauf. pag. 14, 15. & seq. Ptolem. L. IV. c. 5. Solin. p. 227. & seq. Tacit. Hist. L. I. c. 11, 76. L. II. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 8. &

suiv. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 392. & suiv. Tom. VIII. pag. 517. & suiv. l'Egypt. Anc. par M. d'Orig. T. I. p. 6. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 3, 4, 45. & suiv. T. II. p. 232. & suiv. T. III. pag. 21. & suiv. T. IV. pag. 599. & suiv. T. V. p. 391. & suiv. Tom. VI. p. 535. & suiv. T. VII. p. 441. & suiv. T. IX. p. 20. & suiv. T. X. p. 500. & suiv. Tom. XII. p. 12, 27. & suiv. T. XIV. p. 334. & suiv. Tom. XVI. pag. 82. & suiv. Tom. XIX. pag. 1. & suiv. Tom. XXI. p. 559. & suiv.

ne l'avoient pas fréquenté. Il y en a, comme Pomponius-Méla, qui attribuent l'Égypte à l'Asie. Ce Géographe la compte pour la première partie de cette vaste région.

I.

Divisions de l'Égypte.

L'Égypte, en différentes circonstances, a été montrée sous différentes divisions. Dans les premiers tems, elle fut divisée en haute & basse Égypte. Le Nil, après avoir franchi les dernières cataractes, pour se joindre à la Méditerranée, coule presque en droite ligne, du midi au septentrion, l'espace d'environ deux cens lieues, qui comprennent la longueur de toute l'Égypte. Les terres les plus élevées, les premières que ce fleuve arrose, forment ce qu'on appelle la Thébaïde, ou la haute Égypte.

Cette province, resserrée entre deux chaînes de montagnes, n'a, en plusieurs endroits, que quatre à cinq lieues de largeur; elle n'en a pas plus de quinze dans toute autre partie. Sa longueur, en droite ligne, est de douze à quatorze journées de chemin, & elle confine au pays de Memphis, l'une des parties comprises sous le nom général de la basse-Égypte.

Le pays de Memphis est resserré entre les mêmes chaînes de montagnes qui bornent la Thébaïde; mais, ces montagnes ne se prolongent que jusqu'à quelque distance au-dessus de

l'endroit où le Nil se partageant en plusieurs canaux, enferme ce qu'on appelle le Delta. Dans cette partie, la basse-Égypte commence à s'élargir, & elle occupe près de cent lieues sur les côtes de la mer. Sa longueur en remontant le Nil, jusqu'aux confins de la Thébaïde, est d'environ sept journées, & c'est toute cette seconde partie de l'Égypte, qu'Hérodote prétend avoir été un golfe de la Méditerranée.

D'autres divisent l'Égypte en trois parties; 1.^o La haute-Égypte, ou la Thébaïde; 2.^o L'Égypte du milieu, ou le pays de Memphis, qui s'étendoit jusque vers la hauteur du Delta; 3.^o La basse-Égypte, qui comprenoit le Delta & les terres qui sont à la même hauteur, soit au levant ou au couchant. Chacune de ces parties fut encore sous-divisée, selon le nombre des divers petits États qui la partageoient; & lorsque l'Égypte entière fut réunie sous une seule domination, elle fut séparée en Nomes, ou petites Provinces, dont le nombre varioit, selon qu'il plaisoit au monarque d'en réunir plusieurs, ou d'en partager d'autres.

I I.

Étendue de l'Égypte.

L'Égypte, cette partie de l'Afrique qui faisoit seule le domaine des premiers rois Égyptiens, ne doit point être considérée comme ces États resserrés dans leur origine, & qui, par

la suite des tems, devinrent de grands empires, parce que leurs Rois en rendoient les noms communs à toutes les provinces voisines dont ils faisoient la conquête.

Plusieurs d'entre les rois Égyptiens, dans l'espace d'environ dix-sept siècles, que le premier empire a subsisté, firent, en quelques circonstances, des conquêtes en Afrique & en Asie; mais, le nom d'Égypte ne fut jamais donné à aucune de leurs acquisitions, & il n'y eut dans tout cet intervalle de tems, que la partie arrosée par le Nil, & terminée par les limites que la nature avoit formées, qui portaient le nom d'Égypte; en sorte qu'il est plus facile de reconnoître en quoi toute son étendue consistoit.

L'Égypte, bornée au septentrion par la Méditerranée, depuis le mont Casius, jusqu'au Palus Maréotis, l'est, au midi, par les rochers situés sous le tropique du cancer, & qui forment la cataracte du Nil. Le mont Casius, le marais Serbonis, l'extrémité de la mer Rouge, & une chaîne de montagnes, dont le flanc ne présente que des rochers escarpés, & qui se joint aux cataractes, forment ensemble une ligne inclinée, qui la termine au levant; une autre ligne formée par le Palus Maréotis, le lac Mœris & une autre chaîne de montagnes, qui se joint de même aux rochers des cataractes, marque ses limites au couchant.

Les anciens Géographes regardoient comme autant d'îles, des parties de terrain très-fertiles, qui sont dispersées dans cet immense Océan de sables arides & brûlans, qui couvrent tous les déserts de la Libye. Ils les nomment des Anasis ou Oasis, & ils en connoissoient un assez grand nombre dans l'étendue de ces déserts. Trois de ces Oasis, les plus voisines de l'Égypte, étoient de sa dépendance. Les deux plus grandes semblent avoir fait partie de la haute-Égypte, & la troisième, qui est moins éloignée dans le désert, étoit vraisemblablement du domaine de Memphis, ou de l'Égypte du milieu. Quoique ces trois Oasis ne soient point renfermées dans les bornes que la nature a données à l'Égypte, il faut cependant les compter comme en faisant partie.

Ces îles, nous les nommons ainsi d'après les anciens Géographes, furent anciennement très-peuplées; & parce qu'elles sont arrosées par des sources d'eau très-abondantes, on conçoit aisément qu'elles doivent être très-fertiles. Strabon dit qu'elles produisoient une très-grande quantité de vin, & qu'elles ne manquoient d'aucun des autres biens nécessaires à la vie. Le climat y est si tempéré, que les Grecs les nommoient les îles des Bienheureux. Telles sont les parties de l'Afrique connues, dès les premiers tems, sous le nom d'Égypte.

Mesurons maintenant les distances que les Géographes établissent entre les bornes qu'ils donnent à ces différentes parties.

III.

Les différentes parties que l'Égypte comprend, évaluées en lieues quarrées.

En réunissant le nombre de stades que les anciens Géographes comptent depuis les bords de la mer jusqu'à Memphis; de Memphis, à l'entrée de la Thébaïde, & successivement jusqu'aux cataractes, il se trouve, en évaluant le stade sur le pied de vingt-quatre pour une lieue commune de France, qu'il doit y avoir deux cens dix de nos lieues, de la mer aux cataractes; ce qui fait la longueur de l'Égypte du septentrion au midi. Ce calcul des Anciens est confirmé par les observations des Géographes modernes. Ils ont trouvé, des côtes de la mer, jusqu'à Syenne & les cataractes, sept degrés & demi de vingt-cinq lieues chacun. Ces degrés ne donnent cependant en ligne droite, que cent quatre-vingt-sept lieues & demie; mais parce qu'il se rencontre des montagnes qui forcent le fleuve & la vallée à faire plusieurs détours, on parcourt en effet, comme les Anciens le prétendent, en suivant le cours du Nil, deux cens dix lieues, de la mer jusqu'aux cataractes.

Nous avons remarqué que

l'Égypte s'étend, en largeur, du levant ou couchant, depuis le mont Casius jusqu'au Palus Maréotis; c'est-à-dire, qu'elle occupe sur les bord de la mer l'espace de près de cent lieues; mais, il n'y a dans les extrémités de cette partie, que les côtes d'habitées. Les déserts de l'isthme de Suès la resserrent considérablement au levant, & ceux de Nitrie au couchant. Les deux chaînes de montagnes, qui forment l'entrée de la vallée du Nil retrécissent encore cette partie, qui est la basse-Égypte proprement dite, de façon qu'elle n'a, près de Memphis, où elle se termine, que sept ou huit lieues de largeur; ainsi on ne peut lui donner, pour largeur réduite, que soixante lieues. Sa longueur, prise sur l'alignement du cours du Nil, du septentrion au midi, depuis la mer jusqu'à Memphis, est de trente-six lieues; & les deux côtés de ce parallélogramme, ou quarré long, multipliés l'un par l'autre, donnent, pour la surface de toute cette basse-Égypte, deux mille cent soixante lieues quarrées.

Le país de Memphis & toute la Thébaïde, renfermés dans la vallée du Nil, s'étendent du septentrion au midi, & ont de longueur cent soixante-quatorze lieues. Ces deux parties qu'on parcourt successivement en remontant le cours du Nil, ont, dans certains endroits, comme le dit Strabon, jusqu'à trois cens stades de largeur; & dans

dans d'autres, elles n'en ont pas plus de cinquante, enforte que, réduction faite, on ne doit compter de largeur moyenne sur toute cette longueur, qu'environ neuf de nos lieues communes; ainsi cette longueur de cent soixante-quatorze lieues, avec la largeur de neuf, forment une autre parallélogramme de quinze cens soixante-six lieues quarrées en superficie.

Il ne reste plus, pour avoir l'étendue de toutes les terres habitables en Égypte, qu'à mesurer les trois Oasis dont nous ayons parlé. La plus grande a trente lieues de longueur, sur huit à neuf dans sa plus grande largeur, & quatre à cinq dans sa partie la plus étroite. Il faut lui en compter sept pour largeur réduite, qui, multipliées par sa longueur, trente, produisent deux cens dix lieues quarrées.

Comme nous ne sçavons point ce que les deux autres Oasis contiennent, on peut leur supposer entr'elles le même emplacement qu'à la grande, enforte que les trois Oasis doivent avoir ensemble quatre cens vingt lieues quarrées de superficie, qui, jointes aux deux mille cent soixante de la basse-Égypte, & aux quinze cens soixante-six de la vallée du Nil, donnent, pour toutes les terres qui ont été habitées par les anciens Égyptiens, quatre mille cent quarante-six lieues quarrées.

Tom. XV,

Du nombre des villes de l'Égypte.

Hérodote & Diodore de Sicile avoient entrepris le pénible voyage de l'Égypte, par le seul désir de mieux connoître ce pays, ainsi que la nation qui l'habitoit, & qui s'est toujours attiré l'admiration de tous les autres peuples. Ils racontent également ce qu'ils y ont vu, & ce qu'ils y ont appris. Plusieurs des historiens Grecs & Romains parlent sur le même ton de ce pays; mais, il est sensible que ces derniers copient le plus ordinairement les deux voyageurs Grecs, auxquels, par cette seule raison, il est naturel de s'en rapporter de préférence.

Pendant le règne d'Amasis, dit Hérodote, il y avoit en Égypte vingt mille villes. Pour donner à cette surprenante assertion plus de vraisemblance, il s'attache à décrire tous les avantages dont l'Égypte jouissoit alors. Il avoit, en diverses occasions, dépeint Amasis comme un Prince, dont la douceur, la générosité, l'amour de la justice, étoient pour ses peuples la principale source de leur félicité; & il observe, en parlant de ce nombre excessif de villes, qu'alors les travaux, faits successivement pour rendre les crûes du Nil plus utiles, avoient été portés à un si haut point de perfection, que les terres, devenues plus fécondes, combloient les Égyptiens de toutes sortes de biens. Il montre enfin cet Empire dans toute sa force,

L

dans toute sa grandeur ; mais , il faut observer que ce moment étoit aussi celui de sa ruine prochaine. Il n'y avoit pas plus de six mois qu'Amasis, par sa mort, avoit laissé la couronne à son fils Psamménite , lorsque Cambyse, après avoir forcé ce jeune Roi dans sa capitale, & l'avoir fait périr, détruisit cet Empire qui avoit duré tant de siècles, avec un éclat si brillant & non interrompu.

Hérodote, comme on le voit, pour fixer le nombre des villes qui subsistoient en même tems dans l'Égypte, rappelle le siècle où ce pays étoit le plus florissant, & c'est encore celui où il fut le plus peuplé. Diodore de Sicile, qui parle d'après les Annales sacrées, & sans doute des tems antérieurs à ceux qu'Hérodote décrit, n'y compte que dix-huit mille villes ou bourgs dignes d'être remarqués ; mais, il fait entendre, par cette façon de s'exprimer, qu'il y avoit encore des villages non compris dans ce nombre.

La différence, qui se rencontre entre ces deux Historiens, vient-elle de ce qu'Hérodote confondroit les villages avec les bourgs & les villes, ou de ce qu'il parle des derniers tems du grand Empire, au lieu que Diodore de Sicile, en citant les Annales sacrées, parleroit de tems plus reculés ? Rien ne peut aider à juger cette question, qui d'ailleurs est assez indifférente. Néanmoins, comme Diodore de Sicile cite une autorité

respectable, & que par la distinction qu'il paroît faire des villes & bourgs d'avec les villages, il met plus de précision dans sa narration, c'est son témoignage qu'il faut préférer. Nous compterons donc avec Diodore de Sicile dix-huit mille villes ou bourgs célèbres en Égypte.

C'est ce nombre prodigieux que des Critiques trouvent entièrement contre la vraisemblance dans un pays d'environ quatre mille lieues quarrées. Ils se persuadent que ces villes devoient occuper une si grande partie de terrain, qu'il ne pouvoit en rester assez pour fournir à la subsistance des habitans, bien loin qu'ils pussent y faire des récoltes aussi abondantes, que celles dont les Historiens parlent. Mais, il est certain que cette réflexion n'a pour elle que la première apparence ; son principe vient d'un usage, qui n'est que trop familier. On est toujours disposé à douter de ce qui ne se fait pas sentir d'abord ; & comme on ne peut reconnoître, qu'après des recherches & des combinaisons, combien ces villes occupoient de terrain, on se dispense de ce travail, en niant qu'elles aient pu exister.

V.

De l'étendue du terrain occupé en Égypte par les villes.

Cependant, les Historiens sont positifs sur l'étendue de certaines de ces villes, en petit nombre à la vérité ; mais, il

suffit de juger des unes par les autres, pour découvrir ce que toutes ensemble elles embrassoient de terrain.

Diodore de Sicile & Strabon parlent de l'étendue de Thebes & de Memphis. Caton, dans Étienne de Byzance, parle aussi de la grandeur de ces villes. Strabon dit combien Péluse avoit de circuit. Pline, qui pouvoit avoir des mémoires perdus pour nous, & qui de même qu'Hérodote, compte vingt mille villes en Égypte, prétend que le plus grand nombre n'étoient d'aucune considération, c'est-à-dire, que des bourgades, ainsi qu'on en juge par le texte de Diodore de Sicile & par différens passages de Strabon; en sorte que pour mesurer ces villes selon une proportion réglée, d'après ce que ces Auteurs en disent, & suivant ce qu'elles devoient être naturellement, nous les diviserons en quatre classes.

Thebes & Memphis seront celles de la première, avec Alexandrie & Ptolémaïde. Nous n'en compterons que mille dans le second rang. Le troisième qui comprendra les villes inférieures ou les petites villes, fera de six milles; & les dix mille neuf cens quatre-vingt-seize, qui restent pour compléter le nombre dont Diodore de Sicile parle, seront toutes indistinctement placées au quatrième rang; elles devoient être ce que nous nommons des bourgs ou même des villages. Recher-

chons leur étendue, en observant le rang qu'elles tenoient dans l'Égypte.

Thebes a toujours été regardée comme la plus grande ville de toute l'Égypte. Strabon qui en a examiné les ruines, dit qu'elles s'étendoient, de son tems, sur le bord du fleuve l'espace de quatre-vingts stades, qui font trois lieues un tiers; mais, cette partie couverte de ruines, ne doit point être prise pour le diametre du cercle qui formoit l'enceinte de cette ville. Il y avoit sur les bords de la rivière des fauxbourgs, des casernes pour les troupes; & ces fauxbourgs, de même que ces casernes, pouvoient s'étendre très-loin, sans cependant garnir tous les dehors de l'enceinte de la ville.

Caton, selon Étienne de Byzance, veut que Thebes ait eu quatre cens stades de tour. Eustathe lui en donne cent vingt. Ils parloient, du moins il faut en juger ainsi, d'un cercle qu'ils supposoient embrasser, non seulement la ville de Thebes, mais encore celle de Memnonium, avec la partie du canal du Nil qui les séparoit. Ils supposoient encore ce cercle, comme passant à l'extrémité des fauxbourgs; dans ce cas, il renfermoit des terrains vuides, qui se trouvent nécessairement entre des rangs de maisons, qui ne bordent que des chemins, comme sont tous les fauxbourgs; & ces terrains, mieux cultivés que les plus éloignés des villes,

ne doivent point être regardés, comme s'ils en faisoient partie.

Mais, Diodore de Sicile, qui prouve particulièrement la connoissance qu'il avoit de cette ville, par la description qu'il en fait, & le soin qu'il prend d'instruire du nombre & de la magnificence des temples & des édifices publics qui la décoroient, mérite d'être cru préféablement sur ce qu'il rapporte de l'étendue de son enceinte. Thebes avoit, selon lui, cent quarante stades de tour. Il faut cependant observer qu'il ne mesure ici que la partie qui étoit du côté de l'Arabie, qui seule avoit le nom de Thebes, & non la seconde ville appelée Memnonium, bâtie sur la rive gauche du Nil, vers la Libye. Mais, pour nous conformer, à l'égard de Memnonium, à ce que l'antiquité paroît indiquer, nous supposons que cette seconde ville, qui faisoit partie de Thebes, occupoit un emplacement égal à la moitié de Thebes, proprement dite; ce qui donnera, compris Memnonium, deux mille trois cents trente-huit stades quarrés, & sept onzièmes.

Memphis, selon le même Diodore de Sicile avoit de circuit cent cinquante stades; ce n'est que dix stades de plus qu'à la seule ville de Thebes, sans y comprendre Memnonium. Cependant, pour laisser dans notre calcul tout l'avantage à ceux qui doutent de l'existence de ce grand nombre de villes, nous

supposons à Memphis autant de terrain en superficie, qu'aux villes réunies de Thebes & de Memnonium, comptant que ce qui excède, fait l'emplacement des faubourgs, dont le nombre & l'étendue ne sont point déterminés.

Alexandrie, que son fondateur vouloit rendre un monument éternel de ses victoires, devint bientôt la plus importante ville des bords du Nil. Ptolémaïde, dans la haute Égypte, fondée par l'un de ses successeurs, fut aussi considérable que Memphis; Mais, ces nouvelles villes ne furent formées qu'aux dépens des deux anciennes, qui, d'abord affaiblies, furent enfin presque abandonnées. Cependant, comme il est nécessaire de compter les emplacements de ces villes, ou ceux que leurs débris occupoient, & qui ne produisoient rien, nous les regardons toutes quatre, comme ayant eu en même tems le même emplacement, ce qui fait entr'elles neuf milles trois cents cinquante-quatre stades quarrés six onzièmes, lesquels réduits en lieues communes de France, en donnent environ seize un quart.

Hérodote ni Diodore de Sicile ne parlent point de l'étendue des villes du second ordre, comme Coptos, Tentytis, Bérénis, Panopolis, Arsinoé, Héliopolis, Diospolis, Tanis, Bubaste, Péluse & une infinité d'autres. Mais, Strabon nous apprend que Péluse, ville mari-

time, voisine du canal Bubaste, qui donnoit son nom à l'une des principales embouchures du Nil, qui avoit un port où il se faisoit un grand commerce, & qui par conséquent étoit une ville très-importante, avoit vingt stades de circuit, qui font trente-un stades, neuf onzièmes de superficie.

Nous avons déjà établi, sur ce que les Anciens donnent lieu d'en juger, qu'il n'y avoit en Égypte, qu'environ mille villes plus considérables que toutes les autres; nous en formons le second rang, & nous déterminons leur étendue sur l'emplacement que Strabon donne à la ville de Péluse. Comme dans ce nombre il doit naturellement y en avoir eu de plus grandes que les autres, il doit aussi y en avoir eu de plus petites; les plus grandes auront occupé plus de terrain, à proportion de ce que les plus petites en embrassoient de moins; & en les supposant toutes de la grandeur de Péluse, elles avoient de superficie, entr'elles toutes, trente-un mille huit cents dix-huit stades quarrés & deux onzièmes.

Pour suivre la proportion qu'on voit ordinairement entre les villes d'un même pays, après avoir compté en Égypte, mille villes plus considérables que les autres, il faut, relativement à la quantité qu'il y en avoit, en compter six mille d'un ordre inférieur, & elles formeront le troisième rang.

Les villes du troisième rang

ne devoient pas être d'une grande étendue; cependant, nous leur donnons ici la moitié de l'emplacement que chacune des mille villes occupoit; elles auront eu quinze stades quarrés & dix onzièmes de superficie; & leur emplacement, entr'elles, aura été de quatre-vingt-quinze mille quatre cents cinquante-quatre stades quarrés six onzièmes.

Il restera encore pour compléter le nombre de dix-huit mille villes ou bourgs, dont Diodore de Sicile parle, celui de dix mille neuf cents quatre-vingt-seize, qui forment le quatrième rang des villes ou bourgs. Il est à propos de ne point oublier que ceux des Anciens, qui parlent du nombre des villes de l'Égypte, font entendre que la plus grande partie étoient très-peu considérables, & ne formoient que des bourgades. De sorte que pour s'accorder avec eux, & suivre la proportion naturelle, toutes les villes de ce quatrième rang seront comptées ici, comme n'ayant eu que la moitié de l'emplacement des villes du troisième; elles auront chacune sept stades quarrés & vingt-un vingt-deuxièmes. Ainsi, elles devoient embrasser ensemble quatre-vingt-sept mille quatre cents soixante-huit stades quarrés & deux onzièmes.

Ces dix-huit mille villes, partagées en quatre rangs, & dans les proportions qui viennent d'être établies, couvroient, entr'elles toutes, deux cents

vingt-quatre mille quatre-vingt-seize stades quarrés & cinq onzièmes, lesquels divisés par cinq cens soixante-seize, nombre des stades qui forment une lieue quarrée, nous trouvons que ces dix-huit mille villes ôtoient, de la somme totale des terres de l'Égypte, trois cens quatre-vingt-neuf lieues quarrées & quelques toises, à quoi il faut ajouter pour l'emplacement du canal du Nil, qui a deux cens dix lieues de cours & un demi-quart de lieue de largeur, vingt-six lieues quarrées & un quart.

Toutes les villes de l'Égypte & le canal du Nil n'ôtoient donc aux laboureurs, sur la somme entière des terres, que quatre cens quinze lieues quarrées & un quart, ce qui est environ la dixième partie du continent de l'Égypte, qui comprenoit en tout, comme il a été calculé, quatre mille cent quarante-six lieues quarrées, de vingt-cinq au degré.

Si ces calculs ennuyoient ou fatiguoient quelques-uns de nos Lecteurs, ils ne déplairont point à ceux qui, en plus grand nombre, aiment les démonstrations. Ils y trouveront en effet, de quoi se convaincre que cette prodigieuse quantité de villes, dont les Anciens parlent, n'est point exagérée; & ils en conclurront qu'elles existoient en Égypte, puisque des Auteurs dignes de foi le disent, & qu'effectivement la possibilité s'y trouve.

Du nombre en général des Égyptiens, & des habitans de chacune des villes.

On est convenu dans tous les tems, qu'on ne doit pas refuser sa confiance aux témoignages des Voyageurs & des Historiens, lorsqu'ils sont d'accord entr'eux. Ainsi, l'opinion d'Hérodote, sur le nombre des villes qu'il y avoit en Égypte, peu de tems avant la conquête de Cambyse, prouve, malgré les conjectures des Modernes, la vérité des passages de Diodore de Sicile, lorsqu'il assure que, selon les annales sacrées, on y comptoit dix-huit mille villes, avant l'époque citée par Hérodote; & comme Josèphe nous apprend qu'il y avoit sept millions cinq cens mille hommes en Égypte durant le règne de Vaspasien, il confirme le passage où Diodore de Sicile, d'après les annales sacrées, fixe le nombre des habitans de ce pays, tandis que le grand empire subsistoit dans toute sa force.

» Il paroît, dit-il, dans un an-
 » cien dénombrement général,
 » qui se fit autrefois des Égypt-
 » tiens, qu'on en compta jus-
 » qu'à sept millions. »

Nous pouvons donc établir, d'après Diodore de Sicile, qu'il qu'il y avoit eu sept millions d'hommes en Égypte, dans le même tems qu'on y voyoit dix-huit mille villes. Mais, comme il n'étend pas davantage ce qu'il dit sur ce nombre, il devient

très-difficile de démêler dans quelle proportion ces villes étoient peuplées, & si ce nombre d'habitans n'est pas trop considérable, ou s'il est trop foible pour la quantité de villes qu'ils devoient peupler.

Il a fallu, pour connoître l'étendue occupée par les villes de l'Égypte, rapprocher le peu de passages, où divers auteurs parlent de la grandeur de ces villes. Quoiqu'ils n'aient pas eu l'intention de conserver ce détail, il s'est cependant trouvé chez eux, assez d'autorité pour juger combien elles pouvoient occuper de terrain; mais, il n'y a pas, à beaucoup près, autant de ressource pour déterminer le nombre des habitans que chacune contenoit. Le seul passage qui soit positif, est celui où Diodore de Sicile dit qu'on comptoit à Alexandrie, lorsqu'il y étoit, jusqu'à trois cens mille citoyens, sans y comprendre les esclaves. Mais, il cite des tems qui n'appartenaient point au grand Empire; ainsi, ce qu'il dit du nombre d'habitans de l'une des quatre principales métropoles de l'Égypte, ne suffit pas pour autoriser à le fixer dans tous les tems, & moins encore la quantité qui pouvoit se trouver dans les trois autres grandes villes, Thebes, Memphis & Ptolémaïde.

On ne doit point considérer ce prodigieux nombre d'hommes que Thebes pouvoit faire sortir en armes, & en même

tems de ses murs, comme ayant tous été habitans de cette capitale. Le domaine de ses Rois s'est presque toujours étendu sur toute la Thébaïde; & dans les tems où il y subsistoit quelques monarchies particulières, elles n'en occupoient que de très-petites parties; en sorte que les sujets des rois de Thebes, rassemblés de toute la Thébaïde, pouvoient former des armées innombrables, sans qu'ils fussent pour cela citoyens de la même ville. Les Romains, qui composoient les armées de l'Empire, n'étoient point tous citoyens de Rome.

N'ayant donc point trouvé chez les anciens Historiens, assez de secours pour découvrir le nombre d'habitans qu'il pouvoit y avoir dans chacune de ces villes, nous réglons ici la division des sept millions d'hommes, qui avoient été comptés selon l'ancien dénombrement cité par Diodore de Sicile, sur la proportion qui devoit naturellement se rencontrer entre ce nombre d'hommes, la grandeur de ces villes, & le besoin d'emplacement, que devoit avoir chacune des différentes conditions, dans lesquelles les Égyptiens étoient divisés.

Les quatre principales métropoles de l'Égypte, Thebes, Memphis, Alexandrie, Ptolémaïde, qui seules forment entr'elles le premier rang, auront en, selon cette proportion, chacune trois; cens vingt mille

habitans ; les mille villes du second rang pouvoient en avoir deux mille deux cens ; les six mille du troisième, qui devoient être les bourgs célèbres , dont Diodore de Sicile parle , auront eu trois cens habitans ; & pour suivre toujours cette même proportion, les dix mille neuf cens quatre-vingt-seize villes, qui achevent le nombre des dix-huit mille de Diodore de Sicile, n'auront eu que cent cinquante habitans.

Les petits villages , que le même Auteur retranche du nombre des villes, & que peut-être Hérodote y confondoit , puisqu'il le porte à vingt mille, devoient être au nombre de deux mille ; ils étoient vraisemblablement, par rapport aux villes, bourgs & villages, ce que nous appellons les hameaux ; ils pouvoient n'avoir qu'environ vingt-cinq habitans chacun , & être des habitations isolées de quelques petites familles, ou même d'une seule plus nombreuse.

V I I.

Du degré de fécondité des terres de l'Égypte.

Les Auteurs nous représentent la nation Égyptienne comme la plus opulente de tout l'univers, quoiqu'elle ne possédât point de mines, & que les Égyptiens n'eussent point encore entrepris de fouiller les entrailles de la terre, pour y chercher des pierres précieuses. Mais, cette richesse, dont

ils affurent que les Égyptiens jouissoient, & qui s'est toujours augmentée de siècles en siècles, avoit une source inépuisable, & qui n'exigeoit point les durs travaux des mines ; elle consistoit dans la fécondité des terres ; fécondité qui tient du prodige, à en juger par-tout ce que les Historiens en disent. Elle étoit particulièrement due aux débordemens réguliers du Nil, à ces débordemens qui parurent pendant si long-tems aux Philosophes un phénomène que, malgré les efforts, dont le génie de l'homme peut être capable, ils tenterent en vain, pendant long-tems, d'expliquer.

Hérodote, pour faire concevoir tout le bonheur que les Égyptiens devoient ressentir de l'extrême fertilité de l'Égypte, dit que ce pays est, de toute la terre, celui où les bleds & les fruits exigent le moins de culture, & où aussi on les recueille avec le moins de travail. Diodore de Sicile, par le détail où il entre sur les différentes productions de l'Égypte, & en faisant voir que ces productions excédoient de beaucoup, en fruits & en grains, les besoins des nationaux, rend un nouveau témoignage de l'extrême fertilité de leurs terres. Pomponius-Mela l'atteste de même, & Strabon qui s'attache à faire connoître quelles étoient les productions plus particulières aux territoires qu'il décrit, fait voir non seulement la quantité,

mais encore les différentes sortes de grains & de fruits qu'on y recueilloit.

Athénée prétend que le Nil mérite le nom de Chryssorhoas ou Porte-or, plutôt que le Pactole, célèbre rivière de Syrie, qui dans ses sables roule des paillettes d'or, parce que, dit-il, le Nil procure aux terres qu'il arrose, & sans qu'il soit besoin de travail, une telle fécondité, que ces terres peuvent fournir des vivres pour tous les mortels; exagération trop ordinaire à cet Auteur; mais elle prouve du moins l'excessive abondance des récoltes de l'Égypte.

Enfin Pline, plus précis sur ce qu'il rapporte de la fécondité de ce pays, assure que les terres de cette partie de l'Afrique, produisent régulièrement jusqu'à cent pour un. C'est ainsi que les anciens Historiens & les Géographes s'expriment, pour faire connoître la source de l'excessive richesse des Égyptiens; mais, comme ils avoient aidé la nature, voyons quelle sorte de secours ils lui ont donné, en quelle circonstance ils ont entrepris des travaux si utiles, & en quels tems ils en ont joui.

La nature avoit sans doute favorisé ce pays; mais elle avoit laissé quelque chose à faire aux habitans. Il falloit, par des canaux & des digues, étendre l'inondation fécondante du Nil. Les Rois qui possédoient le tiers des terres, avoient intérêt

à l'exécution de ces travaux, en sorte qu'ils excitoient l'émulation; & comme ces Rois se contentoient toujours de la part que la loi leur donnoit, & qu'ils faisoient jouir en paix leurs sujets de la portion qui leur étoit dévolue, ceux-ci se livroient aux travaux, avec un zèle digne du succès qu'ils eurent. Le sage monarque, qui n'a que des vues dictées par la justice, & qui remplit sa charge de père de son peuple, l'anime toujours de l'esprit qui le guide, & sans peine il fait naître le désir de seconder ses vues. C'est alors que chaque particulier ne voit en lui-même qu'un membre de la nation, & qu'il concourt d'autant plus volontiers à l'exécution des volontés du Prince, qu'il y trouve son propre bonheur. Si au contraire, ainsi qu'on en a vu de fréquens exemples dans la plûpart des monarchies, les Souverains, imitant les despotes, séparent leurs intérêts de ceux de la nation, ils rompent le lien qui leur attachoit leurs sujets, & détruisent par-là cet esprit de nation qui faisoit toute leur force; les sujets n'affectionnent point des intérêts toujours opposés aux leurs, & de-là s'ensuivent la dépopulation & la stérilité.

La nation Égyptienne éprouva successivement l'une & l'autre de ces situations. Tous les particuliers avoient travaillé à l'envi, à procurer à leur société le bonheur dont elle avoit joui sous la protection du plus

sage , du plus équitable de tous les gouvernemens. Cette félicité s'étoit toujours accrue pendant la durée du premier empire , & l'Égypte étoit plus florissante que jamais , durant le regne d'Amasis , le pénultième des Rois nés Égyptiens. Ce grand Empire fut bientôt après détruit par Cambyse , qui ne regardoit ces nouveaux sujets que comme des esclaves. Ce conquérant ne reconnoissant de loix que celle du plus fort , gouverna les Égyptiens avec le tyrannique despotisme , que ses successeurs exercèrent jusqu'au tems où Alexandre le Grand renversa l'empire des Perses ; & tant que ce gouvernement subsista , l'émulation s'éteignit insensiblement dans toute la nation. On laissa périr les établissemens faits par les bons Rois , quoique les avantages qu'on en retiroit , payassent de tous les travaux qu'ils avoient coûtés ; parce que dans un gouvernement si différent , bien loin de pouvoir être utiles , ils étoient devenus des instrumens de peines infructueuses.

Ptolémée , fils de Lagus , compagnon des travaux du vainqueur de l'Asie , & son successeur en Égypte , avoit utilement travaillé à rendre à cette ancienne monarchie , à cette nation célèbre , sa première splendeur avec sa liberté. L'amour du nouveau Roi pour ses sujets tenoit lieu de l'observation des anciennes loix , & l'Égypte étoit redevenue florissante ,

lorsque le luxe immodéré des successeurs des premiers Ptolémées , & le despotisme , qu'à l'exemple des Perses , ils introduisirent insensiblement , affoiblirent de nouveau dans le cœur de leurs sujets , l'amour pour la patrie. Ces Princes ne pensoient pas que les hommes , qui s'affujettissent volontiers aux loix , répugnent toujours à n'être gouvernés que par une volonté arbitraire ; que l'ancienne loi , entre les mains du Prince , est la seule arme qui fasse en même tems respecter & chérir sa puissance , & qui lui donne les moyens de la maintenir , sans qu'il soit forcé de recourir à la violence.

Les Égyptiens , qui n'avoient pu se plier au despotisme , cessèrent de nouveau de s'appliquer aux travaux publics , d'entretenir les canaux qui procuroient une abondance dont on ne les laissoit point jouir en paix ; & lorsqu'Auguste se fut emparé de l'Égypte , il se vit obligé de faire creuser encore ces canaux , & relever les digues , pour ranimer la fertilité des terres , & s'assurer par-là de tous les secours qu'il vouloit en tirer pour les greniers de Rome. Mais , ce n'étoit point pour l'utilité des Égyptiens , qu'Auguste avoit travaillé. On sçait assez , par l'histoire Romaine , que le bonheur des provinces intéresseoit peu les Empereurs. La plus grande partie des récoltes étoient enlevées par les vainqueurs ; en sorte que les nou-

veaux travaux, qui ne mettoient point les Égyptiens dans leur premier état d'opulence, furent également négligés.

La vie infâme & défordonnée de la plûpart des Empereurs, le mauvais usage qu'ils faisoient des revenus de l'Empire, & les troubles qui l'agiterent si fréquemment, interrompirent les soins nécessaires pour entretenir les réparations qu'Auguste avoit faites en Égypte; les inondations du Nil ne se portoient plus à la hauteur convenable, pour que toutes les terres en fussent arrosées; les plus voisins du fleuve ne recevoient pas même la quantité d'eau nécessaire pour qu'elles produisissent ce qu'elles donnoient anciennement; & Ammien-Marcellin assure que pendant le règne de Julien l'Apostat, [c'est le tems où ce militaire, Historien de son siècle, étoit en Égypte,] les laboureurs, qui travailloient leurs terres avec le plus d'attention, n'en retiroient qu'environ soixante-dix pour un.

Telles sont les différentes circonstances où les terres de l'Égypte produisoient plus ou moins abondamment, & les causes de cette grande différence. On apprend, par ces divers détails, où les Anciens sont entrés, & que tandis qu'elles étoient cultivées avec la plus grande attention, elles produisoient jusqu'à cent pour un, & que négligées, elles donnoient encore soixante-dix pour un.

V I I I.

Rois d'Égypte.

Il n'y a point dans toute l'antiquité, d'histoire plus obscure, ni plus incertaine que celle des premiers rois d'Égypte. Cette nation fastueuse, & follement entêtée de son antiquité & de sa noblesse, trouvoit qu'il étoit beau de se perdre dans un abîme infini de siècles qui sembloit l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, les dieux d'abord, ensuite les demi-dieux ou héros, la gouvernerent successivement pendant l'espace de plus de vingt mille ans. On sent assez combien cette prétention est vaine & fabuleuse.

Après les dieux & demi-dieux régnerent des hommes Égyptiens, dont Manéthon nous a laissé trente dynasties ou principautés.

L'histoire des rois d'Égypte contient 2158 ans, & elle se divise naturellement en trois parties.

La première, qui commence à l'établissement de la monarchie Égyptienne, fondée par Menès ou Mesraim, fils de Cham, l'année du monde 1816, finit à la destruction de cette même monarchie par Cambyse, roi de Perse, l'an 3479; & cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec l'histoire des Perses & des Grecs, & s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, arrivée l'an du monde 3681, &

renferme par conséquent 202 ans.

La troisieme est celle où s'est élevée en Égypte une nouvelle monarchie sous les Lagides, c'est-à-dire, sous les Ptolémées, descendants de Lagus, jusqu'à la mort de Cléopatre, dernière reine d'Égypte, l'an du monde 3974; & ce dernier espace renferme 293 ans.

Les autres objets dont nous avons à parler touchant les Égyptiens, ne nous permettent pas d'entrer dans un plus grand détail sur le chapitre de leurs Rois. On peut d'ailleurs recourir à l'article que nous donnons à chacun de ces Princes.

I X.

Nourriture & habitation des premiers Égyptiens.

On dit que dans les commencemens, les Égyptiens ne vivoient que d'herbes, mangeant des choux ou des racines qu'ils trouvoient dans les marais, sans autre principe de discernement que le goût qu'ils y trouvoient. Ils usoient sur-tout de l'herbe nommée agrostis. Le second mets des Égyptiens étoit le poisson, dont le Nil leur fournissoit une quantité prodigieuse; ils mangeoient aussi de la chair de leurs bestiaux & se servoient de leurs peaux, pour se vêtir. Ils se faisoient des maisons de roseaux entrelacés. Les traces de cette coutume étoient restées chez les pasteurs de l'Égypte, qui, du tems de Diodore de Sicile, n'avoient en-

core que cette habitation, dont ils se contentoient. Les Égyptiens, après un assez long-tems, passerent à l'usage des fruits; le principal étoit le Lotos, dont ils faisoient du pain. Les uns prétendoient que cette invention leur venoit d'Isis, & d'autres la rapportoient à un de leurs anciens Rois nommé Menès.

X.

Mœurs des Rois Égyptiens.

Dans les premiers tems, les Rois ne se conduisoient point chez les Égyptiens comme chez les autres peuples, où ils faisoient tout ce qu'ils vouloient, sans être obligés de suivre aucune règle, ni de prendre aucun conseil. Tout leur étoit prescrit par les loix, non seulement à l'égard de l'administration du Royaume, mais encore par rapport à leur conduite particulière. Ils ne pouvoient point se faire servir par des esclaves achetés, ou même nés dans leurs maisons; mais, on leur donnoit les enfans des principaux d'entre les Prêtres, toujours au-dessus de vingt ans, & les mieux élevés de la nation; afin que le Roi, voyant jour & nuit autour de sa personne, la jeunesse la plus considérable de l'Égypte, ne fit rien de bas & qui fût indigne de son rang. En effet, les Princes, dit Diodore de Sicile, ne se jettent si aisément dans toutes sortes de vices, que parce qu'ils trouvent des ministres toujours prêts à servir leurs passions.

Il y avoit sur-tout des heures du jour & de la nuit, où le Roi ne pouvoit disposer de lui, & étoit obligé de remplir les devoirs marqués par les loix. Au point du jour, il devoit lire les lettres qui lui étoient adressées de tous côtés, afin qu'il instruit par lui-même des besoins de son royaume, il pût pourvoir à tout & remédier à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtoit d'une robe précieuse & des autres marques de la royauté, pour aller sacrifier aux dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'autel, le Grand-Prêtre debout, & en présence de tout le peuple, demandoit aux Dieux à haute voix qu'ils conservassent le Roi, & répandissent sur lui toutes sortes de prospérités, parce qu'il gouvernoit ses sujets avec justice. Il inféroit ensuite dans la prière un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roi, en continuant ainsi; parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge; ses punitions n'égalent point les fautes, & ses récompenses passent les services. Après avoir dit plusieurs choses semblables, il condamnoit les manquemens où le Roi étoit tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpoit le Roi même; mais, il chargeoit d'exécration les flatteurs, & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le Grand-Prêtre en usoit de cette manière, parce que les avis mêlés de louan-

ge, sont plus efficaces que les remontrances amères, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Après cela, le Roi ayant sacrifié & consulté les entrailles de la victime, le lecteur des livres sacrés lui lisoit quelques actions, ou quelques paroles remarquables de grands hommes, afin que le souverain de la République, ayant l'esprit plein d'excellens principes, en fît usage dans les occasions qui se présenteroient à lui.

Ce n'étoient pas seulement les tems de donner ses audiences, & de rendre ses jugemens, qui lui étoient marqués; il ne pouvoit aussi se promener, prendre le bain, dormir avec sa femme, ni faire quoique ce soit qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples. Il n'y avoit que la chair de veau & du canard, qui lui fussent permises; & on lui donnoit une mesure de vin, qui ne pouvoit l'enivrer, ni même affoiblir tant soit peu son jugement. Enfin, tout ce qui concernoit le régime, étoit si bien ordonné, qu'on eût pris plutôt ces réglemens pour les avis d'un Médecin, que pour les statuts d'un législateur. Mais, s'il est étonnant qu'un Roi ne pût suivre son appétit dans ses repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût suivre ni sa passion, ni sa fantaisie dans les affaires d'État; & que dans les jugemens qu'il rendoit, & les peines qu'il im-

posoit, il fut astreint à ce que les loix avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévues. Les Rois, bien loin de se sentir gênés par ces pratiques, trouvoient au contraire qu'elles leur procuroient une vie douce & heureuse. Car, ils étoient persuadés que les hommes dont rien n'arrête le caprice, font une infinité de choses qui leur nuisent & qui les perdent. L'amour & la haine les pouffent malgré eux à des actions, dont ils éprouvent eux-mêmes les mauvaises suites; au lieu que ceux qui sont assujettis au conseil des sages, sont bien moins exposés au repentir.

Cette conduite du Prince à l'égard de ses sujets, leur donnoit pour lui une affection & une tendresse, que ne forme point la plus étroite parenté; car, non seulement, les Prêtres, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes dans l'Égypte, ne s'intéressoient point avec tant d'ardeur à leurs femmes, à leurs enfans, & à leurs biens, qu'à la vie & à la sûreté du Roi. Tant que cette forme de gouvernement avoit subsisté, les Rois avoient conservé leur État dans son entier, & s'étoient procuré à eux-mêmes une vie tranquille. Ils avoient subjugué plusieurs nations & amassé de grandes richesses. Ils avoient fait faire dans l'Égypte toutes sortes de travaux utiles, & avoient rempli les villes d'ornemens & de commodités.

Deuil des Égyptiens à la mort des Rois.

Les monumens qu'on a dressés en leur mémoire, après leur mort, sont un témoignage certain de l'amour, que les peuples avoient pour eux. Car, rien n'est moins équivoque que les marques de reconnoissance, données à ceux qui ne peuvent plus les sentir. A la mort d'un Roi, toute l'Égypte entroit en deuil, on déchiroit ses habits, on fermoit les temples, on suspendoit les sacrifices, on cessoit les fêtes pendant soixante-douze jours. Des hommes & des femmes, au nombre de deux ou trois cens, la tête couverte de boue & ceints d'un linge sur la poitrine, faisoient deux fois par jour des lamentations en musique, qui contenoient les vertus & les louanges du mort. Ils ne mangeoient pendant tems-là, ni viande ni pain de froment, & ils s'abstenoient de vin & de tout ce qui peut flatter le goût. Personne n'eût osé prendre le bain, ni user de parfums, ni coucher mollement. On s'interdisoit tout commerce avec les femmes, & chacun passoit ce nombre de jours dans une affliction & une douleur semblables à celles, qui suivent la mort d'un fils tendrement chéri.

Ils préparoient pendant tout ce tems-là de magnifiques funérailles; & au dernier jour ayant porté le cercueil à l'entrée du tombeau, on tenoit, conformément

ment à la loi, une audience publique, pour recevoir toutes les accusations & toutes les plaintes qu'on voudroit faire contre le Roi. Les Prêtres le louoient d'abord, en racontant les bonnes actions qu'il avoit faites; & la multitude innombrable qui avoit suivi le convoi, répondoit aux Prêtres par des acclamations, si le Roi avoit bien vécu; mais, il s'excitoit un grand murmure, s'il avoit mal gouverné. Il est arrivé à quelques Rois d'être privés d'une sépulture honorable, sur la décision du peuple; comme au contraire il est arrivé à la plupart d'entr'eux de se conduire sagement, non seulement par toutes les précautions que les loix avoient prises pour leur faire tenir la bonne voie pendant leur vie, mais encore par la seule vue de la honte, qu'ils avoient à craindre après leur mort, & l'infamie éternelle, que le jugement porté sur leur corps, pouvoit attacher à leur nom.

X I I.

Exercice de la justice chez les Égyptiens.

La vigilance des Égyptiens étoit extrême en matière de justice. Ils étoient persuadés que la manière de la rendre étoit le soutien ou la ruine de la société. L'exactitude à punir les crimes & la protection ouverte de l'innocence, sont les freins les plus forts pour contenir les scélérats; mais dès que

l'on peut éluder les menaces de la justice par les présens & par les brigues, il n'y a plus de sûreté dans un État. Ainsi, les Égyptiens choisirent les plus hommes de bien de leurs principales villes, comme d'Héliopolis, de Thebes & de Memphis, pour composer une cour de justice, qui ne cédoit point à l'aréopage d'Athènes, ou au Sénat de Lacédémone. Ils étoient au nombre de trente; & après avoir élu le plus vertueux d'entr'eux pour présider à leurs jugemens, ils appelloient un homme des villes que nous avons nommées, pour remplir toujours le nombre de trente, sans compter leur chef.

Le Roi fournissoit à ces juges tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien; mais, la pension assignée au chef de la justice étoit beaucoup plus considérable que celle des autres. Il portoit à son col une chaîne d'or, d'où pendoit une figure, composée de plusieurs pierres précieuses, & qui représentoit la vérité. Les Juges n'alloient point aux avis, que leur chef n'eût pris en main cette figure. On ouvroit devant eux les huit volumes qui contenoient les loix; & alors l'accusateur présentait un écrit, dans lequel étoit exposée la nature du crime, qu'il dénonçoit aux Juges, ou la qualité de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue. L'accusé ayant pris & lu cet écrit, répondoit qu'il n'avoit pas fait la chose, ou que l'ayant faite,

il n'avoit pas commis une injustice, ou enfin que s'il en avoit commis une, elle ne méritoit pas la punition que l'accusateur demandoit. L'accusateur soutenoit par une réplique, ce qu'il avoit avancé, & l'accusé donnoit encore sa défense. Quand toutes les pieces avoient été remises aux trente Juges, il falloit qu'ils se communiquassent leurs avis. Ensuite de quoi, le chef de la justice touchoit avec la figure de la vérité, une des deux parties, pour marquer qu'elle avoit gagné sa cause.

C'est ainsi que tous les jugemens se rendoient chez les Égyptiens, parce qu'ils croyoient que les discours des avocats ne servent qu'à obscurcir la vérité. Les figures de rhétorique, ajoute Diodore de Sicile, aussi bien que la contenance hypocrite ou les larmes de ceux qui plaident, ont fait souvent oublier les loix; & les crimes les plus avérés ont échappé plus d'une fois à la justice, par les charmes trompeurs d'une déclamation touchante. Les Égyptiens éviroient ce piège, en faisant mettre tous les procès par écrit, & également par-là l'homme simple & dénué des avantages de l'esprit & du corps, à l'orateur le mieux fait, le plus discret & le plus hardi. Afin que personne n'eût lieu de se plaindre, on donnoit un tems suffisant à l'accusateur & à l'accusé pour dresser leurs actes, aussi bien qu'aux Juges

pour les examiner. Mais, à l'occasion des loix de l'Égypte, il ne sera pas hors de propos de rapporter ici celles, qui sont remarquables par leur antiquité, ou par leur singularité, ou par quelque autre circonstance utile ou curieuse pour les lecteurs.

XIII.

Loix des Égyptiens en matière criminelle.

1.^o Le parjure étoit irrémissiblement puni de mort, parce qu'ils y croyoient voir deux des plus grands crimes du monde; l'un est celui d'insulter les Dieux, & l'autre celui de détruire le plus ferme fondement de la foi humaine.

2.^o On punissoit de mort celui qui rencontroit en son chemin à la campagne, un homme qu'on vouloit tuer, ou à qui l'on faisoit quelque outrage, & qui ne le défendoit pas le pouvant faire. S'il étoit vrai qu'il n'eût pu le défendre, il devoit déclarer les voleurs, selon les indices qu'il en avoit eus, & les poursuivre en son propre nom, où bien il essuyoit un certain nombre de coups de fouet marqué par la loi, & on le faisoit passer trois jours sans manger.

3.^o Les accusateurs convaincus de calomnies, subissoient la peine attachée au crime, qu'ils avoient faussement dénoncé.

4.^o Il étoit enjoint à tous les Égyptiens de déclarer leur nom, leur profession & leurs revenus

revenus aux Magistrats, & l'on condamnoit à la mort celui qui faisoit une fausse déclaration, ou qui exerçoit un métier illicite. On dit que Solon, étant venu en Égypte, y prit cette loi qu'il établit à Athènes.

5.^o On étoit puni de mort pour avoir tué volontairement un homme ou libre ou esclave; les loix voulant que la vie des hommes dépendit de leur conduite, & non de leur condition, & souhaitant d'ailleurs que les citoyens s'accoutumassent par les égards qu'ils auroient pour les esclaves, à ne point offenser les personnes libres. On ne faisoit pas mourir les parens, qui avoient tué leurs enfans; mais on leur faisoit tenir leurs corps embrassés pendant trois jours & trois nuits de suite, au milieu de la garde publique qui les environnoit. Les Égyptiens croyoient que les parens ayant donné la vie à leurs enfans, devoient être exempts de la punition commune des homicides; mais, en même tems, ils vouloient empêcher ces sortes d'actions par la crainte d'une peine également rude & honteuse. Ils avoient inventé un supplice extraordinaire pour les enfans, qui tueroient leurs peres; car, leur ayant fait entrer dans toutes les parties du corps des brins de chaume de la longueur du doigt, ils les faisoient brûler vifs sur des épines. Ils regardoient, avec raison, comme le plus grand des crimes, celui d'ôter la vie

à ceux dont on l'avoit reçue.

6.^o On attendoit que les femmes enceintes, convaincues de quelque crime, fussent accouchées, pour les conduire au supplice. La plupart des Grecs avoient adopté cette loi, ne croyant point qu'il fût permis de punir deux personnes d'un crime commis par une seule, ni d'envelopper un enfant innocent & sans connoissance, dans la punition d'une mere volontairement coupable, ni enfin de priver le pere d'un fils qui lui appartient comme à la mere. En un mot, dit Diodore de Sicile, c'est être aussi mauvais juge de faire mourir, ceux qui ne l'ont pas mérité, que de sauver ceux dont la justice demande la mort. C'étoient-là les loix principales des Égyptiens en matière criminelle.

À l'égard de la discipline militaire, c'étoit la dernière infamie qu'on avoit attachée à la lâcheté ou à la désobéissance de ceux qui quiteroient leurs rangs, ou qui n'exécutoient pas les ordres de leurs généraux. Cependant, s'ils réparoient leurs fautes par des actions de vigueur, la tache étoit aussitôt effacée. Le Législateur avoit voulu par-là faire entendre que la honte est pire que la mort, & il avoit cru en même tems qu'il valoit mieux exciter les mauvais soldats par l'envie de rétablir leur honneur, que de les rendre entièrement inutiles par la perte de leur vie.

On coupoit la langue à ceux,

qui découvroient aux ennemis quelque secret de l'État, & les deux mains à ceux qui avoient fait de la fausse monnoie, ou qui avoient usé de faux poids & de fausses mesures, ou qui avoient contrefait le sceau du Prince, ou des particuliers. On traitoit de même les écrivains publics, qui avoient supposé de fausses pieces, ou qui avoient inséré ou supprimé quelques articles dans les actes qu'ils avoient copiés. Ainsi, chacun étoit puni par la partie, qui avoit été l'instrument de son crime; & l'exemple d'un châtiment, dont il se sentoit toute sa vie, détournoit tout le monde des actions, par lesquelles on se l'étoit attiré.

Les loix, qui concernoient les femmes, étoient extrêmement sévères. On rendoit Eunuque celui qui avoit violé une femme libre. Cette action leur paroissoit contraire à la société par trois endroits. Elle enferme une grande insulte; elle ouvre la porte à la corruption, & elle jette de la confusion & de l'incertitude dans la naissance des enfans. Mais, si l'adultere s'étoit commis de plein gré de part & d'autre, on donnoit mille coups de verges à l'homme, & l'on coupoit le nez à la femme. Car, ils estimoient qu'il falloit détruire en elle la beauté, dont elle avoit abusé pour le crime.

X I V.

Loix des Egyptiens en matière civile.

On croit que les loix qui re-

gardoient le commerce, étoient de Bocchoris. Elles ordonnoient que celui qui nieroit devoir un argent, qu'il auroit emprunté sans billet, seroit déchargé de sa dette sur son serment. Cette pratique avoit rendu le serment respectable. Il est à présumer qu'un homme, persuadé qu'il perdra toute créance en jurant faux, ne se fera point à lui-même un si grand tort. D'ailleurs, la pensée du Législateur avoit été d'inviter les hommes à se donner, par leurs mœurs & par leur conduite, la réputation de probité, afin que leur serment eût plus de force. Car, enfin, on ne peut s'empêcher d'ajouter foi à la protestation solennelle d'un homme, qu'on n'a point trouvé menteur dans le commerce ordinaire de la vie.

A l'égard de ceux qui prêtoient par billet, il ne leur étoit point permis de faire monter les intérêts plus haut que le capital. On pouvoit faire saisir les biens de ses débiteurs pour se faire payer; mais, il n'y avoit jamais de prise de corps pour raison de dette. On croyoit que les biens appartenoint aux particuliers, qui en avoient hérité, ou qui les avoient gagnés; mais que les hommes appartenoint à la patrie, qui devoit seule les avoir en sa disposition pour les besoins de la paix & de la guerre. Il ne paroissoit pas juste qu'un soldat, par exemple, qui s'expose aux coups des ennemis, fût encore sujet à

la poursuite d'un créancier ; & que l'avarice d'un seul citoyen prévalût sur l'utilité publique. Il semble que Solon avoit en vue cette loi, quand il établit à Athènes la *Seisastie*, qui ôtoit au créancier la contrainte par corps ; & l'on blâme avec raison la plupart des autres Législateurs Grecs, qui avoient défendu de prendre en gage les armes ou la charrue d'un homme à qui l'on prêtoit ; & qui permettoient de prendre l'homme même pour exiger son remboursement.

Pour empêcher que les emprunts ne devinssent trop fréquens, le roi Asychis avoit fait une ordonnance fort censurée. Les États les plus sages & les mieux policés, comme Athènes & Rome, ont toujours été embarrassés à trouver un juste tempérament pour réprimer la dureté du créancier dans l'exaction de son prêt, & la mauvaise foi du débiteur qui refuse ou néglige de payer ses dettes. L'Égypte prit un sage milieu, qui, sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, & sans ruiner les familles, pressoit continuellement le débiteur par la crainte de passer pour infâme, s'il manquoit d'être fidele. Il n'étoit permis d'emprunter, qu'à condition d'engager au créancier le corps de son pere, que chacun dans l'Égypte faisoit embaumer avec soin & conservoit avec honneur dans sa maison, & qui pouvoit par cette raison être aisément transporté.

Or, c'étoit une impiété & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; & celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

Les Égyptiens avoient une loi très-singulière au sujet des voleurs. Elle ordonnoit que ceux, qui en voudroient faire le métier, se fissent inscrire chez leur capitaine, & que l'on portât chez lui sur le champ tout ce que l'on déroberoit. Ceux qui étoient volés, devoient aller trouver cet homme pour lui signifier la qualité & le nombre des choses, qu'on leur avoit prises, en lui marquant le lieu & le tems où le vol s'étoit fait. La chose perdue se retrouvoit inmanquablement par cette voie, & l'on donnoit le quart de son prix pour la ravoir. Le Législateur pensoit que ne pouvant empêcher absolument le vol, il donnoit aux citoyens un expédient de recouvrer ce qui leur appartenoit pour une légère contribution.

La Polygamie étoit permise en Égypte, excepté aux Prêtres, qui ne pouvoient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre ou esclave, les enfans étoient libres & légitimes.

Ce qui marque le plus les profondes ténèbres, où étoient plongées les nations, qui passoient pour les plus éclairées, c'est de voir qu'en Égypte le

mariage des freres avec les sœurs étoit non seulement autorisé par les loix , mais fondé en quelque sorte sur leur religion même , & sur l'exemple des dieux le plus anciennement ou le plus généralement honorés dans le pais ; sçavoir, Osiris & Isis.

Les vieillards étoient fort respectés en Égypte. Les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux , & de leur céder par-tout la place d'honneur. C'est de-là que cette loi avoit passé à Sparte.

La principale vertu des Égyptiens étoit la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes , fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique & particulière. Qui reconnoît les graces , aime à en faire ; & en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. C'étoit surtout à l'égard de leurs Rois ; que les Égyptiens se piquoient de reconnoissance. Ils les honoroient pendant leur vie comme des images vivantes de la divinité , & ils les pleuroient après leur mort comme les peres communs des peuples. Ce sentiment de respect & de tendresse venoit de la forte persuasion où ils étoient, que c'étoit la divinité même qui avoit placé les Rois sur le trône, en les distinguant si fort du reste

des mortels ; & qu'ils en portoient le plus noble caractère, en réunissant en eux le pouvoir & la volonté de faire du bien aux autres.

X V.

Sépulture des morts chez les Égyptiens.

Dès qu'un homme étoit expiré , ses parens & ses amis , se couvrant la tête de boue , alloient pleurer dans toutes les rues , jusqu'à ce que le corps fût inhumé. Ils s'abstenoient cependant de vin & de toute nourriture délicate , comme aussi des bains & des ajustemens.

Ils avoient trois sortes de funérailles , les pompeuses , les médiocres & les simples. Les premières coûtoient un talent d'argent ; les secondes, vingt mines ; mais, les troisièmes ne faisoient presque pour rien.

La fonction d'ensevelir étoit une profession particulière, qui avoit été apprise comme les autres , dès l'enfance. Ceux qui l'exerçoient , alloient porter chez les parens un état de ce qu'on pourroit dépenser à ce sujet , & leur demandoient à quoi ils jugeoient à propos de s'en tenir. Étant convenus de tout , ils prenoient le corps & le donnoient aux officiers , qui devoient le préparer. Le premier étoit l'écrivain ; c'étoit lui qui désignoit , sur le côté gauche du mort , le morceau de chair qu'il en falloit couper. Après lui venoit le coupeur qui faisoit cet office avec une pier-

re d'Éthiopie ; mais , il s'enfuyoit aussitôt de toute sa force, parce que les autres le poursuivoient à coups de pierre , comme un homme qui avoit encouru la malédiction publique. Car, ils regardoient comme un ennemi commun, celui qui avoit fait quelque blessure, ou quelque outrage que ce soit , à un corps de même nature que le sien. Ceux qui le faisoient, venoient ensuite ; c'étoient des officiers très-respectés dans l'Égypte ; car ils avoient commerce avec les prêtres, & l'entrée des lieux sacrés leur étoit ouverte, comme à eux. Ils s'assembloient tous autour du mort, qu'on venoit d'ouvrir, & l'un d'eux introduisoit par l'incision sa main dans le corps, & en tiroit tous les viscères excepté le cœur & les reins. Un autre les lavoit avec du vin de palme & des liqueurs odoriférantes. Ils oignoient ensuite le corps pendant plus de trente jours avec de la gomme de cedre, de la myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non seulement contribuoient à le conserver dans son entier pendant très-long-tems, mais qui lui faisoient encore répandre une odeur très-agréable. Ils rendoient alors aux parens le corps revenu à sa première forme, de telle sorte que les poils même des sourcils & des paupières étoient démêlés, & que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage & le port de sa personne. Plusieurs Égyptiens,

ayant conservé par ce moyen toute leur race dans des cabinets faits exprès, trouvoient une consolation qu'on ne pourroit exprimer, à voir leurs ancêtres dans la même attitude, & avec la même physionomie que s'ils eussent été encore vivans.

Quand le corps devoit être inhumé, on en alloit annoncer le jour, premièrement aux juges, & ensuite à toute la famille & à tous les amis du mort. Cette indication se faisoit en exprimant son nom, & en disant qu'il alloit passer le lac. Aussitôt quarante juges s'assembloient, & alloient s'asseoir dans un tribunal formé en demi cercle, & placé à l'autre bord du lac. Des ouvriers préposés à cette fonction mettoient sur le lac une marque qu'ils avoient construite, & qui étoit gouvernée par un pilote, que les Égyptiens nommoient Charon en leur langue. On dit qu'Orphée, étant venu en Égypte, & ayant vu cette cérémonie, bâtit sur elle la fable de l'enfer, en ajoutant quelques circonstances à ce qu'il avoit vu pratiquer.

Avant qu'on plaçât le cercueil dans cette barque, la loi permettoit à tout le monde de venir faire ses plaintes contre le mort. Si quelqu'un le convainquoit d'avoir mal vécu, les juges portoient la sentence, & privoient le mort de la sépulture qu'on lui avoit préparée. Mais, si celui qui avoit intenté l'accusation, ne la prouvoit pas, il étoit sujet à de grandes

peines. Quand aucun accusateur ne se présentoit, ou que ceux qui s'étoient présentés, étoient convaincus eux-mêmes de calomnie; tous les parens quittoient le deuil, louoient le défunt; sans parler néanmoins de sa race, comme faisoient les Grecs, parce que tous les Égyptiens se croyoient également nobles. Ils commençoient son éloge par son éducation; & parcourant ensuite tous les âges de sa vie, ils relevoient sa piété, sa justice, son courage, & prioient les dieux infernaux de le recevoir dans le séjour des bienheureux. Toute l'assistance applaudissoit à cette oraison funebre; elle y mêloit de nouvelles louanges, & félicitoit le mort de ce qu'il devoit passer l'éternité dans la paix & dans la gloire.

Ceux qui avoient des tombeaux à eux, y mettoient leurs morts dans les places qui les attendoient; ceux qui n'en avoient pas, les gardoient dans leurs maisons, en des lieux préparés pour cela, & posoient leurs cercueils de bout contre la muraille. Ils retenoient aussi chez eux les corps de ceux qui étoient exclus de la sépulture, pour raison de crime ou de dette; & il arrivoit quelquefois que leurs descendans, devenus riches ou puissans, satisfaisoient leurs créanciers, ou poursuivoient leur justification, & les faisoient enfin ensevelir honorablement. Car, les Égyptiens s'étoient fait de tout tems

une religion d'honorer particulièrement leurs parens morts.

Ils donnoient, comme nous avons déjà dit dans l'article précédent, assez souvent leurs corps pour sûreté de leurs dettes; & ceux qui ne les retiroient pas, étoient déclarés infâmes pendant leur vie, & privés de sépulture après leur décès. C'étoit au fond, comme le remarque Diodore de Sicile, une précaution très-estimable dans ceux qui avoient institué ces cérémonies, d'avoir fait dépendre la bonté & la politesse des mœurs, non seulement des égard que l'on auroit pour les vivans, mais encore des honneurs qu'on rendroit aux morts, chacun selon ses facultés. Les Grecs, ajoute Diodore de Sicile, avoient corrompu par leurs fictions & par leurs fables, ce que l'on devoit croire de la récompense des bons & de la punition des méchans; & par-là ils avoient livré aux railleries des libertins, un des plus puissans motifs, qu'on puisse proposer aux hommes pour les engager à bien vivre. Mais, chez les Égyptiens, le discernement du vice & de la vertu n'étoit pas renvoyé à un tribunal invisible; il se faisoit à la mort en présence de tout le monde; les peuples en étoient témoins tous les jours, & l'attente d'un jugement semblable retenoit chaque particulier dans l'exacte observation de ses devoirs. Les plus belles loix ne sont pas celles, qui tendent à

rendre les hommes plus riches ; mais , ce sont celles , qui peuvent les rendre plus sages & plus propres à former entr'eux une société , qui leur soit à tous également avantageuse.

X V I.

De la médecine chez les Égyptiens.

Ils prévenoient les maladies par des remèdes rafraîchissans , par les purgatifs , par les diettes , par les vomissemens. Ils employoient ces remèdes plusieurs jours de suite à l'égard des uns , & ils ne les faisoient prendre à d'autres que par intervalle. Ils croyoient que toute nourriture contenoit un superflu , dont s'engendrent les maladies , & qu'ainsi tout ce qui tend à évacuer le corps , étoit le principe du mal , & étoit le moyen le plus sûr d'entretenir ou de ramener la santé. Il n'en coûtoit rien aux Égyptiens pour se faire traiter , quand ils étoient à la guerre ou en voyage dans leur pays ; car , les médecins étoient gagés du public , & ils exerçoient la médecine selon les règles qui leur avoient été transmises par le plus grand nombre & les plus illustres de leurs anciens maîtres. S'ils ne pouvoient sauver le malade en suivant cette méthode , qu'ils trouvoient écrite dans les livres sacrés , on ne leur imputoit rien ; mais , s'ils s'en étoient écartés , ils étoient punis de mort. Le Législateur avoit cru que peu de gens seroient capables de trouver une meil-

leure route , que celle qui avoit été tracée & suivie de tout tems par les plus habiles dans cet art.

X V I I.

Provinces ou Nomes de l'Égypte. Distribution de ses revenus entre le Roi , les Prêtres & les Soldats.

Toute l'Égypte avoit été distribuée en plusieurs provinces , que les Grecs ont appelées Nomes dans leur langue , & dont chacune étoit régie par un Nomarque ou gouverneur particulier. Mais , par un autre partage , tout étoit divisé en trois portions.

La première appartenoit au college des prêtres , qui étoient dans une vénération singulière , soit par le respect que l'on portoit aux dieux , dont ils étoient les ministres , soit par la sagesse & par les lumières qu'ils avoient puisées dans une éducation très-distinguée.

La seconde part de l'Égypte appartenoit aux Rois. Ils en tiroient tout ce qui leur étoit nécessaire pour la guerre , & pour soutenir leur dignité ; elle leur suffisoit même pour récompenser ceux , qui s'étoient distingués par leur mérite & par leurs services , de sorte qu'ils n'avoient jamais besoin d'accabler le peuple d'impôts.

La troisième étoit pour l'état militaire , & pour tous ceux qui étoient sujets aux convocations en tems de guerre , afin qu'étant liés à la patrie par leur propre bien , ils s'exposassent

plus volontiers aux périls & aux travaux attachés à leur profession. En effet, il ne paroît pas y avoir de la prudence à confier la garde & la sûreté du pais, à des gens qui n'ont aucun intérêt personnel à le défendre.

X V I I I.

*Le Peuple partagé en trois classes,
les Laboureurs, les Pasteurs
& les Artisans.*

Les laboureurs, les pasteurs, les artisans, qui formoient les trois conditions du bas étage en Égypte, ne laissoient pas d'y être fort estimés, sur-tout les laboureurs & les pasteurs. Il falloit qu'il y eût des emplois & des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps; mais, leur éclat ne fait pas mépriser les bras, les mains, les jambes, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres, les soldats, les sçavans avoient des marques d'honneur particulières; mais, tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime, parce qu'on ne croyoit pas pouvoir sans crime, mépriser des citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public.

Une autre raison supérieure leur avoit pu d'abord inspirer ces sentimens d'équité & de modération, qu'ils conserverent long-tems. Comme ils descendoient tous d'un même père, qui étoit Cham, le souvenir de cette origine commune encore

récente, étant présent à l'esprit de tous dans les premiers siècles, établit parmi eux une espèce d'égalité, qui leur faisoit dire que toute l'Égypte étoit noble. En effet, la différence des conditions, & le mépris qu'on fait de celles qui paroissent les plus basses, ne viennent que de l'éloignement de la tige commune, qui fait oublier que le derniers des roturiers, si l'on veut remonter à la source, descend d'une famille aussi noble que les plus grands Seigneurs.

Quoi qu'il en soit, en Égypte nulle profession n'étoit regardée comme basse & sordide. Par ce moyen, tous les arts parvenoit à leur perfection. L'honneur qui les nourrit, se mêloit par-tout. La loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession. On faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance; & chacun, ajoutant sa propre expérience à celle de ses ancêtres, il avoit bien plus de facilité à exceller dans son art. D'ailleurs, cette coutume salubre, établie anciennement dans la nation & dans le pais, éteignoit toute ambition mal entendue, & faisoit que chacun demeurait content dans son état, sans aspirer par des vues d'intérêt, de vanité, ou de légèreté à un plus haut rang.

C'étoit-là la source d'une infinité d'inventions singulières, que chacun imaginoit dans son art, pour le conduire à sa perfection, & pour contribuer ainsi aux commodités de la vie & à la facilité du commerce.

X I X.

De l'état militaire chez les Égyptiens.

La profession militaire étoit en grand honneur dans l'Égypte. Après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres, étoient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes. On ne se contentoit pas de les honorer, on les récompensoit libéralement. Les soldats avoient douze arures, exemptes de tout tribut & de toute imposition. L'arure étoit une portion de terre labourable, qui répondoit à peu près à la moitié d'un de nos arpens. Outre ce privilège, on fournissoit par jour à chacun d'eux, cinq livres de pain, deux livres de viande & une pinte de vin. C'étoit de quoi nourrir une partie de leur famille. Par-là, on les rendoit plus affectionnés & plus courageux, & l'on trouvoit, dit Diodore de Sicile, que c'eût été manquer contre les règles, non seulement de la saine politique, mais du bon sens, que de confier la défense & la sûreté de l'État, à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à sa conservation.

Quatre cens mille soldats,

que l'Égypte entretenoit continuellement, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec le plus de soin. On les préparoit aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuste. Il y a un art de former le corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des Anciens, & l'Égypte l'avoit trouvé. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se faisoient en Égypte avec une adresse admirable; & il n'y avoit point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens. L'Écriture vantée en plusieurs endroits leur cavalerie.

Les loix de la milice se conservoient aisément parmi eux, parce que les peres les apprennoient à leurs enfans; car, la profession de la guerre passoit de pere en fils comme les autres. On attachoit seulement une note d'infamie à ceux qui prenoient la fuite dans le combat, ou qui faisoient paroître de la lâcheté, parce qu'on aimoit mieux les retenir par un motif d'honneur, que par la crainte du châtiment.

Ce n'est pas à dire pour cela que l'Égypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats; il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs, qui fas-

sent les hommes guerriers. L'Égypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice, & n'avoit de soldats que pour sa défense. Contente de son pais, où tout abondoit, elle ne songeoit point à faire des conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, & avec elle la politesse & les loix. Elle régnoit par la sagesse de ses conseils; & cet empire d'esprit lui parut plus noble & plus glorieux, que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illustres conquérans, comme on le peut voir dans l'histoire de ses Rois.

X X.

Des sciences & des arts chez les Égyptiens.

Les Égyptiens avoient l'esprit inventif; mais, ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercurès ont rempli l'Égypte d'inventions merveilleses, & ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'esprit, & à rendre la vie commode & heureuse. Les inventeurs des choses utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercurès, & les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples, où l'on voit des bibliothèques, est celui d'Égypte. Le titre qu'on leur donnoit,

inspiroit l'envie d'y entrer, & d'en pénétrer les secrets. On les appelloit, *le Trésor des remèdes de l'ame*. Elle s'y guériffoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, & la source de toutes les autres.

Comme leur pais étoit uni, & leur ciel toujours pur & sans nuage, ils ont été des premiers à observer le cours des astres. Ces observations les ont conduits à régler le cours de l'année sur celui du soleil. Car, chez eux, comme le remarque Diodore de Sicile dans les tems les plus reculés, l'année étoit composée de trois cens soixante-cinq jours & six heures. Pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par le débordement du Nil, les Égyptiens ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la Géométrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, dans un pais si féreïn, & sous un soleil si ardent, étoit forte & féconde.

C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. On n'abandonnoit point au caprice des Médecins, la manière de traiter les maladies. Ils avoient, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, des règles fixes, qu'ils étoient obligés de suivre; & ces règles étoient les observations anciennes des habiles maîtres, qui étoient consignées dans les livres sacrés. En les suivant, ils ne répondoient point du succès. Autrement, on les en rendoit

responsables, & il y avoit contre eux peine de mort. Cette loi étoit utile pour réprimer la témérité des charlatans; mais, elle pouvoit être un obstacle aux nouvelles découvertes & à la perfection de l'art. Chaque médecin, si l'on en croit Hérodote, se renfermoit dans la cure d'une espèce de maladie, les uns pour les yeux, d'autres pour les dents, & ainsi du reste.

Ce que l'on rapporte des pyramides, du labyrinthe, de ce nombre infini d'obélisques, de temples, de palais, dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Égypte, & dans lesquels brilloient à l'envi la magnificence des Princes qui les avoient construits, l'habileté des ouvriers qui y avoient été employés, la richesse des ornemens qui y étoient répandus, la justesse des proportions & des symmétries, qui en faisoient la plus grande beauté; ouvrages dans plusieurs desquels s'est conservée jusqu'à nous la vivacité même des couleurs, malgré l'injure du tems, qui amortit & consume tout à la longue; tout cela, dis-je, montré à quel point de perfection l'Égypte avoit porté l'architecture, la peinture, la sculpture, & tous les autres arts.

Ils ne faisoient pas grand cas, ni de cette partie de la gymnastique ou paléstre, qui ne tendoit point à procurer au corps une force solide & une santé robuste, ni de la musique, qu'ils regardoient comme une occu-

pation, non seulement inutile, mais dangereuse & propre seulement à amollir les esprits.

X X I.

Établissement de la religion Égyptienne.

M. d'Origny, dans son excellent traité sur l'Égypte ancienne, nous donne Ménès pour le fondateur de la religion des Égyptiens. Le long séjour, dit-il, & les fréquentes marches de la colonie de Mezraïm ou Ménéès, dans les désert de l'Arabie, les avoient familiarisés avec la vie la plus dure. Peut-être avoient-ils éprouvé de funestes inconvéniens, pour s'être livrés à des alimens, qu'ils ne connoissoient point; & ils ne jouissoient qu'avec crainte, des biens que les bords du Nil leur offroient; mais, Ménéès qui les avoit fixés dans ce nouveau séjour, dans ce pays, le plus abondant de l'univers, désirant de se les attacher, faisoit toutes les occasions de leur être utile. Il s'appliqua à reconnoître les meilleurs fruits & les plus sains, & leur enseignoit à les préférer; il faisoit même distinguer ceux, qui avoient l'avantage d'être plus agréables.

La nécessité de se mettre à l'abri des injures du tems, lorsqu'ils étoient dans les déserts, leur avoient fait imaginer de construire des cabanes de branches d'arbres ou de roseaux. De pareilles habitations furent, sur les bords du Nil, la ressource de ceux qui ne purent se résou-

dre à habiter les cavernes creusées par la nature dans les rochers; mais, Ménès imagina des demeures plus solides, fit connoître les avantages de la société, & rassembla plusieurs familles dans un même lieu. C'est-là sans doute l'origine des villes de Thèbes, de Memphis & autres.

Les devoirs d'un chef ne sont point bornés à une simple défense de ses sujets, & moins encore à des fonctions de vaine représentation. Sa charge l'oblige également à remédier à tous les inconvéniens, & à prévenir les besoins de la société. Ménès, sans attendre qu'on eût recours à son génie, aussi fécond que bienfaisant, rendoit une main secourable à ceux, que la foiblesse dispoisoit à succomber sous les maux, plutôt que de travailler à s'en défendre; il remplissoit enfin, avec une constance inébranlable, tous les devoirs de la royauté, & on la lui défera.

Le nouveau monarque n'avoit point à défendre la société naissante, dont il étoit le chef. Il n'avoit point à craindre d'invasions de la part des peuples voisins. Quand il eût voulu être conquérant, il n'eût point trouvé d'ennemis à combattre; il devoit donc borner ses soins à examiner, résoudre & faire exécuter des travaux utiles, & à introduire des usages, qui contribuassent à adoucir les maux inévitables dans les établissemens encore informes. Ces

usages, qui, dans la suite, devinrent des loix, développent bien le génie vaste & prudent de ce premier législateur des Égyptiens. Il jetta par ce moyen, les fondemens du repos & de la félicité, dont cette célèbre nation a joui durant le cours de tant de siècles. Mais, il essuya un malheur inévitable dans sa position; ses sujets ne pensèrent pas tous de même. Il se trouva, dans leur nombre, des esprits inquiets, & qui, peu touchés du besoin que les hommes ont de leurs semblables, vouloient secouer le joug de la dépendance; il y en eut d'autres qui crurent trouver mieux partout ailleurs, & ces imaginations furent la cause d'une grande désertion. Quelques-uns des mécontents pénétrèrent bien avant dans l'Afrique, particulièrement en Libye, tandis que d'autres retournoient en Asie; & la colonie s'affoiblit ainsi considérablement.

Ménès, assujetti, comme tous les hommes en général, aux chimères de l'humanité, étoit moins flatté de commander aux sujets fidèles, qu'il ne regrettoit la perte des autres. Il n'avoit point en main la force, le soutien le plus sûr de l'autorité. Il n'avoit ni troupes à opposer à l'entière défection, ni frontières qu'il pût garder; & devant craindre que le mauvais exemple ne fût imité, pour se conserver le précieux avantage, qu'il s'étoit acquis, il eut recours à un expédient, dont son

génie pénétrant lui fit prévoir l'utilité. Mais, pour ne point compromettre la confiance qu'il avoit acquise, & se donner le tems de préparer les esprits, il cacha d'abord son intention.

N'étant encore que chef de colonie, il avoit gagné les cœurs, en faisant connoître une façon de vivre plus commode, plus agréable, & en enseignant les moyens de se défendre des injures des saisons. Devenu Roi, il avoit fait sentir le grand avantage de rendre utile au public l'inondation du Nil ; ce phénomène, qui effrayoit autant ces hommes sans expérience, qu'il leur étoit à charge. Il avoit persuadé de creuser des canaux, d'élever des digues ; en sorte que les eaux du fleuve étoient devenus une source inépuisable de fécondité.

Comme pere de famille, le plus respectable de ses titres, dans ces tems où la voix de la nature étoit encore écoutée, il prenoit soin d'instruire. Il avoit fait admirer cette nature, en général & en particulier, dans ces astres brillans qui en font l'ornement le plus distingué. Ces soins toujours utiles qui lui avoient attiré la confiance universelle, ayant disposé à regarder selon ses vûes & avec la plus grande vénération, les chefs-d'œuvres de la nature, il les fit enfin envisager comme dignes d'adoration. Alors, il ne fut plus nécessaire, pour remplir ses intentions, que d'établir le culte qu'on devoit

rendre en commun aux nouveaux Dieux.

Tout conspiroit pour l'aider dans cette seconde opération. Comme toute la colonie étoit occupée pour l'intérêt public & particulier, elle souffrit que Ménès instituât ce culte à son gré, & chacun des particuliers l'adopta à l'envi. C'étoit où sa politique vouloit les mener ; alors, ses sujets unis par un lien, dont il s'étoit rendu le maître, lui étoient aussi attachés, qu'ils l'étoient entr'eux par le même motif.

Le feu fut le premier & le principal objet du culte, que Ménès institua. Pour déterminer les Égyptiens à lui décerner des adorations, il n'importoit pas qu'ils vissent cet élément, avec ces yeux qui lui ont attiré les attentions des Physiciens. Il suffisoit de faire appercevoir que le feu rendoit plus agréables les alimens que la terre offroit ; que plusieurs des dons de la nature devenoient inutiles sans ce secours ; & qu'ils lui devoient enfin leurs succès dans les travaux les plus difficiles & les plus pénibles. Ce Dieu si bienfaisant, ce Dieu qui, dans tous les instans de la vie, faisoit ressentir les avantages, dont il étoit le dispensateur, obtint le premier rang, & fut adoré sous le nom de Vulcain. Comme on n'en connoissoit point l'origine, il étoit jugé éternel, & toute la colonie s'employa avec zèle à lui ériger un temple dans Memphis,

ville située, en quelque façon, dans le centre de l'Égypte.

Ménès prescrivit le culte qu'on devoit lui rendre, enseigna la manière de lui offrir des sacrifices, & institua des Prêtres auxquels la garde du temple étoit confiée, & qui ayant encore la direction du culte & des sacrifices, furent exemptés de la contribution aux travaux & aux autres charges publiques.

Ces Prêtres furent dès-lors intéressés comme Ménès, au progrès & à l'affermissement de la nouvelle religion. La nature & tout ce qu'elle étale avec tant de pompe & de majesté, devoient, selon Ménès, en être les principaux objets; & ses ministres concourant à ces vues, firent regarder le soleil & la lune, non seulement comme les gouverneurs du monde en général, & de toutes les parties qui le composent, mais encore comme les uniques principes des élémens. Ils persuadèrent que le monde entier avoit pris sa forme par le concours de ces deux divinités, & qu'elles y avoient employé les élémens, l'esprit, le feu, la terre, l'eau & l'air qu'ils désifèrent aussi. Ces corps célestes, ouvrage le plus frappant de Créateur, devoient naturellement attirer les premières attentions des hommes ignorans, des hommes qui avoient oublié celui dont ils tiroient l'être. Aussi ces prétendues divinités furent-elles toujours illustrées par les noms de

grands Dieux, de Dieux célestes, de Dieux éternels.

Jusques-là la nature, dans ce qu'elle offre de plus admirable, étoit le seul objet de la religion, que Ménès introduisoit en Égypte; & les Égyptiens naturellement superstitieux, aimoient à lui rendre un culte, & à s'y attacher, de façon que leur chef ne pouvoit plus craindre leur inconstance. Mais, non content de s'assurer des sujets, il voulut encore exciter pour lui d'autres sentimens, que ceux de la reconnoissance. Pour se rendre plus respectable aux yeux des Égyptiens, il leur proposa ses ancêtres, son pere même, comme des divinités tutélaires, & dignes de quelques sortes d'adorations. Il construisit dans la haute Égypte un temple qu'il dédia à ses ancêtres. Ce temple étoit merveilleux par sa grandeur; & il s'éleva dans cette ville, qui, considérablement accrue, devint la célèbre Thebes. Il en dédia d'autres à des divinités choisies dans sa famille, & particulièrement à son propre pere, sous le nom de Jupiter, surnommé Ammon.

Peut-être Ménès eût-il porté plus loin ses établissemens religieux, si la mort ne l'eût surpris. Cet événement changea un peu la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Il occasionna le partage des sujets, & donna naissance à divers petites principautés; mais, les sociétés de Prêtres, qui se for-

merent dans chacune de ces principautés, quoiqu'indépendantes les unes des autres, restèrent toujours constamment attachées aux mêmes maximes générales. Elles avoient toutes un égal intérêt à conserver la religion ; & elles ne laissoient à la connoissance des peuples , que le culte extérieur , dont cependant , pour leur propre intérêt , elles conservèrent avec la plus grande attention , le souverain ministère , qui les rendoit les arbitres de toute la nation.

Les Prêtres ne parloient jamais des Dieux , que sous le voile de l'allégorie ; & ils étoient si persuadés que le culte extérieur n'intéressoit point la religion , que , soit pour entretenir la superstition des peuples , ou pour captiver la bienveillance des Princes , ils souffroient qu'on y fit des changemens , qui ordinairement imaginés par la politique , procuroient toujours l'embellissement des fêtes. Ils avoient eux-mêmes donné cet exemple , & porté plus loin les innovations. Ils ne prétendoient pas , il est vrai , qu'il leur fût permis d'ajouter des Dieux au rang des Dieux célestes ; mais , soit pour montrer toute l'étendue des droits de la Prêtrise , soit par reconnaissance des biens que Ménès leur avoit faits , & pour les rendre sacrés , ou pour plaire à la reine & à ses enfans , ils placèrent Ménès au rang des Dieux terrestres , & lui décernèrent un culte.

Les peuples , qui voyoient dans la nouvelle divinité leur Patriarche , leur premier Roi , leur premier Législateur , celui qui leur avoit appris à distinguer les meilleurs alimens ; présent , qui , dans l'enfance du genre humain , a toujours fait regarder ceux dont on le tenoit comme les plus grands des Dieux , rendirent unanimement , avec autant de reconnaissance que d'empressement , à Ménès , le culte qu'on instituait en son honneur.

Le surnom d'Osiris , qu'il avoit donné à son pere , & que les Prêtres lui donnerent de même , parut à la nation le désigner plus parfaitement , puisqu'il lui avoit , pour ainsi dire , distribué de ses propres mains tous les biens qu'elle se persuadoit qu'Osiris , cette divinité céleste & éternelle , avoit préparés. Toute la nation signala de même sa reconnaissance pour l'attachement que la digne compagne du nouveau Dieu lui avoit marqué , & pour la part qu'elle avoit eue à ses établissemens , en lui décernant des honneurs divins sous le nom d'*Isis*.

Athotès & Tosorthrus , fils de Ménès , qui lui succéderent , le premier à Thèbes , le second à Memphis , & qui , indépendamment des découvertes particulières qu'ils avoient faites , avoient aidé leur pere dans tous ses travaux , furent encore à leur mort mis au rang des mêmes Dieux terrestres , Atho-

tès sous le nom de *Mercuré*, & *Toforthrus*, sont ceux d'*Orus* & d'*Esculape*.

Mais, cet usage de l'apothéose des Rois fut bientôt interrompu. Orus est le dernier des hommes mis par les Égyptiens au rang des Dieux; & la société des Prêtres, qui avoit donné le nom général des *Cabires*, aux plus distingués d'entre les Dieux terrestres, ou plutôt à ceux qui étoient révéés dans leur temple, ne comprenoit point sous ce nom générique, le second fils de Ménès. Il n'est nommé que le frere des *Cabires*. Néanmoins, si les Égyptiens n'ont plus augmenté leur panthéon, par l'apothéose des Rois, ils ont ajouté une foule innombrable d'autres divinités, qui leur a attiré, même dans les tems plus reculés, la risée de toutes les nations, & qui devoient contrebalancer la vénération, qu'ils s'étoient acquise d'ailleurs.

Les chefs de ces petites principautés, formées à la mort de Ménès, connoissoient toute leur foiblesse, & tout leur faisoit ombrage. Ils craignoient que le nombre de leurs sujets ne fût un obstacle à leur autorité. Ils redoutoient même l'union qui regnoit entr'eux; cette union que Ménès, pour fonder sa puissance, avoit cimentée avec les plus grandes attentions. Ces Rois, qui connoissoient si peu les avantages dont ils jouissoient, qui ne sentoient point que le nombre des sujets fait la

force & la gloire des chefs; que l'union entre les chefs est un gage de l'attachement pour les bons Rois, prenant une conduite entièrement opposée à celle de Ménès, s'appliquèrent sans relâche à rompre le lien, dont ce sage Législateur s'étoit servi pour réunir tous les Égyptiens en une seule & même société.

Ils introduisirent dans chacune des provinces, qui partageoient leurs petits États, des usages particuliers, & des fêtes qui avoient des objets différens; & les superstitieux Égyptiens donnant dans le piège, s'y attachèrent avec tant de zèle, que bientôt ils regarderent comme ennemis ceux de leurs voisins, qui avoient pris d'autres usages, ou qui célébroient d'autres fêtes que les leurs. Ils en venoient même souvent aux mains, & ces combats étoient presque toujours aussi funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que le désordre y regnoit universellement.

On sçait que les Rois, les chefs de ces armées tumultueuses, s'aviserent enfin, pour y mettre de l'ordre, de porter au haut d'une lance la représentation d'un animal; espèce d'étendard, qui, en ralliant les combattans, donnoient la victoire à ceux qui s'en servoient, & fit sentir la nécessité de ne se jamais commettre en présence de l'ennemi sans ce secours. Le peuple, qui jamais n'approfondit les causes des événemens,

crut que la protection ou la haine de l'espèce de l'animal dont il suivoit la représentation, décidait toujours du succès.

Comme cette erreur populaire favorisoit le dessein que les Princes avoient de faire naître parmi les Égyptiens, des affections opposées, ils l'appuyèrent de tout leur pouvoir, & sans doute même, de l'aveu des Prêtres, qui, ne craignant rien pour les dogmes, voyoient avec plaisir des nouveautés qui étendoient les fonctions de leur ministère. Alors, les Égyptiens, dont les folles extravagances étoient généralement approuvées, s'y livrèrent sans réserve. Tous les habitans d'une même ville s'accordoient à porter une haine implacable à toute l'espèce dont ils avoient suivi la représentation le jour d'une défaite; & ils adoroient au contraire celle que leurs étendards représentoient, lorsqu'ils avoient vaincu les ennemis.

Ce fut-là le principal motif de l'apothéose des animaux; mais il ne fut pas le seul. La première fausse démarche applanit le chemin pour toutes les autres. Toujours guidés par les vues aussi timides qu'intéressées des Princes, les Égyptiens adorèrent par la suite tous ceux des animaux dont ils tiroient quelque utilité, & détestoient par le même principe tous ceux qui leur nuisoient.

Ces motifs de l'apothéose des nouvelles divinités, en mettant de l'émulation entre les habi-

tans des différentes principautés, & même des villes, & en rappelant les motifs qui y avoient donné naissance, entretenoient la nation dans cet esprit de discorde, que les Princes s'étoient proposé de faire naître; mais, si cette fausse politique avoit rendu leurs sujets plus dépendans, par le besoin qu'ils avoient de leur appui, elle les mit hors d'état de se défendre contre les armées étrangères, qui, en différens tems, ravagèrent leur pays, particulièrement les pasteurs Phéniciens.

Les Prêtres, pour ne point déplaire aux Princes, avoient souffert ces attentats contre les droits de leur charge. Contens de ne point confondre avec leurs dogmes secrets ces honteuses apothéoses, & profitant de l'aveuglement des peuples, ils ne leur parloient de la divinité, que d'une manière détournée. C'étoit le plus ordinairement au nom de ces animaux, dieux tutélaires, qu'ils rendoient les oracles; expédient qui contribua peut-être plus qu'aucun autre à leur assurer la confiance universelle.

Il seroit heureux sans doute, pour l'honneur de l'humanité, que l'histoire de ce culte infame eût été dès long-tems enseveli dans un éternel oubli; mais, comme il comprend une des plus considérables parties de l'histoire mythologique, il est indispensablement nécessaire de nous y arrêter.

Nous ferons connoître le respect & les soins, que les Égyptiens rendoient à ces animaux divinifiés, après avoir donné une idée de la distribution de leurs temples, & des fêtes les plus distinguées entre celles que ces peuples superstitieux célébroient avec tant d'appareil, & qui les ont fait regarder comme les premiers qui en ont institué en l'honneur des Dieux.

X X I I.

*Temples & fêtes des Égyptiens ;
respect & culte qu'ils rendoient
aux animaux sacrés.*

Les temples des Égyptiens, où ils célébroient, indépendamment des cérémonies du culte ordinaire, ces fêtes annuelles, qu'ils vouloient rendre communes à toute la nation, étoient d'une étendue immense & appropriés à cet objet. Quoique les Égyptiens soient les premiers, qui aient construit des temples, sans avoir eu aucun modèle, ni à imiter ni à surpasser ; ils porteront cependant ces édifices à un si haut degré de magnificence, qu'aucune autre nation n'a pu en approcher. On voit enfin, dans le plan & dans l'exécution de ces édifices, toute cette élévation de génie dont les autres nations leur faisoient honneur.

On abordait à ces temples, par un parvis, qui étoit une longue & vaste avenue, ornée de colonnes & de statues colossales, terminée par un vesti-

bule d'une grandeur prodigieuse, & d'une élévation proportionnée. On entroit de-là dans une place immense, environnée d'un grand nombre d'édifices isolés, dont les décorations, toujours plus recherchées, étoient variées à l'infini. De cette place on passait, en traversant d'autres vestibules, dans une seconde & souvent dans une troisième ; & la fécondité du génie Égyptien y présentait, par l'espèce ou la distribution des édifices, autant de spectacles différens. On pénétrait enfin, par un vestibule plus vaste, plus élevé que tous les autres, dans le parvis intérieur du sanctuaire. L'architecte ne travailloit point à inspirer, par des décorations plus frappantes, du respect pour ce saint lieu ; tout, au contraire, y étoit d'une extrême simplicité. On comptoit que la présence de la divinité, & la vénération due aux sacrés mystères qu'on y célébroit, suffisoient pour rendre cette partie la plus respectable, & elle étoit en effet la plus respectée.

Les plus anciens de ces temples, moins somptueux sans doute d'abord, & qui furent insensiblement augmentés, avoient été consacrés par Ménès & par ses successeurs, aux Dieux immortels & aux Dieux terrestres ; & les Prêtres, qui y étoient attachés, y observoient les anciens rites pour le culte intérieur ; mais, ils avoient souf-

remarqué, que les Princes & les peuples mêlassent des cérémonies nouvelles aux fêtes qu'on célébroit dans des tems fixes de l'année.

Soit que ces fêtes, dans la haute-Égypte, aient été peu intéressantes, ou que les voyageurs Grecs, qui ont moins connu cette partie que la basse Égypte, n'y en aient point vu célébrer, ils n'en décrivent aucune. On voit cependant que le bélier, consacré à Jupiter Ammon, étoit l'objet principal de la grande fête, qu'on célébroit dans le temple de ce Dieu terrestre à Thèbes, & que les fêtes instituées en l'honneur de Ménès, dans le temple qui lui fut érigé dans cette même ville, avoient été abolies, après avoir subsisté l'espace de près de quatorze siècles. Quoiqu'ils ne décrivent point les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Ménès-Osiris aux rochers de Phylles; ils semblent vouloir nous faire juger qu'elles étoient d'une extraordinaire magnificence, & que ce temple étoit le plus généralement révééré par les Égyptiens; mais, nous trouvons des détails assez circonstanciés des fêtes de la basse Égypte.

Héliopolis, l'une des plus anciennes capitales de cette partie, étoit consacrée au soleil; & les Héliopolitains avoient construit un temple à cette divinité céleste. Ils célébroient tous les ans, en son honneur, une fête où un grand nombre

d'étrangers se rendoient de toutes les parties de l'Égypte. On n'y étoit occupé, tant que la fête duroit, qu'à offrir des vœux & des sacrifices au dieu, qui, par ses influences, rendoit la terre féconde, ou à suivre les pompeuses processions en usage dans toutes ces assemblées, & qui, variées par de nouvelles cérémonies, conservoient cependant l'esprit de la première institution.

On ne voyoit à cette fête, de même qu'à celle de la ville de Butte, où le culte de Latone étoit établi, que ceux des Égyptiens qu'un zèle religieux y conduisoit; mais, les fêtes de Bubaste & de Saïs, en l'honneur de Diane & de Minerve, étoient instituées dans des vues routes différentes.

Les hommes & les femmes, qui vouloient se rendre à la fête de Bubaste, s'embarquoient indistinctement dans les mêmes vaisseaux, & ne s'occupoient, dans tout le tems qu'ils restoient sur le Nil, qu'à chanter, jouer des instrumens, provoquer par des propos plaisans, & souvent par des invectives, les habitans des villes ou des bourgs qui étoient sur le rivage. Enfin, arrivés à Bubaste, ils immoloient des hosties pour servir à des festins, où, le seul jour de la fête, il se faisoit une plus grande consommation de vin, que dans tout le reste de l'année.

La fête de Minerve, à Saïs, étoit de même célébrée par des

festins qui duroient tout le jour & toute la nuit suivante. L'obscurité étoit dissipée par une quantité innombrable de lampes, dont toute la ville étoit éclairée, & qui offroient aux yeux un spectacle également agréable & brillant.

Des obscénités, sans doute même les plus révoltantes, puisqu'Hérodote affecte de dire qu'il auroit honte de les détailler, étoient les principaux objets des fêtes célébrées à Mendes, & dans les temples où l'on rendoit un culte à Bacchus.

La ville de Busiris, située au milieu du Delta, particulièrement consacrée à la déesse Isis, lui avoit érigé un temple également vaste & magnifique; & comme cette déesse étoit adorée de toute la nation, & qu'à la faveur des canaux du Nil, on se rendoit facilement à ce temple, le concours aux fêtes qu'on y célébroit étoit général, & les assemblées plus nombreuses qu'à aucune autre. On voyoit dans cette fête la représentation des faits, qui avoient procuré l'immortalité à cette déesse. On faisoit une procession, dans laquelle on portoit avec pompe toutes ses statues, tous les vases d'or & d'argent, & les précieuses offrandes dont ce temple étoit rempli. Elle étoit suivie de cérémonies mystérieuses, dont les Historiens n'ont pas cru devoir nous transmettre le détail; & cette fête se terminoit par des combats entre tous les assistans, les hommes & les

femmes s'y mêloient indistinctement.

On jugera facilement que les fêtes célébrées à Paprime, en l'honneur de Mars, étoient accompagnées de semblables cérémonies. Le premier jour se passoit à offrir des sacrifices, à faire des processions ou d'autres religieux exercices; le lendemain étoit destiné à livrer plusieurs combats. Les Prêtres du dieu, traînant sa statue sur un chariot, & suivis d'une foule d'assistans armés de massues & de bâtons, se présentoient à la porte de tous les temples de la ville, dont les gardes refusoient l'entrée. Alors, il se livroit de rudes combats, qui étoient ordinairement ensanglantés.

Chaque société de Prêtres, sans se rien communiquer, avoit imaginé les fêtes qu'on célébroit dans leurs temples. Aussi elles avoient pour la plupart des vues différentes. La piété seule, comme on a pu le remarquer, pouvoit conduire aux unes; l'amour du plaisir honnête rassembloit à d'autres; & ceux qui se livroient aux voluptés mêmes les plus honteuses, en trouvoient de conformes à leurs intentions. Mais, la politique des Princes avoit ajouté, même aux fêtes instituées par Ménès, des usages que nous pouvons distinguer. Ces combats, quoique réglés par de pieuses intentions, devoient naturellement dégénérer en querelles personnelles, qui auroient occasionné

une partie de ces guerres, où, pour étendards, on portoit des représentations d'animaux, qui sont devenus les divinités protectrices des États.

Toutes les villes s'étoient choisi des étendards particuliers, & regardant l'animal qu'ils représentoient comme leurs dieux tutélaires, elles ne mirent aucunes bornes au respect qu'elles leur portoit. Elles instituèrent en leur honneur, des fêtes qu'elles confondirent avec celles des divinités de Ménès, à qui elles étoient consacrées. Elles confondirent de même insensiblement les deux divinités.

C'est ainsi que Thèbes, consacrée de tout tems à Jupiter, adoroit le bélier, que ses habitans s'étoient accoutumés à regarder comme Jupiter lui-même; que les Memphites adoroient le bœuf Apis, en qui ils croyoient qu'Osiris renaissoit; qu'en une chatte on adoroit Diane à Bubaste, Mercure en un chien, Vénus de Momémphis en une vache, &c. En sorte que tous les particuliers, qui, dans la fureur de ces institutions, alloient célébrer les fêtes des autres villes, étant rentrés chez eux, étoient exposés aux reproches de leurs compatriotes, de préférer des dieux étrangers souvent ennemis des leurs, parce qu'ils avoient servi d'étendards le jour de leur défaite; reproches d'ailleurs d'autant mieux placés, que ces dieux étoient plus méprisables; & ces reproches étoient si amers,

qu'ils contribuoient au moins à entretenir les dissensions si conformes aux vues des Princes.

Les villes, qui ne s'étoient point vouées d'avance à l'une des divinités célestes ou terrestres, prodiguoient sans partage leurs adorations à l'animal qu'elles avoient adopté. Les Mendésiens adressoient les leurs au bouc; les Hermopolitains, au singe; les Athribites, au rat; les Cynopolitains, au chien; les Latopolitains, au latus, poisson du Nil; ceux de Paprime, à l'hippopotame; les Lycopolitains, au loup, &c.

Enfin, presque toutes les villes indistinctement avoient choisi leurs dieux sur la terre, dans les airs, ou dans les eaux. D'autres rendoient les mêmes honneurs aux créatures inanimées, aux ouvrages de leurs mains, aux productions de la terre. Le ferment fait sur les oignons étoit inviolable. Ce respect s'étendoit encore jusques sur les objets auxquels la seule imagination donnoit une sorte d'existence. Le phénix, cet oiseau chimérique, qu'on assuroit n'entrer en Égypte que tous les cinq cens ans, pour y déposer à Héliopolis, dans le temple du soleil, le corps de son pere, étoit de même tenu pour sacré, &c.

Ce sont-là les dieux que la politique des Princes introduisit dans la religion établie par Ménès & par les anciens prêtres. Ce sont-là les dieux dont ils augmentèrent le Panthéon.

des Égyptiens , & les motifs avec les circonstances de cette nouveauté. Parmi ce grand nombre d'animaux consacrés , il n'y en avoit qu'une petite partie qui fût sacrée pour toute la nation , tels que le bœuf , le chien & le chat , les oiseaux , l'épervier & l'ibis , les deux poissons , le lépidote & l'oxyrynque.

Ceux qui ne devoient point leur Apothéose aux anciens étendards , la devoient à l'utilité dont ils étoient. L'ibis étoit un dieu , parce qu'en se nourrissant de serpens , il délivroit les hommes d'un ennemi dangereux. Le crocodile , qui inquiète la navigation sur le Nil , étoit le dieu protecteur de ceux qui craignoient des débarquemens. L'ichneumon , ennemi naturel des crocodiles , & qui , par instinct , en casse les œufs , étoit adoré par les Égyptiens , qui souffroient quelques dommages des crocodiles , &c.

Comme suivant les anciennes Annales , il y avoit dix-huit à vingt mille villes en Égypte , il ne s'y rencontroit aucune espèce des animaux domestiques , ainsi que des animaux sauvages , qui ne reçût des adorations ; & l'homme , considéré comme l'un des animaux que la terre nourrit , étoit la divinité protectrice d'une ville de la haute Égypte.

Plusieurs provinces & un grand nombre de villes n'avoient point d'autre nom , que celui de l'animal qu'elles ado-

roient. Crocodilopolis , ou la ville des Crocodiles , portoit le nom de ce cruel animal , son dieu tutélaire. Les villes d'Oxyrynque & de Latopolis avoient pris leurs noms des deux poissons , l'oxyrynque & le latus. Léontopolis s'étoit ainsi nommée du nom du lion ; Lycopolis , de celui du loup , &c.

C'étoit toute l'espèce en général , qu'on adoroit ; mais , un animal choisi dans chaque espèce , étoit l'objet sensible de la divinité ; & les habitans de chaque ville consacroient des terres , dont le produit étoit destiné à l'entretien du dieu , à sa nourriture , en un mot , à fournir à tous ses besoins , de quelque espèce qu'ils pussent être. Chacun de ces dieux avoit un temple , dont la magnificence montrait le degré d'opulence de la ville ; c'est ce qui a fait dire à Lucien , *qu'ils étoient précieux au dehors , mais que leur intérieur ne renfermoit que des monstres*. Le patron , dans toutes ces circonstances , universellement chéri autant que révééré , il recevoit en toute occasion les premières attentions du public ; & le plus grand de tous les crimes parmi les Égyptiens , crime impitoyablement puni de la mort la plus cruelle , consistoit à tuer un de ces animaux , même sans dessein.

L'Histoire observe encore , comme une particularité digne d'être transmise à la postérité , que dans les disettes universelles , lorsque toute la nation se

trouvoit réduite à la plus grande misère , il n'y avoit jamais d'exemple que personne attentât à la vie des dieux , & qu'au contraire , chacun à l'envi leur sacrifioit le morceau qui faisoit sa dernière ressource pour sauver sa vie ou celle de son fils.

Les soldats de chacune des villes étoient dans l'usage de porter à la guerre leurs dieux , dont ils comptoient être protégés dans quelque situation que ce pût être ; & ils étoient toujours plus occupés de pourvoir à sa sûreté , qu'à celle de toute l'armée.

Dans l'absence du dieu , la consternation , les craintes , les frayeurs même s'emparoisent des vieillards , des femmes & des enfans , qui étoient restés dans la ville ; & ils ne soupiroient qu'après le moment où le dieu tutélaire y rameneroit la tranquillité. La joie éclatoit par mille fêtes différentes , au premier avis de son retour. On alloit avec empressement & très-loin à sa rencontre. On le ramenoit dans son temple ou dans son parc sacré , où on le servoit avec les plus grandes attentions ; & le calme étoit rétabli dans tous les esprits.

Le soin d'aider les Prêtres pour procurer la nourriture au dieu , n'étoit confié qu'aux plus considérables d'entre les habitans , que cette charge rendoit encore plus respectables. Ils lui servoient eux-mêmes les viandes les plus délicates , qu'ils

avoient préparées de leurs propres mains , selon qu'elles convenoient à l'espèce dont étoit le dieu ; ou bien ils lui faisoient des gâteaux avec la fleur de farine , le lait ou le miel. Le dieu enfin ne marchoit que sur de riches tapis ; les parfums délicieux lui étoient prodigués ; & lorsqu'il mouroit , les regrets éclatoient généralement par des pleurs & par un deuil universel.

Des loix , observées dans toute l'Égypte , régloient la forme & l'ordre des funérailles pour tous les animaux en général ; les chats devoient être salés & portés à Bubaste ; les chiens avoient des tombeaux dans toutes les villes ; on transportoit les éperviers à Buth ; on enterroit les ours & les loups au lieu même où ils avoient été trouvés , &c. Des coffres ou des vases sacrés servoient de tombeaux à plusieurs ; & le cérémonial des funérailles de ceux qui avoient été adorés dans les temples , où l'on dépensoit de plus grandes sommes qu'à celles des Rois , varioit selon les espèces.

Enfin , le peuple grossier , qui n'est jamais affecté que par les objets qui le frappent sensiblement , ne voyoit la divinité que dans les animaux. C'est , n'en doutons point , cette faulx , cette extravagante idée , qui a fait dire à saint Clément d'Alexandrie , d'après l'auteur du Lévitique , que l'Égypte doit être regardée comme le signe & le symbole du désordre de l'ame.

Cependant , il n'est pas douteux que les prêtres des premières classes avoient sur les dieux animaux des idées toutes différentes. Ils n'entretenoient le peuple dans ces ridicules pratiques ; ils ne donnoient plus d'éclat , plus de brillant aux fêtes , que pour l'y attacher & détourner ainsi son attention des mystères qu'ils réservoient pour eux.

Telle étoit la religion des peuples Égyptiens , & leur culte superstitieux , que le nom de *Mythologie* caractérise parfaitement.

ÉGYPTE , *Ægyptus* , (*a*) *Αἴγυπτος* , nom très - commun dans l'Écriture. Ce nom en Hébreu est Mezor , ou Mezraïm , ou Mizraïm. On sçait que Mezraïm étoit fils de Cham.

L'Égypte a été , à proprement parler , le berceau de la nation des Hébreux. Joseph y ayant été amené , & vendu comme esclave , fut bientôt , par un effet sensible de la sagesse & de la providence de Dieu , établi intendant & comme vice-roi de toute l'Égypte. Il y fit venir son pere , & toute sa famille , au nombre d'environ soixante-dix personnes ; & après deux cens quinze ans , ils en sortirent au nombre de six cens trois mille cinq cens cinquante hommes , capables de porter les armes , sans compter les femmes ni les enfans. Ce ne fut qu'à force de

miracles & de châtimens , que le roi d'Égypte permit aux Hébreux de sortir de son pays. Moïse frappa l'Égypte de dix plaies , avant que ce Prince endurci pût se résoudre à relâcher un grand peuple qu'il avoit asservi , & dont il tiroit de grands services ; & après même les avoir congédiés , & contraints de se retirer , il s'en repentit , les poursuivit avec son armée ; & étant entré inconsiderément après eux dans le lit de la mer Rouge , il y périt avec tous les siens.

Depuis Mezraïm , l'Écriture nomme toujours les Rois de ce pays du nom de *Pharao*. Elle ne nous a conservé les noms propres que de quatre de ces Princes ; *Sesac* , *Nechao* , *Sua* & *Ephrée*. *Sesac* est peut-être *Sefonchis* ; *Nechao* est le *Nechos* d'Hérodote ; *Sua* est le même que *Sabacou* ou *Sethon* ; & *Ephrée* est *Apriès* , marqué dans le même Auteur. *Sesac* vivoit du tems de *Roboam* , fils de *Salomon* ; *Néchao* , du tems de *Josias* , roi de *Juda* ; *Sua* , du tems d'*Osée* roi d'*Israël* ; & *Ephrée* , du tems de *Jérémie* & de *Sédécias*. *Hérodote* le fait fils de *Psamis* , & petit-fils de *Néchos*.

ÉGYPTE , *Ægyptus* , *Αἴγυπτος* , (*b*) nom qu'emploie *Homère* pour désigner le fleuve du Nil.

ÉGYPTIENNE [la Sybille] , *Ægyptia Sibylla*. (*c*) Les Anciens reconnoissoient plusieurs Sibyl-

(*a*) Genes. c. 10. v. 6. Reg. L. III. c. 11. v. 40. L. IV. c. 17. v. 4. c. 23. v. 29. Jerem. c. 44. v. 30.

(*b*) Homer. Odyss. L. IV. v. 477.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II, p. 27.

les, & entr'autres, une Egyptienne. *Voyez* Sibylle.

EGYPTIENS, *Ægyptii*, *Αἰγυπτιοί*, peuples qui habitoient l'Égypte. *Voyez* Égypte.

EGYPTIUS, *Ægyptius*, (a) l'un des furnoms qui furent donnés à Jupiter.

EGYPTUS, *Ægyptus*, (b) *Αἴγυπτος*, fils, selon quelques-uns, de la fille du fondateur de Memphis, & selon les Grecs, de Bélus. Les Mythologues le font fils de Neprune & de Libye. Quoiqu'il en soit, ce fut un Prince recommandable par ses vertus. Étant devenu roi d'Égypte, sa justice, sa sagesse & sa bonté le rendirent si cher à ses sujets, qu'il eut la gloire de donner son nom à tout le pais; douze règnes après le sien, la couronne passa à Mœris, appelé Myris par Hérodote.

L'époque du règne d'Égyptus est connue, 1.^o Par celle de Danaüs son frere, que l'histoire Grecque fait passer d'Égypte en Grece un peu plus 300 ans avant la guerre de Troye; 2.^o Par l'époque de Mœris même. Egyptus, en effet, étoit le douzième avant Mœris; douze règnes donnent environ 240 ans plus ou moins, sur le pied de 20 par chaque règne; ainsi, Egyptus aura vécu 240 ans avant Mœris; mais, comme de Mœris à la guerre de Troye il y avoit moins de 100 ans, il faut

dra placer Egyptus 320 ans ou 330 ans avant cette même guerre, ce qui est justement l'intervalle que nous donne la chronologie Grecque depuis Danaüs son frere.

On dit qu'Egyptus fut pere de cinquante fils, & que ces jeunes Princes ayant appris des nouvelles de leur oncle, qui étoit passé dans la Grece, s'embarquerent pour l'y aller trouver, dans le dessein d'épouser leurs cousines qui étoient aussi au nombre de cinquante. Mais, Danaüs, à qui tout faisoit ombre, & qui craignoit de se voir dépouillé d'un bien qu'il venoit d'usurper, après les avoir reçus avec toutes les apparences d'une véritable amitié, & leur avoir donné ses filles en mariage, frappé de la réponse d'un oracle qui lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, exigea d'elles qu'elles tueroient leurs maris la première nuit de leurs noces, & elles lui obéirent toutes, à l'exception d'Hypermetre, qui sauva Lyncée son mari. On voyoit à Argos, sur le chemin qui menoit à la citadelle, le tombeau de ces malheureux Princes. C'est-là en effet que leurs têtes furent apportées & mises en terre; car, leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés; les femmes de ces jeunes

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(b) Diod. Sicul. p. 33. Pauf. p. 128, 440. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

V. p. 198, 199. Tom. VI. pag. 48, 49. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 70. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 3, 3.

hommes, après avoir tué leurs maris, leur couperent la tête, & la portèrent à Danaüs leur pere, pour lui prouver tout à la fois leur obéissance & leur hardiesse. Ceux de Patra prétendoient qu'Egyptus se réfugia à Aroé, inconsolable de la mort de ses fils, & ne pouvant plus souffrir le séjour, ni même le nom d'Argos, où il avoit tout à craindre de Danaüs.

EGYPTUS, *Egyptus*, (a) Ἀἴγυπτος, le dernier d'entre les vingt rois d'Égypte, que Manéthon nomme dans un fragment qui nous a été conservé par Joseph, est appelé Séthosis; & Manéthon lui donne un frere nommé Armais. Il ajoute que ces deux freres sont ceux qu'on surnommoit Egyptus & Danaüs. Mais, soit que Manéthon se soit trompé, soit que le nom d'Egyptus & de Danaüs ait été donné à plusieurs Princes, cet Egyptus de Manéthon n'est point celui de Diodore de Sicile, & il y a une grande preuve de différence entr'eux; c'est que l'Egyptus dont parle Diodore de Sicile, étoit, comme il dit, le fils ou petit-fils du fondateur de Memphis; au lieu que Memphis subsistoit plus de 350 ans avant celui de Manéthon; aussi Marsham & Perizonius ont-ils également soutenu, quoique par d'autres raisons,

(a) Joseph. Contra Apion. p. 1041. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 6, 7.

(b) Paus. p. 365.

(c) Paus. p. 161.

que l'Egyptus de Manéthon ne pouvoit être celui des Grecs. En effet, ils prouvent que le Prince à qui Manéthon attribue ce nom, vivoit aux environs de la guerre de Troye, c'est-à-dire, plus de 300 ans après l'Egyptus des Grecs; il est donc constant que l'Egyptus de Diodore de Sicile ne peut pas être celui à qui Manéthon applique ce nom dans le fragment.

EGYPTUS, *Ægyptus*, (b) Ἀἴγυπτος, fut pere de Timon, fameux Athlete.

EGYPTUS, *Ægyptus*, nom d'un des chevaux du Cirque. Voyez Chevaux du Cirque.

EGYS, *Ægys*, Ἀἴγυς, (c) ville du Péloponnèse, située sur les frontières de la Laconie. Sous le règne d'Achélaus, les Lacédémoniens assiègerent cette ville; & l'ayant prise, ils la détruisirent entièrement, de crainte qu'elle ne se liguât avec les Arcadiens.

EGYTIDE, *Ægyptis*, Ἀἴγυπτις, nom d'un canton du Péloponnèse dans l'Arcadie. Il y en a qui lisent Epytide. Voyez Epytide.

E I.

EJAZIUS, *Ejazius*, (d) un des surnoms que l'antiquité a donnés à Jupiter.

EICOSORE, *Eicosoros*, (e) Εἰκοσώρης, nom que l'on donnoit

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 220.

à une sorte de vaisseau à vingt rames. Il y en avoit dix d'un côté, & dix de l'autre.

EIDOTHÉE, *Eidothea*, *Eidothea*, Nymphe. Voy. Idothée.

EILAPINISTE, *Eilapinistes*, (a) furnom donné à Jupiter. Ce furnom veut dire le dieu des festins.

EILESIUM, *Eilesum*, (b) *Eilesum*, lieu de la Grece, dont parle Homère. Il étoit quelque part dans la Béotie. Strabon dit qu'Elos fut aussi appelée Eléon & Eilefion ou Eilefium, parce qu'elle étoit située près des lacs.

EIMARMENÉ, *Eimarmene*, (c) l'une des filles d'Uranus. Cronos son frere la mit au nombre de ses concubines.

EIMARMENÉ, *Eimarmene*, (d) déesse, qui étoit chez les Grecs la même que le destin ou la destinée.

EION, *Eion*, *Ἰών*, (e) ville de Thrace, située sur la rive gauche du Strymon, près de l'embouchure de ce fleuve, à quatre mille pas d'Amphipolis, à laquelle elle servoit de marche. Le Strymon, à cause de la position de cette ville sur ses bords, en prenoit le nom de fleuve Eionien. C'étoit une colonie des Mendéens, selon Thucydide.

Cimon, sur la nouvelle que

quelques Perses des plus considérables, & parens même du Roi, s'étoient emparés de la ville d'Eion; que de-là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers-là, s'embarqua avec une armée assez considérable pour passer en Thrace. En arrivant, il battit les troupes des Perses dans un grand combat, & les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jeta ensuite dans la Thrace qui étoit au-dessus du Strymon, & d'où la ville tiroit ses convois; il en chassa les habitans, se rendit maître de tout le pais, & réduisit par ce moyen les assiégés à une si grande extrémité, que le commandant désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, & se brûla avec tous ses amis & toutes ses richesses.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque péri dans l'embrasement avec les barbares; mais, comme le pais étoit très-beau & très-fertile, il la donna à habiter aux Athéniens, qui, pour lui marquer leur reconnaissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec des inscriptions, pour conserver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 53.

(b) Strab. p. 406.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 165.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

V. p. 258.

(e) Plut. T. I. p. 482, 483. Xenoph. p. 442. Paus. p. 468. Demosth. Orat. de Repub. Ordinand. pag. 126. Herod. L. VII. c. 25, 113. Thucyd. pag. 65, 252, 321.

en vers élégiaques : Célébrons à jamais la patience & le courage de ces braves Grecs, qui, dans la ville d'Eion & sur les bords du Strymon, ont fait sentir aux fiers enfans des Medes les sanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin réduits au désespoir.

Sur le second, il y avoit :

Tels sont les honneurs que les Athéniens ont faits à leurs Généraux, pour reconnoître les services signalés & les grands biens qu'ils en ont reçus. Ceux qui, jusques dans la postérité la plus reculée, verront ces glorieuses récompenses, en seront encore plus excités à imiter leur vertu ; & entrant dans une noble émulation, ils tâcheront de rendre à leurs païs d'aussi grands services, pour s'attirer d'aussi grands honneurs.

Et sur le troisième, on lisoit :

Jadis partit de cette ville, à la tête de ses belliqueuses bandes, pour suivre les Atrides aux champs d'Ilium, le vaillant Mnesthée, à qui Homère a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il étoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Athéniens, dans tous les siècles, ont soutenu cette réputation, & ont mérité d'être regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes & les faire agir.

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inf-

criptions, cependant il n'y avoit alors personne qui ne sçût qu'elles le regardoient, & que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car, jamais ni Thémistocle ni Miltiade n'en avoient reçu un pareil.

La ville d'Eion est la même qu'Étienne de Byzance appelle Égiale, & qui est aussi nommée Eon. Ces trois mots, *Eion*, *Eon*, *Egiale*, ne signifient qu'une même chose ; sçavoir, la rive, le rivage, le bord, selon la remarque d'Eustathe, à l'occasion de cette ville. On la nomme aujourd'hui Stramona, nom que prend aussi à présent le Strymon.

EIONE, *Eione*, (a) est comptée au nombre des nymphes Néréides.

EIONÉE, *Eioneus*, *H'ioneüs*, (b) l'un des capitaines Grecs qui partirent pour le siège de Troye. Hector, d'un coup de pique, lui perça le cou entre la cuirasse & le casque, & l'abattit à ses pieds.

EIONÉE, *Eioneus*, *H'ioneüs*, (c) Prince qui régna sur les Thraces, fut pere de Rhésus, à qui il laissa la couronne, & qui mena ses sujets au secours des Troyens contre les Grecs.

EIONÉE, *Eioneus*, *H'ioneüs*, (d) capitaine Troyen, qui fut tué par Néoptolème, étoit représenté dans un tableau que l'on voyoit dans le temple de Delphes. Le peintre l'avoit

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 71.

(b) Homer. Iliad. L. VII. v. 11, 12.

(c) Homer. Iliad. L. X. v. 435.

(d) Paus. p. 661.

peint ayant encore sa cuirasse.

EIONÉE, *Eioneus*, *Ἠϊόνειος*, ou plutôt Deionée, beau-pere d'Ixion. *Voyez* Deionée.

EIONES, *Eiones*, *Ἠϊόνες*, (a) ville du Péloponnèse dans l'Argolide. Elle existoit du tems de la guerre de Troye, & ses habitans sont mis par Homère au nombre de ceux qui allerent à cette guerre. Strabon dit qu'Eiones n'étoit qu'un village, dont ceux de Mycenes firent leur port, parce qu'il n'y avoit point d'habitans; il ajoute que ce lieu, dans la suite, fut entièrement détruit, en sorte que de son tems ce n'étoit plus même un port.

EIRÉNÉ, *Eirene*, *Ἐιρήνη*, nom que les Grecs donnoient à la déesse Paix. *Voyez* Paix.

EISÉTÉRIES, *Eiseteria*, (b) *Ἐισετήρια*, fêtes que l'on célébroit à Athènes, lorsque les Magistrats entroient en charge. On s'assembloit dans le temple de Jupiter & de Minerve de bon conseil, & l'on y faisoit des prières & des vœux pour la conservation de la République.

EISUYS CHRESTUS. (c) Ces mots, qui sont en lettres, partie Grecques, partie Latines, se lisent ainsi sur quelques Abrahams. C'est le nom de Jesus-Christ altéré.

E L

ELA, *Ela*, *Ἠλᾶς*, (d) suc-

céda à Oolibama dans le gouvernement de l'Idumée, & eut lui-même pour successeur Phinon.

ELA, *Ela*, *Ἀλᾶ*, (e) fils de Caleb, fils de Jéphoné, fut pere de Cénés.

ELA, *Ela*, *Ἠλᾶ*, (f) fut pere de l'insolent Séméi, qui, pour contenter sa rage, accabla David de malédictions, & insulta à ce Roi malheureux qui fuyoit la persécution d'un fils révolté; il étoit de la tribu de Benjamin, & parent de Saül.

ELA, *Ela*, *Ἠλᾶ*, (g) fils de Baasa, roi d'Israël, succéda à son pere vers l'an 930 avant l'Ère Chrétienne. Ce fut la vingt-sixième année d'Asa, roi de Juda, qu'Elas fils de Baasa, régna sur Israël à Thersa, & son règne ne dura que deux ans; car, Zambri son serviteur, qui commandoit la moitié de la cavalerie, se révolta contre lui; & pendant qu'il buvoit à Thersa, & qu'il étoit ivre dans la maison d'Arsa, gouverneur de Thersa, Zambri se jetant sur lui tout d'un coup, le frappa & le tua la vingt-septième année du règne d'Asa, roi de Juda, & il régna en sa place. Lorsqu'il fut établi roi, il détruisit toute la maison de Baasa, selon la parole que le Seigneur avoit fait dire à Baasa

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 68. Strab.

P. 373.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 370.

(d) Genes. c. 36. v. 41.

(e) Paral. L. I. c. 4. v. 15.

(f) Reg. L. III. c. 4. v. 18.

(g) Reg. L. III. c. 16. v. 6. & seq. L. IV. c. 15. v. 30. Joseph. de Antiq. Judaic. L. VIII. p. 284.

par le prophete Jehu, à cause de tous les péchés de Baasa & de son fils Ela, qui avoient péché & fait pécher Israël en irritant le Seigneur le Dieu d'Israël, par le culte de leurs idoles impuissantes. Le reste des actions d'Ela & tout ce qu'il fit étoit écrit au livre des Annales des rois d'Israël.

Josephe nous apprend qu'Ela, lorsqu'il fut tué, n'avoit point de gardes, parce qu'il avoit envoyé tous ses gens de guerre assiéger une ville des Philistins, nommée Gabath. Ce Prince, laissa un fils, appelé Ofée, qui tua Phocée usurpateur de sa couronne, & qui se remit sur le trône.

ELAD, *Elad*, Ελαδ, (a) fils de Suthala, fut tué avec quelques autres par les habitans de Geth, parce qu'ils étoient venus pour enlever leurs troupeaux.

ELADA, *Elada*, Ελαδα, (b) fils de Thabath, fut aussi tué par les habitans de Geth, parce qu'il étoit un des compagnons d'Elad.

ELÆOTHESIIUM [L'], (c) L'ALIPTÉRIUM, où L'UNCTUARIUM, étoient dans les Gymnases, des lieux destinés aux onctions qui précédoient ou qui suivoient l'usage des bains, la lutte, le pancrace, &c.

(a) Paral. L. I. c. 7. v. 21.

(b) Paral. L. I. c. 7. v. 20.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 94, 228.

(d) Judith. c. 8. v. 1.

(e) Genes. c. 10. v. 22.

ELAGABALE. Voyez Héliogabale.

ELAI, *Elai*, (d) fils de Jannor, l'un des ancêtres de Judith.

ELAM, *Ælam*, Ελάμ, (e) l'un des fils de Sem. Voyez Elamites.

ELAM, *Ælam*, (f) l'un des Prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel.

ELAM, *Ælam*, Αἱλαμ, (g) fut le quatrième des enfans de Sésac.

ELAMITES, *Elamites*, (h) Ελαμίται, peuple d'Asie. Elam, fils de Sem, eut son partage à l'orient du Tigre & de l'Assyrie, au nord & à l'orient des Medes. La capitale de ce pays étoit Elymais. L'Écriture joint Elam, Assur & les Medes, comme peuples voisins; il paroît par Isaïe & par Jérémie que l'arc & les flèches étoient les principales armes des Elamites. Dès le tems d'Abraham, nous voyons Codorlahomor, roi des Elamites, dans l'armée des Rois ligués contre Sodome & les villes voisines. Isaïe, parlant d'une manière prophétique du siege de Babylone, y met le Mede & l'Elamite, comme assiégeans. Cyrus étoit Perse ou Elamite; Darius étoit Mede; leur armée étoit compo-

(f) Esdr. L. II. c. 12. v. 41.

(g) Paral. L. I. c. 8. v. 24.

(h) Genes. c. 10. v. 22. c. 14. v. 1, 9. Isaï. c. 22. v. 6. Jerem. c. 49. v. 34. & seq. Dani. c. 8. v. 2. Plin. T. I. p. 329, 334, 335.

fée des Medes & des Perſes.

Jérémie fait de terribles menaces contre Elam : » Parole » que le Seigneur dit au prophète Jérémie contre Elam , » au commencement du règne » de Sédécias roi de Juda. Voici ce que dit le Seigneur des armées. Je vais briser l'arc d'Elam qui fait sa principale force. Je ferai venir contre Elam les quatre vents des quatre coins de la terre , je le disperserai par tous ces vents , & il n'y aura point de peuples chez qui les fugitifs d'Elam n'aillent chercher leur retraite. Je ferai tomber Elam devant ses ennemis , devant ceux qui chercheront à lui ôter la vie ; je ferai tomber sur eux les maux & l'indignation de ma fureur , dit le Seigneur ; & j'enverrai après eux l'épée qui les poursuivra jusqu'à ce que je les aie consumés. J'établirai mon trône dans Elam , & j'en exterminerai le Roi & les Princes , dit le Seigneur ; mais , dans les derniers jours , dit le Seigneur , je ferai revenir les captifs d'Elam. » D. Calmet croit que ces prophéties eurent leur exécution , lorsque Nabuchodonosor assujettit ce royaume.

Joseph se pense que les Perſes étoient les mêmes que les Elamites , ou du moins qu'ils en étoient une branche. Dans la

prophétie de Daniël , Suse est comptée pour une place forte de la province d'Elam , ou d'Elymaïde ; ce qui prouve que cette province étoit la même que la Suſiane , dont au moins elle occupoit une partie. Cependant , si nous en croyons Pline , le fleuve Eulœus qui baignoit les murs de Suse , servoit de borne entre la Suſiane & l'Elymaïde. Saint Jérôme dit qu'Elam étoit un pays de la Perſide , au-delà de Babylone. Perſide est pris ici pour la Perſe en général , quoiqu'ordinairement il signifie la Perſe propre.

ELAPHÉBOLIE , *Elaphebolia* , surnom de Diane. Voyez l'article suivant.

ELAPHÉBOLIES , *Elaphebolia* , (a) fêtes qui étoient célébrées en l'honneur de Diane par les habitans de la Phocide , & en mémoire d'une action dans laquelle ils avoient eu l'avantage sur les Theſſaliens , & où ils avoient dû en partie la victoire aux secours qu'ils avoient reçus de leurs femmes. Les Athéniens avoient aussi des fêtes du même nom ; c'étoient des espèces d'Agapes , pendant lesquelles ils se régaloient particulièrement avec des gâteaux pétris de graisse , de miel & de sésame. D'autres prétendent qu'on y sacrifioit à Diane des cerfs , parce qu'elle se plaisoit particulièrement à la chasse de cet animal.

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 215. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 526.

ELAPHÉBOLION, *Elaphebolion*, nom que les Athéniens donnoient à leur neuvième mois. C'est un mot composé d'*ελαφος*, cerfs, & de *βάμα*, je frappe; parce qu'on faisoit alors particulièrement la chasse du cerf, ou plutôt parce qu'on le sacrifioit à Diane; ou même, selon d'autres, parce qu'on mangeoit dans cette saison une sorte de gâteaux, qu'on appelloit Elaphes. Quoi qu'il en soit, ce mois avoit vingt-neuf jours, & il étoit précédé de l'Anthestérion & suivi du Munychion.

ELAPHONNESE, *Elaphonnesus*, *Ελαφώνησος*, (a) isle de la Propontide, vis-à-vis de la ville de Cyzique. Pline dit qu'on en tiroit le marbre dont on trafiquoit à Cyzique, & qu'on l'appella aussi Neuris & Proconnese. Étienne de Byzance donne les noms de *Νευρίς* & *Προκόννη*, comme Synonymes d'*Αλώνη*; il se trompe. Un passage de Scylax pourroit faire plus de difficulté; car, il semble contredire Pline, en distinguant Proconnese d'Elaphonnese. Il y a, dit-il, auprès de la ville de Cyzique l'isle de Proconnese, avec un bourg; & outre cela une autre isle nommée Elaphonnese, qui a un bon port, & dont la campagne est labourée par les habitans de Proconnese. Mais, Strabon lève la difficulté, en reconnoissant qu'il y avoit une ancienne Proconnese & une nouvelle;

(a) Plin. T. I. p. 292. Strab. p. 588.

(b) Paus. p. 513. Plin. T. II. p. 548.

qu'elles n'étoient séparées que par un petit bras de mer; du reste qu'elles étoient semblables quant au nom. Car, *πρόξ* & *Ελαφος* signifient des cerfs, dont cette isle étoit remplie. Elle étoit alors distincte & isolée; mais, le canal qui la séparoit d'Elaphonnese, s'étant comblé, elle lui a été jointe; de-là vient que l'isle formée des deux, a été indifféremment nommée Proconnese par quelques-uns, & Elaphonnese par d'autres. Le P. Hardouin, de qui sont ces remarques, observe que *πρόξες* sont des biches qui ont mis bas pour la première fois.

ELAPHUS, *Elaphus*, *Ελαφος*, (b) nom d'un ruisseau du Péloponnèse dans l'Arcadie. On laissoit ce ruisseau à gauche au sortir du village de Paliscus. Pausanias remarque qu'il étoit souvent à sec. Pline parle aussi de ce ruisseau, qu'il nomme *Elatum*; & le P. Hardouin assure qu'il l'a trouvé écrit ainsi dans tous les manuscrits.

ELAPHUS, *Elaphus*, (c) montagne d'Asie dans l'isle d'Arginussa. C'est-là que mourut Alcibiade, selon Aristote; ce qui ne s'accorde guère avec Plutarque, qui dit que ce héros mourut dans un bourg de la Phrygie. Quoi qu'il en soit, Aristote observe que les biches de ce lieu avoient l'oreille coupée, à quoi on les reconnoissoit, quand on les transportoit.

(c) Arist. T. I. p. 991. Plin. Tom. I. pag. 484.

Pline en parle aussi, & comme dans les manuscrits, ce nom étoit écrit *Elafus*, les éditeurs avoient substitué *Elatus*. Le P. Hardouin a rétabli *Elaphus*.

ELAPTONIUS, *Elaptonius*, (a) l'un de ceux qui entrèrent dans la conjuration d'Hermolaüs contre Alexandre le Grand.

ELARA, *Elara*, (b) fille d'Orchomene. On dit que Jupiter étant devenu amoureux de cette Princesse, elle fut obligée, pour se dérober à la jalousie de Junon, de se cacher dans les entrailles de la terre, où elle accoucha de Tityus fameux géant.

ELASA, *Elasa*, (c) fils de Hellès, fut père de Sisamoï.

ELASA, *Elasa*, (d) fils de Rapha ou Raphaia, fut père d'Asel.

ELASA, *Elasa*, (e) fils de Saphan, fut envoyé de Jérusalem par Jérémie, pour porter une lettre de sa part à ce qui restoit d'Anciens parmi les captifs qu'on avoit transférés à Babylone.

ELASA, *Elasa*, (f) de la race de Phesbur, est un des Prêtres qui, au retour de la captivité de Babylone, quitterent les femmes étrangè-

res qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

ELASUS, *Elasus*, (g) capitaine Troyen, qui fut tué par Patrocle.

ELATÉE, *Elatea*, *Elatia*, (h) ville de Grece dans la Theffalie, étoit située assez près de Gonnus, à l'entrée du défilé, qui conduisoit à Tempé. Persée, l'an 171 avant l'Ère Chrétienne, se saisit de cette ville, dont il surprit les habitans par sa diligence & son arrivée imprévue. C'est Tite-Live qui nous fournit toutes ces circonstances.

M. de l'Isle, dans sa Carte de l'ancienne Grece, place une bourgade nommée *Elatia* sur la droite du Pénée, au Sud-ouest du mont Ossa; & il met Gonnus à l'autre côté du fleuve, au-dessous de son confluent, avec le fleuve Titareüs.

ELATÉE, *Elatea*, *Elatia*, (i) *Ελάτεια*, autre ville de Grece, dans la Phocide, étoit la plus grande des villes de cette province, au rapport de Strabon. mais, selon Pausanias, elle ne tenoit le premier rang qu'après Delphes.

Elle étoit à quelques vingt stades d'Amphicée, & à son opposé. Le chemin qui y menoit étoit assez uni, si ce n'est qu'en approchant de la ville, on

(a) Q. Curt. L. VIII. c. 6.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 187.

(c) Paral. L. I. c. 2. v. 39.

(d) Paral. L. I. c. 8. v. 31. c. 9. v. 43.

(e) Jerem. c. 29. v. 3.

(f) Esdr. L. I. c. 10. v. 22.

(g) Homer. Iliad. L. XVI. v. 696.

(h) Tit. Liv. L. XLII. c. 54.

(i) Strab. p. 407, 417, 424. Plin. T. I. p. 198. Ptolem. L. III. c. 15. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 7. Paus. pag. 35, 425, 459, 677. Plut. T. I. p. 854.

montoit un peu. Le Céphisse passoit dans la plaine & nourrissoit sur ses bords une grande quantité de ces oiseaux que l'on nomme des outardes. Les Elatéens, ayant été assiégés par Cassandre, roi de Macédoine, se défendirent avec tant de courage, qu'ils lui firent lever le siège; & quand Taxile, général de l'armée de Mithridate, voulut entrer dans leur ville, ils lui en fermerent les portes. Action dont les Romains leur sçurent si bon gré, qu'ils les laisserent jouir de leur liberté, & ne mirent aucune imposition sur leurs terres.

Quant à leur origine, c'est un sujet de dispute, dit Pausanias. Ils se disoient étrangers & sortis d'Arcadie; car, ils prétendoient que lorsque les Phlégyens vinrent pour piller le temple de Delphes, Elatus, fils d'Arcas, marcha au secours du dieu, & qu'il demeura ensuite avec ses troupes dans la Phocide, où il fonda Elatée. Quoi qu'il en soit, cette ville est du nombre de celles qui furent brûlées par les Perses. A cette calamité presque générale, il faut ajouter ses malheurs particuliers, qui lui furent causés par les surprises des Macédoniens. Véritablement Olympiodore l'empêcha d'être prise, & rendit tous les efforts de Cassandre inutiles; mais Philippe, fils de Démétrius, ayant gagné les principaux de la ville par ses largesses, fit trembler la multitude. Ensuite, Titus Fla-

minius, envoyé de Rome avec une armée pour tirer les Grecs de l'esclavage, fit dire aux Elatéens, que s'ils vouloient quitter le parti des Macédoniens, il rétablirait l'ancienne forme de leur gouvernement. Mais, soit séduction ou accoutumance au joug, ils demeurèrent fidèles à Philippe, & soutinrent un siège contre les Romains. Quelque tems après, Taxile s'étant présenté devant la place, ils en soutinrent un autre contre les Barbares de Pont. Par-là ils se réconcilièrent avec les Romains, & recouvrèrent leur liberté.

Du tems de Pausanias, les Costoboces, troupe de bandits, après avoir couru toute la Grèce, voulurent s'approcher d'Elatée. Mnésibule, ayant rassemblé quelques troupes, combattit ces barbares & les tailla en pièces, mais il y périt. C'est ce même Mnésibule qui avoit été plusieurs fois vainqueur à la course, & qui, en la deux cent trente-cinquième Olympiade, remporta le prix du stade simple, & du stade doublé avec son bouclier. Une statue de bronze qu'on lui avoit érigée sur le grand chemin, près de la ville, attestoit ses victoires.

La place publique d'Elatée étoit fort belle; dans le milieu il y avoit un cippe avec une statue d'Elatus au-dessus. On ne sçait pas si les habitans avoient voulu l'honorer comme leur fondateur, ou si cette colonne étoit là seulement pour

marquer sa sépulture. Près de-là on voyoit un temple d'Esculape où le dieu étoit représenté avec une grande barbe. Sa statue étoit un ouvrage de deux Athéniens, Timoclès & Timarchidès. Au bout de la ville, à main droite, on voyoit un théâtre & une Minerve de bronze qui paroïssoit fort ancienne. Les habitans disoient que cette divinité les secourut contre l'armée de Taxile.

Strabon remarque que la ville d'Elatée n'a point été connue d'Homère, parce qu'elle n'a été bâtie que depuis ce Poète. Le même remarque encore qu'elle étoit avantageusement située contre les incursions qu'on pouvoit faire de Thessalie, & que cette circonstance n'a pas manqué d'être relevée par Démofthène, quand il parle du trouble qui se répandit tout à coup à Athènes lorsqu'on vint annoncer aux Prytanes que la ville d'Elatée avoit été prise.

ELATÉE [la Plaine d'], (a) *Elaticus Campus*, Ελάτικον Πεδιον. Plutarque, dans la vie de Sylla, parle de cette plaine, où il place une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & au pied de laquelle couloit un ruisseau appelé Philobœoton. Sylla, ajoute Plutarque, vante extrêmement sa situation & la bonté de son terroir.

ELATH, *Elath*, אֵילָת, ou *Elath*, הֵילָת. (b) ville d'Asie

située sur la mer Rouge. Eusebe ne la met qu'à dix milles de Pétra, vers l'orient. David, ayant vaincu les Iduméens, se rendit maître d'Elath. Les Iduméens s'étant remis en liberté, sous le règne de Joram, fils de Josaphat, demeurèrent indépendans jusqu'au tems d'Ozias, ou Azarias, qui reprit sur eux la ville d'Elath. Mais, il ne conserva pas long-tems cette conquête. Razin, roi de Syrie, reprit cette place sur Ozias, en chassa les Juifs, & y établit une colonie de Syriens.

Elath se trouve dans les Anciens sous le nom d'Elaue, d'Elath, d'Elas, d'Elan, ou d'Elon. Strabon la met à douze cens soixante stades de Gaza; ce qui fait environ cent cinquante sept mille pas. Pline n'y compte que cent cinquante mille pas. Cette différence est peu de chose pour une si grande distance. Saint Jérôme dit que la ville d'Elath étoit à l'extrémité de la Palestine. Procope la met aussi à l'extrémité orientale de la Palestine. Dans les conciles, on trouve quelques évêques d'Elath parmi ceux de la troisième Palestine.

Voici ce qu'Abulféda dit de cette ville, qui se nomme présentement Aila: » Ailat, ou » Elat, ou Elath, ou Elan, » étoit autrefois une petite ville, avec quelques terres fertiles aux environs. Ce n'est

(a) Plut. T. I. p. 460.

(b) Rég. L. IV. c. 14. v. 22. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 321.

» plus aujourd'hui qu'une tour,
 » qui sert de demeure à un gou-
 » verneur, qui dépend de celui
 » du grand Caire. Il n'y a plus
 » là de champs semés. Autre-
 » fois, il y avoit une forteresse
 » bâtie dans la mer ; mais, à
 » présent, elle est toute rui-
 » née. Le commandant loge
 » dans la tour dont nous avons
 » parlé, laquelle est bâtie sur
 » le rivage. Elath est située
 » vis-à-vis Colzum. Elath est
 » à l'orient, & Colzum au cou-
 » chant. Le mont Sina est en-
 » tre deux. »

ELATION, *Elatio*, Εἰλα-
 τίων, (a) célèbre danseur. Son
 habileté dans cet art lui mérita
 une statue de la part du peuple.

ELATRÉE, *Elatreus*, Εἰλα-
 τρεὺς, (b) jeune homme des
 mieux faits & des plus dispo-
 tés d'entre les Phéaciens, se pré-
 senta pour un combat de cour-
 se que donna le Roi Alci-
 noüs.

ELATUS, *Elatus*, Εἰλατός,
 (c) fils d'Arcas & de la nymphe
 Erato, eut en partage le mont
 Cyllene, qui étoit alors sans nom.
 Mais, dans la suite, il passa
 dans la Phocide, où il fonda
 la ville d'Elatée, comme on
 peut le voir sous l'article de
 cette ville. On donne à Elatus
 cinq fils, Egyptus, Péréus,
 Cyllen, Ischys & Stympale.

(a) Lucian. T. I. p. 917.

(b) Homer. Odyss. VIII. v. 111.

(c) Paus. p. 459, 460. Myth. par M.
 l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 34.

(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 33, 34.

ELATUS, *Elatus*, Εἰλατός,
 (d) Prince qui régna dans la
 ville de Pédafe sur les bords du
 fleuve Satnion. Ce Prince, étant
 allé au secours des Troyens
 contre les Grecs, fut tué par
 Agamemnon.

ELATUS, *Elatus*, Εἰλατός,
 (e) l'un des poursuivans de Pé-
 néllope, fut tué par Eumée.

ELATUS, *Elatus*, Εἰλατός,
 (f) pere de Cénis. C'est pour
 cela qu'Ovide nomme celle-ci
Proles Elateia.

ELATUS, *Elatus*, Εἰλατός,
 (g) Spartiate, qui fut le premier
 Ephore que l'on nomma, envi-
 ron cent trente ans après Ly-
 curgue.

ELAVÉ, *Elaver*, (h) nom
 que César donne à un fleuve
 de la gaule Celtique. Il dit que
 ce fleuve n'est guéable d'ordi-
 naire qu'en automne. La ville
 qu'il nomme Gergovie, n'en
 devoit pas être fort éloignée,
 puisqu'il y conduisit six légions
 en côtoyant ce fleuve. *Ad oppi-
 dum Gergoviam secundum flumen
 Elaver duxit*. On lit Elauris dans
 Sidoine Apollinaire, & Aleris
 & Alerius dans des Écrivains
 postérieurs.

C'est aujourd'hui l'Allier,
 rivière de France dans l'Au-
 vergne & le Bourbonnois. Elle
 sort de la montagne de Losere,
 la plus haute du Gevaudan, &
 entrant dans l'Auvergne, tra-

(e) Homer. Odyss. L. XXII. v. 267.

(f) Ovid. Metam. L. XII.

(g) Plut. T. I. p. 43.

(h) Cæf. de Bell. Gall. L. VII. p. 304.
 Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

verse toute cette province. Elle arrose Langeac, Brioude, Usson, Issoire, &c. Puis, entrant dans le Bourbonnois, elle passe à Moulins, & va se perdre dans la Loire, au bec d'Allier, au-dessous de Nevers.

ELBE, *Albis*, fleuve. Voyez *Albis*.

ELBO, *Elbo*, Ελβώ, (a) nom d'une isle dont parle Étienne de Byzance. Il en est aussi fait mention dans Hérodote, qui dit qu'elle avoit dix stades de grandeur en tout sens; qu'elle s'étoit accrue par le soin qu'avoit eu un homme d'y faire apporter de la cendre; mais, ni l'un ni l'autre de ces Auteurs ne disent point en quelle mer elle étoit. On peut pourtant conjecturer qu'elle étoit dans le voisinage de l'Égypte ou de l'Éthiopie.

ELCANA, *Elcana*, Ελκανά, (b) fils de Jéroham, étoit de la tribu de Levi, & demouroit à Ramathaïm-Sophim. Cet homme avoit pour femmes Anne & Phénenna. Cette dernière lui avoit donné des enfans; mais il n'en avoit point d'Anne qu'il aimoit extrêmement. Un jour qu'il étoit avec toute sa famille à Silo où étoit le Tabernacle, Anne voyant les enfans de Phénenna assis à table auprès de leur mère, & Elcana partager entre ses deux femmes & eux les viandes qui restoient du sacrifice; sa douleur d'être stérile

lui fit répandre des larmes, & son mari fit inutilement ce qu'il put pour la consoler. Elle s'en alla dans le Tabernacle, y pria dieu avec ardeur de vouloir la rendre mere, & fit vœu, s'il lui donnoit un fils, de le consacrer à son service. Comme elle ne se laissoit point de faire toujours la même priere, Héli, souverain sacrificateur, qui étoit assis devant le Tabernacle, crut qu'elle avoit trop bu de vin, & lui commanda de se retirer. Elle lui répondit qu'elle ne buvoit jamais que de l'eau; mais que dans l'affliction où elle étoit de n'avoir point d'enfans, elle prioit Dieu de lui en donner. Il lui dit de ne se point attrister, & l'assura que Dieu lui donneroit un fils. Elle s'en alla trouver son mari dans cette espérance, & mangea alors avec joie. Ils s'en retournerent en leur pais; elle devint grosse & accoucha d'un fils qu'ils nommerent Samuël, c'est-à-dire, demandé à Dieu. Ils revinrent à Silo pour en rendre graces par des sacrifices, & pour payer les décimes. Anne, pour accomplir son vœu, consacra l'enfant à Dieu, & le mit entre les mains d'Héli.

ELCANA, *Elcana*, Ελκανά, (c) fils d'Asir, de la famille de Caath, fut pere d'Abiasaph.

Le premier livre des Paralipomènes c. 6. v. 25, 26. semble distinguer plusieurs El-

(a) Herod. L. II. c. 140.

(b) Reg. L. I. c. I. y. 1. & seq. Joseph.

de Antiq. Judaic. L. V. p. 165.

(c) Paral. L. I. c. 6. v. 23.

cana de la même famille.

ELCANA, *Elcana*, *Ἐλκανά*, (a) officier d'Achas roi de Juda. Cet officier tenoit le second rang après le Roi. Il fut tué par Zéchri, général des armées de Phacée, roi d'Israël.

ELCÉSI, *Elcesi*, (b) village de Palestine, situé dans la Galilée, illustre par la naissance du prophète Nahum. On montrait ce village presque ruiné encore du tems de saint Jérôme. Théophylacte dit qu'il est au-delà du Jourdain.

ELCHANAN, *Elchanan*, (c) *Ἐλκανάν*, fils de Dodo de Bethléhem, étoit un des plus braves de l'armée de David.

ELCIAS, *Elcias*, *Ἐλκίας*, (d) surnommé le Grand, d'une des premières familles de Jérusalem, accompagna Aristobule, frère du roi Agrippa, lorsque ce Prince alla supplier Pétrone, gouverneur de Syrie, de ne pas contraindre les Juifs à permettre qu'on posât la statue de l'empereur Caligula dans le temple de Jérusalem; ce qu'ils obtinrent.

ELDAA, *Eldaa*, *Ἐλδαά*, (e) fils de Madian & petit-fils d'Abraham & de Cétura.

ELDAD, *Eldad*, *Ἐλδαδ*, (f) que l'Écriture joint à Médad. Ces deux hommes ayant été désignés par Moïse, pour être du nombre des soixante-

dix anciens d'Israël, qui devoient l'aider dans la conduite du peuple, & ne s'étant pas trouvés avec leurs collègues dans l'assemblée, ne laissèrent pas d'être remplis comme eux de l'esprit de Dieu, & ils commencèrent à prophétiser au milieu du camp. Josué l'ayant sçu, & craignant que cela ne portât préjudice à la gloire de Moïse, lui dit : *Seigneur, empêchez-les.* Mais, Moïse lui répondit : *Pourquoi vous piquez-vous de jalousie pour moi? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât, & que Dieu repandît sur lui son esprit!* Il y en a qui croient qu'Eldad & Médad étoient frères de Moïse; mais ce sont des traditions sans aucun fondement.

ELÉALE, *Eleale*, *Ἐλεαλή*, (g) ville de Judée, dans la tribu de Ruben. Elle fut bâtie, ou, comme lisent d'autres, rebâtie par les enfans de cette tribu.

Cette ville appartenoit aux Amorrhéens, & étoit de la province de Galaad. Il paroît par deux passages d'Isaïe & par un de Jérémie, que les Moabites s'en rendirent maîtres. Ces deux prophètes joignent comme voisines Eléale & Hésébon, qu'Eusebe nomme Esbus, & saint Jérôme Esbus. Ces peres n'y mettent en effet que mille pas de distance, & disent que de

(a) Paral. L. II. c. 28. v. 7.

(b) Nahu. c. i. v. 1.

(c) Paral. L. I. c. 11. v. 16.

(d) Joseph, de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 640.

(e) Paral. L. I. c. i. v. 33.

(f) Numer. c. 11. v. 26. & seq.

(g) Numer. c. 32. v. 3, 37. Isaï. c. 15. v. 14. c. 16. v. 9. Jerem. c. 48. v. 34.

leur tems, Eléale étoit un gros village.

ELÉASA, *Eleasa*, Ελεασί, (a) ville de Palestine. C'est ainsi qu'on lit ce nom dans le premier livre des Maccabées, selon les septante. La Vulgate porte Laifa.

ELÉATIDE, *Elæatis*, (b) Ελεατίς, nom que Thucydide donne à un canton de la Thesprotie. C'étoit dans ce canton qu'étoit située la ville d'Éphyre, selon le même Thucydide.

ELÉATIQUES, *Eleatici*, (c) nom d'une secte de Philosophes. Les Eléatiques furent ainsi appellés d'Elée, ville de la grande Grece, où naquirent Parménide, Zénon, & Leucippe, trois célèbres défenseurs de la philosophie Eléatique.

Xénophane de Colophon passe pour le fondateur de l'Eléatisme. On dit qu'il succéda à Télauge, fils de Pythagore, qui enseignoit en Italie la doctrine de son pere. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Eléatiques furent quelquefois appellés Pythagoriciens.

Il se fit un grand schisme dans l'école Eléatique, qui la divisa en deux sortes de Philosophes, qui conserverent le même nom, mais dont les principes furent aussi opposés qu'il étoit possible qu'ils le fussent; les uns, se perdant dans des

abstractions, & élevant la certitude des connoissances métaphysiques aux dépens de la science des faits, regarderent la physique expérimentale & l'étude de la nature comme l'occupation vaine & trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchoit au dehors, & devenoit de propos délibéré le jouet perpétuel de l'apparence & des phantômes; de ce nombre furent Xénophane, Parménide, Mélisse, & Zénon. Les autres, au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans les propositions fondées sur le témoignage de nos sens, & que la connoissance des Phénomènes de la nature est la seule vraie Philosophie, se livrerent tout entiers à l'étude de la Physique; & l'on trouve à la tête de ceux-ci les noms célèbres de Leucippe, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras, & d'Anaxarque. Ce schisme a divisé l'histoire de la philosophie Eléatique en histoire de de l'Eléatisme métaphysique, & en histoire de l'Eléatisme physique.

ELÉAZAR, *Eleazar*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (d) troisième fils d'Aaron & d'Elisabeth, fille d'Aminadab, succéda à son pere dans la dignité de Grand-prêtre, & il eut lui-

(a) Maccab. L. I. c. 9. v. 5.

(b) Thucyd. p. 32.

(c) Cicer. Acad. Quæst. L. IV. c. 129. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 3, 4.

(d) Exod. c. 6. v. 23, 25. c. 28. v. 1. Levit. c. 10. v. 6. Numer. c. 3. v. 2, 4, 32. c. 4. & seq. Capit. Deuter. c. 10. v. 6. Josu. c. 24. v. 33.

même pour successeur Phinéès son fils. Après la mort de Moïse, Eléazar entra dans la terre promise avec Josué ; & on croit qu'il y vécut vingt-trois ou vingt-cinq ans. Le souverain pontificat demeura dans la famille d'Eléazar jusqu'au tems du grand-prêtre Héli, qui étoit de la famille d'Ithamar. Eléazar fut enterré à Gabaath de Phinéès, dans la tribu d'Ephraïm.

Il avoit épousé une des filles de Phutiel, & ce fut d'elle qu'il eut Phinéès. Il vivoit vers l'an 1452 avant J. C.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (a) fils d'Abinadab, fut chargé de la garde de l'Arche du Seigneur, lorsqu'elle eut été renvoyée par les Philistins. On croit qu'Eléazar étoit prêtre, ou au moins lévite, quoique son nom ne se trouve pas dans les Dénombrements des enfans de Lévi. Il demouroit à Cabaa qui étoit apparemment le lieu le plus élevé de la ville de Cariathiarim; Cabaa en Hébreu signifie une hauteur. L'Écriture dit qu'on consacra Eléazar, pour être le gardien de l'Arche du Seigneur; soit que cette consécration fût une simple destination à cet emploi, ou qu'on lui donnât l'onction sacerdotale, ou qu'on l'obligeât à se purifier, pour recevoir chez lui ce sacré dépôt.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Elea-*

zarus, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (b) Ahohite, fils de Dodi, fut un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller chercher au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Il rafraîchit par ce moyen ce Prince extrêmement altéré, par les fatigues du siège de Jérusalem. Une autrefois, les Israélites étant sur le point de donner bataille aux Philistins, furent saisis d'une si grande frayeur, à cause du grand nombre d'ennemis qu'ils avoient à combattre, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent lâchement David à la merci de ses ennemis. Il n'y eut qu'Eléazar, fils de Dodi, qui fit ferme avec le Roi, arrêtant la fureur des ennemis, dont il fit un tel carnage, que le sang dont son épée étoit teinte, se cola à sa main. Ce vaillant homme ramena par sa valeur les troupes de David, qui, ayant honte de leur peu de courage, voulurent effacer leur honte en se jettant à travers les bataillons des ennemis déjà ébranlés, si bien qu'ils les enfoncèrent & remporterent cette mémorable victoire, dans laquelle une partie des soldats fut assez long-tems occupée à dépouiller les morts qu'Eléazar avoit tués de sa propre main. Cela arriva environ l'an du monde 2988 &

(a) Reg. L. I. c. 7. v. 1,

(b) Reg. L. II. c. 23. v. 9, 10. & seq.
Paral. L. I. c. 11. v. 12. & seq.

1047 avant Jesus - Christ.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (a) fils d'Eliud, fut pere de Mathan. Il est mis par saint Matthieu au nombre des ancêtres de Jesus-Christ.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (b) fils de Moholi, & frere de Cis, mourut sans avoir de fils; il ne laissa que des filles qui furent mariées aux fils de Cis leurs cousins germains.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (c) frere de Simon, surnommé le juste, à cause de sa probité, succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs; parce qu'Onias, fils de Simon, étoit encore trop jeune pour l'exercer. Ptolémée Philadelphé, roi d'Égypte, lui renvoya six vingt mille Juifs qui étoient captifs dans son royaume, & le pria, par des lettres très-obligeantes & accompagnées de riches présens, qu'André, capitaine des gardes, portoit, de lui communiquer les loix des Juifs. On dit que ce pontife envoya, environ 277 ans avant J. C., soixante-douze Sçavans de sa nation, qui traduisirent la Bible d'Hébreu en Grec; & c'est la version qu'on nomme ordinairement des Septante. Josephé marque en particulier tout ce qui se passa dans cette occasion. Nous n'en rap-

porterons que la lettre que Ptolémée Philadelphé écrivit à Eléazar, & la réponse de ce dernier à ce Prince, comme deux pièces curieuses & intéressantes.

» Le roi Ptolémée, à-Eléazar, grand sacrificateur, salut. Le feu Roi notre pere ayant trouvé dans son royaume plusieurs Juifs que les Perses y avoient amenés captifs, les traita si favorablement, qu'il en employa une partie dans ses armées avec une grande solde, en mit plusieurs en garnison dans ses places, & leur en confia même la garde; ce qui les rendit redoutables aux Égyptiens. Nous ne leur avons pas témoigné moins de bonté depuis notre avènement à la couronne, & particulièrement à ceux de Jérusalem; car, nous en avons mis en liberté plus de cent mille, après avoir payé leur rançon à ceux de qui ils étoient esclaves, tant nous sommes persuadés que nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu, pour reconnoître l'obligation que nous lui avons de nous avoir mis en main le sceptre d'un si grand royaume. Nous avons aussi fait enrôler dans nos troupes ceux que leur âge rend les plus propres à porter les armes, & en avons même retenu quelques-uns

(a) Matth. c. I. v. 15.

(b) Paral. L. I. c. 23. v. 21, 22.

(c) Josephé, de Antiq. Judaïc. L. XII.

p. 391. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 163.

» pour servir auprès de notre
 » personne, par la confiance que
 » nous avons en leur fidélité.
 » Mais, pour faire voir encore
 » plus particulièrement quelle
 » est notre affection pour les
 » Juifs répandus par tout le
 » monde, nous avons résolu
 » de faire traduire vos loix
 » d'Hébreu en Grec, & de met-
 » tre cette traduction dans no-
 » tre bibliothèque. Ainsi, vous
 » ferez une chose qui nous se-
 » ra fort agréable, de choisir
 » dans toutes vos tribus, des
 » personnes qui aient acquis,
 » par leur âge & par leur sa-
 » gesse, une si grande intelli-
 » gence de vos loix, qu'ils soient
 » capables de les traduire
 » avec une exacte fidélité; &
 » nous ne doutons point que
 » cet ouvrage réussissant de la
 » manière que nous l'espérons,
 » ne nous apporte une grande
 » gloire. Nous vous envoyons,
 » pour traiter avec vous de
 » cette affaire, André, capi-
 » taine de nos gardes, & Aris-
 » tée, qui sont deux de nos ser-
 » viteurs les plus affidés; ils
 » vous portent de notre part
 » cent talens d'argent pour être
 » employés à des oblations, à
 » des sacrifices, & à d'autres
 » usages du temple. Nous at-
 » tendons votre réponse, &
 » elle nous donnera beaucoup
 » de joie. «

Eléazar, pour répondre à
 cette lettre le plus respectueuse-
 ment qu'il se pouvoit, écrivit
 au Roi en ces termes. » Le grand
 » sacrificateur Eléazar, au roi

» Ptolémée, salut. J'ai reçu
 » avec le sentiment que je dois
 » avoir de votre royale bonté,
 » la lettre qu'il a plu à votre
 » majesté de m'écrire; & l'ayant
 » lue en présence de tout le
 » peuple, nous y avons vu avec
 » une extrême joie les marques
 » de votre piété envers Dieu;
 » nous avons aussi reçu & fait
 » voir à tout le monde les
 » vingt vases d'or, les trente
 » vases d'argent, les cinq cou-
 » pes & la table, qui doivent
 » être consacrés & employés
 » pour les sacrifices & pour le
 » service du temple, comme
 » aussi les cent talens qui nous
 » ont été apportés de la part
 » de votre majesté par André
 » & Aristée, que leur mérite
 » rend si dignes de l'affection
 » dont elle les honore. Vous
 » pouvez, Sire, vous assurer
 » qu'il n'y aura rien que nous ne
 » fassions pour vous témoigner
 » notre reconnoissance de tant
 » de graces dont il vous plaît
 » de nous combler. Nous avons
 » aussitôt offert des sacrifices à
 » Dieu pour votre majesté,
 » pour la Princesse votre sœur,
 » pour les Princes vos enfans,
 » & pour toutes les personnes
 » qui vous sont chères; & tout
 » le peuple lui a demandé dans
 » ses prières d'exaucer vos
 » vœux, de conserver votre
 » royaume en paix, & de faire
 » que cette traduction de nos
 » loix donne à votre majesté
 » toute la satisfaction qu'elle
 » sçauroit souhaiter. Nous avons
 » choisi, Sire, six hommes de

» chacune de nos tribus pour
 » vous porter ces saintes loix ;
 » & nous espérons de votre
 » bonté & de votre justice ,
 » que lorsque vous n'en aurez
 » plus besoin , il vous plaira de
 » nous les renvoyer avec ceux
 » qui vous les présenteront. »

ÉLÉAZAR , (a) *Eleazar*,
Eleazarus, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος,
 vieillard vénérable de Jérusalem,
 qui souffrit la mort sous
 la persécution d'Antiochus Épi-
 phane. Ce saint vieillard étoit
 un des principaux docteurs de
 la loi. Saint Grégoire de Na-
 zianze, & Saint Ambroise,
 après Jofephe, croient qu'il
 étoit de la race sacerdotale. Il
 fut présenté à Antiochus Epipha-
 ne, & on voulut le forcer à
 manger de la viande de pour-
 ceau, même en lui ouvrant
 la bouche par force; mais, pré-
 férant la mort à une vie qu'il ne
 pouvoit conserver que par une
 lâcheté criminelle, il alla vo-
 lontairement & de lui-même au
 supplice. Ceux qui étoient
 présens, touchés d'une injuste
 compassion, à cause de l'an-
 cienne amitié qu'ils lui por-
 toient, le prirent à part, &
 le supplièrent de trouver bon
 qu'ils lui apportassent des vian-
 des dont il étoit permis de man-
 ger, afin qu'on pût dire qu'il
 avoit obéi aux ordres du Roi,
 en mangeant des viandes du sa-
 crifice, & qu'on le garantît
 ainsi de la mort. Mais, consi-
 dérant son âge, ses cheveux

blancs, la vie innocente qu'il
 avoit menée jusqu'alors, il ré-
 pondit qu'il aimoit mieux des-
 cendre au tombeau, que de
 faire ce qu'on demandoit de
 lui; car il n'est pas digne, dit-il,
 de l'âge où nous sommes, d'user
 de cette feinte, qui seroit cause que
 plusieurs jeunes hommes, s'imagi-
 nant qu'Éléazar, à l'âge de qua-
 tre-vingt-dix-ans, auroit passé de
 la vie des Juifs à celle des Payens,
 seroient portés à l'imiter. Ainsi,
 j'attirerois sur moi une tache hon-
 teuse, & l'exécration des hommes
 sur ma vieillesse; car, quoique
 je me délivrasse des supplices dont
 je suis menacé, toutefois je ne
 pourrois éviter la main du tout-
 puissant, ni pendant ma vie, ni
 après ma mort.

À ces mots, ceux qui le con-
 duisoient au supplice, entre-
 rent tout d'un coup dans une
 grande colère contre lui, at-
 tribuant à orgueil les paro-
 les qu'il venoit de prononcer;
 & comme il étoit près de
 mourir sous les coups dont on
 l'accabloit, il jeta un grand
 soupir, & dit: Seigneur, vous
 sçavez qu'ayant pu me délivrer
 de la mort, je souffre dans mon
 corps les plus sensibles douleurs;
 mais, dans mon ame, j'ai la joie
 de mourir pour votre crainte. Il
 mourut après avoir dit ces pa-
 roles. C'est tout ce que nous
 apprend le second livre des
 Maccabées, que nous tenons
 pour canonique.

Mais Jofephe, dans le livre

(a) Maccab. L, II, c. 6. v. 18. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 688, 689.

de l'Empire de la raison; raconte la chose avec plus d'éten- due; il dit qu'Antiochus, étant venu à Jérusalem, & voyant que le peuple méprisoit ses ordonnances, monta au lieu le plus haut de la ville, accompagné des principaux de sa cour & de ses soldats en armes; & que ce Prince ayant commandé qu'on contraignît les Juifs à manger de la chair de porc, & de tout ce qui avoit été immolé aux idoles, sinon qu'on les fit mourir sur la roue; Eléazar fut le premier qui lui fut présenté. Antiochus lui parla, & essaya de lui persuader d'obéir à ses ordres; mais Eléazar lui répondit d'une manière pleine de fermeté & de sagesse, & refusa constamment de se soumettre à ses ordres impies. Aussitôt les gardes du Roi se jetterent sur Eléazar, l'entraî- nerent au lieu du supplice, le dépouillerent, lui lierent les mains derrière le dos, & le déchirerent à grands coups de fouet, pendant qu'un héraut lui crioit: *Obéissez aux ordres du Roi.* Mais, il demeura inébran- lable au milieu des coups, jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang, & par les coups dont tout son corps étoit déchiré, il tomba par terre, sans rien perdre de la vigueur de son ame. Alors, un soldat lui fenta sur le ventre, pour l'obliger à se relever; mais, il n'opposa à tout cela que son invincible patience. Quelques- uns de ses anciens amis voulu-

rent lui persuader de faire au moins semblant de manger des viandes immolées aux idoles; mais il le refusa constamment; son refus les mit en colère; ils le jetterent dans le feu, le tourmenterent avec des instrumens de fer, & lui coulerent des li- queurs puantes dans les narines. Il mourut au milieu de ces sup- plices, priant le Seigneur de recevoir son sang & sa vie, comme une victime d'expiation pour ses freres. Il souffrit envi- ron l'an du monde 3837.

Il est hors de doute d'après le second livre des Maccabées & d'après Joseph, qu'Eléazar fut tourmenté en présence d'An- tiochus Epiphane, de même que les sept freres Maccabées; mais, il n'est pas si clair si ce fut à Antioche ou à Jérusalem. L'ancien Traducteur du livre de Joseph, que nous venons de citer, dit que ce fut à An- tioche; mais le texte Grec de Joseph ne le dit pas; il sup- pose au contraire que les sept freres souffrirent à Jérusalem. Il dit la même chose au livre 12. c. 7. des Antiquités. D'au- tres prétendent que les sept freres souffrirent à Antioche; on y monroit autrefois leurs tombeaux. Quoi qu'il en soit, il paroît certain qu'Eléazar souf- frit au même lieu que les sept freres Maccabées; tous les Au- teurs qui en ont parlé, joignent son martyre à celui de ces Gé- néreux freres.

E L É A Z A R, *Eleazar*,
Eleazarus, Ελεάζαρ, Ελεάζρος,

(a) furnommé Abaron , ou Auran , le dernier des cinq fils de Mathathias , seconda ses freres nommés Maccabées & Asmonéens , pour la défense de leur religion. Dans la bataille que son frere Judas Maccabée donna vers l'an 163 avant Jesus-Christ , contre l'armée d'Antiochus Eupator , Eléazar signala son courage ; & s'apercevant qu'entre tous les Eléphans de l'armée des Syriens , il y en avoit un plus grand & plus superbement enharnaché que les autres , il crut que le Roi étoit dessus. Alors , sans considérer la grandeur du péril où il s'exposoit , il se fit jour à travers ceux qui environnoient cet animal , en tua plusieurs , mit le reste en fuite , vint jusqu'à l'éléphant , se coula sous son ventre , & le tua à coups d'épée ; mais , il fut accablé de son poids , reçut la mort en la lui donnant , & selon l'expression de Saint Ambroise , il fut enseveli sous son propre triomphe.

Dans le premier livre des Maccabées , il est dit qu'Eléazar étoit fils de Saura.

ELÉAZAR , *Eleazar* , *Elazarus* , Ελεάζαρ , Ελεάζαρος . (b) esprit turbulent & séditieux , vivoit vers l'an 108 avant J. C. Jean Hyrcan , ayant invité un jour les chefs des Pharisiens à un repas magnifique , leur fit un discours bien capable de tou-

cher des esprits raisonnables. Aussi toute l'assemblée y applaudit-elle. Eléazar seul se levant , prit la parole , & lui dit. » Puisque vous souhaitez qu'on » vous dise la vérité librement , » si vous voulez montrer que » vous êtes juste , quittez la » souveraine sacrificature , & » contentez-vous du gouvernement civil. « Jean Hyrcan surpris lui demanda quelles raisons il avoit de lui donner ce conseil. Eléazar répliqua qu'on sçavoit , sur le témoignage de personnes âgées & dignes de foi , que sa mere étoit une captive ; & qu'en qualité de fils d'une étrangère , il étoit incapable par la loi de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable , Eléazar auroit eu raison , car la loi étoit expresse sur cet article ; mais , c'étoit une fausse supposition , & une pure calomnie , & tous les assistants blâmèrent extrêmement celui qui l'avoit avancée , & en marquerent fortement leur indignation.

ELÉAZAR , *Eleazar* , *Eleazarus* , Ελεάζαρ , Ελεάζαρος , célèbre magicien , dont parle Joseph , & qu'il dit avoir vu. Il sembloit délivrer les possédés de l'esprit malin par ses charmes & par ses enchantemens. Il attachoit , dit-on , au nez du possédé , un anneau où étoit enchassée une racine dont le roi Salomon se servoit à cet usage ;

(a) Maccab. L. I. c. 6. v. 43. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XII. p. 420. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 162.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 453. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 218 , 219.

& dès que le démon l'avoit flairée, il jettoit le possédé par terre & l'abandonnoit. Il récitoit ensuite les mêmes paroles que Salomon avoit laissées par écrit; & en faisant mention de ce Prince, il défendoit au démon de revenir dans le corps du possédé. Il en avoit fait l'expérience en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils & de plusieurs capitaines & soldats. Mais, pour faire encore mieux voir l'effet de ses conjurations, il remplissoit une cruche d'eau, & commandoit au démon de la jeter par terre, afin que l'on connût par ce signe qu'il avoit abandonné le possédé, & il obéissoit.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (a) fils de Bœtus. L'Ethnarque Archélaüs, après son retour de Rome, l'établit souverain sacrificateur des Juifs. Il fut le soixante-cinquième depuis Aaron, & le troisième après la naissance du Sauveur. Il succéda à son frere Joazar, & n'exerça cette charge que trois ans, ayant été obligé de la remettre à Jesus, fils de Sié ou Sias.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (b) fils d'Ananus, fut honoré de la dignité de souverain sacrificateur des Juifs, par Valerius Gratus, gouverneur de Judée, qui l'ôta à Ismaël, fils de Pha-

büs. Il ne la garda qu'une année; il en fut dépossédé, & la remit à Simon, fils de Camith, l'an de Jesus-Christ 18. Il fut le soixante-neuvième souverain sacrificateur, & le septième après la naissance du Messie.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (c) Juif de la ville de Babylone, d'une taille gigantesque, puisqu'on dit qu'il avoit sept coudées de haut, qui font dix pieds & demi. Artabane, roi des Parthes, le donna à l'empereur Tibere.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (d) Juif zélé & très-instruit des choses de sa religion. Ayant appris qu'Izate, roi des Adiabéniens, avoit embrassé la religion des Juifs, sans avoir reçu la circoncision, il lui dit librement: » Ignorez-vous, Prince, » quelle est l'injure que vous » faites à la loi, & par la loi » à Dieu même? Croyez-vous » donc qu'il fût de sçavoir » ses commandemens sans les » pratiquer? Et voulez-vous » toujours demeurer incirccon- » cis? Que si vous ne sçavez » pas encore que la loi ordonne » de se faire circoncire, lisez- » là, & vous y verrez que l'on » ne peut y manquer sans im- » piété. « Le Roi fut si touché de ces paroles, que sans différer davantage, il se retira dans une

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XV. p. 613.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII. p. 619.

(c) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVIII.

p. 625.

(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XX. p. 685, 686.

chambre, envoya chercher un chirurgien & se fit circoncire, quoiqu'il fût dans un âge à ne pouvoir souffrir une telle opération, sans exposer sa vie.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (a) fils de Dinéus, de la province de Galilée, étoit un insigne voleur, qui ravageoit & désoloit entièrement les bourgs des Samaritains par ses voleries & ses brigandages. Il leur fit encore de plus grands maux lorsqu'il fut élu chef du parti de ceux de sa nation contre ceux de Samarie, dans la guerre qu'ils se firent les uns contre les autres, pour les raisons que nous allons dire. Les Juifs de la Galilée, qui alloient à Jérusalem les jours des fêtes solennelles, avoient coutume de passer par les terres des Samaritains. Quelques Galiléens entrèrent en contestation avec les habitans de Naïs, qui étoit un village qui en dépendoit, & qui étoit situé dans le grand champ. La querelle s'échauffa si fort, que plusieurs y furent tués. Les principaux de Galilée en portèrent leurs plaintes au Gouverneur Cumanus, pour en avoir justice. Mais, comme il avoit été prévenu par les Samaritains, & gagné par leur argent, ils n'en reçurent aucune satisfaction. Un procédé si déraisonnable les irrita au point, qu'ils résolurent de se faire justice par les armes,

disant que la servitude étoit assez rude par elle-même, sans que les injustices & les outrages la rendissent encore plus insupportable. Comme ils n'avoient point de chef, ils appelèrent Eléazar, fils de Dinéus, qui se mit à leur tête avec ses troupes, attaqua par plusieurs fois les Samaritains, les battit & les pilla; & si Cumanus ne se fût mis en marche avec sa cavalerie de Sébaste, quatre cohortes, & grand nombre de ceux qu'il favorisoit, le mal auroit été beaucoup plus grand. Cumanus tua plusieurs Galiléens, prit Eléazar, & le fit mourir.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (b) fils d'Ananias, grand sacrificateur des Juifs, étoit un homme fort téméraire & fort insolent. Il se mit à la tête d'une compagnie de gens aussi méchans que lui, se saisit des portes du temple de Jérusalem, & dit tout haut, qu'il ne falloit recevoir de présens ni d'offrandes que de ceux de sa nation, & nullement des étrangers, ce qui étoit directement contraire à l'ancienne coutume. Les autres sacrificateurs, les anciens, les grands de Jérusalem, & tous ceux qui avoient du zèle pour la gloire de Dieu, & de l'amour pour la conservation du peuple, virent bien que tout cela ne se faisoit que pour choquer les

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XX. p. 691. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 219.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. pag. 809, 810. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 283. & suiv.

Romains, & allumer le feu d'une guerre civile, qui ne pourroit s'éteindre que dans leur sang. Ils s'y opposèrent par leurs remontrances, par leurs prières, & enfin par la force. Tout cela fut inutile, il en fallut passer par-là, & Eléazar continua dans cette pratique jusqu'à l'entière ruine du temple.

Manahem, qui étoit devenu le chef des factieux, étoit enflé d'un orgueil qui le rendoit insupportable; & Eléazar regardoit d'un œil jaloux un faste qui l'obscurcissoit. Celui-ci exhorta ses amis à secouer un joug honteux; & lorsque Manahem entroit au temple environné de ses gardes, Eléazar suivit aussi d'un gros de gens armés l'attaqua subitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyoit en détruisant le tyran détruire la tyrannie. La troupe de Manahem fut accablée sous le nombre. Plusieurs demeurèrent sur la place; Manahem lui-même fut pris, & on le fit mourir dans les supplices.

Le peuple ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils s'étoient trompé dans ses espérances. Ceux qui avoient tué Manahem, ne vouloient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir seuls le commandement. Ainsi, quoique le très-grand nombre des citoyens les suppliât de ne point pousser les Romains qui s'étoient renfermés dans trois

touts, ils n'en furent que plus ardens à les assaillir avec furie; & en peu de tems, ils les réduisirent à se trouver heureux, s'ils pouvoient obtenir la vie sauve, & la liberté de sortir de Jérusalem. Métilius commandant de ces troupes assiégées, en fit la proposition, qui fut reçue avidement par des ennemis perfides, & résolus de ne point tenir ce qu'ils promettoient. En effet, les Romains étant sortis de leurs tours sur la foi jurée, & ayant quitté, suivant la convention, leurs boucliers & leurs épées, Eléazar & les siens se jetterent sur eux, & les massacrèrent tous, hors Métilius, qui promit de se faire Juif, jusqu'à souffrir la circoncision.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (a) fils de Jaïre, étoit parent de ce Manahem, dont il est parlé dans l'article précédent. Voyant que son parent étoit pris, & sur le point d'être puni comme il le méritoit, il se retira à Masada, où, par le moyen de cette place, il exerça sa tyrannie. On croit avec quelque fondement que c'est le même qui suit.

ELÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (b) petit-fils de Judas le Galiléen, & chef des Sicaires. Après la ruine de Jérusalem, il se jeta dans Masada, où il fut assiégé par Flavius Silva. Quoique vi-

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 213. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 386.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. L. VII. p.

986. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 492. & suiv.

vement pressé, Eléazar ne pensoit, ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ses gens. Déterminé depuis long-tems à une résolution qu'il regardoit comme plus digne de son courage, sa ressource étoit la mort volontaire, & le carnage de tous ceux qui se trouvoient enfermés dans Masada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de son funeste dessein, il assemble les plus braves, & il leur représente que depuis long-tems résolu à périr plutôt que de reconnoître aucun autre maître que Dieu seul, le tems est venu pour eux de vérifier par les effets une si noble façon de penser. » Nous avons » jusqu'ici, ajoûta-t-il, rejeté » té avec indignation une servitude exempte de danger. » Quelle honte ne seroit-ce » pas à nous d'accepter maintenant avec la servitude les » supplices cruels, que nous » devons attendre des Romains, si nous tombons » vivans sous leur pouvoir ? » Profitons plutôt de la grace » que Dieu nous accorde d'être » les maîtres de notre sort. » Il nous prive de tout moyen » de conserver en même tems » notre liberté ; sa juste colère » contre toute la nation, se » manifeste par les rigueurs » que nous éprouvons depuis » plusieurs années. Nous n'avons pas néanmoins lieu de » nous plaindre, non seulement par ce que nous sommes » coupables, mais parce qu'il

» nous laisse encore une porte » pour prévenir la captivité. » Saisissons l'ouverture que » nous offre la bonté divine. » Qu'une mort honorable & » procurée par des mains amies » préserve nos femmes des » outrages que leur préparent » d'insolens vainqueurs, & » nos enfans de la servitude. » Rendons-nous ensuite ce » noble service les uns aux » autres, persuadés que la liberté conservée jusqu'au dernier soupir est pour des gens » de cœur le plus glorieux » tombeau. Mais auparavant, » frustrons l'avidité de nos ennemis en détruisant par le feu » tout ce qui pourroit devenir » leur proie. Ne laissons subsister que les vivres, qui » nous serviront de témoignage » qu'une résolution généreuse, » & non la nécessité de la faim, » aura terminé nos jours. »

Ce discours d'Eléazar ne fut pas reçu d'une même sorte de tous ceux qui l'entendirent ; les uns en furent si touchés qu'ils brûloient d'impatience de finir leurs jours par une mort qui leur paroissoit si glorieuse ; mais, d'autres, étonnés par la compassion qu'ils avoient de leurs femmes, de leurs enfans, & d'eux-mêmes, s'entrecardoient, & faisoient assez connoître par leurs larmes qu'ils n'étoient pas de ce sentiment. Eléazar, craignant que leur foiblesse n'amollit le cœur de ceux qui témoignaient avec tant de courage d'approuver

sa proposition , reprit son discours avec encore plus de force ; & il fit une telle impression sur les esprits , que tous l'interrompirent pour le presser d'en venir à l'exécution. Ils étoient si transportés de fureur qu'ils ne pensoient qu'à se pré-venir les uns les autres. La mort de leurs femmes , de leurs enfans , & la leur propre paroïssoit la chose du monde non seulement la plus généreuse , mais la plus désirable ; & leur seule appréhension étoit que quelqu'un d'eux ne survécût. Un si violent mouvement ne se ralentit point , mais continua avec la même chaleur jusques à la fin , parce qu'ils étoient persuadés que c'étoit le plus grand témoignage d'affection , qu'ils pouvoient donner aux personnes qu'ils aimoient le plus. Ils embrassèrent leurs femmes & leurs enfans , leur dirent en fondant en pleurs les derniers adieux , leur donnerent les derniers baisers ; & comme s'ils eussent ensuite emprunté des mains étrangères , ils exécutèrent cette funeste résolution , en leur représentant la nécessité qui les contraignoit de s'arracher ainsi le cœur à eux-mêmes en leur arrachant la vie pour les délivrer des outrages que leur auroient fait souffrir leurs ennemis. Il ne s'en trouva pas un seul qui se sentit affoibli dans une action si tragique , tous tuerent leurs femmes & leurs enfans ; & dans la persuasion où ils étoient que l'état

où ils se trouvoient réduits les y obligeoit , ils considéroient cet horrible carnage comme le moindre des maux qu'ils devoient appréhender. Mais , ils ne l'eurent pas plutôt achevé , que la douleur de s'y être vus contraints leur étant insupportable , & croyant ne pouvoir , sans manquer à ce qu'ils devoient à des personnes qui leur étoient si chères , leur survivre d'un moment , ils coururent assembler tout ce qu'ils avoient de biens , y mirent le feu , & tirent au sort dix d'entr'eux qui furent ordonnés pour tuer les autres. Alors chacun se rangea auprès des corps morts de ses plus proches , & en les tenant embrassés présentèrent la gorge à ceux qui avoient été choisis pour un ministère si effroyable. Ils s'en acquitterent sans témoigner d'en avoir la moindre horreur , jetterent ensuite encore le sort afin que celui sur qui il tomberoit tuât les autres , & les neuf qui devoient être tués s'offrirent à la mort avec la même constance que les premiers. Celui qui resta seul après avoir regardé de tous côtés pour voir s'il n'y en avoit point quelqu'un qui eût besoin de son assistance pour être délivré de ce qui lui restoit de vie , & reconnu que tous étoient morts , mit le feu dans le palais , & s'étant approché des corps de ses proches , acheva par un coup qu'il se donna de son épée cette sanglante tragédie. Ainsi ils périrent dans la créance que de

tout ce qu'ils étoient il n'en tomberoit pas une seule personne sous la puissance des Romains. Mais, une vieille femme, & une cousine d'Éléazar qui étoit très-sage & très-habile, s'étoient avec cinq jeunes enfans cachées dans les aqueducs; & le nombre des morts, y compris les femmes & les enfans, fut de neuf-cens soixante. Cette action se passa le quinzième jour du mois d'Avril, de l'an de Jesus-Christ 72.

Le lendemain dès la pointe du jour les Romains firent des ponts avec des échelles pour aller à l'assaut; personne ne paroissant, mais le feu étant la seule chose qui faisoit du bruit, ils ne pouvoient s'imaginer la cause de ce grand silence. Ils firent jouer le bélier, & jetterent de grands cris pour voir si quelqu'un ne répondroit point. Aussitôt ces deux femmes sortirent des aqueducs & leur rapportèrent tout ce qui s'étoit passé. Ils eurent peine à y ajouter foi, tant une action si extraordinaire leur paroissoit incroyable, travaillèrent à éteindre le feu, & arrivèrent jusques au palais. Alors voyant cette grande quantité de morts, au lieu de s'en réjouir en les considérant comme ennemis, ils ne pouvoient se lasser d'admirer que par un si grand mépris de la mort tant de gens eussent pris & exécuté une si étrange résolution.

ÉLÉAZAR, *Eleazar*, *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, (a) fils d'un certain Simon. Quoiqu'il se fût enrichi des dépouilles des Romains, qu'il eût pris l'argent qui appartenoit à Cestius, & qu'il eût beaucoup tiré du trésor public; néanmoins parce que l'on voyoit qu'il aspirait à la tyrannie & se servoit comme de gardes de ceux qui lui étoient les plus affidés, on ne lui donna aucune charge. Mais, il gagna peu à peu de telle sorte le peuple par son adresse & par la manière dont il se servit de son bien, qu'il lui persuada de lui obéir en tout. C'est sous ses ordres que les Zélateurs s'étoient emparés du temple, & qu'ils y avoient soutenu un siège contre le pontife Ananus. Ils s'étoient toujours depuis conduits par ses conseils, & il jouissoit dans ce parti de l'autorité de chef, jusqu'à ce que Jean de Giscala fut venu s'y associer. Celui-ci, effaçant totalement Eléazar, lui fit perdre son crédit parmi les Zélateurs, & prit sur eux toute l'autorité.

Mais, Eléazar, aussi ambitieux que Jean de Giscala, quoiqu'il eût moins de talens & de ressource, souffroit avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la première place. Mais, cachant avec soin ces sentimens, il ne montrait que de l'indignation contre un tyran

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. pag. 822. Tacit. Hist. L. V. c. 12. Crév. Hist. des Emp. T. III, p. 391, 392, 435.

cruel & détestable. Il gagna par ses discours quelques chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du temple, qui étoit plus élevée que le reste. Au moyen de la continuation des sacrifices, des libations & de tout le culte, ils jouissoient de l'abondance, parce que n'ayant aucun respect pour les loix ni pour les choses saintes, ils tournoient à leur usage & les offrandes & les prémices.

Cette troupe ayant ouvert les portes du temple pour la solennité de Pâques, qui arriva en ce tems-là, Jean de Giscale mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des siens armés secrètement sous leurs robes. Ils se glissèrent ainsi sans être reconnus; & dès qu'ils furent entrés, ils ôtèrent leurs habillemens de dessus, & montrèrent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune distinction; & il n'eut d'autre ressource que de se serrer & de s'entasser autour de l'autel & du Lieu saint. Les Zélateurs, qui sçavoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allèrent se cacher dans les souterrains. Les partisans de Jean de Giscale ne trouverent donc aucune résistance; & après le premier moment de tumulte & de désordre, dont furent les

victimes ceux qui avoient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeurèrent maîtres de la place. Jean de Giscale satisfait de sa conquête, laissa sortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à se joindre à lui en le reconnoissant pour chef. Ils y consentirent, & Eléazar continua de commander cette troupe, mais sous les ordres de Jean de Giscale.

ELÉAZAR, *Eleazar, Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος. (a) On lit dans Joseph que pendant la guerre des Juifs contre les Romains, on choisit pour commander les gens de guerre dans l'Idumée Jésus, fils de Sapphas, l'un des grands sacrificateurs, & Eléazar, fils du nouveau grand sacrificateur. Il y en a qui font cet Eléazar, fils de Matthias fils de Théophile.

ELÉAZAR, *Eleazar, Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος, capitaine de l'armée de Simon, fils de Gioras, qui alla au château d'Hérodion, pour persuader à la garnison de remettre cette forteresse entre les mains de Simon; mais, il n'eut pas plutôt déclaré sa commission, qu'on se mit en état de le tuer; & comme les portes étoient fermées, & qu'il ne pouvoit s'enfuir, il se jeta d'une fenêtre en bas, où il se brisa tout le corps, & mourut sur le champ.

ELÉAZAR, *Eleazar*, (b) *Eleazarus*, Ε'λεάζαρ, Ε'λεάζαρος,

(a) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 822.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. L. VII.

pag. 982, 983. Crév. Hist. des Emp. T. III, p. 490, 491.

jeune officier très-brave, qui, après la ruine de Jérusalem & du temple, se retira dans le château de Machéron, où il soutint avec une valeur incroyable le siège contre Lucilius Bassus. Il étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer; toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que dans une de ces occasions, tous étant rentrés, Eléazar, plein de confiance, demeura quelque tems hors de la porte, s'entretenant d'en bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment, & s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Lucilius Bassus ordonna sur le champ qu'on le dépouillât, & qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce spectacle excita les larmes & les gémissemens des assiégés, de qui Eléazar étoit estimé & chéri, & parmi lesquels il avoit une nombreuse & honorable parenté. Lucilius Bassus, voulant tirer avantage de cette disposition des esprits, fit planter une croix comme pour y attacher sur le champ son prisonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de

voir crucifier Eléazar sous leurs yeux. Sensibles par eux-mêmes, & attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjuroit de lui épargner une mort infâme & cruelle, ils députèrent au général Romain, offrant de lui rendre la place, s'il vouloit leur remettre Eléazar, & leur accorder toute liberté de se retirer. Lucilius Bassus accepta leur offre, & la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre.

ELEAZAR, *Eleazar, Eleazarus*, Ελεάζαρ, Ελεάζαρος, (a) fils de Saméus, fit une action extraordinaire de valeur pendant le siège de Jotapate. Il jeta avec tant de violence une très-grosse pierre sur la tête du bélier des Romains, qu'il la rompit, sauta ensuite en bas au milieu des ennemis, prit cette tête avec une hardiesse inconcevable & la porta jusques au pied du mur, où n'étant point armé il fut blessé de cinq coups de flèches; mais, rien n'étant capable de l'étonner, il remonta sur le mur & y demeura exposé à la vue de tout le monde, chacun admirant son courage, jusqu'à ce que la douleur de ses plaies le fit tomber avec cette tête de bélier, qu'il ne voulut jamais quitter.

ELECTE, *Electa*, Ελεκτή, (b) étoit, à ce que l'on croit, une dame de qualité, à qui saint Jean l'Évangéliste adresse sa se-

(a) Joseph. de Bell. Judaic. L. III. p. 844.

(b) Joann. Epist. 2. v. 1.

conde Epître. Elle demouroit aux environs d'Éphese, & saint Jean lui écrit, & à ses enfans, pour les précautionner contre les Hérétiques de ce tems-là, qui nioient la divinité de Jesus-Christ & la vérité de son incarnation.

Quelques-uns croient que le nom d'Electe, qui signifie choisie, n'est pas un nom propre, mais une épithete honorable donnée à cette dame, dont le nom propre n'est pas exprimé dans l'Epître de saint Jean. D'autres veulent que son nom propre soit Kyria; d'autres, que ce ne soit point à une personne, mais à une Eglise entière que l'Epître est adressée. S. Clément d'Alexandrie, dans son commentaire sur les Epîtres canoniques, dit qu'Electe étoit une dame de Babylone, à qui saint Jean écrivoit.

ELECTE, *Electa*, Ε'λεκτή. (a) Saint Jean salue Electe, dont nous venons de parler, au nom de sa sœur Electe, & de ses fils. Ce qui est aussi embarrassant que ce que nous venons de voir de la première Electe. On ne sçait si celle-ci est une dame, ou une Eglise.

ELECTRA, *Electra*, Η'λέκτρα, (b) petite ville du Péloponnèse, située dans la Messénie sur la route d'Andanie à Cyparissie. Elle étoit traversée par deux fleuves, l'un de même nom que

la ville, l'autre nommé le Cœus. Ces noms peuvent se rapporter à Electre, fille d'Atlas, & à Cœus le pere de Latone, si l'on n'aime mieux dire que c'étoient les noms de quelques héros du pais. Au-delà d'Electre étoit la fontaine Achéa, & l'on y apercevoit quelques restes de l'ancienne ville de Dorium, où Homère nous apprend que Thamyris perdit la vue pour s'être glorifié de chanter mieux que les muses.

ELECTRA, *Electra*, Η'λέκτρα, fleuve. Voyez l'article précédent.

ELECTRE, *Electra*, Η'λέκτρα, (c) l'une des Atlantides, c'est-à-dire, fille d'Atlas, fut, selon virgile, mere de Dardanus, qui fonda la ville de Troye. Ce n'est point une fiction du Poète, qui s'appuie toujours sur l'Histoire ou sur la tradition. En effet, Denys d'Halicarnasse dit qu'Electre, fille d'Atlas, fut mere de Dardanus.

Le nom de la petite ville d'Electra dans la Messénie, peut, selon Pausanias, se rapporter à Electre, fille d'Atlas.

ELECTRE, *Electra*, Η'λέκτρα, (d) fille d'Agamemnon, & sœur d'Oreste. Lorsque son pere partit pour le siege de Troye, il la confia elle, son frere & leur mere Clytemnestre aux soins d'Egisthe son cousin. Celui-ci ayant conçu une forte pas-

(a) Joann. Epist. 2. v. 13.

(b) Paus. p. 279.

(c) Virg. Æneid. L. VIII. v. 135. & seq. Paus. p. 279. Myth. par M. l'Abb.

Ban. T. III. p. 452, 453.

(d) Paus. p. 114. Myth. par M. l'Abb.

Ban. Tom. VII. pag. 316. & suiv.

tion pour Clytemnestre ; cette Princeſſe ne réſiſta point à ſes ſollicitations ; & le jeune Oreſte auroit été la victime de cette malheureuſe intrigue , ſi ſa ſœur Electre n'eût fait ſecrètement retirer chez ſon oncle Strophius roi de Phocide , qui avoit épouſé la ſœur d'Agamemnon. Pour Electre elle-même , Egifthe la maria à un homme de baſſe naiſſance , pour n'avoir rien à craindre de ſon reſſentiment. Cependant , Agamemnon revint du ſiège de Troie ; mais , il fut tué avec tous ceux qu'il en avoit ramenés. Oreſte , quelques années après , forma le deſſein de venger la mort de ſon père ; & ayant pour cela levé quelques troupes , il ſortit de la cour de Strophius avec Pylade , entra ſecrètement dans Mycenes , & ſe cacha chez ſa ſœur Electre. Celle-ci fit d'abord courir dans Mycenes le faux bruit de la mort d'Oreſte , dont Egifthe & Clytemneſtre eurent tant de joie , qu'ils allèrent incontinent dans le temple d'Apollon pour rendre grâces aux dieux de cette agréable nouvelle. Oreſte , y étant entré avec ſes ſoldats , & ayant fait arrêter les gardes , tua de ſa propre main ſa mère & ſon malheureux amant. Dans la ſuite , Electre épouſa Pylade , dont ſelon Hellanicus , cité par Pau-

ſanias , elle eut deux enfans , ſçavoir , Strophius & Médon.

Homère nomme cette princeſſe Laodice ; ſur quoi les Commentateurs remarquent que le ſurnom d'Electre ne lui fut donné que pour marquer qu'elle n'avoit été mariée que fort tard ; il y a même apparence qu'il ne lui fut donné que longtemps après par les Poètes tragiques , & qu'Homère ne l'a jamais connu.

ELECTRE , *Electra* , Η'έκ-
τρα , (a) fille de l'Océan & de
Téthys , épouſa Thaumās , dont
elle eut Iris & les Harpyes
Aëlle & Ocypete.

ELECTRE , *Electra* , Η'έκ-
τρα , (b) ſœur de Cadmus , donna
ſon nom à une des portes de
Thebes.

ELECTRE , *Electra* , Η'έκ-
τρα , (c) l'une des femmes d'Hé-
lene , étoit représentée à Del-
phes , attachant la chaufſure à
cette Princeſſe.

Il y eut une des filles d'Œdi-
pe , qui porta le nom d'Electre ;
elle étoit ſœur d'Antigone.

ELECTREI NUMMI. (d)
Alexandre Sévère , qui fit faire
des médailles d'or d'Alexandre
le Grand , dont il vouloit ho-
norer la mémoire , en fit faire
auſſi d'Ambre , *Electreos Num-
mos*.

ELECTRIDES , *Electridæ* ,
Η'έκτριδαι , (e) iſle de l'Ilyrie ,

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.
I. p. 196.

(b) Pauſ. p. 555 , 558.

(c) Pauſ. p. 658.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. pag. 162.

(e) Plin. T. I. p. 181. Strab. p. 215.
Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell.
Lett. Tom. XII. pag. 106.

située près des Absyrtides, selon Scymnus & Pline. Ce dernier n'en parle que sur le rapport des Grecs, qui les avoient nommées ainsi, parce qu'ils croyoient qu'il y croissoit de l'Ambre; & il n'en parle, que pour marquer le peu de fonds que l'on peut faire sur ce que disent les Grecs; puisque, dit-il, on n'a jamais sçu quelles isles ils ont désignées par ce nom. Strabon se moque aussi de ces isles Electrides du golfe Adriatique, que l'on plaçoit, selon lui, devant le Pô.

Les Argonautes, si nous en croyons Apollonius de Rhodes, relâcherent par le conseil d'Orphée dans l'isle Electride; mais, comme il ne raconte aucune aventure à ce sujet, cette circonstance ne nous rend pas plus sçavans sur le fait de cette isle.

ELECTRIDES, *Electridæ*, Ἠλεκτρίδαι, (a) isles de la mer de Germanie, selon le même Plinè. Cet Auteur, ayant parlé de quelques isles qui sont au couchant de la Grande Bretagne, dit qu'à l'opposite, vers la mer de Germanie, sont épar- ses les Gleffaries, que les Grecs modernes ont nommées Electrides, parce que l'Ambre, appelé en Grec Ἠλεκτρον, en Latin *Electrum*, y naît ou s'y trouve au bord de la mer. Ortelius a soupçonné que ce que pou- voit être les isles de Hetland, Schetland & Fare, qui sont au

nord de l'Ecosse, & comme à l'opposite de l'isle de la Grande Bretagne. Le P. Hardouin explique autrement ce mot à l'opposite, & prétend que Pline venant de parler de plusieurs isles situées à l'ouest de cette isle, le mot à l'opposite s'y rapporte, & signifie des isles situées à l'orient, dans la mer de Germanie, c'est-à-dire, dans cette partie de la mer Baltique, qui baigne l'Allemagne au nord, & où sont les isles d'Æland & de Gotland. Cellarius semble partager le différend par la moitié, & reconnoître deux sortes d'isles Electrides, les Orientales, dans la mer Baltique, & les Occidentales, à l'opposite des isles Britanniques, si pourtant elles existent, ajoute-t-il, *sicubi sunt*.

On sçait que les Anciens ne connoissoient presque point tout ce qui est au-delà de l'Elbe. Cela se voit par le témoignage de Strabon. Tacite est le premier d'entr'eux, qui nous en ait donné quelque connoissance un peu distincte; encore, ne l'est-elle pas assez, pour nous déterminer la plupart du tems.

ELECTRYON, *Electryon*, Ἠλεκτρίων, (b) fils de Persée & d'Andromède, épousa sa niece Anaxo, fille d'Alcée. D'autres nomment Eurymède la femme d'Electryon. Quoi qu'il en soit, de ce mariage naquit Alcmenè, qui fut mere d'Hercule.

(a) Plin. T. I. p. 223.

(b) Diod. Sicul. pag. 151. Myth. par

M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 51. Tom. VII. p. 3. & suiv.

Après la mort de Mestor, qui étoit aussi fils de Persée & d'Andromède, Electryon envahit sa part du royaume de Mycenes. Ses petits neveux étant venus dans la suite la redemander, ce Prince refusa de les satisfaire; ce qui fut cause qu'ils ravagerent les campagnes, & emmenèrent ses troupeaux. Les fils d'Electryon rassemblèrent leurs troupes, & leur ayant livré un combat, les uns & les autres y perdirent la vie. Lycimnius, fils naturel d'Electryon, Prince encore fort jeune, resta seul pour en porter la nouvelle à son pere. Le roi de Mycenes, avant que d'entreprendre de venger la mort de ses enfans, laissa le gouvernement de son royaume, avec sa fille Alcmené, à Amphitryon son neveu, lui promettant de la lui donner en mariage à son retour. Comme il revenoit victorieux, & ramenoit ses vaches, Amphitryon voulut en arrêter une qui s'étoit échappée, & jetta après elle sa massue qui tomba sur Electryon & le tua. Ce meurtre, quoiqu'involontaire, fit perdre à ce jeune Prince le royaume de Mycenes; car, Sthénéus, frere du défunt, profitant de la haine publique que cet accident avoit attirée sur Amphitryon, le chassa de tout le pais des Argiens, & se rendit maître de Mycenes, où son fils Euryf-

thée regna après lui.

ELECTRYON, *Electryon*, *Ἠλεκτρυών*, (a) fils d'Itonus, & petit-fils de Bœotus, fut pere de Leitus.

ELECTRYONE, *Electryone*, fille du Soleil & de la nymphe de Rhodes, eut pour sœurs les Héliades. Étant morte pendant sa virginité, elle reçut de la part des Rhodiens, des honneurs héroïques.

ÉLÉE, *Elea*, *Ἠλεα*, nom donné par quelques Auteurs à la province d'Élide. Voyez Élide.

ÉLÉE, *Elea*, *Ἠλεα*, (b) ville maritime de l'Asie mineure, dans l'Éolide. Étienne de Byzance dit que ceux de Pergame y avoient leurs vaisseaux; qu'elle s'appelloit anciennement Cidanis, & qu'elle avoit été bâtie par Mnesthée; mais, il lui associe les Athéniens qui partirent avec lui pour le siège de Troie. Ce Géographe y met un port & une rade pour les vaisseaux, & ajoute que cette ville appartenoit aux Rois du nom d'Attale. On blâme Frontin de l'avoir appelée *Calia*. Elle étoit à quelque distance & en deçà de l'embouchure du Caïcus.

Thersandre ayant été tué par Téléphus dans un combat naval, où il s'étoit extrêmement distingué, on lui éleva un monument dans la ville d'Élée; & l'on voyoit encore du tems de

(a) Diod. Sicul. p. 188.

(b) Strab. pag. 622. Pom. Mel. p. 80. Plin. T. I. p. 281, 283. Ptolem. L. V.

c. 2. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 18. Pauf. p. 551. Plut. T. I. p. 750.

Paufanias , dans la place publique de cette ville , une tombe de pierre exposée à l'air , sur laquelle les habitans alloient tous les ans honorer sa mémoire.

ÉLÉE , *Elæa* , Ε'λα'α , ville de Phénicie entre Tyr & Sidon , selon Étienne de Byzance ; c'est apparemment la même que Denys le Périégète nomme Elais , qu'il place aussi dans le voisinage de ces villes , aussi bien que Priscien & Aviénus , ses traducteurs Latins.

ÉLÉE , *Elea* , Ε'λέα , ville d'Italie , appelée par d'autres Vélie. Voyez Vélie.

Il y a eu plusieurs autres lieux qui ont porté le nom d'Élée , qui en Grec veut dire un olivier. Cet arbre se trouvoit sans doute en abondance dans ces lieux-là , puisqu'ils en avoient pris le nom.

ÉLÉEN , *Eleus* , Α'λειός , surnom de Jupiter , pris d'un temple très-riche , que ce dieu avoit à Elis dans le Péloponnèse.

ÉLÉENS , *Elei* , Η'λειοι , nom commun aux habitans de l'Élide en général , & en particulier aux habitans d'Élis , capitale de l'Élide. Il est important de faire attention à cette distinction dans la lecture des Auteurs anciens.

ELEGIAQUE , *Elegiacus* , terme qui se dit de ce qui appartient à l'Élégie , & s'appli-

que plus particulièrement à l'espèce de vers qui entroient dans l'élégie des Anciens , & qui consistoient en une suite de distiques formés d'un hexamètre & d'un pentamètre.

Cette forme de vers a été en usage de très-bonne heure dans les Élégies. Mais , on en ignore l'Auteur. Voyez Élégie.

ÉLÉGIE , *Elegia* , Ε'λέγεια , (a) ville d'Arménie , située sur l'Euphrate , selon Étienne de Byzance. Ortélius impute à cet ancien Géographe d'en avoir fait une contrée ; Berkelius traduit beaucoup mieux le χωρίον de cet Auteur par *oppidulum* , bourgade. Pline dit qu'elle étoit dans l'Arménie , au lieu où l'Euphrate rencontre le mont Taurus. Ce nom se trouve diversément écrit dans les anciennes éditions de Plinè & de Solin , *Elegea* , *Eulegea* , *Eligea* , *Eligia*. Xiphilin dit que la ville *Eligia* , fut prise par Trajan.

Un jour , Sévérien étant venu camper près d'Élégie , y fut investi par l'armée des Parthes , que commandoit Osroès. Il y souffrit lui & ses gens , pendant trois jours les horreurs d'une faim cruelle ; & ne voulant point se rendre , il fut taillé en pièces avec toutes les troupes qu'il avoit amenées.

ÉLÉGIE , *Elegia* , (b) espèce de poésie qui s'emploie ordinairement dans les sujets tristes & plaintifs. Nous ajoutons ordi-

(a) Plin. T. I. p. 267. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 238 , 382.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. &

Bell. Lett. Tom. VI. p. 277. & suiv. T. VII. p. 335. & suiv. T. XVI. p. 399. & suiv.

nairement , parce que l'Élégie ne se borne pas uniquement aux objets lugubres , comme on le verra ci-après.

On a vu dans tous les tems des génies du premier ordre faire leurs délices de ce genre de poésie. Sans parler de Mimnerme , de Philétas , de Callimaque , & de tant d'autres Anciens qui ont été , pour le dire ainsi , Élégiques de profession , Euripide & Sophocle ne crurent point , en s'y appliquant , déshonorer les lauriers qu'ils avoient cueillis sur la scène.

Entre les Poètes modernes , il en est peu qui ne se soient exercés sur ce même genre ; & plusieurs s'y sont consacrés par choix & par inclination.

Nous nous bornerons dans cet article à faire connoître l'origine & le caractère de l'Élégie ; mais , nous rechercherons auparavant l'étymologie de ce mot. Nous ne dirons rien de d'après M. l'abbé Souchay.

I.

De l'étymologie du mot Élégie.

Les Grammairiens , moins heureux d'ordinaire que féconds en étymologies , rapportent différentes origines du terme d'Élégie. Diomède le fait venir de *εὐλογεῖν* , louer , & fonde son opinion sur le premier usage de ce poëme destiné , comme il le pense , à faire l'Éloge des morts. Ceux-ci tirent le mot d'Élégie du verbe *ἐλεγεῖν* , être en démençe , être en fureur ; ceux-là , de *ἐλεεῖν* ,

avoir compassion , ou d'*ἐλεονέγειν* , se plaindre d'une manière qui excite la pitié , ou du mot *ἐλεεῦ* , qui , selon eux , faisoit le refrain ordinaire de ces chansons tendres & plaintives , que les amans chantoient pendant la nuit à la porte de leurs maîtresses ; d'autres encore , cités par Scaliger , dérivent ce terme de celui d'*ἐλεός* , oiseau nocturne , & qu'à cause de son cri lugubre , les Latins appelleroient *Ulula*.

Mais , sans insister davantage sur ces sortes d'étymologies , qui étant purement arbitraires , pourroient se multiplier à l'infini ; nous adopterons avec Vossius , celle de Didyme , comme la plus simple & la plus propre à faire connoître la nature de l'Élégie. Ce mot donc , selon Didyme , vient de *ἐλεεῖν* , dire hélas ; & l'Élégie fut ainsi nommée , parce qu'elle étoit remplie de l'exclamation lugubre *ἐλε* , si familière aux Poètes tragiques , & qui échappe naturellement aux personnes affligées. Ovide semble adopter la même origine ; il ne donne guère à l'Élégie d'autre Épithète , que celle de plaintive ; & pleurant la mort de Tibulle :
 » Ah ! triste Élégie , s'écrie-t-il , jamais tu ne méritas mieux
 » qu'aujourd'hui , le funeste
 » nom qui te fut imposé.

Ah ! nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

Terentianus Maurus & Boëce en ont eu la même idée qu'O-

vide, & l'ont peinte des mêmes couleurs; elle est donc suivant sa véritable étymologie, un Poème consacré aux gémissemens & aux larmes.

I I.

De l'origine de l'Élégie.

Didyme définit l'Élégie: *Un air triste & qui se chante sur la flûte.* Des témoins non suspects, je veux dire des monumens publics, attestent l'usage de chanter ainsi l'Élégie. Plutarque nous apprend que telle fut la pratique des premiers Élégiques, & que ce fait est garanti par les registres ou les tables des jeux Pythiens.

Or, la circonstance d'être chantée sur la flûte, détermine à croire que l'Élégie a commencé par les plaintes ou lamentations usitées aux funérailles dans tous les tems, & chez tous les peuples de la terre. La flûte, en effet, accommodée aux sanglots de ces femmes gégées qui possédoient l'art de pleurer sans affliction, faisoit parmi les Anciens la musique des funérailles. A celles du jeune Archémore, fils de Lycurgue, c'est la flûte qui donne le signal, & le ton des lamentations. Dans les fêtes d'Adonis on se servoit aussi de la flûte, & l'on y ajustoit ces mots lugubres, *ai, ai, tov Aδωνος*, hélas, hélas, Adonis; mots qui convenoient parfaitement à la tristesse de ces fêtes, & qui ne répondent pas moins bien à l'idée que Didyme nous donne de l'Élégie. Les Romains,

en vertu d'une loi très-ancienne; & que Cicéron nous a conservée, employèrent la flûte au même usage; c'est pour cela qu'ils disoient en proverbe: *Jam licet ad tibicines mittas*, envoyez d'avance chercher les joueurs de flûte, pour marquer qu'un malade étoit désespéré, & qu'il n'avoit plus qu'un moment à vivre.

Ces plaintes ou lamentations auxquelles on ajustoit la flûte, s'appelloient ainsi que l'Élégie, *Θῆνοι*, des airs tristes & lugubres. On en voit des vestiges dès le tems de Jacob; les Égyptiens pleurèrent ce Patriarche, comme Diodore de Sicile rapporte qu'ils pleuroient leurs Souverains. toute la face de l'Égypte étoit changée alors, & l'on n'entendoit de toutes parts que des lamentations. Elles avoient aussi lieu à l'égard des particuliers, dont le trépas étoit annoncé par les cris que faisoient les femmes dans tous les carrefours. Nous voyons dans Strabon la même coutume de bonne heure établie chez les Assyriens. On sçait assez quelles furent les lamentations de Thétis sur la mort de son fils Achille, & à quel excès les Grecs portèrent les lamentations en général; l'usage, au reste en étoit si respecté, que les matelots qui précipiterent Arion dans la mer, gens d'ailleurs sans foi & sans humanité, lui permirent auparavant de chanter une Élégie sur sa propre mort.

Maintenant, où trouver plus de ressemblance & plus de conformité, qu'entre ces lamentations & l'Élégie ? Même définition, même caractère, même instrument, même usage enfin. En effet, Proculus dit nettement que l'Élégie n'eut point d'autre emploi dans son institution que de pleurer les morts. La plupart des Grammairiens ont embrassé le même sentiment, & le Scholiaste de Lycophron est encore, s'il est possible, plus précis sur cet article, puisque c'est par-là qu'il caractérise les Poètes Elégiaques. Et voilà sans doute ce qui a fondé chez les Grecs cette espèce de tradition, que les Muses elles-mêmes se rendoient en habit de deuil à Lesbos, pour y assister aux funérailles, & qu'elles avoient accoutumé d'y faire leurs lamentations.

Il est naturel de présumer qu'au commencement ces plaintes furent sans ordre, sans liaison, sans étude; simples expressions de la douleur, qui ne laissoient pas de consoler les vivans, en même tems qu'elles honoroient les morts. Comme elles étoient tendres & pathétiques, elles remuoient l'ame; & par les mouvemens qu'elles lui imprimoient, elles la tenoient tellement occupée, qu'il ne lui restoit plus d'attention pour l'objet même dont la perte l'affligeoit. De-là vient que l'on fit un art de ces plaintes, & qu'elles furent bientôt aussi liées & aussi suivies que le per-

mettoit l'occasion qui les faisoit naître, ou plutôt, le sujet à l'occasion duquel elles étoient composées; témoin ce beau cantique de David sur la mort de Saül & de Jonathas : » Quels » hommes, ô Israël, ont péri » sur tes collines ! Comment » sont tombés ces héros ? Gar- » dez-vous de publier dans » Geth ou dans Ascalon, une » si funeste nouvelle ; les filles » des Philistins en triomphe- » roient de joie. Montagnes de » Gelboë, que la rosée & la » pluie ne tombent jamais sur » vous ! Puissiez-vous être frap- » pées d'une éternelle stérili- » té ! Vous avez vu tomber sur » votre sommet l'élite & l'orne- » ment de Juda. Filles de Sion, » versez des torrens de lar- » mes ; Saül & Jonathas ne » sont plus. Comment les forts » sont-ils tombés ? Comment » ont péri ces Princes, la gloi- » re des guerriers ? »

Ces sortes de cantiques ou d'Élégies eurent tant de charmes pour les Hébreux, qu'ils en firent des recueils, & que long-tems après la mort de Josias, ils répéterent encore les plaintes du prophète Jérémie sur la fin tragique de ce Roi. Le même attrait put engager les femmes d'Égypte & celles de Phénicie à instituer ces fêtes lugubres, où les unes pleuroient leur dieu Apis, & les autres Adonis.

Quoique par leur matière, ces lamentations appartiennent de droit à l'Élégie, on n'o-

feroit assurer qu'elles en eussent la forme, telle que nous la voyons dans Mimnerme & dans ceux qui l'ont suivi. Pour être en état de prononcer sur cette question, il faudroit connoître précisément, & l'Auteur du vers Élégiacque ou pentametre, & le siècle où il a vécu; mais, les Grammairiens ne furent jamais si partagés que sur ce point de littérature, & leur querelle étant encore indécidée au tems d'Horace, il n'est guere possible de la décider aujourd'hui.

Si nous en croyons Suidas, c'est ou l'insensé Théoclès, ou le célèbre Midas qui trouverent le vers élégiaque; Théoclès, dans le tems même de sa démence, ou de sa fureur, & Midas lorsqu'il rendoit les derniers devoirs à sa mère. Si nous aimons mieux nous en rapporter à Tércntianus Maurus, la gloire de cette invention est due à Callinôus, ou plutôt Callinus, car Strabon ne le nomme jamais que *Καλλίνος*. Achille-*Stace*, après en avoir donné l'honneur à Archiloque, semble balancer entre Clonas & Terpandre, & se déterminer ensuite pour Clonas. Hermésianax enfin prétend que c'est Mimnerme, dont Smyrne & Colophon se disputent la naissance, qui a inventé le vers Élégiacque.

Il seroit, à la vérité, difficile de choisir entre des opinions si diverses & si opposées, mais peut-être est-il aisé de les réfuter. Elles n'ont d'autre fondement, la plupart, que des tra-

ditions incertaines, ou des passages mal entendus. Suidas n'allègue aucun témoignage en sa faveur. Achille-*Stace* cite bien l'opuscule de la musique attribué à Plutarque; mais on y lit que Clonas, qui composa les loix de la flûte, fit aussi des vers Élégiacques, & non pas qu'il en fut l'inventeur. On ne dira rien ni de Terpandre, parce que l'Auteur du même traité n'en fait point un poète Élégiacque; ni d'Archiloque, parce que celui-ci est certainement postérieur à Callinus. Pour Tércntianus Maurus, il ne décide point, il rapporte seulement l'opinion de quelques Grammairiens, qui déséroient sans difficulté à Callinus l'invention du vers pentametre. Mais, est-il vraisemblable que Strabon ait ignoré cette découverte de Callinus; ou que la connoissant, il ne lui en ait point fait honneur, lui qui parle si souvent de ce poète, & presque toujours avec éloge?

M. l'abbé Souchay pencheroit plus volontiers vers l'opinion d'Hermésianax. Il étoit poète Élégiacque lui-même, & si ancien qu'il n'a point vu ruiner par Lyfimaque, la ville de Colophon sa patrie. Il n'eût pas manqué, comme le remarque Pausanias, d'en déplorer le malheur dans ses Élégies. Néanmoins, M. l'abbé Souchay ne sçauroit croire que Mimnerme soit à proprement parler l'inventeur du vers Élégiacque. Contemporain des sages, il a

vu Pittacus & Solon, qui, dans la composition de leurs loix, avoient déjà employé des vers de ce caractère, & comme on l'a déjà montré, leur premier usage fut de pleurer les morts. D'ailleurs, il est certain que ceux qui perfectionnerent les arts, passerent communément pour en être les inventeurs; c'est donc en ce sens que l'on rapporte à Mimnerme l'invention du vers Élégiacque, il lui donna sa perfection, & pour l'avoir rendu plus doux & plus harmonieux, il mérita le surnom de Ligystade.

Peut-être est-il encore le premier qui ait transporté l'Élégie des funérailles à l'amour; on ne voit du moins aucun Poète avant lui, qui l'ait employée à cet usage. Passionné dans sa vieillesse, pour une joueuse de flûte, il dut en essuyer bien des rigueurs; & pour les vaincre, il composa des Élégies aussi tendres que douloureuses; c'est pour cela que Properce lui donne sur ce point la préférence sur Homère, qui n'auroit pas eu le même talent:

*Plus in amore valet Mimnermi
versus Homero.*

Bientôt après Mimnerme, l'Élégie désormais consacrée à l'amour, ne servit plus guère qu'à peindre les déplaisirs des amans. Hermésianax écrivit pour Léontium trois livres d'Élégies, & Battis fut l'objet de de celles de Philétas; ils conscrverent pourtant à ce poème

quelque air de sa première origine, en mêlant, pour le dire ainsi, les funérailles avec l'amour, dont ils chanterent les plus tragiques effets. Hermésianax mit en vers Élégiacques l'histoire de Leucippus, qui descendoit de Bellérophon, & qu'un commerce incestueux avec sa propre sœur, engagea dans un parricide; & Philétas déplora l'infortune de Polymelle, à qui son amour pour Ulysse pensa coûter la vie.

Telle fut à peu près chez les Anciens la matière de l'Élégie, avant que Tibulle, Ovide, & Properce l'eussent presque réduite aux seuls intérêts des amans. Horace nous a marqué les différens usages auxquels ce poème fut employé; & ces mêmes usages sont expliqués d'une manière encore plus détaillée dans l'art poétique François.

*La plaintive Élégie en longs habits
de deuil,*

*Sait, les cheveux épars, gémir sur
un cercueil,*

*Elle peint des amans, la joie & la
tristesse,*

*Flatte, menace, irrite, apaise
une maîtresse.*

Au reste, qu'après avoir gémir sur un cercueil, l'Élégie ait ensuite pleuré les disgrâces de l'amour, ce passage fut naturel. Les plaintes continuelles des amans, ne sont-elles pas une espèce de mort? ou pour parler leur langage, *privés d'eux-mêmes,*

ne vivent-ils pas uniquement dans l'objet de leur passion ? Il étoit naturel encore, que s'étant servis de l'Élégie à se plaindre de leurs malheurs, ils l'employassent par un sorte de reconnaissance, à faire éclater leur joie, & à chanter leurs triomphes.

Les Latins, excepté Ovide, ne connurent guere d'autres usages de ce poëme. Soit qu'ils louassent les plaisirs de la vie champêtre, soit qu'ils déplorasent les maux que la guerre entraîne avec elle, c'étoit toujours par rapport à leur amour qu'ils louoient ces plaisirs, ou qu'ils déploroient ces maux. Tibulle a-t-il peint les délices de la campagne, l'ombre d'un peuplier qui le défend de l'ardente canicule, & la fraîcheur d'une eau vive & pure, il vient à Délie : » Pour vu, dit-il, que » j'aye le bonheur d'être au- » près de vous, à ce prix je » deviens laboureur, & je con- » duis des troupeaux sur une » montagne déserte. «

Cette règle, que la pratique des Anciens sembloit devoir rendre inviolable, les Modernes, l'ont communément négligée. Quelque sujet qu'ils aient traité la plupart, ils lui ont donné le titre d'Élégie, dès qu'ils lui en avoient donné la forme ; comme si la forme suffisoit toute seule pour caractériser un poëme, sans la matière qui lui est propre ; ou que ce fût la nature des vers, & non

pas celle de l'imitation, qui distinguât les Poëtes. Peu de ceux qui, parmi nous, ou chez nos voisins, ont écrit en langue vulgaire, sont exempts de ce défaut ; en quoi ils méritent sans comparaison moins d'indulgence. Comme ils n'avoient point de mesure affectée à l'Élégie, il leur étoit plus indispensable, puisqu'ils vouloient s'y appliquer par préférence, de choisir au moins des sujets qui convinssent à ce poëme. Pouvoient-ils, après cela, n'en pas manquer le caractère ?

I I I.

Du caractère de l'Élégie.

Il n'est point de genre de poësie, qui n'ait son caractère particulier ; & cette diversité que les Anciens observerent si religieusement, est fondée sur la nature même des sujets imités par les Poëtes. Plus leurs imitations sont correctes & variées, & mieux ils ont rendu les caractères qu'ils avoient à exprimer ; car, le talent du Poète ne se mesure pas à la noblesse des images, mais à leur convenance avec les objets représentés ; comme la capacité du peintre ne se prend pas absolument de l'élégance des contours, mais de l'élégance qui convient aux figures qu'il introduit. Chaque genre a donc ses loix ; & ces loix lui sont tellement propres, qu'elles ne peuvent être appliquées à un autre genre ; ainsi, l'églôgue ne quit-

te pas les pipeaux pour entonner la trompette, & l'Élégie n'emprunte point les sublimes accords de la lyre.

Destinée dans sa première institution aux gémissemens & aux larmes, l'Élégie ne s'occupe que de ses infortunes; elle n'exprime d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage, que celui de la douleur; négligée comme il sied aux personnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher; elle vouloit exciter la pitié, & non pas l'admiration. Elle retint ce même caractère dans les plaintes des amans, & jusques dans leurs chants de triomphe; elle se souvint de sa première origine. Ses pensées furent toujours vives & naturelles, ses sentimens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles; & toujours elle conserva cette marche inégale, dont Ovide lui fait un si grand mérite, & qui, pour le dire en passant, donne à la poésie Élégiacque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

On s' imagine communément que, pour faire des Élégies, il suffit d'être passionné, & que l'amour seul en inspire de plus belles, que l'étude jointe au talent sans l'amour. A entendre les Poètes eux-mêmes, ce n'est ni à Calliope, ni à Apollon, qu'ils doivent leurs succès; ils en sont uniquement redevables à leurs Cynthies, ou à leurs Corinnes :

*Non hæc Calliope, non hæc mihi
cantat Apollo;*

Tom. XV,

*Ingenium nobis ipsa puella
facit.*

Mais, s'ils n'avoient point eu d'autre Muse, ni d'autre Apollon, comme ils affectent de le dire, ils n'auroient certainement pas atteint à cette perfection, qui leur a mérité les suffrages de tous les siècles. La passion toute seule ne produira jamais rien qui soit achevé, quelques traits brillans au plus, quelques pensées vives & naturelles, mais qui, pour n'être pas à leur place, ou pour n'être pas exprimées d'une manière convenable, perdront infiniment de leur prix. La passion, à la vérité, doit fournir les sentimens; mais, c'est à l'art de les mettre en œuvre, & d'y ajouter les graces de l'expression.

Ce n'est pas que l'art soit nécessaire à l'Élégie pour arranger ses idées, ni qu'elle demande un discours bien suivi; son caractère n'admet point la méthode géométrique, & la scrupuleuse exactitude représente mal la situation des personnes que la tristesse abat, ou que la joie transporte; car voilà proprement les passions que peint l'Élégie; mais, l'art lui devient nécessaire pour mettre dans ses pensées un certain désordre si conforme à la nature, & que les grands maîtres seuls ont si bien connu. Oui, s'il est permis de détourner à l'Élégie ce qu'un de nos meilleurs Poètes applique à un autre genre :

Q

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

C'est par-là sur-tout que Tibulle paroît admirable; ses Élégies sont pleines d'écarts ingénieux, qui tour-à-tour lui font quitter & reprendre son sujet. S'il déteste la guerre après avoir donné les noms les plus odieux à quiconque inventa l'art de forger des épées, il ajoute incontinent, que l'avarice est le flambeau de toutes les guerres & de toutes les divisions; il envie ensuite le bonheur de ceux qui ont vécu sous le règne tranquille de Saturne; puis, comme s'il voyoit entre les mains de l'ennemi, le trait mortel qui doit le percer, il conjure les Dieux de le secourir en des périls si pressans. Après une nouvelle digression sur la frugalité des premiers hommes, il revient sur ses pas, déteste encore la guerre, décrit aussitôt les enfers, où elle précipite les guerriers avant le tems, & finit par les louanges de la paix.

Si le même Poëte se plaint d'une maladie qui le retient dans une terre étrangère, & l'empêche de suivre Messala, il regrette bientôt le siècle d'or, cet heureux siècle, où les maux qui depuis affligèrent les hommes, étoient absolument ignorés; puis, revenant à sa maladie, il demande à Jupiter la guérison. Il décrit ensuite les champs Elysées, où Vénus elle-même doit le conduire, si

la Parque tranche le fil de ses jours. Enfin, sentant renaître l'espérance dans son cœur, il se flatte que les Dieux, toujours propices aux amans, lui accorderont de revoir Délie, que son absence rend inconsolable.

Il semble que si l'on étoit dans la situation que le Poëte représente, on auroit les mêmes pensées que lui, on les arrangeroit, on les exprimeroit comme lui. Quoiqu'il y ait un art infini dans ces petites digressions, on ne voit que la nature, & l'art est absolument caché.

Aussi rien n'est-il plus opposé au caractère de l'Élégie, que l'affectation. Celle-ci s'accorde mal avec la douleur, & bien loin d'exciter la pitié, elle n'est propre qu'à la détourner. Des portes devoit-il espérer d'attendrir beaucoup sa maîtresse, en lui disant dans une de ses Élégies: » Pour m'accabler à » la fois de tous ses traits, le » ciel a permis que je vous aie » vue. Il fut cependant en quel- » que sorte sensible aux maux » qu'il me préparoit, puisque » le jour malheureux où je » vous vis si belle, il ne cessa » de pleuvoir; à quoi il ajoute cette réflexion aussi touchante qu'ingénieuse :

*Soit qu'il le fit d'ennui de ma perte
prochaine,*

*Soit qu'il portât le deuil de ma
mort inhumaine.*

Il est vrai qu'il y a des ré-

flexions qui conviennent à l'Élégie, sçavoir, celles qui naissent du fond même de la pensée, & qui sont plutôt, à proprement parler, un sentiment qu'une réflexion. C'est à des traits de ce caractère, que la supériorité du talent se fait connoître. Qu'un Poète ordinaire fasse l'éloge de la campagne, il pourra bien dire que l'Amour naquit en ces beaux lieux, qu'il y prit naissance parmi les troupeaux, & que c'est-là qu'il apprit à tirer de l'arc; mais, il faut être Tibulle pour ajouter cette ingénieuse réflexion, ou, pour le dire mieux, ce sentiment vif & délicat: « Hélas, » que sa main est devenue sûre » pour mon malheur! »

Hei mihi! Quam doctas habet ille manus,

Le Poète épique déploie à son gré tout ce qu'il a reçu de génie; il emprunte le secours des plus nobles fictions, des figures les plus hardies; il dispose en souverain des hommes, des élémens, des dieux mêmes. Pour le Poète Élégiac, il n'a point ces grandes ressources; après le choix des pensées & des expressions propres, c'est en de petits traits heureux que consistent presque tout son mérite & toute sa gloire.

Nous disons, après le choix des pensées & des expressions propres; car, ce choix est toujours ce qu'il y a de plus important & de plus essentiel. L'Élégie ne s'accommode point

des pensées recherchées, ni même de celles qui seroient seulement ingénieuses & brillantes; ces dernières pourroient faire honneur au Poète dans un autre genre, mais l'esprit n'est point à sa place, où il ne faut que du sentiment. Ovide, si estimable d'ailleurs, & par la beauté & par la facilité de son génie; Ovide n'a pas toujours su éviter le défaut que nous blâmons ici; on croiroit qu'il affecte de dire tout avec esprit, & qu'il se soucie peu de paroître touché. Pétrarque encore, parmi les modernes, n'est pas exempt du même défaut. [Bien différent des amans heureux, qui souhaitent les ombres de la nuit, ce Poète ne soupire qu'après le jour, parce qu'il voit alors deux soleils, si ressemblans en lumière & en beauté, que le Ciel devient encore amoureux de la Terre, ou, suivant l'explication de Vellutello, qu'Apollon encore sensible pour une mortelle, devient amoureux de Laure, comme il l'avoit été de Daphné, changée en laurier. Ces pensées si recherchées sont d'ordinaire fausses; & quoiqu'il soit toujours indispensable de penser juste, le vrai doit principalement régner dans l'Élégie.

Nous en avons une qui passe pour un chef-d'œuvre, laquelle peut nous fournir un exemple de ces pensées fausses & recherchées tout ensemble. Lisidor, accablé de la perte d'Amarante, & ne pouvant expirer de

doaleur, invoque la mort en ces termes :

Lance un trait dessus moi ; je ne demande pas

Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas.

Comme si la mort avoit des traits particuliers pour les têtes couronnées, ou, pour le dire avec Racan, comme si les jours des bergers & des Rois n'étoient pas coupés des mêmes ciseaux.

Le même Poète est rempli de pensées sublimes & d'images pompeuses. Après avoir dit qu'ici-bas tout est périssable, que les trônes & les Rois sont rongés par les vers ; que tout paye tribut au tyran des années, l'Auteur ajoûte :

Et nos pères ont vu son bras audacieux

Renverser nos autels, & foudroyer leurs Dieux.

Ce n'est pas sur ce ton que Marcellus est pleuré dans une Élégie Latine. Le Poète ne représente, ni autels renversés, ni Dieux foudroyés ; ces pompeuses images convenoient peut-être au fils d'Auguste, par adoption, l'héritier de l'Empire & les délices des Romains ; mais, le Poète sçavoit trop que de telles images sont réservées à l'Ode ou à l'Épopée. Il se contente de dire tout simplement : » Une » mort prématurée nous a ravi » Marcellus ; il ne lui a servi » de rien d'avoir Octavie pour » mère, & de réunir en sa per- » sonne tant de vertus héroï-

» ques. Rien ne garantit de la » commune loi, ni la force, ni » la beauté, ni les richesses, ni » les triomphes ; de quelque » rang que vous soyez, il faudra qu'un jour vous appaisiez » le Cerbere, & que vous passiez la barque de l'inextinguible vieillard. » Aussi quand Properce invoquoit les manes de Callimaque & de Philéas, il ne leur demandoit pas où les Muses leur avoient inspiré des vers pompeux ; mais en quel antre ils avoient trouvé, l'un & l'autre, la simplicité propre de l'Élégie.

Les images funebres conviennent parfaitement au caractère Élégiacque ; de-là vient dans les Anciens cette affectation de ramener souvent l'idée de leur propre mort, & d'ordonner quelquefois la pompe de leurs funérailles, ou bien encore de finir leurs Élégies par des inscriptions sur des tombeaux. Tibulle a-t-il déclaré qu'il ne peut survivre à la perte de Néæra qui lui avoit été promise, & qu'un rival lui avoit enlevée ; il règle à l'instant l'ordre de ses funérailles. Il veut, quand il ne sera plus, qu'une ombre légère, que cette même Néæra, les cheveux épars, pleure devant son bûcher ; mais, il veut qu'elle soit accompagnée de sa mère, & que toutes deux également affligées, & vêtues de robes noires, elles recueillent les cendres ; qu'elles les arrosent de vin & de lait ; qu'elles les en-

ferment dans un tombeau de marbre avec les plus riches parfums ; & que pénétrées de douleur , elles versent des larmes sur ce tombeau. Il veut encore que cette inscription fasse connoître que c'est la perte de Néara qui a causé sa mort.

*Lygdamus hîc situs est. Dolor huic
& cura Næaræ*

*Conjugis ereptæ , causa perire
fuit.*

“Sarasin , dont nous n'avons qu'une Élégie , est peut-être le seul de nos François qui ait connu le mérite de ces fictions. Pour fléchir Orante , il lui rappelle d'abord l'exemple des Déeses qui ont aimé ; il ajoûte ensuite , que si ses rigueurs lui ôtent la vie , l'amour le vengera , en faisant soupirer Orante pour quelque ame volage. *Alors* , continue-t-il :

*Alors , s'il vous souvient de ma
fidélité ,*

*Vous vous plaindrez en vain de
m'avoir maltraité ;*

*Quand cet amant trompeur mépri-
sera vos charmes ,*

*Vous viendrez arroser mes cendres
de vos larmes ;*

*Et les yeux tout en pleurs , vous
direz foiblement :*

*Alcidon , tu fus seul qui m'aimas
tendrement.*

Les images riantes ont aussi leurs grâces particulières , quand elles forment un contraste avec la situation du Poë-

te , ou de ses personnages. Qui pourroit , sans être touché , entendre ces plaintes de Pétrarque ? Le doux Zéphyre ramene » à sa suite la verdure & les » beaux jours ; les bois retentissent du chant des oiseaux , » les prairies se parent de mille couleurs ; mais hélas ! ce » renouvellement de toute la » nature ne fait qu'accroître » mon tourment. Depuis le jour » infortuné où j'ai perdu Lau- » re , je n'entends qu'à regret » le ramage des oiseaux ; & » les plaines fleuries ne sont » pour moi que d'affreux déserts. « Ces sortes d'images , au reste , doivent être employées avec beaucoup de retenue ; il s'agit moins ici de peindre des objets gracieux , que d'exprimer des sentimens tendres & délicats. Les sentimens sont l'unique langage de la passion ; mais , il y a un écueil à éviter , écueil contre lequel ont échoué la plupart de nos Élégiques.

Rien encore n'est plus insipide , ni d'un plus mauvais goût , que les louanges qu'ils donnent à leurs maîtresses. Tantôt elles ont un esprit adorable , qui ne pouvoit dignement habiter que dans un aussi beau corps , ou bien dans le firmament ; tantôt leurs yeux , vraies lampes du jour , font honte aux astres mêmes ; l'amour y tient son céleste empire , & la gloire de brûler à leurs flammes contente les plus ambitieux ; quelquefois leur bouche divine est en merveilles féconde , & leurs char-

mans discours pourroient retirer les morts des monumens. Il y a dans toutes ces expressions une affectation qui décele une imagination plus libre qu'on ne voudroit le persuader; ce n'est point ainsi que le cœur s'exprime; les louanges qu'inspire la passion, sont infiniment plus simples & plus naturelles; & Tibulle ne peint-il pas Sulpicie d'une manière plus agréable, lorsqu'il dit, ce semble, avec tant de naïveté: » Les graces
 » président à toutes ses actions,
 » & sont toujours attachées à
 » ses pas, sans qu'elle daigne
 » s'en appercevoir. Elle plait,
 » si elle arrange ses cheveux
 » avec art; si elle les laisse flot-
 » ter, cet air négligé lui don-
 » ne un nouvel éclat. Soit
 » qu'elle soit vêtue de pour-
 » pre, ou qu'elle préfère à la
 » pourpre une autre couleur,
 » elle ravit tous les cœurs.
 » Tel dans l'Olympe, l'heu-
 » reux Vertumne prend mille
 » formes différentes, & plait sous
 » toutes également. «

Nous terminerons ces réflexions sur l'Élégie, en disant d'après le P. Gallutius, que cette espèce de poème a sa proposition & sa narration, ainsi que l'Épopée; mais avec cette différence, que l'Élégie enveloppe avec art sa proposition, & que sa narration est resserrée; au lieu que la proposition de l'Épopée est distincte,

& que sa narration est très-étendue.

ELÉLÉIDES, *Eleleides*, surnom que l'on donnoit aux Bacchantes. Il étoit pris de celui d'Éléléus. Voyez Éléléus.

ELÉLÉUS, *Eleleus*, (a) l'un des surnoms que les Bacchantes attribuoient à Bacchus, Le mot *Eleleus* signifie celui qui exhorte au combat. Il est pris du Grec Ε'λελεῦ, dont on se servoit pour exciter les combattans à bien faire.

Les Anciens ont donné la même épithète d'Éléléus au Soleil, d'un autre mot Grec, qui signifie tourner; parce qu'il tourne incessamment au tour de la terre, selon l'opinion commune & le système de Ptolémée.

ELENCHUS, *Elenchus*, (b) Ε'λεγχος, certain personnage, que Lucien introduit dans un de ses dialogues. M. d'Ablancourt traduit par le mot *raison*, & il ajoute cette remarque: » Il y a au Grec, *Elenchus*;
 » mais, cela n'eût point eu de
 » grace, & la raison fait le
 » même effet parmi nous, selon
 » notre façon de parler. »

Dans un autre Dialogue, Lucien parle d'Elenchus comme d'un Dieu des comédies de Ménandre, & il le qualifie Dieu de liberté & de vérité.

ELENES, *Eleni*, sorte de vases. Voyez Élénopories.

ELÉNOPORIES, *Elenopo-*

(a) Ovid, Metam. L. IV. c. 1.

(b) Lucian. Tom. I. pag. 397. Tom. II. p. 566, 587.

fiæ. (a) Les Elénoporiës étoient des fêtes ainfi appellées , parce qu'on y portoit certains vases de jonc & d'osier , qu'on appelloit Elenes.

ELÉON, *Eleon*, Ελεών, (b) ville de Grece dans la Béotie , étoit connue du tems de la guerre de Troye , puisque ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour cette guerre. Strabon n'en parle que comme d'un village , qui , de son tems , appartenoit à ceux de Tanagre , & qui étoit ainfi nommé à cause des marais , qu'on appelle en Grec Ελέα.

ELÉON, *Eleon*, Ελεών, (c) autre ville de Grece dans la Phocide. Ce n'étoit qu'une petite ville , située au mont Parnasse , selon Strabon. Il est fait mention dans Homère d'une armée qu'Autolycus avoit enlevée dans la ville d'Eléon à Amyntor fils d'Orménus. Scepſius, cité par Strabon , dit qu'il n'y a au mont Parnasse aucun lieu du nom d'Eléon , mais de celui de Néon , & que ce lieu fut bâti après la guerre de Troye.

ELÉON, *Elæon*, Ελαιών, (d) nom d'une montagne de Palestine , située à un stade de Jérusalem , du côté de l'orient , au rapport de Joseph. C'est cette même montagne où Notre Seigneur Jesus-Christ fut pris par les Juifs après sa dernière cene,

& d'où il monta au Ciel après sa Résurrection. Les Evangélistes la nomment *la Montagne des Oliviers*. Et dans les anciennes traductions , elle est appelée *le Mont d'Olivet* , par une version trop littérale du Latin *Mons Oliveti*.

ELÉONE , *Eleone* , nom d'une campagne , située entre la Macédoine & l'Épire. Il en est fait mention dans Tite-Live.

ELÉONTE , *Eleus* , Ελεός , (e) nom d'un lieu dont parle Freinshémus dans le second livre de ses supplémens sur Quinte-Curſe. Voici ce qu'il en dit :
 » Lorsqu'Alexandre fut arrivé
 » à Seste , il envoya la plus
 » grande partie de ses troupes
 » à Abyde , de l'autre côté du
 » rivage , sous la conduite de
 » Parménion ; & de plus il lui
 » donna cent soixante vaisseaux
 » de guerre , & plusieurs autres
 » de charge. Quant à lui , il
 » alla avec le reste à Eléonte ,
 » qui est consacrée à Protésis-
 » laüs , dont on voit la sépul-
 » ture sous un petit tertre en-
 » vironné d'ormes d'une natu-
 » re merveilleuse. Car , les
 » feuilles qui naissent aux bran-
 » ches qui sont tournées du
 » côté de Troye , tombent en
 » même tems qu'elles sont ou-
 » vertes , quoique toutes les
 » autres conservent leur ver-
 » deur ; comme pour faire sou-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 7. Strab. p. 404.

(c) Homer. Iliad, L. X. v. 266. Strab.

p. 439.

(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 908.

(e) Paul. p. 64 , 165. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 3.

» venir de la funeste aventure
 » de ce héros qui passa en Asie
 » avec les Grecs dans une flo-
 » rissante jeunesse, & qui fut la
 » première victime de la guer-
 » re des Troyens. Au reste,
 » Alexandre lui fit des sacrifi-
 » ces mortuaires, & le pria de
 » permettre qu'il entrât dans
 » une terre ennemie sous des
 » auspices plus heureux qu'il
 » n'y étoit entré lui-même. »

ELÉONTE, *Eleus*, Εἰλῶς,
 (a) isle de la mer Égée, voisine
 de Milet, au rapport de Thu-
 cydide.

ELÉOTHÉSION, *Eleothesion*, (b) chambre aux parfums,
 où l'on les conservoit dans des
 pots. Dom Bernard de Mont-
 faucon parle ainsi de l'Eléothé-
 sion ; » Derrière la chambre
 » froide où le frigidarium est
 » l'Eléothésion, c'est-à-dire,
 » la chambre aux parfums, tou-
 » te pleine de pots, comme une
 » boutique d'apotiquaire. On
 » prenoit là des parfums & des
 » onguens pour ceux qui vou-
 » loient s'oindre & se parfu-
 » mer le corps. Le P. Noris
 » depuis cardinal a donné la
 » coupe ou le profil intérieur
 » de cette partie des anciens
 » bains de Pise, qu'il appelle
 » le *Laconicum*; ce *Laconicum*
 » a, dit-il, trente-un palmes
 » & demi de hauteur, & trente-

» quatre & demi de longueur;
 » le palme fait environ les trois
 » quarts du pied. »

ELEPH, *Eleph*, (c) ville de
 Palestine dans la tribu de Ben-
 jamin.

ELÉPHANTIDE, *Elephantis*, (d) femme Grecque qui fai-
 soit des vers. Elle avoit com-
 posé un poëme, dont le sujet
 étoit peu honnête. Martial en
 fait mention :

Nec molles Elephantidis libelli.

On ne sçait en quel tems elle a
 vécu.

ELÉPHANTINE, *Elephantina*, Ελεφαντίνη, (e) ville, se-
 lon Hérodote, & isle, selon d'au-
 tres, de la haute Egypte; c'est-
 à-dire, sans doute, qu'il y avoit
 une ville & une isle de même
 nom. Cette isle étoit formée par
 le Nil auprès de la petite cata-
 racte, vis-à-vis la ville de
 Syene. Hérodote dit que la
 ville d'Eléphantine étoit éloi-
 gnée de Sais de vingt journées
 de navigation, & de Thebes,
 de huit cens vingt stades. Il dit
 dans un autre endroit, qu'étant
 allé à Eléphantine, pour être
 témoin des choses qu'on lui
 avoit dites, on ne lui fit qu'un
 conte qu'il sçavoit déjà. On lui
 raconta qu'au sortir de la ville
 en montant le Nil il y avoit un
 endroit qui alloit en pente, de

(a) Thucyd. p. 573.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. III. p. 204.

(c) Josu. c. 18. v. 28.

(d) Marti. L. XII. Epigr. 43.

(e) Herod. L. II. c. 9, 17, 28. & seq.

Plin. Tom. I. p. 257. T. II. p. 16, 352.
 Pomp. Mel. p. 50, 63. Crév. Hist. des
 Emp. Tom. VI. p. 166, 167. Mém. de
 l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T.
 V. p. 320.

tellesorte qu'il étoit nécessaire, si on vouloit aller sur le Nil, que le bateau, comme un bœuf qui seroit attaché par chaque corne, fût tiré avec une corde des deux côtés de la rivière, & que si la corde se rompoit, il étoit emporté par l'impétuosité de l'eau. On lui dit encore que ce lieu étoit éloigné d'Eléphantine de quatre journées, & que le Nil y étoit tortueux, & qu'il y faisoit tant de tours & de détours qu'il occupoit douze Schœnes de chemin.

Ceux qui demeuroient aux environs d'Eléphantine, ne regardoient point les crocodiles comme des animaux sacrés; ils les mangeoient même. Il est vrai qu'ils ne les appelloient pas non plus crocodiles, mais champ-fes.

Dioclétien, considérant que l'étendue de pais que possédoient les Romains au-dessus d'Eléphantine sur le Nil jusqu'à sept journées de distance, leur étoit plus onnereuse qu'utile, & que le revenu qu'ils en tiroient ne suffisoit pas pour la dépense des garnisons qu'il falloit y entretenir, abandonna ces sept journées de pais aux Nobates peuples qui habitoient les déserts d'Oasis; & en leur faisant don de cette contrée bien plus riche & plus abondante que la leur, il les chargea de la défendre contre les Blemmyes & d'arrêter leurs courses importunes.

On prétend qu'Eléphantine prit son nom des Eléphants qu'on y trouvoit. On dit que c'est un pais agréable & fertile; que les arbres & les vignes n'y sont jamais sans feuilles. Les Égyptiens y finissent leur navigation sur le Nil, & y font leur commerce avec les Ethiopiens. Ortelius croit que c'est la même île que celle de Tabenne, de laquelle les Écrivains de la primitive Église font mention. Il ajoute qu'Eléphantine semble aussi avoir été le nom d'un quartier de la ville de Constantinople.

ELÉPHANTIS, *Elephantis*, Ελεφαντις, la même que d'autres appellent Eléphantine. V. Eléphantine.

ELÉPHANTOPHAGES, *Elephantophagi*, Ελεφαντόφαγοι, (a) nom d'un peuple Ethiopien. Ce mot signifie mangeurs d'éléphants. Les Ethiopiens, qu'on nommoit ainsi, vivoient en effet d'éléphants.

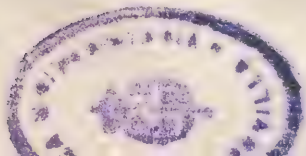
Le pais, que les Eléphantophages habitoient, n'étant plein que de chênes & de grands arbres, ils montoient sur les plus hauts pour découvrir les routes & les retraites des éléphants. Ils n'attaquoient point ces animaux quand ils alloient par bandes, parce qu'alors ils n'espéroient pas d'en venir à bout. Mais, quand ils étoient séparés, les Eléphantophages se jettoient sur eux avec une audace merveilleuse. Lorsque l'é-

(a) Ptolem. L. IV. c. 8. Diod. Sicul. p. 112, 113.

l'éphant passoit du côté de l'arbre où étoit caché celui qui le guettoit, l'Eléphantophage, empoignant la queue de cet animal, appuyoit aussitôt ses pieds sur sa cuisse gauche. Ensuite, prenant sur son épaule de la main droite une hâche fort tranchante, & assez légère pour s'en pouvoir servir utilement d'une seule main, il en donnoit des coups sur le jarret de l'éléphant, jusqu'à ce qu'il lui eût coupé les nerfs. Au reste, ils apportoit à cet exercice une vigueur & une attention extrêmes, puisqu'il y alloit de la vie de l'un ou de l'autre ; car, il falloit, ou que l'animal fût vaincu, ou que l'homme fût tué, ce combat ne finissant jamais autrement. Quand donc l'éléphant avoit ainsi les nerfs coupés, quelquefois ne pouvant plus se remuer, il tomboit dans la place même où il avoit été blessé & étouffoit son homme sous lui. D'autrefois il le pouvoit contre une pierre ou contre un arbre jusqu'à ce qu'il l'eût écrasé. D'autrefois aussi l'éléphant surmonté par la douleur ne songeoit point à se venger de celui qui l'attaquoit. Mais, il s'enfuyoit à travers les plaines, jusqu'à ce que celui qui s'étoit attaché à lui le frappant continuellement au même endroit lui eût coupé les nerfs, & l'eût mis par terre. Quand l'animal étoit tombé, alors tous ces Eléphantophages se jetoient dessus, & quoiqu'il fût encore en vie, ils en cou-

poient les chairs & en mangeoient les parties de derrière.

Quelques-uns de leurs voisins alloient à la chasse des éléphants sans courir le moindre risque pour leur vie ; & leur adresse même avoit ordinairement plus de succès que la force des autres. Après que l'éléphant avoit mangé, sa coutume étoit d'aller dormir, ce qu'il ne faisoit pas comme les autres animaux à quatre pieds. Ne pouvant plier le genou, ni par conséquent se coucher par terre, il étoit contraint de s'appuyer contre un arbre pour pouvoir prendre du repos. Comme l'éléphant s'appuyoit souvent contre un même arbre, il le rendoit remarquable par les branches qu'il brisoit, & par la fiente dont il l'environnoit. D'ailleurs, les traces de leurs pas étoient si visibles, que les chasseurs étoient aisément conduits à l'arbre contre lequel l'éléphant avoit dormi. Quand ils l'avoient trouvé, ils le scioient au niveau de terre jusqu'à ce qu'il ne tint presque à rien. Effaçant ensuite toutes les traces de leurs pas & de leur ouvrage, ils s'enfuyoient au plus vite, avant que l'éléphant revint. Le soir quand cet animal s'étoit rempli de nourriture, il alloit chercher son lit ordinaire. Mais, il ne s'y étoit pas plutôt appuyé que son poids le faisoit tomber avec l'arbre. Se trouvant ainsi sur le dos ou sur le côté il y passoit toute la nuit ; l'énorme pesanteur de son



corps ne lui permettant point de se relever. Au point du jour, ceux qui avoient coupé l'arbre, revenoient & tuoient l'éléphant. Ils dressoient leurs tentes en cet endroit, & ils y demeuroient jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement consumé leur proie.

ELÉPHÉNOR, *Elephenor*, Ελεφήνωρ, (a) fils de Chalcodon de la race de Mars, conduisoit au siege de Troye les Abantes d'Eubée, qui n'avoient de chevaux que par-dérrière, & qui étoient si vaillans, que méprisant l'art de lancer le javelot, ils joignoient toujours l'ennemi, & à grands coups de pique, ils perçoient les boucliers & les cuirasses; ils avoient quarante vaisseaux.

ELÉUS, *Eleus* ou *Eleus*, (b) Ελαιούς, Ελεούς, ville de la Chersonnèse de Thrace. Ptolémée, Strabon, Pomponius Méla & d'autres font mention de cette ville. Philippè, au rapport de Tite-Live, la reçut à composition, l'an 200 avant J. C. Dix ans après, les habitans d'Eléus envoyèrent des députés à C. Livius Salinator qui les reçut à Ilium; comme ils venoient pour lui livrer leur ville, ils furent acueillis avec beaucoup de bienveillance.

Niger croit que le nom moderne de cette ville est Critéa.

ELÉUS, *Eleus*, Ελεός, (c) ville dont parle M. Crévier dans son histoire des Empereurs. Ce fut à la rade de cette ville que se retirèrent un jour les amiraux de Constantin, après un combat naval contre la flotte de Licinius. La nuit avoit séparé les combattans, sans qu'il y eût eu de décision bien marquée. Cette ville doit être la même que le précédente.

ELÉUS, *Eleus*, Ελαιούς, (d) ville de l'Épire, selon Ptolémée. Elle étoit différente du port d'Elées, & plus occidentale & plus méridionale que ce port. On croit que c'est aujourd'hui Docna, village d'Albanie.

ELÉUS, *Eleus*, Ελειούς, ville de la Calydonie, selon Polybe. Comme la Calydonie étoit une province de Grece, voisine de l'Épire, ces deux dernières villes ne sont peut-être pas différentes l'une de l'autre.

ELÉUS, *Eleus*, Ελεός, (e) île de la mer Égée, située dans le voisinage de Milet. Il est fait mention de cette île dans Thucydide. D'autres lisent Eléonte.

ELÉUS, *Eleus*, Η'ελεός, roi d'Elide. Voyez Elide.

ELÉUS, *Eleus*, Η'ελεός, autre roi d'Elide. Voyez Elide.

ELÉUS, *Eleus*, Η'ελεός, (f) l'un des fils de Cimon l'Athénien, étoit né d'une femme de

(a) Homer. Iliad, L. II. v. 47. & seq.

(b) Plin. T. I. p. 207. Strab. p. 331.

Ptolém. L. III. c. 12. Pomp. Mel. pag.

104. Tit. Liv. L. XXXII. c. 16. L.

XXXVII. c. 9. Hérod. L. VII. c. 21.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 301.

(d) Ptolém. L. III. c. 14.

(e) Thucyd. p. 573.

(f) Plut. T. I. p. 168, 488.

la ville de Clitor en Arcadie. Il y en a cependant qui prétendent qu'il eut pour mere une Athénienne.

ELEUSINE, *Eleusina*, (a) *Ἐλευσίνα*, village d'Égypte. Strabon dit qu'il étoit située près d'Alexandrie & de Nicopolis, dans le canal de Canopé. Il ajoute qu'il y avoit des chambres ou des lieux, où les hommes & les femmes se faisoient initier aux Capyries, sorte de festins, qu'il appelle une préparation, & comme un avant-goût des usages, & des débauches des Canopiens.

ELEUSINE, ou **ELEUSINIE**, *Eleusinia*, nom donné aux fêtes ou aux mystères d'Eleusis. Voyez Eleusis [Mystères d'].

ELEUSINE, *Eleusine*, (b) qui, selon les Argiens, avoit épousé Trochilus, dont elle eut Triptoleme.

ELEUSINIENS, *Eleusinii*, *Ἐλευσίνιοι*, peuple de l'Attique. On nommoit ainsi les habitans d'Eleusis. Voyez Eleusis.

ELEUSINIES, *Eleusinia*, *Eleusina*, nom donné aux fêtes ou aux mystères d'Eleusis. Voyez Eleusis [Mystères d'].

ELEUSIS, *Eleusis*, *Ἐλευσίς*, (c) bourg ou ville de Grece, dans l'Attique. Elle étoit au couchant de cette province, & à quinze milles Romains de la ville d'Athènes & de celle de Mégare. on est dans l'usage de lire

Eleusis; cependant, Strabon dit Eleusin, *Ἐλευσιν*; Pline dit aussi Eleusin. Quoi qu'il en soit, Eleusis fut ainsi nommée du héros Eleusis.

Cette ville est célèbre par le temple qu'on y avoit bâti à Cérès Eleusine, & par les mystères qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déesse. Ces mystères étoient si superstitieusement révérez des Anciens, que la plupart des Auteurs leur donnent le nom de Mystères par excellence, sans y ajouter d'autre épithete. Il y avoit dans ce temple plusieurs ornemens sacrés, que l'on n'exposoit que séparément & en divers tems; d'où est venu le proverbe dont Sénèque fait mention: *Eleusina servat, quod ostendat revisentibus*, contre tous ceux qui dans une lettre, ou un discours, veulent dire & montrer tout ce qu'ils savent, sans rien réserver pour une autre occasion; & parce que dans la célébration de ces mystères, les femmes montées sur des chariots avoient accoutumé de se dire des railleries d'un chariot à l'autre, [ce qui se pratique aujourd'hui en Hollande entre le menu peuple, quand deux chariots chargés de passans viennent à se rencontrer], de-là est aussi venu un autre proverbe des Anciens, *de plastro loqui*, c'est-à-dire, parler de dessus le chariot; lors-

(a) Strab. p. 800.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Bell. Lett. Tom. I. pag. 92.

(c) Just. L. II. c. 6, 8. Strab. p. 395.

T. I. p. 197. Pauf. pag. 71. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 649.

qu'on vouloit parler de ceux qui étoient enclins à la satire, & à médire des autres.

On dit que lorsque la ville d'Eleusis a été assiégée, elle ne s'est jamais rendue aux ennemis, qu'à condition, qu'elle demeureroit toujours en possession du temple de Cérès & de ses mystères. Ce temple, selon Strabon, étoit fort grand, & pouvoit contenir une multitude innombrable de peuple. Aux tems de la célébration des mystères, on s'y rendoit d'Athènes en grande pompe; mais, cette pompe n'y alloit pas d'une traite; elle se reposoit quelquefois en chemin; & à chaque pause on chantoit des hymnes, & l'on faisoit quelques sacrifices, ce que Plutarque nous apprend dans la vie d'Alcibiade. On s'arrêtoit ordinairement au pont du Céphise, & c'étoit-là qu'ils se disoient des injures les uns aux autres; au retour ils faisoient les mêmes pauses. Quelquefois, lorsque les chemins étoient mauvais, ou que pour quelque autre empêchement on ne pouvoit aller par terre à Eleusis; ils y alloient par mer, & alors le voyage se faisoit avec moins de cérémonie.

Pausanias y met trois temples qui étoient dédiés l'un à Trip-tolème, l'autre à Diane Propyléa, & le troisième à Neptune le pere.

La ville d'Eleusis est aujourd'hui ruinée, & ses mafures

conservent encore l'ancien nom dans celui d'Elefsi, selon la manière des Grecs modernes qui prononcent l'*v* comme *f*, & disent *Efsopa*, *Efscharistia* pour *Europa*, *Eucharistia*. Spon dit qu'elle est nommée aujourd'hui Lepfina; c'étoit, dit-il, une ville assez considérable pendant qu'Athènes florissoit; elle est déchue avec elle, & maintenant les Corsaires Chrétiens beaucoup plus inhumains que les Turcs, l'ont si maltraitée que tous les habitans généralement ont déserté, & qu'on n'y voit plus que des ruines. Le temple de Cérès & de Proserpine, n'est plus qu'un amas informe de colonnes, de frises, & de Corniches de marbre. La ville peut avoir deux milles de tour, une partie étoit près de la mer, & une partie sur la colline, au pied de laquelle étoit le temple. La rade peut servir partout de port, étant à couvert par l'Isle de Coulouri, qui est l'ancienne Salamine.

ELEUSIS, *Eleusis*, Ελευσίς, (a) autre ville de Grèce dans la Béotie. Voyez Céphissis.

ELEUSIS, *Eleusis*, Ελευσίς, (b) héros qui donna son nom à la ville d'Eleusis. Quelques-uns croient qu'il étoit fils de Mercure & de Daïre, fille de l'Océan; d'autres disent hardiment qu'il étoit fils d'Ogygus. Car, ces anciens peuples, qui ne pouvoient rapporter leur origine à aucune époque certaine, dé-

(a) Paus. p. 577.

I (b) Paus. p. 71.

bitoient bien des fables sur plusieurs points, mais particulièrement sur la filiation de leurs héros.

ELEUSIS [Myſtères d']. (a) Rien n'est plus fameux dans l'antiquité Grecque, que les Myſtères qui ſe célébroient en l'honneur de Cérès à Eleuſis. L'origine ſ'en perd dans les tems les plus reculés. Cette fête, particulière d'abord aux habitans de l'Attique, devint dans la ſuite commune à tous les Grecs, & fut enfin regardée comme la plus grande & la plus auguſte des fêtes du paganisme. Quoiqu'il y eût d'autres Myſtères conſacrés à pluſieurs divinités, comme il paroît par un nombre infini de paſſages & d'inſcriptions, ceux de Cérès Eleuſine portoient le nom de Myſtères par excellence. Son temple étoit un des plus riches de la Grece; les Payens zélés accouroient de toutes parts ſ'y faire initier comme dans le ſanctuaire de leur religion. Les guerres les plus ſanglantes avoient toujours reſpecté le territoire d'Eleuſis; & la célébration des Myſtères ne fut interrompue qu'une ſeule fois; ce fut à l'occafion de la ruine de Thebes. Xerxès, l'ennemi déclaré des dieux de la Grece, & le deſtructeur de leurs temples, épargna celui de Cérès. Lacédémone & Thebes, Philippe, Alexandre, enfin tous les ennemis d'Athènes, ſi l'on en excep-

te le pere de Perſée, eurent toujours la même vénération pour cette déeſſe & pour ſon culte. Les Grecs étoient perſuadés qu'elle avoit combattu pour eux à Salamine; ils attribuoient au voiſinage de deux de ſes temples, les victoires de Mycale & de Platée. En un mot, on trouve par-tout des traces du reſpect exceſſif que les Anciens ont témoigné de tout tems pour ce culte, dont le fond nous eſt cependant peu connu.

I.

Établiſſement du culte de Cérès à Eleuſis,

C'eſt un point ſur lequel les Anciens ſont très-partagés. Si l'on en croit Héſychius, Suidas & le Scholiaſte de Sophocle, il en faut reconnoître pour auteur un certain Eumolpe, originaire de Thrace, & dont les deſcendants établis à Athènes, ont été, pendant une longue ſuite de ſiècles, en poſſeſſion de préſider à ces Myſtères, & d'initier les Candidats. Le Scholiaſte ajoûte que cet Eumolpe étoit fils du poète Muſée, petit-fils d'Antiphème, & arrière-petit-fils d'un autre Eumolpe.

Le Scholiaſte d'Euripide, dans ſon *Alceſte*, prétend qu'Orphée fut l'inſtituteur des myſtères d'Eleuſis; mais, cette opinion n'eſt pas ſoutenable. On convient que le perſonnage hiſtorique connu ſous le nom d'Orphée, étoit contemporain des

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 83. & ſuiv.

Argonautes, & vivoit dans la génération qui précéda la guerre de Troye ; or, l'institution des mystères d'Eleusis précède le voyage à Colchos de plusieurs générations.

Les Athéniens, qui se qualifioient inventeurs de l'agriculture, rapportoient l'origine de ce culte à Cérès elle même. Cette déesse, selon Apollodore, ayant appris que Pluton étoit le ravisseur de sa fille, quitta le ciel, outrée contre Jupiter, qu'elle soupçonnoit d'être complice de l'enlèvement. Sous la figure & sous l'habit d'une simple mortelle, elle vint à la maison de Célés, roi d'Eleusis ; ce Prince, sans doute aussi pauvre, mais aussi religieux que L'Evangère de l'Énéide, lui donna l'hospitalité. Cérès l'en récompensa pour le soin qu'elle prit d'élever Triptolème son fils, & de lui apprendre à cultiver la terre. Les Eleusiniens élevèrent des autels à leur bienfaitrice. Elle agréa leur hommage, régla les cérémonies de son culte, & chargea quatre d'entr'eux d'y présider. Pausanias cite le fragment d'un hymne très-ancien en l'honneur de Cérès, où sont conservés leurs noms ; ce sont Triptolème, Eumolpe, Célés & Dioclès. Rien n'étoit mieux établi dans Athènes, que cette tradition presque aussi ancienne que la ville même. Outre le merveilleux, qui pour le peuple est une raison de croire, elle étoit confirmée par le culte de Triptole-

me qui avoit une chapelle héroïque à Eleusis, en qualité d'inventeur de l'agriculture. D'ailleurs, toutes les cérémonies observées dans cette fête, étoient une imitation de ce qu'avoit fait Cérès dans la recherche de sa fille ; nous l'apprenons des premiers Apologues Chrétiens. Les campagnes d'Eleusis étoient semées de monumens de cette histoire prétendue. On y voyoit une pierre sur laquelle Cérès s'étoit assise accablée de douleur, & qu'on nommoit *la pierre triste*. Callimaque, dans un hymne à cette déesse, parle du puits près duquel elle se reposa. En un mot, tout sembloit annoncer que cette fête étoit née dans l'Attique ; les Athéniens en consacroient par-tout le souvenir ; & les bas-reliefs du tombeau découvert, le siècle passé, dans les ruines d'Athènes, sont une preuve incontestable que la croyance du voyage de Cérès étoit fortement établie dans l'esprit du peuple.

Cependant, quelque générale que fût cette opinion, elle n'en étoit pas mieux fondée ; nous ne la rapportons que parce qu'elle rend raison de la continuation du sacerdoce de Cérès dans la famille des Eumolpides, & du respect que la Grece avoit pour eux.

C'est dans l'Histoire qu'il faut chercher la source d'un pareil établissement. Consultons Diodore de Sicile ; il en fait auteur Erechthée, ou Erechtho-

nus, quatrième roi d'Athènes, qui, venu d'Égypte avec une flotte chargée de bled, délivra l'Attique d'une famine alors universelle, & qui, placé sur le trône par la reconnaissance des habitans, leur enseigna le culte de Cérès.

Tout semble favoriser cette opinion. En effet, la plupart des cérémonies & des objets même de la religion Grecque, tiroient leur origine d'Égypte. Les mystères de Cérès, suivant Lactance, étoient presque semblables à ceux d'Isis. La Cérès Attique est la même divinité que l'Isis Égyptienne. Hérodote le dit, & nous devons en croire un Grec instruit par les prêtres d'Égypte. Enfin, le sacerdoce de cette déesse héréditaire dans une seule famille, contre l'usage des villes Grecques, est un dernier trait de vraisemblance avec les sacerdoce Égyptiens.

De plus, le récit de Diodore de Sicile, ne renferme rien que de très-conforme à l'Histoire. Les premiers habitans de la Grece, aussi sauvages que ceux du Canada, vivoient dispersés dans les bois. Sans connoissances, sans arts, sans loix, ils se nourrissoient de glands & des herbes que produit la terre inculte. Les colonies étrangères les tirèrent insensiblement de cette barbarie; elles adoucirent leurs mœurs, en se mêlant avec eux; elles les instruisirent, les rassemblèrent, en formèrent des sociétés. L'Attique en par-

ticulier est un pays sec, qui n'est bon que pour l'olivier. Cécrops, en s'y établissant à la tête d'une troupe d'Égyptiens, y porta du bled; mais, découragé par l'inspection du terrain, il n'essaya pas d'en semer; il le tiroit de l'Égypte, avec laquelle les besoins de sa colonie l'obligeoit d'entretenir un commerce étroit. Erechthée, conducteur de la seconde, s'étant aussi fixé dans l'Attique, voulut mettre les Athéniens en état de ne plus recourir aux étrangers; il fit défricher une partie du terrain, & jugeant les campagnes d'Eleusis plus propres au labourage que les autres, il y sema du bled. Les Égyptiens qu'il amenoit, mêlés avec les habitans, leur apprirent à le cultiver. C'est ainsi que la religion Égyptienne passa dans la Grece avec l'agriculture.

Cette explication, si contraire à la prétention des Athéniens, en la détruisant, laisse entrevoir le rapport de la tradition populaire avec la véritable origine. Qui ne reconnoît des traces visibles de cette Histoire, dans ce que les Athéniens publioient du voyage de Cérès? La recherche que fit cette Déesse de sa fille enlevée par Pluton, la mort d'Iacchus, en un mot tout les traits de cette fable, offrent, avec la seule différence des noms, la fable d'Isis & d'Osiris, le meurtre de ce dernier & d'Horus par Typhon, & tout ce que fit

Isis désolée pour retrouver le corps de son mari ; fictions qui cachotent aux yeux du peuple , sous les noms de personnages prétendus , les principaux dogmes de la Théogonie Égyptienne , & les mystères d'une métaphysique sublime , connue des seuls prêtres & de ceux qu'ils daignoient en instruire , ignorée dans la suite de la plupart des Prêtres mêmes , & dont les différentes branches , ou les diverses explications , ont produit les systèmes de Pythagore , de Platon , d'Aristote & des Philosophes les plus célèbres de l'Antiquité.

Isis & les autres personnages de cette fable , en changeant de séjour , perdirent leur ancien nom ; & toutes les idées des peuples de l'Attique , s'étant tournées du côté de la culture de la terre , on leur chercha des explications relatives à cet art utile. Les aventures allégoriques d'Osiris & de Typhon furent oubliées , & la fiction de Proserpine , habitante des enfers pendant six mois , & compagne de sa mère pendant les six autres , ayant une espèce de ressemblance avec le bled caché une partie de l'année dans la terre , dont il fait l'ornement & la richesse dans l'autre saison , fut insensiblement adoptée , avec toutes les circonstances dont il plut aux Prêtres & aux Poètes de la revêtir. Les Poètes , qu'on regarde comme les seuls Théologiens du paganisme , mais qui n'étoient

en effet que les Théologiens du peuple , firent bientôt disparaître Erechthée & la colonie Égyptienne. Une Déesse , honorant l'Attique de sa présence , parut infiniment plus propre à relever la gloire des Athéniens , dont l'orgueil superstitieux ne se rendoit pas difficile sur ce qui le flattoit.

Isis , arrivée dans l'Attique avec le bled , dut conséquemment y recevoir le titre de Déesse de l'agriculture ; comme elle y avoit , quelques générations auparavant , acquis le nom de Minerve , Déesse de l'olivier , parce que Cécrops , venu de Saïs à Athènes , y avoit le premier cultivé cet arbre. De-là vient l'opinion commune que la fête d'Eleusis doit sa naissance à l'invention de l'agriculture ; opinion fautive , mais dont on découvre aisément la source dans la méprise des Auteurs qui ont fait dépendre l'un de l'autre deux établissemens d'une égale ancienneté.

Celui du labourage polica par degré les anciens habitans de l'Attique. La société se forma ; les loix naquirent avec la société , dont elles sont les liens & les garans. De-là Cérès fut regardée comme la législatrice d'Athènes , & honorée sous ce nom , tant dans la fête dont il s'agit ici , que dans celle des Thesmophories. Ainsi , nous ne devons pas être étonnés de voir presque tous les Auteurs rapporter à la même divinité , l'agriculture & les loix. Ces deux

objets n'étoient point séparés dans l'idée des hommes, parce qu'en effet, la main qui leur apporta le bled les retira de leurs forêts. *De tous les présens qu'Athènes a faits à l'univers*, dit en substance Cicéron, *il n'en est point de plus grand que ces mystères augustes qui ont civilisé les hommes. . . . C'est à vous Cérès & Proserpine*, dit-il ailleurs, *que nous devons, avec une nourriture plus douce, tous les avantages que donnent les loix*. Triptoleme, regardé comme l'inventeur de l'agriculture, passoit en même tems pour le premier législateur de l'Attique. On conservoit même dans le temple d'Eleusis trois de ses loix, que Xénocrate, cité par Porphyre, rapporte, & dont la dernière est une défense expresse de faire aucun mal aux animaux.

Voici, selon M. de Bougainville, à quoi tout cela se réduit. Le culte d'Isis, l'agriculture & les loix qui ont policé les Sauvages de l'Attique, ont la même origine, & sont également dus aux Egyptiens, adorateurs de cette Déesse, habiles dans la culture des terres, depuis long-tems gouvernés par des loix, & qui, se mêlant avec les originaires du pays, leur apprirent tout ce qu'ils sçavoient. Tel est l'Historique de cette fable. En effet, outre que le labourage a dû nécessairement obliger à fixer par des loix le partage des terres, cette loi de Triptoleme, que nous venons de rapporter, ressemble trop à celle qui dé-

fendoit en Égypte de tuer les animaux, & qui condamnoit même à mort leur meurtrier volontaire, pour ne lui pas donner une origine Égyptienne.

Ce n'est pas qu'on prétende que le culte d'Isis se soit conservé sans altération dans les mystères de Cérès Eleusine. La poésie, la superstition, les fausses explications données aux cérémonies, l'envie de les rendre plus augustes, en ont augmenté la pompe, en y mêlant plusieurs choses étrangères. Mais, ces changemens, qui n'ont rien de surprenant, ne doivent pas nous empêcher d'en chercher en Égypte la véritable origine, aussi bien que celle de Céléus, de Triptoleme & d'Eumolpe.

I I.

Origine des petits Mystères.

Il y avoit deux sortes de Mystères; les grands, célébrés à Eleusis en l'honneur de Cérès, dans le mois Attique Boëdromion, & les petits, consacrés particulièrement à Proserpine. On célébroit ceux-ci près d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus, dans le mois Anthesthion. Nous venons de développer l'origine des premiers; celle des seconds est moins ancienne. Quelques Auteurs soutiennent qu'ils furent établis en faveur d'Hercule. Nous n'examinerons point ici la vérité de cette opinion. Quoi qu'il en soit, il paroît constant qu'ils furent institués pour les étrangers exclus

dans les premiers tems de la participation aux mystères d'Eleusis, réservée pour lors aux seuls citoyens. Cette grace ne s'accordoit même que rarement; il falloit que le vice de la naissance fût couvert par un mérite éclatant. On compte parmi ceux qui la reçurent, Castor & Pollux, Esculape, Hippocrate & le Scythe Anacharsis.

Mais, dans la suite, l'entrée aux grands Mystères fut indifféremment accordée à tous les Grecs; bientôt après les Romains, vainqueurs de la Grece, y furent admis; enfin, le temple d'Eleusis s'ouvrit à tous les peuples. *Je ne parle point*, dit Cicéron, *de la fête d'Eleusis, de cette fête auguste à laquelle les habitans des régions les plus lointaines viennent se faire initier.* Ce passage paroît décisif.

Quoique les petits Mystères eussent été, dans l'origine, institués en faveur des étrangers, ils avoient encore une autre destination; ils préparoient aux grands Mystères dont ils étoient l'image, comme le sommeil l'est de la mort, suivant l'expression d'Euripide. On ne les employa plus même qu'à ce dernier usage, depuis que les premiers furent devenus accessibles à toutes les nations. Ils étoient précédés de vœux, de sacrifices, de purifications & d'abstinences de toute espèce. Après ces préliminaires, les Candidats étoient admis; c'est-à-dire, selon saint Clément d'Alexandrie,

qu'on leur faisoit entrevoir de loin les cérémonies auxquelles ils se destinoient, & qu'on jetoit dans leur esprit les semences de cette doctrine, en leur donnant des connoissances générales, en sorte qu'ils n'avoient presque rien à apprendre quand on les introduisoit dans le temple d'Eleusis; il ne leur restoit plus alors que l'optosie ou la contemplation. L'intervalle étoit au moins d'une année, selon Plutarque, qui rapporte comme un fait jusques-là sans exemple, la liberté que prit Démétrius Poliorcète de se faire initier à la fois aux petits & aux grands Mystères; c'étoit traiter avec la Déesse en conquérant; la conduire de ce Prince répondoit à son surnom. Tertullien fait l'espace de cinq ans; peut-être étoit-ce l'ordinaire, & celui d'une année n'étoit-il que pour les citoyens, & pour ceux qu'on vouloit favoriser. Pendant cet intervalle plus ou moins long, ils portoient le nom de novices; ce tems expiré, on les admettoit aux grands Mystères, ils devenoient Epoptes ou Ephores, c'est-à-dire, contemplateurs.

Les Anciens aspiroient à ce dernier état comme à celui de la perfection. La cérémonie se faisoit pendant la nuit. Ceux qu'on devoit initier, s'assembloient près du temple, dans une enceinte assez vaste pour contenir un peuple nombreux. Ils portoient des couronnes de

myrthe, & se lavoient les mains à l'entrée du portique. Après divers préparatifs, on les instruisoit de ce qui avoit rapport aux Mystères; le principal ministre de la Déesse leur faisoit diverses interrogations, auxquelles ils répondoient par une formule que rapportent Arnobe & saint Clément d'Alexandrie. Après cette réponse, on les faisoit passer rapidement par des alternatives continuelles de lumière & de ténèbres; ils apercevoient une multitude confuse d'objets divers; plusieurs voix se faisoient entendre; enfin, on terminoit la cérémonie en exposant à leurs yeux l'objet de leur attente, & ils se retiroient après des acclamations qu'Hélychius nous a conservées.

Les Initiés ne quittoient jamais la robe dans laquelle ils avoient reçu cet honneur, à moins qu'elle ne fût usée de vieillesse; alors, ils la consacroient à Cérès & à Proserpine. C'est de cet usage que plaissante Aristophane, dans la première scène du quatrième acte de son Plutus.

I I I.

Ministres des Mystères.

Quatre Ministres présidoient à cette fête. Le premier d'entre eux, toujours choisi dans la famille des Eumolpides, portoit le nom d'Hierophante. Sa principale fonction étoit d'initier aux Mystères [c'est ce que signifie proprement le titre de sa

dignité], & de marcher à la tête des Initiés dans l'espèce de procession solennelle qui suivoit cette cérémonie. Il représentoit le Créateur de l'univers, le *Demiourge*, dont il est si souvent & si magnifiquement parlé dans les ouvrages des Mystiques Platoniciens. Son front étoit ceint du diadème, & sa chevelure avoit la forme d'une couronne. Un passage d'Arrien nous donne lieu de croire que ce Pontife souverain d'Eleusis devoit avoir un âge & une voix convenables. *Vous n'avez* dit-il à Epictète, en lui reprochant d'avoir fait le personnage de ce ministre de Cérès, *vous n'avez ni l'habit d'un Hierophante, ni sa chevelure, ni son diadème; vous n'avez pas même son âge ou sa voix*. Philostrate remarque que l'Hierophante Apollonius n'avoit pas la voix si belle qu'Héraclide, Logimus & plusieurs autres de ses prédécesseurs. On observoit donc cette particularité; le souvenir s'en conservoit par une sorte de tradition parmi les Initiés. Il étoit naturel en effet qu'on attendit une voix grave & sonore, un ton majestueux de la part d'un homme qui parloit au nom de la divinité même. Une belle voix est un avantage sûr de frapper le peuple dans bien des circonstances; mais sur-tout dans des cérémonies religieuses du genre de celle-ci, où le silence & l'obscurité de la nuit, où ce mélange de voix peu distinctes, ce passage rapide des

ténèbres à la lumière, tout contribuoit à jeter une horreur respectueuse dans les esprits. Cependant, nous n'assurerions pas que cette qualité fût une condition exigée rigoureusement; nous croirions même le contraire.

Nous avons dit que ce sacerdoce étoit héréditaire, ajoutons qu'il étoit perpétuel, & que l'Hiérophante ne pouvoit se marier. Il étoit astreint au célibat le plus exact, & forcé même de se mettre hors d'état d'y donner atteinte; ce qu'il faisoit en se frottant avec de la cigue, suivant l'ancien interprète de Perse, ou même en buvant de cette liqueur, si l'on en croit saint Jérôme. Une telle loi scrupuleusement observée, doit rendre la durée du sacerdoce dans la famille d'Eumolpe bien surprenante, du moins au premier coup d'œil. On peut s'étonner que cet arbre qui produisoit tant de branches stériles, ait subsisté pendant un si grand nombre de siècles; & les gens dévots à Cérès attribuoient sans doute cette espèce de merveille à la protection particulière de la déesse. Cependant, la merveille n'est pas si grande, les Hiérophantes ne pouvoient pas se marier; mais, ils pouvoient apparemment l'avoir été avant leur élection, & selon toute apparence encore, on ne les choissoit pas à la fleur de leur âge.

Au reste, la famille des Eumolpides tenoit un rang distin-

gué dans Athènes, comme dépositaire de ce que la République avoit de plus sacré. Cette place étoit incompatible avec toute autre fonction religieuse.

Après cette dignité, les deux plus considérables étoient celles du Lampadophore ou porteur de flambeau, & de l'Hiérocéryce ou Héraut sacré. Elles étoient l'une & l'autre attachées à la même famille, qui est connue sous le nom de Céryces, dont on peut voir l'article.

Le Dadouque, ou chef des Lampadophores, portoit le flambeau sacré. C'est à lui qu'appartenoit le soin de purifier les adeptes avant l'initiation; cérémonie dont un des préliminaires étoit de couvrir le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter. On craignoit que sans cette précaution le temple ne fût profané par les pas de quelque assistant souillé de crimes, s'il s'en trouvoit quelqu'un dans le nombre. Le Dadouque marchoit à la tête de tous les Lampadophores, la cinquième nuit de la fête solennelle; cette nuit étoit consacrée à la représentation des courses de Cérès errante par toute la terre avec un flambeau allumé dans les feux de l'Etna. Le lendemain, les fonctions de ce Ministre étoient les mêmes dans le transport pompeux d'Iacchus à Eleusis. On en voit un exemple dans les bas-reliefs de la base, sur laquelle étoit autrefois la statue de Cérès découverte dans les

ruines du temple d'Eleusis, & décrite par Spon & Wheler. Autour de cette base étoit représentée une troupe de Prêtres marchant en ordre deux à deux, & portant des torches extrêmement hautes. L'inscription porte que Numilius Nigrinus, Ministre de Cérès, avoit fait ériger cette statue.

Les ornemens portés par le Dadouque étoient magnifiques; image vivante du soleil, on le décoroit de tous les attributs sous lesquels cet astre étoit représenté. Il avoit aussi le droit de ceindre le diadème, non seulement lorsqu'il étoit en fonction, mais dans des circonstances qui n'avoient nul rapport à son ministère. Un soldat Persé, fuyant avec les autres dans les plaines de Marathon, rencontra Callias, Dadouque de ce tems-là; & le prenant pour un Roi, dit Plutarque, à cause de son diadème, il embrassa ses genoux & lui découvrit un trésor caché dans un puits voisin. Il espéroit que cette découverte lui sauveroit la vie; Callias le tua pour en profiter seul, & ce crime l'enrichit avec toute sa postérité.

La dignité de Dadouque étoit perpétuelle comme celle d'Hierophante, mais n'exigeoit pas comme elle le célibat; un passage de Pausanias en fournit la preuve. » C'est dans le bourg » de Sciros, dit cet Auteur, » qu'est le tombeau de Thémistocle, petit-fils du vainqueur » de Xerxès. Entre ses descen-

» dans, je ne parlerai que d'A-
» cestia. Fille de Xénoclès,
» petite-fille de Sophocle, ar-
» rière-petit-fille de Léon, elle
» les a tous vus chefs des Lam-
» padophores d'Eleusis. Après
» leur mort ce sacerdote a pas-
» sé de son vivant entre les
» mains de Sophocle son frere,
» de celui-ci à Thémistocle son
» mari, après lequel son fils
» Théophraste en a été revê-
» tu. « Nous pouvons pousser
sa généalogie plus loin, en con-
sultant la vie de Lycurgue le lé-
gislateur, par Plutarque. Nous
y verrons que Thémistocle,
fils de Théophraste, posséda
cette dignité après lui; & qu'
ayant épousé Nicostrate, des-
cendante de Lycurgue, il y
joignit la souveraine sacrifica-
ture de Neptune Eréchthée; ce
qui montre, en passant, que
la place de Dadouque n'étoit
pas incompatible avec d'au-
tres.

Passons à l'Hierocéryce ou
chef des Hérauts sacrés, dont
la fonction étoit d'écarter les
profanes, & tout ceux qui
étoient exclus par les loix; d'av-
vertir les Initiés, de ne pro-
noncer que des paroles conve-
nables à l'objet de la cérémonie,
ou de garder un silence respec-
tueux; de réciter avant eux les
formules de l'initiation. Il re-
présentoit Mercure ayant le
Caducée, la verge, en un mot,
tout l'attirail que les Poètes
donnent à ce Dieu. Ce sacer-
doce étoit perpétuel comme les
précédens, mais, on ne trouve

nulle part qu'il ait imposé la loi du célibat ; on peut même présumer le contraire ; l'exemple du Dadouque en est une sorte de preuve. Selon toute apparence , la loi ne contraignoit que l'Hiérophante seul , à cause de l'excellence de son ministère.

Le quatrième Ministre de Cérès se nommoit l'assistant de l'autel. Ses fonctions ne nous sont pas bien connues. On sçait seulement qu'il avoit aussi un habillement allégorique qui représentoit la lune ; peut-être son ministère y avoit-il quelque rapport. Au reste , nous n'entreprenons point d'expliquer les ornemens mystérieux dont les prêtres d'Eleusis étoient revêtus ; ce sont des énigmes dont l'interprétation regarde les Sçavans qui prétendent deviner en quoi consistoient les mystères mêmes de Cérès Eleusine , & nous développer la doctrine renfermée sous ces voiles & ces allégories.

L'Archonte Roi étoit le surintendant de la fête d'Eleusis , ayant pour adjoints quatre administrateurs nommés par le peuple. On choisissoit toujours les deux premiers dans les familles sacerdotales ; les deux autres étoient indifféremment tirés du reste des citoyens.

Outre les quatre principaux ministres dont nous avons parlé ci-dessus , il y en avoit un grand nombre de subalternes distribués en plusieurs clas-

ses , subordonnées chacune à l'un des quatre premiers , & toutes ensemble à l'Hiérophante. Pollux en fait l'énumération ; il parle en même tems de Prêtresses , & c'est avec raison. En effet , outre la Reine des sacrifices , qui présidoit aux cérémonies les plus mystérieuses , Suidas fait mention d'une Prêtresse dont le ministère particulier regardoit l'initiation , & qui tenoit un rang distingué dans le temple d'Eleusis. Elle étoit toujours , selon cet Auteur , tirée de la famille des Philides , qui descendoit peut-être des filles de Célés , dont la race étoit consacrée à ce culte.

Indépendamment de la vénération sigilière que le peuple avoit pour l'Hiérophante & les autres ministres de Cérès , ils jouissoient d'un grand nombre de prérogatives. On peut l'as surer , quoique peu soient connues. M. de Bougainville a recueilli toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous.

1.^o Quand on vouloit obtenir une grace , on la demandoit au nom des prêtres d'Eleusis comme au nom des divinités mêmes de ce temple.

2.^o Il étoit défendu de prononcer leur nom sous des peines très-graves. Dès l'instant de leur consécration à Cérès , ils n'en avoient plus d'autre que celui de leurs fonctions. Cette coutume superstitieuse s'étendoit jusqu'à la Déesse même ,

qu'on adoroit à Eleusis sous un nom mystérieux. Tout étoit mystère dans ce temple.

3.^o Ils étoient les seuls à qui la vue de certains objets cachés dans l'intérieur du sanctuaire, fût réservée.

4.^o Enfin, quoique les Prêtres ne fussent point juges en matière de religion, les Eumolpides formoient cependant une espèce de tribunal, devant lequel on portoit les affaires de moindre importance, qui intéressoient le culte de leurs divinités. L'intérieur du temple leur étoit soumis. Dépositaires, selon Lyfias, de certaines loix religieuses, loix plus anciennes que Solon, desquelles même on ignoroit l'auteur, mais qu'une tradition constamment suivie rendoit inviolables, ils avoient seuls le droit de les interpréter; & Périclès exhortoit les Athéniens à s'en rapporter sur cet article à leur décision; ce qui marquait que dans certains cas ils étoient consultés par les Juges. Nous avons dit les Eumolpides en général; car il paroît que l'Hierophante n'avoit pas seul cette prérogative, & qu'elle pouvoit appartenir à quelque autre de la famille, qui n'auroit pas été revêtu de la souveraine sacrificature d'Eleusis. Tel étoit l'Eumolpide Médius, à qui Plutarque donne la qualité d'interprète dans la vie de Lycurgue.

Entre les droits utiles attachés aux ministres d'Eleusis, on doit compter celui qu'ils avoient de

se nourrir seuls des poissons de deux petites rivières qui arrosoient ce territoire, toutes deux consacrées à Cérès & à Proserpine.

Si les privilèges dont ils jouissoient furent considérables, d'une autre côté, la faute la plus légère de leur part contre les loix du temple, étoit un crime. Archias, Hierophante, fut sévèrement puni pour avoir reçu une victime des mains d'une courtisane, & l'avoir immolée dans un jour qui n'étoit pas destiné pour des sacrifices; sa qualité de citoyen, d'Eumolpide, l'éminence de son sacerdoce, ses services, ceux de ses ancêtres, rien ne put le soustraire à la rigueur des loix.

I V.

Autres observations sur le culte & les ministres d'Eleusis.

Nous finissons par quelques observations que nous n'avons pu placer dans les articles précédens, parce que quelques-unes tombent à la fois sur le culte & sur les ministres.

Les grands Mystères se célébroient tous les ans. Vandale l'a fort bien prouvé contre Meursius & Scaliger, qui, fondés sur un endroit de Tertulien mal entendu, ne les font revenir que tous les cinq ans. Il leur oppose des passages formels d'Hérodote, d'Isocrate & d'Aristide, Auteurs qui vivoient dans des tems éloignés les uns des autres, & dont le témoignage

ge uniforme démontre par conséquent que cet usage fut constamment suivi. Ajoûtons une nouvelle preuve tirée de Pausanias. Cet Auteur parle de deux peuples chez lesquels on célébroit la fête de Cérès à l'imitation de celle d'Eleusis, les Phliasiens & les Céléens. Les premiers, qui se conformoient exactement à leur modele, célébroient les grands Mystères tous les ans ; chez les autres , au contraire, on remarquoit plusieurs différences. 1.^o Cette fête, au lieu d'être anniversaire, revenoit tous les quatre ans ; 2.^o L'Hierophante n'étoit pas perpétuel ; 3.^o Il pouvoit se marier. Peut-on rien de plus positif que ces comparaisons ?

Recueillons à présent quelques vestiges de la vénération profonde que les Anciens témoignioient pour le culte d'Eleusis. Pendant les neuf jours que duroit la fête de Cérès, il n'étoit permis d'arrêter qui que ce fût ; les tribunaux étoient fermés, les affaires suspendues ; on ne s'occupoit que de la solennité. C'étoit un crime puni de mort sur le champ, de présenter une requête dans le temple d'Eleusis. Une loi formelle, défendoit aux femmes, même du premier rang, de se faire mener au temple dans des chariots. La peine de cette prévarication étoit une amende considérable ; & Démosthène reproche à Midias, comme une preuve de luxe & d'arrogance, d'y avoir conduit sa femme sur un char

attelé de chevaux blancs de Siccyone.

Cette superstition étoit si généralement répandue, que l'on accouroit en foule de tous côtés pour avoir part aux Mystères. Les Athéniens y faisoient initier leurs enfans dès le berceau ; c'étoit un devoir de l'être au moins avant la mort, & la négligence à cet égard passoit pour un sacrilège. Ce fut un des chefs de l'accusation intentée contre Socrate & depuis contre Démonax.

Les personnes de tout âge, de tout état, y étoient admises après les préliminaires usités, pourvu qu'elles n'eussent aucun crime à se reprocher. On excluait avec rigueur les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les scélérats, les impies, & sur-tout les Épicuriens. Le Héraut sacré leur ordonnoit à haute voix de sortir. Néron respecta cet ordre ; il n'osa prendre part aux mystères d'Eleusis pendant son voyage en Grece ; & ce Prince que tous les colleges sacerdotaux avoient adopté par ordre du Sénat, qui joignoit la dignité de souverain pontife à la puissance suprême, craignit de profaner le temple de Cérès par sa présence. Étoit-ce politique, étoit-ce superstition de sa part ? Ce fut peut-être l'un & l'autre à la fois. L'impiété souvent est superstitieuse ; on en a mille exemples. D'ailleurs, Néron, tyran dans Rome, ménageoit les peuples de l'Empire ; il vou-

lut paroître plein d'égards pour les usages de la Grèce. Aussi fut-il autant regretté des provinces & des soldats, qu'il étoit avec raison haï des Romains mêmes. Tant de faux Nérons qui parurent après sa mort, montrent assez combien il avoit conservé de partisans. Les imposteurs de ce genre n'auroient garde de se montrer sous des noms généralement détestés.

Atticus, Auguste, Adrien, Marc Aurele, Gallien se firent initier aux mystères d'Eleusis; Claude entreprit, mais en vain, de les transporter à Rome.

Les récompenses promises aux Initiés étoient trop grandes pour ne pas attirer la foule, & quelques politiques avec la foule. On leur faisoit envisager une félicité sans bornes. Les déesses auxquelles ils étoient consacrés devenoient leur appui, souvent même les inspiroient à propos. Du moins, Périclès le croyoit ou feignoit de le croire. Tout leur réussissoit pendant la vie; après la mort, ils étoient assurés des premières places dans les champs Elysées, tandis que la troupe impure des profanes devoit gémir dans la nuit du Tartare. Diogene ne pouvoit se persuader que tant de vils mortels fussent heureux au préjudice d'Épaminondas. Pour adopter son sentiment, il ne falloit pas être cynique; il suffisoit d'être sensé.

Rien n'étoit plus expressément défendu que de divulguer les Mystères. Révéler le secret

ou l'entendre étoient deux crimes égaux. Aristagore fut traité d'impie, Diagoras pros crit & condamné à mort pour l'avoir révélé; Eschyle courut risque de la vie, parce qu'on l'accusoit d'en avoir laissé transpirer quelque chose dans une de ses pièces. On ne vouloit avoir aucun commerce avec ceux dont l'indiscrétion avoit trahi des secrets si respectables; ils étoient bannis de la société; on évitoit de se trouver avec eux dans le même vaisseau, d'habiter dans la même maison, de respirer le même air. L'entrée du temple étoit rigoureusement interdite aux profanes; & la mort funeste de deux jeunes Acarnaniens, qui furent tués sur le champ, pour avoir osés'y glisser sans être initiés, étoit bien capable de retenir la curiosité dans les bornes prescrites par les loix.

Un silence, qu'il étoit si dangereux de rompre, a couvert de voiles presque impénétrables l'intérieur des Mystères. Cicéron, qui de tous les Auteurs anciens en parle le plus clairement, dit en général que, *ramenés à leur véritable sens, ils nous instruisent plutôt de la nature des choses que de celle des dieux.* Il résulte de ce passage que les objets de ce culte, divinisés dans les tems postérieurs, n'étoient que des emblèmes qui présentoient originairement sous une image sensible, quelque point de la Théogonie Egyptienne, relatif à la formation

de l'univers & des êtres qui le peuplent.

Un trait de l'histoire de Julien fortifie cette conjecture. Ce Prince, après avoir puisé dans les conversations d'Edésus, de Chrysante & de Maxime, les principes du Platonisme moderne, que les philosophes de son tems opposoient aux progrès rapides de la religion Chrétienne, apprit qu'il trouveroit là-dessus de nouvelles lumières chez l'Hiérophante d'Eleusis. Il alla trouver en conséquence, & s'entretint plusieurs fois avec lui. Or, il est constant, par les écrits d'Iamblique & de Porphyre, que ce nouveau Platonisme n'étoit autre chose que l'ancien système Égyptien qu'ils tâchoient de faire revivre, tel qu'il fut dans l'origine, & dégagé de ce culte grossier & monstrueux dont l'avoient chargé l'ignorance & la superstition. Puis donc que Julien alla chercher sur cette doctrine des éclaircissemens dans le sanctuaire d'Eleusis, on peut croire qu'il s'en étoit conservé quelques dogmes défigurés sans doute par les emblèmes qui les représentoient, dont le peuple des initiés n'avoit pas l'intelligence, mais que l'Hiérophante & les gens instruits pouvoient aisément reconnoître. Après tout, ceci n'est qu'une vue qu'on pourroit peut-être justifier par quelques réflexions, & sur-tout par un commentaire sur la scène de Prométhée d'Eschyle, qui le fit traiter d'indiscret.

Quoi qu'il en soit, les Initiés eux-mêmes étoient intéressés à garder le secret. Il y a grande apparence que de si longs préparatifs devoient leur faire envisager un grand objet; le voile une fois levé, peut-être étoient-ils biens surpris de ne rien voir qui répondit à leur attente; mais c'étoit pour eux une nouvelle raison de se taire. L'amour propre trompé rougiroit d'un repentir public; & d'ailleurs un tel aveu eût exposé ceux qui l'eussent fait aux railleries de l'incrédule, qui n'auroit pas manqué d'insulter à des soupirs si constants & si mal récompensés. Tout contribuoit donc à la sûreté du secret; de-là viennent peut-être ces éloges pompeux des mystères d'Eleusis dans la bouche d'Auteurs trop sensés pour en faire grand cas. Caton s'étonnoit qu'un Haruspice pût en regarder un autre sans rire; ne pourroit-on pas dire la même chose de deux Initiés?

C'est cependant à de tels Mystères que Prétextat, proconsul de la Grece, donnoit le nom de cérémonies sacrées dont la conservation intéressoit l'univers. Valentinien les toléra, quoique Chrétien zélé; mais, ils furent détruits sous l'empire de Théodose le Grand, après avoir subsisté environ dix-huit siècles, suivant le calcul des marbres d'Arondel, qui fixent l'époque de leur établissement par Erechthée, à l'an 1408 avant l'Ère Chrétienne.

ELEUSIUS, *Eleusius* ;

(a) épousa Hyone, selon les uns, Cothonée selon d'autres. Mais, quel qu'ait été le nom de sa femme, il en eut, dit-on, Triptoleme.

ELÉUSSE, *Eleussa*, Ελαιούσσα, (b) île de la mer de Cilicie, vis-à-vis de cette partie du continent, qui a été nommée Sébastie par les Grecs, & Auguste par les Latins, proche Corycos, selon Étienne de Byzance. Strabon, parlant de la Cilicie, l'a nommée par les Grecs τραχεία, par les Latins *aspera*, à cause de ses montagnes, par opposition à celle que l'on appelloit champêtre, à cause qu'elle étoit toute en plaines, dit que dans cette Cilicie montagneuse, Archélaus fit bâtir parfaitement bien l'île d'Eléusse qui n'étoit pas fort grande, mais assez fertile, & qu'il y fit presque toujours sa résidence.

ELÉUSSE, *Eleussa*, Ελαιούσσα, (c) île de la mer Égée, située auprès de Smyrne, selon Plin. Tite-Livé en parle, & la nomme Elée. Elle ne doit pas être confondue avec celle de l'article précédent.

ELEUTHER, *Eleuther*, (d) Ελευθερ, fils d'Apollon & d'Ethuse, fille de Neptune, donna son nom à une ville de Béotie. On dit qu'il fut déclaré vainqueur aux jeux Pythiques à cause de sa belle & grande voix,

quoiqu'il eût chanté une hymne qui n'étoit pas de sa façon.

ELEUTHER, *Eleuther*, Ελευθερ, l'un des Curetes, donna aussi son nom à une ville de Crete.

ELEUTHERA CILICIA, *Eleuthera Cilicia*, (e) nom qu'Étienne de Byzance donne à une partie de la Cilicie. Cicéron fait mention des habitans de ce pays, qu'il nomme Eleuthéro-ciliciens, & leur donne une ville, appelée Pindénissus.

Ces mots *Eleuthera Cilicia* ne signifient autre chose que la Cilicie libre, c'est-à-dire, qui ayant conservé sa liberté, sans se soumettre aux Rois ses voisins, fut toujours ennemie déclarée des autres Ciliciens, qui s'étoient soumis aux Romains. Ce même pays est nommé Pamphylie par Ptolémée, si nous en croyons Ortelius, qui peut-être n'a voulu dire autre chose, sinon qu'une partie de la Cilicie est décrite par cet Auteur, dans le chapitre de la Pamphylie, quoique la Cilicie en ait encore un à part. Mais, les Eleuthéro-ciliciens étoient bien éloignés de la Pamphylie propre, puisqu'ils habitoient l'angle que forment le mont Taurus & le mont Amanus, dans le voisinage de la Cappadoce & de la Syrie.

ELEUTHERE, (f) ELEU-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 92.

(b) Strab. p. 535, 537.

(c) Plin. T. I. p. 287.

(d) Paus. p. 571, 620.

(e) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 4. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epist. 20.

(f) Paus. p. 545, 546. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 527. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 250.

THÉRIEN, EHEUTHÉRIUS, *Eleutherius*, Ελευθεριος, terme qui signifie libérateur dans le langage des Grecs. Ils donnerent ce nom à Jupiter en mémoire de la victoire qu'ils remporterent près du fleuve Asope sur Mardonius, général des Perses, dont trois cens mille furent exterminés dans cette journée. Les vainqueurs attribuerent à Jupiter le succès de cette bataille, qui assura la liberté de la Grece, & donnerent au dieu le titre d'*Eleutherios*, parce qu'il les avoit délivrés de la servitude qui les menaçoit. Ils instituerent aussi en son honneur des fêtes nommées Eleuthéries.

Voyez Eleuthéries.

ELEUTHERES, *Eleuthera*, Ελευθερα, (a) ville de Grece dans la Béotie, fut, dit-on, ainsi nommée d'Eleuther fils d'Apolon. C'étoit autrefois cette ville qui séparoit l'Attique de la Béotie; mais, depuis qu'elle fut soumise aux Athéniens, l'Attique ne fut plus bornée de ce côté-là que par le mont Cithéron. Les Eleuthériens s'étoient rangés sous les loix de la République d'Athènes, non par force, mais de leur propre mouvement, parce que la forme de gouvernement établie à Athènes leur plaisoit, & qu'ils haïssoient mortellement les Thébains. Ils avoient un temple dédié à Bacchus, dont on avoit autrefois transporté la statue à Athènes,

car celle qui se voyoit du tems de Pausanias à Eleutheres, n'étoit qu'une copie de l'autre. Un peu au-delà du temple il y avoit une caverne qui n'étoit pas grande, & auprès une fontaine d'eau froide; on dit qu'Antiope exposa dans cete caverne les deux gemeaux qu'elle avoit mis au monde, & qu'un berger les ayant trouvés, les démaillota & les lava dans la fontaine. Par les ruines qui subsistoient à Eleutheres du tems de Pausanias, soit des murs, soit des maisons, il étoit aisé de juger que la ville dominoit sur la plaine qui regardoit le mont Cithéron.

Strabon dit que les Anciens ne sçavoient si la ville d'Eleutheres devoit appartenir aux Platéens ou à la Béotie.

ELEUTHERES, *Eleuthera*, Ελευθερα, (b) ville de Crete, selon Ptolémée. Elle étoit dans le païs, & non au bord de la mer. Elle avoit son nom d'Eleuther, l'un des Curetes, & étoit aussi nommée Saorus ou Aorus, de la nymphe Saora ou Aora, au rapport d'Étienne de Byzance.

ELEUTHERI, Ελευθεροι, (c) épithete que César donne aux Cadurces & aux Sueffiones. Cette épithete signifie libres.

ELEUTHÉRIE, *Eleutheria*, Ελευθερια, la déesse Liberté, ainsi appelé chez les Grecs. Voyez Liberté.

(a) Plut. T. I. p. 14. Strab. p. 375, 372. Paus. p. 72.

(b) Ptolem. L. III. c. 17.

(c) Cas. de Bell. Gall. L. VII. p. 350, 351.

ELEUTHÉRIENS, *Eleutherenses*, Ελευθερείς, les habitans de la ville d'Eleutheres en Béotie. Voyez Eleutheres.

ELEUTHÉRIES, *Eleutheria*, Ελευθερία, (a) fête qui fut établie par les Platéens en l'honneur de Jupiter, comme Meursius l'a démontré. On la célébroit tous les cinq ans; ce que nous apprenons de Plutarque & de Pausanias. Il est bon d'observer, avec le sçavant P. Corfini, que l'on célébroit cette fête le quatrième jour du mois Boëdromion, qui répond à notre mois d'Août. Étant instituée en l'honneur de Jupiter Libérateur ou Eleuthérien, elle en prit le nom; mais, comme ce Jupiter avoit encore le surnom de *Soter*, elle fut aussi appelée ΣΩΤΗΡΙΑ, *Soteria*, selon Hésychius.

Les Athéniens adoptèrent cette fête, & la célébrèrent avec le plus grand appareil.

L'exercice de la course faisoit un des objets des Eleuthéries; mais, ce n'étoit pas le seul, & il ne faut, pour le prouver, que la couronne qui est représentée dans un des monumens du fixième volume du Recueil d'Antiquités par M. le Comte de Caylus; le mot ΠΙΑΔΑΝ, qui s'y trouve, marque qu'elle a été remportée par un homme qui avoit vaincu à la lutte, ΠΙΑΔΑΝ, pour ΠΙΑΗΝ,

(a) Pauf. p. 545, 546. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 215. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. VI. p. 187. & suiv.

selon le langage dorique que l'on parloit à Sparte. Le mot ΑΝΔΡΑΣ, renfermé dans la même couronne, signifie que le vainqueur avoit remporté le prix dans les combats des hommes faits. On sçait qu'il y avoit des combats séparés pour les enfans ΠΑΙΔΕΣ, & pour les hommes faits ΑΝΔΡΕΣ, c'est ce que nous apprenons de plusieurs monumens.

ELEUTHÉRIS, *Eleutheris*, (b) avoit fait pour sa fille nommée *Spurinnia*, une urne que nous avons encore, & dont l'inscription est *Spurinnia filia Eleutheridis*.

ELEUTHÉROCILICIENS, *Eleutherocilices*. Voyez Eleuthera-Cilicia.

ELEUTHÉROLACONS, *Eleutherolacones*, Ελευθερολακόνες, (c) terme qui désigne un peuple libre de Lacédémoniens. On appelloit ainsi les habitans d'un canton maritime de la Laconie, que l'empereur Auguste affranchit de la domination de Sparte.

Les villes que les Eleuthérolacons occupoient du tems de Pausanias, étoient au nombre de dix-huit; la première étoit Gythée, qu'on rencontroit en descendant d'Egies vers la mer; on voyoit ensuite Touthrone, Las & Pyrrhique; d'un autre côté, on trouvoit près du Ténare Cénépolis, Cetylos, Leuctres,

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 58.

(c) Pauf. p. 203, 204.

Thalames , Alagonie , & Gérénie ; sur le bord de la mer au-delà de Gythée , on rencontroit Asope , Acries , Boée , Zarax , Epidaure , autrement nommée Liméra , Brasies , Géronthre & Marios ; c'étoit tout ce qui restoit aux Eleuthérolacons , car autrefois ils avoient vingt-quatre villes.

ELEUTHÉROPOLIS, *Eleutheropolis* , ville épiscopale de Palestine , située dans la tribu de Juda.

Il n'en est fait aucune mention dans les Livres sacrés , parce qu'elle ne subsistoit ni durant le premier temple , ni durant le second. Ammien Marcellin , qui vivoit sous Gratien & Valentinien , c'est-à-dire , dans le quatrième siècle , en parle comme d'une ville bâtie dans le siècle précédent , *ævo superiore extructam*. Saint Jérôme croyoit que son nom venoit des Chorréens , peuple qui avoit autrefois habité ce lieu. Il explique le nom *Horraei* par *liberi* , libres , ce que signifie aussi le nom d'Eleuthéropolis. Reland ne trouve pas vraisemblable que l'ancien nom des peuples qui habitoient les montagnes de Séir ait été renouvelé & traduit après tant de siècles , ni que les Romains qui donnerent les noms Grecs de Nicopolis , de Néapolis & autres semblables , aient été chercher à cette ville le nom d'une nation barbare , & dont il n'étoit fait alors mention que dans quelques livres assez rares. De plus, Eleu-

théropolis n'étoit pas dans les montagnes de Séir , ni dans l'Idumée propre , mais dans l'Idumée prise dans un sens très-étendu. Il y a plus d'apparence que le nom d'Eleuthéropolis fut donné à cette ville , ou par les Césars , ou à quelque occasion , pour marquer sa liberté.

Elle étoit fort célèbre du tems d'Eusebe & de Saint Jérôme ; mais , ce qu'il y a de singulier , c'est que cette ville si fameuse , & qui sert de point fixe à Eusebe & à Saint Jérôme , pour déterminer les distances & la position des villes méridionales de Juda , est elle même assez difficile à fixer dans la carte. Nous sçavons d'Antonin qu'elle étoit à vingt-quatre milles d'Ascalon , & à dix-huit milles de Lidda. Eusebe la met à cinq milles de Geth , à sept milles de Lachis , à vingt-cinq milles de Gérate , à vingt milles de Jéther , & à dix-sept milles de Ceila ; Saint Jérôme ne met que huit milles d'Eleuthéropolis à Ceila. L'évêché de cette ville étoit des premiers , s'il en faut croire Dorothee , évêque de Tyr , qui souffrit , dit-on , le martyre sous l'empire de Licinius & de Constantin. Il dit que l'un des soixante-douze disciples du Seigneur fut évêque d'Eleuthéropolis , & que Saint Simon Apôtre y prêcha l'Evangile ; mais , Reland ne croit pas son ouvrage d'un assez grande autorité , pour mériter qu'on s'y arrête ; & il assure que si Eleu-

théropolis eût dès-lors été une ville épiscopale, Joseph n'auroit pas manqué d'en faire mention. D. Calmet prétend cependant que Joseph en parle, & assure qu'il la met à vingt milles de Jérusalem.

Plusieurs Écrivains ont confondu mal à propos Chebron avec Eleuthéropolis. Le P. Pétau dans ses remarques sur St. Épiphane, dit: On croit communément que Chebron est la même chose qu'Eleuthéropolis. Cédrene avoit dit la même chose. Sara, dit-il, fut ensevelie à Chebron, qui est maintenant appelée Eleuthéropolis; mais il ne faut qu'ouvrir l'Onomasticon d'Eusebe; on y verra que ces villes étoient éloignées, & il y est fait mention du chemin qui conduisoit de l'une à l'autre.

Dans l'Itinéraire du martyr Antonin, ouvrage bien différent de l'Itinéraire d'un Auteur de même nom, souvent allégué dans ce Dictionnaire, cette ville est nommée par corruption Eliotropolis. Voici ce qu'on y lit. Nous vîmes dans une ville appelée Eliotropolis, au lieu même où Sanfon tua mille hommes avec une mâchoire d'âne, de laquelle à sa prière il sortit de l'eau; cette fontaine coule encore présentement, & nous avons été au lieu d'où elle sort. Cela est conforme aux annales de Glycas. Cette fontaine, y est-

il dit, qui sortit du lieu où Sanfon avoit jetté la mâchoire, se voit encore à présent dans les faubourgs d'Eleuthéropolis, & on l'appelle la fontaine de la mâchoire. Corneille dit qu'Eleuthéropolis étoit la patrie de St. Epiphane; ce qui n'est pas vrai, quoiqu'on lise dans l'Épître d'Acace, mise à la tête des ouvrages de ce père, touchant les hérésies, qu'il étoit Eleuthéropolite. Il n'étoit pas de la ville, mais du pays qui en prenoit le nom; il étoit né à Bésanduc, bourgade à trois lieues d'Eleuthéropolis, dans le territoire de cette ville, & son père étoit laboureur.

La ville d'Eleuthéropolis étoit le chef-lieu d'une contrée qui en portoit le nom; ce fut dans ce diocèse, qu'au quatrième siècle, furent découverts les tombeaux des deux prophètes Habacuc & Michée le jeune, dit le Morasthite. Le premier étoit dans un lieu appelé Cēla, qu'on croit avoir été la ville de de Ceila, si connue par l'histoire du roi David; l'autre étoit à Béréthsar, ou Bérétase, qui n'étoit qu'à dix stades, ou une demi-lieu d'Eleuthéropolis.

Quelques-uns écrivent en François Eleuthérole, comme on dit Andrinople, Constantinople.

ELEUTHÉRUS, *Eleutherus*, Εὐθέρος, (a) fleuve d'Asie dans la Syrie. Les voyageurs Fran-

(a) Ptolem. L. V. c. 15. Joseph, de Antiq. Judaïc. L. I. c. 742. Maccab. L. I. c. 11. v. 7. c. 12. v. 30.

pois le nomment Eleuthere , & les Géographes modernes s'accordent presque tous à dire que c'est le Kafemich , fleuve qui a sa source dans les montagnes de l'Antiliban, & qui coule entre Tyr & Sidon.

De la Roque, dans son voyage de Syrie & du mont Liban, dit l'avoir passé en allant de Seyde à Tyr. L'Auteur du voyage nouveau de la Terre Sainte dit que ce fleuve est fort remarquable par sa profondeur & par sa rapidité, par les détours infinis des montagnes, au fond desquelles il serpente, parce qu'il divise les terres de Sion d'avec celles de Tyr, d'où on le nomme aujourd'hui Kafemich, c'est-à-dire, partage & séparation, enfin parce qu'il est célèbre dans le premier livre des Maccabées. Car, poursuit le même Auteur, ce fut jusques-là que l'illustre Jonathas, frere du vaillant Maccabée, & son successeur, dans le gouvernement des États du peuple de Dieu, accompagna le roi Ptolémée, dit Evergete, lorsqu'Alexandre, roi d'Asie & de Syrie, le prenant pour ami, lui fit rendre par-tout les mêmes honneurs qu'à sa propre personne, & ce fut jusques-là aussi que ce grand capitaine poursuivit les généraux des troupes de Démétrius, qui n'éviterent la force de ses armes, qu'à la faveur de cette profonde rivière, auprès de laquelle ils se retirèrent.

Paul Lucas, dans son troisième voyage, après avoir dit qu'il

Tom. XV.

passa la rivière de Jesel-Caraon, sur un beau pont de douze arches, ajoute : C'est apparemment le fleuve Eleuthere des Anciens. C'est ce qu'il appelle une découverte. Et dans la Carte dressée pour l'intelligence de son livre, l'embouchure du Jesel-Caraon, est entre Tyr & Seyde. Homan, dans sa carte de la Terre Sainte, & quantité d'autres, mettent l'embouchure de l'Eleuthérus, entre Tyr & Sidon, après l'avoir fait couler de la tribu de Nephthali dans celle d'Aser. Corneille, qui lui donne la même position pour son embouchure, lui fait arroser l'Iturée & la Galilée. Cependant, malgré ces autorités, l'Eleuthérus des anciens ne peut-être aucune des rivières qui sont entre Tyr & Sidon, puisqu'il étoit au Nord de cette dernière. Ptolémée lui donne un degré vingt minutes de latitude plus qu'à Sidon; & Joseph, parlant du don que M. Antoine fit à Cléopâtre, dit que cet amant prodigue lui donna toutes les villes situées entre l'Égypte & l'Eleuthérus, à la réserve de Tyr & de Sidon. Ces deux villes étoient donc entre l'Eleuthérus & l'Égypte, c'est-à-dire, au midi de ce fleuve.

La difficulté est plus grande sur sa source; Bertius & Villanovanus, dans leurs cartes de Ptolémée, la mettent au côté méridional du Liban, à l'opposite de l'Antiliban. Magin la met dans la contrée d'au-delà du Jourdain, près de Bosor ou

S

Bofra , qui est au midi del'Antiliban ; Aldricome la met au côté méridional de l'Antiliban. Son sentiment s'accorde mieux que les autres , avec ce qui est dit au premier livre des Maccabées , que les troupes de Démétrius qui étoit dans la contrée d'Amath , fuyant Jonathas , passerent en une nuit l'Eleuthérus , & que pour cette raison il ne put les atteindre. Si la source de ce fleuve eût été au-delà du mont Liban , ces troupes n'auroient pu le passer si promptement , puisque de la contrée d'Amath où elles étoient , jusqu'aux lieux de la Syrie , qui sont au-delà du Liban , il y a plus de vingt milles d'une heure de chemin , y ayant plus d'un degré de distance. Le P. Bonfrerius , qui paroît avoir le plus judicieusement examiné ces difficultés , dit qu'il seroit peut-être plus conforme à la vérité de mettre la source de ce fleuve au côté septentrional de l'Antiliban.

On ne sçait quel est le nom moderne de ce fleuve ; car , ce ne peut être le *Fleuve Saint* , comme le P. Hardouin le dit avec la modification du mot *aiunt*. Le Fleuve Saint est le Kadischa , qui a sa source à l'endroit du Liban , où sont les Cedres , & son embouchure à l'orient de Tripoli qu'il traverse. Or , Pline qui nomme Tripolis & ensuite Orthosia , nomme l'Eleuthérus après la seconde , au lieu qu'il l'auroit nommé après la première. Ptolémée le fait plus

septentrional que Tripolis de six minutes ; & plus méridional qu'Orthosia de quatorze.

ELEUTHO , *Eleutho* , déesse qui présidoit aux accouchemens. Ce nom ne se trouve que dans Pindare , où le Scholiaste de ce Poète lui donne pour synonyme *Εἰλεθυία* , *Illithyia* ; ce qui montre qu'Eleutho est la même chose que la déesse Illithyie , qui est Lucine. Aussi Pindare n'en parle-t-il que pour marquer qu'elle présidoit aux couches. C'est Apollon , selon lui , qui l'envoie à celles d'Evadné avec les Parques. Le Scholiaste remarque que ce ne fut pas seulement pour procurer à la mere un heureux enfantelement , mais encore pour donner à l'enfant de nobles inclinations , de belles qualités.

Ce mot vient d'*ἐρχομαι* , ou d'*ἐλεύθω* , verbe inusité , qui signifie venir , parce que cette déesse étoit censée venir à propos pour secourir les femmes en couches. C'est apparemment la mesure du vers qui a forcé le Poète à forger ce mot , & à l'employer au lieu d'*Illithyia* ; car on ne voit point qu'il fût en usage , ni qu'il se trouve ailleurs. Quoi qu'il en soit , il est heureusement formé , & Eleutho présida sans doute à sa production.

Aureste , on doit dire Eleutho , & non pas Eleuthon , parce que nous n'ajoutons point d'*n* à la fin des noms Grecs féminins en *ω* , & que nous disons Clio , Sapho , Erató , Clo-

tho, Calipso, &c. & non pas Clion, Saphon, Clothon, Calipson, &c. Si nous l'y ajoûtons quelquefois, c'est qu'alors le mot François n'est pas formé du Grec, mais d'un mot Latin différent du Grec, comme Latone, de *Latona*, & non pas de *Λατώ*; Didon, de *Dido*, *Didonis*, & non pas de *Διδώ*.

ELI, *Eli*, *H'li*, (a) c'est-à-dire, mon Dieu. Jesus-Christ étant sur la Croix, s'écria : *Eli, Eli, Lamma Sabacthani*, ou plutôt, *Lamma Sabadetani*. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Ceci est pris du Pseaume XXI.

ELIA, *Elia*, (b) nom d'un lieu du Péloponnèse dans la Laconie. Tite-Live le met au-dessus de *Leuca* & d'*Acria*, qui étoient des lieux maritimes à l'Orient de l'embouchure de l'Eurotas; & Polybe nomme l'*Elia*, la plus belle partie de la Laconie.

Il faut remarquer que M. Crévier, dans son édition de Tite-Live, lit *Pleia*, au lieu d'*Elia*; & il dit dans une note, que ce mot est corrompu, & qu'il lui semble qu'on devroit lire *Bœas*, ville qui, selon lui, étoit voisine d'*Acres* & de *Leuces*.

ELIA, *Ælia*, (c) nom qui a été donné par quelques Auteurs à la ville d'Andrinople, à cause de l'Empereur Adrien, dont le nom de famille étoit *Elius*.

L'on comptoit trois autres

villes du nom d'*Élia*, deux en Espagne, & Jérusalem, après qu'Adrien l'eut rebâtie; ces villes n'ont porté que très-peu de tems le nom que ce Prince leur avoit donné.

ÉLIA, *Elia*, *H'li*, (d) de la race de Harim, est un de ceux qui, au retour de la captivité de Babylone, renvoyèrent les femmes étrangères qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

ÉLIA, *Elia*, *H'li*, (e) de la race d'Elam, est aussi un de ceux qui pendant la captivité de Babylone, avoient pris des femmes étrangères contre la loi de Dieu, & qui, à leur retour, consentirent à les renvoyer.

ÉLIA, *Elia*, *E'li*, (f) fut l'avant-dernier des enfans de Jéroram.

ÉLIA, ÉLIUS, *Ælia*, *Ælius*, nom d'une famille Romaine. Cette famille étoit Plébéienne, mais fort ancienne & illustrée par les plus grandes charges. Elle étoit partagée en plusieurs branches, comme les Ligus, les Gallus, les Pætus, les Tubérons, &c. Les Antonins étoient aussi de la famille *Élia*, d'où vient qu'ils prennent le nom d'*Élius* sur leurs médailles. On cherchera par leurs noms particuliers, les *Élius* dont on ne trouvera pas l'histoire ci-après aux articles d'*Élius*. Voyez *Elius*.

(a) Matth. c. 27. v. 46.

(b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 27.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 285.

(d) Esdr. L. I. c. 10. v. 21.

(e) Esdr. L. I. c. 10. v. 26.

(f) Paral. L. I. c. 8. v. 27.

ELIA, *Ælia*, *Αἰλιά*, (a) l'une des femmes de L. Sylla. Ce fut la seconde femme qu'il épousa.

ELIA LUCIA, *Elia Lucia*, femme d'Aurélius Mucianus. Voyez Aurelius Mucianus.

ELIA SENTIA [la Loi], *Lex Ælia Sentia*. (b) Il est fait mention de cette Loi dans Cicéron. *Cum lex Ælia Sentia*, dit-il, *Assiduo vindicem assiduum esse jubeat*, &c.

ELIA [la Loi], *Lex Ælia*. (c) Il étoit donné pouvoir à tout Magistrat curule par cette Loi, de s'opposer à quelque autre loi que ce fût, qu'on vouloit établir; & ordonné en même tems, qu'on observât les augures toutes les fois qu'on en proposeroit quelque une, afin de sçavoir si elle étoit agréable aux Dieux. Cette cérémonie de l'observation des augures demandoit un nombre infini de circonstances pour être faite comme il falloit, & étoit sujette à mille incidens divers qui la rendoient nulle, ou de mauvais présage; & en ce cas il étoit défendu de passer outre à l'affaire sur laquelle on délibéroit; ainsi, c'étoit une source intarissable de prétextes, pour empêcher tout ce qu'on ne vouloit pas laisser faire.

ELIA, *Ælia*, nom d'une Tribu Romaine. Voyez Tribu.

ELIAB, *Eliab*, *Ελιὰβ*, (d)

filz d'Hélon, & Prince de la tribu de Zabulon, fut nommé pour travailler au dénombrement du peuple. Il est compté pour le troisième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an; ce fut-là l'offrande d'Eliab, filz d'Hélon. Ses deux filz Dathan & Abiron furent engloutis dans la terre tout vivans, après s'être révoltés contre Dieu.

ELIAB, *Eliab*, *Ελιὰβ*, (e) l'aîné des filz d'Isaï, étoit un jeune homme de très-bonne mine & d'une taille très-avantageuse. Cependant, le prophète Samuel déclara qu'il n'étoit pas celui que Dieu avoit choisi pour être roi d'Israël. Il suivit le roi Saül à la guerre contre les Philistins, & se trouva au combat de son frere contre Goliath. Il admira sa force & sa victoire, & en eut de la joie,

(a) Plut. T. I. p. 455.

(b) Cicér. ad Trebat. Topic. c. 6.

(c) Cicér. ad T. Pomp. Artic. L. I. Epist. 16.

(d) Numer. c. i. v. 9. c. 7. v. 24. & seq. c. 16. v. 1. & seq.

(e) Reg. L. I. c. 16. v. 6, 7. c. 17. v. 13. & seq.

quoiqu'un peu auparavant il l'eût accusé de présomption & de témérité.

ELIAB, *Eliab*, *Ελιab*, (a) fils de Nahath & pere de Jéroham, fut du nombre des Lévités que David choisit pour servir devant l'Arche du Seigneur, pour le glorifier & lui rendre de continuelles actions de grâces de toutes ses merveilles, & pour chanter les louanges du Seigneur, le Dieu d'Israël. Ces Lévités jouoient de toutes sortes d'instrumens de musique, comme de la lyre, de la guitare, des timbales, afin de faire retentir bien haut le bruit de leur joie.

ELIAB, *Eliab*, *Ελιab*, (b) l'un de ces vaillans hommes, qui se joignirent à David, quand il fuyoit la persécution de Saül. Il rendit à ce Prince affligé des services considérables dans toutes ses guerres. Eliab est nommé ailleurs Eliaba de Salaboni.

ELIABA, *Eliaba*, *Ελιabà*, de Salaboni. *Voyez* l'article précédent.

ELIACHIM, *Eliachim*, le même qu'Eliacim, fils d'Helcias. *Voyez* Eliacim.

ELIACHIM, *Eliachim*, (c) de la race des Prêtres, revint de la captivité de Babylone avec Zorobabel.

ELIACIM, *Eliacim*, (d) *Ελιακίμ*, *Ελιακίμ*, fils d'Helcias,

étoit intendant de la maison du roi Ezéchias. Il se trouva à Jérusalem, lorsque Sennachérib vint mettre le siège devant cette ville, & que l'Ange exterminateur lui défit toute son armée.

Eliacim fut député de la part de son maître pour aller parler à Rabzacès, général des armées du roi d'Assyrie, qui étoit venu investir la ville, & sommer le Roi & les habitans de se rendre. Il n'oublia rien pour apaiser ce Général, & le détourner de son dessein; & comme il vit que Rabzacès, qui étoit de Lachis, entendoit & parloit très-bien l'Hébreu, continuoît ses discours & ses emportemens dans ce langage, il le pria de vouloir parler Syriaque, pour n'être pas entendu du peuple. Ce Général n'en voulut rien faire, & croyant imprimer de la terreur dans l'esprit du peuple, ou le porter à la sédition, il ne cessa de parler la langue du païs. Eliacim & ses compagnons, Joahé fils d'Asaph, & Sobna secrétaire, voyant cela, se retirèrent très-mécontents, non seulement à cause des menaces de Rabzacès, mais encore plus des injures qu'il avoit proférées contre Dieu. Ezéchias les envoya vers le prophète Isaïe, pour le prier d'implorer le secours du Seigneur; & ce

(a) Paral. L. I. c. 6. v. 27. c. 15. v. 18. c. 16. v. 5.

(b) Reg. L. II. c. 23. v. 32. Paral. L. I. c. 11. v. 32. c. 12. v. 9.

(c) Esdr. L. II. c. 12. v. 40.

(d) Reg. L. IV. c. 18. v. 18. & seq. c. 19. v. 2. & seq. Judith. c. 4. v. 5. & seq. Isaï. c. 22. v. 15. & seq. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 328, 329.

saint Homme les chargea de dire au Roi de ne point s'abandonner à la crainte, mais de l'assurer que Sennachérib perdroit son armée devant Jérusalem, & à son retour la vie, par la main de ses enfans. En effet, l'Ange lui tua pendant la nuit, cent quatre-vingt-cinq mille hommes, en punition de ses blasphêmes, l'an du monde 3324 & 202 ans après la fondation du temple.

Eliacim étoit un homme d'une vertu très-éminente; aussi dieu le récompensa par la dignité de souverain sacrificateur, ainsi qu'il le lui avoit promis par son prophète Isaïe : » Allez trouver, dit ce Prophète, » celui qui a la garde du trésor, ce Sobna qui est l'intendant du palais, & vous lui direz : Que faites-vous ici, ou qui êtes-vous ici, » pour vous y être préparé un monument, comme font ceux qui se dressent un sépulcre dans les lieux les plus élevés, & qui se taillent dans la pierre un lieu de repos. Le Seigneur va vous faire transporter d'ici, comme on transporte un coq; & il vous couvrira d'ignominie. Il vous agitera & vous fera tourner comme une balle; il vous jettera dans une terre vaste & spacieuse; vous mourrez là, & c'est à quoi se réduira le char & la pompe de votre gloire, » vous qui êtes la honte de la maison de votre Seigneur. Je vous chasserai du rang où

» vous êtes, & le Roi vous déposera de votre ministère. » Et en ce jour-là j'appellerai mon serviteur Eliacim, fils d'Helcias. Je le vêtirai de votre tunique, je l'honorerai de votre ceinture, je lui remettrai entre les mains toute la puissance que vous avez; & il sera comme le père des habitans de Jérusalem & de la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David; il ouvrira sans qu'on puisse fermer, & il fermera sans qu'on puisse ouvrir. Je le rendrai inébranlable comme un bois qu'on enfonce dans un lieu ferme; & il sera la gloire du trône de la maison de son père. Toute la gloire de la maison de son père reposera sur lui; il aura soin de tout ce qui naîtra de l'un ou de l'autre sexe, & de tous les vases, même des plus petits, depuis les coupes jusqu'aux vaisseaux où l'on enferme les liqueurs. Sobna fut mené en captivité avec le roi Manassé, fils d'Ezéchias, vingt-huit ans après la défaite de Sennachérib. Il y perdit sa charge, & Eliacim fut choisi en sa place, & mis le vingt-huitième dans l'ordre des souverains Pontifes.

Lorsque Nabuchodonosor fut monté sur le trône d'Assyrie, & qu'il eut défait Arphaxad, roi des Medes, il envoya Holoferne, général des armées, pour soumettre tout l'univers à sa puissance. Tout le monde, effrayé & consterné par le bruit

de ses armes & de ses victoires, ne prit d'autre parti que de plier sous le joug ; il n'y eut que les Juifs qui aimerent mieux éprouver le sort de la guerre, que de se rendre en gens lâches & de peu de cœur ; ils s'appuyoient plus sur l'assistance de Dieu que sur leurs propres forces. Il leur fallut donc se mettre en état de défense, & à ce sujet, Eliacim, pour lors grand Pontife, visita toutes les places de la Judée, écrivit aux Magistrats des provinces & des villes du royaume, de lever des troupes, de réparer leurs fortifications, de rétablir leurs machines, & enfin de résister courageusement à l'ennemi ; il s'imagina bien que Béthulie seroit la première attaquée ; il la fit fortifier, & y établit Ozias pour prendre le gouvernement du peuple & de la ville ; & cela ainsi disposé, il s'en retourna à Jérusalem, où il ordonna des prières publiques, pour demander à Dieu un prompt secours contre l'ennemi de son nom. Ces prières furent exaucées ; Béthulie fut délivrée miraculeusement, & le général Holoferne fut tué par la sainte veuve Judith. On dit que c'est lui qui écrivit l'histoire de ce siège, & de la vie de cette illustre Dame.

On n'est pas bien d'accord si Eliacim, souverain Pontife, est le même que celui qui étoit intendant de la maison d'Ezé-

chias, & qui fut député par ce Prince pour ménager quelque accommodement avec Rabsacès général des armées de Sennachérib. Ceux qui assurent qu'il n'est pas le même, s'appuient sur ce que Josesph ne dit point qu'il ait été souverain Pontife, & sur ce que, dans le quatrième livre des Rois, chapitre 18, & ailleurs, il est appelé simplement *præpositus domus*, intendant ou maître-d'hôtel. Il n'y a point d'inconséquence à embrasser le sentiment de ceux qui soutiennent que c'est le même ; car les deux charges d'intendant & de grand-prêtre qu'on donne à Eliacim, ne nous forcent point à en faire deux. D'ailleurs, l'exercice de ces deux charges, & les deux sièges, sçavoir, celui de Jérusalem par Sennachérib, & celui de Béthulie par Holoferne, se rapportent à des tems différens ; outre que Dieu promit ouvertement par la bouche d'Isaïe à Eliacim, intendant du roi Ezéchias, de le récompenser de la souveraine sacrificature, à cause de son mérite & de sa vertu, ainsi que nous l'avons rapporté.

ELIACIM, *Eliacim*, Ε'μαχιμ, (a) roi de Juda, dont le nom fut changé en celui de Joakim. Voyez Joakim.

ELIACIM, *Eliacim*, Ε'μαχιμ, (b) fils d'Abiud, & père d'Azor, fut un des ancêtres de Jésus-Christ, selon la chair.

ELIADA, *Eliada*, Ε'μαδα

(a) Rég. L. IV, c. 23. v. 34.

(b) Matth. c. I. v. 13.

(a) l'un des fils du roi David.
ELIADA, *Eliada*, (b) fut pere de Razon ennemi du roi Salomon.

ELIADA, *Eliada*, Ε'λιαδά, (c) l'un des généraux des armées du roi Josaphat, étoit redoutable dans les combats. Il commandoit deux cens mille hommes armés d'arcs & de boucliers.

ELIAM, *Eliam*, Ε'λιαם, (d) fut pere de Bethsabée femme d'Urie, laquelle devint après cela femme de David & mere de Salomon.

ELIAM, *Eliam*, Ε'λιαם, (e) fils d'Achitophel de la ville de Gélon, & l'un des trente braves de l'armée de David.

ELIANUS, *Ælianus*, chef des Bagaudes, du tems de l'empereur Dioclétien. *Voyez* Bagaudes.

ELIAQUES, *Eliaca*, (f) nom donné aux Mithriaques. Ce nom est pris d'Elios ou Hélios, qui signifie le soleil.

ELIASAPH, *Eliasaph*, (g) Ε'λιασάφ, fils de Duel, étoit prince des enfans de Gad. Il fut le sixième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles, au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de

l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an; ce fut-là l'offrande d'Eliasaph fils de Duel.

ELIASIB, *Eliasib*, Ε'λιασίβ, Ε'λιασοβ, (h) fils de Joacim, fut le trente-cinquième souverain sacrificateur depuis Aaron, & le troisième depuis le retour de la captivité de Babylone; il remplit cette dignité vingt-deux ans; sçavoir, depuis la douzième année jusqu'à la trente-troisième du règne d'Artaxerxe surnommé Longue-main. Sous le pontificat d'Eliasib, Néhémie, de la famille sacerdotale, obtint d'Artaxerxe Longue-main, dont il étoit échançon, la permission de venir en Judée, & des ordres pour rétablir les murailles de Jérusalem, & pour défendre les Juifs des vexations continuelles qu'ils souffroient de la part de leurs voisins. Eliasib & les prêtres ses frères s'appliquerent à l'ouvrage, & ils bâtirent la porte du troupeau. Ils la consacrerent après y avoir mis les deux battans, & ils en consac-

(a) Paral. I. I. c. 3. v. 7.

(b) Reg. L. III. c. 11. v. 23.

(c) Paral. L. II. c. 17. v. 17.

(d) Reg. L. H. c. 11. v. 3.

(e) Reg. L. II. c. 23. v. 34.

(f) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. II. p. 17.

(g) Numer. c. 1. v. 14. c. 7. v. 41. *seq.*

(h) Paral. L. I. c. 24. v. 12. Esdr. L. II. c. 3. v. 1, 2, 20, 21. c. 12. v. 10. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 370.

erèrent tout l'espace, jusqu'à la tour des cent coudées, jusqu'à la tour d'Hananiel. Ceux de Jéricho bâtirent d'un autre côté auprès de lui, & de l'autre Zachur fils d'Amri. Son fils Joiada lui succéda. La famille d'Eliafib étoit la onzième dans l'ordre des vingt-quatre familles sacerdotales. Elle descendoit de celle d'Éléazar.

Je ne sçais si cet Eliafib n'étoit pas le même qui suit.

ELIASIB, *Eliafib*, Ε'λιασιβ, (a) prêtre, qui avoit l'intendance du trésor de la maison de Dieu. Comme il étoit allié de la maison de Tobie, il lui avoit fait faire une grande chambre dans le lieu du trésor, où l'on portoit avant l'arrivée de Néhémie, les présens, l'encens, les vases, les dixmes du bled, du vin & de l'huile, la part des Lévites, des chantres & des portiers, & les prémices qu'on offroit aux Prêtres. Pendant tout ce tems-là, Néhémie n'étoit point à Jérusalem, parce que la trente-deuxième année du règne d'Artaxerxe, roi de Babylone, il l'étoit allé retrouver; & il obtint enfin son congé du Roi. Étant revenu à Jérusalem, il reconnut le mal qu'Eliafib avoit fait en faveur de Tobie, de lui faire une chambre dans le vestibule de la maison de Dieu. Le mal lui parut extrêmement grand; c'est

pourquoi, il jeta les meubles de la maison de Tobie hors du trésor. Il donna ordre qu'on purifiât le trésor, ce qui fut fait; & il y apporta les vases de la maison de Dieu, les oblations & l'encens.

ELIASIB, *Eliafib*, (b) Il est parlé au premier livre d'Esdras, de deux Prêtres de ce nom, l'un de la race de Zéthua, l'autre de celle de Bani. Les Septante appellent le premier Ε'λιασιβ, & le second Ε'λιασιβ. Ils avoient épousé l'un & l'autre des femmes étrangères contre la loi du Seigneur, & ils consentirent à s'en séparer à leur retour de Babylone à Jérusalem.

ELIASUB, *Eliafub*, Ε'λιασουβ, (c) le second des fils d'Élioenai.

ELIATHA, *Eliatha*, Ε'λιαθα, (d) huitième fils d'Héman. Son emploi étoit de chanter devant l'Arche du Seigneur. Il étoit dans la vingtième classe des Lévites.

ELICA, *Elica*, (e) de Harodi, un des trente braves de l'armée de David.

ELICE, *Elice*. Voyez Hélice.

ELICIENS, *Elici*, (f) nom d'un peuple, dont il est parlé dans le livre de Judith. Leur Roi y est nommé Érioch. Les Septante lisent Élyméens. Selon les mêmes, on trouve au livre de la Genèse un Arioch, roi d'Ellasar. D. Calmet pense que

(a) Esdr. L. II. c. 13. v. 4. & seq.

(b) Esdr. L. I. c. 10. v. 27, 36.

(c) Paral. L. I. c. 3. v. 24.

(d) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 27.

(e) Reg. L. II. c. 23. v. 25.

(f) Genes. c. 14. v. 1, 9. Judith. c. 1. v. 6.

le pais d'Ellafar pourroit bien être le même que celui des Éli-ciens.

ELIDAD, *Elidad*, *Exfads*, (a) fils de Chafélon, de la tribu de Benjamin, fut un des députés pour faire le partage de la terre de Chanaan.

ÉLIDE, *Elis*, *H'nis*, (b) contrée maritime du Péloponnèse, située entre l'Achaïe & la Messénie; elle avoit la première au nord, & la seconde au midi. L'Arcadie la bornoit à l'orient, & la mer à l'occident. On lit dans Pausanias, que les Éléens confinoient aux Messéniens du côté d'Olympie vers l'embouchure du fleuve Alpheé, & aux Achéens du côté de Dymes.

I. Les Éléens, s'il en faut croire le même Pausanias, étoient sortis de Calydon & d'autres endroits de l'Étolie, pour venir s'établir dans le Péloponnèse. On croit qu'Aéthlius est le premier qui ait régné sur ces peuples. Il fut pere d'Endymion. La fable dit qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il en eut cinquante filles. Mais, une opinion plus probable, c'est qu'il épousa Astérodié, d'autres disent Chromie, fille d'Itonus, & petite fille d'Amphictyon; d'autres, Hypéripné, fille d'Arcas, & qu'il eut trois fils,

Péon, Epéus, & Etolus, & une fille nommée Eurycyde. Endymion proposa dans Olympie un prix de la course aux trois Princes; ce prix étoit le royaume; Epéus remporta la victoire; régna après son pere, & ses sujets furent appelés Épéens. On dit que son frere Etolus demeura avec lui dans le pais; mais que Péon, inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion de cette importance, alla chercher fortune loin de sa patrie, & que s'étant arrêté sur les bords du fleuve Axius, il donna son nom à cette contrée, qui depuis s'appella la Péonie.

Les Éléens & les Héracléotes ne s'accordoient pas sur la mort d'Endymion; car, les Éléens montroient son tombeau dans la ville d'Olympie, & les Héracléotes qui étoient voisins de Milet, disoient qu'Endymion se retira sur le mont Latmus. En effet, il y avoit un endroit de cette montagne que l'on nommoit encore du tems de Pausanias la grotte d'Endymion. Epéus épousa Anaxiroé, fille de Coronus; il en eut une fille qui fut nommée Hyrmine, & il ne laissa point d'enfans mâles. Ce fut de son tems que Pélopus Lydien, venu d'Asie, tua Enomaüs, roi de Pise, que la fable

(a) Numer. c. 34. v. 21.
(b) Strab. p. 336, 337 & seq. Paus. p. 287. & seq. Plin. Tom. I. pag. 193. Homer. Iliad. L. II. v. 122. & seq. Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 110. Corn. Nep. in Alcib. c. 4. Plut. T.

I. pag. 52, 198, 360, 530. Tit. Liv. L. XXVII. c. 31. & seq. L. XXVIII. c. 7. L. XXXVI. c. 5, 31. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 2. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 25, 84.

& les Poëtes font fils de Mars , & que Pausanias croit plutôt fils d'Alxion. Pélops , s'étant emparé du royaume de Pise , y joignit Olympie , ville voisine , qu'il avoit conquise sur Epéus. Les Éléens disoient que Pélops fut le premier qui bâtit un temple à Mercure dans le Péloponnèse , & qui y sacrifia pour appaiser ce Dieu qu'il avoit irrité par le meurtre de Myrtil.

Epéus étant mort , son frere Etolus lui succéda ; mais , peu de tems après , se voyant pour suivi en justice par les enfans d'Apis , il fut obligé de quitter le Péloponnèse. Eléus prit aussitôt sa place , & fut roi des Épéens. On dit qu'il étoit fils de Neptune , & d'Eurycydé , fille d'Endymion. Quoi qu'il en soit , Eléus donna son nom aux Épéens , qui depuis n'ont pas été nommés autrement qu'Éléens. On croit qu'il fut pere d'Augée. Cependant , ceux qui veulent faire honneur à Augée , dit Pausanias , abusant du nom , le disent fils , non d'Eléus , mais d'Elius , c'est-à-dire , du Soleil.

Augée attira contre lui les armes d'Hercule. Celui-ci , après avoir conquis toute l'Élide , la donna à Phylée. Il lui rendit aussi tous les prisonniers qu'il avoit faits , & voulut bien lui sacrifier son ressentiment en pardonnant à Augée. Les femmes des Éléens , voyant tout leur pays dépeuplé d'hommes , firent un vœu à Minerve , pour obtenir de la déesse qu'elles

pussent concevoir dès la première fois qu'elles auroient commerce avec leurs maris. Elles furent exaucées , & bâtirent un temple qui fut dédié pour cette raison à *Minerve mere des hommes*. Ensuite , les hommes & les femmes , pour conserver la mémoire d'un événement si heureux , donnerent le nom de *Badu* , non seulement au lieu où ils s'étoient rencontrés , mais encore au fleuve qui passoit auprès ; car *Badu* étoit un mot de leur pays qui marquoit le plaisir qu'ils avoient eu de se trouver ensemble.

Phylée , après avoir mis ordre aux affaires de l'État , alla s'établir à Dulichium ; & Augée étant mort de vieillesse , Agasthène , son second fils , prit possession du royaume conjointement avec Amphimaque & Thalpius. Homère , dans le dénombrement des Éléens , dit que toute leur flotte étoit de quarante navires , dont vingt étoient commandés par Amphimaque & par Thalpius ; dix par Diorez , fils d'Amaryncée , & les dix autres par Polyxénus , fils d'Agasthène. Polyxénus , à son retour de Troye , eut un fils qu'il nomma aussi Amphimaque , à cause , selon Pausanias , de la liaison qu'il avoit eue avec un Amphimaque , fils de Créatus , qui avoit péri devant Troie. Amphimaque , fils de Polyxénus fut pere d'Eléus. Ce fut sous le règne d'Eléus que les Doriens avec les fils d'Aristomaque , ayant équipé une flotte , tentè-

rent de revenir au Péloponnèse.

Oxylus, leur ayant rendu de grands services, leur demanda pour récompense l'Élide ; & ils convinrent de la lui céder ; mais, lorsqu'il crut s'en rendre maître sans combat, il se trompa ; car, Dirus, qui en étoit le possesseur, ne jugea pas à propos de la lui abandonner. Cependant, au lieu d'exposer toutes leurs forces aux risques d'une bataille, ils convinrent de choisir un Étolien & un Éléen, qui, par un combat singulier, terminassent la querelle des deux Princes. Leur résolution ayant été approuvée, Degmenus, archer, fut choisi de la part des Éléens, & Pyrechmès, frondeur de la part des Étoliens. Pyrechmès remporta la victoire, & aussitôt Oxylus fut reconnu pour Roi. Il épargna les anciens Épéens qui en furent quittes pour recevoir les Étoliens, & pour partager leurs terres avec eux. Oxylus étant mort, la couronne passa à son fils Lacias. Pour celui-ci, on ne voit pas que ses enfans lui aient succédé.

Dans la suite, Iphitus, un des descendans d'Oxylus, & contemporain de Lycurgue, qui a donné des loix aux Lacédémoniens, rétablit les jeux Olympiques, & indiqua des jours d'assemblée avec une espèce de foire franche pour la célébration de ces jeux ; car, tout cela avoit été interrompu. Si l'on s'en rapporte à une ins-

cription qui étoit à Olympie, Iphitus étoit fils d'Hémon ; mais la plupart des Grecs l'ont cru fils de Proxonidas, à la réserve des Éléens, qui, par d'anciens monumens, prétendoient prouver que son pere portoit le même nom que lui.

Quant aux Éléens, ils allèrent à la guerre de Troie, & contribuèrent ensuite à chasser les Perses qui avoient fait une invasion dans la Grece. Nous ne rapporterons point ici toutes les guerres qu'ils eurent avec les Arcadiens & avec Pise, au sujet des jeux Olympiques, dont ils vouloient toujours avoir la direction. Nous dirons seulement avec Pausanias, qu'obligés de suivre le parti des Lacédémoniens, ils firent avec eux une irruption dans l'Attique ; mais, peu de tems après, s'étant ligüés avec les Athéniens, les Argiens & ceux de Mantinée, ils se déclarèrent contre Sparte ; & Agis étant entré avec une armée dans l'Élide, par la trahison de Xénias, ils remportèrent sur lui une grande victoire auprès d'Olympie, dissipèrent son armée, & chassèrent de l'enceinte du temple, bon nombre de Lacédémoniens qui s'y étoient réfugiés ; ensuite ils firent la paix.

Durant les troubles que Philippe ne cessa de causer à la Grece, les Éléens qui pour lors étoient fort affoiblis par leur propre division, ne purent s'empêcher de se joindre aux

Macédoniens ; cependant , ils ne voulurent jamais combattre contre les Grecs à la bataille de Chéronée ; ils agirent seulement de concert avec Philippe, lorsqu'il attaqua les Lacédémoniens , en quoi ils ne firent que suivre la haine invétérée qu'ils avoient contre Sparte ; mais , après la mort d'Alexandre , ils se réunirent avec les Grecs contre Antipater & contre les Macédoniens.

Quelques années après, Aristote, fils de Damarete , & petit-fils d'Erymon , soutenu d'Antigonus , fils de Démétrius , roi de Macédoine , se fit tyran de l'Élide. A peine avoit-il joui six mois de sa domination , que Chilon , Hellanicus , Lampis , & Cylon souleverent le peuple contre lui. Il se réfugia à l'autel de Jupiter Sauveur ; mais Cylon , sans aucun respect pour le lieu , l'y poignarda. Voilà une légère mention des principaux exploits de ces peuples , qui passèrent depuis sous la domination des Romains.

Dans l'Élide étoit un temple que les Éléens avoient bâti au Dieu , qui , dans un combat , qu'ils livroient aux Arcadiens , voulut bien se mettre à la tête de leurs troupes , sous la figure d'un jeune homme , se changer ensuite en dragon , & par cette étrange métamorphose , jeter la frayeur dans l'armée ennemie.

Il faut maintenant parler de quelques singularités du pays. La plus considérable étoit cette

planté qui portoit de la soie ; car , elle ne croissoit point dans tout le reste de la Grece. Une autre merveille , c'est que les jumens qui étoient couvertes par des ânes , n'engendroient point en Élide , quoiqu'elles engendrassent dans les pays voisins , ce que l'on attribuoit à l'horreur que les Éléens avoient pour le mélange de ces deux espèces. Quant à leur soie , elle n'étoit pas moins fine que celle des Hébreux , mais elle étoit moins jaune. L'Élide étoit un pays gras & fertile. Il y venoit toutes sortes de fruits. On y semoit aussi différentes graines , & en particulier du chanvre & du lin.

II. L'Élide , selon Strabon , fut d'abord partagée en plusieurs États ; mais , dans la suite , elle n'en forma plus que deux , celui des Épéens & celui de Nestor , fils de Nélée ; & c'est à cette seconde division que Strabon rapporte la manière dont Homère s'exprime , en parlant des Épéens & de leur ville , & en nommant Pylos celle qui obéissoit à Nestor.

Il faut bien distinguer dans les Anciens , lorsqu'ils parlent de l'Élide ; car , ils prennent quelquefois ce nom pour tout le pays renfermé dans les limites que nous avons marquées au commencement de cet article ; quelquefois ils n'entendent par ce même nom que le tiers de ce même pays , & qu'ils nommoient autrement l'Élide propre ; la seconde partie étoit la Pisatide ;

& la troisième, la Triphylie, ou Triphalie. Voici les villes & bourgs de cette contrée.

Dans l'Élide propre, étoient Cyllene, port de mer, Ephyré, Elis, capitale, Pylos Ælæus.

Dans la Pisatide, Olympie, ou Pise, Salmone, Héraclée, Épine, & quatre autres dont Strabon ne daigne pas dire les noms.

Dans la Triphylie, Samicum, Pylos Triphyliacus, Lépréum, Hypana, Ctypanfa, Typanæa, Pyrgus, Epium, Bolax, Styllagium, Phrixa.

Les promontoires de cette contrée, selon le P. Briet, étoient Chelonites, aujourd'hui Cabo-Tornese, selon Sophien, selon Thevet, Cabo Torice, & Clémoutzy, dans la langue des habitans, au rapport du même Sophien; Ichtyz, aujourd'hui Jardan, selon Thevet.

Ses principales rivières étoient l'Alphée, l'Énipée, & le Pénée.

Sa montagne la plus remarquable, Erimanthe, aujourd'hui Dimizana.

Ce pays est présentement la partie septentrionale du Belvedere, dans la Morée.

ÉLIDE, *Elis*, Η'λις, nom que certains donnent à la ville d'Élis. Voyez Élis.

ÉLIE, *Elias*, Η'λιας, (a) prophète du Seigneur, naquit à

Thesbe, ville située au-delà du Jourdain, dans le pays de Galaad. Quelques-uns le font prêtre de la race d'Aaron, & lui donnent pour père un nommé Sabacha; mais, ces particularités, qui ne sont point marquées dans l'Écriture, ni dans les Anciens, ne sont pas d'une grande autorité. Plusieurs Pères ont cru qu'il avoit gardé une virginité perpétuelle. Cette circonstance est plus vraisemblable que ce que dit Saint Épiphane au sujet de sa naissance. Il rapporte une vision de Sabacha, père d'Élie, & prétend qu'après que sa femme fut accouchée, il crut voir des hommes vêtus de blanc, qui saluèrent le nouveau-né, le couvrirent de feu, & lui firent avaler de la flamme; tels furent les anges dont ils envelopperent le petit Élie; tel fut le lait dont ils le nourrirent; que Sabacha s'en alla consulter l'oracle à Jérusalem, & apprit ce que la vision signifioit; que l'on lui assura que son fils habiteroit dans la lumière; & qu'il jugeroit Israël par le feu & l'épée. Cela a tout l'air de rêveries Judaïques, & ne mérite aucune créance.

Lorsqu'Élie fut devenu grand, il fut suscité de Dieu, pour s'opposer comme un mur d'ai-

(a) Reg. L. III. c. 17. v. 1. & seq. c. 18. v. 1. & seq. c. 19. v. 1. & seq. c. 21. v. 1. & seq. Reg. L. IV. c. 1. v. 2. & seq. c. 2. v. 1. & seq. Paral. L. II. c. 21. v. 12. & seq. Isai. c. 40. v. 2. Jerem. c. 17. v. 18. Ecclesiastic. c. 48. v. 1. &

seq. Malach. c. 4. v. 5, 6. Matth. c. 11. v. 14. c. 16. v. 14. c. 17. v. 3. & seq. Marc. c. 6. v. 15. c. 9. v. 3. Luc. c. 9. v. 8, 30. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 285. & seq.

rain à l'idolâtrie, & sur-tout au culte de Baal, que Jézabel & Achab avoient introduits dans Israël. La première fois que l'Écriture nous parle d'Élie, elle nous le représente qui vient dire à Achab : » Vive le » Seigneur le Dieu d'Israël, » en la présence duquel je suis » présentement. Il ne tombera » pendant ces années, ni rosée » ni pluie, que selon la parole » qui sortira de ma bouche. « Le Seigneur s'adressa ensuite à Élie & lui dit : » Retirez-vous » d'ici ; allez vers l'orient, » & cachez-vous sur le bord » du torrent de Carith, qui est » vis-à-vis le Jourdain. Vous » boirez là de l'eau du torrent, » & j'ai commandé aux corbeaux de vous nourrir en ce » même lieu. « Élie partit donc selon l'ordre du Seigneur, & alla demeurer sur le bord du torrent de Carith, situé vis-à-vis le Jourdain. Les corbeaux lui apportèrent le matin du pain & de la chair, & le soir, encore du pain & de la chair, & il buvoit de l'eau du torrent. Quelque tems après, le torrent se sécha ; car il n'avoit point plu sur la terre ; & alors le Seigneur lui parla en ces termes : » Allez à Sarepta qui est » une ville des Sidoniens, & » demeurez-y ; car j'ai commandé à une femme veuve de » vous y nourrir. « Élie aussitôt s'en alla à Sarepta.

Lorsqu'il fut venu à la porte de la ville, il aperçut une femme veuve qui ramassoit du

bois ; il l'appella & lui dit de lui donner un peu d'eau dans un vase, afin qu'il bût. Lorsqu'elle s'en alloit lui en chercher, il lui cria derrière elle, qu'elle lui apportât aussi une bouchée de pain. Elle lui répondit : » vive le Seigneur votre Dieu, » je n'ai point de pain, j'ai » seulement dans un pot autant » de farine qu'on en peut prendre avec trois doigts, & » un peu d'huile dans un petit vase ; je viens ramasser » ici deux morceaux de bois, » afin d'aller apprêter à manger pour moi & pour mon fils, afin que nous mangions, » & que nous mourions ensuite. Élie lui dit : Ne craignez point, faites comme vous avez dit ; mais, faites » pour moi auparavant de ce » petit reste de farine un petit pain cuit sous la cendre, & » apportez-le moi ; & vous en ferez après cela pour vous & » pour votre fils. Car voici ce » que dit le Seigneur le Dieu » d'Israël : La farine qui est » dans ce pot, ne manquera » point, & l'huile qui est dans » ce petit vase ne diminuera » point jusqu'au jour auquel le » Seigneur doit faire tomber » la pluie sur la terre. « Cette femme s'en alla donc, & fit ce qu'Élie lui avoit dit. Élie mangea & elle aussi avec sa maison ; & depuis ce jour-là, la farine du pot ne manqua point, selon que le Seigneur l'avoit prédit par Élie.

Il arriva ensuite que le fils

de cette femme devint malade d'une maladie si violente, qu'il ne pouvoit respirer. Cette femme dit donc à Élie : » Qu'y-a-t-il entre vous & moi, homme de Dieu? Êtes-vous venu chez moi pour renouveler la mémoire de mes péchés, & pour faire mourir mon fils? « Élie lui dit de lui donner son fils; & l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre où il demouroit, & il le mit sur son lit. Il cria ensuite au Seigneur, & il lui dit : » Seigneur mon Dieu, avez-vous aussi affligé cette bonne veuve, qui a soin de me nourrir comme elle peut, jusqu'à faire mourir son fils? « Après cela il se mit sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, & il cria au Seigneur, & lui dit : » Seigneur mon Dieu, faites je vous prie, que l'ame de cet enfant rentre dans son corps. « Et le Seigneur exauça la voix d'Élie; l'ame de l'enfant entra en lui, & il recouvra la vie. Élie, ayant pris l'enfant, descendit de sa chambre au bas de la maison, le mit entre les mains de sa mère & lui dit : » Voilà votre fils en vie. « La femme répondit à Élie : » Je reconnois maintenant après cette action, que vous êtes un homme de Dieu; & que la parole du Seigneur qui est dans votre bouche est très-véritable. «

Trois ans après, Dieu envoya Élie dire au roi Achab, qu'il donneroit de la pluie. La fami-

ne étoit alors si grande, & le manquement de toutes les choses nécessaires à la vie si extraordinaire, que même les chevaux & les autres animaux ne trouvoient point d'herbe, tant cette extrême sécheresse avoit rendu la terre aride. Ainsi, Achab, pour éviter l'entière ruine de son bétail, commanda à Obdias, qu'il avoit établi sur tous les pasteurs, de faire chercher du fourrage dans les lieux les plus humides, & d'envoyer en même tems chercher de tous côtés le prophète Élie. Voyant qu'on ne le trouvoit point, il résolut d'aller lui-même aussi le chercher, & dit à Obdias de le suivre; mais de prendre un autre chemin. Cet Obdias étoit un homme de bien & craignoit si bien Dieu, que dans le tems qu'Achab & Jézabel faisoient tuer les Prophètes du Seigneur, il en avoit caché cent dans des cavernes, où il les nourrissoit de pain & d'eau. Il n'eut pas plutôt quitté le Roi, que le Prophète vint à sa rencontre. Obdias lui demanda qui il étoit; & lorsqu'il le scût, il se prosterna devant lui : » Avertissez le Roi de mon arrivée, lui dit le Prophète. Mais quel mal vous ai-je fait, lui répondit Obdias, pour vous porter à me vouloir procurer la mort? Car le Roi vous ayant fait chercher par-tout, afin de vous faire tuer, si après que je lui aurai dit que vous venez, l'esprit de Dieu vous emporte ailleurs, &

» qu'ainsi

» qu'ainſi il trouve que je l'au-
 » rai trompé, il me fera ſans
 » doute mourir. Vous pouvez
 » néanmoins, ſi vous le voulez,
 » me ſauver la vie ; & je vous
 » en conjure par l'affection que
 » j'ai témoignée à cent Prophe-
 » tes, vos ſemblables, que j'ai
 » comme arrachés à la fureur
 » de Jézabel, & cachés dans
 » des cavernes où je les nour-
 » ris encore maintenant. « Élie
 lui repartit qu'il pouvoit aller
 en toute ſûreté trouver le Roi,
 puifqu'il lui promettoit avec
 ferment de paroître ce jour-là
 même devant lui. Abdias y alla
 donc.

Achab, ſur cet avis, vint au-
 devant d'Élie, & lui dit avec
 colère : » Êtes-vous donc celui
 » qui avez cauſé tant de maux
 » dans mon royaume, & parti-
 » culièrement cette ſtérilité qui
 » le réduit dans une telle miſe-
 » re? « Le Prophete lui répon-
 dit ſans s'étonner, que c'étoit à
 lui-même qu'il devoit attribuer
 tous les maux dont il ſe plai-
 gnoit, puifqu'il les avoit attirés
 par le culte ſacrilege qu'il ren-
 doit aux faux dieux des nations,
 en abandonnant le Dieu vérita-
 ble. Il lui dit enfuite de faire
 venir tout le peuple ſur la mon-
 tagne du Carmel, & de com-
 mander que ſes prophetes, ceux
 de la Reine ſa femme, & les
 quatre cens prophetes des hauts
 Lieux s'y trouvaffent tous. Après
 que cela eut été exécuté, il
 parla en ces termes à toute cet-
 te grande multitude : » Juſques
 » à quand votre eſprit demeure-

» rera-t-il flottant dans l'incer-
 » titude du parti que vous de-
 » vez prendre? Si vous croyez
 » que notre Dieu ſoit le ſeul
 » Dieu éternel, pourquoi ne
 » vous attachez-vous pas à lui
 » par une entière ſoumiſſion de
 » cœur, & n'observez-vous pas
 » ſes commandemens? Et ſi
 » vous croyez au contraire que
 » ce ſoient ces dieux étrangers
 » que vous devez adorer, que
 » ne les prenez-vous donc pour
 » vos dieux? « Perſonne ne
 répondant, le prophete ajouta :
 » Pour connoître par une preu-
 » ve indubitable lequel eſt le
 » plus puiffant, ou le Dieu que
 » j'adore, ou ces dieux que
 » l'on vous porte à adorer; &
 » lequel, ou de moi, ou de ces
 » quatre cens prophetes, eſt
 » dans la véritable religion, je
 » vais prendre un bœuf que je
 » mettrai ſur le bois préparé
 » pour le ſacrifice; mais, je ne
 » mettrai point le feu à ce bois.
 » Que ces 400 prophetes fai-
 » ſent la même choſe; qu'ils
 » prient enfuite leurs dieux,
 » comme je prierai mon Dieu,
 » de vouloir mettre le feu à ce
 » bois, & alors on connoitra
 » quel eſt le vrai Dieu. « Cette
 propoſition ayant été approu-
 vée, Élie dit à ces prophetes
 de choiſir le bœuf qu'ils vou-
 droient, de commencer les pre-
 miers à ſacrifier & d'invoquer
 tous leurs dieux. Ils le firent,
 mais inutilement. Élie, pour ſe
 moquer d'eux, leur dit de crier
 plus haut, parce que leurs dieux
 étoient peut-être allés ſe pro-

mener , ou bien s'étoient endormis. Ils continuerent jusques à midi , & se découpoient la peau selon leur coûtume avec des rasoirs & des lancettes , mais sans en tirer aucun avantage.

Quand Élie fut obligé de sacrifier à son tour , il leur commanda de se retirer , & dit au peuple de s'approcher pour prendre garde s'il ne mettroit point secrètement le feu dans le bois. Chacun s'approcha. Le Prophete prit douze pierres selon le nombre des tribus ; on éleva un autel qu'il enferma d'un profond fossé , arrangea le bois sur l'autel , & mit la victime sur ce bois. Il répandit ensuite dessus quatre grandes cruches toutes pleines d'eau de fontaine ; & cette quantité d'eau ne trempa pas seulement la victime & tout ce bois , mais coula dans le fossé , & le remplit. Alors , il invoqua Dieu , & le pria de faire connoître sa puissance à ce peuple qui étoit depuis si long-tems dans l'aveuglement. A l'instant même , on vit descendre du ciel sur l'autel un feu qui consuma entièrement la victime & toute cette eau , sans que la terre demeurât moins sèche qu'elle n'étoit auparavant. Le peuple , épouvanté d'un si grand miracle , se prosterna contre terre , & adora Dieu , en criant qu'il étoit le seul grand , le seul véritable ; que tous ces autres dieux n'étoient que des noms vains & imaginaires , des idoles sans

vertu & sans puissance , des objets dignes de mépris , & à qui on ne pouvoit sans folie rendre de l'honneur. Ils prirent & tuerent ensuite par le commandement du prophete ces quatre cens faux prophetes ; & Élie dit au Roi d'aller manger en repos , & qu'il l'assuroit que Dieu donneroit bientôt de la pluie.

Après que ce Prince fut parti , il monta sur le sommet de la montagne du Carmel , s'assit à terre , mit sa tête entre ses genoux , & le ciel étant très-clair & très-serein , commanda à son serviteur de monter sur un rocher & de regarder vers la mer , pour lui dire s'il n'appercevoit point quelque petite nuée s'en élever. Il y monta , & lui dit qu'il ne voyoit rien ; mais , étant retourné jusques à sept fois , enfin il lui rapporta qu'il avoit vu dans l'air une petite noirceur d'environ un pied de long. Alors , le Prophete manda au Roi de se hâter de retourner à Jezraël , s'il ne vouloit se trouver enveloppé d'un grand orage. Achab s'en alla à toute bride dans son chariot , & le Prophete , porté par l'esprit de Dieu , n'alla pas moins vite. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la ville , d'épaisses nuées couvrirent tout l'air , un vent impétueux se leva , & une très-grande pluie tomba sur la terre.

Cependant , Jézabel ayant appris de quelle manière tous les prophetes de Baal avoient été tués , envoya un homme à

Élie pour lui dire : » Que les
 » dieux me traitent dans toute
 » leur sévérité, si demain à la
 » même heure je ne vous fais
 » perdre la vie, comme vous
 » l'avez fait perdre à tous ces
 » Prophetes. « Élie eut donc
 peur, & s'en alla aussitôt par-
 tout où son désir le portoit; &
 étant venu à Bersabée en Juda,
 il renvoya son serviteur. Il fit
 dans le désert une journée de
 chemin; & étant venu sous un
 génievre, il s'y assit, & souhai-
 tant la mort, il dit à Dieu :
 » Seigneur, c'est assez; retirez
 » mon corps, car je ne suis pas
 » meilleur que mes peres. «
 Après quoi, il se jeta par ter-
 re, & s'endormit à l'ombre du
 génievre. En même tems, un
 ange le toucha & lui dit de se
 lever & de manger. Élie re-
 garda, & il vit auprès de sa
 tête un pain cuit sous la cendre
 & un vase d'eau. Il mangea donc
 & but, & il s'endormit encore.
 L'ange du Seigneur revenant
 une seconde fois le toucha en-
 core, & lui dit de se lever & de
 manger, parce qu'il lui restoit
 un grand chemin à faire. S'étant
 donc levé, il mangea & but; &
 s'étant fortifié par cette nourri-
 ture, il marcha quarante jours
 & quarante nuits jusqu'à Horeb
 la montagne de Dieu. Étant ar-
 rivé-là, il demeura dans une
 caverne; & le Seigneur lui
 adressant la parole lui dit :
 » Que faites-vous-là, Élie?
 » Élie lui répondit: je brûle de
 » zele pour vous, Seigneur
 » Dieu des armées, parce que

» les enfans d'Israël ont aban-
 » donné votre alliance, qu'ils
 » ont tué vos Prophetes par
 » l'épée, & qu'étant demeuré
 » seul, ils cherchent encore à
 » m'ôter la vie. Le Seigneur lui
 » dit, sortez, tenez-vous sur
 » la montagne devant le Sei-
 » gneur. « En même tems, le
 Seigneur passa; & on entendit
 devant le Seigneur un vent vio-
 lent & impétueux, capable de
 renverser les montagnes & de
 briser les rochers; & le Seigneur
 n'étoit point dans ce vent. Après
 le vent, il se fit un tremblement
 de terre, & le Seigneur n'é-
 toit pas dans ce tremblement.
 Après le tremblement, il s'al-
 luma un feu, & le Seigneur
 n'étoit point dans ce feu. Après
 le feu, on entendit le souffle
 d'un petit vent. Ce qu'Élie ayant
 entendu, il se couvrit la vilage
 de son manteau, & étant sorti,
 il se tint à l'entrée de la caver-
 ne; & en même tems une voix
 se fit entendre & lui dit : » Que
 » faites-vous là, Élie? Je brû-
 » le de zele pour vous, Seigneur
 » Dieu des armées, parce que
 » les enfans d'Israël ont aban-
 » donné votre alliance, qu'ils
 » ont détruit vos autels, qu'ils
 » ont tué vos Prophetes par
 » le fer, & qu'étant demeuré
 » seul, ils cherchent encore à
 » m'ôter la vie. Et le Seigneur
 » lui dit, allez retournez par
 » le chemin par où vous êtes
 » venu le long du désert vers
 » Damas; & lorsque vous y
 » serez arrivé, vous sacrerez
 » d'huile Hazaël, pour être roi

» de Syrie. Vous sacrerez aussi
 » Jehu fils de Namsi, pour être
 » roi d'Israël ; & vous sacrerez
 » Élisée fils de Saphat, qui est
 » d'Abelmeula, pour être Pro-
 » phete en votre place. Qui-
 » conque aura échappé à l'é-
 » pée d'Hazaël, sera tué par
 » Jehu ; & quiconque aura
 » échappé à l'épée de Jehu,
 » sera tué par Élisée. Je me
 » suis réservé dans Israël sept
 » mille hommes qui n'ont point
 » fléchi le genou devant Baal,
 » & qui ne l'ont point adoré
 » en portant la main à leur
 » bouche pour la baiser. « Élie
 étant donc parti de-là, trouva
 Élisée fils de Saphat, qui labou-
 roit avec douze paires de bœufs,
 & conduisoit lui-même une des
 charrues des douze paires de
 bœufs. Élie s'étant approché
 d'Élisée mit son manteau sur lui.
 Élisée aussitôt quitta ses bœufs,
 courut après Élie & lui dit :
 » Permettez-moi, je vous prie,
 » d'aller embrasser mon pere
 » & ma mere, & après cela je
 » vous suivrai. » Élie lui ré-
 pondit : » Allez & revenez ;
 » car j'ai fait pour vous ce qui
 » dépendoit de moi. « Élisée,
 après avoir quitté Élie, prit
 une paire de bœufs qu'il tua, il
 en fit cuire la chair avec le
 bois de la charrue dont il avoit
 labouré, & la donna au peuple
 qui en mangea ; il s'en alla aus-
 sitôt après, & se mit à suivre
 Élie & à le servir.

Quelques années après, Achab
 pria Naboth, possesseur d'une
 vigne qui joignoit ses terres,

de la lui vendre à tel prix qu'il
 voudroit, ou de l'échanger con-
 tre quelque autre, parce qu'il
 en avoit besoin pour augmenter
 son parc. Mais, Naboth ne put
 jamais s'y résoudre, disant que
 nuls autres fruits ne lui pou-
 voient être aussi agréables que
 ceux que portoit une vigne que
 son pere lui avoit laissée. Ce
 refus offensa tellement Achab,
 qu'il ne vouloit ni manger, ni
 aller au bain ; & Jézabel lui en
 ayant demandé la cause, il ne
 la lui laissa point ignorer ; cet-
 te Princesse fit écrire aussitôt au
 nom du Roi aux principaux
 officiers de la province d'or-
 donner un jeûne ; & quand le
 peuple seroit assemblé, de don-
 ner la première place à Naboth,
 à cause de la noblesse de sa ra-
 ce ; mais de faire ensuite dé-
 poser, par trois hommes, qu'ils
 auroient gagnés, qu'il avoit
 blasphémé contre Dieu & con-
 tre le Roi, afin de le perdre
 par ce moyen. Cet ordre ayant
 été exécuté, Naboth fut lapidé
 par le peuple ; & aussitôt que
 Jézabel en eut reçu la nouvel-
 le, elle alla dire au Roi, qu'il
 pouvoit, quand il voudroit, se
 mettre en possession de la vigne
 de Naboth, sans qu'il lui en coûtât
 rien. Il en eut tant de joie,
 qu'il sortit du lit & s'y en alla
 à l'heure même. Mais Dieu,
 ému de colere, envoya Élie lui
 demander pourquoi il avoit fait
 mourir le possesseur légitime
 de cet héritage, afin de s'en
 emparer injustement. Lorsqu'A-
 chab sut qu'il venoit, il alla au-

devant de lui ; & pour éviter la honte du reproche qu'il jugeoit bien qu'il lui venoit faire , il lui avoua qu'il avoit usurpé cet héritage ; mais il lui dit en même tems , qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne l'eût acheté. » Votre sang , lui répondit le Prophete , & celui de votre femme seront répandus dans le même lieu où vous avez fait répandre celui de Naboth & donné son corps à manger aux chiens ; & toute votre race sera exterminée , en punition d'un aussi grand crime qu'est celui de violer la loi de Dieu , en faisant mourir un citoyen contre toute sorte de justice. » Ces paroles firent une si forte impression sur l'esprit d'Achab , qu'il confessa son péché , se revêtit d'un sac , alla nus pieds , & ne vouloit pas même manger , afin d'expier sa faute. Dieu , touché de son repentir , lui fit dire par Élie , que puisqu'il avoit tant de regret d'avoir commis un aussi grand crime , il en différerait la punition jusques après sa mort ; mais que son fils en recevrait le châtement. Ce dernier est connu sous le nom d'Ochosis.

Un jour que ce Prince descendait d'une galerie de son palais , il tomba , & s'étant fort blessé il envoya consulter l'oracle du dieu d'Accaron , pour savoir s'il guérirait de cette blessure. Dieu commanda au prophete Élie d'aller au-devant de ses Envoyés , pour leur de-

mander si le peuple d'Israël n'avoit donc point de dieu qu'il reconnût pour son dieu , puisque leur Roi envoyoit ainsi consulter un dieu étranger. Après qu'Élie se fut acquitté de sa commission , il leur commanda d'aller dire à leur maître qu'il mourrait de cette blessure , & ainsi ils s'en retournerent sur leurs pas. Ochosis , étonné de les voir revenir si promptement , leur en demanda la cause ; & ils lui répondirent qu'ils avoient rencontré un homme qui leur avoit défendu de passer outre , & leur avoit ordonné de lui rapporter de la part de Dieu , que sa maladie irait toujours en augmentant. Surquoil le Roi leur ayant demandé comment cet homme étoit fait , ils lui dirent qu'il étoit tout couvert de poil , & ceint d'une ceinture de cuir. Il connut alors que c'étoit Élie , & envoya un capitaine , avec cinquante soldats , pour le prendre & le lui amener. Cet officier le trouva assis sur le haut de la montagne , & lui dit de le suivre , pour venir trouver le Roi ; & que s'il ne le faisoit volontairement , il l'y menerait par force. Élie lui répondit qu'il lui ferait voir par des effets qu'il étoit un véritable Prophete ; & en achevant ces paroles , il pria Dieu de faire descendre le feu du Ciel pour brûler ce capitaine & tous ses soldats. Et aussitôt on vit paraître dans l'air un tourbillon enflammé qui les réduisit tous en cendre. La nouvelle en ayant été apportée au

Roi, il envoya un autre capitaine, avec un pareil nombre de soldats, qui menaça aussi le Prophète de l'amener de force, s'il ne vouloit venir de bon gré. Élie renouvella sa prière, & le feu du Ciel consuma ce capitaine & ceux qui l'accompagnoient, comme il avoit fait les premiers. Le Roi envoya un troisième capitaine & cinquante autres soldats; mais, comme celui-ci étoit fort sage, lorsqu'il approchoit du Prophète, il le salua très-civilement; & lui dit: » Vous n'ignorez pas sans doute que c'est contre mon » désir, & seulement pour obéir » au commandement du Roi, » que je viens vous trouver » comme ont fait les autres. » C'est pourquoi, je vous prie » d'avoir compassion de nous, » & de descendre volontairement pour venir trouver le » Roi. « Élie, touché de la manière si respectueuse dont ce capitaine en usoit, descendit & le suivit. Lorsqu'il fut arrivé auprès du Roi, Dieu lui inspira ce qu'il devoit dire, & il parla ainsi à ce Prince: » Le Seigneur » dit: Puisque vous n'avez pas » voulu me reconnoître pour » votre Dieu, & ne m'avez » pas cru capable de juger & » de prédire ce qui arriveroit » de votre mal; mais que vous » avez envoyé consulter le dieu » d'Accaron, je vous déclare » que vous mourrez. « Peu de » rems après, cette prophétie fut accomplie.

Élie, ayant appris par révé-

lation, que Dieu devoit bientôt le transporter hors de ce monde, voulut cacher le miracle de ce transport à Élisée, son compagnon inséparable. Mais, Dieu l'avoit découvert non seulement à Élisée, mais aussi aux autres prophètes de Béthel & de Jéricho. Élie dit donc à Élisée: » Demeurez ici, parce que » le Seigneur m'a envoyé à » Béthel. « Élisée lui répondit: » Vive le Seigneur, je ne vous » abandonnerai point. « Lorsqu'ils furent à Béthel, Élie lui dit: » Demeurez ici, parce que » le Seigneur m'a envoyé à Jéricho. « Mais Élisée lui répondit qu'il ne le quitteroit point. Étant à Jéricho, il dit à Élisée d'y demeurer parce que le Seigneur l'envoyoit vers le Jourdain. Mais Élisée lui jura comme auparavant, qu'il ne se sépareroit point de lui. Ils allèrent donc ensemble vers le Jourdain; & cinquante des enfans des Prophètes les suivirent de loin. Élie & Élisée étant arrivés sur le bord du fleuve, Élie prit son manteau, & l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui se divisèrent en deux parts; & ils passèrent tous deux à sec.

Lorsqu'ils furent passés, Élie dit à Élisée: » Que voulez-vous » que je vous donne, avant que » je sois enlevé d'avec vous? « Élisée lui dit: » Je vous prie que » votre double esprit se repose » sur moi; c'est-à-dire, obtenez-moi de Dieu le don de prophétie, dans la même mesure que vous le possédez. Le double peut

marquer *le semblable*, ou donnez-moi le double lot dans votre succession ; le double de votre esprit ; le don de prophétie, celui des miracles au double de ce que vous en possédez. Ou enfin le double peut marquer l'abondance, comme dans ces passages : *Il a reçu le double de la main de Dieu ; & affligez les d'une double douleur.*

Élie lui répondit : » Vous » me demandez une chose bien » difficile ; néanmoins , si vous » me voyez lorsque je serai en- » levé d'avec vous, vous aurez » ce que vous avez demandé ; » mais , si vous ne me voyez » point, vous ne l'aurez pas. « Lorsqu'ils continuoient leur chemin , un char de feu & des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, & Élie monta au ciel élevé dans un tourbillon. En même tems, Élisée s'écria : » Mon pere, qui » êtes le chariot d'Israël , & son conducteur. « Après cela, il ne le vit plus ; & ramassant le manteau qu'Élisée avoit laissé tomber en montant, il s'en revint au bord du Jourdain, prit le manteau d'Élie , en frappa les eaux du fleuve, qui du premier coup ne furent pas divisées ; mais, comme il les eut frappées une seconde fois, elles se partagèrent, & il passa au travers.

Alors, les Prophetes de Jéricho & des environs reconnurent que l'esprit d'Élie s'étoit reposé sur Élisée ; & venant au devant de lui, ils le prièrent

de trouver bon que l'on envoyât cinquante hommes robustes, pour chercher Élie, croyant que l'esprit de Dieu l'auroit peut-être jetté dans quelque lieu désert & écarté. Élisée leur dit que cela étoit inutile. Ils ne laisserent pas d'y aller ; mais ils revinrent, après l'avoir cherché inutilement pendant trois jours. Cela arriva l'an du monde 3108 & 896 avant la naissance de Jesus-Christ.

Huit ans après l'enlèvement d'Élie, on apporta à Joram, roi de Juda, des lettres du prophete Élie, où il étoit écrit : » Voici ce » que dit le Seigneur, le Dieu » de votre pere David : parce » que vous n'avez point marché dans les voies de votre » pere Josaphat, ni dans celles » d'Asa, roi de Juda ; mais » que vous avez suivi l'exemple des rois d'Israël, & que » vous avez fait tomber Juda » & Jérusalem dans la fornication de la maison d'Achab, » & que de plus, vous avez fait » tuer vos freres de la maison » de votre pere, & qui étoient » meilleurs que vous ; le Seigneur va aussi vous frapper » d'une grande plaie, vous & » votre peuple, vos enfans, » vos femmes, & tout ce qui » vous appartient. Vous serez » frappé d'une dysenterie longue & maligne, qui vous fera » jeter peu à peu vos entrailles. « Il y en a qui croient que cette lettre fut écrite du lieu où est à présent le prophete Élie ; d'autres, qu'elle avoit été

écrite avant le transport du Prophete ; & d'autres, que ceci n'arriva qu'en songe au roi Joram.

On voyoit autrefois un livre intitulé *la Prophétie*, ou *l'Apocalypse*, ou *l'Ascension d'Élie* ; d'où l'on croyoit que Saint Paul avoit tiré ces paroles, qu'il cite, 1. Cor. 11. 9. *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Les Rabbins, dans leur *Seder Olam*, ou la suite des siècles, disent qu'Élie est à présent occupé à écrire les actes & les événemens de tous les âges du monde.

On croit qu'Élie & Énoch sont encore aujourd'hui en vie, & qu'ils doivent venir à la fin du monde pour combattre l'Antechrist. Les Juifs & les Chrétiens ont embrassé ce sentiment ; & on explique d'ordinaire de cet avenement ces paroles de l'Apocalypse : *Je susciterai mes deux Témoins, & ils prophétiseront couverts de sacs, pendant mille deux cens quarante jours.*

Enfin, les Juifs attribuent à un certain Élie, que quelques-uns ont pris pour le prophete Élie, dont nous venons de parler, une fameuse prophétie, qui porte : *C'est une tradition de la maison d'Élie, que le monde durera six mille ans ; sçavoir, deux mille sans loi, deux mille sous la loi, & deux mille sous le Messie.* Mais, les années du Messie qui sont écoulées, sans qu'il ait paru, se sont écoulées à cause de

nos péchés. Il y a beaucoup plus d'apparence que cette tradition vient d'un Élie plus récent qu'Élie de Thesbe ; de même que trois livres dont on nous parle, & qui sont intitulés, 1.^o *Le Grand Ordre d'Élie* ; 2.^o *Le Petit Ordre d'Élie* ; 3.^o *La Caverne d'Élie.*

L'Auteur de l'Ecclésiastique a consacré un éloge à la mémoire d'Élie, où il fait le précis de sa vie, & où il donne son vrai caractère : *Elie s'est élevé comme un feu, & ses paroles brûloient comme un flambeau ardent. Il frappa le peuple de famine, & il le réduisit à un petit nombre. Par la parole du Seigneur, il ferma le Ciel, & il fit tomber le feu par trois fois. Quelle gloire, ô Elie, vous êtes-vous acquise par vos miracles ! Qui, par la parole du Seigneur, avez fait sortir un mort des enfers, & l'avez arraché à la mort. [Il parle du fils de la veuve de Sarepta]. Vous avez fait tomber les Rois dans le dernier malheur, & vous les avez fait descendre de leur lit dans le tombeau. [Il entend Achab, Ochofias, Jézabel, à qui il a prédit les derniers malheurs.] Vous qui entendez sur le mont Sina le jugement du Seigneur, & sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance ; vous qui oignez les Rois pour la vengeance, [Jehu & Hazaël] & qui prenez des Prophetes, pour les laisser pour vos successeurs après vous. [Élisée fut le successeur d'Élie.] Vous qui avez été enlevé au Ciel dans un tourbillon de feu, & dans un char traîné par des chevaux ardens,*

Vous qui avez été destiné pour adoucir la colere du Seigneur, par les jugemens que vous exercerez au tems prescrit, pour réunir les cœurs des peres à leurs enfans, & pour rétablir les tribus d'Israël.

L'Ecclesiastique, en cet endroit, fait allusion à ce passage de Malachie : *Je vous enverrai le prophete Elie avant le Grand & le terrible jour du Seigneur, & il convertira le cœur des peres envers leurs fils, & le cœur des fils envers leurs peres; de peur que je ne vienne, & que je ne frappe la terre d'anatheme.* C'est ce qui doit s'exécuter à la fin des siècles, avant le Jugement dernier. Mais le Sauveur, dans l'Évangile, nous avertit que le prophete Élie est déjà venu en esprit en la personne de Jean Baptiste; & les Évangélistes nous apprennent que dans la transfiguration du Sauveur, Élie & Moïse parurent, & s'entretenrent avec lui touchant sa passion future. Enfin plusieurs Juifs, du tems de Notre-Seigneur, croyoient qu'Élie étoit ressuscité en sa personne, ou que l'ame d'Élie étoit passée dans le corps de Jesus-Christ.

Plusieurs Juifs ont cru qu'Élie étoit le même que Phinéès, fils d'Éléazar, & petit-fils d'Aaron, à cause du grand zèle que l'un & l'autre ont témoigné pour la gloire de Dieu; opinion qui est fondée sur le dogme de la métempsycose, qui est commune parmi les Mahométans, parmi plusieurs Juifs, & même parmi

quelques Chrétiens Orientaux; car, on sçait que Phinéès a vécu plusieurs siècles avant Élie.

Les Musulmans racontent qu'un nommé *Kheder*, ou *Khizir*, général des troupes d'Alexandre le Grand, & plus ancien que lui, eut le bonheur de trouver la fontaine de vie, qu'Alexandre avoit long-tems cherchée inutilement. Kheder en but à longs traits, & devint par-là immortel. On lui donne le nom de Kheder, qui signifie verdoyant, à cause que depuis ce tems-là il jouit d'une vie florissante & immortelle. Kheder est selon eux Élie, qui vit dans un lieu de retraite, dans un jardin délicieux, où coule la fontaine de vie, & où se trouve l'arbre de vie, par le moyen duquel il entretient son immortalité; c'est-là où il attend le second avènement de J. C., auquel Élie doit de nouveau paraître dans le monde.

Les Mages de Perse prétendent que Zoroastre leur maître, a été un des disciples du prophete Élie; du moins que leurs ancêtres ont été instruits par les disciples des deux prophetes Élie & Élisée. Cette fiction est fondée sur ce qu'Élie fit tomber le feu du ciel, & sur ce qu'il fut enlevé sur un chariot de feu, élément que les disciples de Zoroastre regardent comme le principal objet de leur culte.

ELIÉE, *Eliaa*, *H'alia*, (a) nom d'un Sénat, dont il est fait

(a) Lucian. Tom. I. pag. 1036.

mention dans un dialogue de Lucien. Ce Sénat n'est guere connu.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λιήλ, (a) de la tribu de Manassé, étoit chef de famille, & très-vailant homme du tems de Joathan, roi de Juda, & de Jéroboam II, roi d'Israël.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λιήλ, (b) Lévite, qui étoit de la famille de Caath.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λιήλ, (c) chef des descendans d'Hébron, avoit sous lui quatre-vingts de ses freres. Il vivoit sous le règne de David.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λιήλ, (d) un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chebres des montagnes.

ELIEL, *Eliel*, (e) Nous trouvons encore deux hommes de ce nom parmi les braves qui accompagnerent David dans sa disgrâce, pendant la persécution de Saül. Les septante nomment le premier Ε'λιήλ, & le second Δαλνιήλ.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λιήλ, (f)

le sixième des fils de Séméï.

ELIEL, *Eliel*, Ε'λειήλ, (g) fut le troisième des fils de Se-fac.

ÉLIEN [CLAUDIUS], (h) *Claudius Aelianus*, Κλαύδιος Α'λιανός, Auteur de quelques ouvrages, étoit Sophiste. Nous ne savons de lui que ce que nous en apprennent Philostrate & Suidas. Celui-ci le fait naître à Préneste, l'autre le dit citoyen Romain; & lui-même assure que Rome étoit sa patrie. Cependant, il a écrit en Grec, & avec tant de pureté, qu'on le prendroit pour un Athénien. C'est qu'il avoit bien lu Platon, Aristote, Isocrate, Plutarque, & les autres Écrivains Grecs les meilleurs, sur-tout les Poëtes. Philostrate lui donne le titre de Sophiste, & Suidas y joint celui de Pontife ou de Prêtre. Il avoit composé, selon lui, un livre sur la Providence, contre Épicure & tous ceux qui nioient cet attribut de la divinité.

Il nous reste trois ouvrages sous le nom d'Élien, la Tactique, ou l'art de ranger des troupes en bataille; l'Histoire diverse, & celle des animaux. La plupart les attribuent à un seul & même Élien qui vivoit, selon eux, sous l'empire d'Adrien. Mais, le sçavant Péri-zonius soutient que l'Historien

(a) Paral. L. I. c. 5. v. 24.

(b) Paral. L. I. c. 6. v. 34.

(c) Paral. L. I. c. 15. v. 9.

(d) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 11.

(e) Paral. L. I. c. 11. v. 46.

(f) Paral. L. I. c. 8. v. 20.

(g) Paral. L. I. c. 8. v. 22.

(h) Suid. Tom. I. p. 802. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 261, 262. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VIII, p. 186. Tom. IX. p. 125.

vivoit un siècle plus tard. Pour Élien, auteur de la Tactique, il est certain qu'il vivoit sous Adrien, à qui il a dédié son ouvrage. D'ailleurs, il étoit Grec de nation; il le dit lui même, & convient qu'il avoit appris des Grecs l'art militaire. Élien l'Historien, au contraire, étoit Romain & vivoit sous l'empire d'Alexandre Sévère, vers l'an de Jésus-Christ 222. Philostrate, qui a écrit sa vie, range entre les Sophistes qui ont vécu sous Commode & Séptime Sévère, Pausanias dont Élien fut disciple, & Athénodore contemporain de Pausanias; & il place aussi sous Alexandre Sévère, Aspasius qui fut condisciple d'Élien, sous Pausanias. Philostrate de Lemnos, oncle de celui dont nous parlons, étoit ami particulier d'Élien; or, ce Philosophe étoit en grande considération sous Alexandre Sévère, & il paroît qu'il étoit du même âge qu'Élien, ce qui marque qu'ils étoient contemporains. Enfin, Élien, dans son Histoire diverse, n'est souvent que le copiste ou l'abrégiateur d'Athénée, qui, par conséquent avoit publié son ouvrage le premier. Or, Athénée n'a écrit qu'après l'empire de Caracalla, puisqu'il parle du poëte Oppien comme d'un homme déjà mort, & que ce Poëte avoit dédié ses ouvrages à cet Empereur. Athénée a donc écrit les siens sous Héliogab-

le, ou pendant les premières années d'Alexandre Sévère. Qu'Élien n'eût souvent que le copiste ou l'abrégiateur d'Athénée, c'est ce qu'il est aisé de voir par la lecture de leurs ouvrages, ou par la dissertation de Périzonius. A l'égard de l'Élien, auteur de l'Histoire des animaux, il y a apparence qu'il est encore le même que l'auteur de l'Histoire diverse. On voit le même génie dans l'un & l'autre ouvrage, la même variété de lecture, le même goût pour cette espèce de multiplicité. Cette distinction de deux Éliens, l'auteur de la Tactique, & l'auteur de l'Histoire diverse, & de celle des animaux, avoit été faite avant Périzonius par Tristan de saint Amant, dès l'an 1644, dans ses commentaires historiques sur l'histoire Romaine.

ELIÉZER, *Eliezer*, *E'liézer*, (a) intendant de la maison d'Abraham, fut envoyé par son maître dans la Mésopotamie, pour en ramener une épouse à son fils Isaac. Eliézer étoit de Damas; & il y a beaucoup d'apparence qu'il avoit un fils de même nom que lui, qu'Abraham avoit eu quelque envie de faire héritier de ses biens, avant la naissance d'Isaac. Voyez Genes. XV. 1, 2, 3, & les Commentateurs sur cet endroit.

Lorsqu'Abraham voulut envoyer Eliézer dans la Mésopotamie, il lui dit : « Mettez

(a) Genes. c. 15. v. 2. c. 24. v. 2. & seq. Joseph, de Antiq. Judaïc. p. 24.

» votre main sous ma cuisse ;
 » afin que vous me promettiez
 » avec ferment de ne prendre
 » jamais aucune Chananéenne
 » pour femme à mon fils ; mais
 » que vous irez au país où
 » sont mes parens , afin d'y
 » prendre une femme pour mon
 » fils Isaac. Que si la fille ne
 » veut pas venir , vous ne se-
 » rez plus tenu à votre parole.
 » Mais gardez-vous bien de ra-
 » mener jamais mon fils en ce
 » país-là. » Eliézer fit ce que
 son maître demandoit ; & étant
 parti avec plusieurs chameaux
 & de riches présens , il alla à
 la ville de Haran en Mésopo-
 tamie.

Étant arrivé sur le soir près
 d'un puits , hors de la ville , il
 fit plier les genoux à ses cha-
 meaux , pour les faire reposer ,
 & il pria le Seigneur de lui
 faire connoître par quelque
 signe la personne qu'il destinoit
 pour femme à Isaac. « Je vous
 » prie , Seigneur , dit-il , que
 » la fille à qui je dirai : abaissez
 » votre cruche , & donnez-
 » moi à boire , & qui me ré-
 » pondra : buvez , & je don-
 » nerai aussi à boire à vos cha-
 » meaux , soit celle que vous
 » avez destinée pour femme à
 » Isaac votre serviteur. » A
 peine eut-il achevé sa priere ,
 que Rebecca , fille de Bathuel ,
 & cousine germaine d'Isaac ,
 parut avec une cruche pleine
 d'eau sur sa tête. Eliézer lui
 en demanda. Aussitôt elle abaîs-
 sa sa cruche , lui donna à boi-
 re , & s'offrit d'en donner aussi

à ses chameaux. Eliézer , char-
 mé d'une si heureuse rencon-
 tre , lui fit un présent de deux
 pendans d'oreille , & de deux
 brâsselets d'or , lui demanda
 qui elle étoit , & s'il pouvoit
 loger chez son pere. Rebecca
 lui dit qu'elle étoit fille de
 Bathuel , & qu'il y avoit chez
 son pere tout ce qu'il falloit
 pour lui & pour sa suite. Elié-
 zer s'inclina profondément ,
 rendit grâces à Dieu , & dé-
 clara qu'il appartenoit à Abra-
 ham.

Aussitôt Rebecca courut en
 donner avis à sa mere ; & La-
 ban son frere alla trouver Elié-
 zer , pour l'amener dans la mai-
 son. Lorsqu'on fut près de se
 mettre à table , Eliézer dit qu'il
 ne mangeroit point , qu'il n'eût
 exposé le sujet de sa députa-
 tion. Il leur raconta son voya-
 ge , & ce qui lui étoit arrivé
 à la porte de la ville avec Re-
 becca , & conclut par leur de-
 mander Rebecca en mariage
 pour Isaac. Laban & Bathuel ,
 freres de Rebecca , répondi-
 rent : « Le Seigneur a assez
 » marqué sa volonté dans cette
 » affaire ; nous ne pouvons nous
 » y opposer. Rebecca est de-
 » vant vous ; prenez-la , &
 » l'emmenez , & qu'elle soit
 » l'épouse du fils de votre maî-
 » tre. » Eliézer s'inclina pro-
 fondément , fit de grands pré-
 sens à Rebecca , à sa mere , &
 à ses freres ; après quoi on se
 mit à table.

Le lendemain , les freres &
 la mere de Rebecca prièrent

Eliézer que la fille demeurât au moins dix jours avec eux; mais, Eliézer répondit qu'il ne pouvoit différer son retour. Ils dirent donc qu'il falloit appeler la fille, & lui demander son sentiment. Lorsqu'elle fut venue, ils lui dirent : « *voulez-vous bien partir à présent avec cet homme ?* » elle répondit : « *je le veux bien.* » Ils la laisserent donc aller; & Eliézer partit le jour même, pour se rendre à Bersabée, où demeurait alors Abraham.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (a) fut le quatrième fils de Béchor, second fils de Benjamin.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (b) fils de Moïse, n'eut qu'un fils nommé Rohobia. Il naquit dans la terre de Madian, du tems que Moïse s'étoit réfugié chez Jéthro son beau-père. Sa mere se nommoit Séphora. Il eut celui d'Eliézer, qui signifie *le Dieu fort est mon secours*, parce que Dieu avoit sauvé Moïse de la persécution & des mains de Pharaon. Lorsque David distribua les offices du temple à Jérusalem, il mit dans la famille de Lévi, c'est-à-dire, dans le rang des Lévités, les deux fils de Moïse, sçavoir, Gerson & Eliézer, leur donna par un avantage singulier, la garde du trésor sacré, & leur rendit tous les honneurs possibles.

(a) Paral. L. I. c. 7. v. 8.

(b) Exod. c. 27. v. 22. Paral. L. I. c. 23. v. 17. c. 26. v. 21. & seq.

(c) Paral. L. I. c. 15. v. 24.

Quelques-uns ont cru que ce qui est raconté d'un ange qui vint à la rencontre de Moïse, lorsqu'il retournoit de Madian en Égypte, devoit s'entendre comme si cet Ange eût voulu tuer Eliézer, parce qu'il n'étoit pas circoncis. L'Écriture ne dit pas bien clairement qui étoit celui à qui l'Ange en vouloit; les uns croient que c'étoit à Moïse, d'autres à Eliézer.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (c) Lévitte qui sonnoit du cors devant l'Arche, lorsque David la transporta à Jérusalem.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (d) fils de Zéchri de la tribu de Ruben, étoit chef de vingt-quatre mille hommes de sa tribu, sous le regne de Salomon.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (e) fils de Dodai, prophète qui prédit à Josaphat, roi de Juda, que les vaisseaux qu'il avoit équipés avec l'impie Ochosias roi d'Israël, seroient brisés au port d'Asiongaber, sans pouvoir faire le voyage projeté à Tarse.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (f) Lévitte, qui, au retour de la captivité de Babylone, répudia sa femme, parce qu'il l'avoit épousée contre la disposition de la Loi.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιέζερ, (g) autre Lévitte, qui se trou-

(d) Paral. L. I. c. 27. v. 16.

(e) Paral. L. II. c. 20. v. 37.

(f) Esdr. L. I. c. 10. v. 23.

(g) Esdr. L. I. c. 10. v. 18.

va dans le même cas que le précédent.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιεζαρ, (a) l'un de ceux qu'Eldras envoya vers Eddo pour le prier de lui envoyer des Ministres du temple du Seigneur.

ELIÉZER, *Eliezer*, Ελιεζερ, (b) fils de Jorim & pere de Jesus, est mis au nombre des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

ELIHOREPH, *Elihoreph*, (c) Ελιαρ, l'un des Conseillers du roi Salomon.

ELIM, *Elim*, Αλιν, (d) septième campement des Israélites dans le désert. Ce lieu leur avoit paru de loin assez avantageux, parce qu'ils y voyoient des palmiers; mais, ils n'y en trouverent que soixante-dix, encore étoient-ils petits & très peu chargés de fruit, à cause de la stérilité de la terre. Ils y trouverent aussi douze fontaines, mais si foibles, qu'au lieu de couler, elles ne faisoient que distiller. Ils firent de petites rigoles pour en ramasser les eaux, & lorsqu'ils creusoient ces sources, ils n'y trouvoient que de la boue au lieu de sable, & presque point d'eau. L'extrême soif que souffroit le peuple, jointe au manquement de vivres, ceux qu'ils avoient apportés ayant été consumés en trente jours, les mit dans un

tel désespoir, qu'ils oublièrent toutes les faveurs dont ils étoient redevables à Dieu, & l'assistance qu'ils avoient reçue de Moïse. Ils l'accusèrent avec de grands cris d'être la cause de tous leurs maux, & prirent des pierres pour le lapider. Cet homme admirable, à qui sa conscience ne reprochoit rien, ne s'étonna point de les voir si animés contre lui; mais mettant sa confiance en Dieu, il se présenta à eux avec ce visage dont la majesté imprimoit du respect, & leur fit un discours qui les apaisa, & les pierres mêmes leur tombèrent des mains. Joseph nomme ce lieu Ilyn.

ELIMÉE, *Elimea*, ville de Macédoine. D'autres lisent Elym. Voyez Elyme.

ELIMÉLECH, *Elimelech*, Ελιμέλεχ, (e) de la ville de Bethléem, & mari de Noëmi, dont il eut deux fils, Mahalon & Chélion. Une grande famine étant survenue dans la Judée, Elimélech fut obligé de quitter sa patrie, & de s'en aller avec sa femme & ses deux enfans, au pays de Moab, où il mourut au bout de dix ans, aussi bien que Mahalon & Chélion, qu'il avoit mariés à deux femmes Moabites, nommées Orpha & Ruth, dont on parlera sous leur article.

Les Hébreux expliquent d'E-

(a) Eldr. L. I. c. 8. v. 16.

(b) Luc. c. 3. v. 29.

(c) Reg. L. III. c. 4. v. 3.

(d) Exod. c. 15. v. 27. c. 16. v. 1.

Joseph. de Antiq. Judaïc. L. III. p. 71.

(e) Ruth. c. 1. v. 1. & seq. Paral. L. I. c. 4. v. 22.

limélech ce qui est dit dans les Paralipomènes : & *Joakim*, & les hommes de *Cosba* & de *Joas*, qui se sont mariés dans *Moab*, & qui demeurèrent à *Léhem*. Ce que St. Jérôme a ainsi exprimé dans la Vulgate : *Qui stare fecit solem, virique mendacii, & securus & incendens, qui Principes fuerunt in Moab, & qui reversi sunt in Léhem*. *Joakim* est *Elimélech*. Son nom signifie *il a fait arrêter*. Les Hébreux racontent que *Joakim*, voyant ceux de *Bethléem* ses compatriotes plongés dans le désordre, essaya de les en retirer par ses remontrances & par ses miracles. Il fit arrêter le Soleil, comme avoit fait *Josué*. Mais, ce prodige n'ayant rien produit sur l'esprit de ceux de *Bethléem*, il leur prédit une famine, qui l'obligea lui-même à se retirer au pays de *Moab*, avec ses deux fils, nommés, dit-on, dans les Paralipomènes, les hommes de mensonge, parce qu'ils n'y eurent point d'enfans. Ils s'y marièrent & demeurèrent à *Bethléem*, non eux-mêmes en personnes, puisqu'ils moururent chez les *Moabites*, mais en la personne de *Noëmi* leur mère, & de *Ruth* sa bru qui épousa *Booz*, dont elle eut *Obed* ayeul de *David*. Mais nous mettons tout cela au rang des fables Rabbiniques.

(a) Tit. Liv. L. 45. c. 30.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 400.

(c) Reg. L. II, c. 5. v. 16.

ELIMIOTIDE, *Elimiotis*, (a)

contrée de *Macédoine*, au rapport de *Tite-Live*. L'an 167 avant l'Ere chrétienne, toute la *Macédoine* ayant été divisée en quatre parties, l'*Elimiotide* fut comprise dans la quatrième. Tout ce canton, ajoute *Tite-Live*, est froid, âpre & stérile; mais, le caractère des peuples ressemble assez à la terre qu'ils habitent. Car, ils sont féroces, & le deviennent encore davantage par le voisinage des *Barbares*, qui ou pendant la guerre, les obligent d'avoir toujours les armes à la main, ou pendant la paix, leur communiquent leurs mœurs & leurs coutumes. Voyez *Elymotes*.

ELIMUS, *Elimus*, (b) prince *Troyen*, qui vint s'établir en *Sicile*.

ELIODA, *Elioda*, Εἰλιδα, (c) fils de *David* & d'une des concubines de ce Prince, naquit à *Jérusalem*.

ELIOENAI, *Elíoēnai*, (d) Εἰλιθεναν, fils de *Naarias*, fut pere d'*Oduia*, d'*Eliafub*, de *Pheleia*, d'*Accub*, de *Johanani*, de *Dalaia* & d'*Anani*.

ELIOENAI, *Elíoēnai*, (e) Εἰλιωναι, étoit de la Tribu de *Siméon*.

ELIOENAI, *Elíoēnai*, (f) Εἰλιθεναν, de la Tribu de *Benjamin*, étoit fils de *Béchor*.

ELIOENAI, *Elíoēnai*, (g)

(d) Paral. L. I. c. 3. v. 23, 24.

(e) Paral. L. I. c. 4. v. 36.

(f) Paral. L. I. c. 7. v. 8.

(g) Paral. L. I. c. 26. v. 3.

Ἐλιωνάϊ, de la famille de Coré, fut un de ceux que l'on choisit pour garder la porte du temple.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (a) *Ἐλιωνάϊ*, l'un des enfans de Phesbur, consentit, au retour de la captivité de Babylone, à quitter la femme étrangère qu'il avoit épousée contre la loi de Dieu.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (b) *Ἐλιωνάϊ*, fils de Zaréhé, de la race de Phabath-Moab, revint de la captivité de Babylone avec deux cens hommes.

ELIOENAI, *Elioënaï*, (c) *Ἐλιωνάϊ*, le quatrième des fils de Séméï.

ELION, *Elion*. (d) Il y avoit, selon Sanchoniathon, aux environs de Byblos un certain Elion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui d'*Hypsistus*, *le plus haut*, qui avoit pour femme, Béruth. Ils eurent un fils nommé Epigée, qui fut dans la suite appelé Uranus, & une fille qui porta le nom de Gé; & c'est le nom de ces deux enfans que le Grecs ont donné au ciel & à la terre.

Hypsistus étant mort à la chasse, on l'honora comme un dieu, & on lui fit des libations & des sacrifices. Uranus s'empara du royaume de son pere, & ayant épousé Gé sa sœur,

il en eût plusieurs enfans, Ilus, qui fut appelé Cronos ou Saturne, Bétylus, Dagon & Atlas. Tel est le récit de Sanchoniathon.

ELIONÉE, *Elionæus*, (e) *Ἀλιωναῖος*, fils de Cithéus, fut le soixante-cinquième grand Sacrificateur des Juifs; il succéda à Matthias qui fut dépouillé de cette charge, l'an troisième de la passion de J. C. il s'en démit au bout d'un an en faveur de Canthara, fils de Simon Boëthus. Ce fut par le commandement du grand Agrippa, qui l'en avoit revêtu. Suivant le texte Grec, on devoit lire Alionée & non pas Elionée.

ELIOS, *Elios*, autrement le Soleil, un des huit grands dieux des Egyptiens.

ELIPHAL, *Eliphal*, (f) fils d'Ur, étoit un des braves de l'armée de David.

ELIPHALET, ou **ELIPHALETH**, *Eliphalet*, *Eliphalet*, (g) *Ἐλισταῖ*, *Ἐλισταῖ*, fils de David & d'une concubine de ce Prince, naquit à Jérusalem.

ELIPHALET, *Eliphalet*, (h) *Ἐλισταῖ*, fut le troisième des fils d'Eséc.

ELIPHALU, *Eliphalu*, (i) *Ἐλισταλὺ*, *Ἐλισταῖ*, l'un de ceux qui chantoient des chants de victoire & d'actions de grâces sur des guitares à huit cordes,

(a) Esdr. L. I. c. 10. v. 22.

(b) Esdr. L. I. c. 8. v. 4.

(c) Paral. L. I. c. 8. v. 20.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 159.

(e) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 678.

(f) Esdr. L. I. c. 11. v. 35.

(g) Reg. L. II. c. 5. v. 16. Paral. L. I. c. 14. v. 7.

(h) Paral. L. I. c. 8. v. 39.

(i) Paral. L. I. c. 15. v. 18, 21.

lorsque David fit transporter l'Arche à Jérusalem.

ELIPHAZ, *Eliphaç*, Ελιφάç, (a) fils d'Esaü & d'Ada, fut pere de Théman, d'Omar, de Sépho, de Gatham & de Cénéz. Eliphaz eut pour femme du second rang, Thamna, qui lui enfanta Amalec. Comme l'aîné, il succéda à son pere dans la souveraineté de l'Idumée.

Plusieurs croient que cet Eliphaz étoit ce grand ami de Job, qui alla le visiter avec Baldad & Sophar. Mais la plupart des Peres & des Docteurs disent que le fils d'Esaü étoit ayeul de celui qui alla consoler Job dans son affliction.

ELIS, *Elis*, Η'λις, (b) ville du Péloponnèse dans l'Elide, dont elle étoit la capitale. Elle se forma, selon Strabon, de plusieurs villages d'alentour, dont il se fit une ville arrosée par le Pénée. Ce Géographe place cet événement après la guerre de Perse. Dans un autre endroit, il attribue la fondation d'Elis à Oxylus. Quoi qu'il en soit, cette ville n'existoit pas encore du tems d'Homère; mais, le pays étoit habité & partagé en cantons ou villages, & on l'appelloit Célé, ou Creux, parce que la plus grande & la meilleure partie étoit en effet un pays creux. Etienne de Byzance dit qu'Elis étoit proche d'Olympie. Il y a eu même des Ec-

vains qui ont confondu Elis, Pise & Olympie; Cellarius les blâme, & cite le vieux Scholiaste de Pindare, qui dit que d'Elis à Pise, il y avoit cinquante stades, c'est-à-dire, six mille deux cens cinquante pas. Strabon compte près de trois cens stades; depuis le temple d'Olympie jusqu'à Elis. Selon Pausanias, Elis étoit éloignée de Pylos de quatre-vingts stades, & de Létrins d'environ cent quatre-vingts.

Cette ville, bâtie comme on l'a dit, après la guerre de Troie, n'eut point de murailles au commencement, au rapport de Strabon; mais, Pausanias dit qu'elle en eut ensuite. Démosthène, dans sa troisième Philippique, parle d'Elis comme d'une ville de très-haute importance. Il semble même qu'elle appartenoit à Philippe; car Démosthène dit qu'il la possédoit. Mais, Tourell, dans ses remarques sur sa traduction, observe que ce n'étoit pas par la voie des armées qu'il en étoit devenu le maître, mais par la voie de la confédération. Elis, dit-il, entra dans la ligue des Amphiçtyons, qui reconnoissoient Philippe pour leur chef, & se maintint libre jusqu'après la mort d'Alexandre.

Les Messéniens, joignant la ruse à la force, se rendirent maîtres d'Elis. Les Eléens, durant long-tems, avoient sur-

(a) Genes. c. 36. v. 10. & seq. Job. c. 2. v. 11. & seq.

(b) Strab. p. 336, 337, 463. Paus. p.

269, 270, 318, 388. & seq. Plin. T. I. p. 193. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XXXVI. c. 31. L. XXXVIII. c. 34.

passé tous les peuples du Péloponnèse en justice & en modération. Mais, outre les autres maux que Philippe, fils d'Amyntas, causa au reste de la Grèce, il corrompit aussi les Eléens, en sémant l'or & l'argent parmi-eux, ce qui fit naître pour la première fois des divisions entre leurs principaux citoyens. De sorte que prenant les armes, & la faction des Lacédémoniens voulant avoir le dessus, ils en vinrent les uns & les autres à une guerre civile. Sparte, informée de ce qui se passoit à Elis, résolut aussitôt d'y envoyer des troupes, pour fortifier son parti; mais, tandis qu'elle perd du tems à choisir ces troupes & à les ranger dans un certain ordre, mille Messéniens, tous hommes d'élite, prennent les devants, & arrivent à Elis, couverts de boucliers marqués à la marque de Lacédémone. Les partisans des Lacédémoniens, trompés par ces boucliers, crurent que c'étoient des troupes auxiliaires qui leur arrivoient; ils leur ouvrirent les portes & les reçurent. Mais, dès que les Messéniens furent entrés, ils commencerent par chasser tous ceux qui étoient de la faction de Sparte, & rendirent ensuite les autres maîtres de la ville. Ainsi, ils se servirent fort à propos d'une ruse de guerre qu'Homère n'a pas oubliée; car, il raconte dans l'Illiade, que Parrocle prit l'armure d'Achille pour

aller au combat, & que les Troyens croyant que c'étoit Achille qui combattoit en personne, lâcherent le pied & regagnerent leurs remparts.

Ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Elis, c'étoit un ancien lieu d'exercice, où les Athletes, avant que de paroître aux jeux Olympiques, s'exerçoient, & observoient durant un certain tems tout ce qui étoit prescrit par les loix & par la coutume; en-dedans, tout le long de la lice, il y avoit des platanes fort hauts qui donnoient de l'ombre. Toute cette enceinte se nommoit le Xyste, parce qu'Hercule, fils d'Amphitryon, pour s'endurcir au travail, nettoyoit tous les jours ce lieu, & en arrachoit les ronces & les épines. Cette grande enceinte étoit partagée en plusieurs pièces, dont l'une étoit destinée à l'exercice de la course, on la nommoit le lieu sacré. Dans une autre, on s'exerçoit à la course & au Pentathle. Il y en avoit une troisième appelée l'Arpent, parce qu'elle contenoit un arpent de terre; c'étoit là que les directeurs des jeux mettoient eux-mêmes aux mains les athletes qui se présentoient, suivant leur âge & les différens exercices auxquels ils étoient propres. Dans ce lieu d'exercice, on voyoit plusieurs autels consacrés à quelques divinités, l'un à Hercule Idéen, surnommé le Dieu de bon secours, l'autre à l'Amour, un autre à cette

divinité que les Éléens aussi-bien que les Athéniens nommoient Anthéros, un autre à Cérès, un autre enfin à Proserpine. On avoit érigé à Achille, non un autel, mais un Cénotaphe, en conséquence d'un certain oracle ; & dans le tems de la célébration des jeux à jour marqué & à l'heure que le soleil se couche, les femmes du pais venoient honorer Achille sur ce tombeau, où l'une de leurs pratiques étoit de se frapper la poitrine en pleurant ce héros.

Près de la plus grande enceinte, il y en avoit une plus petite qui étoit contigue, & qui, à cause de sa figure quarrée, se nommoit le Tétragone. C'étoit là que les jeunes athlètes s'exerçoient au pugilat, particulièrement ceux qui n'en pouvant pas encore soutenir tout le poids, avoient permission de se servir de gantelets plus minces & plus délicats. On voyoit en ce lieu une de ces statues que l'on consacra à Jupiter, de l'amende à laquelle furent mis Sosandre de Smyrne, & Polyc-tor d'Élis.

Il y avoit une troisième enceinte, qui parce que le terrain en étoit plus doux & plus moux, s'appelloit *Maltho*. Ce lieu étoit ouvert aux enfans pendant tout le tems que duroient les jeux à Olympie. Dans un des coins, on voyoit un buste d'Hercule, & le modele d'une de ces écharpes dont les athlètes couvroient leur nudité. Sur ce modele étoient représen-

tées les deux divinités Eros & Anthéros ; le premier tenoit une branche de palmier, & le second vouloit la lui arracher. Des deux côtés par où l'on entroit dans cette dernière enceinte, on voyoit la figure d'un jeune athlète qui avoit été vainqueur au pugilat. Selon un de ces Magistrats qui avoient le titre de conservateurs des loix, ce jeune athlète étoit Sérapion d'Alexandrie au-dessus du Phare ; on lui avoit fait cet honneur, parce que dans une année de stérilité, en venant aux jeux Olympiques, il avoit amené avec lui une grande quantité de bled. Le service qu'il rendit aux Éléens en cette occasion, & la couronne qu'il mérita à Olympie, tombent en la deux cent dix-septième Olympiade.

Dans le même Gymnase, ou lieu d'exercice, les Éléens avoient leur Sénat, où leurs sçavans venoient donner des preuves de leur capacité, soit par des discours faits sur le champ, soit par tout autre genre de littérature ; ce lieu d'assemblée étoit appelé *Lolichmum*, du nom de celui qui l'avoit consacré à cet usage ; il étoit orné de boucliers qui n'étoient là que pour servir de parade. Du Gymnase on pouvoit aller aux bains publics, par la rue appelée du Silence, & en laissant le temple de Diane Philomeirax à côté ; cette déesse étoit ainsi nommée, à cause de cette école de la jeunesse qui étoit dans le voisinage de son

temple. Pour la rue du Silence, voici, suivant Pausanias, d'où l'on dit qu'elle avoit tiré sa dénomination. Des espions, qu'Oxylus envoyoit à Élis, après s'être exhortés mutuellement à bien exécuter leurs ordres, approchant des murs, résolurent de garder le silence & d'écouter seulement; ils se glissèrent dans la ville, observerent tout ce qu'ils voulurent, sans dire mot, & s'en retournerent au camp des Éoliens. Depuis cette aventure, la rue par laquelle ils étoient entrés, fut nommée la rue du Silence.

Le Gymnase avoit une autre issue, qui conduisoit à la place publique, & à un endroit où les directeurs des jeux tenoient conseil. Cet endroit étoit au-dessus du tombeau d'Achille; c'étoit par-là que les directeurs venoient au Gymnase; ils s'y rendoient tous les jours avant le lever du soleil, pour voir les jeunes gens s'exercer à la course, & sur le midi ils assistoient au pentathle, & aux autres exercices plus violens. La place publique n'étoit point faite comme celle des villes d'Ionie, ni même des villes voisines; elle étoit bâtie à l'ancienne mode. Les portiques en étoient distans les uns des autres & séparés par des rues de traverse. Les Éléens appelloient cette place l'Hippodrome, parce qu'en effet ils y dressoient leurs chevaux. Le portique le plus exposé au midi étoit d'une architecture dorique. Trois rangs de colonnes

le partageoient en trois, les directeurs des jeux y passoient une bonne partie du jour. On élevoit à Jupiter des autels qui étoient adossés contre ces colonnes, de manière qu'ils étoient à couvert, & qu'ils donnoient dans la place. On les faisoit & on les défaisoit en très-peu de tems, selon le besoin. En allant dans la place tout le long de ce portique, on trouvoit au bout sur la gauche, le logis des directeurs, lequel n'étoit séparé de la place que par une rue. Ils l'habitoient dix mois de suite, & pendant ce tems-là ils étoient instruits par les conservateurs des loix, de tout ce qui concernoit les jeux Olympiques.

Entre le premier portique où les directeurs se tenoient durant le jour, & un autre que les Éléens nommoient le portique des Corcyréens, il n'y avoit que la rue entre deux. Celui-ci étoit ainsi appelé, parce que les Corcyréens ayant fait une descente en Élide & enlevé beaucoup de butin, les Éléens ravagerent leurs terres à leur tour, & remportèrent des dépouilles beaucoup plus considérables, dont la dixième partie fut employée à bâtir ce portique. C'étoit un édifice d'ordre dorique, avec deux rangs de colonnes, dont l'un regardoit la place, & l'autre regardoit un quartier plus éloigné. Le plat-fond de l'édifice portoit, non sur des colonnes, mais sur deux murs qui étoient ornés

de statues. Du côté de la place, on voyoit la statue de Pyrrhon fils de Pistocrate, ce fameux Sophiste qui doutoit de tout & n'affirmoit jamais rien. Son tombeau étoit près d'Élis, dans un lieu dit la Roche, & qui paroissoit avoir été autrefois une bourgade.

Dans la place il y avoit plusieurs choses dignes de remarque, entr'autres le temple & la statue d'Apollon Acésius, surnom qui répond à celui de préservateur, que les Athéniens donnoient à la même divinité. On voyoit d'un autre côté deux belles statues de marbre, l'une du Soleil, l'autre de la Lune; il sortoit des cornes de la tête de la Lune, & des rayons de celle du Soleil. Les Graces y avoient aussi leur temple & étoient représentées en bois avec des habits dorés; elles avoient le visage, les mains & les pieds de marbre blanc; l'une tenoit une rose, & la seconde un dé, & la troisième un bouquet de myrte. Il n'est pas mal aisé, dit Pausanias, de voir la raison de ces symboles; car, on sçait que le myrte & la rose étoient consacrés à Vénus, & qu'à cause de sa beauté, les Graces se plaisoient plus en sa compagnie qu'avec toute autre déesse. Pour le dé, ajoute-t-il, il signifie le badinage & les jeux, qui ne seynt pas mal à la jeunesse. L'Amour étoit sur le même piedestal à la droite des Graces. Là on voyoit encore un temple de Silène, mais un temple qui lui

étoit propre & particulier, sans que Bacchus en partageât l'honneur. Méthé lui versoit du vin dans une coupe.

Les Éléens avoient dans leur place publique, un autre temple d'une espèce singulière; ce temple étoit d'une hauteur médiocre & n'avoit point de murs; il étoit soutenu par des piliers de bois de chêne. On croyoit à Élis que c'étoit la sépulture de quelque grand personnage, mais on ne sçavoit pas de qui; s'il en faut croire quelques-uns, c'étoit le tombeau d'Oxylus. Les seize matrones qui étoient chargées de faire le voile de Junon, avoient aussi leur logis dans la place.

Près de cette place étoit un vieux temple. C'étoit un péristyle, dont le toit étoit tombé, & où il ne restoit plus aucune statue; il étoit consacré aux empereurs Romains. Derrière le portique qui avoit été bâti des dépouilles des Corcyréens, on trouvoit un temple de Vénus, & auprès un monceau de terre qui en dépendoit; cette Vénus avoit le nom de Céleste; elle étoit d'or & d'ivoire, & c'étoit un ouvrage de Phidias; la déesse avoit un pied sur une tortue. Le morceau de terre qui étoit de la dépendance du temple, étoit entouré d'un petit mur. Au-dedans il y avoit une balustrade sur laquelle on avoit posé une statue de la Vénus vulgaire; cette statue étoit de bronze & assise sur un bouc de même métal; l'ouvrage étoit de Sco-

pas. On voyoit encore à Élis, du tems de Pausanias, un temple & une enceinte dédiés à Pluton. L'un & l'autre ne s'ouvroient qu'une fois l'an, & même alors il n'étoit permis qu'au seul sacrificateur d'y entrer. De tous les peuples connus, dit Pausanias, les Éléens sont les seuls qui honorent le dieu des enfers d'un culte si particulier. Voici, selon lui, la raison de ce culte; Hercule, à la tête d'une armée, vint assiéger Pylos en Élide; dans cette expédition Minerve le protégeoit. Pluton, à qui les Pyliens avoient toujours rendu de grands honneurs, prit leur défense, & par amour pour eux, & par haine contre Hercule. Les Éléens, pour preuve de cet événement, alléguoient des vers d'Homère où il est dit, qu'au siège de Pylos, Hercule atteignit le dieu des enfers d'un coup de flèche, qui lui fit souffrir de grandes douleurs. Que si dans la guerre d'Agamemnon & de Ménélaüs contre les Troyens, Neptune, comme le dit Homère vint au secours des Grecs, suivant les idées du même Poète, il n'est pas hors de vraisemblance que Pluton ait aussi défendu les Pyliens. Ce dieu avoit donc un temple chez les Éléens, comme leur protecteur & comme l'ennemi d'Hercule; & son temple ne s'ouvroit qu'une fois l'année, pour marquer que l'on ne descendoit qu'une fois dans les lieux souterrains où il tenoit son empire.

On voyoit encore à Élis un temple de la Fortune; dans le vestibule il y avoit une statue de la déesse d'une grandeur étonnante; c'étoit une statue de bois, mais toute dorée, à la réserve du visage, des pieds & des mains, qui étoient de marbre blanc. A la gauche du temple étoit une petite chapelle où l'on rendoit les honneurs divins à Sosipolis; il étoit représenté d'après une apparition en songe, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs & semé d'étoiles, tenant d'une main une corne d'abondance. Dans le lieu le plus fréquenté de la ville, on voyoit une statue de bronze grande comme nature; c'étoit un jeune homme sans barbe, qui avoit les mains appuyées sur sa pique, & les pieds l'un sur l'autre; on lui mettoit un habit, tantôt de laine, tantôt de lin, & tantôt de soie. Quelques-uns croyoient que c'étoit un Neptune, qui étoit autrefois à Samique en Triphylie, & qui, apporté à Élis, étoit encore plus honoré des Éléens qu'il ne l'étoit de ces autres peuples. D'autres nommoient cette figure *le Satrape*, du nom d'une statue qui étoit à Patras ville voisine d'Élis. Il y a eu un Corybante que l'on surnommoit aussi *le Satrape*.

Entre la place publique & le temple de Diane étoit un vieux théâtre, & un peu plus loin le temple de Bacchus, avec une statue du dieu faite par Praxitele. Les Éléens avoient une

dévotion particulière à Bacchus ; ils disoient que le jour de la fête appelée Thyia , il daignoit les honorer de sa présence , & se trouver en personne dans le lieu où elle se célébroit , qui étoit à huit stades d'Élis. En effet , les prêtres du dieu apportoitent trois bouteilles vuides dans sa chapelle , & les y laissoient en présence de tous ceux qui y étoient , Éléens ou autres ; ensuite , ils fermoient la porte de la chapelle & mettoient leur cachet sur la serrure ; permis à chacun d'y mettre le sien. Le lendemain , on revenoit , on reconnoissoit son cachet , on entroit , & l'on trouvoit les trois bouteilles pleines de vin. Plusieurs Éléens dignes de foi , & même des étrangers assuroient en avoir été témoins. Ceux d'Andros prétendoient aussi que chez eux , durant les fêtes de Bacchus , le vin couloit de lui-même dans son temple. Mais , si sur la foi des Grecs , dit Pausanias , nous croyons ces merveilles , il ne restera plus qu'à croire les contes que les Ethiopiens , qui sont au-dessus de Syene débitent au sujet de la table du Soleil.

Dans la citadelle d'Élis il y avoit un temple de Minerve , & dans ce temple une Minerve d'or & d'ivoire , que l'on disoit être un ouvrage de Phidias. Sur le casqué de la déesse l'ouvrier avoit représenté un coq ,

parce que de tous les oiseaux c'est le plus courageux , peut-être aussi parce qu'il étoit spécialement consacré à Minerve Ergané.

ELIS , *Elis* , (a) ville de l'Asie mineure , dont il est parlé dans le troisième livre des commentaires de César sur la guerre civile. On y lit que César étant arrivé en Asie , apprit qu'au temple de Minerve , qui étoit à Elis , l'image de la Victoire , qui étoit tournée vis-à-vis la déesse , se retourna vers la porte du temple le jour de la bataille de Pharsale. Cette ville doit être la même que d'autres appellent Élée , & qui étoit dans l'Éolide. Voyez Élée.

ELIS , *Elis* , Ηῆλις , (b) ville des Étoliens , au rapport d'Hérodote. Les Doriens , dit-il , ont plusieurs villes illustres ; mais , les Étoliens n'ont que la seule ville d'Elis.

ELISA [les isles d'] , *Insulae Elisa* , (c) Νῆσοι Ἐλισιαί. Il est parlé de ces isles dans le prophète Ezéchiel ; & on dispute fort pour sçavoir où elles sont ; les uns disent qu'il a entendu parler de l'Éolide ; d'autres , de la Grece ; d'autres , de l'Italie ; & d'autres , des Canaries , nommées par les Anciens *Elyfia* & *Fortunata*. Il y apparence qu'elles étoient dans la Méditerranée ou dans la mer Égée.

ELISA , *Elisa* , Ἐλισά , (d) fils de Javan. Il y en a qui

(a) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 678.
(b) Herod. L. VIII. c. 73.

(c) Ezech. c. 27. v. 7.
(d) Genes. c. 10. v. 4.

croient qu'Elisa a peuplé l'Elide dans le Péloponnèse. On y trouve la province d'Elis, & une contrée nommée Alisium, par Homère. Ézéchiël parle de la pourpre des isles d'Elisa, que l'on apportoit pour vendre à Tyr. Or, on pêchoit beaucoup de ce poisson dont on teignoit la pourpre, à l'embouchure de l'Eurotas; & les Anciens parlent souvent de la pourpre de la Laconie. On pêchoit aussi de ces poissons dans le golfe de Corinthe.

ÉLISABETH, *Elisabeth*, (a) *Ἐλισαβὲθ*, fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, & femme d'Aaron. Elle fut mere de Nadab, d'Abiu, d'Eléazar, & d'Ithamar.

ÉLISABETH, *Elisabeth*, (b) *Ἐλισαβὲθ*, épouse de Zacharie, & mere de Jean Baptiste. Saint Luc dit qu'elle étoit des filles d'Aaron, c'est-à-dire, de la race des Prêtres. Mais, tout ce que l'on dit de son pere & de sa mere, n'est nullement certain. Zacharie & Elisabeth avoient vécu sans enfans, jusqu'à un âge auquel la nature leur ôtoit toute espérance d'en avoir; mais Dieu avoit permis cette stérilité pour la manifestation de sa gloire. Un jour que Zacharie servoit dans le temple, l'Ange du Seigneur lui apparut, & l'assura que sa femme concevrait un fils; & en effet, Zacharie étant de retour dans sa maison, Elisabeth con-

cut Saint Jean-Baptiste. L'Eglise Grecque fait une fête de cette conception de Saint Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, le 23 de Septembre; & les plus anciens Martyrologes des Latins la marquent le 24 du même mois. Elisabeth cacha pendant cinq mois la grace que Dieu lui avoit faite; mais l'Ange Gabriel la découvrit à la Sainte Vierge, & lui annonça cette conception miraculeuse, comme un gage & une assurance de la naissance du Messie, dont elle devoit devenir mere, sans avoir commerce avec aucun homme.

Aussitôt Marie se hâta d'aller à Hébron, pour visiter sa cousine Sainte Elisabeth. Dès qu'elle entra dans la maison de Zacharie, & qu'elle l'eut saluée, l'enfant que portoit Elisabeth, tressaillit dans son sein; & Elisabeth remplie du Saint-Esprit, s'écria: *Soyez bénie entre toutes les femmes, & béni soit le fruit de votre ventre. D'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur vienne vers moi? Car aussitôt que votre voix a frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été prédit par le Seigneur, arrivera.* Marie demeura avec Elisabeth pendant trois mois; & elle fut apparemment témoin des merveilles qui arriverent à la naissance du Saint Précurseur; car, lorsqu'on vint le hui-

(a) Exod. c. 6. v. 23.

I. Luc. c. 1. v. 5. & seq.

tième jour pour circoncire l'enfant, comme on lui donnoit le nom de Zacharie, sa mere répondit que son nom étoit Jean. On fit signe à Zacharie, qui étoit devenu muet depuis l'apparition de l'Ange; & ayant demandé des tablettes, il écrivit: *Jean est son nom.* Aussitôt le lien de sa langue fut délié, & il commença à louer Dieu.

Les Orientaux croient qu'Hérode ayant résolu de faire mourir le fils de Zacharie, avec les enfans de Bethléem, Elisabeth mere de l'enfant le porta dans les montagnes pour le cacher; mais, comme elle ne pouvoit monter, elle s'adressa à la montagne, & lui dit: *Montagne de Dieu, recevez-moi avec mon fils.* Aussitôt, la montagne s'ouvrit, les reçut dans son sein & les cacha. L'Ange du Seigneur étoit avec eux pour les garder, & ils étoient environnés de lumière. Cependant, Hérode fit demander à Zacharie où étoit son fils; Zacharie n'ayant pas voulu le lui déclarer, ce Prince le fit tuer dans le temple même, entre l'autel des holocaustes & le vestibule du temple. C'est ce qu'on lit plus au long dans le Protévangile de Saint Jacques, & dans d'autres anciens monumens qui ne sont pas reconnus pour authentiques dans l'Eglise.

Quant à la parenté de la Sainte Vierge & de Sainte Elisabeth, elle ne peut faire au-

cune difficulté; car, quoiqu'Elisabeth fût de la tribu d'Aaron, & Marie de celle de Juda, elles pouvoient fort bien être parentes; soit qu'un parent de Marie de la tribu de Juda eût épousé, par exemple, la mere d'Elisabeth; ou que le pere d'Elisabeth eût épousé une fille de Juda, parente de Marie. Aucune loi n'obligeoit les prêtres Juifs de n'épouser que des filles de leur tribu, ni ne défendoit aux filles de la race des Prêtres d'épouser des hommes d'une autre tribu que de celle de Lévi. Il n'y avoit qu'un seul cas où les filles étoient contraintes de se marier dans leurs tribus; c'est lorsqu'elles étoient héritières dans leurs familles, au défaut de freres.

ELISAMA, *Elisama*, (a) *E'noamà*, Prince des enfans d'Ephraïm, étoit fils d'Ammiud. On le compte pour le septième qui fit son offrande au tabernacle. Il offrit un plat d'argent de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un béliet, & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché, & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliets, cinq boucs, &

(a) Numer. c. 1. v. 10. c. 7. v. 48. & seq.

cinq agneaux d'un an ; ce fut-là l'offrande d'Elisama, fils d'Amiud.

ELISAMA, *Elisama*, (a) Ελισαμα, fut fils d'Icamia, & petit-fils de Sellum.

ELISAMA, *Elisama*, (b) Ελισαμα, un des fils que David eut à Jérusalem. Ce Prince y en eut encore un autre du même nom, que les septante appellent Ελσα, Elisa.

ELISAMA, *Elisama*, (c) Ελισαμα, pere de Nathanas & ayeul d'Ismahel. Celui-ci tua Godolias, que Nabuchodonosor avoit laissé pour gouverner le reste du peuple de la Palestine, après la prise & la ruine de Jérusalem.

ELISAMA, *Elisama*, (d) Ελισαμα, de la race sacerdotale, fut envoyé avec quelques autres par Josaphat, roi de Juda, pour exhorter les Israélites à renoncer à l'idolâtrie.

ELISAMA, *Elisama*, (e) Ελισαμα, secrétaire du roi Joakim. Ce fut dans sa chambre que l'on mit en dépôt le livre des Prophéties de Jérémie.

ELISAPHAN, *Elisaphan*, (f) Ελισαφαν, étoit fils d'Oziel, oncle d'Aaron & de Moïse. Ce dernier commanda à Elisaphan & à Misaël son frere, d'ôter les corps de Nadab & d'Abiu de devant la porte du

sanctuaire & de les mettre hors du camp, après que ces misérables eurent été frappés & brûlés par le feu du ciel. Elisaphan fut établi Prince & chef des Caathites, qui étoient au nombre de huit mille six cents, ne comptant que les mâles au-dessus d'un mois. Lorsqu'ils campoient, ils dressaient leurs tentes du côté du midi, près du tabernacle ; ils avoient la garde de l'arche, de la table, du chandelier de l'autel, des vases sacrés, du voile, & de tous les ornemens qui étoient nécessaires pour le tabernacle.

ELISAPHAN, *Elisaphan*, (g) Ελισαφαν, fils de Pharnach, de la tribu de Zabulon, fut un des députés que l'on nomma pour faire le partage de la terre promise.

ELISAPHAT, *Elisaphat*, (h) Ελισαφαν ; fils de Zéchri, aida de ses conseils & de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à établir Joas sur le trône ; il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISARNE, *Elisarne*, (i) Ελισαρνη, ville de l'Asie mineure dans la Troade. Il est parlé de cette ville dans Xénophon. Il y en a qui aiment mieux lire Alisarne avec Étienne de By-

(a) Paral. L. I. c. 2. v. 41.

(b) Paral. L. I. c. 3. v. 6, 8.

(c) Reg. L. IV. c. 25. v. 25.

(d) Paral. L. II. c. 17. v. 8.

(e) Jerem. c. 36. v. 12. & seq.

(f) Levit. c. 10. v. 4. Numer. c. 3.

v. 30, 31.

(g) Numer. c. 34. v. 25.

(h) Paral. L. II. c. 23. v. 1. & seq.

(i) Xenoph. pag. 426. Plin. Tom. I. p. 283.

zance. On trouve Haliferne dans Pline.

ELISE, *Elisa*, la même que Didon. Voyez Didon.

ELISÉE, *Elifeus*, ou *Elifæus*, Ελισαι, Ελισαῖος, (a) fils de Saphat, de la ville d'Abelméula, fut disciple d'Élie & son successeur dans le ministère de la Prophétie. Élie ayant reçu de Dieu l'ordre de donner l'onction prophétique à Élisée, fils de Saphat, vint à Abelméula; & ayant trouvé Élisée qui labouroit avec douze paires de bœufs, il s'approcha de lui, & lui jeta son manteau sur les épaules. Élisée aussitôt quitta ses bœufs, courut après Élie, & lui dit : *Permettez-moi, je vous prie, que j'aille embrasser mon pere & ma mere; & après cela je vous suivrai.* Élie lui répondit : *Allez & revenez; car pour moi j'ai fait tout ce que j'avois à faire.* Après cela, Élisée prit une paire de bœufs qu'il tua; il en fit cuire la chair avec le bois de la charrie, & la donna à manger au peuple. Ensuite, il s'en alla & suivit Élie.

Lorsque le Seigneur voulut enlever ce dernier au Ciel par le moyen d'un tourbillon, il arriva qu'Élie & Élisée venoient de Galgala. Élie dit à Élisée :
 » Demeurez ici, parce que le
 » Seigneur m'a envoyé à Bé-
 » thel. « Élisée lui répondit :
 » Vive le Seigneur, vive votre

» ame; je ne vous abandonne-
 » rai point. « Ils allèrent donc
 à Béthel; & les enfans des prophètes qui y étoient, vièrent dire à Élisée : » Ne sçavez-vous pas que le Seigneur vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? « Élisée leur répondit : » Je le sçais, n'en dites mot. « Élie dit encore à Élisée : » Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé à Jéricho. « Élisée lui répondit : » Vive le Seigneur, vive votre ame, je ne vous abandonnerai point. « Lorsqu'ils furent arrivés à Jéricho, les enfans des prophètes qui y étoient vinrent dire à Élisée : » Ne sçavez-vous pas que le Seigneur vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? « Il leur répondit : » Je le sçais, n'en dites mot. « Élie dit encore à Élisée : » Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé jusqu'au Jourdain. « Élisée lui répondit : » Vive le Seigneur, vive votre ame, je ne vous abandonnerai point. « Ils allèrent donc tous deux ensemble. Cinquante des enfans des prophètes les suivirent, & s'arrêterent bien loin vis-à-vis d'eux; & ils se tinrent tous deux au bord du Jourdain. Alors Élie prit son manteau, & l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui se divisèrent en deux parts, & ils passerent tous deux à sec.

(a) Reg. L. III. c. 19. v. 16. & seq. L. IV. c. 2. v. 1. & seq. c. 3. v. 9. & seq. c. 4. v. 1. & seq. c. 5. v. 1. & seq. c. 6. v. 1. & seq. c. 7. v. 1. & seq. c. 8.

v. 1. & seq. c. 9. v. 1. & seq. c. 13. v. 14. & seq. Ecclesiastic. c. 48. v. 13. & seq. Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 288. & seq.

Lorsqu'ils furent passés, Élie dit à Elisée : » Demandez-moi » ce que vous voulez que je » fasse pour vous, avant que je » sois enlevé d'avec vous. « Élie lui répondit : » Je vous prie » que j'hérite une double portion de votre esprit. » Élie lui dit : » Vous me demandez » une chose bien difficile ; » néanmoins si vous me voyez » lorsque je serai enlevé d'avec » vous, vous aurez ce que vous » avez demandé ; mais si vous ne » me voyez pas, vous ne l'aurez point. « Lorsqu'ils continuoient leur chemin, & qu'ils marchaient en s'entretenant, un chariot de feu & des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, & Élie monta au ciel par le moyen d'un tourbillon. Elisée le voyoit monter & disoit : *Mon pere, mon pere, vous teniez lieu à Israël de chariots de guerre & de cavalerie.* Après cela, il ne le vit plus, & prenant ses vêtemens, il les déchira en deux. Il leva de terre en même tems le manteau qu'Élie avoit laissé tomber, & Elisée s'en revenant, s'arrêta sur le bord du Jourdain. Il prit le manteau qu'Élie avoit laissé tomber ; il en frappa les eaux, & elles ne furent point divisées. Alors Elisée dit : *Où est maintenant le Dieu d'Élie ?* Et lorsqu'il eut frappé les eaux une seconde fois, elles se partagèrent d'un côté & d'un autre, & il passa au travers. Ce que voyant les enfans des Prophetes qui étoient dans Jéricho, vis-à-vis de ce

lieu là, ils dirent : » L'esprit » d'Élie s'est reposé sur Elisée : « Et venant au-devant de lui, ils se prosternerent à ses pieds, & lui dirent : Il y a entre vos serviteurs cinquante hommes forts, qui peuvent aller chercher votre maître ; car, peut-être que l'esprit du Seigneur l'aura enlevé & jetté quelque part sur une montagne ou dans une vallée. Elisée leur répondit qu'il ne falloit point y envoyer. Mais, ils le contraignirent par leurs instances à y descendre enfin. Ils envoyèrent donc cinquante hommes qui, l'ayant cherché pendant trois jours, ne le trouverent point.

Ils revinrent ensuite trouver Elisée, qui demouroit à Jéricho, & il leur dit : » Ne vous » avois-je pas dit qu'on n'y » allât point ? « Les habitans de la ville dirent aussi à Elisée : » Seigneur, la demeure de » cette ville est très-commode, » comme vous le voyez vous » même ; mais les eaux y sont » très-mauvaises & la terre stérile. « Elisée leur répondit : » apportez-moi un vaisseau » neuf, & mettez-y du sel. « Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la fontaine, & ayant jetté le sel dans l'eau, il dit : » Voici ce que dit le Seigneur, » j'ai rendu ces eaux saines, » & elles ne causeront plus à » l'avenir ni mort ni stérilité. « Ces eaux devinrent donc saines, selon la parole qu'avoit prononcée Elisée. Ce Prophete sortit

de-là pour aller à Béthel ; & comme il se fut mis en chemin, de petits enfans étant sortis de la ville , se railloient de lui en disant : *Monte chauve , monte chauve*. Elisée, se retournant , jetta les yeux sur eux & les maudit au nom du Seigneur. En même tems, deux ours sortirent du bois ; & s'étant jettés sur cette troupe d'enfans, ils en déchirèrent quarante-deux. Elisée alla de Béthel sur la montagne du Carmel d'où il revint à Samarie.

Joram, roi d'Israël, Josaphat, roi de Juda , & le roi d'Edom, s'étant mis en campagne contre le roi de Moab, qui s'étoit révolté contre celui d'Israël, arrivèrent dans des lieux déserts, où il n'y avoit point d'eaux, & où leur armée étoit en danger de périr. Comme Joram étoit d'un naturel impatient, il demandoit à Dieu, en murmurant contre lui, quel mal il lui avoit fait pour livrer ainsi trois rois, sans combattre, entre les mains de leurs ennemis. Josaphat, au contraire, qui étoit un Prince fort religieux, le consolait, & envoya demander s'il n'y avoit point dans l'armée quelque prophète de Dieu qu'ils pussent consulter sur ce qu'ils devoient faire dans une telle extrémité. Un des serviteurs de Joram dit qu'il avoit vu Elisée, fils de Saphat, qui étoit disciple d'Élie ; aussitôt ces trois Rois, par l'avis de Josaphat, l'allèrent trouver dans sa cabane, qui étoit hors du camp, & le

prièrent, particulièrement Joram, de leur dire quel seroit l'événement de cette guerre. Il répondit à ce Prince qu'il le laissât en repos, & qu'il allât plutôt consulter les Prophètes de son pere & de sa mere, qui étoient si véritables. Joram le pressa & le conjura de vouloir parler, puisqu'il y alloit de leur vie à tous. Sur quoi Elisée prit Dieu à témoin, & assura avec serment, qu'il ne lui auroit point répondu, sans la considération de Josaphat, qui étoit un Prince juste & craignant Dieu. Il dit ensuite que l'on fît venir un joueur d'instrumens ; & aussitôt qu'il commença de jouer, ce Prophète, rempli de l'esprit de Dieu, dit à ces trois Rois de faire faire quantité de fosses dans le torrent, & qu'ils veroient que, sans que l'air fût agité par aucun vent, ni qu'il tombât du ciel une seule goutte d'eau, ces fosses en seroient remplis, & leur fourniroient, & à toute l'armée, de quoi désaltérer leur soif. » Mais, ce ne » sera pas, ajouta le Prophète, » la seule grâce que vous recevrez de Dieu ; vous devez » meurer victorieux de vos » ennemis par son assistance ; » vous prendrez les plus belles » & les plus fortes de leurs » villes ; vous ravagerez leur » pais ; vous couperez leurs » arbres ; vous boucherez leurs » fontaines ; & vous détournerez leurs ruisseaux. « Le Prophète ayant parlé de la sorte, on vit le lendemain avant le

lever du soleil, le torrent tout rempli de l'eau qui étoit venue de l'Idumée, distante de trois journées de-là, où Dieu avoit fait tomber de la pluie; & ainsi toute cette grande armée eut de l'eau en abondance. Le Roi des Moabites, ayant sçu que ces trois Rois marchaient contre lui à travers le désert, assembla toutes ses forces pour aller à leur rencontre sur les frontières de ses États, afin de les empêcher d'y entrer. Malgré cela, les trois Rois pénétrèrent dans ses États, prirent & ruinèrent plusieurs villes, répandirent le gravier du torrent sur les terres les plus fertiles, couperent les meilleurs arbres, bouchèrent les fontaines, détruisirent tout, & assiégèrent le Roi même dans la place où il s'étoit retiré.

Vers le même tems, la veuve d'un des Prophetes, que Joseph dit être Abdias, maître d'hôtel du roi Achab, vint représenter à Elisée, que n'ayant pas le moyen de rendre l'argent que son mari avoit emprunté pour nourrir les cent Prophetes qu'il sçavoit sans doute qu'il avoit sauvés de la persécution de Jézabel, ses créanciers prétendoient l'avoir pour esclave elle & ses enfans; que dans une telle extrémité, elle avoit recours à lui, & le conjuroit d'avoir compassion d'elle. Elisée lui demanda si elle n'avoit rien du tout. Elle lui répondit qu'il ne restoit autre chose qu'un peu d'huile dans une phiole. Il lui

dit d'emprunter de ses voisins quantité de vaisseaux vuides, de fermer ensuite la porte de sa chambre, & de verser l'huile de sa phiole dans ces vaisseaux, avec une ferme confiance que Dieu les rempliroit tous. Elle exécuta ce qu'il avoit ordonné & la promesse du Prophete ayant été suivie de l'effet, elle alla lui en rendre compte. Il lui dit de vendre cette huile, d'en employer une partie du prix à payer ses dettes, & de garder le reste pour se nourrir elle & ses enfans. C'est ainsi qu'il sauva cette pauvre femme, & la délivra de la persécution de ses créanciers.

Comme Elisée alloit souvent à Sunam, ville de la tribu d'Issachar, une femme fort considérable, l'obligea de prendre un logement chez elle, lui prépara une chambre & quelques petits meubles, & n'épargna rien pour le recevoir & le traiter honnêtement. Il fut touché de son honnêteté, & eût bien voulu pouvoir user de retour; il lui demanda même ce qu'il pourroit faire pour reconnoître sa charité & mériter la continuation de ses soins; elle l'en remercia, se contentant de découvrir en passant au serviteur du Prophete, qu'elle étoit dans un déplaisir mortel de n'avoir point d'enfans. Elisée l'ayant sçu, consola cette femme, & lui promit que dans un an elle verroit la honte de sa stérilité effacée; quoique son mari fût déjà vieux, & qu'elle

accoucheroit d'un fils. Cette prédiction eut son effet. Cette femme ressentit une grande joie du présent que le Ciel lui avoit fait; mais cette même faveur lui coûta, quelques années après, beaucoup de larmes, & peu s'en fallut qu'elle ne mourût de douleur, parce que ce fils déjà devenu grand, étant allé trouver son pere qui faisoit faire la moisson, fut surpris d'un si grand mal de tête, qu'il en mourut dans l'espace de deux ou trois heures; sa mere désolée le couche sur le lit du Prophete, part promptement & va le trouver en sa retraite sur le mont Carmel, dans l'espérance d'en recevoir de la consolation & du remede dans l'extrémité de son affliction. Elle ne fut pas plutôt au pied de la montagne, qu'Elisée lui envoya son serviteur Giézi pour sçavoir ce qu'elle souhaitoit. Dieu lui avoit voulu céler la mort de ce fils; elle se jeta à ses pieds, lui dit, les larmes aux yeux, le malheur qui lui étoit arrivé, le pria d'avoir compassion de sa disgrâce, & de vouloir redonner la vie à ce fils qu'il avoit obtenu de Dieu par ses prieres. Elisée consola le mieux qu'il put cette mere affligée, lui fit connoître que la chose n'étoit point encore désespérée, & pour la tirer de peine, envoie son serviteur Giézi, lui donne son bâton, & lui commande de le mettre sur le corps mort de cet enfant. Un tel expédient ne contentant pas le désir de la

mere, elle le conjure d'y venir lui-même, & ne le quitte point qu'il ne lui eût accordé cette faveur. Le Prophete ne put résister à des invitations si pressantes; il vient dans la maison de cette femme, entre dans la chambre qu'elle lui préparoit d'ordinaire, & trouvant cet enfant étendu mort sur son lit, fait ses prieres, se jette sur son corps, & se retrécissant pour s'y mieux joindre, il se cole à lui bouche à bouche, & de cette manière l'échauffe, le ranime, & le rend plein de vie & de santé à sa mere.

Au sortir de-là, il passa par Galgala, & guérit un grand nombre de Prophetes, qui avoient été empoisonnés par l'imprudence d'un cuisinier, lequel, au tems d'une grande famine, leur avoit donné à manger une soupe toute pleine de coloquintes. Elisée ne fit que prendre un peu de farine, & la mêler parmi ces coloquintes, & par-là il ôta toute l'amertume du pot, & préserva ces serviteurs de Dieu du danger qu'ils appréhendoient. En ce même tems, un homme du bourg de Baalsalisa lui apporta vingt pains d'orge, & un peu de froment nouveau. Il les fit distribuer au peuple, & Dieu exauçant les prieres du Prophete, il y répandit si bien sa bénédiction, qu'il y en eut suffisamment pour plus de cent personnes, & même au-delà.

Naaman, général des troupes du roi de Syrie, étant cou-

vert de lepre , on lui conseilla d'aller trouver Elisée , pour en obtenir la guérison. Elisée , sans sortir de sa maison , lui fit dire de s'aller baigner sept fois dans le Jourdain , & qu'il seroit guéri. Naaman , tout fâché , vouloit s'en retourner ; mais , ses gens lui dirent que ce que le Prophete lui ordonnoit , étant si aisé , il devoit au moins essayer si les eaux du Jourdain le guériroient. Il alla donc , & se baigna sept fois , & il fut parfaitement guéri. Après cela , il revint trouver Elisée , & lui offrit de très-grands présens ; mais , Elisée les refusa constamment. Naaman le pria donc de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre du païs d'Israël , protestant qu'il n'auroit point à l'avenir d'autre dieu que le Seigneur. Il ajouta : » Je vous » supplie de demander pour » moi pardon au Seigneur , si , » lorsque mon maître entrera » dans le temple de Remmon , » pour y adorer , en s'appuyant » sur ma main , j'y entre avec » lui , & si j'y adore. « Le Prophete répondit : *Allez en paix* ; & Naaman s'en retourna. Quelques interpretes traduisent par le passé la demande de Naaman : » Je vous supplie de prier le » Seigneur pour moi , si , lorsque le Roi mon Seigneur , » est entré dans le temple de » Remmon , pour y adorer , en » s'appuyant sur ma main , j'ai » adoré dans ce temple lorsqu'il » y adoroit , que le Seigneur me » le pardonne. « En sorte que

Naaman demanderoit pardon d'une faute passée , & non pas permission pour une action future ; ce qui paroît bien plus probable.

Giézi , serviteur d'Elisée , n'imita pas le désintéressement de son maître. Il courut après Naaman , & lui demanda un talent & deux habits au nom d'Elisée. Naaman lui donna deux talens & deux habits , & les fit porter par ses gens jusqu'auprès de la ville. Alors Giézi les prit , & les cacha dans sa maison. Mais , Elisée , à qui Dieu avoit fait connoître l'action de Giézi , lui en fit des reproches , & lui dit que la lepre de Naaman demeureroit pour toujours attachée à lui & à toute sa famille. En effet , dès ce moment , Giézi fut frappé de lepre , & se retira d'avec Elisée.

Un jour , les enfans des Prophetes dirent à Elisée : » Vous » voyez que ce lieu-ci où nous » demurons avec vous est trop » petit pour nous. Permettez- » nous d'aller jusqu'au Jour- » dain , afin que chacun de nous » prenne du bois de la forêt , » & que nous bâtions-là un » logement où nous puissions » demeurer. « Elisée leur permit d'y aller. L'un d'eux lui dit de venir aussi avec eux , & il y alla. Lorsqu'ils furent venus jusqu'au Jourdain , ils commencerent à couper du bois. Mais , il arriva que comme l'un d'eux abattoit un arbre , le fer de sa coignée tomba dans l'eau. Aussitôt il s'écria & dit à Elisée , hélas !

las ! J'avois emprunté cette coignée. Elisée lui dit, où le fer est-il tombé ? Il lui montra l'endroit. Elisée coupa donc un morceau de bois & le jetta au même endroit, & le fer revint & nagea sur l'eau. Elisée lui dit, prenez-le. Il étendit sa main & le prit.

Bénadad, ou simplement Adad, roi de Syrie, ayant mis des gens en embuscade pour tuer Joram roi d'Israël, lorsqu'il iroit à la chasse, Elisée l'en envoya avertir, & l'empêcha ainsi d'y aller. Adad se mit dans une telle colère de ce que son entreprise avoit manqué, qu'il menaça ceux à qui il l'avoit confiée de les faire mourir, parce que n'en ayant parlé qu'à eux, il falloit qu'ils l'eussent trahi & en eussent donné avis à son ennemi. Sur quoi l'un d'eux lui protesta qu'ils étoient tous fort innocens de ce crime ; mais qu'il devoit s'en prendre à Elisée à qui nul de ses desseins n'étoit caché, & qui les découvroit tous à Joram. Adad, touché de cette raison, lui commanda de s'informer en quelle ville ce Prophete se retiroit ; & ayant sçu que c'étoit à Dothaim, il envoya grand nombre de gens de guerre pour le prendre. Ils investirent de nuit la ville, afin qu'il ne pût leur échapper ; & le serviteur d'Elisée en ayant eu avis dès le point du jour, courut tout tremblant le rapporter à son Maître. Le Prophete qui mettoit sa confiance dans le secours d'enhaut, lui dit

de ne rien appréhender, & pria Dieu de le vouloir rassurer, en lui faisant connoître la grandeur de son pouvoir infini. Dieu l'exauça, & fit voir à ce serviteur un grand nombre de gens à cheval & de chariots armés pour la défense du Prophete. Elisée pria aussi Dieu d'aveugler de telle sorte les Syriens, qu'ils ne pussent le reconnoître ; & Dieu le lui ayant promis, il s'en alla au milieu d'eux leur demander ce qu'ils cherchoient. Ils lui répondirent qu'ils cherchoient le prophete Elisée. Si vous me voulez suivre, leur dit-il, je vous conduirai dans la ville où il est ; & comme Dieu ne répandoit pas moins de ténèbres dans leur esprit que dans leurs yeux, ils le suivirent, & il les mena dans Samarie. Le roi Joram, par son avis, les fit environner de toutes ses troupes, & fermer les portes de la ville. Alors, le Prophete pria Dieu de dissiper le voile dont leurs yeux étoient couverts, il l'obtint, & on peut juger quelles furent leur surprise & leur frayeur de se voir ainsi au milieu de leurs ennemis. Joram demanda à Elisée s'il vouloit qu'il les fit tous tuer à coups de flèche. Il lui répondit qu'il le lui défendoit expressément, parce qu'il n'étoit pas juste de faire mourir des prisonniers qu'il n'avoit pas pris à la guerre, & qui n'avoient fait aucun mal dans son païs, mais que Dieu avoit livrés entre ses mains par un miracle ; qu'il devoit au con-

traire les bien traiter ; & les renvoyer à leur roi. Joram suivit son conseil , & Adad entra dans une telle admiration du pouvoir de Dieu , & des graces dont il favorisoit son Prophete , que tant qu'Elisée vécut , il ne voulut plus user d'aucun artifice contre le roi d'Israël ; mais seulement le combattre à force ouverte.

Il entra dans son pais avec une puissante armée ; & Joram , ne se croyant pas capable de lui résister en campagne , s'enferma dans Samarie , sur la confiance qu'il avoit en ses fortifications. Adad , jugeant bien qu'il ne pourroit emporter la place de force , résolut de l'affamer , & ainsi il commença le siege. Le manquement de toutes les choses nécessaires à la vie se trouva bientôt si grand , que la tête d'un âne se vendoit quatre-vingts piéces d'argent , & un septier de fiente de Pigeon , dont on se servoit au lieu de sel , en valoit cinq. Une mere même mangea son propre enfant. Joram , transporté de colère contre le prophete Elisée , résolut de le faire mourir , parce que pouvant obtenir de Dieu par ses prieres la délivrance de tant de maux , il ne vouloit pas la lui demander. Ainsi , il commanda qu'on allât à l'heure même lui couper la tête ; & on partit pour exécuter cet ordre. Le Prophete , qui se tenoit en repos dans sa maison , l'ayant appris par une révélation de Dieu , dit à ses disciples : » Le Roi ,

» comme étant fils d'un homicide , envoie pour me couper la tête ; tenez-vous auprès de la porte pour la fermer à ces meurtriers , lorsque vous les verrez approcher ; il se repentira d'avoir fait ce commandement , & viendra bien tôt ici lui-même. « Ils firent ce qu'il leur avoit commandé , & Joram , touché de repentir du commandement qu'il avoit fait , & craignant qu'on ne l'exécutât , vint en grande hâte pour l'empêcher. Il fit des plaintes au Prophete de ce qu'il étoit si peu touché de son malheur & de celui de son peuple , qu'il ne daignoit pas demander à Dieu de les vouloir délivrer de tant de maux. Alors , Elisée lui promit que le lendemain à la même heure il y auroit une telle abondance de toutes sortes de vivres dans Samarie , que la mesure de fleur de farine ne se vendroit qu'un siclé en plein marché , & que deux mesures d'orge ne vaudroient pas davantage. Comme ce Prince ne pouvoit douter des prédictions du Prophete , après en avoir si souvent reconnu la vérité , l'espérance de son bonheur à venir lui donna une telle joie , qu'elle lui fit oublier ses malheurs présents ; & ceux qui l'accompagnoient n'en eurent pas moins que lui , à la réserve d'un de ses principaux officiers , qui commandoit le tiers de ses trouppes , & sur l'épaule duquel il s'appuyoit. Celui-là dit à Elisée : » O Prophete ! ce que

» vous promettez au Roi n'est
 » pas croyable ; quand même
 » Dieu feroit pleuvoir de la
 » farine & de l'orge. N'en dou-
 » tez point lui répondit Elifée ,
 » vous le verrez de vos pro-
 » pres yeux ; mais vous n'en
 » aurez que la vue , & vous ne
 » participerez point à ce bon-
 » heur ; « Ce qui arriva ainsi
 qu'il l'avoit prédit.

A la fin des sept années de
 famine qu'Elifée avoit prédites,
 ce Prophète alla vers Damas ,
 pour exécuter l'ordre que le
 Seigneur avoit donné à Elie plu-
 sieurs années auparavant , de
 déclarer Hazaël roi de Syrie.
 En ce tems-là , Adad , roi de
 Syrie , étoit malade ; & ses gens
 lui ayant dit qu'Elifée étoit dans
 le pais , il envoya Hazaël , un
 de ses premiers officiers , pour
 le consulter , & pour lui deman-
 der s'il pouvoit relever de ma-
 ladie. Elifée répondit à Hazaël :
 » Allez , dites à Adad qu'il gué-
 » rira ; cependant , le Seigneur
 » m'a fait voir qu'il mourra
 » certainement , mais d'un au-
 » tre genre de mort. « Et de-
 » meurant quelque tems sans
 » rien dire , il versa des larmes ,
 » & son visage parut changé.
 » Hazaël lui demanda : » Pour-
 » quoi , mon Seigneur pleure-
 » t-il ; » Elifée lui répondit : »
 » Par ce que je sçais combien
 » de maux vous ferez à Israël.
 » Vous brûlerez leurs villes
 » fortes , vous ferez passer au
 » fil de l'épée leurs jeunes hom-
 » mes , vous écraserez contre
 » terre leurs petits enfans ; &

» vous fendrez le ventre aux
 » femmes grosses. « Hazaël ne
 vérifia que trop ces prédic-
 tions. A son retour , il étouffa
 Adad ; & s'étant fait déclarer
 Roi , il fit une infinité de maux
 aux Israélites.

Vers le même tems , Elifée
 dit à l'un de ses disciples de
 prendre de l'huile sainte , & de
 s'en aller à Ramath ; d'y con-
 sacrer Jéhu roi d'Israël ; de lui
 déclarer que c'étoit par le com-
 mandement de Dieu qu'il le fai-
 soit , & après lui avoir donné
 certains ordres de sa part , de
 se retirer comme un homme qui
 s'enfuit , afin que personne ne
 fût soupçonné d'être complice
 de cette action. Ce disciple trou-
 va Jéhu , comme le Prophète le
 lui avoit dit , assis au milieu de
 ses capitaines ; & l'ayant prié
 de trouver bon qu'il lui pût par-
 ler en particulier , Jéhu se leva
 & le mena dans sa chambre. Là
 cet homme répandit de l'huile
 sur sa tête , & lui dit : » Dieu
 » vous consacre roi d'Israël ,
 » pour venger le crime commis
 » par Jézabel , lorsque contre
 » toute justice elle a répandu
 » le sang des Prophetes ; & il
 » vous commande d'exterminer
 » entièrement toute la race
 » d'Achab , comme l'ont été cel-
 » les de Jéroboam , de Nabath
 » son fils , & de Baasa , à cause
 » de leur impiété. « En ache-
 vant ces paroles , il sortit de la
 chambre & se retira en grande
 hâte. Jéhu exécuta tout ce qui
 lui avoit été ordonné.

Elifée , parvenu à une extrê-

me vieillesse , étant tombé malade , Joas , roi d'Israël , alla le visiter ; & le voyant près de rendre l'esprit , il se mit à pleurer & à se plaindre. Il l'appelloit son pere , son soutien , & tout son support. Il disoit que tant qu'il avoit vécu , il n'avoit point eu besoin de recourir aux armes pour vaincre ses ennemis , parce qu'il les avoit toujours surmontés sans combattre , par l'assistance de ses prophéties & de ses prieres ; mais que maintenant , qu'il quittoit le monde , il le laissoit désarmé & sans défense , exposé à la fureur des Syriens & des autres nations qui lui étoient ennemies ; & qu'ainsi il lui feroit beaucoup plus avantageux de mourir avec lui , que de demeurer en vie , étant abandonné de son secours. Le Prophete fut si touché & si attendri de ces plaintes , qu'après l'avoir consolé , il commanda qu'on lui apportât un arc & des flèches , & dit ensuite à ce Prince de bander cet arc & de tirer ces flèches. Joas en tira trois seulement ; & alors le Prophete lui dit : » Si vous en » eussiez tiré davantage , vous » auriez pu ruiner toute la Syrie ; mais puisque vous vous » êtes contenté d'en tirer trois , » vous ne vaincrez les Syriens » qu'en trois combats , & » couvrerez seulement sur eux » les pais qu'ils avoient conquis » sur vos prédécesseurs. » Le Prophete , un peu après avoir parlé de la sorte , rendit l'esprit.

C'étoit un homme d'une éminente vertu , & visiblement assisté de Dieu. On a vu des effets merveilleux & presque incroyables de ses prophéties , & sa mémoire est encore aujourd'hui , dit Joseph , en très-grande vénération parmi les Hébreux. On lui fit un magnifique tombeau , & tel que le méritoit une personne que Dieu avoit comblée de tant de graces. Il arriva que des voleurs , après avoir tué un homme , le jetterent dans le tombeau d'Elisée , & ce corps mort n'eut pas plutôt touché le corps du Prophete , qu'il ressuscita ; ce qui montre qu'il n'avoit pas seulement durant sa vie , mais aussi après sa mort , reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles. C'est l'éloge que l'Ecclésiastique fait de ce Prophete , lorsqu'il dit : *Son corps prophétisa même après sa mort ; il fit quantité de prodiges pendant sa vie , & il continua d'opérer des merveilles après sa mort.*

On lit dans quelques Auteurs peu autorisés , qu'au jour de la naissance d'Elisée , un des veaux d'or de Galgala meugla avec tant de force , que l'on entendit sa voix jusqu'à Jérusalem. Et il dit : *Celui-ci détruira leurs Idoles de sculpture , & il brisera leurs statues de fonte.*

Les Historiens ecclésiastiques nous apprennent que du tems de Julien l'Apostat , les Samaritains idolâtres firent cent forges d'indignités aux reliques de ce Prophete. L'on croit

qu'elles furent alors transportées à Alexandrie, avec celles de saint Jean-Baptiste; mais, d'autres assurent que ce ne fut qu'en 463. Le Martyrologe Romain fait mémoire d'Elisée au quatorzième jour de Juin.

ELISSE, *Elissa*, nom que porta d'abord la reine Didon. On dit qu'elle prit ce dernier nom, à cause que les Carthaginois appelloient ainsi une femme forte & vertueuse. Voyez Didon.

ELISSON, *Elifson*, Ελίσσον, ville du Péloponnèse, appelée par d'autres Elissunte. Voyez Elissunte, ainsi que l'article suivant.

ELISSON, *Elifson*, Ελίσσον, (a) fleuve du Péloponnèse, qui avoit sa source dans une ville de même nom; après avoir arrosé les terres des Dipéens & des Lycéates, il traversoit la ville de Mégalo polis, & se déchargeoit enfin dans l'Alphée quelques trente stades au-delà. Il partageoit la ville de Mégalo polis à peu près comme ces canaux que l'on nommoit Euripes, partageoient les villes de Cnide & de Mitylene. Quant à la ville d'Elifson, Pausanias ne l'appelle dans un endroit qu'un village, & il fournit lui-même de quoi justifier cette différence, lorsqu'il rapporte l'origine de Mégalo polis. Entre les villes, dit-il, dont elle

fut formée, quelques-unes sont entièrement détruites, d'autres ont dégénéré en villages; sçavoir, Gortys, Dipœnes, Theïsoa sur l'Orchomene, Méthydrum, Theutis, Callies & Elifson.

ELISSON, *Elifson*, Ελίσσον, (b) héros, fils de Lycaon. Il donna son nom à un fleuve & à une ville du Péloponnèse.

ELISSUNTE, *Elifus* (c) Ελίσσυντες, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle fut emportée d'emblée par les Lacédémoniens, l'an 352 avant J. C. les vainqueurs, après l'avoir pillée, s'en retournerent chez eux.

Pausanias met dans l'Arcadie un fleuve & une ville du nom d'Elifson, qui furent ainsi appelés, selon lui, du héros Elifson. Il dit ailleurs qu'Elifson fut du nombre des villes qui, en haine des Lacédémoniens, & par l'envie de former une nouvelle colonie, se laisserent aisément persuader par les Arcadiens d'abandonner leur patrie.

ELISUA, *Elifua*, Ελίσουα, (d) l'un des fils de David. Il naquit à Jérusalem.

ELISUR, *Elifur*, Ελίσουρ, (e) fils de Sédéur, fut chef des enfans de Ruben. Il fut le quatrième qui fit son offrande au Tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent tren-

(a) Paus. p. 298, 458, 504.

(b) Paus. p. 458.

(c) Diod. Sicul. p. 530. Paus. pag. 458, 504.

(d) Reg. L. II. c. 5. v. 15.

(e) Numer. c. 1. v. 5. c. 7. v. 30. & seq.

te sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du sanctuaire, tous deux pleins de fine farine, paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices; un petit vase d'or du poids de dix sicles, plein d'encens, un jeune bœuf, un bœlier, & un agneau d'un an pour l'holocauste; un jeune bouc pour le péché; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq bœliers, cinq boucs & cinq agneaux d'un an; ce fut là l'offrande d'Elisur fils de Sédour.

ELISYCIENS, *Elisyci*, (a) Ἐλισυκιοὶ, peuples de la Ligurie, selon Hécatee, allégué par Etienne de Byzance; Hérodote en fait aussi mention.

ELITOVIVS, *Elitovius*, (b) chef des Gaulois Cénomanes, qui, suivant la trace des premiers Gaulois, passèrent les Alpes par le même défilé, avec le secours de Bellovèse, & fixèrent leur demeure à l'endroit où l'on bâtit depuis Brixie & Vérone.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιούβ, (c) de la tribu de Manassé, fut un de ceux qui se retirèrent vers David, lorsqu'il alloit à Sicéleg. Il contribua beaucoup à la défaite des ennemis qui avoient pillé cette ville.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιού, (d) fils de Sèmeias, est un des Lévites établis par David pour

garder les portes du temple.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιάβ, (e) frere de David, fut établi par ce Prince chef de la tribu de Juda.

ELIU, *Eliu*, Ἐλιούς, (f) fils de Barachel descendu de Buz, & de la famille de Ram, étoit grand ami du saint homme Job. On prétend que Buz étoit fils de Nachor, frere du Patriarche Abraham. Les Hébreux confondent cet Eliu avec le faux prophete Balaam, que Balac envoya chercher, pour maudire le peuple de Dieu. Mais, d'autres croient que l'ami de Job vivoit long-tems avant que les Israélites sortissent de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, Eliu alla visiter Job avec ses autres amis, & croyant que cet affligé sembloit accuser Dieu d'injustice, il le reprit doucement, & lui fit voir que Dieu est juste; qu'il nous envoie quelquefois des afflictions pour faire éclater notre vertu; & qu'après tout, nos péchés sont l'unique cause de nos maux.

ELIUD, *Eliud*, Ἐλιούδ, (g) fils d'Achim, & pere d'Eléazar, est un des ancêtres de Jesus-Christ, selon la chair.

ELIUS [le Pont], *Ælius pons*, nom d'un Pont de la ville de Rome. On le nomme aujourd'hui le Pont St. Ange. Son ancien nom lui vient de ce qu'il fut bâti par l'ordre d'Ælius Adrien, & qu'il commu-

(a) Herod. L. VII. c. 165.

(b) Tit. Liv. L. V. c. 35.

(c) Paral. L. I. c. 12. v. 20, 21.

(d) Paral. L. I. c. 26. v. 7.

(e) Paral. L. I. c. 27. v. 18.

(f) Job. c. 32. & seq.

(g) Matth. c. 1. v. 14, 15.

rique au môle où étoit le sépulcre de cet Empereur; & comme ce môle est présentement nommé le château St. Ange, le pont en a pris le nom.

ELIUS [P.], *P. Ælius*, (a) l'un des premiers Questeurs plébeiens. Il obtint cette charge l'an de Rome 346, & 406 avant Jesus-Christ. Aucun plébeien, avant cette époque, n'avoit été élevé à la charge de Questeur. De quatre que l'on en nommoit alors, il y en eut trois qui furent tirés du peuple.

ELIUS PÆTUS, *Ælius Pætus*, (b) fils de Sextus, ou de Publius, s'acquît l'estime du peuple Romain par un endroit assez singulier. Un Pivert s'étant perché sur la tête de ce Préteur, comme il rendoit la justice dans son tribunal, les Haruspices furent interrogés sur cette aventure, & sur ce qu'ils assurèrent que s'il conservoit la vie à cet oiseau, l'état de sa famille seroit très-heureux, & celui de la République très-misérable, mais que s'il le tuoit, l'un & l'autre éprouveroit un sort tout différent; Elius Pætus prit à l'heure même le Pivert avec les dents, & le déchira en morceaux en présence du Sénat. Aussi depuis, conformément au présage, ce Préteur perdit en la journée de Cannes, dix-sept hommes de sa maison, tous vail-

lans; & la République, au contraire, par succession des tems, parvint au plus haut comble de sa grandeur.

ELIUS [Q.], *Q. Ælius*, (c) étoit Tribun du peuple, l'an 178 avant l'Ère Chrétienne. Il s'opposa à l'entreprise de ses collègues, qui ne cessioient de déchirer A. Manlius Vulfon alors absent. Après bien des contestations, il empêcha que l'on ne portât contre lui une loi par laquelle il lui auroit été défendu de conserver au-delà d'un certain tems fixé, l'autorité qu'on lui avoit prorogée pour un an.

ELIUS [T. & C.], *T. & C. Ælius*, (d) étoient Tribuns militaires, l'an 178 avant Jesus-Christ. On lit dans Tite-Live, que ces deux Tribuns militaires commandoient sur le chemin d'Aquilée la troisième légion, & étoient chargés avec ces troupes, de défendre ceux qui iroient aux fourrages & au bois.

ELIUS [P.], *P. Ælius*, (e) créé Triumvir l'an 177 avant Jesus-Christ. Voyez Egilius.

ELIUS GALLUS, *Ælius Gallus*, (f) Chevalier Romain. Strabon eut part à son amitié, & il fit avec lui le voyage du Nil, & parcourut toute l'Égypte, & une bonne partie de l'Afrique. C'est Strabon lui-même qui parle ainsi de ce Che-

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 54.

(b) Valer. Max. L. V. c. 6.

(c) Tit. Liv. L. XLI. c. 6.

(d) Tit. Liv. L. XLI. c. 1, 4.

(e) Tit. Liv. L. XLI. c. 13.

(f) Strab. p. 118, 780, 806, 816, 819. Plin. T. I. p. 34, 60. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 48, 49.

valier Romain dans son traité de Géographie.

Ce fut apparemment pendant son gouvernement d'Égypte qu'Elius Gallus entreprit de faire une expédition dans l'Arabie heureuse. Cette expédition est remarquable, pour être la première & la seule que les Romains aient tentée contre ce pays. Le succès de celle-ci ne les invita pas à s'y hasarder une seconde fois. Elius Gallus avoit pourtant fait de grands préparatifs par terre & par mer. On peut voir le détail de l'entreprise sous l'article d'Arabie, chiffre V.

ELIUS, *Ælius*, (a) dont Cicéron fait mention dans son oraison pour P. Sestius. Cet Orateur en parle avec beaucoup de mépris. C'est peut-être le même qui suit.

ELIUS [C.] STALÉNUM, *C. Ælius Stalenus*, (b) juge qui se laissa corrompre par une grosse somme d'argent qu'il reçut de Statius Albius. On ne sera pas surpris après cela, que Cicéron dépeigne ce Juge d'une manière peu honorable, dans son oraison pour A. Cluentius.

ELIUS [L.], *L. Ælius*, (c) chevalier Romain, qui fut relégué sous le consulat de L. Pison. Cicéron parle avec éloge de ce chevalier Romain.

(a) Cicér. Orat. pro P. Sext. c. 81.

(b) Cicér. Orat. pro A. Cluent. c. 51. & seq.

(c) Cicér. Orat. in L. Pison. c. 51.

(d) Cicér. Brut. c. 88.

ELIUS, *Ælius*. (d) Cicéron, dans son Brutus, parle d'un Elius, duquel il dit qu'il écrivit plusieurs oraisons; mais qu'il ne fut cependant jamais orateur.

ELIUS LAMIA, *Ælius Lamia*, (e) fut d'abord gouverneur d'Afrique, & se déclara depuis pour l'innocence de C. Gracchus, qui, sans cela, auroit été la victime d'un nom aussi malheureux qu'illustre. Elius Lamia fut pourvu ensuite du gouvernement de Syrie. Mais, Tibère le retint long-tems à Rome, sans lui permettre d'en aller exercer les fonctions. Enfin ayant abdiqué un emploi dont on ne lui laissoit que le titre, il fut fait gouverneur de la ville. Il mourut paisiblement l'an de Jésus-Christ 33, & fut honoré des funérailles de Censeur. Il étoit d'une naissance illustre, & étoit mort plein de force & de vigueur, quoiqu'avancé en âge. La défense qu'on lui avoit faite d'aller prendre possession de sa province, n'avoit servi qu'à augmenter sa gloire.

ELIUS GRACILIS, (f) ou, selon Juste-Lipse, ELIUS GRACCHUS, & selon Muret, A. GRACCHUS, *Ælius Gracilis*, *Ælius Gracchus*, *A. Gracchus*, fut envoyé dans la Gaule Belgique, du tems de Néron. L.

(e) Tacit. Annal. L. IV, c. 13. L. VI, c. 37. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 481, 578, 579, 588.

(f) Tacit. Annal. L. XIII, c. 53.

Vétus songeoit à tirer un canal qui joignît la Saone & la Moselle, afin que les troupes envoyées par mer, passant du Rhône dans la Saone, & de-là dans la Moselle par le canal, entraissent ensuite dans le Rhin, & enfin dans l'Océan; & que par ce moyen on pût aller de l'Occident au Septentrion, sans être arrêté par la difficulté des chemins. Mais Elius Gracilis, par jalousie, l'empêcha d'exécuter un si beau projet, en lui représentant que s'il faisoit entrer ses troupes dans la province d'un autre, il s'attireroit la disgrâce de l'Empereur, qui ne manqueroit pas de le soupçonner de vouloir se concilier l'affection des Gaulois. C'est ainsi que souvent des considérations particulières font échouer les entreprises les plus glorieuses & les plus utiles au public.

ELIUS, *Ælius*, affranchi, dont il est parlé sous l'article de P. Céler, chevalier Romain. Voyez Céler.

ELIUS GALLUS, (a) *Ælius Gallus*, ami de Pomponius Sécundus. Après la punition de Séjan, il se sauva dans les jardins de son ami comme dans un asyle assuré. On en fit depuis un crime à Pomponius Sécundus.

ELIUS LAMIA, (b) *Ælius Lamia*, premier mari de Do-

mitia Longina. Il se trouva avec raison fort offensé de ce que Domitien lui avoit enlevé sa femme, dès qu'il commença à jouir de quelque puissance en vertu de l'élévation de son pere à l'Empire; & il s'étoit vengé par des railleries. Comme Domitien le louoit un jour sur sa belle voix : *Hélas*, répondit Elius Lamia, *vous devriez plutôt louer mon silence*. Tite exhortant le même Elius Lamia à prendre une autre femme : *Eh quoi!* répondit-il, *auriez-vous aussi envie de vous marier?* Ces plaisanteries demeurèrent profondément gravées dans la mémoire de Domitien, & lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance, il fit mourir Elius Lamia.

ELIUS, ADRIANUS AFER, *Ælius Adrianus Afer*, (c) pere de l'empereur Adrien, ne s'étoit pas élevé plus haut que la Préture. Il étoit cousin germain de Trajan, & en mourant, il le nomma tuteur de son fils alors âgé de dix ans, avec Coelius Tatianus, chevalier Romain.

ELIUS SUCCESSUS, *Ælius Successus*, surnommé Pertinax, c'est-à-dire, opiniâtre, pour s'être opiniâtrément attaché à un négoce de bois, fut pere d'Elius Pertinax, créé Empereur après la mort de Commode.

(a) Tacit. Annal. L. V. c. 8.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 298. T. IV. p. 21.

(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 200, 201.

Gens de Lettres du nom d'Elius.

ELIUS GALLUS, *Ælius Gallus*, fameux Médecin, dont il est fait mention dans Galien.

ELIUS GALLUS, (a) *Ælius Gallus*, célèbre Jurisconsulte, qui a écrit douze livres, de *significatione verborum ad jus pertinentium*, dont on trouve des fragmens dans les Pandectes. Jean Bertrand, dans la vie des Jurisconsultes, croit que c'est de cet Elius Gallus que veut parler Aulu-Gelle. Mais, il y a des éditions de cet Auteur qui portent Cécilius Gallus, au lieu d'Elius Gallus.

ELIUS SEXTUS CATUS, *Ælius Sextus Catus*, (b) autre célèbre Jurisconsulte, parvint aux principales charges de la République; car il fut Édile l'an de Rome 541, 213 avant Jesus-Christ, puis Triumvir, ensuite Consul, & enfin Censeur. Exerçant cette dernière charge avec M. Céthégus, il ordonna que les sénateurs & le peuple auroient des places séparées dans les spectacles, où ils avoient toujours été mêlés auparavant. On avoit encore, du tems de Pomponius, un livre de Droit que ce grand homme avoit composé sous ce titre, *Tripartita*, & que les Latins appelloient de son nom *Jus Ælianum*. C'étoit comme l'origine & pour ainsi dire la naissance du Droit.

(a) Aul. Gell. L. XVI. c. 5.

(b) Plin. T. II. p. 629.

ELIUS MÉLISSUS, *Ælius Melissus*, (c) tenoit, du tems d'Aulu-Gelle, un rang considérable à Rome parmi les Grammairiens. Il avoit plus d'airs de suffisance que de véritable sçavoir; plus de pédantisme & de sophisterie que de belles lettres. Il a écrit plusieurs traités, entr'autres, un livre de la propriété des termes, & de la différente signification des mots, *De loquendi proprietate*, dans lequel il remarque que *matrona* est celle qui n'a enfanté qu'une fois; que *mater-familias* est celle qui a eu plusieurs enfans, comme on appelle *porcetra*, une jeune truie qui n'a porté qu'une fois; & *scropha*, une truie qui a cochonné plusieurs fois.

ELIUS SÉRÉNIANUS, *Ælius Serenianus*, autre Jurisconsulte, un des disciples du fameux Papinien, & du nombre de ceux qui étoit du Conseil de l'empereur Alexandre Sévère. Lampridius, dans la vie de cet empereur, dit qu'il étoit cousin de l'empereur, & un des plus sçavans & des plus vertueux hommes de son tems. Baronijs prétend que c'est le gouverneur de la Cappadoce, duquel Firmilien, évêque de Césarée, fait mention dans une de ses lettres à St. Cyprien.

ELIUS SABINUS, *Ælius Sabinus*, historien, dont parle Jules Capitolin.

(c) Aul. Gell. L. XVIII. c. 6.

ELLASAR, *Ellasār*, Εἰλλάς, nom d'un païs. Voyez Eliciens.

ELLIPSE, *Ellipsis*, terme de Grammaire. C'est une figure de construction, ainsi appelée du Grec ἔμψις, manquement, omission. On parle par Ellipse, lorsque l'on retranche des mots qui seroient nécessaires pour rendre la construction pleine. Ce retranchement est en usage dans la construction usuelle de toutes les langues; il abrége le discours, & le rend plus vif & plus soutenu; mais il doit être autorisé par l'usage; ce qui arrive quand le retranchement n'apporte ni équivoque ni obscurité dans le discours, & qu'il ne donne pas à l'esprit la peine de deviner ce qu'on veut dire, & ne l'expose pas à se méprendre. Dans une phrase Elliptique, les mots exprimés doivent réveiller l'idée de ceux qui sont sous-entendus, afin que l'esprit puisse par analogie faire la construction de toute la phrase, & appercevoir les divers rapports que les mots ont entr'eux. Par exemple, lorsque nous lisons qu'un Romain demandoit à un autre, *où allez-vous?* & que celui-ci répondoit *ad Castoris*, la terminaison de *Castoris* fait voir que ce génitif ne scauroit être le complément de la préposition *ad*, qu'ainsi il y a quelque mot de sous-entendu; les circonstances font connoître que ce mot est *adem*, & que

par conséquent la construction pleine est, *eo ad adem Castoris*, je vais au temple de Castor.

La pensée n'a qu'un instant; c'est un point de vue de l'esprit; mais, il faut des mots pour la faire passer dans l'esprit des autres; or, on retranche souvent ceux qui peuvent être aisément suppléés, & c'est l'Ellipse.

ELLOMÉNUM, *Ellomenum*, Εἰλλόμενον, (a) nom que Thucydide donne à un lieu voisin des isles Leucades. Ce devoit être une place de guerre; car cet Auteur parle de la garnison qui y étoit. D'Ablancourt, dans sa traduction, dit: *Quelques soldats de la garnison d'Ellomene en Leucadie.*

ELLOTIDE, *Ellotis*, sur-nom de la minerve de Corinthe. Les Doriens ayant mis le feu à cette ville, Ellotis, prêtresse de Minerve, fut brûlée dans le temple de cette déesse, où elle s'étoit réfugiée. Un autre fléau donna lieu à la réédification du temple; ce fut une peste qui désoloit Corinthe, & qui ne devoit cesser, selon la réponse de l'oracle, qu'après qu'on auroit apaisé les manes de la prêtresse Ellotis, & relevé les autels de Minerve. Les autels & le temple furent relevés; & on les consacra sous le nom de Minerve-Ellotide, afin d'honorer en même tems Minerve & sa prêtresse.

ELLOTIES, *Ellotia*. Les

(a) Thucyd. p. 236.

Crétois honoroient Europe sous le nom d'Ellotis, & lui avoient consacré des fêtes appellées Ellioties. On portoit dans ces fêtes une couronné de vingt coudées de circonférence, qu'ils avoient apellée l'Ellotis, avec une grande châsse, qui renfermoit quelques os d'Europe.

ELMADAN, *Elmadan*, (a) *Ελμαδαν*, fils d'Her & pere de Cofan, est un des ancêtres de Jesus-Christ selon la chair.

ELMÉLECH, *Elmelech*, (b) *Ελμελχ*, lieu de la Palestine, duquel il est parlé dans le livre de Josué, selon la vulgate. L'Hébreu porte Allamelech. C'étoit une ville de la tribu d'Aser.

ELMODAD, *Elmodad*, (c) *Ελμοδαδ*, fut l'ainé des fils de Jectan.

ELMONI, *Elmoni*, *Ελμωνι*, (d) terme qu'Aquila & Théodotion traduisent dans leur version de la Bible, par un certain lieu; ce n'est le nom propre d'aucun lieu, comme le remarque Eusebe dans sa Géographie. St. Jérôme, en traduisant cette observation, fait une remarque pour déclarer qu'il n'approuve pas toujours ce qu'il traduit. Cependant, Eusebe a raison, & l'Hébreu *Peloni Almoni*, signifie un lieu, sans déterminer lequel. Ce sont les Septante qui écrivent El-

moni. Le Clerc, qui écrit *Phloni Almoni*, observe que les Hébreux emploient cette façon de parler, quand ils omettent le nom propre du lieu, ou de la personne, à peu près comme dans cette phrase François, il lui dit: *Un tel, détournéz-vous.*

ELNAEM, *Elnaëm*, *Ελναημ*, (e) fut pere de Jéribai & de Josaja, deux hommes des plus braves qui fussent dans l'armée de David.

ELNATHAN, *Elnathan*, (f) Juif de Jérusalem, fut pere de Nohesta, mere de Joakim, roi de Juda. Il fit tout ce qu'il put, mais inutilement, pour empêcher qu'on ne brûlât les prophéties de Jérémie, qui prédisoient la ruine de Jérusalem. Il alla en Égypte, pour se saisir du St. Prophète Urie, qui s'y étoit réfugié, & auquel le roi fit trancher la tête. Le pere d'Elnathan s'appelloit Achobor.

Les Septante varient dans la manière d'écrire le nom d'Elnathan. Ils lisent *Ελνάαν*, & *Ελναασαν*.

ELNATHAN, *Elnathan*, (g) nom commun à trois Juifs qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Esdras. L'un de ces trois Juifs étoit un homme rempli de sagesse & de science. Les Septante appellent le premier *Αλναημ*, le second *Ελνα-*

(a) Luc. c. 3. v. 28.

(b) Josu. c. 19. v. 16.

(c) Genes. c. 10. v. 26.

(d) Reg. L. IV. c. 6. v. 8.

(e) Paral. L. I. c. 11. v. 46.

(f) Reg. L. IV. c. 24. v. 8. Jérem. c. 26. v. 22. c. 36. v. 12, 25.

(g) Esdr. L. I. c. 8. v. 16.

tau, & le troisième Ε'λ'αθ'αν.

ELOM, *Elom*, Η'λωμ, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Joseph en fait mention; cette ville est nommée Aialon au second livre des Paralipomenes.

ELON, *Elon*, Ε'λ'ον, (b) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Dan.

D. Calmet observe que le mot *Elon* signifie un chenaye. Ainsi, dit ce sçavant religieux, on lit Elon Mambré, c'est-à-dire, le chenaye du Mambré; Elon Moré, le chenaye ou le chêne de Moré; Elon Beth-Chanan, la chenaye ou le chêne de Beth-Chanan. Allon a la même signification.

ELON, *Elon*, (c) autre ville de Palestine, située dans la tribu de Nephthali. Elle étoit sur la frontière de cette tribu.

ELON, *Elon*, Ε'λ'ον, (d) Hétéen, fut pere de Basémath, seconde femme d'Esau. Il est appelé ailleurs Ismaël.

ELON, *Elon*, Α'λων, (e) de la tribu de Zabulon, fut chef de la famille des Elonites.

ELONE, *Elone*, Η'λών, (f) ville de Grece dans la Perrhébie, province de la Thessalie. Elle étoit située au pied du mont Olympe, auprès du fleuve Eurotas. On l'appella ensuite Leimone; elle étoit déjà détruite

du tems de Strabon. C'étoit pourtant une ville très-ancienne, puisque ses habitans partirent avec les autres Grecs pour aller au siege de Troye.

ELONITES, *Elonitæ*, famille Juive. Voyez *Elon*, de qui elle prit le nom.

ÉLOQUENCE, *Eloquentia*, (g) l'art de bien dire, la science de toucher & de persuader.

I. L'Éloquence, considérée en général, embrasse toutes les matières qui peuvent être l'objet de nos discours, & n'appartient pas plus particulièrement à la prose qu'à la poésie. Elle consiste à découvrir, dans quelque sujet que ce soit, les choses qu'il faut dire, à les placer dans l'ordre qui leur convient, & à les revêtir des ornemens dont elles sont susceptibles. C'est par elle que le Théologien, le Philosophe, l'Historien, l'Orateur & le Poète, sçavent se rendre maîtres des esprits de ceux qui les écoutent, & soumettre leurs volontés. Les premiers législateurs de la Grece eussent peut-être travaillé inutilement à établir dans leur patrie des loix & une religion, si, pour vaincre l'indocilité naturelle aux hommes, ils n'eussent employé la force & les charmes de l'Éloquence, & même, s'ils ne se fussent ai-

(a) Joseph. de Antiq. Judaic. L. VIII. p. 278. Paral. L. II. c. 11. v. 10.

(b) Josu. c. 19. v. 43. Reg. L. III. c. 4. v. 9.

(c) Josu. c. 19. v. 33.

(d) Genes. c. 26. v. 34. c. 36. v. 3.

(e) Numer. c. 26. v. 26.

(f) Strab. p. 440. Homer. Iliad. L. II. v. 246.

(g) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 312. & suiv. Traité des Etud. T. I. p. 377. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. p. 200. & suiv. T. XIII. p. 97. & suiv.

dés de l'harmonie des vers, comme du plus sûr moyen que l'art de parler, pût mettre en œuvre pour parvenir à son but. Platon, instruit par Socrate, propose un nouveau système de logique, de politique & de morale. Quelque sublimes que fussent ses idées, on peut douter qu'il eût acquis le surnom de divin, s'il les eût exposées d'une manière sèche & ennuyeuse, & s'il n'eût été aussi grand orateur, & peut-être aussi grand poète, qu'il étoit grand Philosophe.

On en peut dire autant de Thalès, d'Empédocle, de Parménide, de Lucrece & de plusieurs autres Philosophes. Les matières qu'ils avoient entrepris de traiter, étoient obscures & difficiles; mais, ils sçurent en cacher les épines sous les fleurs qu'ils allèrent cueillir dans le jardin des Muses, & imiterent le médecin, qui, pour faire boire à un enfant malade le suc amer de l'absynthe, arrose de miel les bords du vase, & par cette innocente tromperie, l'invite à prendre le breuvage qui doit le guérir. C'est ainsi que l'Eloquence s'applique à parer la vérité, pour lui ôter ce qu'elle a de triste & d'austère; elle cherche à s'insinuer dans les cœurs, en flattant l'oreille, dont le jugement superbe & délicat n'admet que ce qui est assaisonné de douceur & d'agrément.

Les Grecs ne pouvoient se persuader qu'un art si utile & si

merveilleux fût une invention humaine, & ils le regardoient comme le plus riche présent qu'ils eussent pu recevoir des Dieux. Ils contoient qu'au commencement, les hommes vivoient épars dans les campagnes, broutant l'herbe comme les bêtes sauvages, & se retirant comme elles dans des cavernes ou dans le fond des forêts. La raison ne les éclairoit pas assez, pour faire connoître l'avantage qu'ils trouveroient à former entr'eux des sociétés; ils se faisoient, au contraire, une guerre cruelle, & combattoient sans cesse, ou pour le gland dont ils se nourrissoient, ou pour les objets de leurs passions. Les plus foibles étoient opprimés par les plus forts; & ceux-ci l'étoient à leur tour par les autres animaux que la nature avoit munis de fortes armes, tandis que les hommes n'avoient contr'eux aucune sorte de défense.

Les oiseaux de proie, qui les surpassoient en vitesse, les attaquoient avec le même avantage que les grues, selon Homère, attaquoient les Pygmées. Les lions, les tigres & les ours les poursuivoient sans relâche; leur condition étoit même plus misérable que celle de ces foibles animaux, qui ont des coquilles qui leur servent de retraite & d'abri, ou une toison qui les garantit des injures du tems. Dépourvus de tout secours, & attaqués de tous côtés, ils dépérissent dans un stupide

silence; & c'étoit fait de la rare humaine, si Prométhée ne se fût rendu son intercesseur auprès de Jupiter. Il lui expose dans les termes les plus pathétiques, la misère & les besoins des hommes. Le souverain des Dieux est touché de compassion, & après avoir délibéré quelque tems sur les différens moyens de les soulager, il se détermine à leur envoyer l'Éloquence. Son premier effet devoit être de leur persuader de s'unir pour leur défense commune, & de leur inspirer l'amour de la justice, qui seule pouvoit établir parmi eux une société durable. Jupiter, après cette délibération, appelle Mercure l'un de ses fils, & lui ordonne de porter l'Éloquence aux hommes, non pour leur être donnée à tous généralement, car il n'étoit pas nécessaire qu'ils eussent tous une portion de ce présent; mais, son intention étoit qu'il choisît ceux qui, par leurs dispositions naturelles, seroient les plus capables d'en faire un bon usage, soit pour leur propre conservation, soit pour celle de leurs semblables. Mercure exécute les ordres de Jupiter, & à peine l'Éloquence se fut-elle montrée aux hommes, qu'ils ouvrirent les yeux sur leur misère, & eurent honte de cette vie brutale qu'ils passaient au milieu des animaux. Ils cessent de se faire la guerre, & se rapprochent peu à peu les uns des autres; bientôt ils descen-

dent des montagnes, & s'assemblent par troupes en différens cantons. Ils ne parviennent pas tout d'un coup à se construire des logemens, mais leurs idées se développent, & leur industrie s'augmente à mesure que l'Éloquence leur fait entendre sa voix. Ils bâtissent des villes, & en partagent les habitans en plusieurs classes. Ils établissent des loix sous l'autorité desquelles ils puissent vivre en sûreté, & nomment des magistrats pour les faire observer. Ensuite, réfléchissant sur l'heureux changement de leur condition, ils levent les yeux au ciel, d'où leur vient un si grand bien, & pénétrés de la plus vive reconnaissance envers les dieux, ils leur offrent, dans des cantiques d'actions de grâces, les prémices de l'art de parler. C'est ainsi que l'homme sort de sa stupidité, & s'élève à la grandeur souveraine; c'est ainsi qu'avec les seules armes de l'Éloquence, il cesse d'être le jouet des autres animaux, & devient le maître absolu de tout ce qui respire sur la terre.

En dépouillant ce récit de ce que la fable y a mêlé de circonstances merveilleuses, on y retrouve une exacte & fidèle peinture de l'état, où, selon les anciennes traditions, la Grèce s'étoit trouvée avant que l'Éloquence en eût chassé la barbarie; car, quoique les Écrivains qui nous ont conservé ces traditions, parlent de tous les hommes en général,

& de tous les païs, il est certain qu'ils ont eu principalement en vue les habitans de la Grece. En effet, on convient généralement que les Grecs ont dû principalement à l'Éloquence, l'établissement des premières sociétés, celui des loix & du culte des Dieux, l'invention des arts utiles, la politesse des mœurs & du langage. Mais, il y a eu des Philosophes qui ont prétendu que toutes ces merveilles, dont on a fait honneur à l'Éloquence, étoient bien plutôt l'ouvrage de la prudence & du sçavoir des premiers Législateurs. Il est vrai que cette prudence & ce sçavoir étoient principalement nécessaires, & que le discours le plus orné n'est qu'un vain & ridicule jargon, s'il n'est soutenu par la solidité des pensées. Mais, il n'est pas moins vrai que si la science de ces premiers Législateurs eût été muette, ou dépourvue d'Éloquence, c'eût été un bien stérile pour eux; & pour les peuples qu'ils vouloient instruire. Car, il faut convenir que pour rassembler des hommes dispersés dans les campagnes & dans les forêts, pour les porter à l'union & à l'humanité, & les faire passer subitement à un genre de vie dont la nouveauté devoit les effrayer, il ne suffisoit pas de dire des choses raisonnables, mais qu'il falloit les faire comprendre, les faire sentir; en un mot, il falloit parler à ces hommes sauvages d'une manière capable de

les attacher, de les remuer & de les persuader.

On demande si l'Éloquence est nécessairement un don de la nature, & si elle peut se passer de règles & de préceptes; on peut répondre que l'étude seule, sans le secours d'un génie riche & fécond, ne peut rien produire que de médiocre & d'imparfait; mais que d'un autre côté, l'on ne doit attendre du génie le plus heureux, qu'une abondance stérile & une aveugle impétuosité; s'il n'est nourri de connoissances solides, & dirigé par les préceptes de l'art. Il y a un art pour l'Éloquence, il n'en faut point douter; & cet art n'est autre chose qu'un recueil d'observations, que des hommes d'esprit & de bon sens ont faites d'après ceux qui parloient ou qui écrivoient bien. Leurs remarques ont servi de règles pour bien penser & pour bien parler, & ces remarques rassemblées & mises en ordre, ont formé l'Éloquence.

II. Tisias fut le premier qui recueillit les loix de l'Éloquence. Platon dit depuis dans son Gorgias, qu'un orateur doit avoir la subtilité des Dialecticiens, la science des Philosophes, la diction presque des Poètes, la voix & les gestes des plus grands Acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide, secret de l'esprit dans tous les arts. Il creusa les sources de l'Éloquence dans son livre de la Rhétorique; il fit voir
que

que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent, c'est sçavoir prouver.

Il distingue les trois genres, le délibératif, le démonstratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c.; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs, que tout orateur doit connoître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'Eloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles; il exige sur-tout la convenance, la bienséance. Tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un Philosophe, & la politesse d'un Athénien, & en donnant les règles de l'Eloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grece fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les loix de l'Eloquence, parce que c'étoit la seule où la véritable Eloquence existât. L'art grossier étoit chez tous les hom-

mes; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les tems; mais, remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étoient presque tous esclaves; c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'Eloquence Asiatique fut monstrueuse. L'Occident étoit barbare du tems d'Aristote.

L'Eloquence véritable commença à se montrer dans Rome du tems des Gracques, & ne fut perfectionnée que du tems de Cicéron. Marc-Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César, & plusieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette Eloquence périt avec la République, ainsi que celle d'Athènes. L'Eloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'orateur; il suit presque toute la méthode d'Aristote, & l'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré & le sublime. M. Rollin a suivi cette division dans son traité des Études; &

il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le simple , une table servie proprement , dont tous les mets sont d'un goût excellent , & dont on bannit tout raffinement ; que le sublime foudroie , & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

M. de Voltaire dit que sans se mettre à cette table , & sans suivre ce foudre , ce fleuve & cette rivière , tout homme de bon sens voit que l'Eloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer , & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote , Cicéron & Quintilien , pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen , est ridicule ; c'étoit pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siècle ; on disoit avec emphase des choses triviales ; on pourroit compiler des volumes de ces exemples ; mais , tous se réduisent à ce mot d'un avocat , homme d'esprit , qui , voyant que son adversaire parloit de la guerre de Troye & du Scamandre , l'interrompit en disant : *La Cour observera que ma partie ne s'appelle pas Scamandre , mais Michaut.*

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts , traités dans une grande assemblée. On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques

harangues qui y furent prononcées en 1739 , quand il s'agissoit de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène & de Cicéron ont dicté plusieurs traits de ces discours ; mais , ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains , parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil , de ces harangues publiques , de ces complimens étudiés , dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre , ainsi que les trois objets de l'Eloquence qu'Aristote considère , & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande Eloquence n'a guère pu en France être connue au barreau , parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes , dans Rome , & comme aujourd'hui dans Londres , & n'a point pour objet de grands intérêts publics ; elle s'est réfugiée dans les oraisons funebres , où elle tient un peu de la poésie. Bossuet , & après lui Fléchier , semblent avoir obéi à ce précepte de Platon , qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.

L'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue ; il fut un

des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglois ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue Burnet, évêque de Salisburi. Ils ne conurent point l'oraison funebre; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile; & ils se désirèrent de cette méthode des divisions recherchées que l'archevêque Fenelon condamne dans ses dialogues sur l'Eloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappans, qui, comme les beaux endroits de Cicéron & de Démosthène, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le Lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus. Il y eut un endroit où un transport de faiblesse s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Le voici. » Je suppose » que ce soit ici notre dernière » heure à tous, que les cieux » vont s'ouvrir sur nos têtes, » que le tems est passé, & que

» l'éternité commence, que
» Jesus-Christ va paroître pour
» nous juger selon nos œuvres,
» & que nous sommes tous ici
» pour attendre de lui l'arrêt
» de la vie ou de la mort éternelle; je vous le demande,
» frappé de terreur comme
» vous, ne séparant point mon
» sort du vôtre, & me mettant
» dans la même situation où
» nous devons tous paroître un
» jour devant Dieu notre juge;
» si Jesus-Christ, dis-je, paroïssoit dès-à-présent pour
» faire la terrible séparation
» des Justes & des Pécheurs:
» croyez-vous que le plus grand
» nombre fût sauvé? Croyez-
» vous que le nombre des Justes
» fût au moins égal à celui des
» Pécheurs? Croyez-vous que
» s'il faisoit maintenant la discussion des œuvres du grand
» nombre qui est dans cette
» Eglise, il trouvât seulement
» dix Justes parmi nous? En
» trouveroit-il un seul? &c. »
[Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes].

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'Eloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chef-d'œuvres sont très-rarés, tout est d'ailleurs devenu lieu commun. Les prédicateurs qui

ne peuvent imiter ces grands modeles, feroient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire [supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation], que de prêcher dans un style languissant des choses de la dernière importance.

Quant à l'Eloquence des Historiens, celle qui leur est propre, consiste dans l'art de préparer les évènements, dans leur exposition toujours nette & élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paroissent point ajoutées. L'Eloquence de Démosthène ne convient pas à Thucydide; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un Héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut.

III. Nous terminerons cet article par la comparaison de l'Eloquence de Cicéron avec celle de Démosthène.

Il se peut faire que deux Orateurs, quoique très différens pour le style & pour le caractère, soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il seroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler. Peut être cette règle que Cicéron nous fournit, pourra nous servir dans le jugement que nous au-

rons à porter de lui & de Démosthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils sçavoient, selon la diversité des matières, diversifier leur style; tantôt simples & subtils dans les petites causes, dans les récits, dans les preuves; tantôt tempérés & ornés, lorsqu'il falloit plaire, tantôt élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque; & il en cite des exemples pour Démosthène & pour lui-même.

On trouve dans Quintilien un beau parallèle de ces deux Orateurs. « Les qualités, dit-il, qui regardent le fond de l'Eloquence leur étoient communes; le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, de prouver; en un mot tout ce qui est de l'invention,

» Quant au style, il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant. L'un serre de plus près son adversaire; l'autre pour le combattre se donne plus de champ. L'un songe toujours à le percer, pour ainsi dire, par la vivacité de son style, l'autre souvent l'accable aussi par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit

» en Démosthène plus de soin
 » & d'étude, en Cicéron plus
 » de naturel & de génie.
 » Pour ce qui est de la ma-
 » nière de railler & d'exciter
 » la commisération, deux cho-
 » ses infiniment puissantes, Ci-
 » céron l'emporte sans contred-
 » dit. Mais, il lui cede d'un
 » autre côté, en ce que Dé-
 » mosthène a été avant lui, &
 » que l'Orateur Romain, tout
 » grand qu'il est, doit une
 » partie de son mérite à l'A-
 » thénien. Car il me paroît
 » que Cicéron, ayant tourné
 » toutes ses pensées vers les
 » Grecs, pour se former sur
 » leur modele, a composé son
 » caractère de la force de Dé-
 » mosthène, de l'abondance de
 » Platon, & de la douceur
 » d'Isocrate, & non seulement
 » il a extrait, par son applica-
 » tion, ce qu'il y avoit de meil-
 » leur dans ces grands origi-
 » naux; mais la plupart de
 » ces mêmes perfections, ou
 » pour mieux dire toutes, il
 » les a comme enfantées de
 » lui-même, par l'heureuse fé-
 » condité de son divin génie.
 » Car, pour me servir d'une
 » expression de Pindare, il ne
 » ramasse pas les eaux du ciel
 » pour remédier à sa sèche-
 » resse naturelle, mais il trou-
 » ve dans son propre fonds
 » une source d'eau vive, qui
 » coule sans cesse à gros bouil-
 » lons; & vous diriez que les
 » dieux l'ont accordé à la ter-
 » re, afin que l'Éloquence fit
 » l'essai de toutes ses forces

» en la personne de ce grand
 » homme.
 » Qui est-ce en effet qui
 » peut instruire avec plus
 » d'exactitude, & toucher avec
 » plus de véhémence? Et quel
 » Orateur a jamais eu plus de
 » charmes? Jusques-là, que
 » ce qu'il vous arrache, vous
 » croyez le lui accorder; &
 » que les juges, emportés par
 » sa violence comme par un
 » torrent, s'imaginent suivre
 » leur mouvement propre,
 » quand ils sont entraînés.
 » D'ailleurs, il parle avec tant
 » de raison & de poids, que
 » vous avez honte d'être de
 » sentiment contraire. Ce n'est
 » pas le zèle d'un Avocat que
 » vous trouvez en lui, mais la
 » foi d'un témoin & d'un juge.
 » Et toutes ces choses dont une
 » seule coûteroit des peines
 » infinies à un autre, coulent
 » en lui naturellement & com-
 » me d'elles-mêmes; en sorte
 » que sa manière d'écrire, si
 » belle & si inimitable, a néan-
 » moins un air si aisé & si
 » naturel, qu'il semble qu'elle
 » n'ait rien coûté à cet heu-
 » reux génie.
 » C'est pour quoi ce n'est
 » pas sans fondement que les
 » gens de son tems ont dit,
 » qu'il exerçoit une espèce
 » d'empire au barreau; com-
 » me c'est avec justice que ceux
 » qui sont venus depuis l'ont
 » tellement estimé, que le nom
 » de Cicéron est moins aujour-
 » d'hui le nom d'un homme,
 » que celui de l'Éloquence

» même. Ayons donc les yeux
 » continuellement sur lui; qu'il
 » soit notre modele; & tenons-
 » nous sûrs d'avoir beaucoup
 » profité, quand nous aurons
 » pris de l'amour & du goût
 » pour Cicéron.»

Quintilien n'ose décider entre ces deux grands Orateurs, quoique pourtant il semble laisser entrevoir quelque prédilection & un penchant secret pour Cicéron.

Le P. Rabin, dans la comparaison qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout son traité, si nous voulions ici rapporter tout ce qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques courts extraits suffiront pour faire connoître la différence qu'il trouve entre ces deux Orateurs.

» Outre cette solidité, dit-il, en parlant de Cicéron, qui renfermoit tant de sens & de prudence, il avoit un certain agrément, & comme une fleur d'esprit, qui lui donnoit l'art d'embellir tout ce qu'il disoit; & il ne passoit rien par l'imagination de cet Orateur, à quoi il ne donnât le tour le plus beau & les couleurs les plus agréables du monde. Tout ce qu'il traitoit, jusques aux matières les plus sombres de la Dialectique, tout ce que la Physique a de plus sec, ce que la Jurisprudence a de plus épineux, & ce qu'il y avoit de plus embarrassé dans les affaires; tout cela,

» dis-je, prénoit en son discours cet enjouement d'esprit & toutes ces graces qui lui étoient si naturelles. Car, il faut avouer que jamais personne n'a eu le talent de parler si judicieusement ni si agréablement de toutes choses.

» Démosthène, dit-il ailleurs, découvre dans chaque raison qui se présente à son esprit, tout ce qu'il y a de réel & de solide, & a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre ce solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable & d'engageant, & il en suit la trace sans s'y méprendre.... Ainsi, pour distinguer le caractère de ces deux Orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthène, par l'impétuosité de son tempérament, par la force de ses raisonnemens, & par la véhémence de sa prononciation, étoit plus pressant que Cicéron; de même que Cicéron, par ses manières tendres & délicates, par ses mouvemens doux, pénétrants, passionnés, & par toutes ses graces naturelles, étoit plus touchant que Démosthène. Le Grec frappoit l'esprit par la force de son expression, & par l'ardeur & la violence de sa déclamation; le Romain alloit au cœur par de certains charmes &

» par de certains agrémens
 » imperceptibles qui lui étoient
 » naturels, & auxquels il avoit
 » joint tout l'artifice dont l'É-
 » loquence peut être capable.
 » L'un éblouissoit l'esprit par
 » l'éclat de ses lumières, &
 » jettoit le trouble dans l'ame,
 » qui n'étoit gagnée que par
 » l'entendement; & le génie
 » insinuant de l'autre pénéroit
 » par des douceurs & des com-
 » plaisances jusque dans le
 » fond du cœur. Il avoit l'art
 » d'entrer dans les intérêts,
 » dans les inclinations, dans
 » les passions, & dans les sen-
 » timens de tous ceux qui l'é-
 » coutoient. »

M. de Fénelon, plus hardi
 que les deux témoins que nous
 venons de citer, se déclare
 nettement pour Démosthène.
 Cependant, ce n'est pas un
 Écrivain qu'on puisse soupçon-
 ner d'être ennemi des graces,
 des fleurs, & de l'élégance du
 discours. Voici comme il s'en
 explique dans sa lettre sur l'É-
 loquence, « Je ne crains pas
 » de dire que Démosthène me
 » paroît supérieur à Cicéron.
 » Je proteste que personne
 » n'admire Cicéron plus que
 » je fais. Il embellit tout ce
 » qu'il touche. Il fait honneur
 » à la parole. Il fait des mots
 » ce qu'un autre n'en sçauroit
 » faire. Il a je ne sçais com-
 » bien de sortes d'esprits. Il
 » est même court & véhément
 » toutes les fois qu'il veut
 » pêtrer, contre Catilina, con-
 » tre Verrès, contre Antoine.

» Mais, on remarque quelque
 » parure dans son discours.
 » L'art y est merveilleux,
 » mais on l'entrevoit. L'O-
 » rateur, en pensant au salut
 » de la République, ne s'ou-
 » blie pas, & ne se laisse pas
 » oublier. Démosthène paroît
 » sortir de soi, & ne voir que
 » la Patrie. Il ne cherche point
 » le beau; il le fait sans y
 » penser. Il est au-dessus de
 » l'admiration. Il se sert de la
 » parole comme un homme
 » modeste de son habit pour
 » se couvrir. Il tonne, il fou-
 » droie. C'est un torrent qui
 » entraîne tout. On ne peut
 » le critiquer, parce qu'on est
 » saisi. On pense aux choses
 » qu'il dit, & non à ses pa-
 » roles. On le perd de vue.
 » On n'est occupé que de
 » Philippe qui envahit tout.
 » Je suis charmé de ces deux
 » Orateurs; mais j'avoue que
 » je suis moins touché de l'art
 » infini & de la magnifique
 » Éloquence de Cicéron, que
 » de la rapide simplicité de
 » Démosthène. »

On ne peut rien de plus
 sensé ni de plus judicieux que
 ce que dit ici M. de Fénelon;
 & plus on approfondit son sen-
 timent, plus on reconnoît qu'il
 est fondé dans le bon sens,
 dans la droite raison, & dans
 les regles les plus exactes de
 la bonne Rhétorique. Mais,
 pour pour préférer les haran-
 gues de Démosthène à celles
 de Cicéron, il me semble qu'il
 faudroit presque avoir autant

de solidité, de force, & d'élevation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un Auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un style qui est plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous, dit M. Rollin, de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron; & nous aimons mieux suivre notre penchant & notre goût pour un Écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, nous dirions presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'Éloquence de Démosthène; il en sentoît bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'Orateur, sans s'écarter des bonnes règles, peut jusqu'à un certain point former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent; (on comprend assez qu'il ne s'agit pas ici d'un goût dépravé & corrompu) il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoi-qu'il ne perdît jamais de vue

l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément; & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire.

Le conseil donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modele du style qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthène, orné & embelli par les graces de Cicéron, auxquelles, si nous en croyons Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors, & par lesquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement; & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une condescendance, que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle, où, comme le remarque l'Auteur du dialogue sur les Orateurs, l'auditeur se croyoit comme en droit d'exiger un style orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'a-

morcé du plaisir & par le brillant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'Avocat.

» Mais, ajoute Quintilien, » qu'on ne prétende pas abuser de ma complaisance ; ni » la pousser plus loin. J'accorde au siecle où nous sommes, que la robe dont on se sert ne soit pas d'une étoffe grossière, mais non pas qu'elle soit de soie ; que les cheveux soient proprement faits & bien entretenus, mais non frisés par étages & par boucles ; la parure la plus honnête étant aussi la plus belle, quand on ne porte pas le désir de plaire jusqu'au dérèglement & à l'excès. »

ÉLORE, *Elorus*, Ελόρος, (a) fleuve de Sicile. D'autres lisent Hélore. Voyez Hélore.

ÉLORINES, *Elorini*, (b) peuple de Sicile, dont Cicéron fait mention dans une de ses harangues contre Verrès. Il le met au nombre de ceux auxquels on n'avoit rien laissé du tout. Les Élorines devoient être, sans doute, les habitans de la ville d'Élore, que d'autres appellent Hélore. Voyez Hélore.

ÉLOTH, *Æloth*, Α'λοθ, (c) ville de l'Idumée. Eusebe & St. Jérôme son traducteur, disent simplement qu'elle fut bâtie par le roi Azarias. Ce n'est que répéter ce qui est dit au

quatrième livre des Rois, & il paroît même de plus par ce passage, que le Roi ne fit que la rebâtir ou la fortifier ; car il est dit qu'il la recouvra pour la Judée. Cette ville de l'Idumée avoit secoué la domination des rois de Juda, avec l'Idumée qui s'étoit révoltée sous le roi Joram. Azarias, en ayant repris possession, la fit relever, ou fortifier. Du reste les Septante la nomment Α'λοθ, *Æloth*, dans ce passage, & non pas Ahylam, comme le dit Orélius. Le Clerc lit Elatha ou Elath, & remarque que c'est la même qui est nommée dans le Deutéronome avec Hetsjon Géber, selon l'Hébreu ; Afion-Gaber, selon la Vulgate. Les Septante écrivent le nom de ces deux villes Α'λον, génitif d'Α'λα & Γεσιον Γ'αβερ, Aila & Gesion Gaber. Le voisinage de ces deux villes ne laisse pas douter que ce ne soit la même dont nous avons parlé sous le nom d'Elath.

ELPENOR, *Elpenor*, (d) Ελπηνωρ, l'un des compagnons d'Ulysse, que Circé changea en pourceaux. Après que sa première forme lui eut été rendue, il eut le malheur de se tuer. C'étoit un jeune homme qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre, ni homme de beaucoup de sens. Un jour, après avoir pris trop de vin, il étoit monté au haut de la maison pour

(a) Herod. L. VII. c. 154.

(b) Cicer. in Verr. L. V. c. 85.

(c) Reg. L. IV. c. 14. v. 22.

(d) Ovid. Metam. L. XIV. c. 6. Homer. Odys. L. X. v. 552. & seq. L. XI. v. 51. & seq.

chercher le frais & s'étoit endormi. Le matin, réveillé en sursaut, par le bruit & par le tumulte que faisoient ses compagnons qui se préparoient au départ, il se leva; & comme il étoit encore à demi endormi, au lieu de prendre le chemin de l'escalier, il marcha tout droit devant lui, tomba du toit en bas & se rompit le cou.

Lorsqu'Ulysse descendit aux Enfers, la première ombre qui se présenta à lui, ce fut celle d'Elpénor, qui n'avoit pas encore été enterré. Il avoit laissé son corps dans le palais de Circé, sans lui rendre les devoirs de la sépulture, parce qu'il avoit d'autres affaires, & que le tems pressoit. Quand il le vit, il lui fit pitié; il ne put retenir ses larmes, & lui adressant le premier la parole, il lui dit: » Elpénor, comment êtes-vous venu dans ce ténébreux » séjour? Quoique vous fussiez à pied, vous m'avez devancé, moi qui suis venu sur mon vaisseau, & à qui la mer & les vents ont été favorables.

» Fils de Laërte, lui répondit-il en soupirant, c'est mon mauvais génie & le vin que j'ai bu avec excès qui m'ont mis dans l'état où vous me voyez. J'étois couché tout au haut du palais de Circé; à mon réveil je ne me suis pas souvenu de descendre par l'escalier, j'ai été tout droit devant moi, je suis tombé du toit en bas, & je me suis

» rompu le cou, & maintenant mon ombre est descendue dans ces tristes lieux. Je vous conjure donc par tout ce que vous avez de plus cher, par votre femme, par votre père, qui vous a élevé avec tant de soin & de tendresse, par votre fils Télémaque, ce fils unique, que vous avez laissé encore enfant dans votre palais, souvenez-vous de moi dès que vous serez arrivé à l'isle de Circé; car je sçais qu'en vous en retournant du palais de Pluton, vous aborderez encore à cette isle. N'en partez point, je vous prie, sans m'avoir rendu les derniers devoirs, de peur que je n'attire sur votre tête la colere des dieux. Brûlez mon corps sur un bûcher avec toutes mes armes, & élevez-moi un tombeau sur le bord de la mer, afin que ceux qui passeront sur cette rive, apprennent mon malheureux sort. N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame, pour marquer ma profession & le service que je vous ai rendu pendant ma vie. « Ulysse l'assura qu'il exécuteroit de point en point tout ce qu'il désiroit.

Au reste, quoiqu'attendri, en voyant l'ame d'Elpénor, il mêle pour-tant la raillerie à ses larmes. Le caractère d'Elpénor ne demandoit pas un plus grand sérieux. Ulysse plaisante donc sur sa diligence; & Eustathe dit fort bien que le Lecteur

épanoui rira de cette idée d'une ame à pied qui descend plus vite aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais, cette plaifanterie ne laiffe pas d'avoir un très-bon fens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose très-merveilleuse qu'une ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'ame ce que les Phéaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi vite que la pensée.*

Le tombeau d'Elpénor subsista long-tems après dans le Latium, ou païs Latin, dans une montagne où l'on voit à présent un petit bourg, avec une Eglise dédiée à saint Félix.

ELPHA, *Elpha*, appelée autrefois Sicaminum, étoit une ville de la tribu de Zabulon sur la Méditerranée.

ELPHAAL, *Elphaal*, (a) Αλφααλ, fils de Saharaïm & de Husim, fut pere d'un grand nombre d'enfans.

ELPIDIS HIERON, (b) c'est-à-dire, le temple de l'Espérance, en Latin *Spei templum*, temple d'Italie, à huit stades, c'est-à-dire, à un mille de la ville de Rome. Tire-Live & Denys d'Halicarnasse en font mention.

ELPINE, *Elpines*, (c) étoit

Préteur à Athènes, en la 106.^e Olympiade, au commencement de laquelle naquit Alexandre le Grand.

ELPINICE, *Elpinice*, (d) Ελπινίκη, fille de Miltiade & sœur de Cimon. Elle n'étoit pas encore en âge d'être mariée, lorsque son pere mourut en prison, pour n'avoir pas pu payer une amende à laquelle il avoit été condamné. On l'accuse d'avoir eu un commerce criminel avec son frere, pendant qu'il étoit encore jeune. En général, elle passe pour n'avoir pas été autrement scrupuleuse, & on assure qu'elle accorda ses faveurs au peintre Polygnote. C'est pourquoi, on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les galeries du portique appelé alors *Plésianction*, & qui depuis fut appelé *Pœcile*, il peignit Laodice sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice.

Le commerce d'Elpinice avec son frere Cimon, a été expliqué diversément, & a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épousé Elpinice, & qu'il l'avoit épousée contre les loix, parce qu'elle étoit sa sœur de pere & mere; ce qui étoit défendu à Athènes, où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la sœur qu'entre le frere & la sœur du pere seulement. Les autres ont dit qu'il

(a) Paral. L. I. c. 8. v. 11. & seq.

(b) Tit. Liv. L. II. c. 25.

(c) Freinsh. suppl. in Q. Curt. L. I.

c. 1.

(d) Plut. Tom. I. pag. 157, 167, 480, 481. Corn. Nep. in Cimon. c. 1.

l'avoir épousée sans blesser les loix, parce qu'elle n'étoit sa sœur que de pere. Mais, le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & éloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la débauche de Cimon, qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

Il y a des Auteurs, dit-il, qui racontent que le commerce d'Elpinice avec son frere Cimon ne fut pas une débauche secreete, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cause de sa pauvreté, elle ne trouvoit point de mari d'aussi bonne maison qu'elle; mais que dans la suite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athènes, en étant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle son pere Miltiade avoit été condamné, si on vouloit la lui accorder, Elpinice y consentir, & Cimon la lui donna en mariage.

Un jour Elpinice étant allée chez Périclès, le prier & le solliciter pour son frere, qu'on avoit banni, Périclès lui dit en souriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Une autrefois, après la réduction

de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratiquoit encore du tems de Plutarque; ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que, lorsqu'il eut fini, & qu'il fut descendu du lieu où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. La seule Elpinice, s'approchant de lui : *Vraiment, lui dit-elle, Périclès, voilà des exploits bien glorieux, & qui méritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de si braves citoyens, non pas en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renversant de fond en comble une ville, notre alliée & descendue de nous.* On dit que Périclès, souriant, se contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque :

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

ELPIS, *Elpis*, affranchie d'Éoüs & de Censorina. Voyez Éoüs.

ELPIS, *Elpis*, Ἐλπίς, nom sous lequel les Grecs honoroient l'Espérance. Voyez Espérance.

ELTÉCON, *Eltecon*, (a)

ville de Palestine. Elle étoit dans la tribu de Juda, aux confins de la tribu de Benjamin.

ELTHECE, ou **ELTHECO**, *Elthece*, *Elthecho*, (a) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Elle fut donnée aux lévites de la famille de Caath.

ELTHOLAD, *Eltholad*, (b) ville de Palestine. Elle étoit de la tribu de Juda, & fut ensuite donnée à celle de Siméon. Sa situation se connoît en ce que les villes que la tribu de Juda céda à celle de Siméon, étoient au midi de la première de ces tribus. Les Septante lisent dans un endroit *Elbondad*, & dans un autre *Erthoula*.

ELUL, *Elul*, *Ελὺλ*, (c) nom d'un mois des Hébreux, qui revient à peu près à notre mois d'Août. Il n'a que vingt-neuf jours. C'est le douzième mois de l'année civile, & le sixième de l'année Sainte. Le septième ou le neuvième jour de ce mois, les Juifs jeûnent, en mémoire de ce qui arriva après le retour de ceux qui étoient allés considérer la Terre promise.

Le vingt-deuxième de ce mois, se faisoit la fête de la Xylophorie, dans laquelle on portoit le bois au temple. Selden dit qu'on la célébroit le dix-huitième du mois Ab. Le vingt-sixième du même mois, on fait mémoire de la Dédicace

des murs de Jérusalem par Néhémie.

ELURUS, *Ælurus*, *Αἰλῦρος*, autrement le Chat, dieu des Égyptiens. Voyez Chat.

ELUSATES, *Elusates*, (d) peuple de cette partie des Gaules, appelée Aquitaine. Les Elusates furent fournis par P. Crassus, lieutenant de César. Ce dernier, dans ses commentaires, les met entre les Tarusates & les Garites; & Plin, entre les Ausces & les Sotiates. Ils étoient en effet limitrophes de ces quatre peuples, au milieu desquels ils habitoient. Quelques-uns lisent *Flussates* dans César, & l'expliquent du comté de Foix; mais c'est une erreur. Sulpice Sévère nomme les Elusates *Elusana plebs*; & Sidoine Apollinaire dit *Elusani* dans une de ses lettres. On trouve *Elofates* dans les anciennes Notices.

Le rang de métropole qu'a tenu la capitale des Elusates, est une preuve que ce peuple doit avoir été un des plus considérables de cette partie des Gaules. Cette capitale est nommée Elusa; & le plus ancien monument où ce nom se trouve, est l'itinéraire de Bourdeaux à Jérusalem, dont la date, par un consulat qui y est marqué, revient à l'an 333. Claudien, qui est postérieur, comme ayant vécu sous le fils de Théodose, parle d'Elusa dans son invecti-

(a) Josu. c. 19. v. 43. c. 21. v. 23.

(b) Josu. c. 15. v. 30. c. 19. v. 4.

(c) Esdr. E. II. c. 6. v. 15.

(d) Caf. de Bell. Gall. L. III. p. 117. Plin. T. I. p. 226. Noric. de la Gaul. par M. d'Anvill.

ve contre Rufin , qui en étoit natif , & qui , parvenu aux premières charges de l'Empire , fut accusé d'avoir voulu usurper la dignité impériale. Dans la Notice des provinces de la Gaule , *Civitas Elusatum* tient le rang de métropole dans la Novempopulanie. On connoît par les souscriptions de plusieurs Conciles , que la ville d'Elusa a conservé ce rang jusqué dans le huitième siècle. Mais , ayant été ruinée par les Normands dans le neuvième , l'évêque d'Ausche est monté à la dignité de métropolitain , & Elusa n'a plus été un siège épiscopal.

La ville moderne d'Euse ou d'Eause , qu'on croit avoir été construite vers l'an 900 , n'est pas précisément dans le même emplacement que l'ancienne , dont les vestiges conservent par distinction le nom de Ciutat , c'est-à-dire , Cité.

ELUSE , *Elusa* , Ε'λουσα , (a) ville de Palestine. Ptolémée la met entre les villes de l'Idumée , à l'occident du Jourdain. D. Calmet dit que c'est apparemment la même qu'Alus , Al-lus , ou Chaluze. Saint Jérôme en fait mention. Ortelius dit que le Concile de Chalcédoine la met dans la Palestine seconde ; d'autres , dans la Palestine première ; & Reland , dans la Palestine troisième. Ampélas , évêque d'Eluse , est nommé dans

les actes du concile d'Ephèse. Le P. Hardouin prouve par des Notices Grecques , que cette ville étoit dans la troisième Palestine.

ELUZAI , *Eluzai* , Α'ζαί , (b) est mis au nombre des Trente braves de l'armée de David.

ELYMA , *Elyma* , Ε'λυμα , (c) nom que les Grecs donnoient à une pièce de l'*Aratrum* ou Charrue. Ils nommoient ainsi le bois de traverse qui joignoit la fleche ou la pièce de bois qui tenoit au joug.

ELYMAIS , ou ELYMAIDE , *Elymais* , Ε'λυμαίς , (d) ville capitale du pays d'Elam ou de l'ancien pays des Perses. L'Ecriture nous apprend qu'Antiochus Epiphane ayant appris qu'il y avoit à Elymais de grands trésors dans un temple , résolut de l'aller piller ; mais que les citoyens d'Elymais ayant été informés de sa résolution , se souleverent contre lui , le chassèrent & l'obligèrent de s'enfuir. L'auteur du second livre des Maccabées a donné à cette ville le nom de Persépolis , apparemment parce qu'elle étoit autrefois capitale de la Perse ; car , d'ailleurs on sçait que Persépolis & Elymais étoient deux villes fort différentes , Elymais étant sur l'Eulée , & Persépolis sur l'Araxe. Le temple qu'Antiochus voulut piller , étoit celui de la

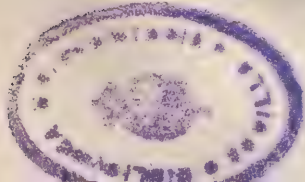
(a) Ptolem. L. V. c. 16.

(b) Paral. L. I. c. 12. v. 5.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. pag. 359.

(d) Maccab. L. I. c. 6. v. 1. L. II. c. 9. v. 2.



déesse Nannée, selon l'auteur du second livre des Maccabées, ou Vénus, selon Appien, ou Diane, selon Polybe, Diodore de Sicile, Joseph & Saint Jérôme. *Voyez* Elam.

ELYMAS, *Elymas*, Ε'λυμας, fameux magicien appelé aussi Barjésu. *Voyez* Barjésu.

ELYME, *Elyma*, (a) Ε'λυμα, ville de Sicile, dont on attribue la fondation à Énée. On dit même qu'il y laissa une partie de son armée. Denys d'Halicarnasse croit qu'il le fit de bonne volonté, & qu'il n'y laissa que ceux qui voulurent bien y rester pour y avoir une retraite sûre, où ils pussent se reposer des travaux & des fatigues de la mer; quoique quelques Auteurs prétendent qu'ayant perdu une partie de sa flotte, qui avoit été brûlée par des Troyennes ennuyées de traverser les mers, il fut contraint de laisser en Sicile tous ceux qui ne pouvoient plus se rembarquer faute de vaisseaux.

Fazel dit que le nom moderne est Alymite ou Palymite, & c'est lui qui a trompé Ortélius de qui est cette remarque. Cluvier le réfute & prétend au contraire que la ville d'Elyma est imaginaire, & qu'il faut lire Ε'λυμα & non pas Ε'λυμα dans Denys d'Halicarnasse. Il ajoute qu'on le trouve ainsi écrit dans le passage de Thucydide,

qui dit qu'Eryx & Egesta étoient des villes des Elymiens. Ainsi, selon lui, Elyme n'est autre chose qu'Eryx, montagne où Énée bâtit un temple à Vénus.

ELYME, *Elyma*, Ε'λυμα, (b) ville de Macédoine, située au milieu des terres, selon Ptolémée. C'est la même que Tite-Live nomme Elimée, & qu'il met sur les bords du fleuve Haliacmon. Étienne de Byzance lit Elymée. La manière dont Tite-Live s'exprime, laisse quelque lieu de douter s'il ne faudroit pas plutôt prendre son Elimée pour un pays que pour une ville. Au reste il pourroit bien se faire qu'il y eût une ville & un pays du même nom.

Les interpretes de Ptolémée disent qu'Elyme est aujourd'hui Cannina.

ELYME, *Elymus*, capitaine Troyen. Son nom s'écrit aussi Hélyme. *Voyez* Hélyme.

ELYMÉENS, *Elymai*, (c) Ε'λυμαῖοι, peuple d'Asie, entre l'Hyrcanie & la Bactriane, au rapport de Julius Pollux, qui en vante les chiens & en décrit les renards. Tacite, dans ses annales, met les Elyméens vers l'Arménie; Strabon les met vers la Sussane. Ce dernier dit que c'étoient des brigands. Ils commettoient leurs brigandages à la faveur des montagnes

(a) Dionys. Halic. L. I. c. 11. Thucyd. p. 412.

(b) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXXI. c. 40. L. XLII. c. 53.

(c) Strab. pag. 521, 524, 732. Tacit. Annal. L. VI. c. 44. Just. L. XXXVI. c. 1. Plin. T. I. p. 667. Tit. Liv. L. XXXV. c. 48. L. XXXVII. c. 40.

escarpées qu'ils habitoient. Tite-Live parle aussi des Elyméens qu'il qualifie Archers. C'est en faisant le dénombrement des peuples dont étoit composée l'armée d'Atiochus le Grand, roi de Syrie.

ELYMES, *Elymi*, + *λυμοι*, (a) peuple qui habitoit dans la partie orientale de la Sicile, vers le Nord.

Dénys d'Halicarnasse rapporte, sur l'autorité d'Hellanicus, que les Elymes avoient demeuré en Italie, & qu'en ayant été chassés par les Énotriens, l'an 86 avant la guerre de Troye, ils passèrent en Sicile. Le même Dénys & une foule d'Auteurs, sur-tout de Poètes, trouvent mieux leur compte à donner à cette nation une origine Troyenne. Lycophron fait un récit que Tzerzès son commentateur réduit à ceci. Un certain Phœnodamas, Troyen, persuada aux Troyens d'exposer à un monstre marin Hésione, afin de sauver ses trois filles pour lesquelles il craignoit une pareille destinée. Mais, Laomédon étant irrité contre lui, fit prendre ses trois filles, & les donna à des matelots de Sicile pour les abandonner aux bêtes. Lorsqu'elles furent transportées en cette île; Vénus les sauva, & le fleuve Crimise prenant la figure d'un chien, en caressa une, de laquelle il eut un fils qui fut appelé Egeste, & qui fut

le fondateur de trois villes. Il en nomma une Egeste de son nom, l'autre Eryx ou Eryce, & la troisième Entelle. Le même Egeste fit un voyage en Dardanie, d'où il emmena un fils naturel d'Anchise, nommé Elymus. Virgile, que cette idée accommodoit, l'a tournée à sa manière dans le cinquième livre de l'Énéide; mais, il nomme cet Egeste Aceste, & sa ville *Egesta*, *Acesta*; il n'oublie pas les amours du fleuve Crimise, & il donne un rôle à Elymus dans les courses dont Énée distribua les prix. Il le nomme Sicilien, accoutumé aux forêts & camarade du vieux Aceste.

Tum duo Trinacrii Juvenes, Elymus Panopescque,

Assueti sylvis, comites senioris Aceste, &c.

Ces Elymes ou Elymiens occupoient, comme nous avons dit, la côte de Sicile à l'occident, où étoient les trois villes Egeste ou Aceste, Eryce & Entelle, autour du fleuve Crimise, qui n'est pas la petite rivière Fredo, mais le Belici, & ils tiroient leur nom d'Elymus, & non pas de la prétendue ville *Elymaea*, qui n'a jamais subsisté autre part que dans les œuvres de Fazel, & de ceux qui l'ont copié, comme Ortelius, Ferrarius, &c.

ELYMIE, *Elymia*, *Ελυμία*, (b) ville du Péloponnèse, qui

(a) Dionys. Halicarn. L. I. c. 411. Thucyd. p. 412.

(b) Xenoph. p. 604.

étoit située vers Mantinée & Orchomène, selon Xénophon.

ELYMIOTES, *Elymiotæ*, Ελυμιώται, (a) peuples de Macédoine, selon Ptolémée. Ses interprètes les nomment *Placani*, comme si c'en étoit le nom moderne. Ils étoient dans une plaine presque entourée de montagnes, & traversée par l'Haliacmon, non loin de sa source. Ils étoient bornés par les Lyncestes au nord-ouest, par l'Emathie au nord-est, par la Pélasgiotide au sud-est, & par la Pélagonie au sud-ouest.

Le pays qu'habitoient les Elymiotes, doit être sans contredit le même qui est nommé Elimiotide dans Tite-Live.

ELYMUS, *Elymus*, (b) héros Sicilien, dont parle Virgile. Voyez Elymes.

ELYRE, *Elyrus*, Ελϋρος, (c) ville, qui subsistoit encore du tems de Pausanias dans les montagnes de Crète; cette ville envoya à Apollon une chevre de bronze. La chevre sembloit donner à tetter à deux enfans, qui étoient Phylacis & Phylandre. On tient qu'ils étoient fils d'Apollon & de la nymphe Acacallis, dont le Dieu scut gagner les bonnes grâces dans la ville de Tarrha, & dans la maison de Carmanor.

La ville d'Élyre a pour symbole sur les monumens, d'un côté un cerf, & de l'autre une mouche à miel.

ELYRIENS, *Elyri*, Ελϋριοι, les habitans d'Élyre. Voyez Elyre.

ELYSÉES [les Champs], (d) *Elysii Campi*, ou simplement *Elysii*, ou même *Elysium*, que Virgile caractérise si bien en deux mots, quand il les appelle *locos latos*, *sedesque beatas*, étoient, selon la Théologie Payenne, un lieu dans les Enfers, plein de campagnes admirables, de prairies charmantes, & de bois délicieux, qui faisoient la demeure des gens de bien après leur mort. Orphée, Hercule, Énée eurent le bonheur pendant leur vie, de voir une fois ce beau séjour.

A la droite du Tartare, disent les Poètes, se trouve un chemin qui conduit aux champs Elysées, dans ces isles fortunées, où les âmes de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie, jouissent d'une paix profonde, & des plaisirs innocens.

Tout ce qui peut entrer dans les descriptions les plus brillantes & les plus fleuries, est peut-être rassemblé dans la peinture des champs Elysées, faite par Pindare; du moins Ana-

(a) Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XLV. c. 30.

(b) Virg. *Æneid.* L. V. v. 300.

(c) Paul. p. 637. *Antiq. exliq.* par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 191.

(d) Virg. *Georg.* L. I. v. 38. *Æneid.*

L. V. v. 735. L. VI. v. 542, 744. *Myth.* par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 14. & *suiv.* *Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.* Tom. I. pag. 30. Tom. III. p. 5. & *suiv.*

créon & Sapho , Moschus & Bion , dont les écrits sont pleins d'images douces & riantes ; n'ont rien qui soit au-dessus du tableau du poëte Lyrique de la Grece ; cependant , Homère a donné le premier modele de toutes les descriptions de l'Elysée , qu'ont faites depuis sous différentes peintures Virgile , Ovide , Tibulle , Lucain & Claudien.

Reste à sçavoir en quel endroit du monde étoit cette demeure fortunée, son origine, & l'espace de tems que les ames habitoient ce séjour délicieux. Mais, c'est surquoi les sentimens sont fort partagés.

Les uns établissent l'Elysée au milieu des airs ; d'autres , comme Plutarque , dans la Lune ou dans le Soleil ; & d'autres , au centre de la terre ; Platon le met sous la terre , c'est-à-dire , dans l'hémisphere de la terre , diamétralement opposé au nôtre , ou pour le dire en d'autres termes , aux Antipodes. Homère semble placer les champs Elysées au pays des Cimmériens , que M. le Clerc croit être l'Épire ; Virgile les met en Italie ; quelques Modernes entendent par les isles Fortunées , celles que nous appellons aujourd'hui les Canaries ; mais , elles n'étoient pas connues des Anciens , qui n'osoient passer le détroit , & qui ne perdoient point les côtes de vue. Ainsi , il vaut mieux dire que selon eux le séjour des bienheureux étoit dans le char-

mant pays de la Bétique , où les Phéniciens avoient voyagé dès les tems les plus reculés. Ce pays étoit délicieux , arrosé de ruisseaux & de fontaines. Il y avoit des plaines charmantes , des bocages & des bois enchantés , les montagnes enfermoient des mines d'or & d'argent , & la terre y fournissoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie ; c'est l'idée qu'en donnent tous les Anciens ; & dès-là rien n'étoit plus propre à fournir aux Poëtes les descriptions charmantes qu'ils font du séjour des Bienheureux.

M. Pluche , dans son histoire du Ciel , donne à cette fable une explication assez simple. Diodore de Sicile dit que la sépulture commune des Égyptiens étoit au-delà d'un lac nommé Achérusie ; que le mort étoit porté sur le bord de ce lac , au pied d'un tribunal composé de plusieurs Jugés , qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas été fidele aux loix , on jetoit le corps dans une fosse ou espèce de voierie qu'on nommoit le Tartare. S'il avoit été vertueux , un batelier conduisoit le corps au-delà du lac , dans une plaine embellie de prairies , de ruisseaux , de bosquets & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit *Elisout* ou *les champs Elysées* , c'est-à-dire , *pleine satisfaction* , *sejour de repos* ou *de joie*.

Au reste , si les Poëtes ont varié sur la situation des champs Elysées , ils ne sont pas plus

d'accord sur le tems que les âmes y doivent demeurer. Anchise semble insinuer à Énée son fils, qu'après une révolution de mille ans, les âmes buvoient de l'eau du fleuve Léthé, & venoient dans d'autres corps; en quoi Virgile adopte en quelque manière la fameuse opinion de la Métémpsychose qui a eu tant de partisans, & qui devoit encore son origine aux Egyptiens.

ELYSIENS, *Elysi*, (a) nation Germanique, au rapport de Tacite. Les Elysiens étoient une cité des Lygiens. Ils habitoient vers l'orient, c'est-à-dire, vers la Pologne. Baudrand dit que leur capitale étoit Carrodunum, aujourd'hui Cracovie, & cite Cluvier pour garant. Cluvier ne dit rien de pareil. Il dit, au contraire, que Carrodunum est présentement la métropole de la petite Russie nommée Lwow par les Polonois, die Reussische Lewemburg par les Allemands, & par contraction Lembourg, en Latin Léopolis. Quant aux Elysiens, il dit que la plupart des Géographes de son tems croyoient que ce sont les mêmes qui sont nommés en Latin *Silesii*, en langue de leur pays Slesinger, comme si du commencement de leur nom on avoit retranché une *s*, & fait de *Selysii*, *Elysii*. Il ne trouve pas impossible que ce peuple chassé de son

païs par les Slaves se soit jetté sur la Silésie. Mais, il ajoute que pour une conjecture fondée sur une ressemblance de nom, il ne voudroit rien changer au texte de Tacite. On croit que Cluvier s'est trompé en disant que Carrodunum étoit aujourd'hui Lembourg.

ELYZIE, *Ælyzia*, Αἰλυζία, (b) ville maritime de Grece, au rapport de Xénophon. Timothée, général des Athéniens, ayant vaincu dans un combat naval Nicholochus, commandant des Lacédémoniens, fit dresser un trophée à Elyzie.

ELZABAD, *Elzabad*, (c) Ελζαβὰθ, fils de Sèmeias, fut un des Lévités à qui on confia la garde des portes du temple.

ELZÉBAD, *Elzebad*, (d) Ελζαβὰθ, un des hommes très-forts & très-braves de la tribu de Gad, qui vinrent se retirer auprès de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance; ils avoient un visage de Lion, & ils égaloient à la course les chèvres des montagnes.

EMACURIES, *Æmacuria*. (e) Les Emacuries étoient une fête du Peloponnèse, où les jeunes garçons se fouettoient au sépulcre de Pélops, jusqu'à ce

(a) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.

(b) Xenoph. pag. 578.

(c) Paral. L. I. c. 26. v. 7.

(d) Paral. L. I. c. 12. v. 8, 12.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 208.

que le sang découlat sur le même sépulcre.

EMALCHUEL, *Emalchuel*, Εμαλχουαί, (a) Prince Arabe. Le roi Alexandre Bala étant mort, il se chargea de la conduite & de l'éducation du jeune Antiochus, fils de ce Prince, & le remit ensuite à Tryphon, lorsque Démétrius Nicanor fut prisonnier parmi les Parthes.

EMAN, *Eman*, Α'μιουαν, (b) le troisième des fils de Zara, & petit-fils de Juda.

EMAN, *Eman*, Lévite descendant de Coré, maître de la musique du temple. Le Pseaume 87 porte le nom d'Eman Ezrahite. *Voyez* Héman, qui est le même qu'Eman.

EMANCIPATION, *Emancipatio*, acte qui rend certaines personnes maîtresses d'elles-mêmes, en les mettant hors de la puissance d'autrui.

Chez les Romains, l'Emancipation avoit lieu seulement pour deux sortes de personnes, les mineurs & les fils de famille. La première se faisoit en vertu de lettres du Prince, de même qu'elle se pratique encore parmi nous. L'autre, c'est-à-dire, celle des fils de famille, se faisoit en diverses manières. *Voyez* les articles suivans.

EMANCIPATION ANASTASIENNE, étoit celle qui se faisoit en faveur des fils de famille, en vertu d'un rescrit du Prince. On l'appelloit Anastasienne, parce que cette forme nouvelle fut introduite par une

constitution de l'empereur Anastase, au lieu de l'Emancipation ancienne ou légitime, dont il sera parlé ci-après. L'Anastasienne étoit beaucoup plus simple & plus commode que l'autre, n'y ayant à celle-ci d'autre formalité que de faire insinuer juridiquement un rescrit, par lequel l'empereur émancipoit le fils de famille. Notre Emancipation des mineurs par lettre de bénéfice d'âge, revient assez à cette Emancipation Anastasienne.

EMANCIPATION ANCIENNE ou **LÉGITIME**, étoit la première forme dont on usoit chez les Romains pour l'Emancipation des fils de famille. On l'appelloit Ancienne & Légitime, parce qu'elle dérhoit de l'interprétation de la loi des douze Tables. Cette loi portoit, que quand un pere avoit vendu son fils jusqu'à trois fois, le fils cessoit d'être sous sa puissance.

Denys d'Halicarnasse a prétendu que cette loi devoit être prise à la lettre; c'est-à-dire, qu'il falloit trois ventes réelles du fils de famille pour opérer l'Emancipation, en quoi la condition du fils de famille auroit été plus rude que celle d'un esclave, lequel, après avoir été une foi affranchi, jouissoit pour toujours de la liberté. Il est vrai que la vente du fils n'étoit pas un véritable affranchissement de toute puissance; il passoit de celle du pere en celle de l'acheteur. Mais, tous les

(a) Maccab. L. I. c. 11. v. 39.

I (b) Paral. L. I. c. 2. v. 6.

Auteurs anciens & modernes conviennent que ces trois ventes du fils de famille étoient simulées, & faites seulement pour opérer l'Emancipation.

Au commencement, le fils de famille, par le moyen de ces ventes, passoit en la puissance de l'acheteur comme s'il fût devenu de condition servile. Dans la suite, les Jurisconsultes ajoûterent aux trois ventes autant de manumissions de la part de l'acheteur; & il fut d'usage qu'à l'exception des fils, les filles & les petits-enfans mâles & femelles seroient émancipés par une seule vente & une seule manumission. On s'imaginait qu'il en falloit davantage pour le fils, comme étant lié plus étroitement avec le pere.

Ces ventes & manumissions se faisoient d'abord devant le Président ou Gouverneur de la Province; ensuite, on les fit devant le Président de la Curie.

La forme de ces Emancipations étoit, que le pere naturel, en présence de cinq témoins & de l'officier appelé *Libripens*, tenant sa balance, faisoit une vente fictive de son fils à un étranger, en lui disant, *mancupo tibi hunc filium qui meus est*. Caius, liv. 1. tit. VIII. de ses Institutes, dit même qu'il falloit sept témoins citoyens Romains.

L'acheteur donnoit au pere par forme de prix, une pièce de monnoie, en disant: *Hunc hominem ex jure Quiritium meum esse aio, isque mihi emptus est hoc*

are æneâque librâ; au moyen de quoi le fils de famille passoit sous la puissance de l'acheteur comme son esclave; ensuite ce même acheteur affranchissoit le fils de famille, lequel, par un droit tacite, retournoit en la puissance de son pere naturel. Celui-ci vendoit encore de même son fils une seconde & une troisième fois, & l'acheteur faisoit autant de manumissions; & après la troisième manumission, le fils de famille ne retournoit plus en la puissance de son pere naturel; mais, il étoit considéré comme l'affranchi de l'acheteur, lequel, en qualité de patron, succédoit au fils de famille ainsi émancipé, & avoit sur lui tous les autres droits légitimes.

Mais, pour empêcher que l'émancipation ne fit ce préjudice au pere naturel, l'usage introduisit que ce pere, en faisant la vente imaginaire de son fils, pourroit stipuler que l'acheteur seroit tenu de le lui revendre; & à cet effet, en faisant la troisième vente, le pere naturel disoit à l'acheteur: *Ego vero hunc filium meum tibi mancupo, ea conditione ut mihi remancupes ut inter bonos bene agiet* [*id est bene agere*]; *oportetne propter te tuamque fidem frauder?* L'objet de cette revente étoit afin que le pere naturel pût lui-même affranchir son fils, & par ce moyen devenir son patron & son légitime successeur. C'est de-là que ce pacte de revente s'appelloit

pactum fiducia; l'Émancipation faite en cette forme, *emancipatio contractâ fiducia*; & l'acheteur qui promettoit de revendre le fils de famille, *pater fiduciarius*. Si ce *pactum fiducia* étoit omis dans la vente, tous les droits sur la personne du fils vendu demeuroient par-devers l'acheteur.

Caius dit cependant que si les enfans, après avoir été vendus par leur pere naturel, mouroient en la puissance de leur pere fiduciaire, le pere naturel ne pouvoit pas leur succéder; que c'étoit le pere fiduciaire qui recueilloit leur succession, quand il les avoit affranchis; mais, il est évident que Caius n'a entendu parler que du cas où les fils de famille mouroient dans l'interval de la première à la troisième vente. Alors, c'étoit le pere fiduciaire qui succédoit, parce que la première & la seconde vente transportoient véritablement au pere fiduciaire la propriété du fils vendu, lequel ne rentroit dans la famille de son pere naturel que lors de la troisième vente, par acte appelé *emancipatio*, ainsi que l'observe M. Terrasson, en son histoire de la Jurisprudence Romaine.

Il eût été facile cependant d'apposer le pacte de revente dès la première vente, comme dans la troisième, & il ne falloit pas tant de détours & de fictions pour dire que le pere se désistoit volontairement en

faveur de son fils du droit de puissance qu'il avoit sur lui; c'est pourquoi, cette ancienne forme d'Émancipation tomba en non-usage, lorsque l'empereur Anastase en eut introduit une plus simple, quoiqu'il n'eût pas abrogé l'autre.

ÉMANCIPATION *contractâ fiducia*, étoit chez les Romains une des formes de l'Émancipation ancienne, qui se faisoit par le moyen des trois ventes imaginaires avec le *pactum fiducia*, c'est-à-dire, la condition de revendre le fils de famille à son pere naturel. Voyez Émancipation ancienne.

ÉMANCIPATION JUSTINIENNE, étoit celle dont la forme fut réglée par l'empereur Justinien, lequel ayant rejeté toutes les ventes & manumissions imaginaires dont on usoit par le passé dans les Émancipations, permit aux peres de famille d'émanciper leurs enfans, soit en obtenant à cet effet un rescrit du Prince, ou même sans rescrit, en faisant leur déclaration à cet effet devant un Magistrat compétent, auquel la loi ou la coutume attribuoient le pouvoir d'émanciper. On donnoit au pere, après cette émancipation, en vertu de l'édit du Préteur, le même droit sur les biens de ses enfans émancipés décédés sans enfans, que le patron auroit eu en pareil cas sur les biens de ses affranchis; mais, par la dernière Jurisprudence, le pere hérite de ses enfans

par droit de succession des ascendants, & non pas seulement en qualité de patron.

ÉMANCIPATION DE MINEUR, est l'acte qui met un mineur hors de la puissance de de son tuteur, & lui donne le droit de jouir de ses revenus, même de disposer de ses meubles.

L'Émancipation des mineurs avoit lieu chez les Romains; elle se faisoit en vertu de lettres du Prince; cela fait la matière du titre du code, *De his qui aetatis veniam impetraverunt*. La loi 2, qui est de l'empereur Constantin, dit que tous les jeunes gens, lesquels étant de bonne conduite, désireront de gouverner leur patrimoine, ayant besoin pour cela de lettres du Prince, pourront impétrer cette grace quand ils auront vingt ans accomplis; de manière qu'ils présenteront eux-mêmes leurs lettres au Juge, & prouveront leur âge par écrit, & justifieront de leur bonne conduite & mœurs par des témoins dignes de foi. La loi permet néanmoins aux filles de présenter leurs lettres par procureur, & de les obtenir à l'âge de dix-huits ans, pour pouvoir jouir de leurs biens sans pouvoir aliéner les fonds, en sorte qu'elles aient en toutes affaires autant de droit & de pouvoir que les hommes. La raison pour laquelle la loi fait mention nom-

mément des filles, est que dans l'ancien droit Romain les femmes étoient perpétuellement en curatelle.

Il paroît singulier que cette loi oblige les mineurs, qui veulent jouir de leur revenu, de prendre des lettres, puisque, suivant le droit Romain, la tutelle finit à l'âge de puberté, qui est de quatorze ans pour les mâles, & de douze ans pour les filles; & que suivant le même droit, il est libre au mineur pubère de ne pas demander de curateur. Mais, il est évident que la loi a entendu parler du cas où le mineur a un curateur, comme on lui en donne un ordinairement en sortant de tutelle; ce qui est fondé sur la disposition de cette même loi, qui suppose qu'un mineur n'est pas capable de gouverner son bien au plutôt qu'à l'âge de vingt ans accomplis.

EMANUS, *Emanus*, (a) officier général des Gaulois. Ce fut un de ceux qui se joignirent à Brennus, lorsqu'il alla inonder la Grece de troupes Gauloises. Quand on fut arrivé devant le temple de Delphes, & qu'on se mit à délibérer, si l'on meneroit sur le champ les soldats à l'assaut, ou si on leur donneroit la nuit pour se délasser de la fatigue d'une longue marche, Emanus fut d'avis qu'on ne perdît pas un seul moment, tandis que

(a) Just. L. XXIV. c. 7.

l'ennemi surpris, & faisi de la première épouvante de leur arrivée, leur offroit une conquête facile; que du jour au lendemain il pourroit reprendre courage, ou être secouru, & leur fermer les passages qui leur étoient alors ouverts. Cet avis ne fut point suivi, & l'évènement prouva qu'il étoit pourtant fondé en raison.

EMATH, *Emath*, Εμαθ, (a) ville célèbre de Syrie. L'Entrée d'Emath, dont il est si souvent fait mention dans l'Écriture, n'est autre chose que le défilé qui conduisoit de la Terre de Chanaan dans la Syrie, par la vallée qui est entre le Liban & l'Antiliban. On marque cette entrée d'Emath, comme la limite septentrionale de la Terre de Chanaan, opposée à la limite méridionale, qui étoit au Nil, au fleuve d'Égypte. Joseph, suivi par St. Jérôme, a cru qu'Emath étoit Epiphanie; mais, Théodoret, & plusieurs autres Géographes, soutiennent que c'est Émèse en Syrie. C'est l'opinion que D. Calmet a embrassée.

Le même Théodoret témoigne qu'Aquila avoit traduit Emath par Epiphanie. Pour lui, il croit qu'on doit distinguer deux villes d'Emath; l'une surnommée la grande Amos, qui est la même qu'Emèse; l'autre

nommée simplement Emath, qui est, dit-il, la même qu'Epiphanie. St. Jérôme & St. Cyrille d'Alexandrie croient au contraire qu'Emath la grande est Antioche, & qu'Emath sans épithère, est Epiphanie. Mais, je ne sçais si par le texte des Écritures on pourroit montrer qu'il y a eu deux Émath en Syrie. Josué assigne la ville d'Emath à la tribu de Nephthali. Thoü, roi d'Emath, cultivoit l'amitié de David. Cette ville fut prise par les Rois de Juda, & reprise sur les Syriens par Jéroboam second. Les Rois d'Assyrie s'en rendirent les maîtres sur le déclin du royaume d'Israël, & transporterent les habitans d'Emath dans la Samarie.

EMATHIE, *Emathia*, (b) Ημαθία, contrée de la Macédoine, qui avoit pour bornes au nord-est l'Axius; au sud-ouest le pays des Elymiotes, au midi l'Haliacmon, & à l'orient la Piérie ou le golfe Thermaïque.

Tite-Live dit que l'Emathie se nommoit auparavant Péonie. Le nom d'Emathie vient, selon Justin, d'Emathion, Prince qui régna dans le pays. Ce nom se prend en diverses manières; car, quelquefois on l'a donné seulement à une province particulière de la Macédoine,

(a) Josu. c. 13. v. 5. c. 19. v. 35. de Antiq. Judaïc. L. I. p. 14.

Judic. c. 3. v. 3. Reg. L. II. c. 8. v. 9. (b) Tit. Liv. L. XL. c. 3. Just. L. VII.

L. III. c. 8. v. 65. L. IV. c. 14. v. 25. c. 1. Prolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I.

28. c. 17. v. 24. c. 18. v. 34. Paral. L. p. 200.

II. c. 7. v. 8. Amos. c. 6. v. 2. Joseph.

quelquefois à toute la Macédoine, même à la Thessalie. Pharfale étoit bien loin de l'Emathie propre; cependant, Lucain, dans le premier vers de son poëme, désigne ce champ de bataille par Emathios campos.

*Bella per Emathios plus quam
civilia campos,*

Jusque datum sceleri animus.

Ce lieu étoit dans la Thessalie au midi de la ville de Larisse, & même assez près, comme il paroît par la fuite de Pompée, qui s'y rendit après la bataille perdue.

Ptolémée met dans l'Emathie les villes suivantes, Tyrissa, Scydra, Myéza, Cyrius, Idomene, Gordénia, Édesse, Berrhoée, Égée & Pella.

Cette contrée fait à présent partie de ce que nous appelons Turquie d'Europe.

EMATHION, *Emathio*, (a) Ἠμαθίων, prince qui regna sur le país connu sous le nom d'Emathie, & lui donna même son nom. Bérofe veut que ce Prince fût petit-fils de Noë; mais, les Poëtes le font frere de Memnon, & fils de Tiran & de l'Aurore. Justin assure que de son tems il restoit encore de beaux monumens de la vertu d'Emathion.

Il y en a qui disent qu'Emathion étoit un fameux brigand, fils de Tithon; qu'il égorgeoit

tous ceux qui tomboient entre ses mains; qu'il fut tué par Hercule, & que les campagnes que ce brigand parcouroit, furent appellées les campagnes Emathiennes, ou l'Emathie.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (b) roi d'Ethiopie. Hercule, en remontant le Nil, étant venu jusqu'en Ethiopie, Emathion lui déclara la guerre; mais il fut mis à mort par ce héros.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (c) l'un de ceux qu'Ovide fait périr dans le combat qui se donna à la cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromède. Emathion étoit un homme juste, & qui respectoit les dieux. Au milieu du désordre, comme l'âge ne lui permettoit pas de combattre de la main, il combattoit de la parole. Il alloit de part & d'autre, sans crainte du danger, & condamnoit hautement les armes & l'inhumanité de Phinée. Mais, tous ses efforts furent inutiles; car comme il s'appuyoit sur l'autel avec ses mains tremblantes, non pas de crainte, mais de vieillesse, Cromis lui coupa la tête qui tomba sur l'autel. Il prononça en mourant quelques paroles d'exécration, & rendit l'ame au milieu du feu.

EMATHION, *Emathion*, Ἠμαθίων, (d) Capitaine dont

(a) Just. L. VII. c. 1.

(b) Diod. Sicul. p. 163.

(c) Ovid. Metam. L. V. c. 3.

(d) Virg. Æneid. L. IX. v. 571.

parle Virgile. Il fut tué par Liger.

EMATHION, *Emathion*, Ἐμαθίων, (a) fut pere d'un certain Romus, qui, selon quelques-uns, fonda la ville de Rome.

EMBAS, ou EMBATAS, (b) *Embas, Embatas*, Ἐμβας, Ἐμβάτας, Capitaine qui servit sous Cyrus.

EMBASICHYTRUS, *Embafichytrus*, Ἐμβασίχυτρος, nom d'un rat dans la Batrachomyomachie.

EMBASICÈTE, *Embaficætes*, (c) sorte de coupe en usage chez les Anciens.

EMBATUM, *Embatum*, (d) Ἐμβατον, nom d'un lieu d'Erythrée, ou plutôt d'Erythres, selon Thucydide. Ce lieu devoit être sur le bord de la mer Égée, puisque l'Auteur cité en parle comme d'un port de mer, qui n'étoit pas éloigné absolument de Mitylène. Il y avoit pourtant une distance raisonnable de l'un à l'autre.

EMBISARUS, *Embifarus*, Ἐμβισάρως, (e) Prince Indien, qui ne s'étoit pas pressé de mener à Porus le secours qu'il lui avoit promis. Alexandre soumit ce Prince, & exigea de lui l'aveu de sa défaire & l'obéissance.

(a) Plut. T. I. p. 18.

(b) Xenoph. p. 130.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.

(d) Thucid. p. 189.

(e) Diod. Sicul. p. 610.

(f) Q. Curt. L. VIII. c. 12. Ptolem. L. VII. c. 1.

EMBOLIMA, *Embolima*, Ἐμβολίμα, (f) ville des Indes. Quinte-Curfe en fait mention; mais, les exemplaires de cet Historien varient & portent les uns Ecbolima; les autres, Embolima. Ce qui fait préférer la dernière façon de lire ce mot, c'est que Ptolémée & Arrien mettent aussi Embolima dans les Indes.

EMBOLISME, *Embolismus*, terme qui signifie intercalation. Les Grecs se servoient de l'année lunaire, qui est de 354 jours; & afin de l'approcher de l'année solaire, qui est de 365, ils ajoûtoient tous les deux ou trois ans un embolisme, c'est-à-dire, un treizième mois lunaire; & ce mois surajouté, ils l'appelloient *Embolismus*, parce qu'il étoit inséré ou intercalé.

Ce mot est Grec, & vient d'ἐμβάλλειν, mettre & jeter dedans.

EMBOLUS, *Embolus*, (g) Ἐμβολον, est la partie du vaisseau, que les Latins appelloient plus communément *rostrum*.

EMENÉ. Voyez Aimené.

EMÉRIONE, *Emeriones*, (h) étoit un des héros honorés dans la Grece.

EMÉRITA, *Emerita*, (i) Ἡμερίτα, ou AUGUSTA EMÉRI-

(g) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 212.

(h) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 158.

(i) Strab. p. 151, 166. Plin. T. I. p. 229, 528, 735. Tacit. Hist. L. I. c. 78. Ptolem. L. II. c. 5.

TA *Augusta Emerita*, Αὐγούστα Ἡμερίτα, ville d'Espagne, Métropole de la Lusitanie. Les Anciens cependant ne sont pas d'accord sur la situation de cette ville. Lygénéus la place dans la Bétique, & Strabon la donne aux Turdules. Les Modernes ne s'accordent pas non plus à reconnoître Mérida pour l'ancienne Émérita. Tarapha veut que celle-ci soit aujourd'hui Médina del-Rio-Sacco. Mais, le sentiment est détruit par les anciens monumens & par l'examen de la position des lieux. Varrerius & Villanovanus sont mieux fondés à soutenir que Mérida est Émérita. Ce n'est pas la seule ressemblance de nom qui les détermine.

L'an de Rome 726, 28. ans avant la naissance de Jésus-Christ, Auguste, pour récompenser les soldats qui l'avoient aidé à réduire les Cantabres, les Astures & les Lusitaniens, bâtit, dans le pays des Véttons, une ville qu'il donna aux soldats Vétérans, qu'on appelloit aussi *Emeriti*; d'où vient le nom d'Émérita. C'est ce que prouve une médaille rapportée par Goltzius. D'un côté est la tête d'Auguste avec cette légende : *DIVVS AVGVSTVS PATER*. Sur le revers est une porte de ville, flanquée de deux tours avec ces mots : *AUGUSTA EMERITA*. Il orna cette ville de plusieurs beaux édifices; entre autres d'un magnifique pont de

pierre sur la Guadiana, & de deux aqueducs, & conduisit de cette ville à Cadix un chemin commencé sous les Consuls. C'est principalement de ce chemin qu'on tire la preuve que Mérida est Émérita. Sur un marbre antique trouvé dans des ruines tout près de la ville moderne, on lit une inscription où sont ces mots : *IMP. CÆS. DIVI F. AVGVSTVS. VIAM SUPERIOR. COS. TEMPORE INCHOATAM ET MULTIS LOCIS. INTERMISSAM. LATIOREM. LONGIOREMQUE. GAUDEIS. USQ. PERDUXIT*. Vespasien fit dans la suite rétablir un chemin de Cappara à Émérita, comme on l'apprend d'une autre inscription trouvée dans les mêmes ruines. On y lit : *IMP. CÆSAR. VESPASIANVS. AVG. VIAM. A CAPPARA AD EMERITAM AVG. USQ. IMPENSA. SUA RESTITUIT*.

Cette ville a été célèbre dans les fastes de l'Eglise, par différens Conciles, & par le sang répandu de plusieurs illustres Martyrs. Le poëte Prudence, dans une de ses plus belles hymnes, a fait une longue & vive description des souffrances & du triomphe de la vierge Eulalie, jeune enfant de douze ans, qui y fut martyrisée avec S. Julie & six autres Chrétiens. Émérita étoit la Métropole civile & ecclésiastique de la Lusitanie, lorsque les Visigoths s'établirent en

Espagne, & continua de l'être sous leur domination. Quand les Maures se furent emparés de cette vaste péninsule, elle perdit ces avantages. Le siège épiscopal & métropolitain fut transféré à Compostelle, & dans la suite Lisbonne est devenue la capitale de la Lusitanie ou Portugal. Emérita ou Mérida resta au pouvoir des Maures jusqu'en 1230, & n'eut point d'Évêque particulier jusqu'en 1620, que le roi Philippe IV & le Pape Paul V y créèrent un nouvel évêché suffragant de Séville. Lorsque Mérida fut rentrée sous la domination des Chrétiens, elle fut détachée du Portugal, & se trouva dans l'Estremadure, qui fit ensuite partie de la nouvelle Castille.

Cette ville est située sur une hauteur au bord septentrional de la Guadiana. Les vestiges de sa première enceinte font voir qu'elle étoit autrefois très-grande. Elle est aujourd'hui fort petite, & n'a guère plus de mille habitans. Elle a dedans & dehors de beaux restes de son ancienne splendeur. Les aqueducs bâtis par Auguste ont été ruinés par le tems; & l'on en voit encore quelques arcades renversées. On en a fait un autre, qui n'approche pas de leur grandeur & de leur beauté. Le pont a subsisté jusqu'en 1610, qu'il fut emporté par un débordement de la Guadiana. On l'a remplacé par un autre. On

voit, près de la ville, un arc de triomphe assez bien conservé, qui pourroit avoir été l'entrée d'un cirque ou d'un théâtre. On l'appelle *Arco de S. Jago*. Après que les Portugais eurent secoué le joug de la couronne de Castille, Mérida, devenue ville frontière, fut fortifiée d'un château & de quelques ouvrages.

Les dehors sont fort agréables. C'est une vaste campagne, fertile en vin, en fruits excellens, & surtout en grains. On y en recueille une si grande quantité, que cette contrée peut être appelée le grenier de la Castille. Il y a aussi de bons pâturages, où l'on élève beaucoup de troupeaux. La terre y produit encore en abondance une certaine herbe, dont on se sert pour la teinture d'écarlate. Elle étoit déjà connue dans l'antiquité; & les Auteurs Latins la nomment *Cocum Emeritense*.

EMÉRITAT. C'est ainsi qu'on appelloit chez les Romains, la récompense qu'on accordoit à un soldat qui avoit bien servi pendant un certain nombre d'années. On dispute si elle consistoit ou en argent, ou en terres, ou dans l'un & l'autre, & s'il n'y avoit aucune différence entre l'*emeritum* & le *præmium*. L'Histoire nous apprend qu'Auguste donna à un prétorien 5000 drachmes, & à un soldat d'un rang subordonné 300; qu'il avoit fixé le terme de l'Éméritat, & les ré-

compenses des différentes sortes d'Émérites; que parmi ces Émérites, les uns devoient avoir servi seize ans, d'autres vingt, & que Caligula réduisit à la moitié la récompense de l'émérite Prétorien. L'émérite, de quelque rang qu'il fût, étoit très-estimé, & il n'en étoit point réduit, après la campagne, à la fonction de délateur de ses compagnons.

ÉMÉRITE, titre que l'on donne dans la faculté des Arts, de l'université de Paris, aux Professeurs qui ont vingt ans d'exercice. Ils conservent en quittant leur chaire, une pension de cinq cens livres; récompense bien modique d'un long service rendu à la Société dans un des emplois les plus importants & les plus pénibles, celui d'instruire la jeunesse.

ÉMÉRITÉENS, *Emeritenses*, étoient les habitans d'Émérita. Voyez Émérita.

EMESE, (a) *Emesa, Emessa, Emisa, Emissa*, ville d'Asie dans la haute Syrie. C'est l'ancienne Emath de l'Écriture, selon D. Calmet.

La plupart des anciens Géographes la placent sur les bords de l'Oronte, entre Apamée & Laodicée, surnommée Cabrose. Cette ville, dont on fait remonter la première origine jusqu'à Aram, fils de Sem, a fait une grande figure dans l'antiquité. Elle devint même la capitale d'un petit royaume qui

s'éleva durant les troubles de Syrie. Sampsicéramus en fut le fondateur, & le laissa à un de ses fils nommé Jamblique. Après la mort de Jamblique, Marc-Antoine donna le royaume à son frere Alexandre, qui resta fidele à son bienfaiteur, & fut fait prisonnier par Octavien, dont il orna le triomphe, & qui ensuite le fit mourir. Son fils, Jamblique II, réussit à gagner l'affection d'Octavien, qui le rétablit sur le trône de son pere, après quelque tems d'exil. Sampsicéramus II, que quelques Auteurs prennent pour son petit-fils, régna plusieurs années après. Joseph le désigne par le titre de roi des Eméséniens. Il fut remplacé par son fils Azize, qui se fit circoncrire pour épouser Drusille, & dont la sœur Jotape épousa Aristobule, frere d'Agrippa le Grand. Azize est le dernier roi d'Emése, dont l'Histoire fasse mention. Il y a apparence que ce petit royaume fut conquis par les Arabes, s'étant trouvé quelques années après entre les mains des Ituréens.

Il y avoit à Emese, un temple du Soleil, que l'on y adoroit sous le nom d'Elagabale ou Eliogabale, ou Héliogabale avec l'aspiration. C'est de-là qu'est venu le nom de l'empereur Héliogabale, parce que ce Prince voulut être revêtu de la dignité de prêtre du Soleil à Emese, & qu'il témoigna un zele insen-

(a) Crév. Hist. des Emp. T. V. pag. 197. & suiv. T. VI. p. 38. & suiv.

fé pour ce culte. Il est vrai que ce sacerdoce étoit une grande & belle place dans le païs. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuses, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient. Le simulacre du dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être tombée du ciel, & que la superstition révéroit, comme une image du Soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutoient pompeusement; les habits sacerdotaux étoient superbes. Il n'est donc pas surprenant que le sacerdoce d'un temple de cette espèce ait été brigué par l'empereur Héliogabale. Ce Prince étoit d'ailleurs originaire d'Emese par son ayeule Julia Mæsia, qui étoit née dans cette ville.

Aurélien remporta près d'Emese une célèbre victoire sur Xénobie, reine de Palmyre. Les deux armées ne furent pas longtemps en présence sans en venir aux mains; & la victoire fut vivement disputée. La cavalerie Palmyrénienne eut même un plein avantage sur celle des Romains. Elle étoit plus nombreuse; & les Romains ayant fait un mouvement pour s'étendre en front, afin de n'être point enveloppés, la cavalerie ennemie, qui les attaqua en ce moment, rompit aisément leurs

rangs encore chancellans & affoiblis, & les mit en fuite. Mais, elle fit perdre aux siens le fruit d'un si heureux début, en s'amusant à poursuivre ceux qu'elle avoit obligés de fuir. L'infanterie, dont la force étoit invincible, voyant celle des Orientaux dénuée du secours de sa cavalerie, avança sur elle, la poussa, la mit en désordre; & ce fut alors que les troupes de la Palestine rendirent un bon service, en renversant & assommant à coups de massue, des hommes couverts de fer, sur lesquels les épées & les lances ne trouvoient pas facilement l'endroit foible pour les percer. La cavalerie Romaine, ranimée par le courage & le succès de son infanterie, s'étant ralliée & rétablie elle-même, la victoire d'Aurélien fut complète; les Palmyréniens laissèrent le champ de bataille jonché de leurs morts; ceux qui purent échapper, se sauvèrent dans Emese.

Cette bataille est un si grand événement, que le récit ne pouvoit manquer d'en être embellie par quelque merveille. Voïscus raconte qu'au commencement de l'action, pendant que la cavalerie plioit & abandonnoit le combat, on vit une divinité, qui se manifestoit par une forme auguste & au-dessus de la condition mortelle, exhorter l'infanterie à se mettre en mouvement, & attaquer l'ennemi. Le même Écrivain ajoûte qu'Aurélien, après la victoire, étant entré dans

Emese, où il fut reçu avec joie, & ayant cru devoir commencer par aller au temple du dieu Elagabale, pour lui rendre des devoirs de religion, reconnu, dans la forme sous laquelle ce Dieu étoit adoré, l'objet divin qui lui avoit été si secourable dans le combat. Il n'est pas trop aisé de comprendre la possibilité de cette ressemblance. Celui, qui avoit exhorté les soldats Romains à bien faire, devoit sans doute avoir la forme humaine; & le dieu Elagabale étoit une pierre de figure conique. Mais, Vopiscus n'y regarde pas de si près. Il dit qu'Aurélien, frappé de ce rapport merveilleux, conçut qu'il étoit redevable de sa victoire à la protection de ce Dieu, & qu'en conséquence, il orna de riches offrandes le temple d'Emese, & dans la suite bâtit dans Rome un temple magnifique au Soleil, qui étoit le même qu'Elagabale.

On croit qu'Emese reçut les premières lumières de la foi par Saint Sylvain, que l'on compte pour le premier de ses Evêques, & qui souffrit le martyre dans la persécution de Maximien. Dans la suite des tems, cette ville fut érigée en métropole du patriarchat d'Antioche. Epiphane assista & sousscrivit en cette qualité au Concile de Chalcédoine. Les Princes de la première Croisade prirent Emese sur les Musulmans Arabes, en l'année 1098. Saladin la reprit environ cent

ans après. Les Tartares s'en rendirent les maîtres en 1258; mais, les Musulmans Mamelucs, les en chassèrent, & les Mamelucs en furent dépouillés à leur tour par les Turcs, qui en font encore aujourd'hui les maîtres, & sous lesquels elle est dans le gouvernement du Bacha de Damas, qui y entretient un Lieutenant & une garnison.

Il est surprenant qu'Emese, après tant de siècles, & après avoir été ruinée par un horrible tremblement de terre, pendant que les Latins possédoient la Syrie, conserve encore tant de vestiges de sa haute antiquité. Elle a une enceinte de bonnes murailles, percées de six portes, avec des tours de distance en distance, & un grand fossé, sans parler d'un château bâti sur une éminence, qui paroît un ouvrage Romain. On voit dans les dehors un autre bel édifice à double étage, & qui s'élève en pyramide d'une grande hauteur. On croit communément que c'est le tombeau de Caius César, neveu d'Auguste. Ce nom se trouve en effet gravé sur un marbre, & c'est presque tout ce qui se peut lire d'une inscription extrêmement maltraitée. Quoique les Turcs se soient emparés des plus beaux temples pour en faire des mosquées, il reste encore aux Chrétiens d'Emese des églises considérables. Le plus beau temple est la grande Mosquée, qui étoit au-

trefois l'église métropolitaine.

Les Turcs donnent aujourd'hui à cette ville le nom de Chems, selon Postel, & celui de Haman selon Bellon.

EMILE, *Æmilus*. Voyez Emilius.

EMILIA, *Æmia*, Ἀμιλία, contrée d'Italie, qui étoit ainsi nommée à cause de la voie Emilia qui y passoit. Elle renfermoit une partie de la Lombardie & de la Romagne, & s'étendoit depuis Rimini jusqu'à Plaifance & jusqu'à l'Apennin. Elle est à présent occupée par le Saint Siège, par les Ducs de Mantoue, de Modene & de Parme, & par le Prince de la Mirandole. Ses principales villes étoient Rimini, Bologne, Faenza, Forli, Modene, Plaifance, Ravenne & Regio.

EMILIA, *Æmia*, Ἀμιλία. (a) Il y avoit deux voies ou chemins de ce nom en Italie. L'un passoit à Pise, à Luna & à Sabbates, d'où il alloit à Derthon. Ce fut, selon Strabon, Scaurus qui fit paver ce chemin. L'autre voie Emilia recevoir la voie Flaminia.

C'est de l'une des deux voies Emilia, ou du país de ce nom qu'on doit entendre ce passage de Cicéron: » On s'est longtemps battu dans l'Emilia même, où se trouvoit la cohorte » Prétorienne de César. «

EMILIA, *Æmia*. (b) Il y avoit à Rome un quartier qu'on appelloit *Prædia Æmia*. C'étoit celui où demouroit la famille des Émiliens.

EMILIA [le Portique], (c) *Porticus Æmia*. On appelloit ainsi un des portiques de Rome. Ce portique fut rétabli l'an de Rome 578, & 174 avant l'Ère Chrétienne.

EMILIA [la Tribu], *Æmia Tribus*. C'étoit une des Tribus Romaines. Voyez Tribus.

EMILIA, *Æmia*, Ἀμιλία, (d) nom d'une des plus considérables familles de Rome. La plupart des Historiens conviennent que la maison des Émiliens étoit Patricienne & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race, & celui qui laissa le nom à tous ses descendants, ce fut le fils de Pythagore le Philosophe, Mamercus, à qui l'on donna le surnom d'Emilius, à cause de la douceur & de la grace de son parler; au moins, c'est le sentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa Pompilius. D'autres tirent l'origine de cette famille d'un fils même de ce Prince, qui fut appelé Mamercus du nom du fils de Pythagore, & surnommé Emilius pour la même raison qu'on vient de dire. Festus veut que la famille des Emiliens ait eu

(a) Strab. pag. 217. Cicér. ad Amic. l. X. Epist. 30.

(b) Tacit. Annal. l. XV. c. 40.

(c) Tit. Liv. l. XLII. c. 27.

(d) Plut. Tom. I. pag. 65, 255, 256. Tacit. Annal. l. VI. c. 27. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 455.

pour tige Émilius, fils d'Ascanius.

Quoi qu'il en soit de ces différentes origines, sur lesquelles il seroit aujourd'hui difficile d'asseoir un jugement solide, tous ceux de cette famille, qui ont acquis de la gloire & de la réputation, ont vu leur vertu toujours heureusement secondée par la fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la fortune, que Lucius Paulus, qui, à la défaite de Cannes, signala en même tems & sa prudence & sa valeur; car, n'ayant pu détourner son collègue du dessein de donner le combat, il partagea avec lui le péril, & ne partagea point sa fuite; & pendant que celui, qui à toute force avoit voulu combattre, abandonnoit le champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme & se fit tuer au milieu des ennemis.

Tacite dit que la famille des Émiliens a été si féconde en bons citoyens, que ceux mêmes qui ont été corrompus dans leurs mœurs, ont cependant été élevés aux charges les plus considérables, & s'en sont acquittés avec honneur & avec distinction.

La famille des Émiliens étoit divisée en plusieurs branches. Il y avoit les Mamercus, les Barbula, les Lépidus, les Pappus, les Paulus, les Scaurus,

&c. On cherchera par ces noms propres les grands personnages de cette famille dont il ne sera point parlé dans les articles d'Émilius, qui sont ci-après en leur rang.

EMILIA, *Æmilia*, (a) surnommée Phyllis. On a de cette Emilia Phyllis, une urne dont l'építaphe est conçue en ces termes: *Ce monument a été fait pour Emilia Phyllis, fille dont la prudence surpassoit & son sexe & son âge. C'est son infortuné père qui l'a fait pour elle, pour Cipria Athénais sa digne femme, pour tous les siens & pour leurs descendants.* Emilia Phyllis est représentée sur un des côtés de l'urne.

EMILIE, *Æmilia*, *Aimila*, (b) fille d'Énée & de Lavinie. Quelques-uns ont cru qu'elle conçut secrètement Romulus du dieu Mars.

EMILIE, *Æmilia*, *Aimila*, (c) vestale Romaine. Cette vestale, & Licinie sa compagne, eurent chacune pendant quelque tems le frère de l'autre pour amant. L'intérêt du plaisir & cette espèce d'alliance les avoient unies, le changement de galans & l'émulation les brouillèrent; elles se déchirèrent l'une l'autre, & fortifièrent les soupçons que quelques-uns avoient déjà conçus de leur conduite. Le Silence du public les rendit plus hardies, & bientôt elles n'eurent presque plus

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 84.

(b) Plut. T. I. p. 18.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 204, 205.

de ménagement; elles ne consulterent que leur goût & leur vivacité; elles ne craignirent point les piques & la jalousie de leurs amans, l'éclat sur cela eût été dangereux pour eux-mêmes. Il n'y avoit que les délateurs à craindre; elles crurent y pourvoir par leur attention à les prévenir; elles s'assurèrent du silence de quelques-uns par leurs caresses, & mirent leurs crimes à couvert par la complicité; jusqu'à ce qu'enfin un esclave qui avoit été dans leur confidence, soit que l'espérance qu'il avoit eue d'être affranchi par-là, eût été trompée, soit qu'il ne cherchât qu'à satisfaire la malignité attachée à sa condition, se porta pour délateur de ces malheureuses filles, & donna le mouvement à une affaire cruelle, qui non seulement fit périr trois vestales, mais qui par le progrès de leurs faveurs, enveloppa dans leur infortune un grand nombre de personnes de considération, & mit, au rapport de Dion Cassius, toute la ville dans l'intrigue & dans le trouble.

EMILIE, *Æmilia*, *Αἰμιλία*,

(a) autre vestale Romaine. Le feu s'étant éteint par l'imprudence de cette vestale, qui s'étoit reposée du soin de l'entretenir sur une jeune vestale qui n'étoit point encore faite à cette extrême attention que re-

quéroit le ministère, toute la ville en fut dans le trouble & dans la consternation; le zèle des Pontifes s'alluma, on crut qu'une vestale impure avoit approché le foyer sacré. Emilie, sur qui le soupçon tomboit, & qui en effet étoit responsable de la négligence de la jeune vestale, ne trouvant plus de conseil ni de ressource que dans son innocence, s'avança en présence des Prêtres & du reste des vierges, & s'écria, tenant l'autel embrassé: » O Vesta, » gardienne de Rome, si pendant trente années j'ai rempli dignement mes devoirs, » si j'ai traité les mystères sacrés avec un esprit pur & un » corps chaste, secoure-moi » maintenant, & n'abandonne » point ta Prêtresse sur le point » de périr d'une manière cruelle; si au contraire je suis coupable, détourné & expie par » mon supplice le désastre dont » Rome est menacée. « Elle arrache en même tems un morceau du voile qui la couvroit. A peine l'avoit-elle jetté sur l'autel, que les cendres froides se réchauffent, & que le voile fut tout enflammé, &c. Ce ne fut pas-là le seul miracle dont l'ordre des vestales s'est prévalu pour la justification de ses vierges.

EMILIE, *Æmilia*, *Αἰμιλία*,

(b) fille de L. Paulus Emilius, & sœur du célèbre Paul Émile,

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 207, 208.

(b) Plut. Tom. I. p. 256. Tit. Liv. L.

XXXVIII. c. 57. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 303.

fut mariée à P. Scipion l'Africain. De ce mariage sortit une fille qui fut accordée à Tib. Gracchus. » On rapporte, dit » Tite-Live, que les Sénateurs, » soupant par hasard un jour » dans le Capitole, se leverent » tous de concert, & deman- » derent à P. Scipion l'Africain » sa fille en mariage pour Tib. » Gracchus, & le presserent de » la lui promettre au milieu de » ce festin solennel; que P. Sci- » pion l'Africain, s'étant rendu » à leurs instances, dit à Emi- » lie sa femme, quand il fut de » retour dans sa maison, qu'il » avoit fiancé leur cadette; que » cette Dame fâchée qu'il ne » lui eût pas demandé son avis, » ajouta, que quand ce seroit » Tib. Gracchus qu'il auroit » choisi pour son gendre, il » n'auroit pas dû en faire un » secret à une mere; qu'alors P. » Scipion, voyant que sa femme » n'avoit pas d'éloignement » pour cette alliance, lui avoua » que c'étoit à lui-même qu'il » l'avoit accordée. »

Emilie laissa en mourant une riche succession; car, cette Dame, outre les diamans, les pierreries & les autres bijoux, qui composent la parure des personnes de son rang, avoit une grande quantité de vases d'or & d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable

d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée.

EMILIE, *Æmilia*, *A'p'mila*, (a) petite fille de Sylla, étoit fille de Scaurus & de Métella. Elle fut d'abord mariée à Man. Glabrio; & comme elle vivoit avec son mari, & qu'elle étoit même grosse, elle fut arrachée d'entre ses bras pour être donnée à Pompée. Celui-ci, pour contracter ce mariage, répudia, à la persuasion de Sylla, sa première femme nommée Antistia. Cette noce, dit Plutarque, fut très-tyrannique & plus convenable aux tems malheureux de Sylla, qu'aux mœurs & à la vie de Pompée; car, ajoute Plutarque, quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte, de la maison de son premier mari, vivant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & impitoyablement. Emilie ne vécut pas long-tems avec Pompée, étant morte peu après en couches.

EMILIE, *Æmilia*, *A'p'mila*, (b) surnommée Musa, étoit une femme fort riche. Cette Dame étant morte sans avoir d'héritier certain, & sans faire de testament, les intendans du fisc, gens toujours avides, revendiquèrent sa succession par une espèce de droit d'aubaine. Tibere arrêta leurs poursuites, &

(a) Plut. T. I. 473, 623.

(b) Tacit. Annal. L. II. c. 48. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 387.

donna les biens vacans à Émil-
lius Lépidus, à la maison du-
quel cette femme sembloit ap-
partenir.

ÉMILIEN, *Æmilianus*, (a) *Ἀιμιλιανός*, Proconsul d'Asie, étoit un homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois & les commandemens les plus distingués. Il avoit précédé Niger dans le gouvernement de Syrie, & il devint ensuite le principal de ses lieutenans. Sévère ayant fait partir pour l'Asie la meilleure partie de ses troupes, elles aborderent heureusement près de Cyzique. Là elles trouverent Émilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, & les généraux de Sévère remporterent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, & Émilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, & pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévère, soit par un motif de jalousie, & parce qu'il ne s'accoutumoit point à

recevoir les ordres de celui qu'il avoit vu son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est que Dion Cassius dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévère.

ÉMILIENS [la Famille des], *Æmiliorum Gens*, (b) *Ἀιμιλίων Οἶκος*. Voyez Émilie.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (c) nom d'un des ponts de Rome, ainsi nommé à cause de celui qui le fit bâtir. Il ne subsiste plus. On le nommoit aussi Sublicius, parce qu'il étoit bâti sur pilotis. Ce mot signifie ordinairement un pont de bois. Il est parlé du pont Émilien dans Juvénal.

ÉMILIUS, *Æmilius*, *Ἀιμίλιος*, fils d'Ascanius, de qui quelques-uns ont cru que descendoit la famille des Émiliens.

ÉMILIUS [L.], *L. Æmilius*, *Λ. Αἰμίλιος*, (d) fut élevé au Consulat avec Césion Fabius, l'an 482 avant Jésus-Christ. Le peuple de Rome étoit alors fort mécontent; & la création de ces deux consuls fit, dit-on, dégénérer le mécontentement en une sédition, qui attira aux Romains une guerre étrangère. Mais, la guerre à son tour fit cesser, ou du moins interrompit pour un tems, la discorde des citoyens; & les Sénateurs, de concert avec le peuple, envoyè-

(a) Dio. Cass. p. 842. Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 60, 62.

(b) Plut. T. I. p. 255.

(c) Juven. Satyr. 6. v. 32.

(d) Tit. Liv. L. II. c. 42, 49, 54.

rent contre les Volſques & les Eques rebelles, le Conſul L. Émilius, qui, après les avoir vaincus dans un combat, les fit pourſuivre par ſa cavalerie, qui en tua encore plus dans la fuite, qu'il n'en étoit reſté ſur le champ de bataille.

Six ans après, L. Émilius fut de nouveau élevé au Conſulat avec C. Servilius. Il combattit cette année les Véiens, ſi l'on peut donner le nom de combat à une action, où l'ennemi eut à peine le tems de ſe mettre en bataille. Les Véiens furent pouſſés juſqu'au lieu où étoit leur camp, & là demanderent la paix avec beaucoup de ſoumiſſion. L. Émilius fut créé conſul pour la troiſième fois l'an 471 avant Jeſus-Chriſt, avec Opiter Virginius, ou, ſelon d'autres, avec Vopifcus Julius.

ÉMILIUS [TIB.], (a) *Tib. Æmilius*, créé conſul avec L. Valérius, l'an 468 avant J. C. Il fut chargé de faire la guerre contre les Sabins; & voyant que l'ennemi ſe tenoit renfermé dans ſes murailles, il ſe contenta de piller la campagne. Mais à la fin, les Sabins alarmés par les incendies que les Romains allumoient non ſeulement dans les maiſons des paſſans, mais encore dans les bourgs les plus peuplés, accoururent pour empêcher ces ravages, & ayant ſoutenu contre les Romains un combat dont ils leur diſpute-

rent la victoire, allèrent dès le lendemain camper dans un poſte plus avantageux & plus sûr. Le Conſul, prenant leur retraite pour un aveu qu'ils faiſoient de leur défaite, ſ'en retourna à Rome, ſans terminer autrement la guerre.

Il fut encore créé Conſul trois ans après, & on lui donna pour Collegue Q. Fabius. Comme, dans ſon premier Conſulat il avoit été d'avis qu'on diſtribuat au peuple les terres conquiſes, les partiſans de la loi Agraire ſentirent renaître leurs eſpérances, quand ils le virent nommé Conſul une ſeconde fois. Les Tribuns auſſi, dont les Conſuls avoient ſouvent fait échouer les deſſeins par leur réſiſtance, comptèrent de réuſſir cette fois-là, étant ſecondés de Tib. Émilius, qui perſiſtoit toujours dans les mêmes ſentimens. Les poſſeſſeurs de ces biens, & la plus grande partie des Sénateurs, ſe plaignant que ce magiſtrat, dans le deſſein de devenir le premier de la ville, achetoit la faveur de la multitude du bien des autres, avoient preſque juſtifié les Tribuns, en faiſant tomber ſur lui ſeul tout ce qu'une pareille entrepriſe avoit d'odieux. La diſpute auroit eu des ſuites très-fâcheuſes, ſi le Conſul Q. Fabius ne les eût prévenues, en prenant un milieu qui ſatisfit également les deux partis.

ÉMILIUS [MANIUS], *Manius*

(a) Tit. Liv. L. II, c. 61, 62. L. III. c. 1.

nus Æmilius, M. Α'ιμίλιος, (a) fut créé consul avec C. Valérius Potitus, l'an de Rome 345, & 407 avant J. C.

EMILIUS [C.], C. *Æmilius*, Γ. Α'ιμίλιος, (b) fut nommé tribun militaire, l'an 391 avant l'Ère Chrétienne. Il eut ordre d'aller faire la guerre aux Eques, & on lui associa Sp. Postumius. D'abord, ils agirent de concert; mais, ayant défait les ennemis dans un combat, ils se partagerent de façon que C. *Emilius* se chargea de défendre Verrugo avec une partie des troupes, tandis qu'avec l'autre Sp. Postumius ravageroit le pais ennemi. Celui-ci, attaqué tout d'un coup par les Eques, fut obligé de céder, & de se retirer sur les montagnes voisines. Il y eut-là un nouveau combat, la nuit suivante, au clair de la lune. Les cris des combattans, portés jusqu'à Verrugo, y causèrent tant de consternation, que les soldats de C. *Emilius* croyant que les ennemis attaquoient le camp de Sp. Postumius, abandonnerent leur poste, se disperserent dans la campagne, & s'enfuirent à toutes jambes jusqu'à Tusculum, malgré les prières de leur général, & les efforts qu'il fit pour les retenir.

Trois ans après, C. *Emilius* fut nommé pour la seconde fois tribun militaire, & eut avec L. Lucrélius, la commission de

faire la guerre contre les Volsciens. Cette nation, bientôt lassée de la guerre, demanda la paix, & l'obtint à condition qu'elle restitueroit aux Romains ce qu'elle leur avoit pris, & de plus fourniroit l'argent dont ils avoient besoin cette année pour payer leurs troupes.

EMILIUS [M.], (c) M. *Æmilius*, M. Α'ιμίλιος, fut élevé au tribunat militaire l'an 388 avant J. C. On lui donna cinq Collegues.

EMILIUS [L.], (d) L. *Æmilius*, Δ. Α'ιμίλιος, fut nommé tribun militaire, l'an 386 avant l'Ère Chrétienne. On lui donna quatre Collegues. Dès que ces tribuns militaires furent entrés en charge, ils assemblèrent le Sénat, & les affaires de la religion furent les premières sur lesquelles ils le consulterent. Avant toutes choses, il fut ordonné qu'on représenteroit tous les traités & toutes les loix qu'on pourroit retrouver, & qui se bornoient alors aux loix des douze tables, & à quelques réglemens de justice, de discipline & de religion établis par les Rois. Lorsqu'ils eurent le tout en leur disposition, ils en communiquèrent une partie au peuple; mais, les Pontifes lui déroberent la connoissance de ce qui regardoit le service divin, pour le laisser dans la nécessité d'avoir recours à eux sur cette matière.

(a) Tit. Liv. L. IV. c. 53.

(b) Tit. Liv. L. V. c. 26, 28, 32.

(c) Tit. Liv. L. V. c. 32.

(d) Tit. Liv. L. VI. c. 1, 53, 21, 22, 32.

Deux ans après, L. Émilius fut encore nommé Tribun militaire, & il eut cette année cinq Collegues. Quatre ans après, il fut élevé pour la troisième fois à la même charge, à laquelle il fut élevé de nouveau l'année suivante. Cette année, il fut laissé à Rome avec trois de ses Collegues, pour garder la ville. Enfin, L. Émilius parvint pour la cinquième fois au tribunat militaire, l'an 374 avant Jesus Christ. Il fut chargé avec P. Valérius son Collegue, de conduire un corps de troupes à Satricum contre les Latins & les Volscques qui y avoient assemblé leurs légions, Ils y trouverent les ennemis rangés en bataille, & les combattirent sans différer. Dans le tems qu'ils avoient tout lieu d'espérer la victoire, quoiqu'elle ne se fût pas entièrement déclarée pour eux, une furieuse pluie, accompagnée d'orage, sépara les combattans. Le lendemain, les deux partis en vinrent une seconde fois aux mains. Les ennemis disputèrent assez long-tems la victoire, sur-tout par la valeur des légions Latines, qui s'étoient formées dans la discipline des Romains, pendant tant d'années que ces peuples avoient été leurs alliés. Mais, la cavalerie causa parmi eux un désordre que l'infanterie augmenta encore en les chargeant aussitôt après; & comme ils reculoient à mesure que les Ro-

maines avançoient, dès qu'ils eurent une fois lâché pied, il leur fut impossible de soutenir la furie des légions Romaines. Ils prirent donc la fuite, & comme ils alloient du côté de Satricum à deux lieues de-là, & non dans leur camp, plusieurs furent taillés en pièces, sur-tout par la cavalerie. Leur camp fut pris & pillé. Dès la nuit suivante, ils se réfugièrent, toujours en fuyant, de Satricum à Antium. L'armée Romaine leur marchoit presque sur les talons; mais, la crainte des vaincus fut plus diligente que le courroux des vainqueurs; & les premiers étoient entrés dans la ville, avant que les autres pussent attaquer ou même atteindre leur arrière-garde. Ensuite, les Romains employèrent plusieurs jours à piller le pais, n'ayant pas les machines nécessaires pour attaquer les murailles d'Antium, ni les ennemis assez de courage & de forces, pour s'exposer au sort d'une bataille.

ÉMILIUS [L.], L. *Æmilius*, Δ. Αἰμίλιος, (a) fut créé inter-Roi, l'an de Rome 399, & avant J. C. 353.

ÉMILIUS [TIB.], (b) *Tib. Æmilius*, ΤΙ. Αἰμίλιος, créé Quinquevir, l'an de Rome 403, & 349 avant Jesus-Christ. Cette année on entreprit de soulever le peuple, en diminuant le fardeau de ses dettes; & ce fut pour cet effet qu'on créa des

(a) Tit. Liv. L. VII. c. 17.

(b) Tit. Liv. L. VII. c. 21.

Quinquevirs , à qui les fonctions qu'on leur confia , firent donner le nom de Banquiers. L'affaire étoit difficile à manier , étant de la nature de celles où l'on mécontente toujours l'un des deux partis , & souvent les deux ensemble. Mais , ils usèrent d'un si grand ménagement , tantôt en tirant , suivant les besoins , quelques légères sommes du trésor public , pour consommer tout d'un coup l'affaire ; tantôt à l'égard de ceux qui manquoient plutôt de bonne volonté que de moyens , en faisant compter des deniers de la République à qui ils donnoient préalablement ses sûretés , tout ce qui étoit dû à leurs créanciers ; quelquefois en les engageant à céder une partie de leurs biens , après qu'on en avoit fait une juste évaluation ; qu'ils acquitterent une si grande quantité de dettes , avec la satisfaction de tous les intéressés , dont aucun ne se plaignit qu'on lui eût fait tort.

ÉMILIUS [L.] , *L. Æmilius* , Δ. Α'μύλιος , (a) est compté pour le quatorzième inter-Roi de Rome. Il géra cette charge l'an 323 avant Jésus-Christ. Il créa Consuls C. Poetelius & L. Papirius Mugillanus. D'autres donnent à ce dernier le surnom de Curfor.

ÉMILIUS [Q.] CERRÉTANUS , *Q. Æmilius Cerrétanus* ; d'autres lisent Q. Aulius

Cerrétanus. *Voyez* Cerrétanus. ÉMILIUS [Q.] BARBULA , *Q. Æmilius Barbula* , (b) fut créé Consul avec C. Junius Bubulcus , l'an 315 avant l'Ère Chrétienne. Il mena ses troupes dans la Lucanie , & ayant attaqué inopinément la ville de Nérulum , il la prit de force. Il fut créé de nouveau Consul , six ans après , & eut encore pour Collegue C. Junius Bubulcus. *Voyez* Bubulcus.

ÉMILIUS [M.] , *M. Æmilius* , Μ. Α'μύλιος , (c) Consul avec M. Livius Dentor , l'an 301 avant Jésus-Christ. Cette année , une flotte de Grecs , sous la conduite de Cléonyme , aborda sur les côtes d'Italie , & prit Thurium dans le pays des Valentins. Le Consul M. Émilius ayant été envoyé contre cet ennemi , le vainquit dès la première rencontre , & l'obligea de rentrer dans ses vaisseaux. Il rendit Thurium à ses premiers habitans , & la paix à tout le pays de Salente. Quelques Auteurs rapportent que ce fut le dictateur Junius Bubulcus qui fut chargé de cette expédition.

ÉMILIUS [L.] , *L. Æmilius* , Δ. Α'μύλιος , (d) l'un des Ambassadeurs que les Romains envoyèrent en Afrique , l'an 218 avant l'Ère Chrétienne , pour demander au Sénat de Carthage si c'étoit par son ordre qu'Annibal avoit assiégé Sa-

(a) Tit. Liv. L. VIII. v. 23.

(b) Tit. Liv. L. IX. c. 20, 21, 30.

(c) Tit. Liv. L. X. c. 1, 2.

(d) Tit. Liv. L. XXI. c. 18.

gonte; & s'ils en convenoient, comme il y avoit apparence, déclarer la guerre au peuple de Carthage de la part de celui de Rome.

ÉMILIUS [M.], *M. Æmilius*, Μ. Αἰμίλιος, (a) étoit Préteur de Sicile, l'an 218 avant Jésus-Christ. Ayant été informé que les Carthaginois avoient équipé une flotte, qui étoit principalement destinée à faire la conquête du promontoire de la ville de Lilybée, il y envoya aussitôt des Lieutenans & des Tribuns, avec ordre de veiller à la conservation de cette ville, où étoient renfermées les provisions & les machines nécessaires pour la guerre.

ÉMILIUS [M.], *M. Æmilius*, Μ. Αἰμίλιος, (b) Préteur de la ville l'an 217 avant J. C. Il lui fut ordonné par le Sénat de travailler avec beaucoup d'exactitude & de régularité à apaiser les Dieux par de certaines cérémonies & de certains sacrifices, conjointement avec le College des Pontifes. Quelque tems après, M. Æmilius créa deux Duumvirs, qui, par son ordre, firent marché avec des entrepreneurs, pour la construction d'un temple de la Concorde dans la citadelle. Le même Préteur écrivit aux Consuls de la part du Sénat, & demanda qu'un d'entre eux revînt à Rome, s'ils le ju-

geoient à propos, pour tenir les assemblées qui seroient indiquées au jour qu'ils auroient ordonné. Les Consuls répondirent qu'ils ne pouvoient s'éloigner de l'ennemi, sans mettre la république en danger; qu'il étoit plus à propos de créer un inter-Roi, qui présidât aux assemblées en la place des Consuls, qui étoient tous deux nécessaires à l'armée. Mais, les Sénateurs aimèrent mieux nommer un Dictateur.

ÉMILIUS [L.], (c) *L. Æmilius*, Λ. Αἰμίλιος, décursion de la cavalerie Gauloise. César en fait mention dans le premier livre de ses commentaires sur la guerre des Gaules.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (d) Αἰμίλιος, officier de guerre, qui étoit du nombre des Primipiles. Il servit contre les Germains sous la conduite de Germanicus.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (e) Αἰμίλιος, officier de guerre, qui fut appelé en témoignage contre Votienus Montanus, & entra même dans le Sénat pour prouver mieux ce qu'il avançoit, dans un détail circonstancié, sans que toute l'assemblée, par le bruit qu'elle faisoit exprès, pût arrêter l'intempérance de sa langue.

ÉMILIUS, *Æmilius*, (f) Αἰμίλιος, surnommé Jucundus, mestre-de-camp dans l'armée

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 49.

(b) Tit. Liv. L. XXII. c. 9, 33.

(c) Cæf. de Bell. Gall. L. I. p. 22.

(d) Tacit. Annal. L. II. c. 11.

(e) Tacit. Annal. L. IV. c. 42.

(f) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 820.

de Cestius, fut tué par les Juifs, lorsque ce général leva le siège de devant le temple.

EMILIUS, *Æmilius*, (a) *Αἰμίλιος*, Avocat, à qui, selon Juvénal, on donnoit tout ce qu'il demandoit, quoiqu'il ne plaidât pas aussi-bien que d'autres. La raison qu'en apporte Juvénal, c'est qu'il avoit fait mettre dans le vestibule de sa maison un superbe char de bronze, tiré par quatre grands coursiers. Lui-même étoit représenté sur un fier cheval de bataille; & tenant un javelor courbé, il sembloit menacer de loin; & sa statue, qui ne regardoit que de côté, méditoit de grands combats.

EMILIUS, [**MAGNUS ARBORIUS**], (b) *Magnus Arborius Æmilius*, célèbre Professeur en éloquence, naquit vers l'an 270 dans cette partie de la Gaule qu'on nommoit Novempopulanie. Il se fit connoître à Toulouse aux princes Julien, Dalmace & Annibalien, que le grand Constantin leur frere y retenoit dans une espèce d'exil. Depuis, cet Empereur le fit venir à Constantinople, & lui confia l'éducation d'un de ses enfans. Cet emploi lui procura de grandes richesses; & lorsqu'il fut mort, vers l'an 335, Constantin renvoya son corps à ses parens. C'est ce que nous apprend Ausone, ne-

veu de Magnus Arborius Emilius.

EMIM, *Emim*, *Οἰμαιοί*, (c) peuples du païs de Chanaan, qui habitoient au-de-là du Jourdain. Ils furent défaits par Chodorlahomor & ses alliés. Moïse dit qu'ils furent battus à Save-Cariathaïm, ou dans la pleine de Cariathaïm. Or, Cariathaïm étoit dans le païs que Séhon conquit sur les Moabites. Les Emims étoient un peuple belliqueux, & d'une taille gigantesque, un peuple nombreux, robuste, & *tam-excelsus, ut de Enacum stirpe quasi gigantes crederentur*. Il y a assez d'apparence que ce qui est dit dans la Genèse d'Ana, qui trouva les Jéamens dans le désert, doit s'entendre des Emims, qu'Ana rencontra, & qu'il battit.

EMINENS, *Eminens*, nom d'un cheval du cirque. Voyez chevaux du cirque.

EMINENTISSIME, *Eminentissimus*, (d) qualité donnée sur les monumens aux Pilaires & aux Ventilateurs, qui étoient des joueurs de passe-passe; elle y est aussi donnée aux Agitateurs du cirque.

EMISSAIRE, *Emissarius*. Voyez Bouc Emissaire.

EMITHÉE, *Emithea*, *Ημίθεα*. Voyez Hémithee.

EMMANUEL, *Emmanuel*,

(a) Juvén. Satyr. 7. v. 124.

(b) Grév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 334.

(c) Genes. c. 14. v. 5. Deuter. c. 2. v. 10.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 68.

Εὐμανουήλ, (a) terme Hébreu, qui signifie *Dieu avec nous*. Isaïe, dans la célèbre prophétie où il annonça à Achaz la naissance du Messie, qui devoit sortir d'une mère vierge, dit que cet enfant sera nommé, & sera réellement Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. Il répète la même chose, en parlant de l'armée ennemie qui devoit venir inonder la Judée : *Elle étendra ses ailes sur la vaste étendue de votre terre, ô Emmanuel*. Saint Matthieu nous avertit que cette prophétie fut accomplie à la naissance de Jesus-Christ, sorti de la Vierge Marie, & réunissant en lui-même les deux natures, la divine & l'humaine; & en ce sens véritablement Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.

EMMAUS, *Emmaus*, Εἰμμαοῖς. Voyez Ammaüs.

EMMÉLIE, *Emmelia*, (b) Εμμελία, sorte de danse chez les Grecs. Un des suivans de Bacchus, dans la conquête des Indes, l'inventa & lui donna son nom; elle étoit grave & sérieuse. Telles sont nos Sarabandes, nos grands airs de caractères que nous appellons danses nobles & terre-à-terre. Il y a sur l'Emmélie théâtrale un doute; on ne sçait si c'étoit une danse qui s'exécutoit dans les tragédies anciennes,

ou si c'étoit quelque sorte de mélodie dont elles étoient accompagnées.

EMMER, *Emmer*, Εμμήρ, (c) chef d'une famille sacerdotale, qui étoit la sixième dans la distribution faite du tems de David. Les descendants d'Emmer revinrent de la captivité de Babylone au nombre de mille cinquante-deux.

EMODA, *Emoda*, lieu, qui est nommé dans ce vers de Valérius-Flaccus, & qui n'en est pas mieux connu pour cela :

... pandit opes Emoda suas.

il y en a qui lisent Eumoda.

EMODE, *Emodus*, Εμωδός, (d) partie d'une chaîne de montagnes situées en Asie. Il y en a qui la nomment en pluriel, & d'autres en singulier. Pline même dit tantôt le mont Emode, tantôt les monts Emodés. On trouve la même chose dans Strabon.

Pline donne à cette chaîne de montagnes qui parcourt l'Asie, divers noms qu'il arrange ainsi : Imaus, dans la partie orientale, ensuite Emodus, Paropamisus, Circius, Chabades, Pariadreo, Choatras, Orege, Oroandes, Niphates, Taurus; & dans l'endroit où elle s'élève davantage, on l'appelle Caucasus. Il met les monts Emodés, à l'endroit où commençoient

(a) Isaï. c. 7. v. 14. c. 8. v. 8. Matth. c. 1. v. 23.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 310.

(c) Paral. L. I. c. 9. v. 12. c. 24. v. 1

14. Esdr. L. I. c. 2. v. 37. Jerem. c. 20. v. 1.

(d) Plin. T. I. p. 272, 316. & seq. Strab. p. 689, 699. Diod. Sicul. p. 85.

alors les nations Indiennes, & dit un peu plus bas que l'Imaus, l'Émode, le Paropamife & le Caucase sont joints l'un à l'autre; & un peu après il ajoûte qu'au-de-là des monts Emodes, on voit les Seres. Denys le Périégète met dans le mont Emode la source de l'Oxus, qui, coulant au milieu de la Sogdiane, se jette dans la mer Caspienne; mais, ce Géographe étend fort loin l'Émode; car il dit que Bacchus ayant défait les nations basanées des Indiens, alla aux monts Emodes, au pied desquels, roulent les flots de l'Océan oriental, & que Bacchus, ayant dressé deux colonnes en cet endroit, il s'en retourna triomphant à la rivière d'Ismene. Le même Auteur dit que l'Hypanis & le Mégarse, deux fleuves très rapides, dont le premier est chargé d'or, partent du mont Emode, coulent dans le pays du Gange, & poursuivent leur cours vers le midi, à l'extrémité de la Colide. On peut juger que dans ces deux derniers passages, le mont Emode est pris dans son nom propre, & que dans le premier passage de Denys le Périégète, il est pris dans un sens plus étendu que celui de Pline.

EMOLUS. Voyez Eumolus.

EMON, *Æmon*, (a) pere de Laërce. C'est pour cela qu'Ho-

mère appelle ce dernier Emonides.

EMON, *Æmon*, nom d'un homme qui ayant conçu une passion criminelle pour sa fille, fut changé en montagne.

EMONA. Voyez Hémona.

EMONE, *Æmona*, *Emona*, *Ημόνα*, (b) ville de la Pannonie. Elle étoit la dernière du pays, & située au pied des Alpes. Pline en fait une colonie.

Maximin, se disposant à entrer en Italie, marcha de Sirmium vers Emone, & quand il se vit près de cette ville, après avoir sacrifié aux dieux tutélaires du pays, afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses légions formées en bataillons carrés, qui avoient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite, il plaça les bagages. Il fermoit lui-même la marche, avec sa garde Prétorienne. Il avoit jetté sur les ailes toute sa cavalerie, qui étoit partie bardée de fer, partie composée de Germains; & tout ce qu'il avoit de troupes légères, gens de traits Maurès, archers Osrhoéniens. Il arriva en cet ordre à Emone, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples.

Ses coureurs, qui précédoient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Emone étoit déserte, & sans aucun habitant;

(a) Homer. Iliad. L. XVII. v. 467.

(b) Plin. T. I. p. 180. Ptolem. L. II.

[c. 15. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 359-360.]

ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de ses armes mettoit en fuire ses ennemis, & lui livreroit avec la même facilité toutes les places de l'Italie. Mais, lorsqu'il sut que cette défection ne s'étoit point faite précipitamment & en désordre, qu'il y paroïssoit visiblement du dessein, que les habitans en se retirant avoient emporté toutes leurs richesses & toutes leurs provisions, & brûlé ce qu'ils ne pouvoient emporter, en sorte qu'il ne trouveroit dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnoient, aucune ressource de subsistance, ni pour les hommes, ni pour les animaux, il changea de sentiment; & ses troupes mêmes commencèrent à murmurer, parce que s'étant flattées que l'Italie leur fourniroit des vivres en abondance, elles s'en voyoient manquer dès les premières approches. Il voulut, suivant son caractère, arrêter l'indocilité & la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, & il ne réussit qu'à s'en faire haïr.

Les Italiens nomment aujourd'hui Emone Lubiana, & les Allemands Laubach, au sentiment de Simler, rapporté par Ortélius, & suivi par le P. Hardouin. Lasius croit au contraire qu'Emone est aujourd'hui Igg, ville de la Carniole.

EMONÉENS, *Æmonenses*, (a) peuple dont Cicéron parle dans son oraison pour L. Flaccus. Il appelle leur ville *Civitas Æmonensis*. On doit sans doute l'entendre de la ville d'Emone.

EMONIDES, *Æmonides*, (b) terme qui se trouve dans Virgile, & qui peut signifier le fils d'Emon. Ce personnage est représenté par le Poëte, comme grand-prêtre d'Apollon & de Diane, ayant le front ceint d'un bandeau sacré. Il brilloit par ses superbes habits & par ses armes éclatantes. Énée marcha à lui, le poursuivre, le renversa, l'immola, & couvrit ses yeux d'une éternelle nuit. Sérestes s'empara de ses armes pour en élever un trophée au dieu de la guerre.

EMONIE, *Æmonia*, *Ἀμόνια*; (c) l'un des noms qu'a portés la Thessalie. Celui-ci lui fut donné à cause du roi Emon, au rapport de Strabon.

EMPALEMENT, *Infixio*. (d) Il se trouve dans l'antiquité des exemples de gens empalés, comme font les Turcs aujourd'hui. » Je vois des croix, dit » Sénèque, de différentes for- » tes; les uns sont pendus ren- » versés; les autres ont des pieux » fichés dans le fondement. « Plus clairement dans un autre endroit: » Pensez à la prison, » à différentes sortes de croix, » & à un homme percé par le

(a) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 26. & seq.

(b) Virg. *Æneid.* L. X, v. 537. & seq.

(c) Strab. p. 443.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 239.

» milieu du corps, d'un pieu qui
» lui sort par la bouche. «

EMPÉDOCLE, *Empedocles*, Εμπεδοκλής, (a) Philosophe Pythagoricien, étoit d'Agri-gente, ville de Sicile. Tous les Auteurs sont d'accord sur sa patrie, & quand ils ne nous en diroient rien, Empédocle nous l'apprendroit lui-même; mais, ils ne s'accordent pas tous sur le nom de son père. Hippobote, Timée, Hermippus & Apollodore le font fils de Méton, qui étoit fils d'un autre Empédocle. Cependant, Diogène Laërce parle d'une lettre de Télauges, fils de Pythagore, à Philolaüs, qui faisoit Empédocle fils d'Archinome. Quant à l'historien Saryrus, qui disoit dans ses vies, qu'Empédocle étoit fils d'Exénète, & qu'il avoit eu aussi un fils du même nom, on doit sans doute entendre d'Empédocle, le grand-père, ce que dit cet Historien, & il seroit aisé de le prouver.

On peut sçavoir à peu près le tems où Empédocle est venu au monde; car, selon Diogène Laërce, il florissoit dans la 84.^e Olympiade; & en lui donnant alors 45 ans, ce qui paroît assez naturel, il a dû naître au commencement de la 73.^e Olympiade; ce qui s'accorderoit avec ce que dit Alcidas, que

Zénon d'Élée & Empédocle étoient en même tems disciples de Parménides. Suidas nous apprend que Zénon d'Élée étoit disciple de Parménides dans la 78.^e Olympiade; mais, Zénon d'Élée devoit être alors plus âgé qu'Empédocle. Enfin, un autre Synchronisme qui appuie encore le sentiment de Diogène Laërce, c'est que Mélitus, orateur Athénien, qui fut un des accusateurs de Socrate, vivoit du tems d'Empédocle & de Zénon d'Élée, suivant Suidas, & que dans la même Olympiade où Empédocle florissoit, il commandoit les Samiens, & remporta la victoire dans un combat naval contre Sophocles qui commandoit les Athéniens.

Timée & ceux qui l'ont suivi, ont eu tort de faire Empédocle disciple de Pythagore, qui devoit avoir près de quatre-vingts ans la première année de la 68.^e Olympiade, comme il est aisé de le prouver par Diogène de Sicile & par Diogène Laërce. Il faut donc s'en tenir aux témoignages de Théophraste & d'Alcidas, qui le font disciple de Parménides, dont il fut l'imitateur & l'émule. Il fréquenta ensuite les assemblées des Pythagoriciens, soit sous Télauges, fils de Pythagore, comme le croit Vossius, soit,

(a) Diog. Laërt. pag. 600. & seq. Strab. pag. 274, 276, 364. Plut. T. I. p. 890. Athen. pag. 3, 365, 423, 510, 620. Plin. Tom. II. p. 494, 523, 759. Cicer. de Orat. L. I. c. 109. Suid. T. I. pag. 889, 890. Horat. L. I. Epist. 12. v. 20. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 134. Tom. VI. p. 546. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 144. Tom. X. pag. 54. & suiv.

comme le veut Dodwel, sous un autre Pythagore, disciple du premier; mais, nous croyons que ce ne fut qu'après son retour de ses voyages; car, Empédocle voulut aller à la source de la science, & l'apprendre chez les peuples que les Grecs nommoient Barbares. Pline le met au nombre de ceux qui s'exilèrent de leur pays pour apprendre la magie, comme avoit fait Pythagore.

Empédocle étoit Philosophe, Poète, Historien, Médecin & Théologien, instruit dans l'école des Prêtres Égyptiens. C'en étoit trop pour n'être pas cru Magicien; car, comme l'a remarqué Apulée, examiner avec curiosité l'ordre & l'arrangement du monde, en sorte qu'on pût prédire par les règles de l'Astronomie, quelque changement dans la nature; avoir des idées élevées des Dieux, & célébrer leur bonté, cela suffisoit pour être accusé de magie, c'est-à-dire, pour être accusé de pouvoir changer l'ordre des élémens, comme si pour sçavoir qu'un événement doit arriver, on étoit la cause qui le produisoit.

Nous pouvons donc croire, sans craindre de nous tromper, que la magie d'Empédocle étoit la science qu'il rapporta de ses voyages. Nous ne sçavons pas en quel tems il les fit; mais il y a apparence qu'il étoit de retour à Agrigente plusieurs années avant la 84.^e Olympiade. Il fut cause d'un règlement

que firent les Pythagoriciens, pour interdire l'entrée de leurs assemblées aux Poètes épiques. La raison qu'en rapporte Néanthes, c'est qu'il avoit composé un poème où il divulguoit leur doctrine; c'est-à-dire, qu'il y parloit plus clairement que ne faisoient les Pythagoriciens dans leurs énigmes & leurs symboles, qu'ils ne faisoient point difficulté de rendre publics, mais de telle sorte que le commun des hommes n'en étoit pas plus sçavant. Nous ignorons si le règlement des Pythagoriciens eut un effet rétroactif par rapport à Empédocle; ce qui est certain, c'est que tous les Auteurs le mettent au nombre des plus fameux Philosophes de cette école. Il ne fixa pas tellement son séjour à Agrigente sa patrie, qu'il ne voyageât encore dans les autres villes de Sicile, en Italie & en Grece. Il étoit à Thurium, ville d'Italie, dans la 84.^e Olympiade, puisque Gallus nous apprend qu'il étoit venu quelque tems après qu'elle eut été bâtie; or, la fondation de cette ville est de la 3.^e année de la 83.^e Olympiade, selon Diodore de Sicile.

Empédocle s'appliquoit non seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens; car tel étoit l'usage des Pythagoriciens, & il ne tint pas à Empédocle de faire à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. Les mœurs des Agrigentins lui donnerent

lieu d'exercer ses talens. Mais , l'autorité qu'il s'étoit acquise sur ses concitoyens , ne lui fit pas naître le désir de dominer sur eux , & la vénération où il étoit à Agrigente , ne lui servit qu'à y faire régner , autant qu'il put , la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême ; mais , il n'étoit pas assez ambitieux pour préférer à un état médiocre & tranquille , un état qui fait toujours des jaloux. Ennemi déclaré de la tyrannie , il faisoit punir sans miséricorde quiconque osoit faire paroître dans sa conduite qu'il y tendoit. Un Agrigentain l'avoit invité à manger chez lui ; l'heure du repas étant venue , il demanda pourquoi on ne servoit pas ; c'est , dit le maître de la maison , qu'on attend le ministre du conseil. Cet officier arriva en effet quelque tems après , & on le fit Roi du festin. Il se comporta d'une manière si insolente pendant le repas , qu'Empédocle soupçonna qu'il y avoit entre ce Roi du festin & celui qui l'avoit invité , quelque complot pour rétablir la tyrannie. Il falloit que le soupçon fût bien fondé , puisqu'Empédocle , qui n'avoit rien dit pendant le repas , ayant fait appeller le lendemain ces deux hommes devant le Conseil , ils furent condamnés à mort.

Cette action donna du crédit à Empédocle dans le gouvernement d'Agrigente. Son premier soin fut de faire cesser les divisions qui regnoient parmi les

Agrigentins , & de leur inspirer de se regarder tous comme égaux , & comme citoyens d'une même ville. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville , & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public ; pour lui , il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

L'amitié ne pouvoit rien sur son esprit , lorsqu'il s'agissoit de choses qui étoient contraires au bon ordre qu'il vouloit établir. Acron , fameux médecin qu'il avoit mis en réputation , ayant demandé au Conseil un lieu pour y élever un monument à son pere , Empédocle n'eut pas la complaisance de déferer aux desirs de son ami ; il s'y opposa , en faisant voir combien cette distinction tendoit à introduire l'envie & la jalousie. Ce fut par le même motif de l'amour de l'égalité entre les citoyens , qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens les plus riches ; il le rendit triennal , & fit en sorte qu'on en accordât l'entrée à ceux du peuple , ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement démocratique.

Une pareille conduite ne pouvoit qu'attirer à Empédocle l'inimitié de bien des gens. On trouvoit mauvais qu'il fût environné de jeunes gens , qu'il fût habillé d'une façon singulière , qu'il eût toujours un visage sérieux & grave , & qu'il

ne

ne se communiquât point à tout le monde ; c'étoient, dans l'esprit de certaines personnes, des indices de fierté, & des marques certaines qu'il vouloit devenir le tyran de ses compatriotes. Mais, un Pythagoricien tel qu'Empédocle, qui faisoit profession de suivre exactement ces préceptes si sages de morale, connus sous le nom de vers dorés, ne devoit point être ébranlé par les discours de ses ennemis ; aussi continua-t-il à employer pour le bien de ses concitoyens, ses talens pour le gouvernement, & sa science, c'est-à-dire, les connoissances qu'il avoit de la Philosophie, de la Physique & de la Médecine, au risque de passer pour un Magicien.

On a déjà dit que Pline le met au nombre de ceux qui faisoient profession d'enseigner secrètement cet art de tout tems si décrié ; aussi Gorgias, fameux Orateur de Léontium en Sicile, assuroit-il, au rapport de l'historien Satyrus, qu'il avoit assisté à ses opérations magiques. C'est, ajoute cet Orateur, ce qu'il promet aussi dans des vers, où il enseigne non seulement les remèdes pour la vieillesse & les maladies, mais encore l'art de faire souffler les vents & de les apaiser à sa volonté, de faire venir la sécheresse, tomber la pluie & enfin de retirer les morts des enfers.

Le mot *γοντεύοντι*, dont se sert Diogène Laërce, nous fe-

roit croire que ce n'étoit pas de la magie naturelle qu'Empédocle étoit accusé, mais de celle qui consistoit à produire des effets extraordinaires par des pratiques superstitieuses, ce qui nous donneroit d'Empédocle l'idée d'un charlatan. Diogène Laërce rapporte en effet des vers qui renferment ces belles promesses, dont parloit Gorgias ; mais, nous sommes persuadés que toute cette magie bien examinée, se réduira à la connoissance qu'il avoit de la nature, & qu'il pouvoit dire ces paroles que Boèce adresse à la Philosophie : *atque hoc ipso affines fuisse videmur maleficio, quod tuis imbuti disciplinis.*

Voici donc des preuves de la magie d'Empédocle. Diogène Laërce, ou plutôt l'Historien Timée, raconte que les vents Erésiens soufflant avec violence, causoient du dommage aux fruits de la terre, & que ce Philosophe ayant fait écorcher des ânes, fit faire des outres de leurs peaux ; on les étendit sur les collines & sur le sommet des montagnes pour recevoir le vent, & le vent ayant cessé de souffler, le surnom de chassé-vent, en resta à Empédocle. Il sembleroit, en lisant ce fait dans Diogène Laërce, qu'Empédocle auroit fait faire des outres pour y renfermer le vent, & c'est en effet ce qu'ont cru plusieurs Auteurs ; mais, par le récit de Plutarque, de saint Clément

d'Alexandrie & de Suidas , il paroît qu'il ne s'agissoit que de boucher une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent de midi pouffoit vers le territoire d'Agrigente ; & que cette ouverture ayant été fermée , les habitans n'en ressentirent plus d'incommodité. On voit que la magie ne devoit pas avoir beaucoup de part à cette opération , & qu'il n'y en avoit pas plus , que dans ce qu'il fit à Sélinunte , qu'il délivra aussi de la peste , causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui faisoit mourir les Sélinuntiens , & empêchoient leurs femmes d'accoucher facilement. Il fit enrirer à ses frais dans ce fleuve , deux petites rivières qui en adoucirent les eaux , & qui leur ôtèrent leur mauvaise qualité , peut-être en détrempant leur viscosité , comme l'explique Naudé , & en faisant écouler toutes les immondices.

C'est cependant sur ces faits & d'autres semblables , qu'est établi le merveilleux des actions d'Empédocle & des autres Pythagoriciens. Les tremblemens de terre prédits infailliblement , la peste chassée , la violence des vents & des tempêtes apaisée , les flots de la mer & des fleuves rendus tranquilles , afin que les disciples d'Empédocle pussent les passer sans danger ; ce sont les talens que Jamblique attribue à notre Philosophe comme à Pythagore ; mais les faits réduits à leur simplicité ,

& la grande connoissance qu'Empédocle avoit de la nature , auroient fait disparaître le merveilleux aux yeux des personnes éclairées.

Il n'y avoit pas jusqu'à la musique , dont Empédocle ne tirât parti. Il étoit à Géla , chez son ami Anchitus , lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur & outré de douleur vouloit tuer cet ami , parce qu'en qualité de juge de la ville , il avoit condamné à mort le pere de ce jeune homme. Empédocle tâcha de lui remettre l'esprit par ses discours , & n'y ayant pas réussi , il y joignit le son de sa lyre aussi inutilement , jusqu'à ce qu'ayant tout d'un coup changé de modulation , il chanta ce vers du quatrième livre de l'Odyssée :

Νιπεντές τ' ἀχολόντε κακῶν ἐπίλη-
θον ἀπ' ὕβων.

Alors la fureur du jeune homme se trouva calmée , & Empédocle ayant ainsi sauvé la vie à son hôte , se fit un ami du jeune homme , qui fut un de ses plus fameux disciples. L'interprete d'Hermogenes & saint Basile , cités par Vossius , rapportent aussi cet effet admirable de la musique ; mais , ils disent que ce jeune homme vouloit tuer son pere , ce qu'on pourroit entendre du fils d'Anchitus même , nommé Pausanias , qu'Empédocle aima tendrement , & à qui il dédia ses livres de Physique. Cette supposition ne s'accorde pourtant pas avec le récit

que nous venons de faire, sur le témoignage de Jamblique.

La Médecine ne servit pas peu aussi à rendre Empédocle recommandable ; on peut même dire qu'elle contribua plus que toute autre chose, à le faire passer pour magicien, puisque c'est par son moyen qu'il opéra son chef-d'œuvre de magie, je veux dire, la résurrection de Panthia, femme d'Agrigente. Héraclide avoit fait un livre exprès sur ce miracle, intitulé *περί τῆς ἀντῆς* ; plusieurs Auteurs en font mention. Origene l'apporte même en exemple, pour prouver que la résurrection n'est pas impossible ; mais, il faut voir sur quelles autorités cette résurrection est appuyée. Héraclide étoit regardé dans l'antiquité, comme un homme qui aimoit le merveilleux, & qui ne se plaisoit qu'à raconter des choses extraordinaires, & même quelquefois hors de vraisemblance. Hermippe conte la chose plus simplement, car il se contente de dire que cette femme, ayant été abandonnée des médecins, fut guérie par Empédocle. Il y a apparence cependant qu'elle fut tenue pour morte, puisqu'Héraclide, au rapport de Galien, disoit que les médecins examinerent si elle l'étoit effectivement. Empédocle, qui étoit habile dans leur art, pouvoit n'y être pas trompé, d'autant plus que cette femme, qui étoit sans poux & sans respiration, & qui ressembloit en tout à une personne morte,

avoit toujours un peu de chaleur vers les parties du cœur. Ainsi, Empédocle put lui donner quelques remèdes qui la tirèrent de sa léthargie ; voilà le miracle réduit à sa juste valeur. Pour ce qui est des circonstances qu'Héraclide y avoit ajoutées, on peut dire, avec Galien, qu'il est difficile de croire comment cela a pu se faire.

Cependant, cette guérison, ou, comme le vouloit Héraclide, cette résurrection, mit le comble à la gloire & à la réputation d'Empédocle ; on ne le regarda plus à Agrigente que comme un homme divin ; & les Sélinuntiens, depuis qu'il les avoit délivrés de la peste, n'en avoient pas une moindre idée. Ils ne firent pas même difficulté, un jour qu'ils le rencontrèrent, de se jeter à ses genoux, & de l'honorer comme un dieu.

Il paroît que ce furent-là les dernières actions éclatantes d'Empédocle en Sicile ; car c'est quelque tems après qu'Hippobote & Diodore d'Éphèse le font partir pour aller se précipiter dans le gouffre du mont Etna. S'il falloit les en croire, c'étoit afin de ne pas perdre l'occasion de passer pour un dieu, en disparoissant tout d'un coup, tandis que la mémoire de ce qu'il venoit de faire étoit encore récente. Mais, les Auteurs qui ne conviennent point de cette étrange folie, nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnèse. Il y alloit dans le

tems des jeux Olympiques, & il y remporta même une fois le prix de la course du char ; on ne sçait pas au reste en quelle Olympiade cela arriva. Ce fut en cette occasion qu'il offrit un bœuf fait de Myrrhe, d'encens & de parfums les plus précieux, qu'il distribua à ceux qui étoient présens, parce qu'en qualité de Philosophe Pythagoricien, il n'avoit garde de contribuer à la destruction d'un animal.

Lorsqu'Empédocle alloit aux jeux Olympiques, on ne parloit que de lui ; ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. Le chantre Cléomenes y chantoit ses Purgations, comme nous l'apprennent Athénée & Diogene Laërce. C'étoit un usage ancien de chanter ainsi en public les vers des grands Poètes, comme ceux d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylides & d'autres.

Ces Purgations d'Empédocle étoient un poème de trois mille vers hexamètres, sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux & les préceptes de morale. La manière dont il commençoit cet ouvrage, paroît être un adieu aux Agrigentins, puisqu'il leur annonce qu'ils ne le verront plus parmi eux comme un homme mortel, mais qu'il s'en va dans les villes florissantes, où il sera honoré des hommes & des femmes. Ce début feroit croire qu'il l'auroit composé dans le tems qu'il s'étoit retiré dans le Péloponnèse ; car,

Empédocle, étant allé, suivant sa coutume, aux jeux Olympiques, trouva à son retour les esprits indisposés contre lui. Les enfans de ceux à l'ambition desquels sa probité, son désintéressement & sa fermeté avoient été un obstacle, s'opposèrent à son entrée dans Agrigente, en sorte qu'il fut obligé de s'en retourner dans le Péloponnèse. C'est ce que l'historien Timée rapportoit comme une chose certaine, aussi-bien que sa mort dans le lieu de son exil ; c'est pourquoi, ajoûte-t-il, le genre & le tems de sa mort sont incertains. Apollodore, d'après Aristote, dit qu'il est mort à l'âge de soixante ans, & il prétend que ceux-là ne sçavoient point l'histoire d'Empédocle, qui rapportoient qu'il s'étoit enfui d'Agrigente à Syracuse, & qu'il avoit porté les armes avec les Syracusains contre les Athéniens, puisqu'il étoit trop vieux. Diodore de Sicile marque deux expéditions des Athéniens contre les Syracusains ; la première, à la seconde année de la 88.^e Olympiade, & la seconde, à la seconde année de la 91.^e Olympiade. C'est à cette seconde expédition qu'il faut rapporter ce que dit Apollodore, qu'Empédocle étoit déjà vieux, puisqu'il auroit eu alors soixante-douze ans ; ainsi, s'il est mort à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, il sera mort vers la première année de la 88.^e Olympiade, un an avant que les

Athéniens entraissent en Sicile, ce qui confirme le sentiment que nous avons avancé au commencement de cet article, qu'Empédocle étoit né dans la 73.^e Olympiade.

Quant à la manière dont il mourut, les sentimens étoient partagés; les uns disoient qu'étoit monté dans un chariot, pour aller à une grande assemblée qui se tenoit à Messine, ou bien Messene, car on peut fort bien entendre de Messene, ville du Péloponnèse, ce que dit Néanthes, il tomba du chariot, & se cassa la cuisse; les autres, qu'il étoit tombé dans la mer, & qu'il s'étoit noyé. Diodore de Troèzene prétendoit qu'il s'étoit pendu; enfin, le plus grand nombre des Auteurs nous le représentent comme un fou & un ambitieux, qui s'est jeté dans le gouffre du mont Etna, afin, disent-ils, de passer pour un dieu; c'est ainsi qu'en parle Horace, après ces Auteurs. Quand on fait seulement réflexion à la vie & aux mœurs d'Empédocle, & des Pythagoriciens en général, on a de la peine à concilier une conduite aussi sage que la leur avec une mort si extravagante; & quand même le fait seroit plus vraisemblable, le motif qu'on attribue à Empédocle, de finir ainsi ses jours, pourroit-il trouver croyance dans les esprits? Nous avouerons que, malgré le ridicule de ce genre de mort, si on vouloit se déterminer par le plus grand nombre des Auteurs

qui en parlent, on seroit contraint de le croire véritable; mais 1.^o Timée s'inscrit en faux contre cette mort; il cite Pausanias, ce fils d'Anchitus ami d'Empédocle, qui non seulement n'en faisoit aucune mention, quoique la proximité du lieu ne lui permît pas de l'ignorer, s'il étoit vrai principalement qu'on eût trouvé la pantoufle d'Empédocle, qui pouvoit constater le fait; mais qui de plus avoit écrit contre ceux qui publioient une chose si peu digne d'un aussi grand Philosophe. 2.^o Les sentimens différens entre lesquels sont partagés les Auteurs, font voir que cette mort dans le mont Etna, n'étoit pas un fait avéré. 3.^o Il y a apparence que les ennemis d'Empédocle firent courir ce bruit pour le décrier; car, sa vertu, la pureté de ses mœurs, sa science profonde & sa grande réputation, étoient propres à lui attirer des envieux, comme pouvoient être quantité de Sçavans de son tems que son mérite offusquoit. C'est sans doute pour ces raisons que plusieurs Auteurs anciens, comme Strabon, ont traité de fable cette mort d'Empédocle.

Pour ce qui est du motif qu'on lui attribue, d'avoir voulu passer pour un dieu dans la postérité, il avoit pu donner lieu à cette accusation. On voit que Timée lui reproche son orgueil & son amour propre, parce qu'il avoit dit qu'il seroit un dieu immortel, & qu'il ne con-

verferoit plus, comme un homme mortel, avec les autres hommes. C'est au commencement de ses Purgations qu'il s'exprimoit ainsi, en parlant aux Agrigentins. Mais, il ne falloit point prendre le mot *dieu* à la lettre; car, selon le dogme des Pythagoriciens touchant la divinité, il ne signifioit point ce que les ennemis d'Empédocle vouloient lui faire signifier. Ces Philosophes croyoient un Être suprême, éternel, qui avoit fait toutes choses; au-dessous de ce dieu, ils admettoient des dieux immortels, qui avoient toujours les mêmes pensées & les mêmes sentimens que le dieu qui les avoit créés, & dont ils étoient les images inaltérables, étant incapables d'aucune pente au mal. Dans le second rang, ils plaçoient les héros; c'étoit une espèce moyenne de dieux entre les dieux immortels & les dieux mortels, c'est-à-dire, les âmes des hommes, car ils les mettoient au troisième rang, & leur donnoient le nom de dieux mortels, lorsque par leur vertu elles étoient arrivées à l'éther pur, ou au lieu qui est immédiatement au-dessous de la lune. C'étoit-là la place qu'ils assignoient aux âmes bienheureuses, qui, selon Socrate, vont avec les dieux jouir d'une félicité éternelle, sans être obligées de passer par des corps d'hommes ou d'animaux.

Cela supposé, il est aisé de voir si on devoit faire un crime à Empédocle d'avoir dit qu'il

alloit être un dieu; aussi Sextus Empiricus s'est-il élevé contre ceux qui ont cru que ce Philosophe parloit ainsi par vanité, & par un orgueilleux mépris des autres hommes. Il ne s'exprimoit ainsi, dit-il, que parce qu'il s'étoit conservé pur au milieu de la vie débordée des Agrigentins, & qu'il espéroit recevoir la récompense de sa vertu. C'est en effet le sens des paroles d'Empédocle, comme on le peut voir par l'explication que fait Hiérocles des deux derniers vers dorés; *Lorsque vous aurez laissé votre corps*, disoit Empédocle, *& que vous serez parvenu à l'éther pur*, alors *vous serez un dieu immortel, incorruptible*, & *vous ne serez plus sujet à la mort*. Que deviendra donc celui qui est arrivé à l'éther pur, demande Hiérocles? Il fera ce que ces vers lui promettent, un dieu immortel; non un dieu immortel par nature, car comment se pourroit-il que celui qui n'a fait du progrès dans la vertu que depuis un certain tems, & dont la déification a commencé, devînt égal aux dieux qui sont de tout tems? C'est pour en marquer la différence, que l'Auteur, après avoir dit, *Vous serez un dieu immortel*, ajoute, *incorruptible*, & *que la mort ne dominera plus*, afin qu'on entende une déification qui se fait par le seul dépouillement de ce qui est mortel.

Telle étoit donc la divinité à laquelle Empédocle espéroit

parvenir par la pureté de ses mœurs. Quant à son esprit & aux connoissances dont il étoit orné, on ne peut en parler plus avantageusement que fait Lucrèce, qui assurément se devoit connoître en mérite. Il dépeint Empédocle comme un homme qui étoit au-dessus de l'humanité, comme l'ornement de la Sicile, à laquelle il faisoit plus d'honneur qu'à tout ce qu'elle renfermoit d'admirable.

En lisant l'endroit où Lucrèce fait un si pompeux éloge d'Empédocle, on voit que ce Poète a sur-tout en vue les trois livres de la nature, qu'Empédocle avoit adressés à Pausanias, & qui avec les Purgations, composoient cinq mille vers. Il avoit aussi fait un livre sur la médecine, en six cens vers. Pour ce qui est de son histoire Persique, où le passage de Xerxès dans la Grece, la fille, ou sa sœur la jetta au feu, comme un ouvrage auquel Empédocle n'avoit pas mis la dernière main; elle en avoit fait de même à l'égard d'un hymne d'Apollon, mais contre son gré. Néanthes lui attribuoit encore des tragédies; elles étoient au nombre de quarante-trois; mais Héraclide, fils de Sérapiion, en fait auteur un autre Empédocle; c'est apparemment le fils de la sœur de notre Philosophe, qu'on a surnommé le Tragique. Comme aucun des Anciens n'a parlé du traité de la Sphere, que nous avons encore aujourd'hui, & qui est connu sous le

nom d'Empédocle, on n'en peut rien dire de certain. Il est le premier, selon Aristote, qui ait traité des préceptes de la Rhétorique; il en donna même des leçons, dans le tems que Zénon d'Elée enseignoit la Dialectique. Il imita Homère, soit pour la force de la diction, soit pour les métaphores & les figures du style poétique.

Quant aux vers d'Empédocle, Plutarque prétend que ce n'étoit que de la prose cadencée; mais, il y a apparence que Plutarque ne veut parler ici que des livres de la Nature ou de la Physique; nous avons un très-grand nombre de fragmens des ouvrages de ce Philosophe, que Plutarque, saint Clément d'Alexandrie & d'autres nous ont conservés, par lesquels il est aisé de juger qu'Empédocle avoit le génie poétique.

La Dialecte dont il s'est servi, est l'ionique, comme il est aisé de s'en convaincre; & il est étonnant que Ménage, qui pouvoit au moins en juger par les vers que Diogène Laërce rapporte, soutienne qu'Empédocle, & comme Agrigentin, & comme Pythagoricien, s'est servi de la Dialecte dorique. Il est vrai que Pythagore & ses disciples préféroient cette Dialecte aux autres; mais, il n'est pas moins vrai qu'Empédocle n'a point écrit dans cette Dialecte.

EMPÉDOCLE, *Empedocles*;

Bb iv

Εμπεδοκλής, (a) neveu du précédent, fut un poète tragique. Il composa vingt-quatre tragédies, selon Suidas.

EMPÉLORE. C'étoit à Lacédémone, un officier qui avoit l'inspection des marchés, & qui veilloit à ce que le bon ordre s'y conservât, & qu'il ne s'y commît ni trouble ni friponnerie. Il paroît que les Empélores étoient à Sparte, ce qu'étoient les Agoranomes à Athènes.

EMPEREUR, *Imperator*, (b) nom que les Romains donnoient à tous les Généraux d'armée, du mot Latin *Imperare*. On appelloit Empereur, dans un sens particulier, un Général qui, après avoir remporté quelque victoire signalée, étoit salué de ce nom par les acclamations des soldats, & ensuite honoré de ce titre par un décret du Sénat. Il falloit pour le mériter, avoir gagné une bataille dans laquelle dix mille des ennemis fussent restés sur la place, ou conquis quelque ville importante. César fut appelé de ce nom par le peuple Romain, pour marquer la souveraine puissance qu'il avoit dans la république, & dès-lors le nom d'Empereur devint un titre de dignité. C'est dans ce dernier sens qu'Auguste & ses successeurs ont été nommés Empereurs; ce qui toutefois n'empêchoit pas qu'on

ne le prît quelquefois au premier sens pour l'attribuer à ces Princes. Ainsi, Auguste fut appelé Empereur vingt fois, parce qu'il avoit remporté vingt victoires célèbres. Tite, après la prise de Jérusalem, fut salué Empereur par son armée, & Appien remarque que cette coutume subsistoit encore sous Trajan.

La dignité d'Empereur réunie dans une seule personne par Jules César, fut héréditaire sous ses trois premiers successeurs, Octavien Auguste, Tibère, & Caligula; mais, après la mort de celui-ci, elle devint élective. Ce furent les soldats de la garde Prétorienne qui proclamèrent Claude Empereur. Il est vrai que pour l'ordinaire les enfans ou les parens de l'Empereur défunt lui succédoient; ce n'étoit point précisément par droit héréditaire, mais parce que les Empereurs de leur vivant les avoient associés à l'empire, en les créant Césars avec l'agrément des armées, qui ayant la force en main, avoient usurpé sur le Sénat le droit d'élection. Le choix que faisoient les armées, tomboit toujours sur quelqu'un de leurs chefs dont elles connoissoient la bravoure, s'arrêtant plus volontiers à cette qualité, qui frappe davantage l'homme de guerre, qu'à la naissance & aux talens politi-

(a) Suid. T. I. p. 889.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 117, 118, 216.
& suiv. Tom. IX. pag. 115, & suiv.

Tom. XII. p. 355. & suiv. Tom. XV. pag. 38. & suiv. Tom. XIX. pag. 357.
& suiv. T. XXI. p. 299. & suiv.

ques ; aussi l'Empire est-il tombé plusieurs fois entre les mains de simples soldats , qui ayant passé par tous les grades militaires , étoient élus par leurs compagnons , sans avoir d'autre mérite qu'une valeur féroce.

Dès que les Empereurs étoient élus , ils envoyaient leur image à Rome & aux armées , afin qu'on la mit aux enseignes militaires ; c'étoit la manière ordinaire de reconnoître les nouveaux Princes. Ensuite , ils faisoient aux troupes & au peuple des largesses nommées congiaires. Le Sénat donnoit le nom d'Auguste à la femme & aux filles de l'Empereur ; & quand lui ou son épouse paroissent en public , on portoit devant eux un brasier plein de feu , & des Licteurs armés de faisceaux entourés de lauriers , les précédoient. Jusqu'à Dioclétien , les Empereurs ne portèrent que la couronne de laurier ; ce Prince prit le premier le diadème , & fut imité par ses successeurs jusqu'à Justinien , qui introduisit l'usage de la couronne fermée.

Comme les Empereurs réunissoient dans leur personne la puissance des Dictateurs , des Consuls , des Censeurs , des Tribuns du peuple , & de presque tous les grands Magistrats de la république , dont ils avoient ou supprimé les titres , ou réduit l'autorité à des noms & à des honneurs chimériques , il est naturel de penser que

leur pouvoir étoit despotique ; il fut plus , il fut quelquefois tyrannique ; mais , cela procédoit du caractère de ces Princes. Auguste , Vespasien , Tite , Trajan , Marc-Aurele , les Antonins , respectèrent les loix , partagèrent le poids du gouvernement avec le Sénat ; & sous leur empire , le peuple Romain ne s'aperçut presque point de la perte de sa liberté ; mais , il dut la regretter bien vivement sous les règnes d'un Tibère , d'un Néron , d'un Domitien , à qui les plus sanglantes proscriptions ne coûtoient qu'un clin d'œil , & qui ne connoissoient le pouvoir suprême que pour faire des malheureux. Gouvernés par des affranchis , par des maîtresses , entourés de flatteurs & de délateurs , ils passaient leur vie dans le luxe & la mollesse. Plus jaloux de leurs plaisirs que du bonheur de leurs sujets , ils les sacrifioient au moindre soupçon , aussi périrent-ils eux-mêmes la plupart de mort violente.

Le souverain sacerdoce étoit attaché à la dignité d'Empereur , comme il paroît par les médailles ; aussi ils étoient tout à la fois à la tête du civil , du militaire & de la religion.

On leur rendoit des honneurs extraordinaires , & rien n'égalait la magnificence des fêtes par lesquelles la capitale se signalait , lorsqu'un Empereur revenoit victorieux après une expédition militaire , ou en actions de grâces de sa conva-

lescence. Tertullien, dans son Apologétique, nous en décrit quelques particularités. On allumoit des feux dans les rues, & des lampes devant les maisons; on y dresseoit des tables toutes servies; & dans ces festins on répandoit le vin avec profusion, pour faire des libations en l'honneur du génie de l'Empereur, ou aux Dieux, pour sa prospérité. Les particuliers ornoient de lauriers & d'autres feuillages, les portes de leurs maisons. Les arcs de triomphes, les sacrifices solennels & les jeux du cirque n'étoient pas non plus oubliés; & ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'il ne fallut pas un siècle pour rendre idolâtre de ses Empereurs, ce même peuple auparavant idolâtre de la liberté qu'ils lui avoient ravie. On leur érigeoit des statues & des monumens superbes, des temples, même de leur vivant, & enfin après leur mort, on les mettoit au nombre des Dieux.

A la tête de leurs autres titres, & mêmes de leurs noms, les Empereurs plaçoient le titre d'*Imperator* qui signifie proprement Général d'armée, déclarant ainsi que leur destination proprement dite, leur principale fonction, l'essence & la base de tout leur pouvoir, étoit le commandement des armées Romaines. En qualité de Généraux, ils avoient des gardes, ils portoient l'écarlate & la pourpre; distinction que l'ignorance des usages anciens fait

regarder comme les marques d'une autorité Royale, quoique de tout tems elles eussent été les appanages du Généralat; mais, autrefois les Généraux ne pouvoient être dans Rome, où leur présence auroit donné de l'ombrage & de l'inquiétude. Dès qu'un citoyen, nommé pour commander une armée, avoit offert dans le Capitole un sacrifice solennel, & pris ensuite l'investiture & les marques de sa dignité, il devoit incontinent sortir de la ville, & ses pouvoirs expiroient lorsqu'il y rentroit. Seulement lorsque le Sénat accordoit à quelques Généraux l'honneur du triomphe, le jour qu'ils faisoient leur entrée, ils continuoient d'avoir autorité sur leurs soldats; encore falloit-il que le peuple, par une loi spéciale, prorogéât leurs pouvoirs pour ce jour-là.

Mais, par un privilège nouveau, les Empereurs conservoient dans Rome leur autorité sur les armées. Ils étoient dispensés de la comédie qu'avoit jouée Pompée, lorsque ne voulant point s'écarter de Rome, il résidoit dans les faubourgs, & de-là commandoit les armées d'Espagne qu'il n'auroit pu commander légitimement, s'il eût été dans la ville. Du sein de la capitale, les Empereurs envoioient leurs ordres à leurs Lieutenans; mais si dans Rome, ils étoient toujours Généraux, ils ne prétendoient pas, au moins dans

les commencemens , que le pouvoir qu'ils avoient en cette qualité , s'étendit sur Rome & sur les citoyens qui n'étoient point actuellement dans le service. Tibere , instruit des loix , quoiqu'il ne fût pas toujours fidèle à les observer , parloit juste , lorsqu'il disoit : *Je suis maître de mes esclaves , Empereur des soldats , & Prince*, c'est-à-dire , le premier des *Citoyens*. Conformément à ce principe , il ne souffroit point que personne , excepté les militaires , le traitât d'*Imperator*. De la lecture de Tacite & des autres Auteurs , il résulte que du moins à Rome , en parlant des Empereurs , on se servoit le plus souvent des mots de *Princeps* ou de *Cæsar* , & qu'en leur adressant la parole , on employoit rarement celui d'Empereur. On observe que Pline l'ancien , lorsqu'il parle des Empereurs qui ont régné jusqu'à Vespasien , ne se sert presque jamais du terme d'*Imperator* ; mais , il donne toujours ce titre à Vespasien & à Tite. C'est que Pline , amiral de la flotte de Misene , reconnoît les deux Vespasiens pour ses Généraux. Par une semblable raison , Pline le jeune , lorsqu'il écrit à Trajan , emploie toujours le nom d'*Imperator* dans l'adresse de ses lettres. Pline le jeune , Lieutenant de ce Prince dans la Bithynie & dans le Pont , commandoit au nom de Trajan les troupes de la province , & devoit nécessairement lui donner le nom de Général.

Ni les médailles frappées à Rome , ni pas une inscription ne donnent à Tibere le prénom d'Empereur. Suétone nous apprend qu'il ne voulut jamais le recevoir ; c'étoit apparemment une suite du refus simulé qu'il avoit fait d'accepter l'Empire ; & ce Prince artificieux , plus jaloux de la domination que des titres , sembloit vouloir que l'on crût qu'il y avoit dans l'État d'autres Généraux que lui. En effet , il se plaignoit de ce que les Consulaires qui se trouvoient à la tête des armées , n'écrivoient point au Sénat pour donner avis de leurs exploits , selon l'ancienne coutume. Quelques-uns lui ayant demandé la permission d'accorder certaines récompenses , il parut s'en formaliser , & leur répondit qu'ils avoient droit de disposer de tout.

Quoique le prénom d'Empereur se lise sur quelques médailles de Claude , il ne le prenoit jamais lui-même. Cette modestie étoit peut-être en lui l'effet de la peur. Claude ne pouvoit oublier la tentative que le Sénat avoit faite , après la mort de Caligula , pour rétablir le gouvernement Républicain , ni se dissimuler combien son élection avoit été peu régulière. L'exemple de Tibere & de Claude ne fut point suivi ; les meilleurs Princes ne firent aucune difficulté , soit dans les provinces , soit dans Rome même , de mettre avant leurs noms & leurs autres titres ,

celui d'Empereur, qui, placé de la sorte, signifioit Généralissime, ou plutôt seul & unique Général des troupes Romaines.

Les Empereurs étoient donc seuls & uniques Généraux de toutes les armées de l'Empire. On conçoit quelle multitude de sujets, quel degré, quelle étendue de puissance, soit directe, soit indirecte, leur donnoit cette qualité. Chez les Romains, un Général exerçoit sur ses troupes le pouvoir le plus absolu; il jugeoit de tous les différends qui pouvoient naître dans l'armée; ses jugemens étoient sans appel; il avoit droit de vie & de mort; les loix Porcia & Sempronia qui déclaroient tout citoyen justiciable seulement de la nation, & défendoient de lui faire perdre la vie, n'avoient point lieu dans le camp, ou ne l'avoient tout au plus que pour certains officiers distingués. L'ancienne Rome, quelque jalouse qu'elle fût de la liberté, avoit compris que le despotisme étoit nécessaire pour contenir une multitude armée qui fait trembler son chef, si elle ne tremble devant lui. Chaque Général nommoit une partie de ses Lieutenans & des Officiers subalternes; il dispoit de toutes les grâces & de toutes les récompenses militaires. Maître des deux ressorts que la politique emploie pour gouverner les hommes, je veux dire, des récompenses & des punitions, il trouvoit dans ses soldats une obéissance aveugle, qui d'ail-

leurs étoit fondée sur la religion du serment.

Dans les derniers tems de la République, les Généraux avoient accoutumé le soldat à confondre leurs intérêts avec ceux de la patrie. Chaque armée n'étoit plus à l'État, mais à celui qui la commandoit. Cet attachement personnel des troupes à leurs Généraux, après avoir causé les guerres civiles & fait couler des torrens de sang, avoit produit ce que l'on en devoit attendre, l'anéantissement de la liberté. Or, si les troupes s'étoient autrefois livrées à des chefs qui avoient des égaux, à des chefs amovibles, quel devoit être leur dévouement pour un Général perpétuel qui ne connoissoit point d'égal, & qui rassembloit dans sa personne, avec toute la puissance militaire, toute l'affection des soldats? L'autorité résultante de cet assemblage devoit être non seulement plus étendue, mais encore plus despotique, sans comparaison, que ne l'avoit jamais été celle de tel ou tel Général; & comme le pouvoir des armes absorbe nécessairement toute autre puissance, & n'a de bornes que celles qu'il se veut bien prescrire à lui-même, cet unique Général pouvoit toujours se faire obéir de tous les sujets de l'empire, de ceux même qui n'étoient pas actuellement au service, & sur lesquels le titre de Général ne lui donnoit point de juridiction.

Cette branche du pouvoir impérial suffisoit pour rendre l'Empereur maître absolu, non seulement dans les provinces de son ressort, mais encore dans les provinces du Sénat & dans Rome même; elle suffisoit, dis-je, pour ériger partout en loix, ou plutôt en oracles, ses volontés, ses desirs, ses décisions, ses caprices. Rappelions-nous le mot du philosophe Favorin. Sur une question de Grammaire il céda tout d'un coup à l'Empereur Adrien, qui cependant avoit tort. Ses amis lui faisant la guerre de s'être rendu mal à propos : *Que me dites-vous-là, leur répondit-il, qui commande à trente légions, est le plus savant homme de l'Univers?* Joignons y l'instruction que Sévère, au lit de la mort, donnoit à ses deux enfans : *Enrichissez les soldats, & comptez pour rien le reste des hommes*; maxime qui fut toujours l'alphabet des usurpateurs & des autres tyrans.

Les armées prêterent serment aux Empereurs comme elles avoient fait aux Généraux. On juroit *in verba Tiberii Caesaris*, comme l'on avoit autrefois juré *in verba P. Scipionis*. Mais, il faut remarquer que sous les Empereurs la prestation du serment se renouvelloit chaque année, le jour des calendes de Janvier. On répétoit encore le serment aux jours anniversaires de leur naissance & de leur avènement à l'Empire; mais on le renouvelloit avec plus de solennité de cinq ans en cinq ans, à compter du

premier jour auquel ils avoient commencé de régner. Auguste n'ayant jamais accepté l'Empire que pour cinq ans ou pour dix, lors même que la dignité impériale fut devenue perpétuelle, ses successeurs, à la fin de chaque cinquième & de chaque dixième année de leur règne, solennisoient une fête, comme s'il eussent pris de nouveau possession du Généralat en vertu d'une nouvelle élection. La première fois que l'on prêtoit le serment, & toutes les fois qu'on le renouvelloit, sur-tout aux fêtes des Quinquennales & des Décennales, les Empereurs donnoient à chaque soldat une somme d'argent. Les anciens Généraux n'avoient rien fait de semblable. Du tems d'Auguste, de Tibère & même de Caligula, on ne connoissoit point encore ces libéralités toujours onéreuses, souvent funestes à l'État, qui furent connues depuis sous le nom de *Donativum*; & dans le bas-Empire, sous celui d'*Augustaticum*.

Ce n'étoient pas les seules armées qui prêtoient serment à Rome; les Magistrats, le Sénat & le peuple le prêtoient aussi, comme on le voit dans les Annales de Tacite & dans toute l'histoire des Empereurs. Le serment que faisoient à l'Empereur ceux qui ne portoient pas les armes, se nommoit comme celui des militaires, *Sacramentum* ou *Jusjurandum in verba*, & quelquefois *in nomen*. Il faut le distinguer d'un autre serment

particulier au Sénat, & par lequel cette compagnie promettoit d'observer les ordonnances de l'Empereur régnant, & de ses prédécesseurs, excepté ceux que le Sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin, Héliogabale, ou dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, étoit odieuse, tels que Tibère & Caligula. On appelloit ce serment *Iusjurandum in acta*, & la plupart des Sçavans, entr'autres Juste-Lipse, Gronovius & M. de Tillemont, le confondent avec le serment de fidélité. Dion Cassius lui-même, qui ne pouvoit s'y méprendre, ne paroît pas toujours avoir assez distingué ces deux sermens, & cela sans doute parce qu'on les prêtoit l'un & l'autre aux calendes de Janvier, & qu'ils étoient réunis dans la formule dont le Sénat se servoit.

EMPHASE, *Emphasis*, énergie outrée, dans l'expression, dans le ton de la voix, dans le geste.

Emphase se prend ordinairement en mauvaise part, & marque un défaut, soit dans les paroles, soit dans l'action de l'orateur. On dit d'un prédicateur qu'il prononce avec Emphase, qu'il règne beaucoup d'Emphase dans ses pièces; & ce n'est certainement pas un éloge. Quel plus grand supplice, dit la

Bruyère, que d'entendre prononcer de médiocres vers avec toute l'Emphase d'un mauvais Poète!

EMPHYLETE, *Emphyletus*, (a) l'un des meilleurs amis de Phocion. Comme on conduisoit celui-ci au supplice, Emphylete vint au-devant de lui, & ce spectacle lui ayant tiré les larmes des yeux : *Hélas, mon cher Phocion, s'écria cet ami affligé, voilà un traitement bien indigne que l'on vous fait souffrir. Il est vrai, repartit Phocion, mais il n'a pas été imprévu pour moi; c'est une fatalité qui semble attachée à la plupart des grands hommes de cette République.*

EMPLOCIES, *Emplocia*, (b) étoient à Athènes des fêtes où les femmes alloient les cheveux treffés. C'est ce que signifie le mot d'Emplocies.

EMPORIES, *Emporia*, (c) *Ἐμπορία*, contrée d'Afrique, selon Tite-Live, qui l'appelle ailleurs *Emporia Punica*. » Ma- » finissa, dit-il, persuadé qu'il » pouvoit maltraiter les Car- » thaginois sans conséquence, » vint ravager leurs côtes ma- » ritimes, & força de lui payer » tribut quelques villes qu'ils » possédoient dans la petite Syr- » te. Cette contrée, qu'on ap- » pelle Emporie, est d'une » grande fertilité. La seule » ville de Leptis, qui en fait » partie, payoit aux Carthagi- » nois un talent de tribut par

(a) Corn. Nep. in Phocion, c. 4.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(c) Tit. Liv. L. XXIX, c. 25, 33. L. XXXIV, c. 62.

» jour. Masinissa ravagea alors
 » tout ce pays, & en soumit à
 » sa puissance la partie dont la
 » possession & la propriété
 » étoient disputées entre les
 » rois de Numidie & les Car-
 » thaginois. « Polybe, qui re-
 marque que l'origine de ce nom
 venoit de ce qu'on y faisoit un
 grand commerce, & à cause de
 sa grande fertilité, dit de Ma-
 sinissa : » Voyant combien on
 » avoit bâti de villes autour de
 » la petite Syrte, & quelle étoit
 » la bonté du pays nommé Em-
 » pories, &c. »

Cellarius, qui s'étoit figuré
 que ce nom d'*Emporia* étoit un
 des noms de la Byzacene, se
 trouve embarrassé à expliquer
 ces passages. Il ne sçait comment
 accorder un talent par jour,
 somme exorbitante, avec la
 ville de la petite Leptis, inca-
 pable de le fournir. D'un autre
 côté, en l'expliquant de la
 grande Leptis, c'étoit éloigner
 Empories de la Byzacene. La
 grande Leptis étoit, dit-il, trop
 loin de la petite Syrte. Il croit
 trouver un appui à son opinion
 dans un passage de Tite-Live,
 où il est dit que Scipion faisant
 voile du port de Lilybée pour
 l'Afrique, commanda aux ca-
 pitaines des vaisseaux de faire
 route vers Empories. L'Histo-
 rien ajoute cette raison. C'est,
 dit-il, parce que la terre y est
 très-ferrile, & le pays abondant
 en toutes choses, & il lui sem-

bloît qu'un peuple énérvé par
 l'abondance, seroit facilement
 subjugué, avant que les Cartha-
 ginois fussent en état de le se-
 courir. Cellarius trouve peu
 vraisemblable que Scipion, qui
 étoit parti pour faire la guerre
 aux Carthaginois, ait pris la
 route vers le pays qui est entre
 les Syrtes. Pourquoi non? Ne
 pouvoit-il pas, en général habi-
 le, commencer par s'assurer de
 ce pays, pour y établir ses ma-
 gasins, & pour animer ses trou-
 pes par les commencemens fa-
 ciles de la conquête qu'il entre-
 prenoit? Si Ortélius avoit cité
 juste Tite-Live, dans lequel
 il lit la grande Syrte, la diffi-
 culté seroit levée; mais, dans
 l'endroit qu'il cite, il y a la
 petite Syrte & non pas la gran-
 de.

Tite-Live fournit une preu-
 ve qu'il ne s'agit pas de la peti-
 te Leptis dans le pays d'Empo-
 ries; car, outre qu'elle ne pou-
 voit fournir le tribut journalier
 marqué ci-dessus, elle étoit en-
 tourée de villes; au lieu que Tite-
 Live dit qu'elle étoit la seule vil-
 le du pays d'Empories; ce qui
 convient à *Leptis Magna*. Il n'y
 avoit aucune ville, que le port
 d'Abrôtone & les deux colonies
 Occa & Sabrata, depuis la
 grande Leptis jusqu'à la petite
 Syrte. Nous aimons donc mieux
 mettre Empories dans la Syrti-
 de que dans la Byzacene.

EMPORIES, *Emporia* (a)

(a) Strab. p. 159, 160. Plin. T. I. p. 19, 16. Ptolem. L. II. c. 6. Roll. Hist. 142. Tit. Liv. L. XXI. c. 60. L. XXVI. c. 19. L. XXVIII. c. 42. L. XXXIV. c. 1

Rom. T. IV. p. 195. & suiv.

Ἐμπορίαι, ville maritime d'Espagne, située dans le païs des Indigétains. Quelques-uns, comme Erienne de Byzance & Strabon, la nomment en singulier. Strabon lui donne le surnom de Dipolis, c'est-à-dire, ville double. Il ajoute qu'elle avoit été fondée par les Massiliens, ou anciens Marseillois. Pline la fait aussi double, l'une des originaires du lieu, & l'autre des Grecs venus des Phocéens. Silius Italicus dit dans le même sens :

*Phocæicæ dant Emporiæ, dant
Tarraco pubem.*

Tire-Live assure sous l'an 195, avant l'Ère Chrétienne, qu'il y avoit des-lors à Empories deux villes séparées par un mur, dont l'une étoit occupée par des Grecs venus de Phocée, d'où les Marseillois sont aussi originaires; l'autre étoit habitée par des Espagnols. Mais celle des Grecs, bâtie le long du rivage, étoit fermée du côté de la terre, par un mur qui n'avoit pas en tout quatre cens pas de tour; au lieu que l'autre, dont la plus grande partie s'avançoit dans les terres, étoit entourée d'une muraille qui avoit au moins trois mille pas.

Il y a dans ce qu'on vient de lire une espèce de contrariété sur la fondation d'Empories; mais, elle est facile à lever, en ce que les Massiliens étoient eux-mêmes venus de Phocée, & il se peut aussi qu'ils enga-

gerent leurs anciens compatriotes à faire là un nouvel établissement, en y envoyant de jeunes gens de Phocée dans l'Ionie.

Il est étonnant que des étrangers, exposés d'un côté aux incursions maritimes, & de l'autre aux attaques des Espagnols, nation féroce & belliqueuse, aient pu se conserver si longtemps le long de cette côte. On ne peut attribuer leur salut qu'à la vigilance & à la discipline, que rien ne maintient davantage entre les foibles, que la crainte qu'ils ont d'être surpris par des voisins plus puissans qu'eux. La partie du mur qui donnoit sur la campagne, étoit très-bien fortifiée, n'ayant qu'une seule porte dont la garde étoit confiée à quelqu'un des Magistrats qui ne l'abandonnoit jamais. Pendant la nuit, il y avoit toujours un tiers des citoyens postés sur les murailles pour les garder; & ils s'acquittoient de ce devoir, dans lequel ils se succédoient les uns aux autres, non par forme & pour obéir à la loi, mais avec autant de soin, de vigilance & d'exactitude, que si les ennemis eussent été à leurs portes. Ils ne recevoient aucun Espagnol dans leur ville, & ne s'en éloignoient eux-mêmes que rarement, & avec précaution. Toutes leurs issues étoient du côté de la mer. A l'égard de la porte qui donnoit sur la ville des Espagnols, ils n'en

n'en sortoit jamais qu'un grand nombre ; & c'étoit ordinairement ce tiers des habitants, qui avoient gardé les murs pendant la nuit. Voici les raisons qui les engageoient à sortir. Les Espagnols, peu faits à la navigation, étoient ravis de commercer avec cette nation, en achetant d'elle les marchandises étrangères qu'elle apportoit dans ses vaisseaux ; & en lui vendant à leur tour, ce que leurs récoltes fournissoient au-delà de leur nécessaire. Ce besoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres, ouvroit aux Grecs l'entrée de la ville Espagnole. Ce qui contribuoit encore à leur sûreté, c'étoit la protection des Romains, dont ils cultivoient l'amitié avec autant de zèle & de fidélité que les Marseillois, quoiqu'ils ne fussent pas aussi puissans qu'eux. Et c'est pour cette raison qu'ils reçurent en l'année, marquée ci-dessus, le consul M. Porcius Caton & son armée avec beaucoup d'empressement, de générosité & de bienveillance. Ce général ne resta chez eux qu'autant de jours qu'il lui en fallut pour apprendre où étoient campés les ennemis, & quelles étoient leurs forces ; encore n'y demeura-t-il pas sans rien faire, mais, il employa tout ce tems à faire faire l'exercice à ses soldats. Étant parti d'Empories, il mit à feu & à sang tout le pais ennemi, & répandit par tout la terreur, la fuite

& la consternation. Enfin, une célèbre bataille qu'il gagna près de cette ville, & dans laquelle il tua quarante mille hommes aux Espagnols, valut aux Romains la réduction de toute l'Espagne située en-deçà de l'Ebre.

Jule César, ayant entièrement défait le parti de Pompée en Espagne, bâtit à Empories une troisième ville, pour être une colonie de citoyens Romains ; & quelque tems après, ceux-ci ayant donné le droit de bourgeoisie Romaine aux Espagnols & ensuite aux Grecs, ces trois peuples n'en firent plus qu'un, qui adopta la langue & les usages des Romains. Ce fut alors qu'on bâtit un temple à l'honneur de la Diane d'Ephèse, & qu'on érigea une colonne avec cette inscription, où l'on a conservé la mémoire de cet événement :

*EMPORITANI, POPULI
GRÆCI, HOC TEMPLUM
SUB NOMINE DIANÆ
EPHESIÆ EO SÆCULO
CONDIDERE, QUO, NEC
RELICTA LINGUA, NEC
IDIOMATE PATRIÆ IBERÆ
RECEPTO, IN MORES,
IN LINGUAM, IN JURA, IN
DITIONEM CESSERÆ ROMANAM,
M. CETHIGO ET
L. APRONIO COSS.*

Dans la suite, Empories devint une ville épiscopale ; & l'on trouve les noms de ses évêques dans les conciles de Tolède de 589, & de 599 ; dans celui d'Egara de l'an 614, & dans

plusieurs autres, jusqu'à celui de Toledé en 693; mais, comme cette ville fut souvent ruinée par les Maures, le siège épiscopal fut uni à l'église de Girone; & d'Empories qui a eu, au rapport de quelques Auteurs, jusqu'à 30000 habitans, & qui étoit encore honorée d'un siège de justice dans le neuvième siècle, du tems de l'empereur Louis le Débonnaire, il n'en reste plus aujourd'hui, dit-on, que quelques cabanes de pêcheurs. On nomme ce lieu Ampurias.

EMPORITAINS, *Emporitani, Emporienfes, Εμπορίται.* (a) les habitans d'Empories, ville d'Espagne. Voyez Empories.

EMPORIUM, *Emporium.* (b) terme qui est formé du Grec *Εμπορίον*. Il ne signifioit dans son origine qu'un lieu où se tenoit le marché, la foire, le lieu où les marchands se rendoient pour leur commerce. On l'a dit ensuite des villes où les marchands abordoient pour leur négoce, & où il se faisoit un grand trafic, soit des denrées du païs, soit des marchandises que la facilité du transport & la certitude du débit y faisoient apporter en abondance; telles sont les échelles du levant, Francfort, Leipzig, Hambourg en Allemagne; Amsterdam, Rotterdam, Anvers, dans les païs-bas; Rouen, Bordeaux, Lyon, Marseille en France, &

quantité d'autres villes où la mer, ou quelque grosse rivière facilitent le commerce par la navigation. Outre cela, ce nom étoit propre à quelques villes particulières, qu'on ne nommoit guère autrement.

EMPORIUM, *Emporium.* (c) place d'Italie située proche de Plaifance, au rapport de Tire-Live. Elle étoit défendue par de bonnes fortifications & par une garnison assez considérable. Annibal, dans l'espérance de s'emparer de ce fort, partit avec une partie de sa cavalerie & de ses soldats armés à la légère. Il l'attaqua de nuit; mais, quelque précaution qu'il eût prise pour tenir sa marche secrète, afin d'emporter plus facilement la place, il ne put tromper la vigilance des sentinelles. La garnison fut avertie de son arrivée; & tout d'un coup elle poussa de si grands cris, qu'ils furent entendus jusqu'à Plaifance, d'où on envoya un prompt secours.

Niger dit que si cette place existe encore, ce doit être Ponte Nudo, qu'il nomme en Latin *Pons Nudus*, sur la Nura, à cinq milles de Plaifance. Cluvier croit que Plaifance, qu'il nomme colonie & ville municipale, étant à cinq milles du Pô, les Romains bâtirent au bord de ce fleuve, dans le lieu le plus voisin de la ville, un port pour la commodité de la colo-

(a) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 16.

(b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 10. L.

XLI. c. 27.

(c) Tit. Liv. L. XXI. c. 57.

nie, & le nommerent du nom général *Emporium* ; & pour le distinguer de plusieurs autres lieux qui étoient aussi des lieux de marché, on le nomma *Emporium Placentinorum*. On le fortifia sans doute à l'approche d'Annibal ; car, sans de pareilles nécessités, il est rare que les places de commerce soient fortifiées.

Magin & les autres Géographes n'appellent pas cette bourgade Ponte Nudo, mais Ponte Nura, à cause de la rivière de même nom qui y coule.

EMPULUM, *Empulum*, (a) ville d'Italie, qui étoit située dans le territoire des Tiburtes. Cette ville fut prise par les Romains, presque sans faire de résistance, l'an 352 avant J. C.

Comme le territoire des Tiburtes a plusieurs fois changé de bornes & d'étendue, Cluvier avoue ingénument qu'on ne sçait pas certainement où il étoit. Le P. Ferrari, plus hardi, ou mieux informé, dit que c'est présentement S. Lupedio, ou, S. Elpidio, bourg assez grand dans le Picentin, sur la côte, à six milles de la ville de Fermo, au couchant, en tirant vers Lorette. Il ajoute que François Pamphile croit que c'est un château de la même côte, nommé Clavello. Baudrand dit que ce doit être Ampiglione, autrefois bourg de la campagne de Rome, ruiné de fond en

comble en 1257, & dont les mesures se voient encore sur une hauteur, entre les montagnes, à trois milles de Tibur, aujourd'hui Tivoli, vers le levant, sur le chemin de Sublaque. On doit cette découverte au P. Kircher, qui l'a publiée dans son livre intitulé *Latium*.

EMPYLUS, *Empylus*, (b) *Ἐμπίλος*, dont M. Brutus faisoit mention dans ses lettres, & dont ses amis avoient souvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans sa maison. C'étoit un orateur célèbre qui avoit laissé sur le meurtre de César un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'étoit pas un ouvrage méprisable, selon Plutarque.

EMUNCTORIUM, (c) mouchette. Dieu avoit ordonné à Moïse d'en faire sept de fin or pour moucher les sept lampes du chandelier.

EMUS, *Æmus*, nom d'une montagne, que d'autres écrivent Hémus. Voyez Hémus.

EMUS, *Æmus*, (d) nom d'un comédien, dont parle Juvenal dans une de ses Satyres.

EMYLIA, *Æmylia*, *Ἐμυλία*, Autrement Emilia. Voyez Emilia.

EMYLIUS, *Æmylius*, *Ἐμύλιος*, autrement Emilius. Voyez Emilius.

EN, ou EIN, ou ÆEN, ou

(a) Tit. Liv. L. VII. c. 18.

(b) Plut. Tom. I. pag. 984.

(c) Exod. c. 25. v. 38. c. 37. v. 23.

(d) Juven. Satyr. 6. v. 197.

AIN, ou IN. Ce nom signifie une fontaine en Hébreu ; d'où vient qu'il se trouve dans la composition de tant de noms de villes ; comme En-dor, En-gaddi, Engallim, En-semesch, &c.

ENA, (a) nom d'un temple de Médie. Lorsqu'Antiochus le Grand entra dans ce royaume, le temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens, c'est-à-dire, de douze millions, ou environ.

ENABRIS, *Enabris*, lieu de Palestine, qui étoit situé entre Scythopolis & Tibériade.

ENAC, ENACH, (b) *Enac*, *Enach*, עֲנָח, עֲנָח, père des Enacim fameux géans de Palestine, étoit fils d'Arbé qui donna son nom à la ville de Cariath-Arbé ou Hébron. Enac eut trois fils, Sefai, Ahiman & Tholmai, qui produisirent un grand nombre d'autres géans, terribles par leur férocité, & par la grandeur de leur taille. Les Hébreux disoient qu'en comparaison de ces hommes monstrueux, ils n'étoient que comme des sauterelles. Quelques-uns ont cru que le nom de Phéniciens, donné aux Chananéens, & sur-tout aux Sidoniens, ve-

noit de Bene-Enac, fils d'Enac. D'autres en font venir le nom Grec *Anax*, qui signifie un Roi, un maître. Caleb, aidé de la tribu de Juda, prit Cariath-Arbé, & ruina les Enacims, l'an du monde 2559.

ENACIM, *Enacim*, géans. Voyez Enac.

ENADA, *Enada*, (c) nom d'un lieu qu'Eusebe met entre Eleuthéropolis & Jérusalem, à dix lieues d'Eleuthéropolis.

Il y a eu, selon D. Calmet, un autre Enada dans la tribu d'Issachar. Ce sçavant Bénédic-tin croit que c'est le même que le livre de Josué nomme Enhadda.

ENAGÉES, *Enagees*, (d) *Enagées*, nom que l'on donna à quelques Athéniens. C'est comme qui diroit profanes & excommuniés. Ils furent ainsi appelés à cause de l'accident suivant. Un Athénien, nommé Cylon, vainqueur aux jeux Olympiques, voulut s'emparer de la souveraine puissance ; & sous prétexte de faire société avec les jeunes gens de son âge, il fit ses efforts pour se rendre maître de la citadelle. Mais, il ne put exécuter son entreprise, & fut contraint avec ses compagnons d'aller chercher un asyle aux pieds de la statue de Minerve. Les magistrats de Naupacte, qui étoient alors à Athènes, les en retirèrent, après leur avoir donné parole qu'ils ne

(a) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 446.

(b) Numer. c. 13. v. 23. Deuter. c. 1. v. 28. Josu. c. 14. v. 15. c. 15. v. 13,

14. Judic. c. 1. v. 20.

(c) Josu. c. 19. v. 21.

(d) Herod. L. V. c. 70.

seroient point punis de mort; cependant, les Alcméonides les firent aussitôt mourir, & le crime de ces coupables fut bientôt celui de ceux qui les tuèrent.

ENAIM, *Enaïm*, מאימ (a) ville de Palestine dans la tribu de Juda. On croit que ce pourroit être la même qui est marquée dans un passage de la Genèse, où nous lisons suivant la Vulgate, que Thamar s'assit sur un double chemin, *sedebat in bivio*. Mais, l'Hébreu lit : *Elle s'assit à Enaïm*; & les Septante : *Elle se mit à Enan sur le chemin*. D'autres croient qu'en cet endroit, Enan ou Enaïm signifie simplement une fontaine, ce qui est plus vraisemblable.

Cependant, Eusebe dit que c'étoit de son tems un village nommé Beth-Enim, auprès du Térébinthe. Le P. Bonfrerius fait sur cet article des difficultés très-légères; il explique Bethenim ou Bethenaïm, par la maison des yeux, au lieu de la maison de la fontaine. Il dit ne savoir ce que c'est que le Térébinthe, qui n'est autre chose que le chêne de Mamré, près d'Hébron.

ENAN, *Enan*, (b) ville de Palestine. Ézéchiël en parle comme d'une ville connue, qui faisoit la limite septentrionale de la Terre promise. Moïse, dans le livre des Nombres, parle aussi de la ville d'Enan : *Ad sephrona & villam Enan, hi*

erunt termini in parte Aquilonis. Ce pourroit être Gaana, au nord de Damas, ou Ina, marquée par Ptolémée, ou Aënnos des tables de Peutinger au midi de Damas. C'est peut-être aussi En-Hafor, ou Ein-Chafor de Nephthali.

ENAN, *Enan*, א'נאן, (c) fut pere d'Akira, chef de la tribu de Nephthali du tems de Moïse.

ENAN, *Enan*, א'נאן, (d) fils de Nathania, & pere de Melchia, eut l'honneur d'être un des ancêtres de Judith.

ENARIE, *Enaria*, א'נאריה, île que quelques-uns disent être la même que Pithécuse ou Inarime. D'autres en font deux îles différentes. Voyez Inarime.

ENARQUE, *Enarches*, qui, ayant été abandonné des médecins & cru mort, parut ensuite revenir à la vie, & assura qu'il étoit véritablement ressuscité. Il raconta que les esprits, qui avoient séparé son ame de son corps, avoient été rudement réprimandés de leur maître, de ce qu'ils l'avoient pris pour un certain Nicauda, corroyeur qui étoit mort d'une fièvre le même jour & à la même heure que lui. Pour donner des preuves plus certaines de cette résurrection, il prédit à Plutarque, qui pour lors étoit malade, le retour de sa santé, qu'il recouvra bientôt après. C'est ce même Auteur qui rap-

(a) Genes. c. 38. v. 21. Josu. c. 15. v. 17. c. 48. v. 1.

v. 34.

(b) Numer. c. 34. v. 9, 10. Ezech. c.

(c) Numer. c. 1. v. 15.

(d) Judith, c. 8. v. 1.

porte cette Histoire dans son livre *De anima*.

ENCADDIRES, *Encaddires*, (a) nom que les Carthaginois donnoient à certains de leurs Prêtres.

ENCAUSTUM. Voyez Encre.

ENCÉLADE, *Enceladus*, (b) géant redoutable, fils du Tartare & de la Terre. D'autres lui donnent Titan pour pere. Il fit la guerre aux Dieux avec les autres géans; mais, il fut foudroyé par Jupiter, qui renversa sur lui le mont Etna. Ce géant, dit Virgile, accablé du poids de la montagne, & à demi brûlé de la foudre, s'est ouvert un soupirail; c'est lui, dont l'haleine embrasée exhale ces feux. Lorsqu'il essaie de se retourner, il fait trembler la Sicile, & une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour.

Ce que les Poètes, tels que Virgile, Stace, Claudien, Cornélius Sévérus, &c., disent d'Encélade, doit s'entendre de Typhon, puisque, selon Philostrate & les plus sçavans Mythologues, Typhon & Encélade désignent la même personne, & que les Poètes eux-mêmes les nomment indifféremment l'un pour l'autre, & les font périr tous deux de la même manière.

Il y eut un des cinquante fils

d'Egyptus, qui porta le nom d'Encélade.

ENCÉNIES, *Encania*, (c) *Ἐγκαινία*, fêtes qu'on célébroit à la dédicace d'un temple, à la consécration d'une chapelle, à la réédification d'une maison. C'étoient des festins & des danses. Les jeunes filles s'y couronnoient de fleurs. Nous avons aussi nos Encénies; les Juifs ont eu les leurs; elles ont passé de la synagogue dans l'église, sous le pape Félix.

ENCÉNIES, *Encania*, *Ἐγκαινία*, fête que les Juifs célébroient le 25 de leur neuvième mois, qui répond à nos mois de Novembre & de Décembre. Elle avoit été instituée en mémoire de la restauration ou purification du temple, faite par Judas-Maccabée.

Les Juifs avoient encore deux Encénies; sçavoir, la dédicace du temple par Salomon, & celle que fit Zorobabel après le retour de la captivité.

Encénies se dit aussi dans l'Histoire Ecclesiastique & dans les ouvrages des Peres de la dédicace des églises Chrétiennes.

Ce mot vient du Grec *καινός*, qui signifie nouveau.

ENCENS, *Thus*, *incensum*, *λίανος*, *λίανιστον*, (d) substance résineuse, d'un jaune-pâle ou

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 442.

(b) Virg. *Æneid.* L. III. v. 578. & seq. L. IV. v. 179. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. p. 314, 315, 326. T. III. p. 278.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 216.

(d) Plin. T. I. p. 679. Virg. *Æneid.* L. I. v. 420, 421. Numer. c. 16. v. 14. & seq.

transparent, en larmes semblables à celles du mastic, mais plus grosses.

L'Encens est sec & dur, d'un goût un peu amer, modérément âcre & résineux, non désagréable, & d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur le feu, il devient aussitôt ardent, & répand une flamme vive qui a peine à s'éteindre; il ne coule pas comme le mastic. Si on le met sous les dents, il se brise aussitôt en petits morceaux; mais il ne se réunit point comme le mastic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parce qu'il s'attache aux dents.

Les gouttes d'Encens sont transparentes, oblongues, & arrondies; quelquefois, elles sont seules, quelquefois il y en a deux ensemble, & elles ressemblent à des testicules ou à des mammelles, selon qu'elles sont plus ou moins grosses; c'est de-là que viennent les noms ridicules d'Encens mâle & d'Encens femelle. Quelquefois il y a quatre ou cinq gouttes d'Encens de la grosseur d'un pois ou d'une aveline, qui sont par hazard attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. On estime l'encens qui est blanchâtre, transparent, pur, brillant, sec.

L'Encens a été connu non seulement des Grecs & des Arabes, mais aussi de presque toutes les nations, & dans tous les tems. Son usage a été très-célébré & très-fréquent dans

les sacrifices; car, autrefois on les faisoit avec de l'Encens, & on s'en servoit, comme l'on s'en sert encore à présent, pour exciter une odeur agréable dans les temples. Cette coutume a presque passé parmi toutes les nations; dans toutes les religions, & dans tous les lieux.

Il faut convenir néanmoins que du tems de la guerre de Troye, l'Encens n'étoit pas encore connu, comme Plinie l'assure dans le premier chapitre du livre 13. *Iliacis temporibus thure non supplicabatur; cedri tantum & citri suorum fruticum in sacris fumo convolutum nidorem veriùs quàm odorem noverant.* Et Arnobe dans le sixième livre: *Nam neque in iis temporibus, quemadmodum creditur & perhibetur heroicis, quidnam esset thurs scitum est, scriptoribus ut comprobatur à priscis, quorum in libris nulla mentio ejus reperitur.* Virgile n'a pourtant pas laissé de parler d'Encens en parlant du temple de Vénus à Paphos.

..... *Ubi templum illi,
centumque Sabæo*

Thure calent aræ.

Mais, c'est par une figure qu'on appelle prolepse ou anticipation.

Les Auteurs ne conviennent pas du país natal de l'Encens. Quelques-uns prétendent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produit; & encore que ce n'est pas ce país-là tout entier, mais seulement la partie que l'on ap-

pelle *Saba*. D'autres veulent que l'Éthiopie, dont quelques peuples s'appellent Sabéens, porte aussi cette racine odoriférante.

Nous sommes encore moins certains de l'arbre qui fournit l'Encens. Pline en parle fort obscurément, & suppose que c'est le Térébinthe. Théophraste assure qu'il est haut de cinq coudées, branchu, & que ses feuilles ressemblent à celles du poirier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il est semblable au lentisque; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'acacia d'Égypte, & les feuilles du faule. Garzias assure que l'arbre de l'encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles sont semblables à celles du lentisque. Thévet, au contraire, soutient qu'il ressemble aux pins qui fournissent de la résine.

Ce que quelques-uns appellent parfum ou encens des Juifs, est une masse sèche, un peu résineuse, rougeâtre en écorce, qui a l'odeur pénétrante du storax liquide. Cette masse est faite des écorces de l'arbre appelé rosa-mallas, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le storax liquide; elle n'est bonne qu'à brûler.

Dans l'Écriture, présenter l'Encens étoit une fonction propre aux Prêtres; ils entroient

dans le Saint tous les jours deux fois, sçavoir, le matin & le soir, pour y brûler l'encens. Le jour de l'expiation solennelle, le grand-Prêtre prenoit avec une cuiller de l'Encens, ou parfum concassé, & prêt à être mis dans l'encensoir, & le jettoit sur le feu, dans le moment qu'il entroir dans le sanctuaire, afin que la fumée qui s'élevoit de l'encensoir, l'empêchât de considérer avec trop de curiosité l'arche & le propitiatoire; Dieu le menace de mort s'il manque à cette cérémonie. Il n'appartenoit pas aux lévites de mettre la main à l'encensoir. On sçait qu'elle terrible punition Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices éprouverent, pour avoir voulu imprudemment s'arroger cet honneur.

ENCENSOIR. (a) Nous sçavons que le nom de *Thuribulum*, ou Encensoir, étoit connu des Anciens. Avez vous acheté, dit Cicéron à Verrès, un Encensoir de *Lucius Papirius*, homme du premier rang, riche & chevalier Romain. L'Encensoir s'appelloit en Grec *Thymiaterion*, & en Grec Ionique *Thymieterion*. Hérodote dit qu'Evelthon en offrit un à Delphes d'une grande beauté; mais, nous n'en trouvons aucun dans les anciens monumens, du moins qui ait certainement été en usage chez les Payens. D. Bernard de Montfaucon en donne un dans son

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 139, 140. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. p. 481.

Antiquité, publié par M. de la Chauffe, qui ne garantit pas qu'il ait servi dans la religion des Gentils. Le *Thuribulum*, dont parle Cicéron, étoit certainement un vase d'Encens, mais dont on ne connoît pas la forme, à moins qu'on ne dise que c'étoit une *Acerra*, ce qu'on n'oseroit assurer. Denys d'Halicarnasse dit qu'on portoit dans les pompes de ces Encensoirs d'or & d'argent, qu'il appelle *Thymiateria*, & que l'interprete traduit par *Acerræ*; Denys parle, tant de ceux qui étoient destinés aux usages sacrés, que de ceux qui servoient aux usages publics.

Les Juifs avoient dans leur temple un grand nombre d'Encensoirs. On dit que Salomon en avoit fait fondre 20000 d'or, & 50000 d'argent. Cela est presque incroyable; il est rare qu'il y en ait plus d'une douzaine dans nos plus riches Églises.

Les Encensoirs des Hébreux étoient fort différens de ceux dont on se sert aujourd'hui; ils ne pendoient pas à de grandes chaînes; c'étoient des espèces de réchaux, ou castolettes, avec un manche, ou même sans manche, que le grand-Prêtre posoit sur l'autel des parfums, ou qu'il portoit dans le sanctuaire. Saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant des Encensoirs que tenoient les quatre animaux & les vingt-quatre vieillards, leur donne simplement le nom de plats, ou coupes d'or pleines de parfums, *Phialas aureas ple-*

nas odoramentorum; ce qui donne l'idée d'Encensoirs fort différens des nôtres. On voit dans les médailles de Simon Macabée des Encensoirs fumans, semblables à une coupe, ou à un calice avec son pied.

ENCHANTEMENT, *Incantatio*, *Fascinatio*, *Carmen Magicum*, paroles & cérémonies dont usent les magiciens pour évoquer les démons, faire des maléfices, ou tromper la simplicité du peuple.

Ce mot est dérivé du Latin *in* & *canto*, je chante; soit que dans l'antiquité les magiciens eussent coutume de chanter leurs conjurations & exorcismes magiques, soit que les formules de leurs enchantemens fussent conçues en vers, & l'on sçait que les vers étoient faits pour être chantés. Cette dernière conjecture paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on donnoit aussi aux Enchantemens le nom de *Carmina*, vers, d'où nous avons fait charme.

Rien, selon M. Pluche, n'est plus simple que l'origine des Enchantemens. Les feuillages ou les herbes dont on couronna dans les premiers tems la tête d'Isis, d'Osiris, & des autres symboles, n'étoient eux-mêmes que des symboles de la récolte abondante; & les paroles que prononçoient les prêtres, que des formules de remerciement pour les dons de la divinité. Peu à peu ces idées s'affaiblirent dans l'esprit des peuples, s'effacèrent & se perdirent en-

tièrement, & ils prirent l'idée de l'union de certaines plantes & de quelques paroles devenues surannées & inintelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs pères. Ils en firent une collection, & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec zel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis, autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire descendre du ciel en terre la lune & les étoiles :

Carmina vel cælo possunt deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à tous leurs ennemis ; on en voit du moins la preuve dans les Poètes. La connoissance de plusieurs simples, bien ou mal-faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes ; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les sciences de la magie.

Il s'ensuit de ce sentiment, 1.^o que l'Enchantement est composé de deux choses ; sçavoir, d'herbes ou autres instrumens magiques, comme de cadavres humains, du sang ou des membres d'animaux, tels qu'on en employoit dans la Necroman-

tie, mais ce n'est là que l'appareil, le matériel, & pour ainsi dire le corps de l'Enchantement. 2.^o Que ce qui en faisoit la force, & déterminoit cet appareil à l'utilité ou au détriment de l'objet pour ou contre lequel étoit destinée l'opération magique, c'étoient les paroles & les formules que prononçoient les enchanteurs. C'est sur ce fondement que les Démonographes, dans les récits qu'ils donnent des sortilèges, font toujours mention de certaines paroles, certains mots, que les forciers & forcrières prononcent tout bas & grommelant entre leurs dents. 3.^o Qu'il y avoit deux sortes d'Enchantemens, les uns favorables ou utiles, & les autres contraires & pernicieux.

Quant à ces derniers, l'humanité, poursuit le même Auteur, inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés. Mais, cette sévérité n'a pas empêché que dans tous les tems & chez tous les peuples il n'y ait eu des imposteurs qui aient fait le métier d'enchanteurs, ou des hommes assez scélérats pour espérer parvenir à leurs fins par les Enchantemens.

ENCHANTEMENT, manière de guérir les maladies, soit par des amulettes, des talismans,

des philactères, des pierres précieuses, & des mots barbares, qu'on porte sur la personne, soit par des préparations superstitieuses de simples, soit enfin par d'autres moyens aussi frivoles.

Il n'est pas difficile d'en découvrir l'origine; c'est l'ignorance, l'amour de la vie & la crainte de la mort qui leur ont donné naissance. Les hommes, voyant que les secours naturels qu'ils connoissoient pour se guérir, étoient souvent inutiles, s'attachèrent à tout ce qui s'offrit à leur esprit, à tout ce que leur imagination vint à leur suggérer.

Les amulettes, les talismans, les philactères, les pierres précieuses, les os de mort qu'on mit sur soi dans certains cas extraordinaires, parurent peut-être d'abord comme des remèdes indifférens, qu'on pouvoit d'autant mieux employer, que s'ils ne faisoient pas de bien, du moins ne causoient-ils point de mal. Ne voyons-nous pas encore tous les jours une infinité de gens se conduire par les mêmes principes? Ces remèdes n'étoient d'ailleurs ni rebutans, ni douloureux, ni désagréables. On s'y livra volontiers; l'exemple & l'imagination, quelquefois utiles pour suppléer à la vertu qui manquoit aux remèdes de cette espèce, les accréditèrent, la superstition les autorisa, & vraisemblablement la fourberie des hommes y mit le sceau.

Quoi qu'il en soit, les enchantemens se sont si bien introduits & de si bonne heure dans la Médecine, que toutes les nations les ont pratiqués de tems immémorial, & qu'ils subsistent encore dans les trois plus grandes parties du monde; l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique.

Ammon, Hermès, Zoroastre, passioient parmi les payens pour les Auteurs de cette pratique médicinale. Ammon, qu'on compte entre les premiers rois de la première Dynastie d'Égypte, a été regardé comme l'inventeur de l'art de faire sortir le fer d'une plaie, & de guérir les morsures des serpens par des enchantemens.

Pindare dit que Chiron le centaure traitoit toutes sortes de maladies par le même secours; & Platon raconte que les sages-femmes d'Athènes n'avoient pas d'autres secrets pour faciliter les accouchemens; mais, on ne connoît point de peuple chez qui cet usage ait trouvé plus de sectateurs que chez les Hébreux. Leur loi ne put venir à bout d'arrêter le cours du désordre; c'est pourquoi, Jérémie les menaça, au nom du Seigneur, de leur envoyer des serpens contre la morsure desquels l'enchantement ne pourroit rien.

Hippocrate contribua merveilleusement par ses lumières à effacer de l'esprit des Grecs les idées qu'ils pouvoient avoir fûcées sur la vertu des enchan-

remens. Ce n'est pas que leurs Philosophes, & ceux qui étoient nourris dans leurs principes, donnaient dans ces niaiseries; l'histoire nous prouve bien le contraire. On aime à lire dans Plutarque ce que Périclès, instruit par Anaxagore, pensoit de tous ces vains remèdes :
 » Vous voyez, dit-il, à un de
 » ses amis qui vint le visiter dans
 » le tems qu'il étoit attaqué
 » de la peste dont il mourut,
 » vous voyez mon état de lan-
 » gueur; mais regardez sur-
 » tout, ajouta-t-il, cette espè-
 » ce de charme que des fem-
 » mes ont pendu à mon col,
 » & jugez après cela si j'ai eu
 » l'esprit bien affoibli. »

Cependant, les Romains gé-
 mirent long-tems sous le poids
 de cette superstition. Tite-Li-
 ve nous apprend qu'une mala-
 die épidémique régnant à Ro-
 me l'an 326 de sa fondation,
 on épuisa vainement tous les
 remèdes connus de la Méde-
 cine, après quoi on eut re-
 cours aux enchantemens, & à
 toutes les extravagances dont
 l'esprit de l'homme est capa-
 ble. On en poussa si loin la
 manie, que le Sénat fut obligé
 de les défendre par de sévères
 ordonnances; c'étoit aux Psyl-
 les, peuple de la Libye, & aux
 Marfes, peuple d'Italie qu'ils
 s'adressoient, à cause de leur
 célébrité dans la science des
 enchantemens. Enfin, Asclé-
 piade, qui vivoit du tems de
 Mithridate & de Cicéron, eut
 le bonheur de bannir de Ro-

me cette vaine manière de trai-
 ter les maladies. Peut-être
 aussi qu'Asclépiade parut dans
 le tems favorable où l'on com-
 mençoit à s'en lasser, par-
 ce qu'on n'en voyoit aucun
 effet.

Les premiers Chrétiens n'ont
 pas été exempts de cette folie,
 puisque les Papes & les Con-
 ciles prirent le parti de con-
 damner les phylactères, que les
 nouveaux convertis au christia-
 nisme portoient sur leur per-
 sonne, pour se préserver de
 certains dangers. En un mot,
 les ténèbres de l'erreur ne se
 dissipèrent que quand les arts
 & les sciences, ensevelis pen-
 dant plusieurs siècles, reparu-
 rent en Europe. Alors, la Mé-
 decine, de plus en plus éclai-
 rée, rejetta toutes les applica-
 tions superstitieuses des remè-
 des ridicules, opéra la guéri-
 son des maladies par les se-
 cours de l'art, & nous remit
 à peu près au même point où
 Hippocrate avoit laissé les
 Grecs à sa mort. Tout le mon-
 de sçait que dans ce tems-là
 les Thessaliens l'emportoient
 sur toutes les nations dans la
 pratique des enchantemens, &
 que Philippe étant tombé ma-
 lade, fit venir à sa cour une
 Thessalienne pour le guérir;
 mais, la curieuse Olympias ap-
 pella secrètement la Thessalien-
 ne dans son cabinet, où ne
 pouvant se lasser d'admirer ses
 graces & sa beauté : *N'écou-
 tons plus, s'écria-t-elle, les vains
 discours du peuple; les charmes*

dont vous vous servez, sont dans vos yeux.

ENCHÉLÉES, *Encheleæ*, (a) Εγγέλει, nation Illyrienne, selon Pline & Etienne de Byzance. Il en est aussi fait mention dans Hérodote, qui nous apprend que les Cadméens ayant été chassés par les Argiens, allèrent chercher un asyle chez les Enchélees. Scylax qui lit Εγγελαίς, met ce peuple entre les fleuves du Naron & du Drilon.

ENCHÉLÉES, *Encheleæ*, ville d'Illyrie, près de laquelle les Poètes ont feint que Cadmus & Hermione furent changés en serpens.

ENCHRIDES, *Enchrides*, (b) espèce de gâteaux que faisoient les cuisiniers Grecs.

ENCHYTON, *Enchyton*, (c) autre sorte de gâteaux que faisoient encore les cuisiniers Grecs.

ENCLABRIES, *Enclabria*, ou plutôt Anclabries. Voyez Anclabries.

ENCLABRIS *Enclabris*, (d) table sur laquelle on mettoit la victime, pour considérer les entrailles, & tirer les augures. Divers ustensiles des sacrifices s'appelloient du terme général d'*Enclabria* ou *Anclabria*, du mot *Anculare*, c'est-à-dire, *Ministrare*, d'où vient *Ancilia*.

ENCRE, *Atramentum*. (e)

L'Encre s'appelloit chez les Grecs Μέλαν ou Μέλαν γραμμήν; c'est ainsi que l'appelle Saint Clément d'Alexandrie. Les Latins la nommoient *Atramentum* & quelquefois *Encaustum*, qui vient du mot Grec Εγκαυστον; c'est de-là que s'est fait l'*Inchiostro* des Italiens. On la faisoit du suc de Calmar & de Seche, sortes de poissons dont le sang est noir. Pline rapporte bien des manières de faire l'Encre. « Elle se fait, » dit-il, par artifice comme » plusieurs autres liqueurs; il » y a deux sortes de terre dont » on se sert pour la faire; » l'une qui distille une espèce » de saumure, & une autre » de couleur de soufre, bonne » à cet usage. Il s'est trouvé » des peintres qui ont tiré des » sépulcres, des charbons » pour en faire de l'Encre; » mais toutes ces inventions » nouvelles ne sont guère bonnes pour l'usage. On la fait » bonne en plusieurs manières, » avec de la suie qui sort de » la résine & de la poix brûlées; on fait pour cela des » caveaux d'où la fumée ne » sort point. On en fait aussi » de fort bonne, en la même » manière, avec de la suie du » bois qu'on appelle *Teda*; on » la mêle avec la suie des

(a) Plin. T. I. p. 178. Herod. L. V. c. 61.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 119.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. III. pag. 119.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 149, 150.

(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 347, 348.

» fournaïses & des bains ; c'est
 » de celle-là qu'on se sert
 » pour écrire des livres. Il
 » y en a qui pour la faire brû-
 » lent de la lie de vin, qu'ils
 » font sécher auparavant ; &
 » ils assurent que si le vin est
 » bon, elle ressemble à l'En-
 » cre Indienne. Polygnote &
 » Mycon, peintres très-céle-
 » bres, en faisoient avec du
 » pepin de raisin ; on appelle
 » cette sorte d'Encre *Tryginon*.
 » Apelles inventa la manière
 » d'en faire avec de l'ivoire
 » brûlé ; celle-là s'appelle Elé-
 » phantine ; on en apporte des
 » Indes, dont je ne connois
 » nullement la composition.
 » Les teinturiers en font avec
 » ce verd-de-gris, qui se for-
 » me sur les vaisseaux de cui-
 » vre. On en fait encore avec
 » ce bois nommé *Teda*, que
 » l'on brûle, & dont on pile
 » les charbons dans un mor-
 » tier. La seche est merveil-
 » leuse pour cela, quoiqu'on
 » ne s'en serve pas pour en
 » faire. Toute sorte d'Encre
 » doit-être mise au soleil pour
 » acquérir sa perfection ; il
 » faut mêler de la gomme à
 » celle qu'on emploie pour
 » écrire des livres, & de la
 » glu à celle dont on se sert pour
 » enduire. Celle qui se fait
 » avec du vinaigre, s'efface
 » difficilement. » Pline dit
 » dans un autre endroit, que l'ab-
 » synthe infusée dans l'Encre,

empêche que les souris ne gâ-
 tent les livres.

ENCYCLION, *Encyclion*,
 (a) sorte d'habit des Anciens.
 L'Encyclion ne se peut con-
 noître que par l'étymologie,
 qui marque un habit qui envi-
 ronne de tous côtés.

ENDECASYLLABE, *Hen-*
decasyllabus. Voyez Hendeca-
 syllabe.

ENDÉIDE, *Endeis*, *Ενδεΐς*,
 (b) nymphe, fille de Chariclo
 & de Sciron, selon Plutarque,
 épousa Eacus, de qui elle eut
 Pelée & Télamon. Apollodore
 donne Chiron pour pere à En-
 déide. Voyez Chariclo.

ENDELCHIUS, *Endelchius*,
 ou SÉVERUS SANCTUS, rhéteur
 & poète Chrétien, vivoit sur
 la fin du quatrième siècle, vers
 l'an 390. Ce fut lui qui per-
 suada à Saint Paulin, évêque
 de Nole, de travailler à une
 apologie pour l'empereur
 Théodose le grand, contre les
 payens qui parloient très-mal
 de ce Prince. Endelchius écri-
 vit une églogue, qui avoit pour
 titre, *de mortibus boum*, & que
 Pierre Pithou fit imprimer l'an
 1590 avec un recueil d'épi-
 grammes des Anciens. On la
 trouve aussi dans la Bibliothe-
 que des Peres. L'Auteur in-
 troduit un payen qui se plaint
 de la mortalité des animaux,
 & un chrétien qui rapporte
 tout aux ordres de la Provi-
 dence.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. III. p. 36.

(b) Plut. Tom. I. pag. 52

ENDIUS, *Endius*, *Ἐνδίους*, (a) dont parle Pausanias. Ce doit-être le même qu'il appelle ailleurs Endoeus. *Voyez* Endoeus.

ENDOEUS, *Endoeus*, (b) *Ἐνδοεύς*, Athénien, qui fut disciple de Dédale, & presque aussi habile que lui. Fidèle à son maître, il ne l'abandonna pas dans sa disgrâce, & le suivit par-tout. Pausanias dit que la Minerve assise qu'on voyoit dans la citadelle d'Athènes, étoit de cet Endoeus, & c'étoit Callias qui l'avoit consacrée. Endoeus avoit encore fait d'autres ouvrages, dont parle le même Pausanias.

ENDOR, *Endor*, *Ἀνδρόρ*, (c) ville de Palestine dans la tribu de Manassé. Il en est fait mention au livre de Josué & au Pseaume 83, v. 10, selon les Septante, ou 82, v. 11, selon la Vulgate. Il y avoit du tems d'Eusebe, un grand village de ce nom vers le mont Tabor, à quatre milles de-là vers le midi. Il dit ailleurs qu'il étoit auprès de Naïm, dans le voisinage de Scythopolis. C'est-là que demouroit la Pythonisse que Saül consulta, & qui évoqua l'ame de Samuël, peu de tems avant la bataille de Gelboé.

ENDROMIS, *Endromis*, (d)

Ἐνδρόμις, nom que les Grecs donnoient, selon Pollux le Grammairien, à la chaussure de Diane, qui, en qualité de chasseresse, devoit en porter une fort légère; aussi nommoit-on ainsi celle que portoient les coureurs dans les jeux publics. On croit que c'étoit une espèce de bottine ou de cothurne, qui couvroit le pied & une partie de la jambe, & qui laissoit à l'un & à l'autre toute la liberté de leurs mouvemens. Les Latins avoient attaché à ce mot une signification toute différente, puisqu'ils désignoiént par-là une sorte de robe épaisse & grossière, dont les athletes se couvroient après la lutte, le pugilat, la course, la paume & les autres exercices violens, pour se garantir du froid; au moins Martial, dans une épigramme, attribue-t-il toutes ces propriétés au vêtement qu'il nomme Endromida.

ENDYMATIES, *Endymatias*, *Ἐνδυματίας*. (e) Les Endymaties étoient des danses vêtues, qui se dansoient en Arcadie au son de certains airs composés pour la flûte. Plutarque en parle dans son traité de la Musique, mais si laconiquement, que l'on n'en sçait pas davantage; ainsi l'on ignore si ces danses entroient dans le culte religieux, si elles

(a) Paus. p. 530.

(b) Paus. p. 47, 406, 530. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 314.

(c) Josu. c. 17. v. 11. Reg. L. I. c. 28. v. 7.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 303, 304.

(e) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 300, 301.

étoient militaires, on si elles n'avoient lieu que dans les divertissemens, soit publics, soit particuliers. Quelle qu'en ait pu être la destination, il est toujours certain que les danseurs y étoient vêtus, au lieu que les Lacédémoniens voisins des Argiens, & leurs maîtres dans l'art militaire, dansoient tout nus dans leurs gymnopédies.

ENDYMION, *Endymion*, *Ἐνδυμίων*, (a) fils d'Aéthlius ou Ethlius, qui eut Jupiter pour pere, & de Protogénie fille de Deucalion. La fable en fait un berger de Carie. On dit qu'ayant été surpris en caressant Junon, il fut condamné à un sommeil perpétuel, selon quelques-uns, ou de trente ans seulement, selon les autres. La Lune, se cachant derrière une montagne, le venoit visiter les nuits, & en eut même plusieurs enfans. Voilà ce que la fable rapporte; mais, ceux qui à travers ces voiles cherchent les vérités qu'elle cache, disent qu'Endymion étoit un astrologue, qui le premier observa le cours de la Lune, & employa trente années à cette curieuse recherche; & que c'est pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a feint qu'il dormoit toujours, & que Diane ou la

Lune profitoit de ce sommeil pour l'aller embrasser.

Cette déesse ne fut pas la seule qui aima Endymion. J'ai lu quelque part, dit M. Dacier, un fragment d'un poète Grec qui dit que le dieu du sommeil en étoit aussi amoureux; & que, pour avoir toujours le plaisir de voir ses beaux yeux, il le faisoit toujours dormir les yeux ouverts. Voilà une singulière manière de louer de beaux yeux.

Pausanias nous instruit dans un plus grand détail de l'histoire d'Endymion, qu'il nous donne pour le second roi de l'Elide. *Voyez* Elide.

Au reste, il y en a qui disent avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a eu deux Endymions, l'un roi d'Elide, & l'autre qui étoit ce célèbre berger de Carie.

ÉNÉA, on **ENIA**, *Ænea*, *Ænia*, *Ἀνεία*, (b) ville de Macédoine sur le golfe Thermaïque. Elle étoit située, selon Tite-Live, à quinze mille pas de Thessalonique, à l'opposite de Pydna, dans un terroir fertile; sur quoi il faut remarquer qu'Énéa n'étoit pas entre Thessalonique & Pydna, comme Baudrand semble le dire. Il y avoit le golfe entre elle & cette dernière ville, & les vaisseaux qui partoient

(a) Plut. T. I. p. 62. Fulgent. p. 141. Apoll. pag. 262. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 78, 133. Tom. IV. p. 217. & suiv. Tom. VI. p. 92. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.

T. XIV. p. 193, 194.

(b) Herod. L. VII. c. 123. Tit. Liv. L. XL. c. 4. L. XLIV. c. 10, 32. Dionys. Halicarn. L. I. c. 11.

de Thessalonique, pour sortir du golfe, laissoient Pydna à droite, & Enéa à gauche: elles étoient à peu près vis-à-vis l'une de l'autre.

La ville d'Enéa dut sa fondation & son nom à Énée, qui y laissa tous ceux qui se trouvoient hors d'état de supporter les fatigues de la navigation, & tous les autres qui voulurent y rester, pour y être comme dans leur propre patrie. Elle subsista, selon certains, jusqu'au tems des successeurs d'Alexandre le grand; Cassandre, selon les mêmes, la détruisit, en transporta les habitans à Thessalonique, ville nouvellement bâtie. Mais, cette ville subsista plus long-tems, ou fut du moins rétablie. Tite-Live, sous l'an 182 avant l'Ère Chrétienne, parle d'Enéa comme d'un lieu actuellement existant. Cette même année, les habitans offrirent, suivant l'usage établi parmi eux, un sacrifice solennel à Énée, comme au fondateur de leur ville. Cette cérémonie étoit suivie d'un grand festin.

C'est à présent Moncastro, dans la Turquie d'Europe. M. de l'Isle la nomme Énéea sur le bord oriental du golfe Thermaïque, que nous appelons aujourd'hui golfe de Salonique.

ENÉA [le port d'], *Æneæ portus*. (a) Ce port nous est con-

nu par un passage de Tite-Live. Il étoit situé dans la Palène, & tourné vers le mont Athos.

(b) Il y eut dans l'Acarnanie sur l'Achéloüs une ville du nom d'Enéa. Strabon en parle comme d'une ville déjà déserte. Il dit qu'elle étoit à distance égale, entre la mer & Stratos. Or, il compte que Stratos étoit à 200 stades de la mer, en remontant l'Achéloüs.

ENEADES, *Æneades*. (c) Ce mot ne signifie autre chose que Romain, surtout chez les Poètes, qui faisoient descendre tous les Romains d'Anchise & de Vénus; témoin cette inscription Grecque, copiée sur un marbre de la vigne Borgheise, & publiée par Spon, dans laquelle le Poète Marcellus Sidetes, contemporain d'Adrien, dit en parlant de Regilla, femme d'Hérode Atticus:

*Orta hæc erat ex opulentis
Æneadis,*

*Anchisæ & Idææ Veneris inclytus
sanguis.*

Horace n'en dit pas davantage d'Auguste, dont il exprime la noblesse par ces mots:

*Clarus Anchisæ Venerisque san-
guis.*

ENÉATES, *Æneates*, (d) sous lequel Tite-Live désigne

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 30.

(b) Strab. p. 450.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscrip. &

Bell. Lett. T. II. p. 279.

(d) Tit. Liv. L. XL. c. 4.

dans un endroit les habitans d'Énéa. *Voyez Énéa.*

ENÉE, *Aeneas, A'neias, (a)* issu du sang des rois de Troÿe, étoit fils d'Anchise, petit-fils d'Assaracus, arrière petit-fils de Dardanus, qui s'établit le premier dans la province de Dardanie, qu'il laissa à ses descendans. La réputation d'Énée fut si grande, que selon la coûtume de ces tems-là, il falloit, en quelque sorte, qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & descendu de quelque divinité. Tout le monde sçait que Vénus fut la déesse que les Auteurs des fables lui choisirent pour mère. Peut-être la beauté de sa mère réelle donna-t-elle occasion à ce choix. L'Auteur qui s'amusa autrefois à chercher quelle étoit la véritable mère d'Énée, & qui publia un traité sous ce titre, fut justement exposé à la raillerie du public, & ce fut avec raison qu'on se moqua de la vanité de son entreprise.

Tout ce que nous sçavons de l'éducation d'Énée, c'est qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron, sous lequel la plupart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Énée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contri-

buer à former un héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chasse étoit le principal. Après s'être formé sous un si habile maître, Énée épousa Créuse, qui étoit, dit-on, fille de Priam, dernier roi de Troÿe. Il vécut plusieurs années en Dardanie, où il jouit d'une longue paix, aussi-bien que tout le royaume.

L'injustice & la violence de Pâris mirent fin à la félicité publique. Ce Prince ayant enlevé & amené à Troÿe Hélène, femme de Ménélaüs, roi de Sparte, une entreprise si inouïe souleva contre lui toute la Grece. D'abord, les Grecs envoyèrent des Ambassadeurs à Troÿe, pour redemander Hélène. Mais, la faction du jeune Prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes. Une guerre, entreprise pour de si justes raisons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Énée en prévint les tristes suites, & commença à craindre que le crime de Pâris n'entraînât la ruine totale du royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, & pressa vivement pour qu'on rendît Hélène, quoiqu'il sçût bien qu'u-

(a) Tit. Liv. L. I. c. 1. & seq. Plut. Tom. I. p. 18, 227. Dionys. Halic. L. I. c. 11. & seq. Just. L. XLIII. c. 1. Virg. *Aeneid.* L. I. & seq. lib. Strab. pag. 48, 150, 229. & seq. Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 6. & suiv. Mém. de

l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 171. & suiv. T. II. p. 141. & suiv. Tom. IV. p. 584, 585. T. XIV. p. 226. & suiv. T. XVI. p. 412. & suiv. Tom. XXI. p. 360, 361.

ne probité si hors de saison lui attireroit les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant, l'injustice de son Prince ne ralentit point en lui l'amour de la patrie & du bien public. Ne pouvant se résoudre à rester tranquille, tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes, & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions, qu'il ne désireroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie, dès qu'ils furent entrés sur les terres des Troyens. Énée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises, & n'abandonna jamais la cause commune. Mais, ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas possible qu'il résistât long-tems à une si puissante armée. Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut assiégée bientôt après.

La longueur du siège procura à Énée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul entre les Troyens à qui on pût le comparer; & si ce Prince avoit quelque avantage sur Énée du côté de la valeur, Énée

l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'Histoire nous apprend qu'on avoit coutume d'appeller Hector, le Bras; & Énée, l'ame de Troye; & que les Grecs déclarèrent en plusieurs occasions que la prudence d'Énée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins, que le courage & la fureur d'Hector.

Homère est le plus ancien Auteur qui ait parlé d'Énée; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractère & de ce qu'il fit pendant le siège de Troye. Il ne paroît pas que ce Poète ait eu aucun intérêt de flatter sa mémoire. Ainsi, le portrait qu'il nous en fait dans son *Iliade*, est sans doute fondé sur la vérité. Ce portrait est extrêmement à l'avantage d'Énée. Homère le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens, si on en excepte Hector, auquel il le joint souvent comme son égal en valeur & en prudence. Il relève son mérite, lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du peuple, & comme le plus constant objet de la haine d'une injuste cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite, ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mépris. Il le fait combattre en même tems contre plusieurs des plus célèbres capitaines Grecs, comme un Héros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois; & quand il le fait venir aux mains avec Achille &

Diomede, les deux plus grands héros de la Grece, quoiqu'il se croie obligé de donner l'honneur de la victoire à ses compatriotes, il ne nous représente pas Énée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des dieux à son secours, & par ce moyen, il rend justice en même tems à la valeur des Grecs & à la piété du Troyen, qui lui attiroit la protection, non seulement des dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa patrie.

L'Histoire du siege de Troye est assez connue; tout le monde sçait quel en fut l'évènement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise par une trahison que les Historiens rapportent diversement. Le Roi, la famille royale, la plûpart des citoyens & des alliés de Troye, furent ou tués ou faits esclaves. Énée perdit Créuse dans la confusion & le désordre que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les prisonniers, sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les déesses Vénus & Cybele l'avoient sauvée de la ruine commune, & la retenoient à leur service. On le crut dans la fuite, & il ne fut plus permis d'en douter. Énée lui-même échappa à la ruine de sa patrie; il n'étoit pas juste en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville. Les Grecs s'étant rendu mai-

tres de la basse ville, Énée en fut assez tôt averti pour s'emparer de la citadelle de Pergame, avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. A peine y étoit-il entré, que les Grecs, animés par leurs premiers succès, & regardant déjà les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui fut pas difficile de repousser leurs premières attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui, échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secrètes & inconnues aux assiégeans. Avec ces secours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût prise d'emblée. Mais, jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue résistance, quand les Grecs l'attaqueroient en règle, il résolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes & les vieillards; il les fit sortir par des portes de derrière, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance, pour faciliter la retraite de ceux qu'il

avoit envoyés devant ; tandis que l'ennemi , occupé à donner l'assaut , étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin, Néoptolème ayant forcé une partie de la muraille , Énée prit avec lui son père , ses enfans , les dieux Pénates, le Palladium, & tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la citadelle , & sortit par une porte de derrière.

Pendant ce tems-là, les Grecs s'emparèrent du reste de la ville & de la citadelle , & tout occupés au pillage , ils donnerent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sûreté. Énée & les siens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une escorte ; ils se joignirent tous en un seul corps , & s'emparèrent des postes les plus avantageux du mont Ida. Les habitans de plusieurs villes Troyennes vinrent grossir leur troupe ; de sorte qu'en très-peu de tems il s'assembla une nombreuse armée sur la montagne. Énée à la tête de presque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation , résolut de demeurer avec eux sur le mont Ida , jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il espéroit qu'après le départ des Grecs , il pourroit réparer les ruines de Troye , ou du moins s'établir dans la Troade , aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & saccagé la ville de Troye ,

porté la désolation dans toutes les places du royaume , & partagé le butin & les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leur victoire par la défaite de ceux qui avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Énée s'y étoit attendu , ils se disposèrent à attaquer le mont Ida , & à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Énée , qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats , prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des hérauts pour les conjurer de ne point réduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir , & de vendre chèrement leur vie. Les Grecs , ennuyés d'une si longue guerre , ne souhaitoient rien tant que de la voir terminée , pour s'en retourner dans leur patrie. Ils reçurent favorablement l'ambassade , & on fit un traité à ces conditions : » qu'É-
» née livreroit aux Grecs les
» places fortes dont il étoit en
» possession ; que dans un cer-
» tain tems marqué par le trai-
» té , il sortiroit de la Troade
» avec tous ceux qu'il comman-
» doit ou qui étoient sous sa
» protection ; que les Grecs, de
» leur côté , donneroient aux
» Troyens un libre passage ,
» tant par mer que par terre ,
» sans leur faire aucun mal en
» leurs personnes ou en leurs
» biens. « Les Troyens accep-
tèrent ces conditions , persuadés que c'étoit le meilleur par-

ti qu'ils pussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

Énée avoit beaucoup d'enfans de sa femme Créuse. Il envoya Ascagne, l'aîné de ses fils, en Phrygie, avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un canton appelé Dascyliris. Énée prit avec lui ses autres enfans, son pere, & les images des Dieux; & dès qu'il eut équipé une flotte, & que la saison le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établissement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa patrie.

Voilà ce que l'Histoire nous apprend de plus particulier, de plus exact & de plus vrai sur la fuite d'Énée après la ruine de Troye. D'autres auteurs attribuent uniquement sa délivrance à sa piété. C'est un fait constant dans l'Histoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ses plus riches trésors, on vit Énée porter son pere & les images des Dieux; que les Grecs, surpris d'une piété dont on avoit si peu d'exemples, se firent un scrupule de le troubler dans sa retraite, & que par respect pour lui, ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

Il y a des Auteurs qui parlent tout autrement de la différence de son sort, & de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent

à ce qu'ils s'étoit joint aux Anténorides pour livrer la ville aux Grecs; & selon eux, son salut fut la récompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs, la plupart des Historiens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre & de noircir la réputation d'un Prince qui, dans tout le reste de ses actions connues, ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énorme. Il paroît que cette fable n'a d'autre fondement que la haine que Pâris & ceux de sa faction avoient contre lui; haine si marquée, qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espèce de vengeance. Mais, il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine, sans qu'il la méritât, que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa réputation, & justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs, l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs, & pour leur rendre Hélène, ne pouvoit-elle pas les engager, par un motif de reconnaissance, à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui & à An-

ténor, dont la famille est accusée d'avoir livré la ville, par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Énée une si noire trahison ?

Si les anciens Auteurs sont si différens dans ce qu'ils disent de la façon dont Énée se sauva de l'embrasement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macédoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputoient à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce héros. Dans chacun de ces pays, & dans plusieurs autres, non seulement on avoit des preuves qu'il y avoit vécu, mais on montrait des tombeaux qui faisoient voir qu'il y étoit mort ; & quelques-unes de ces provinces ont eu un Auteur ou deux qui ont appuyé leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces différentes traditions, & de les accorder ensemble. Énée laissa un de ses fils en Phrygie ; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie ; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom, & fit un assez long séjour dans plusieurs autres pays. La plupart de ces provinces conservèrent des monumens de son arrivée ; il y en eut même plusieurs qui, après sa mort, lui érigèrent des tombeaux ; marques de respect & de vénération qui étoient fort en usage dans ces tems là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui

avoient érigés, ne laisserent pas d'en profiter en supposant qu'Énée s'étoit établi parmi eux. Leurs Auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur pays ; & peut-être un petit nombre d'autres Écrivains de moindre marque, par une folle démangeoison de faire des découvertes, ou de contredire les opinions déjà reçues, eurent-ils la présomption d'insérer leurs fables dans les Histoires qu'ils composoient. Mais, ces traditions certaines ne doivent pas être mises en parallèle avec celles des Romains & des Italiens, qui sont & plus constantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les auteurs de l'histoire de Rome, aussi-bien que par les meilleurs auteurs Grecs.

Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Énée resta en Phrygie. Ils s'appuient sur un passage d'Homère, qu'ils croient si positif, qu'il n'y a rien à répondre. Il est dans le vingtième livre de son Iliade, où Neptune, après avoir délivré Énée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction.

» Le fils de Saturne hait la
 » maison de Priam ; cependant,
 » le courageux Énée régnera
 » sur les Troyens, lui & ses
 » enfans, & les enfans de ses
 » enfans qui naîtront dans la
 » suite. «

Il paroît un peu surprenant

qu'on regarde cette prédiction comme une preuve si décisive. En effet, & c'est la remarque que fait Denys d'Halicarnasse, Énée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés, en Phrygie ? On sçait qu'il laissa son fils en Phrygie, que ce fils érigea un petit royaume des ruines de Troye, & qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut nécessairement rapporter au pais & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le Poëte, ne fassent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Énée, après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appelé Pallene. Ce fait est rapporté non seulement par les Historiens qui le font venir en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pais étoient d'anciens alliés des Troyens, & pendant le siège ils avoient envoyé quelques troupes à leur secours. Ils reçurent Énée avec beaucoup d'amitié, & il passa tout l'hiver dans ce pais. Il bâtit un temple à Vénus, & une ville qu'il appelle de son nom Énée. De Pallene il mit à la voile au printemps, & laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'au-

tres raisons ne vouloient pas aller plus loin.

Nous ne nous arrêterons point ici à parler de tous les voyages d'Énée ; un si long détail seroit ennuyeux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'été à côtoyer le long de la Grece & d'une partie de l'Italie ; que de tems en tems il descendoit à terre, & qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs pais, érigeant des temples dans un endroit, débarquant & établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa flotte, & leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année, il arriva en Sicile, & prit terre dans la partie occidentale de cette isle près de Drépane. Il trouva quelques Troyens déjà établis dans cette isle. La joie qu'eut Énée de rencontrer cette colonie de Troyens, le détermina à passer l'hiver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Égeste & à Élyme ; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Élyma & Égesta ; & il érigea un temple de Vénus dans chacune. Au printemps il se remit en mer, & laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plupart étoient ennuyés des fatigues inséparables d'une vie inconstante, leur patience étoit épuisée, ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une plus longue course, & n'aspiroient qu'à une paisible

retraite. Énée la leur procura dans ces nouveaux établissemens, & par ce moyen, il les dédommagea des peines qu'ils avoient effuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispensables de laisser ce détachement en Sicile ; car, la plupart des Historiens, ennuvés de traverser les mers, brûlerent une partie de sa flotte, & que faute de vaisseaux, quelques-uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

Énée fit voile pour la seconde fois sur les côtes d'Italie, à travers la mer Tyrrhène. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & ensuite en d'autres endroits. Enfin, vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la prise de Troye, il arriva à Laurente. Résolu d'y borner ses voyages, il fit débarquer toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroîtra pas déraisonnable, si l'on considère que pendant ses voyages il avoit dispersé en différens endroits la plupart de ses compagnons. Il se campa dans un lieu qui étoit environ à quatre stades de la mer, & qui depuis ce tems-là fut appelé Troye.

Plusieurs raisons portent à croire qu'Énée s'établit dans ce canton. L'opinion, qui paroît la plus généralement suivie, c'est que les Troyens avoient reçu une réponse de l'oracle,

qui leur ordonnoit de se fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables ; qu'étant à manger à la hâte sur le bord de la mer, ils se servirent de leurs pains en forme de tables ; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent aussi les croutes de pain sur lesquelles ils les avoient mises ; qu'un d'entr'eux, soit Anchise, soit quelqu'autre Troyen, s'écria, *nous mangeons aussi nos tables* ; que sur cela, il s'éleva un grand bruit par-tout le camp ; & que se rappelant l'oracle, ils ne doutèrent plus qu'il n'eût eu en vue ce qui venoit d'arriver. Énée, persuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des sacrifices solennels, fit porter à terre les images des dieux, & érigea des autels avec une prompte dévotion.

Au milieu de la solennité des sacrifices, une truie, qu'on vouloit immoler, rompit ses liens, quoique pleine & près de faire ses petits, & s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Énée, dans ce moment, se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des dieux ; c'étoit de prendre un animal pour guide, & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on ramenât la truie à l'autel ; il la suivit lui-même avec quelques-uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit, & de la détourner de la voie marquée par les destins. La truie s'éloigna

de la mer d'environ vingr-quatre stades, & gagna une colline, où elle s'arrêta de lassitude. L'oracle paroissoit entièrement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté, il ne vouloit pas défobéir aux dieux; mais, de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à fixer sa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit espérer, ni les commodités, ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, les dieux Pénates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en songe; ils lui ordonnerent de bâtir au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à son irrésolution; ils le consolèrent, en lui donnant des assurances qu'il alloit jeter les fondemens d'un vaste Empire; que les destins portoient que les Troyens passeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus florissante; que pour le présent ils devoient se contenter de cette demeure, où ils travailleroient pour un bonheur à venir; & qu'après autant d'années que la truie seroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus considérable. Le lendemain, la truie mit bas trente petits. Enée les immola aux dieux Pénates avec leur mère. Et trente ans après on bâtit Al-

be, qui fut par elle-même une ville célèbre, mais plus célèbre encore en ce qu'elle fut la mère de Rome, la première ville du monde.

Ce fait est rapporté avec quelques légères différences, par les plus célèbres Auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il est confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais, il y a des Auteurs qui, ne paroissant pas persuadés de la vérité de ces faits, qui ont un air si fabuleux, cherchent d'autres raisons de l'établissement d'Enée. En effet, s'il est vrai, comme le rapportent plusieurs Historiens dignes de foi, que les dames Troyennes brûlerent tous ses vaisseaux, dès qu'il fut débarqué sur les côtes de l'Italie, il n'est pas besoin de faire intervenir les dieux dans une action qui étoit nécessaire, quand même les dieux ne l'auroient pas prédite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Enée résolut de fixer sa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper sur la colline où la truie s'étoit arrêtée, il mit ses dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux; & sans différer plus long-tems, il commença à bâtir une ville. Mais, après un si long voyage, ses compagnons n'avoient pour ainsi dire que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des instrumens, des matériaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligés de faire

des courses sur les terres voisines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitants du païs.

Cette partie de l'Italie où Énée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigènes. Ils avoient pour roi Latinus; ce Prince faisoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville située environ à cent soixante stades de l'endroit où Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit débarqué sur ses terres, & que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jeta l'alarme dans l'esprit de Latinus; il changea de dessein, & tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

On ne sçait pas avec certitude, si les Aborigènes & les Troyens en vinrent aux mains. Plusieurs Auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix & une alliance avec Énée; mais, le sentiment le plus reçu, est qu'il n'y eut point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gar-

doient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossières & mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque les deux armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des hérauts pour demander une entrevue avec le Prince étranger.

On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité qu'on avoit exercés dans son païs. Il pria Énée de lui dire qui il étoit, quelles étoient ses prétentions, & pourquoi il pilloir les terres d'un Prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort; qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens, de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre, & qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unît de tous côtés pour repousser la violence; que s'il avoit eu besoin de quelque chose, il l'auroit obtenu de bonne grace, s'il l'avoit demandé; mais qu'il étoit contre toutes les règles de la justice & de l'humanité, d'employer les voies de fait contre des peuples disposés d'ailleurs à lui faire plaisir; qu'au reste un procédé si irrégulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui, qu'ils ne fussent encore prêts à en venir à un accommodement, & à lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

Énée répondit avec modération aux plaintes de Latinus :
 » Nous sommes, lui dit-il,
 » Troyens de nation, & nous
 » venons d'une ville assez connue chez les Grecs, qui l'ont
 » détruite après dix ans de
 » siège. Depuis la ruine de notre patrie, errans de tous
 » côtés, nous cherchons un
 » nouvel établissement ; c'est
 » par l'ordre des Dieux que
 » nous sommes venus ici ; il n'y
 » a que ce pays qui doive nous
 » servir de port après tant de
 » courses. Nous n'avons point
 » de mauvaises intentions ; c'est
 » uniquement l'extrême nécessité qui nous oblige à commettre quelques actes de violence envers vos sujets. Mais,
 » si nous avons moins écouté
 » les raisons de bienfaisance que
 » nos propres besoins, nous en
 » avons un regret sensible, &
 » nous sommes prêts à réparer
 » le tort que nous vous avons
 » pu faire. Nos corps, nos bras,
 » nos armes sont à vous ; vous
 » pouvez en disposer. Endurcis
 » aux travaux, accoutumés aux
 » fatigues de la guerre, intrépides dans les dangers, si
 » vous voulez nous recevoir
 » dans votre alliance, nous défendrons vos terres du pillage, & nous nous joindrons
 » volontiers à vos sujets pour
 » faire des conquêtes sur vos
 » ennemis. Nous vous conjurons donc d'oublier le passé,
 » & d'être persuadé que la
 » nécessité y a eu plus de part
 » que le dessein de vous offen-

» fer ; il n'est point de fautes
 » plus pardonnables que celles
 » qui sont involontaires, & dans
 » l'état de supplians où nous
 » nous présentons aujourd'hui,
 » il ne seroit pas juste de nous
 » traiter avec la dernière rigueur. Sçachez, au reste, que
 » si nous vous faisons réparation de nos fautes, & si nous
 » vous demandons avec tant
 » de soumission un peu de terrain où nous puissions nous
 » établir, c'est une soumission
 » où la crainte n'a point de
 » part ; nous avons soutenu
 » des guerres plus terribles que
 » celle qui nous menace aujourd'hui ; & si vous refusez
 » d'écouter nos demandes justes & modérées, après avoir
 » prié les dieux & les génies
 » tutélaires de votre royaume,
 » de nous pardonner des maux
 » que nous ne causerons qu'à
 » la dernière contrainte, nous
 » nous défendrons jusqu'à l'extrémité, si vous nous attaquez les premiers. »

Le roi des Latins écouta Énée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponse obligeante : » J'estime les gens de
 » cœur, j'ai compassion des
 » malheureux, & je ne sou-
 » haite rien tant que de vous
 » procurer une meilleure destinée. Si j'étois convaincu
 » que vous ne fussiez venus ici
 » que pour y chercher une demeure, & que contens d'une
 » portion de mes terres, vous
 » voulussiez jouir en bons amis
 » de ce que je vous céderois,

» sans entreprendre sur ma
 » couronne, votre salut m'en
 » deviendrait plus cher. Si vous
 » êtes véritablement dans cet-
 » te disposition, jurons-nous
 » une fidélité mutuelle, & que
 » nos sermens soient le nœud
 » de notre alliance; je vous
 » promets tout ce que vous
 » pouvez raisonnablement sou-
 » haiter de nous, & j'accepte
 » votre secours dans la guerre
 » où je suis maintenant engagé
 » contre les Rutules. »

Rien ne pouvoit faire plus
 de plaisir au Prince Troyen,
 qu'une réponse si favorable. Il
 accepta les offres de Latinus;
 on fit une alliance entre les deux
 nations, on les confirma par des
 sermens solennels, & on con-
 clut un traité à ces conditions:

» Que les Aborigenes donne-
 » roient aux Troyens autant de
 » terres qu'ils en demandoient;
 » sçavoir, environ quarante
 » stades autour & de chaque
 » côté de la colline; où ils
 » avoient commencé à bâtir
 » une nouvelle ville; que les
 » Troyens de leur côté se join-
 » droient aux Aborigenes dans
 » la présente guerre, pour ser-
 » vir sous leurs étandards par
 » tout où l'on auroit besoin de
 » leur secours; & que les deux
 » peuples s'aideroient mutuel-
 » lement de conseils & de ser-
 » vices en tout & par-tout. »

Les conditions acceptées de
 part & d'autre, ils donnerent
 réciproquement leur enfans
 pour otages; & les Troyens
 laissant leur ville imparfaite, se

joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouit
 bientôt des avantages de sa
 nouvelle alliance. Il avoit été
 vaincu auparavant dans diffé-
 rens combats. Mais, dans cette
 dernière campagne, la fortune
 l'accompagna par-tout. Il défit
 les Rutules en plusieurs occa-
 sions, prit leurs villes, & cou-
 rut de victoire en victoire
 avec une rapidité surprenante;
 de sorte qu'on peut dire que la
 guerre fut presque aussitôt ter-
 minée que commencée. Après
 une si heureuse campagne, les
 deux nations s'attachèrent avec
 une égale ardeur, à achever
 les travaux des Troyens, qui
 étoient demeurés imparfaits.

La guerre des Rutules avoit
 donné au Roi des occasions de
 connoître parfaitement Énée,
 & de faire avec lui une étroite
 amitié. Cette connoissance lui
 fit comprendre combien il étoit
 de son intérêt en toutes saisons
 de se l'assurer pour ami. Latinus
 avoit une fille unique, nommée
 Lavinie. Il avoit contracté quel-
 ques engagemens de la marier
 à Turnus, Prince qui étoit ne-
 veu ou du moins parent de la
 reine Amate. Mais, il crut que
 le mérite du prince Troyen
 pouvoit le dispenser de garder
 trop religieusement ses pro-
 messes; & malgré toutes les op-
 positions que fit la Reine en
 faveur du Prince son parent, il
 maria sa fille à Énée. Cette al-
 liance étoit si honorable & si
 avantageuse au Troyen, qu'il
 crut ne pouvoir se dispenser

d'en témoigner une vive reconnaissance. Il donna donc le nom de la Princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appelée Lavinium.

Les deux premières années qu'il régna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de temples & d'édifices publics, & à mettre la dernière main à ces ouvrages. Il vécut ensuite une année dans une paix parfaite, jouissant de la réputation qu'il s'étoit acquise, & donnant à ses sujets le repos dont ils avoient besoin pour se remettre de leurs longues fatigues. Mais, la quatrième année de son règne, il se trouva engagé avec Latinus son beau-père, dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus, rival d'Enée, avoit ressenti vivement l'affront qu'il avoit fait Latinus en préférant un homme entièrement étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même de ses engagements solennels. S'étant donc mis à la tête des Rutules, il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étendue. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-père, & marcha sans différer pour présenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part & d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée & les siens ne se

découragerent point; ils continuèrent le combat avec vigueur. Enée tua de sa propre main le général des ennemis, & remporta une victoire complète.

La mort du Roi diminua beaucoup la joie de cette victoire; ses sujets, qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succéda sur le trône des Aborigènes, sans aucune opposition; car, la Reine, son ennemie déclarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu Roi des deux nations, il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ses sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses sujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux nations. Le peuple seconda les intentions du Prince. Les Latins & les Troyens s'allièrent par des mariages, ils se communiquèrent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut si parfaite, que la suite des tems ne put mettre la division parmi eux. Enée régna trois ans en paix. La dernière de ces trois années, son pere Anchise mou-

rut dans un âge très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchise, Enée, non content des avantages qu'il avoit déjà remportés sur les Rutules, résolut d'achever la conquête de cette nation rebelle. Cette entreprise lui suscita un plus dangereux adversaire, & lui coûta la vie. Les Rutules, par un dernier effort, rassemblèrent des troupes de toutes leurs villes; & toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux mêmes de résister aux forces des Latins & des Troyens réunis ensemble, ils engagèrent Mézence dans leurs intérêts. Ce Prince, qui étoit roi des Etruriens, nation très-puissante, & qui avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'empire d'Enée, écouta favorablement la demande des Rutules, & se mit à la tête d'une nombreuse armée, qui jointe à la leur, étoit si supérieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déjà Enée comme vaincu.

Celui-ci n'avoit point de sûr moyen pour résister à des forces si inégales, que de se jeter dans Lavinium; mais, d'un autre côté, il crut qu'il ne se feroit pas d'honneur s'il paroïssoit saisi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège; il donna à son fils Euryleon, qui dans la suite fut plus connu sous le nom d'Ascagne, quel-

ques troupes pour la défendre, & avec le reste de son armée, il alla présenter la bataille aux ennemis. On se battit des deux côtés avec une ardeur incroyable; la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais, le lendemain, on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Etruriens qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorsque les Latins se furent retirés dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'est-à-dire, leur roi & leur général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver son corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des dieux; les autres (& c'est le sentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, sur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, sans que personne en eût rien vu, à cause de l'obscurité de la nuit & de la confusion de la retraite. Quelques personnes pieuses, croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un si grand héros, se persuaderent comme une vérité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place, par la valeur dont il avoit donné des marques si éclatantes dans la dernière bataille. Il y en eut même qui assurèrent qu'ils l'y avoient vu monter. On dit qu'Ascagne son fils fut de ce nombre; il étoit

de son intérêt d'appuyer & de favoriser cette créance. Quoiqu'il en soit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple sur les bords du fleuve, avec cette inscription: *Au Jupiter pere de la patrie, qui gouverne & regle le cours du Numicius.* Enée mourut la quatrième année de son règne sur les Latins, qui étoit la huitième de la prise de Troye. Il laissa en mourant la Reine enceinte, qui accoucha d'un fils, qui fut nommé Enée Silvius.

Sur une médaille de Jules-César, on voit Enée nu, dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas. Il porte dans la main droite le Palladium, de la gauche il soutient Anchise assis sur son bras; Anchise est vêtu d'une robe & porte les dieux Pénates. Sur les médailles d'Auguste, Enée porte Anchise & une capse où sont apparemment les vases sacrés; il tient de la main droite Ascanie & de la gauche Mercure qui le conduit; derrière lui marche Créuse. Il est représenté de même dans la table Illaque. Dans Antonin Pie, nous avons un médaillon Latin, & plusieurs médailles où Enée porte son pere & tient son fils. Dans quelques-unes paroît aussi la truie avec douze petits; ce pouvoit être des bas-reliefs. On trouve la même histoire gravée sur plusieurs lampes antiques. Mezzabarba cite deux médailles de Trajan même, dont le

revers porte *AENEAS*, avec le type d'Enée portant Anchise & tenant son fils par la main. P. Victor nommé ainsi le temple de Vénus Génitrix, *templum Veneris Genitricis, aliàs Veneris & Anchise cum atrio*; ce qui doit faire juger qu'il y avoit dans ce temple quelque monument semblable à celui dont nous parlons. Nous trouvons même sur ce monument un témoignage précis. C'est celui d'Ovide dans ses Fastes; il nous dit que la statue d'Enée portant Anchise, se voyoit dans le temple de Mars *ultor*, superbe édifice qu'Auguste avoit fait bâtir dans son *forum*, en mémoire de la bataille de Philippes, où il avoit vengé la mort de son pere.

Il y a dans l'Énéide un horrible anacronisme, que les Sçavans ont découvert il y a longtemps, & qui n'a été défendu par personne, si ce n'est par l'abbé de Marolles. Enée & Didon n'ont point vécu dans le même tems, comme le suppose Virgile; cela est incontestable, selon tous les Chronologistes; le P. Labbe & Bochart l'ont démontré. Est-ce donc une bévue de Virgile? C'est ce qu'on ne peut dire sans injustice. De son tems on pouvoit croire communément que Carthage avoit été bâtie quelques années après la prise de Troye, quoiqu'elle ait été fondée beaucoup plus tard, suivant les Chroniques des Tyriens. Or, il est de principe, selon M. l'abbé Desfontaines, qu'un

qu'un Poëte doit se conformer aux opinions communes, tant sur la Physique que sur l'Histoire, sans se mettre en peine des recherches des Philosophes ou des Antiquaires.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

Quoi de plus convenable & de plus favorable au plan de notre Poëte, que la fiction des amours d'Énée & de Didon, fondatrice de la ville de Carthage ? Cette fiction lui donne lieu d'expliquer la cause primitive de la haine des deux Républiques de Rome & de Carthage, & d'annoncer la funeste destinée de celle-ci, que Rome doit un jour asservir, après des guerres cruelles & sanglantes entre les deux peuples d'Italie & d'Afrique. Quand même Virgile auroit sçu qu'Énée vivoit bien des années avant Didon, il a bien fait de feindre de l'ignorer, & d'avoir fait vivre Didon du tems d'Énée. » Pourquoi le condamnera-t-on, dit M. de Segrais, d'avoir fait une fiction contre l'ordre du tems, si on permet bien quelquefois aux Poëtes d'en faire contre l'ordre de la nature ? Virgile en feroit-il moins Poëte, quand il n'auroit jamais étudié la Chronologie ? «

ÉNÉE, *Æneas*, *A'ivēas*, (a) furnommé *Silvius*, étoit fils d'Énée & de Lavinie. Cette

Princesse, après la mort du Roi son mari, ayant pris la fuite, se retira dans les bois ; & comme elle étoit alors enceinte, elle y accoucha d'un fils, qu'elle appella *Silvius*, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de son pere. Après la mort d'Ascagne son frere, Énée *Silvius* monta sur le trône des Latins ; mais, ce ne fut pas sans contestation de la part de Jule, fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Énée & de Lavinie, qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize Princes, descendus en droite ligne d'Énée *Silvius*, se succéderent sur le trône des Latins. *Romulus*, fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Énée fut éteinte en lui.

Au reste, Tite-Live fait Énée *Silvius* fils d'Ascagne, & non pas d'Énée ; mais, Virgile & d'autres le disent fils de ce dernier.

ÉNÉE, *Æneas*, *A'ivēas*, (b) Capitaine Grec, de la ville de *Stymphale*. Étant préteur des *Arcadiens*, il entreprit de détruire la tyrannie d'*Euphron* à *Sicyone*.

Cet Énée, voyant un homme habillé fort proprement,

(a) Tit. Liv. L. I. c. 3. Virg. *Æneid.* L. VI. v. 763.

(b) Xenoph. pag. 338, 629.

qui couroit pour s'aller précipiter du haut d'un rocher, le saisit pour l'empêcher d'exécuter son dessein. Mais, cet homme entraîna Énée avec lui, & ils périrent ensemble.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, surnommé Tacticus, un des plus anciens Auteurs qui aient écrit de l'art militaire. Il vivoit du tems d'Aristote, sous la 111.^e Olympiade, vers l'an 336 avant J. C. Il écrivit plusieurs traités de l'art militaire, allégués par Polybe & Elien. Les abrégiateurs de Gesner assurent qu'il y en a un en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican; c'est celui que Casaubon a publié. Cinéas de Thessalie, conseiller de Pyrrhus, roi des Épirotes, fit un abrégé de ces livres.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, (a) Sénateur de la ville de l'Halésine en Sicile. Cicéron en fait mention dans ses oraisons contre Verrès.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, roi d'Arabie, qui s'appella ensuite Arétas. Voyez Arétas.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, (b) de la ville de Lydde, la cinquième dans les onze toparchies de la Judée, étoit paralytique depuis huit ans, & fut guéri par saint Pierre, qui lui dit: *Énée, que le Seigneur Jesus-Christ vous guérisse; levez-vous, & faites votre lit.* La guérison corporelle d'Énée fut suivie de sa conver-

sion. Ceux de son pays, c'est-à-dire, les Lyddiens, se convertirent aussi à la vue d'un tel miracle, de même que ceux de Sarone.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, (c) un des premiers habitans de Tarichée, chez qui Joseph l'Historien, gouverneur de Galilée, fit mettre en dépôt l'argent que les soldats avoient pris à Prolémée, intendant du roi Agrippa, & de Bérénice sa sœur, l'an 66 de Jesus-Christ, le douzième de Néron.

ÉNÉE, *Aeneas*, *A'velas*, (d) habitant de Jérusalem qui se rendit à Tite pendant le siège de cette ville. Cet Énée ayant été envoyé de la part des Romains à Castor, qui étoit sur une tour, & faisoit mine de vouloir se rendre, afin de recevoir de l'argent qu'il vouloit lui donner, fut écrasé par une grosse pierre que Castor fit rouler sur lui, & qui manqua de tuer Tite.

ÉNÉENS, *Aenei*, (e) nom d'un peuple, selon Tite-Live. Il seroit naturel que ce fussent les habitans d'Énée, plutôt que ceux d'Énos. Cependant, il paroît, par le passage où Tite-Live nomme les Énéens, qu'on doit l'entendre des habitans d'Énos, qu'il appelle Éniens dans un autre passage.

ENÉSIAS, *Anefias*, (f) *A'velas*, étoit Ephore de Sparte, l'année que l'on commença

(a) Cicer. in Verr. L. V. c. 146.

(b) Actu. Apost. c. 9. v. 32. & seq.

(c) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 824.

(d) Joseph. de Bell. Judaïc. L. VI. p. 925.

(e) Tit. Liv. L. XXXI. c. 31.

(f) Xenoph. p. 462.

la guerre du Péloponnèse.

ENÉSIDÈME, *Ænesidemus*, *Ἀνέσιδος*. (a) Léontin, dont parle Pausanias, & qu'il croit différent de celui qui devint le tyran de sa patrie.

ENÉSIDÈME, *Ænesidemus*, *Ἀνέσιδος*, (b) natif de Dymes, commandoit l'an 198 avant J. C., un corps de troupes qu'on avoit mis en garnison à Argos. C'étoient cinq cens jeunes gens choisis entre tous les peuples de l'Achaïe. Philoclès, lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans Argos, rencontra ces jeunes gens qui venoient à lui ; mais, persuadé qu'ils n'étoient pas en état de lui résister, il leur fit commander de sortir de la ville. D'abord, ils se moquerent eux & leur commandant de celui que Philoclès leur avoit envoyé. Un moment après, ils virent aussi un corps considérable d'Argiens qui venoient les armes à la main pour les attaquer d'un autre côté ; mais, alors, quoique leur perte parût inévitable, ils auroient affronté le péril, s'ils avoient eu un chef plus ferme & plus assuré. Mais, Enésidème, pour ne point perdre avec la ville la fleur de la jeunesse Achéenne, ayant obtenu de Philoclès la permission pour les Achéens de se retirer sains & saufs, les congédia, & resta lui-même tout

armé avec un petit nombre de ses cliens, dans le même lieu où l'avoit rencontré Philoclès. Ce lieutenant lui envoya demander ce qu'il prétendoit faire ; à quoi il répondit, en tenant son bouclier devant lui, qu'il vouloit mourir les armes à la main, en défendant jusqu'au dernier soupir, la ville dont on lui avoit confié la garde. Alors, Philoclès ordonna aux Thraces de tirer sur eux, & tous furent tués jusqu'au dernier.

ENÉSIME, *Enesimus*, (c) fils d'Hippocoon, se trouva pour son malheur à la chasse du sanglier de Calydon. Ce fut en vain qu'il voulut se sauver par la fuite ; il ne put éviter que le sanglier ne lui coupât le jarret avec ses défenses.

ENETES, *Eneti*, *Ἐνετι*, nom de peuple. On prononce ordinairement Hénètes avec l'aspiration. Voyez Hénètes.

ENEUBALUS, ENEUGAMUS, *Eneubalus*, *Eneugamus*. Voyez Euhédochus.

ENFANT, *Puer*, (d) Les Enfants, chez les Anciens, étoient ou légitimes ou naturels & illégitimes. Les légitimes étoient nés d'un ou de plusieurs mariages ; les illégitimes étoient ou d'une concubine, ou d'une fille publique, ou d'une fille ou d'une veuve galante, ou d'une femme mariée à un autre, & adultère-

(a) Paus. p. 332.

(b) Tit. Liv. L. XXXII. c. 25.

(c) Ovid. Metam. L. VIII. c. 8.

(d) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom.

I. p. 345, 346. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 375, 383. T. XII. p. 75. & suiv.

rins , ou d'une proche parente , & incestueux.

I. Les Juifs désiroient une nombreuse famille ; la stérilité parmi eux étoit en opprobre. On disoit d'un homme qui n'avoit point d'Enfans : *Non est edificator , sed dissipator*. On mettoit le nouveau-né à terre ; le pere le levoit ; il étoit défendu d'en céler la naissance ; on le layoit ; on l'enveloppoit dans des langes. Si c'étoit un garçon le huitième jour il étoit circoncis. On faisoit un grand repas le jour qu'on le sevroit. Lorsque son esprit commençoit à se développer , on lui parloit de la loi ; à cinq ans , il entroit dans les écoles publiques ; on le conduisoit à douze ans aux fêtes de Jérusalem ; on l'accoutumoit au jeûne ; on lui donnoit un talent ; à treize ans , on l'assujettissoit à la loi ; il devenoit ensuite majeur. Les filles apprenoient le ménage de leur mere ; elles ne sortoient jamais seules ; elles étoient toujours voilées ; elles n'étoient point obligées à s'instruire de la loi. Les Enfans étoient tenus sous une obéissance sévère. S'ils s'échappoient jusqu'à maudire leurs parens , ils étoient lapidés. L'Enfant qui perdoit son pere pendant la minorité , étoit mis en tutelle ; lorsqu'il étoit devenu majeur , il étoit tenu d'observer les 613 préceptes de Moïse. Le pere déclaroit sa majorité en présence de dix témoins ; alors il devenoit son maître ; mais , il ne pouvoit con-

trafter juridiquement avant l'âge de vingt-cinq ans. Tout le bien du pere passoit à ses Enfans mâles. Les filles étoient dotées par leurs freres , pour qui c'étoit un si grand devoir , qu'ils se privoient quelquefois du nécessaire ; la dot étoit communément de la dixième partie du bien paternel. Au défaut d'Enfans mâles , les filles étoient héritières ; on comptoit les hermaphrodites au nombre des filles. Un pere , réduit à la dernière indigence , pouvoit vendre sa fille , si elle étoit mineure , & qu'il y eût apparence de mariage entr'elle & l'acheteur ou le fils de l'acheteur ; alors l'acheteur ne l'abaissoit à aucun service bas & vil ; ce n'étoit point une esclave ; elle vivoit libre , & on lui faisoit des dons convenables.

II. Chez les Grecs , un Enfant étoit légitime & mis au nombre des citoyens , lorsqu'il étoit né d'une citoyenne , excepté chez les Athéniens , où le pere & la mere devoient être citoyens & légitimes. On pouvoit céler la naissance des filles , mais non celle des garçons. A Lacédémone , on présentait les Enfans aux anciens & aux Magistrats , qui faisoient jeter dans l'Apothère ; ceux en qui ils remarquoient quelque défaut de conformation. Il étoit défendu , sous peine de mort , chez les Thébains , de céler un Enfant. S'il arrivoit qu'un pere fût trop pauvre pour nourrir son Enfant , il le portoit au Ma-

gistrat qui le faisoit élever, & dont il devenoit l'esclave ou le domestique. Cependant, la loi enjoignoit à tous indistinctement de se marier. Elle punissoit à Sparte, & ceux qui gardoient trop long-tems le célibat, & ceux qui le gardoient toujours. On honoroit ceux qui avoient beaucoup d'Enfans. Les meres nourrissoient, à moins qu'elles ne devinssent enceintes avant le tems de sevrer; alors on prenoit deux nourrices. Lorsqu'un Enfant mâle étoit né dans une maison, on mettoit à la porte une couronne d'olivier; on y attachoit de la laine si c'étoit une fille. A Athènes, aussitôt qu'un Enfant étoit né, on l'alloit déclarer au Magistrat, & il étoit inscrit sur des registres destinés à cet usage; le huitième jour, on le promenoit autour des foyers; le dixième, on le nommoit & l'on régaloit les conviés à cette cérémonie; lorsqu'il avançoit en âge, on l'appliquoit à quelque chose d'utile. On resserroit les filles; on les assujettissoit à une diète austère; on leur donnoit des corps très-étroits, pour leur faire une taille mince & légère; on leur apprenoit à filer & à chanter. Les garçons avoient des pédagogues qui leur montraient les beaux arts, la morale, la musique, les exercices des armes, la danse, le dessein, la peinture, &c. Il y avoit un âge avant lequel ils ne pouvoient se marier; il leur falloit alors le consentement de leurs

parèns; ils en étoient les héritiers *ab intestat*.

Samuël petit prétend qu'il étoit permis aux Athéniens de faire mourir leurs Enfans aussitôt après leur naissance, quand même ils seroient nés sans aucune difformité. Mais, il ne cite point cette loi, & on ne la trouve nulle part. D'ailleurs, la manière dont il s'exprime, porte à croire que c'est un sentiment qui lui est particulier. Il est vrai que les Athéniens exposoient leurs Enfans, c'est ce qu'on peut voir dans Aristophane, & même dans les Auteurs comiques Latins, qui font souvent allusion aux mœurs d'Athènes. Cet usage, au reste, n'étoit pas reçu dans toute la Grece; il y avoit des villes, comme Thebes, où il étoit expressément défendu d'exposer les Enfans, & de les faire mourir de quelque manière que ce fût. Mais, on ne trouve chez les Athéniens aucun exemple de peres qui aient fait mourir leurs Enfans déjà grands; & encore moins une loi qui les autorisât à le faire.

Quant au pouvoir de vendre ses Enfans, il faut avouer qu'avant Solon, il arrivoit quelquefois que des peres, hors d'état de satisfaire leurs créanciers, étoient contraints de vendre leurs Enfans pour acquitter leurs dettes; mais, comme nous l'apprend Plutarque, il n'y avoit aucune loi qui le permit, c'étoit seulement un usage toléré, que Solon abolit absolument,

& il n'accorda aux Athéniens que le droit de vendre leurs filles & leurs sœurs, qui avant le mariage se seroient laissé corrompre.

Si un pere étoit mécontent de son fils, il alloit trouver l'Archonte, pour lui exposer les sujets de son mécontentement, & quand le Héraut avoit publié qu'un tel ne reconnoissoit plus un tel pour son fils, ce fils cessoit dès-lors d'être l'héritier des biens de son pere, & d'être soumis à sa puissance; mais, il ne cessoit pas d'être citoyen d'Athènes. Cette abdication de la puissance paternelle étoit inconnue à Rome, où les peres, comme on le dira ci-après, exerçoient un souverain despotisme dans leurs familles, ne reconnoissant d'autres loix que leur volonté, dans les punitions qu'ils jugeoient à propos d'exercer sur leurs Enfans.

III. Les Romains accordoient au pere trente jours pour déclarer la naissance de son Enfant; on l'annonçoit de la province par des messagers. Dans les commencemens, on n'inscrivoit sur les registres publics, que les Enfans des familles distinguées. L'usage de faire un présent au temple de Junon-Lucine, étoit très-ancien; on le trouve institué sous Servius Tullius. Les bonnes meres élevoient elles-mêmes leurs filles; on confioit les garçons à des pédagogues qui les conduisoient aux écoles & les ramenoient à la maison. Ils passaient des éco-

les dans les gymnases, où ils se trouvoient dès le lever du soleil, pour s'exercer à la course, à la lutte, &c.; ils mangeoient à la table de leurs parens; ils étoient seulement assis & non couchés; ils se baignoient séparément. Il étoit honorable pour un pere d'avoir beaucoup d'Enfans. Celui qui en avoit trois vivans dans Rome, ou quatre vivans dans l'enceinte de l'Italie, ou cinq dans les provinces, étoit dispensé de tutelle. Il falloit le consentement des parens pour se marier; & les Enfans n'en étoient dispensés que dans certains cas. Ils pouvoient être déshérités. Les centumvirs furent chargés d'examiner les causes d'exhérédation; & ces affaires étoient portées devant les Préteurs qui les décidoient. L'exhérédation ne dispensoit point l'Enfant de porter le deuil.

La naissance légitime d'un Enfant, & celle qui provenoit de la débauche ou d'une union contractée contre les loix, produisoient un sort bien différent pour les Enfans. La loi n'accordoit aucun droit au pere sur un enfant illégitime; mais, il n'en étoit pas de même de ceux qui naissent d'un mariage légitime.

De tous les droits dont jouissoient les citoyens Romains, il n'y en a aucun qui les différencie davantage des peuples de la Grece, que la puissance paternelle, que Tite-Live appelle *paterna majestas*; elle leur étoit

tellement propre, qu'en perdant le droit de citoyens Romains, ils perdoient aussi cette puissance, qui leur donnoit pour toujours droit de vie & de mort sur leurs Enfans. Cependant, au tems de Justinien, la sévérité de l'ancien droit Romain, établi par Romulus, étoit totalement abolie, & les peres n'avoient plus le pouvoir de faire mourir leurs enfans, ni celui de les vendre, conformément à cette loi des XII Tables : *Un pere aura droit de vie & de mort sur ses Enfans légitimes, & le pouvoir de les vendre.*

Romulus, dont les Décemvirs ont emprunté cette loi, avoit cependant ordonné que les peres n'exerceroient ce pouvoir de vie & de mort sur leurs Enfans, que lorsqu'ils auroient atteint l'âge de trois ans, à moins qu'ils ne vinssent au monde monstrueux & difformes; car, dans ce cas, il avoit permis de les étouffer dès leur naissance; mais, de crainte apparemment que l'amour naturel des peres & des meres pour leurs Enfans, ne fit disparaître à leurs yeux cette difformité, il n'avoit pas voulu qu'ils en fussent les juges; c'étoit à cinq personnes du voisinage à examiner si les Enfans étoient dans le cas d'être mis à mort, & la loi qu'il fit à ce sujet, fut encore mise dans les douze Tables.

Les loix Romaines ne permettoient pas mêmes aux Peres de renoncer à la puissance qu'ils avoient sur leurs Enfans,

comme cela se pratiquoit à Athènes.

Il n'y avoit qu'un cas où Romulus avoit ordonné que les Enfans seroient émancipés, c'est-à-dire, entièrement délivrés du joug de la puissance paternelle. C'étoit lorsqu'ils avoient été vendus trois fois, & sa loi fut rappelée mot à mot par les Décemvirs.

IV. On voit par ce qui vient d'être dit, qu'il ne laissoit pas d'y avoir beaucoup de différence entre le droit Romain & le droit Attique sur la puissance des peres envers les Enfans. Rien ne fait mieux connoître cette différence, que ce que dit Denys d'Halicarnasse au sujet des loix de Romulus.

» Celles qu'il fit, dit-il, pour
 » retenir les Enfans dans leur
 » devoir & dans le respect à
 » l'égard de leurs peres, & pour
 » les obliger à leur obéir en
 » toutes choses, sont encore
 » plus augustes, plus respectables,
 » & l'emportent de beaucoup sur les nôtres. En
 » effet, les législateurs des villes
 » Grecques n'ont obligé les
 » Enfans à demeurer sous la
 » discipline & sous la puissance
 » de leurs peres, que pour
 » un tems fort court; les uns
 » jusqu'à la fin de leur troisième
 » année de puberté, les autres
 » jusqu'à ce qu'ils fussent mariés;
 » d'autres enfin, jusqu'à ce que leur nom fût écrit
 » dans les registres publics,
 » comme ils l'avoient appris
 » par les loix de Solon, de

» Pittacus & de Charondas ,
 » ces fameux Législateurs , si
 » célèbres par leur sage politi-
 » que. Les peines , qu'ils or-
 » donnoient contre les Enfans
 » désobéissans , n'étoient pas
 » non plus assez fortes. Ils per-
 » mettoient seulement aux pe-
 » res de les chasser de leur mai-
 » son , de les déshériter , ce qui
 » ne suffit pas pour réprimer
 » les folies de la jeunesse , ni
 » pour arrêter l'impétuosité des
 » passions. Car , ces peines trop
 » légères ne peuvent retenir
 » dans les bornes du devoir ,
 » ceux qui ne sont pas portés
 » au bien ; aussi arrive-t-il
 » souvent chez les Grecs , que
 » les Enfans outragent leurs
 » peres , & perdent entièrement
 » le respect. Au contraire , le
 » législateur des Romains don-
 » na , pour ainsi dire , tout pou-
 » voir aux peres sur leurs En-
 » fans , & cela pendant toute
 » leur vie. Il leur permit de les
 » mettre en prison , de les faire
 » battre de verges , de les char-
 » ger de fer , de les reléguer à
 » la campagne , pour y travailler
 » à la terre , & de leur ôter
 » la vie , s'ils le jugeoient à
 » propos , quand même ils au-
 » roient été revêtus des pre-
 » mières charges , & qu'ils au-
 » roient rendu à la république
 » les services les plus signalés.
 » C'est en vertu de cette loi ,
 » que d'illustres personnages ,
 » haranguant à la tribune en
 » faveur du peuple contre le
 » Sénat , en ont été arrachés
 » par leurs peres , dans le tems

» même qu'on applaudissoit à
 » leurs discours , pour subir la
 » punition à laquelle ils juge-
 » roient à propos de les con-
 » damner. Ils les conduisoient à
 » travers la place publique ,
 » sans qu'aucun de ceux qui
 » étoient présens pût les re-
 » tirer de leurs mains ; il n'y
 » avoit ni Consul ni Tribun qui
 » osât l'entreprendre , pas mê-
 » me le peuple , en faveur du-
 » quel ils avoient parlé , &
 » qui ne reconnoissoit aucune
 » autorité égale à la sienne. Je
 » passe sous silence tant d'hom-
 » mes illustres qui ont été mis
 » à mort par leurs propres pe-
 » res , quand leur vertu & leur
 » zele les ont portés à quel-
 » que action généreuse , que
 » leurs peres ne leur avoient
 » point ordonnée. L'Histoire
 » nous en fournit un exemple
 » dans la personne de Manlius
 » Torquatus & de plusieurs au-
 » tres. Le législateur des Ro-
 » mains ne se contenta pas d'a-
 » voir accordé ce pouvoir aux
 » peres sur leurs Enfans , il leur
 » permit encore de les vendre ,
 » sans s'embarrasser si cette per-
 » mission seroit regardée com-
 » me une preuve d'un cœur
 » trop cruel , & comme entiè-
 » rement contraire à la ten-
 » dresse & aux sentimens que
 » le sang & la nature devoient
 » inspirer à un pere. Mais , ce
 » qui surprendra davantage
 » ceux qui ont été élevés dans
 » les mœurs dissolues des
 » Grecs , & ce qui leur paroît
 » tra plus dur & plus tyranni-

» que , c'est qu'il permit aux
 » peres de vendre leurs Enfans
 » jusqu'à trois fois , & d'en
 » retirer de l'argent ; leur don-
 » nant en cela plus de pouvoir
 » sur eux , que les maîtres n'en
 » ont sur leurs esclaves. Car ,
 » un esclave qui a été vendu
 » une fois , & qui recouvre sa
 » liberté , devient son maître
 » pour le reste de sa vie , au
 » lieu qu'un fils vendu par son
 » pere , s'il redevenoit libre ,
 » appartenoit encore à son pe-
 » re comme auparavant. Que
 » si , après avoir été vendu une
 » seconde fois , on lui rendoit
 » la liberté , il ne faisoit que
 » passer d'un autre esclavage
 » sous la puissance de son pere ,
 » qui pouvoit encore disposer
 » de lui à sa volonté ; & ce
 » n'étoit qu'après avoir été
 » vendu pour la troisième fois ,
 » qu'il pouvoit se soustraire à
 » la puissance paternelle. Tel-
 » les étoient les loix qu'obser-
 » voient les Rois des Romains
 » dès le commencement. «

V. Chez les Germains , à
 peine l'enfant étoit-il né , qu'on
 le portoit à la rivière la plus
 voisine ; on le lavoit dans l'eau
 froide ; la mere le nourrissoit ;
 quand on le sevroit , ce qui se
 faisoit assez tard , on l'accoutu-
 moit à une diete dure & simple ;
 on le laissoit en toute saison
 aller nu parmi les bestiaux ; il
 n'étoit aucunement distingué
 des domestiques , ni par con-
 séquent eux de lui ; on ne l'en
 séparoit que quand il commen-
 çoit à avancer en âge ; l'éduca-

tion continuoit toujours d'être
 austere ; on le nourrissoit de
 fruits crus , de fromage mou ,
 d'animaux fraîchement tués ,
 &c. On l'exerçoit à sauter nu
 parmi des épées & des javelots.
 Pendant tout le tems qu'il avoit
 passé à garder les troupeaux ,
 une chemise de lin étoit son vê-
 tement , & du pain bis toute sa
 nourriture. Ces mœurs dure-
 rent long-tems. Charlemagne
 faisoit monter ses Enfans à che-
 val ; ses fils chassoient & ses
 filles filoient. On attendoit qu'ils
 eussent le tempérament formé &
 l'esprit mûr , avant que de les
 marier. Il étoit honteux d'avoir
 eu commerce avec une femme
 avant l'âge de vingt ans. On ne
 peut s'empêcher de remarquer
 dans la comparaison de ces
 mœurs & des nôtres , la diffé-
 rence de la constitution des
 hommes de ces tems & des
 hommes d'aujourd'hui. Les Ger-
 mains étoient forts , infatiga-
 bles , vaillans , robustes , chas-
 seurs , guerriers , &c. De tou-
 tes ces qualités , il ne nous res-
 té que celles qui se soutiennent
 par le point d'honneur & l'es-
 prit national. Les autres , aux-
 quelles on exhorteroit inutile-
 ment , telles que la force du
 corps , sont presque entière-
 ment perdues ; & elles iront
 toujours en s'affoiblissant , à
 moins que les mœurs ne chan-
 gent ; ce qui n'est pas à présu-
 mer.

VI. Les Enfans eurent leurs
 dieux particuliers. On invo-
 quoit pour eux la déesse Nascio

ou Natio , Opis , Rumina , Potina , Cunina , Levana , Paventia , Carnéa , Edusa , Ossilago , Statilinus , Vagitanus , Fabulinus , Juventa , Nondina , Orbona ; & cette dernière déesse étoit pour les orphelins , ou pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs Enfans. Lorsqu'on posoit l'Enfant à terre , on le recommandoit aux dieux Pilumnus & Picumnus ; de peur même que le dieu Sylvain ne lui nuisît , il y avoit trois autres dieux qui veilloient aux portes , Intercido , Pilumnus & Deverra. Car , il est bon de sçavoir qu'à la naissance d'un Enfant , on frappoit à la porte avec une hâche , ou avec un maillet , & ensuite on balayoit le vestibule ; on croyoit que Sylvain , voyant ces trois marques , n'osoit entreprendre de nuire aux Enfans , qu'il jugeoit par-là être sous la protection de ces trois divinités. Statilinus présidoit à l'éducation de ces mêmes Enfans ; Fabulinus leur apprenoit à parler ; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur ; Nondina présidoit aux noms qu'on leur donnoit ; Cunina avoit soin du berceau ; enfin Rumina conservoit le lait à leurs meres. Les dieux Epidotes présidoient à la croissance des Enfans , comme leur nom le prouve.

(a) VII. L'Écriture donne souvent le nom d'Enfant ou de

filz , aux disciples. Salomon , dans ses proverbes , donne à son disciple le nom d'Enfant , *Audi , fili mi , &c.* Les Enfans du Démon , les filz de Bélial , sont ceux qui suivent les maximes du monde & du démon. On donne aussi le nom de filz , ou d'Enfans , aux descendans d'un homme , quelque éloignés qu'ils en soient ; par exemple , les Enfans d'Edom , les Enfans de Moab , les Enfans d'Israël. On dit , les Enfans de la noce , les Enfans de lumière , les Enfans de ténèbres , pour dire , ceux qui sont de la noce , ceux qui s'attachent à la lumière , ou aux ténèbres ; les Enfans du Royaume , ceux qui appartiennent au royaume.

Le nom d'Enfant se donne souvent à des personnes assez âgées. Par exemple , Joseph est appelé *Puer* , Enfant , quoiqu'il eût au moins seize ans. Isaac en avoit plus de vingt , lorsqu'Abraham lui donnoit encore ce nom. Benjamin , âgé de plus de trente ans , est encore nommé *Puer parvulus*. Les Hébreux , de même que les Grecs & les Latins , donnoient aussi à leurs serviteurs & à leurs esclaves le nom de *Pueri* , Enfans. Enfin , ce nom d'Enfant se met souvent pour des hommes : *Des Enfans étrangers m'ont manqué de parole ; ils se sont attachés à des Enfans étrangers ; l'Enfant de cent ans mourra ; c'est-à-dire , l'homme mourra à l'âge de cent ans ; on*

(a) Genes. c. 22. v. 5. c. 37. v. 2. c. 44. v. 20. Spalms: 17. v. 46. Isaï. c. 2. v. 6. c. 65. v. 20.

ne verra plus de morts prématurées.

ENFER, *Infernus*, *A'dus*, (a) lieu de tourmens où les méchans subiront après cette vie la punition due à leurs crimes.

Dans ce sens le mot d'Enfer est opposé à celui de Ciel ou Paradis.

Les Payens avoient donné à l'Enfer les noms de *Tartarus*, ou *Tartara*, *Hades*, *Infernus*, *Inferna*, *Inferni*, *Orcus*, &c.

Les Juifs n'ayant point exactement de nom propre pour exprimer l'Enfer dans le sens où nous venons de le définir [car le mot Hébreu *Scheol* se prend indifféremment pour le lieu de la sépulture, & pour le lieu de supplice réservé aux réprouvés], lui ont donné le nom de *Gehenna* ou *Gehinnon*, vallée située près de Jérusalem, dans laquelle étoit un tophet ou place où l'on entretenoit un feu perpétuel, allumé par le fanatisme, pour immoler des Enfans à Moloch; de-là vient que dans le Nouveau Testament, l'Enfer est souvent désigné par ces mots, *Gehenna ignis*.

I. Si les Hébreux n'ont pas eu de terme propre pour exprimer l'Enfer, ils n'en ont pas moins reconnu la réalité. Les Auteurs inspirés en ont peint les tourmens avec les couleurs les plus terribles. Moïse, dans le Deutéronome, menace les Israélites infidèles, & leur dit au nom du

Seigneur: *Un feu s'est allumé dans ma fureur, & il brûlera jusqu'au fond de l'Enfer; il dévorera la terre & toutes les plantes, & il brûlera les fondemens des montagnes.* Job réunit sur la tête des réprouvés les plus extrêmes douleurs: *Que le méchant, dit-il, passe de la froideur de la neige aux plus excessives chaleurs; que son crime descende jusques dans l'Enfer.* Et ailleurs: *L'Enfer est découvert aux yeux de Dieu, & le lieu de la perdition ne peut se cacher à sa lumière.* Enfin, pour ne pas nous jeter dans des citations infinies, Isaïe exprime ainsi les tourmens intérieurs & extérieurs que subiront les réprouvés: *Videbunt cadavera virorum qui pręvaricati sunt in me; vermis eorum non morietur, & ignis eorum non extinguetur, & erunt usque ad satietatem visionis omni carni;* c'est-à-dire, comme porte l'Hébreu, ils feront un sujet de dégoût de toute chair, tant leurs corps seront horriblement défigurés par les tourmens.

Ces autorités fussent pour fermer la bouche à ceux qui prétendent que les anciens Hébreux n'ont eu nulle connoissance des châtimens de la vie future, parce que Moïse ne les menace ordinairement que de peines temporelles. Les textes que nous venons de citer, énoncent clairement des punitions qui ne doivent s'infliger qu'a-

(a) Deut. c. 32. v. 22. Job. c. 24. v. 19. c. 26. v. 6. Isaï. c. 66. v. 24. Matth. c. 25. v. 41. Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 787, 788. Juven. Satyr. 2. v. 149. & seq. Virg. Æneid. L. VI. v. 577. & seq.

près la mort. Ce qu'on objecte encore, que les Écrivains sacrés ont emprunté ces idées des poètes Grecs, n'a nul fondement. Moïse est de plusieurs siècles antérieur à Homère. Soit que Job ait été contemporain de Moïse, ou que son livre ait été écrit par Salomon, comme le prétendent quelques critiques, il auroit vécu vers le tems du siège de Troye, qu'Homère n'a décrit que quatre cents ans après. Isaïe, à la vérité, étoit à peu près contemporain d'Hésiode & d'Homère; mais, quelle connoissance a-t-il eue de leurs écrits? Ceux du dernier sur-tout n'ont été recueillis que par les soins de Pisistrate, c'est-à-dire, fort long-tems après la mort du poète Grec, & celle du Prophète qu'on suppose avoir été le copiste d'Homère.

Il est vrai que les Esséniens, les Pharisiens, & les autres sectes qui s'éleverent parmi les Juifs, depuis le retour de la captivité, & qui depuis les conquêtes d'Alexandre avoient eu commerce avec les Grecs, mêlèrent leurs opinions particulières aux idées simples qu'avoient eues les anciens Hébreux sur les peines de l'Enfer. Les Esséniens, dit Joseph dans son Histoire de la guerre des Juifs, tiennent que l'ame est immortelle, & qu'aussi-tôt qu'elle est sortie du corps, elle s'élève pleine de joie vers le ciel, comme étant dégagée d'une longue servitude & déliée des liens de la

» chair. Les ames des justes
» vont au-delà de l'Océan, dans
» un lieu de repos & de déli-
» ces, où elles ne sont trou-
» blées par aucune incommodi-
» té ni aucun dérangement des
» saisons. Celles des méchans,
» au contraire, sont reléguées
» dans des lieux exposés à tou-
» tes les injures de l'air, où
» elles souffrent des tourmens
» éternels. Les Esséniens ont sur
» ces tourmens à peu près les
» mêmes idées, que les Poètes
» nous donnent du Tartare & du
» royaume de Pluton. »

L'existence de l'enfer & des supplices éternels est attestée presque à chaque page du Nouveau Testament. La sentence que Jésus-Christ prononcera contre les réprouvés au jugement dernier, est conçue en ces termes : *Ite, maledicti, in ignem æternum, qui paratum est Diabolo & Angelis ejus.* Il représente perpétuellement l'Enfer comme un lieu ténébreux, où règnent la douleur, la tristesse, le dépit, la rage, & comme un séjour d'horreur, où tout retentit des grincemens de dents, & des cris qu'arrache le désespoir. Saint Jean, dans l'Apocalypse, le peint sous l'image d'un étang immense de feu & de souffre, où les méchans seront précipités en corps & en ame, & tourmentés pendant toute l'éternité.

En conséquence, les Théologiens distinguent deux sortes de tourmens dans l'Enfer; sça-

voir, la peine du dam, *pœna damni seu damnationis* ; c'est la perte ou la privation de la vision béatifique de Dieu, vision qui doit faire le bonheur éternel des Saints ; & la peine du sens, *pœna sensûs* ; c'est-à-dire, tout ce qui peut affliger le corps, & surtout les douleurs cuisantes & continuelles causées dans toutes ses parties par un feu qui ne s'éteindra jamais.

Les fausses religions ont aussi leur Enfer ; celui des Payens, assez connu par les descriptions qu'en ont faites Homère, Ovide & Virgile, est assez capable d'inspirer de l'effroi par les peintures des tourmens qu'ils y font souffrir à Ixion, à Prométhée, aux Danaïdes, aux Lapythes, à Phlégius, &c. Mais, parmi les Payens, soit corruption du cœur, soit penchant à l'incrédulité, le peuple & les enfans même traitoient toutes ces belles descriptions de contes & de rêveries ; du moins c'est un des vices que Juvénal reproche aux Romains de son siècle.

II. Les Auteurs sont extrêmement partagés sur cette question ; sçavoir, s'il y a quelque Enfer local, ou quelque place propre & spécifique où les réprouvés souffrent les tourmens du feu. Les Prophetes & les autres Auteurs sacrés parlent en général de l'Enfer comme d'un lieu souterrain, placé sous les eaux & les fondemens des montagnes, au centre de

la terre, & ils le désignent par les noms de puits & d'abîme ; mais, toutes ces expressions ne déterminent pas le lieu fixe de l'Enfer. Les Écrivains profanes, tant anciens que modernes, ont donné carrière à leur imagination sur cet article.

Les Grecs, après Homère, Hésiode, &c. ont conçu l'Enfer comme un lieu vaste & obscur, sous terre, partagé en diverses régions, l'une affreuse où l'on voyoit des lacs, dont l'eau bourbeuse & infecte exhaloit des vapeurs mortelles ; un fleuve de feu, des tours de fer & d'airain, des fournaises ardentes, des monstres & des furies acharnées à tourmenter les scélérats ; l'autre riante, destinée aux sages & aux héros.

Parmi les poètes Latins, quelques-uns ont placé l'Enfer dans les régions souterraines, situées directement au-dessous du lac d'Averne, dans la campagne de Rome, à cause des vapeurs empoisonnées qui s'élevoient de ce lac.

Calippo, dans Homère, parlant à Ulysse, met la porte de l'Enfer aux extrémités de l'Océan. Xénophon y fait entrer Hercule par la péninsule Achérasade, près d'Héraclée du Pont.

D'autres se sont imaginés que l'Enfer étoit sous le Ténare, promontoire de Laconie, parce que c'étoit un lieu obscur & terrible, environné d'épaisses forêts, d'où il étoit

plus difficile de sortir que d'un labyrinthe. C'est par-là qu'Ovide fait descendre Orphée aux Enfers. D'autres ont cru que la rivière ou le marais du Styx en Arcadie étoit l'entrée des Enfers, parce que ses exhalaïsons étoient mortelles.

Mais, toutes ces opinions ne doivent être regardées que comme des fictions des Poètes, qui, selon le génie de leur art, exagérant tout, représenterent ces lieux comme autant de portes ou d'entrées de l'Enfer, à l'occasion de leur aspect horrible, ou de la mort certaine dont étoient frappés tous ceux qui avoient le malheur ou l'imprudence de s'en trop approcher.

Les premiers Chrétiens, qui regardoient la terre comme un plan d'une vaste étendue, & le ciel comme un arc élevé, un pavillon tendu sur ce plan, crurent que l'Enfer étoit une place souterraine & la plus éloignée du ciel, de sorte que leur Enfer étoit placé où sont nos Antipodes.

Virgile avoit eu avant eux une idée à peu près semblable :

. *Tum Tartarus ipse*
Bis patet in præceptis tantum, ten-
ditque sub umbras,
Quantus ad æthereum cæli sus-
pectus Olympum.

Tertullien, dans son livre

de l'ame, représente les Chrétiens de son tems comme persuadés que l'Enfer étoit un abîme situé au fond de la terre; & cette opinion étoit fondée principalement sur la croyance de la descente de Jesus-Christ aux Limbes.

Les Modernes ont imaginé différens systèmes sur la situation locale de l'Enfer; sur quoi nous nous contenterons de dire qu'il est bien singulier que l'on veuille fixer ce lieu, quand l'Écriture, par son silence, nous indique assez celui que nous devrions garder sur cette matière.

ENFER, *Infernus*, *A'dus*, (a) terme qui se prend quelquefois dans le style de l'Écriture, pour la mort & pour la sépulture, parce que les mots Hébreux & Grecs signifient quelquefois l'Enfer, ou le lieu dans lequel sont les réprouvés, & quelquefois la sépulture des morts. Ainsi, Jacob dit qu'il descendra dans le tombeau, ou dans l'Enfer, accablé de douleur, pour la mort de son cher fils Joseph. Les conjurés Coré, Dathan & Abiron, furent engloutis dans la terre, & descendirent tout vivans dans l'Enfer; c'est-à-dire, ils furent enterrés tout vivans. *Vous ne laisserez pas mon ame dans l'Enfer*, dit le Psalmiste; vous ne permettrez pas que mon corps pourrisse dans le tombeau.

(a) Genes. c. 37. v. 35. Numer. c. 16. v. 30. & seq. Psalm. 15. v. 10.

Les Théologiens sont divisés sur l'article du symbole des Apôtres, où il est dit que notre Seigneur *a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, & qu'il est descendu aux Enfers*; quelques-uns n'entendent par cette descente aux Enfers, que la descente dans le tombeau ou dans le sépulcre. Les autres leur objectent que dans le Symbole même, ces deux descentes se trouvent expressément distinguées, & qu'il y est fait mention de la descente du Sauveur dans le sépulcre, *sepultus est*, avant qu'il soit parlé de sa descente aux Enfers, *descendit ad Inferos*. Ils soutiennent donc que l'ame de Jesus-Christ descendit effectivement dans l'Enfer souterrain ou local, & qu'il y triompha des démons. Autrement les expressions du Symbole seroient une pure tautologie.

Les Catholiques ajoutent que Jesus-Christ descendit dans les Limbes, c'est-à-dire, dans les lieux bas de la terre, où étoient détenues les ames des Justes, morts dans la grâce de Dieu avant l'avènement & la passion du Sauveur, & qu'il les emmena avec lui dans le Paradis, suivant ces passages d'Osée : *Ero mors tua, ô mors, & mortuus tuus ero, Inferne*; & de Saint Paul : *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem*.

ENFER, *Infernus*, A^o *du*, (a) terme général, qui, selon les poètes, ou, ce qui est la même chose, dans la Théologie du Paganisme, marquoit les lieux souterrains où alloient les ames des hommes, pour y être jugées par Minos, Eacus & Rhadamanthe. Pluton en étoit le dieu & le roi; Proserpine son épouse en étoit la déesse & la reine.

Cet endroit contenoit, entre autres demeures, les champs Elysées, & le Tartare environné de cinq fleuves, qu'on nomme le Styx, le Cocyte, l'Achéron, le Léthé, & le Phlégéton. Cerbère, chien à trois têtes & à trois gueules, admirablement dépeint par Virgile, étoit toujours à la porte des Enfers, pour empêcher les hommes d'y entrer, & les ames d'en sortir. Avant que d'arriver à la cour de Pluton & au tribunal de Minos, il falloit passer l'Achéron dans une barque conduite par Charon, à qui les ombres donnoient une pièce de monnoie pour leur passage.

De tous les Poètes qui ont parlé de l'Enfer & des peines qu'on y enduroit, nous ne citerons qu'Homère, Pindare & Virgile, parce qu'ils ont rassemblé tout ce que l'Antiquité profane enseignoit à ce sujet.

Circé, dans Homère, dit à

(a) Homer. Odyss. L. X. v. 503. & seq. L. XI. v. 1. & seq. Virg. Æneid. L. VI. v. 9. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 2, 3. & suiv. Mém.

de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 30 Tom. III. pag. 5. & suiv. Tom. VI. p. 309.

Ulysse effrayé de la proposition qu'elle lui faisoit de descendre aux Enfers, pour y consulter l'ombre de Tirésias : « Dressez » votre mâ, déployez vos » voiles, & soyez sans inquiétude ; les seuls souffles de » Borée vous conduiront : & » quand vous aurez traversé » l'Océan, vous trouverez un » lieu commode, & les bois » de Proserpine, pleins d'arbres stériles..... Abordez à » cette plage de l'Océan, & » allez de-là dans le ténébreux » palais de Pluton, à l'endroit » où l'Achéron reçoit dans » son lit le Périphlégeton & le » Cocyte, qui est un écoulement des eaux du Styx. » Avancez jusqu'à la roche où » est le confluent de ces deux » fleuves, dont la chute fait » un grand bruit. Là, creusez un fossé d'une coudée » en quarré ; versez dans cette » fosse, pour tous les morts, » trois sortes d'effusions ; la » première, de lait & de miel ; » la seconde, de vin pur ; & » la troisième, d'eau où vous » aurez détrempe de la farine : » en faisant les effusions, adressez vos prières à toutes les » ombres, & promettez-leur que » dès que vous serez de retour » dans votre palais, vous immolerez la plus belle génisse de » vos pâturages, qui n'aura » pas encore porté ; que vous » leur éleverez un bûcher où » vous jetterez toutes sortes » de richesses, & que vous » sacrifierez en particulier à

» Tirésias seul un bœuf noir, & qui sera la fleur de » votre troupeau. Après que » vous aurez achevé vos prières, immolez un bœuf noir » & une brebis noire, en leur » tournant la tête vers l'Erebe, » & en détournant vos regards » vers l'Océan. Les âmes d'une » infinité de morts se rendront en cet endroit ; alors » pressez vos compagnons de » prendre les victimes égorgées, de les dépouiller, de » les brûler, & d'adresser » leurs vœux aux dieux infernaux, au puissant Pluton, à » la sévère Proserpine ; & vous, » l'épée à la main, tenez-vous » là, écarter les ombres, & » empêchez qu'elles n'approchent du sang, avant que » vous ayez entendu la voix » de Tirésias, qui ne manquera » pas de se rendre près de » vous. Il vous enseignera le » chemin que vous devez tenir, & la manière dont vous » devez vous conduire pour » retourner heureusement chez » vous.

» Ulysse exécute à la lettre » ce que Circé lui avoit prescrit. Les ombres, friandées » du sang des victimes, viennent pour le humer ; Ulysse » les écarte à coups d'épée, » & après avoir appris de Tirésias ce qu'il avoit à faire, » il se retira. » Telle est la description que fait Homère de l'Enfer. Il est vrai que pour tirer parti d'une fiction si mince, & qui dans le fond n'est qu'une

qu'une simple évocation, il fait raconter aux ombres leurs aventures, qui souvent sont très-intéressantes.

Quoique Pindare semble avoir pris Homère pour modèle, il s'écarte cependant de son original, & suit d'autres idées que celle de cet ancien Poète. D'abord, il fait deux royaumes différens de ce lieu souterrain, & leur donne à chacun un monarque particulier. C'est Pluton, selon lui, qui gouverne l'Enfer, & Saturne qui est le souverain des champs Elysées, où il règne avec sa femme Rhéa, & a pour assesseur Rhadamanthe, que tous les autres Poètes mettent dans l'empire de Pluton. Ce Poète est en cela conforme à Hésiode, qui dit que les âmes des héros alloient habiter les lieux fortunés situés près de l'Océan, aux extrémités de la terre, où Saturne régnoit. Puis, suivant les idées des Pythagoriciens, Pindare établit pour les âmes trois sortes de transigrations, tant en ce monde qu'en l'autre, disant que ceux qui dans ces trois états ont conservé leurs âmes toujours pures, arrivent enfin à l'auguste palais de Saturne. Les trois tournées que Socrate fait faire aux âmes des Philosophes, avant leur retour au lieu de leur origine, ont beaucoup de rapport à ces trois vies que ce Poète exige de ses héros, avant que de les placer dans les champs Elysées.

Sur quoi il est bon de faire deux remarques; la première, que Pindare suppose que l'on pouvoit également pratiquer la vertu & faire des actions méritoires en Enfer comme en ce monde; la seconde, qu'il semble fixer pour toujours le séjour des bienheureux dans les champs Elysées; d'où cependant, suivant Virgile & les autres Poètes, ils doivent sortir après un certain tems, en buvant de l'eau du fleuve d'oubli; & on fixoit ordinairement ce tems à mille ans.

Mais, pour mettre toute cette doctrine sous un même point de vue, il est nécessaire de rapporter le passage entier de ce Poète; le voici. «Après
» la mort, les âmes incorrigi-
» bles des méchans sont livrées
» à de cruels supplices; & dans
» le royaume de Pluton, il est
» un Juge, qui discute les cri-
» mes commis dans cet empi-
» re terrestre de Jupiter, &
» qui prononce en dernier
» ressort avec une inflexible
» sévérité.

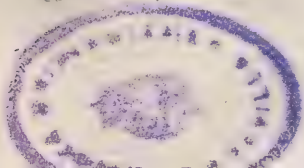
» Les justes y mènent une
» vie exempte de toutes sor-
» tes de peines. Leurs jours
» n'ont point de nuits; un pur
» Soleil les éclaire sans cesse.
» Ils ne sont point obligés
» d'employer la force de leurs
» bras à troubler la mer & la
» terre pour subvenir à de
» vils besoins. Ceux, qui se
» sont fait un devoir de gar-
» der inviolablement leurs ser-
» mens, conversent avec les

» divinités respectables de ces
 » demeures souterraines, &
 » goûtent des plaisirs que rien
 » ne trouble, tandis que ceux
 » qui ont aimé le parjure,
 » souffrent des tourmens dont
 » la seule vue fait horreur.

» Mais, ceux qui après avoir
 » demeuré jusqu'à trois fois sur
 » la terre & aux Enfers, ont
 » sçu dans ces divers états
 » conserver leurs ames toujours
 » pures; comme ils ont mar-
 » ché par la route que Jupi-
 » piter leur avoit tracée, ils
 » arrivent aussi à l'auguste
 » palais de Saturne. D'aima-
 » bles zéphirs qui s'élèvent de
 » la mer, rafraîchissent cette
 » île charmante, séjour éter-
 » nel des bienheureux. On y
 » voit de toutes parts briller
 » des fleurs, dont l'éclat le
 » dispute à celui de l'or. Les
 » unes sortent de terre, les
 » autres pendent aux arbres,
 » les autres croissent dans les
 » eaux. Ils en font des cou-
 » ronnes & des guirlandes; ils
 » parent leurs bras & leurs rê-
 » tes. Tout se gouverne par les
 » justes décrets de Rhadaman-
 » the, sans cesse assis sur le tri-
 » bunal à côté de Saturne, pe-
 » re des dieux & époux de
 » Rhéa. Le trône de la déesse
 » s'élève au-dessus de tous les
 » autres. «

Virgile, après avoir fait of-
 frir à Énée des sacrifices aux
 manes, & l'avoir muni du ra-
 meau d'or, passe-port assuré
 pour pénétrer dans le royaume
 de Pluton, lui donne une Sibylle

pour le conduire; puis il com-
 mence ainsi la description du
 séjour des morts. » Près de Cu-
 mes est une caverne profon-
 » de, d'une vaste & affreuse
 » embouchure, d'où il sort des
 » tourbillons de vapeurs em-
 » pestées, qui suffoquent au mi-
 » lieu de l'air les oiseaux qui
 » osent voler à travers cette
 » noire exhalaison. De-là vient
 » le nom d'Averne, que les
 » Grecs ont donné à ce lieu
 » formidable. Il est défendu
 » d'un côté par un lac profond,
 » de l'autre par un bois impé-
 » nétrable à la lumière. Énée
 » fit conduire à l'entrée de cet-
 » te caverne quatre taureaux
 » noirs qu'on rangea devant les
 » autels; & la Sibylle en fit
 » elle-même un sacrifice aux
 » dieux infernaux. Après le sa-
 » crifice, elle s'élança la pre-
 » mière dans le gouffre qui mè-
 » ne au royaume de Pluton, &
 » Énée la suivit d'un pas ferme
 » & assuré, à travers un bois
 » sombre & solitaire. Devant
 » la porte des Enfers, autour
 » de ce lugubre vestibule, la
 » douleur & les chagrins ven-
 » geurs ont établi leur deme-
 » re. Là habitent les pâles ma-
 » ladies, la triste vieillesse, la
 » frayeur, la faim qui suggère
 » tant de crimes, l'affreuse
 » pauvreté, le travail, & la
 » mort, le sommeil frère de la
 » mort, les joies trompeuses
 » qui séduisent nos esprits, la
 » guerre qui traîne les ravages
 » après soi, la discorde aux
 » crins de couleuvre tressés avec



» des bandelettes ensanglan-
 » tées ; & à côté de ce mon-
 » tre sont posés les lits de fer
 » des Euménides. Au milieu du
 » vestibule , un vieux orme
 » étend ses vastes branches , où
 » l'on dit que les songes vains ,
 » aussi nombreux que les feuil-
 » les de l'arbre , viennent se
 » percher. Cent autres mon-
 » tres assiegent l'entrée de ce
 » fatal royaume. Les centaures
 » y ont leur repaire , ainsi que
 » les scyllés à deux formes.
 » L'hydre de Lerne y présente
 » ses sept gueules sifflantes , &
 » la Chimere ses narines en-
 » flammées. Briare à cent mains ,
 » les Gorgones , les Harpyes ,
 » & l'ombre de Géryon , se pré-
 » senterent à Énée , &c.

» Au sortir de cet antre on
 » trouve un chemin qui con-
 » duit par des bois fort obscurs
 » au fleuve Achéron ; c'est-là
 » qu'accourent de toutes parts
 » les âmes de ceux qui doivent
 » passer au-delà ; mais , comme
 » il n'est pas permis d'entrer
 » dans la barque de Charon ,
 » sans avoir reçu les honneurs
 » de la sépulture , celles qui en
 » ont été privées sont obligées
 » d'errer cent ans sur ce triste
 » rivage. Charon , qui voit un
 » homme armé approcher , lui
 » fait entendre qu'il n'y a que
 » les âmes des morts qui pas-
 » sent au-delà du fleuve ; mais ,
 » radouci à la vue du rameau
 » d'or que la Sibylle lui mon-
 » tre , il les reçoit l'un & l'autre
 » dans sa barque , & les
 » passe à l'autre rivage. Quand

» on a passé la barque fatale ,
 » on trouve d'abord un antre
 » horrible qui sert de porte
 » au royaume de Pluton ; Cer-
 » bere , ce chien à trois têtes ,
 » la garde ; & la Sibylle l'ayant
 » endormi avec une compo-
 » sition de miel & de pavots , ils
 » franchissent ce passage & en-
 » trent dans le royaume de
 » Pluton.

» Dès qu'on est arrivé dans
 » ce triste séjour , on trouve
 » les âmes de ceux qui sont
 » morts avant l'usage de la rai-
 » son ; ensuite celles des per-
 » sonnes qui ont été injuste-
 » ment condamnées à la mort ,
 » & de ceux qui se sont eux-
 » mêmes ôté la vie. Ici se pré-
 » sente aux yeux une forêt de
 » myrtes qui sert de séjour à
 » ceux qu'un désespoir amou-
 » reux a privés de la lumière
 » du jour. En sortant de ce bois ,
 » on trouve le quartier des hé-
 » ros qui sont morts les armes
 » à la main. Près de-là est une
 » espèce de place qui aboutit
 » d'un côté au Tartare , & de
 » l'autre aux champs Élysées ;
 » c'est-là où Minos , Éacus &
 » Rhadamanthe exercent la jus-
 » tice ; celui-ci juge les Asia-
 » tiques , & l'autre les Euro-
 » péens , & Minos terminant
 » les différends qui surviennent
 » à l'occasion des jugemens de
 » ses confrères , juge en der-
 » nier ressort ; & sur l'arrêt de
 » ce juge sévère , les uns sont
 » envoyés dans les champs Ély-
 » sées , les autres sont relégués
 » dans le Tartare.

» Le Tartare est une affreu-
 » se prison d'une profondeur
 » épouvantable, environnée des
 » marais bourbeux du Cocyte,
 » & du fleuve Phlégéon qui
 » roule autour des torrens de
 » flammes ; trois enceintes de
 » murailles avec des portes
 » d'airain , rendent ce lieu in-
 » accessible. Typhisphé, la plus
 » méchante des trois Furies ,
 » veille à la porte , & empêche
 » que personne n'en sorte. Rha-
 » damanthe , juge de ces tris-
 » tes lieux , oblige les malheu-
 » reux qui y sont , à confesser
 » leurs crimes les plus secrets ,
 » & les livre ensuite aux trois
 » Furies , pour être punis selon
 » leurs fautes ; ces déesses sont
 » toujours prêtes à exercer leur
 » fureur sur ces misérables vic-
 » times ; d'affreux serpens qu'el-
 » les tiennent à la main , sont
 » les fouets dont elles les frap-
 » pent. C'est dans cet affreux
 » séjour qu'on trouve ces illus-
 » tres scélérats que leurs cri-
 » mes mêmes ont rendu céle-
 » bres ; les superbes Titans que
 » Jupiter foudroya , lorsqu'ils
 » entreprirent d'assiéger les
 » dieux de l'Olympe , sont
 » dans le lieu le plus profond
 » du Tartare. Les deux Aloï-
 » des, Ephialte & Otus, que
 » Neptune eut d'Hiphimédie ,
 » femme du géant Aloüs , y
 » souffrent une peine propor-
 » tionnée à leurs crimes.
 » C'est encore dans cet af-
 » freux séjour qu'est l'insensé
 » Salmonée , qui voulut imiter
 » les foudres de Jupiter. Le

» trop hardi Titye , qui entre-
 » prit de se faire aimer de La-
 » tone , & qu'Apollon perça
 » d'un coup de flèche , y souf-
 » fre un tourment horrible ; un
 » cruel vautour lui déchire con-
 » tinuellement le foie , qui re-
 » naît à mesure qu'il est dévo-
 » ré. Le téméraire Ixion , qui se
 » vanta d'avoir déshonoré Ju-
 » piter , y est condamné à tour-
 » ner perpétuellement une roue
 » environnée de serpens. Thé-
 » sée , qui entreprit d'enlever
 » Proserpine pour son ami Pi-
 » rithoüs, est éternellement assis
 » sur une pierre , dont il ne
 » sçauroit se détacher. Tanta-
 » le , pour avoir voulu trom-
 » per les dieux , & leur avoir
 » fait servir à table les mem-
 » bres de son fils Pélops , y
 » souffre la faim la plus cruelle
 » parmi des viandes qui se re-
 » tirent à mesure qu'il s'en ap-
 » proche. Les Danaïdes , ces
 » malheureuses filles de Da-
 » naüs , qui égorgerent leurs
 » maris , y sont condamnées à
 » remplir éternellement un ton-
 » neau percé. Sisyphe , pour
 » avoir révélé les secrets des
 » dieux , y roule toujours une
 » pierre , qu'il est obligé de
 » rapporter au haut d'une mon-
 » tagne dès qu'elle est descen-
 » due. Œdipe , qui tua son pere
 » Laiüs , & épousa sa mere Jo-
 » caste ; ses malheureux enfans
 » Éthéocle & Polynice qui se
 » firent une si cruelle guerre ,
 » & s'entretuerent tous deux
 » dans un funeste combat ;
 » Atrée, Thyeste, Egiste, Cly-

» ténéstre, & tous les autres
» illustres coupables, y souffrent des tourmens proportionnés à leurs crimes. »

Telle est la description que font les Poètes de leur Tartare; mais, s'ils ont inventé un lieu si affreux pour punir les méchans, ils n'ont pas manqué en revanche de nous donner une idée charmante du séjour des Bienheureux.

A la droite du Tartare se trouve un chemin qui conduit aux champs Élysées; ces îles fortunées où les ames de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie, jouissent d'une paix & d'une tranquillité profondes; & des plaisirs les plus innocens. Figurez-vous des lieux enchantés où se trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux; des bois toujours verts, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines & de ruisseaux qui y coulent avec un doux murmure, un air pur & sain, avec une chaleur modérée; des oiseaux qui chantent éternellement dans d'agréables bocages, un printems perpétuel, d'autres astres. Telle est l'idée que les Poètes donnent du séjour des Bienheureux; de ces îles fortunées, de ce célèbre royaume d'Adrasse, comme ils l'appelloient quelquefois, en un mot des champs Élysées. Mais, comme les descriptions qu'ils en font, n'étoient que le fruit de leur imagination, chacun d'eux y fait trouver des occupations & des

plaisirs conformes à ses inclinations. Tibulle, voluptueux & sensible aux charmes de l'amour, y fait régner la joie & les plaisirs des sens.

Virgile, plus chaste, n'y admet que des jeux innocens, & des occupations dignes des héros qui y habitent, & en cela il a copié Homère. Dans le poète Grec, l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes féroces, & dans le poète Latin, les héros Troyens s'y exercent à manier des chevaux, ou à faire des armes. Quelques Poètes ont joint à ces plaisirs celui de la bonne chère, & parlent de festins continuels, pendant qu'ils disent qu'il n'y a rien de si maigre que les repas qu'Hécate donnoit en Enfer; ce qui prouve, pour le dire en passant, que la partie de l'homme qui habitoit ces lieux, avoit, pour s'y conserver, besoin de nourriture.

Si l'on fuit avec quelque attention les idées de Virgile, on trouve que ce Poète a divisé en sept demeures la description topographique qu'il fait du séjour des ombres.

La première est celle des enfans morts en naissant. » A peine a-t-on touché cette fatale rive, dit-il, qu'on entend les voix plaintives & les pleurs des enfans à qui le sort cruel a ravi la lumière, qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, les plongeant en naissant dans les ténèbres éternelles. Ces malheureux Enfans à la mamme.

» le , gémissent à l'entrée de
» l'Enfer. »

La seconde étoit occupée par ceux à qui on avoit imputé de faux crimes , & qui avoient été injustement condamnés à la mort.

Dans la troisième étoient ceux qu'un destin barbare avoit forcés de se donner la mort ; qui , tout innocens qu'ils étoient , se voyant accablés du poids des misères de la vie , l'avoient prise en horreur , & s'étoient détachés de leurs ames comme d'un fardeau qui les importunoit.

La quatrième , qu'on peut appeler le champ des Larmes , & où est une forêt de myrtes , coupée de diverses routes , est le séjour de ceux qui pendant leur vie ont éprouvé les rigueurs de l'impitoyable Amour. Là est la malheureuse Phedre , qui se donna la mort à cause du mépris du jeune Hippolyte qu'elle ne put jamais rendre sensible. Procris , à qui l'infortuné Céphale ôta la vie avec le dard qu'elle lui avoit donné ; Ériphyle , Évadné , Laodamie , Pasiphaé , Didon , Cénée , qui de fille avoit été changée en garçon , & qui par l'ordre du destin avoit repris son premier état.

La cinquième étoit destinée aux héros. Là étoient Tydée , Adrasle , Parthénopée , & plusieurs autres.

La sixième étoit l'affreuse prison du Tartare , où sont les illustres scélérats , les Parques , les Furies , &c.

Enfin , la septième étoit le séjour des Bienheureux , ou les champs Élysées.

Ces différentes demeures n'étoient pas partagées au hasard. Minos , qui tenoit l'urne fatale , évoquoit les ombres autour de lui , s'informoit de leurs crimes , examinoit leur vie , pesoit le mérite de leurs actions , & les envoyoit chacun dans le lieu qui lui convenoit.

Telles étoient les fables que les Poètes anciens débitoient sur le séjour des ames après la mort ; système embelli à la vérité des idées que des imaginations fécondes avoient enfantées , mais dont le fond étoit tiré , comme on va le voir , des coutumes Égyptiennes.

En effet , il semble qu'aux circonstances près , on trouve en Égypte tout ce qui composa l'Enfer des Poètes de la Grece & de Rome. Homère dit que l'entrée des Enfers étoit sur le bord de l'Océan ; le Nil est appelé par le même poète , *Ὠκεὶος ποταμός*. C'est en Égypte qu'on voit les portes du Soleil ; elles ne sont autre chose que la ville d'Héliopolis. Les demeures des morts sont marquées , par ce grand nombre de pyramides & de tombeaux , où les momies se sont conservées pendant tant de siècles. Charon , sa barque , l'oracle qu'on donnoit pour le passage , tout cela est encore tiré de l'histoire d'Égypte. Il est même très-probable que le nom de l'Achéron vient de l'Égyptien *Achoucherron* , qui signifie

les lieux marécageux de Charon ; que le Cerbere a pris sa dénomination de quelqu'un des rois d'Égypte, appelé *Chebres* ou *Kebren* ; qu'enfin le nom de Tartare vient de l'Égyptien *Dardarot*, qui signifie habitation éternelle ; qualification que les Égyptiens donnoient par excellence à leurs tombeaux.

Les Poètes ne sont pas d'accord sur le tems que les âmes devoient demeurer dans l'Enfer, ou dans les champs Élysées. Anchise semble insinuer à Énée son fils, que ces dernières, après une révolution de mille ans, buvoient de l'eau du fleuve Léthé, & venoient dans d'autres corps, suivant en quelque manière l'opinion de la météphysique.

Il n'en étoit pas de même de celles qui étoient condamnées au Tartare, dont elles ne sortoient jamais. Virgile dit du malheureux Thésée, qu'il y est, & y sera éternellement.

Sedet, æternùmque sedebit

Infelix Theseus.

Et les autres Poètes assurent la même chose des Ixions, des Tantales, des Titans, & de tout les autres criminels, quoique leurs systèmes ne soient guère constans sur cet article. Mais, il est bon de remarquer que Pythagore & ses disciples semblerent avoir fixé le tems de ces

peines à mille ans ; du moins, c'est le terme où se réduisent les expiations dont il est parlé dans la république de Platon, qui paroît avoir suivi en cela l'opinion de ces Philosophes, aussi-bien que Virgile, sans parler des autres, quand il dit :

..... *Mille rotam volvère
per annos.*

Pour ce qui est de ceux qui n'étoient ni dans le Tartare, ni dans les Champs-Élysées, mais dans les vastes forêts qui précédoient ces deux lieux, comme Didon, Déiphobe, & les autres qu'Énée rencontra, après un certain tems de purgation & de souffrance, ils étoient renvoyés dans les Champs-Élysées.

ENGADDI, *Engaddi*, (a) *Eryaddi*, autrement Hazazon Thamar, c'est-à-dire, la ville du Palmier, à cause qu'il y avoit quantité de palmiers dans son territoire. Elle étoit fertile en vignes de Cypre, & en arbres qui portoient le baume. Salomon, dans son cantique, parle des vignes d'Engaddi. Cette ville étoit près du lac de Sodome, à trois cens stades de Jérusalem, non loin de l'embouchure du Jourdain, dans la mer morte. Il est assez souvent parlé d'Engaddi dans l'Écriture. Il en est aussi souvent parlé dans Joseph. Cet Auteur dit que c'étoit l'une des onze

(a) Reg. L. I. c. 24. v. 1. & seq. 199. de Bell. Judaïc. L. V. p. 887. Plin. Parat. L. II. c. 20. v. 2. Cantic. c. 1. v. T. I. p. 262.
23. Joseph, de Antiq. Judaïc. L. VI. p.

Toparchies de la Judée ; & ailleurs, il fait mention des montagnes d'Engaddi. Ce fut dans une de ces montagnes, que Davids s'étant caché pour fuir Saül, fut assez juste pour épargner la vie de ce Roi qui le persécutoit. Pline parle d'Engadda comme d'une place qui ne subsistoit plus de son tems, & qui n'étoit plus qu'un bûcher. Il lui donne le premier rang après Jérusalem pour la fertilité & pour les bois de palmiers.

ENGALLIM, *Engallim*, (a) *Εγγαλλίμη*, ou EIN-EGLAÏM, c'est-à-dire, la fontaine des veaux. Ezéchiel parle de ce lieu, & il l'oppose à Engaddi : *Les pêcheurs sécheront leurs filets sur la mer Morte, depuis Engaddi jusqu'à Engallim*. Saint Jérôme dit qu'Engallim est située au commencement de la mer Morte, où le Jourdain entre dans cette mer. Eusebe met une ville d'Agallim de l'autre côté de la mer Morte, à huit milles d'Aréopolis ; mais, cette dernière étoit trop éloignée de la mer dont il s'agit, pour croire que c'est celle d'Eusebe.

ENGANNA, *Enganna*, nom que Saint Jérôme donne à un lieu, vers Gerasa, au-delà du Jourdain.

ENGANNIM, *Engannim*, (b) ville de Palestine, qui étoit située dans la tribu de Juda.

ENGANNIM, *Engannim*,

(c) autre ville de Palestine, qui étoit de la tribu d'Issachar. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Gerson.

ENGUINES, *Enguini*, *Εγγυῖνοι*, *Εγγυῖοι*, peuples de Sicile, ainsi nommés de la ville qu'ils habitoient. Voyez Engyum.

ENGUÏUM, *Enguium*, *Εγγυῖον*, la même ville qu'Engyum. Voyez Engyum.

ENGYUM, *Engyum*, (d) *Εγγυον*, ville de Sicile, située au pied des monts Nébrodes, vers la source d'une rivière qui se rend dans le fleuve Himéra. Cluvier prétend prouver que les Grecs l'écrivoient d'abord *Εγγυον*, & que ce mot doit être en Latin *Engyum* ou *Enguium*. De-là vient que les habitans en sont nommés par Cicéron & par Pline *Enguini*. Silius Italicus, qui s'est donné la liberté de corrompre le nom propre des villes, pour les ajuster à ses vers, & de changer *Hergentium* en *Hergentum*, & *Amistratum* en *Amastra*, écrit Engyon :

Romana petivit

Fœdera Callipolis, lapidosique
Engyon arvi.

Il y a des éditions qui le corrompent encore plus, & portent *Eugeion*, que l'on a très-mal expliqué par *Εγγυον*, qui signifie un terroir bon & fertile, ce qui ne s'accorde guère avec

(a) Ezech. c. 47. v. 10.

(b) Josu. c. 15. v. 34.

(c) Josu. c. 19. v. 21. c. 21. v. 49.

(d) Ptolem. L. III. c. 4. Cicér. in

Verr. L. VI. c. 87. Plin. T. I. p. 163.
Plut. Tom. I. p. 309. Diod. Sicul. pag.
194, 195.

le terroir pierreux dont parle Silius Italicus.

Plutarque qui lit Engyium, ou Engyium, assure que cette ville n'étoit pas grande, mais qu'elle étoit fort ancienne, & célèbre, sur-tout par l'apparition des déesses, qu'on appelloit les Meres. On dit que leur temple étoit une fondation des Crétois; on y montrait de grandes lances & des casques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Ulysse, qui les consacrerent à ces déesses. Cette ville faisoit extrêmement les Carthaginois; aussi M. Marcellus, y étant entré, fit charger de chaînes tous les habitans, comme pour les punir de leur insolence & de leur perfidie.

Cicéron parle d'un temple d'Engyium, qui étoit consacré à la Mere des dieux : » Il y a, » dit-il, chez les Enguines, un » temple consacré à la Mere » des dieux. Scipion, si connu » par toutes les qualités qui » font le grand homme & le » héros, y avoit déposé, comme » un don & comme une offrande, des cuirasses, des casques, des urnes de bronze travaillées à Corinthe, & sur lesquelles son nom étoit inscrit. Mais, supprimons ici tout ce détail. Pourquoi m'étendre davantage en plaintes contre Verrès? Il prit tout, enleva tout, ne laissa dans le temple que les traces de son sacrilège, & le glorieux souvenir de Scipion. » Cicé-

ron dit dans un autre endroit, *Civitas Eggina*.

Diodore de Sicile entre dans un assez grand détail au sujet de cette ville, dont il attribue la fondation à des Crétois qui étoient passés en Sicile du tems de Minoë. Quelques-uns d'eux, dit-il, errerent dans les terres, jusqu'à ce qu'ayant trouvé un lieu très-fort par sa situation, ils y éleverent une ville qu'ils appellerent Engyium, du nom d'un ruisseau qui la traversoit. Après la prise de Troie, Mérion aborda en Sicile accompagné de plusieurs Crétois. Ils y furent bien reçus par les habitans d'Engyium, comme étant les uns & les autres originaires du même pays; & ils leur accorderent le droit de bourgeoisie dans leur ville. Ayant fait tous ensemble quelques irruptions sur leurs voisins, ils conquièrent un assez grand pays. Dans la suite, rendus encore plus puissans, ils bâtirent un temple en l'honneur des déesses Meres. Ils les eurent en grande vénération, & leur firent bien des offrandes. On dit que ce fut de Crète, où ces déesses étoient extrêmement révérees, que les habitans d'Engyium apportèrent leur culte en Sicile. Les historiens mythologistes racontent qu'elles avoient autrefois nourri Jupiter à l'insçu de son pere Saturne; & qu'en récompense de ce bienfait, ce dieu les plaça dans le ciel, & les transforma en ces étoiles qui composent la grande ourse. Le poëte Ara-

tus a suivi cette opinion dans son poëme des Phénomenes.

*Ce sont elles qu'on voit vers le
pole tournées,*

*Rouler avec le Ciel sur leur char en-
traînées.*

*S'il est quelque récit merveilleux &
certain,*

*Jupiter leur a fait un si brillant des-
tin,*

*Pour prix d'avoir tenu, dans un
antre de Crete,*

*Loin d'un pere jaloux, son enfance
secrete;*

*Et pour le bien commun de la terre
& des cieux,*

*Nourri le souverain des mortels &
des dieux.*

Nous ne sçaurions passer sous silence, dit Diodore de Sicile, la grande célébrité que la dévotion des peuples a donnée à ces déesses. Car, non seulement les habitans d'Engyum, mais encore leurs voisins, leur offroient des sacrifices magnifiques, & leur rendoient des honneurs extraordinaires. Les oracles d'Apollon avoient même ordonné à plusieurs villes des les honorer, en leur promettant toutes sortes de prospérités, & une longue vie à leurs habitans. Enfin, leur culte s'étoit si fort accrédité, que les habitans du pais leur portoient souvent de nombreuses offrandes d'or & d'argent. Ils avoient élevé en leur honneur un tem-

ple remarquable, non seulement par sa grandeur, mais par l'élégance de sa construction. Comme ils n'avoient point chez eux d'assez belles pierres à leur gré pour cet édifice, ils étoient allés les chercher jusqu'auprès de la ville des Agyrinéens, quoiqu'elle fût éloignée de la leur d'environ cent stades. De plus, le chemin étoit si inégal & si pierreux, qu'ils avoient été obligés de les apporter toutes sur des chariots à quatre roues, & traînés par cent paires de bœufs. Ils en avoient eu le moyen par les dons faits aux déesses, & qui surpassoient encore tous ces frais. Quelque tems avant la naissance de Diodore de Sicile, elles avoient trois mille bœufs sacrés, & une grande étendue de pais, dont leur temple tiroit de grands revenus. Tel est le récit de Diodore de Sicile.

La ville d'Engyum étoit, au sentiment de Cluvier, dans le même endroit où est présentement un monastère de Bénédictins, entre les ruines de l'ancienne Gangium. M. de l'isle, dans sa carte de la Sicile moderne, marque très-bien le lieu au midi du château de Gange, qui est une principauté, par une abbaye de l'ordre de Saint Benoît, nommée *Gangi lo Vecchio*, dans le val Demone, aux confins des vallées de Mazare & de Noto.

ENHADDA, *Enhadda*, (a) ville de Palestine, située dans

(a) Josu. c. 19. v. 21.

la tribu d'Issachar. *Voyez* Enada.

ENHASOR, *Enhasor*, (a) ville de Palestine dans la tribu de Nephthali. Il y en a qui doutent si ce n'est pas la même qu'Enan ou Enon d'Ézéchiél.

ENIA, *Ænia*, est la même ville qu'Enéa. *Voyez* Enéa.

ENIA, *Ænia*, ville de Grece dans la Theffalie, fut habitée par les Eniens. *Voyez* Eniens.

ENICUS, *Enicus*, poète Grec, qui vivoit en la 87.^e Olympiade, environ 432 ans avant J. C.

ÉNIENS, *Ænii*, (b) nom que Tite-Live donne aux habitants d'Enos. *Voyez* Enos.

ENIENS, *Enienses*, *Enienses*, (c) peuple de Grece, dont la demeure n'a pas toujours été la même, comme on va le voir bientôt. Les Eniens allerent au siege de Troye, sous la conduite du même Général que les Perrhebes, c'est-à-dire, sous la conduite de Gunécus de la ville de Cyphos.

Ils étoient situés autrefois vers le mont Ossa, au milieu des Perrhebes orientaux, comme le dit Strabon; ils en furent chassés, dit Plutarque, par les Lapithes, & vinrent vers l'Éthace, ou l'Éthice, suivant ce dernier Auteur. Les Eniens, dit Strabon, aujourd'hui voisins des Étoliens, habitoient autrefois les environs de Dation &

du mont Ossa, entre les Perrhebes. Cette transmigration des Eniens, quand ils passerent chez les Perrhebes Theffaliens, vers les Perrhebes Epirotes, au nord & au voisinage de l'Étolie, est de très-ancienne date, puisqu'elle se fit au tems de la guerre des Lapithes.

Strabon, dans un autre endroit, dit que les Eniens ont habité le mont Œta. Il avoit dit plus haut qu'ils étoient voisins des Locriens Epicnémidiens, & qu'ils avoient été détruits par les Étoliens & les Athamanes.

Les Auteurs d'une Histoire moderne des Romains paroissent avoir confondu le premier país des Eniens avec leur dernière demeure. Parlant de ce peuple dans les dernières guerres de la Grece, ils disent que leur ville Enia fit d'abord partie du canton appelé Perrhébie dans la Pélasgiotide, contrée de la Theffalie, & qu'elle passa ensuite sous la domination des Étoliens. La Perrhébie, contrée de la Theffalie, où étoient les anciens Eniens, étoit située vers l'embouchure du Pénée; le país des derniers Eniens étoit au nord & au voisinage de l'Étolie, vers les Ethiciens & le mont Pinde. La ville d'Enia dont il est question, ne fut donc jamais dans la Perrhébie, contrée de la Theffalie.

(a) Jofu. c. 19. v. 17.

(b) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 33.

(c) Strab. pag. 61, 427, 508. Plin. T. I. p. 190. Herod. L. VII. c. 1, 85,

198. Homer. Iliad. L. II. v. 255. & seq. Xenoph. p. 246, 371. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 166.

On cite un passage intéressant d'Héliodore, au sujet des Eniens. » Les Eniens, dit cet Auteur, la plus noble portion de la nation Thessalienné, & purement Grecque, tirèrent leur origine de Deucalion le Grec. Ils s'étendent jusqu'au golfe Maliaque, & vantent leur capitale nommée Hypanta, ainsi appelée, à ce qu'ils disent, à cause qu'elle commande aux autres; ou, selon d'autres, parce qu'elle est située au pied du mont Œta. Strabon parle aussi d'une ville que les Eniens avoient bâtie dans la Vitie, & que l'on nommoit *Æneiana*. Il ajoute qu'on y montroit des armes à la manière des Grecs, des vases d'airain & des sépulcres. Xilander croit que le nom *Vitia* ou *Οὐίτα*, est un nom corrompu. Quoi qu'il en soit, ce païs étoit proche de la mer Caspienne & de l'Arménie.

Nous lisons diversement dans les Auteurs, le nom des Eniens. Pline dit *Ænienfes*; Hérodote, *Ænienes*; Étienne de Byzance, *Ænians*; Strabon, *Æneianes*; & Homère, *Ænienes*, comme Hérodote.

ENIENS [le golfe des], *Sinus Ænianum*, (a) étoit le même que le golfe Maliaque ou Lamiaque. Il est parlé du golfe des Eniens dans Tite-Live; sans doute que cet Auteur le nomme ainsi parce que les

Eniens s'étendirent jusques-là.

ENIOCHÉ, nom que l'on donne à celle qui passe pour avoir été la nourrice de Médée.

ENIOPÉE, *Eniopus*, (b) écuyer d'Hector. Diomède ayant lancé à ce dernier son dard, le manqua, & alla frapper Eniopée, qui, avec un grand bruit tombe à terre entre les bras de la mort. Ses chevaux, effrayés de sa chute, reculent; Hector sent une vive douleur du sort de son écuyer, & cherche promptement à réparer cette perte.

ENIPÉE, *Enipeus*, *Ενίπευς*, (c) fleuve du Péloponnèse dans l'Elide. Il sortoit, au rapport de Strabon, d'une source nommée Salmone, & alloit se jeter dans l'Alphée. Du tems de ce Géographe, on l'appelloit Barnichius. On dit, selon le même, que Tyro devint amoureuse de ce fleuve, & que Salmonée son pere régna dans ce païs. D'autres ajoutent que Neptune, qui aimoit cette fille, s'étant aperçu de l'amour qu'elle avoit conçu pour l'Enipée, prit la forme de ce fleuve pour en jouir, & qu'il eut d'elle Pélias & Nélée. Il y a encore une autre opinion. Quelques-uns supposent un berger du nom d'Enipée. Ce berger se métamorphosa en fleuve pour poursuivre Tyro. Cette nymphe voyant les eaux d'Enipée

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5.

(b) Homer. *Iliad*. L. VIII. v. 120. & seq.

(c) Strab. pag. 356. Homer. *Odyss.* L. XI. v. 237. & seq.

extrêmement claires, eut envie de s'y baigner; alors Enipée la surprit, & eut d'elle Pélías & Nélée.

Certains Auteurs croient qu'il faut écrire ce nom par un *ph*, *Enipheus*; Héfy chius l'écrivit par un *l*, *Elipeus*.

ENIPÉE, *Enipeus*, *Ἐνίπεος*, (a) fleuve de Grece dans la Theffalie. Strabon dit qu'il descend du mont Othry, & se mêle à l'Apidanus qui vient de Pharfale. L'édition des Aldes porte en cet endroit *Enisea*, comme le remarque Casaubon, qui juge qu'il faut lire ainsi sur l'autorité d'Eustathe, qui cite ainsi ce passage. Vibius Sequester, dans quelques éditions, & particulièrement celle de Toulouse, écrit *Enipeus*. Celle de Hessel porte *Enipeus*. Ce fleuve est nommé par quantité d'Auteurs classiques. Ce fut près de ses rives, que se donna la fameuse bataille de Pharfale entre César & Pompée.

Il faut avertir que Thever s'est bien trompé, quand il a cru que le nom moderne est *Pharib*; peut-être a-t-il voulu dire qu'il est nommé *Pharibos* par Ptolémée, quoiqu'il y ait de la différence.

ENIPÉE, *Enipeus*, (b) *Ἐνίπεος*, autre fleuve de Grece, qui, comme le précédent, arrosoit la Theffalie. Il ne faut point confondre ces deux fleuves; du moins la des-

cription que fait Tite-Live de celui qui est l'objet de cet article, ne permet pas de douter que ce ne soient deux fleuves entièrement différens. En effet, l'Enipée dont nous parlons, avoit sa source au pied du mont Olympe, & couloit à environ cinq milles de la ville de Dium. Les bords de ce fleuve étoient escarpés. Il étoit cependant peu considérable en Été. Les pluies qui tomboient l'Hiver en abondance, le gonflissoient excessivement. Ses eaux, arrêtées par les rochers qu'elles rencontroient sur leur passage, formoient des gouffres très profonds; & quand elles avoient passé au-de-là, elles se précipitoient dans la mer avec impétuosité, creusant de jour en jour de nouveaux abîmes dans son lit, par le moyen de la terre qu'elles entraînoient avec elles.

ENIPÉE, *Enipeus*, *Ἐνίπεος*, (c) s'entretient avec Neptune dans un dialogue de Lucien.

ENIPHÉE, *Enipheus*. Voyez Enipée.

ENISPE, *Enispe*, *Ἐνίσπη*, (d) ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. Elle étoit connue du tems de la guerre de Troye, & ses habitans sont comptés au nombre de ceux qui partirent pour cette guerre. Cependant, il paroît par un passage de Pausanias, qu'on ne savoit pas trop de son tems ce

(a) Strab. p. 356, 432.

(b) Tit. Liv. L. XLIV. c. 20.

(c) Lucian. T. I. p. 208. & seq.

(d) Homer. Iliad. L. II. v. 113. Strab. p. 388. Plin. T. I. p. 195. Paul. p. 496.

que c'étoit que cette ville. Il y en a eu, dit-il, qui ont cru qu'Enispe, Stratie & Rhipe, lieux que nomme Homère, étoient des isles formées par le fleuve de Ladon, & habitées autrefois par des hommes. Il ajoute qu'ils se trompent, parce, dit-il, que le Ladon, quoique ce soit la plus belle rivière du monde, n'est point assez grand pour avoir eu des isles telles qu'en ont le Danube & le Pô. Strabon, parlant de Rhipe, de Stratie & d'Enispe, dit qu'il ne seroit pas facile de les trouver, & que d'ailleurs cela ne serviroit de rien, puisque, ajoute-t-il, elles sont désertes.

Séneque le tragique nomme Enispes en pluriel, & fait dire ce vers à un chœur de femmes Troyennes :

Quaque formidant Borean Enispæ.

Tout cela ne mène à rien de positif. Etienne de Byzance semble dire qu'on attribuoit cette ville ou à la Clitorie, ou à la Phocide. Mais, quelle Phocide y avoit-il dans le Péloponnèse ? Berkelius juge beaucoup mieux, qu'au lieu de *Κλειτορίας* & *Φωκίδος*, il faut lire, *Ψωπιδος* & *Κλειτορίας*. On trouve en effet que les Clitoriens & les Psophidiens étoient voisins dans l'Arcadie ; & Ber-

kelius le prouve par un passage de Pausanias.

ENIUS, *Ænius*, Αἰνός, (a) capitaine Troyen, qui fut tué par Achille.

ENNA, *Enna*, Εἰνα, (b) ville municipale de Sicile, située vers le milieu de l'isle, au nord-ouest du lac Pergus, & au sud-ouest d'Assore. Elle est célèbre dans les fables au sujet de l'aventure de Proserpine. Cicéron en parle ainsi : « C'est une ancienne opinion... » que Libéra, qui est aussi nommée Proserpine, fut enlevée du bois des habitans d'Enna ; « comme ce lieu est au milieu » de la Sicile, on l'en nomme » l'Umbilic ou le Nombriil ; pour » la ville d'Enna, elle est sur » une montagnè élevée, & au » haut de laquelle on trouve » une plaine & des eaux qui » ne tarissent jamais ; mais, » elle est tellement escarpée » tout à l'entour, qu'on n'y » sçauroit monter ; elle est entourée de lacs & de fleurs » parfaitement belles toute » l'année. Ce lieu semble » marquer que c'est-là que » s'est fait l'enlèvement dont » on nous a instruits dès l'enfance ; car, il y a tout auprès une caverne tournée » vers le septentrion, & d'une » profondeur infinie : c'est par » là que Pluton parut tout à

(a) Homer. Iliad. L. XXI. v. 210.

(b) Cicer. in Verr. de Signis. c. 48. Diod. Sicul. p. 199, 200. Tit. Liv. L. XXIV. c. 37. & seq. Strab. p. 272, 273. Plin. Tom. I. pag. 163. Pomp. Mel. p.

151. Ptolem. L. III. c. 4. Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 374. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 567, 568.

» coup avec son char, à ce
 » que l'on dit; & qu'après avoir
 » arraché de ce lieu la jeune
 » déesse, il l'emporta par des
 » chemins souterrains assez près
 » de Syracuse, & il se forma
 » soudain un lac dans cet en-
 » droit. »

On lit à peu près la même
 chose dans Diodore de Sicile.
 « Ce fut, dit-il, dans les prai-
 » ries d'Enna que Pluton ravit
 » Proserpine. Ces prairies qui
 » sont auprès de la ville de
 » ce nom, sont dignes de cu-
 » riosité, par les violettes &
 » par les fleurs de toute espè-
 » ce qui y croissent, & qui
 » répandent une telle odeur
 » dans l'air, qu'elle fait per-
 » dre aux chiens de chasse la
 » piste des animaux qu'ils pour-
 » suivent. La superficie du
 » terrain qui est plaine dans
 » le milieu, & traversée de
 » plusieurs ruisseaux, s'élève
 » du côté des bords qui sont
 » entourés de précipices. On
 » prétend que cette plaine fait
 » précisément le milieu de l'île;
 » & c'est pour cette raison que
 » quelque-uns l'appellent l'Um-
 » bilic de la Sicile. Non loin
 » de là on voit des bois, des
 » prés, des jardins, des ma-
 » rais, & l'on trouve enfin
 » une grande caverne, dans
 » laquelle il y a une ouvertu-
 » re souterraine tournée du
 » côté du nord. On dit que
 » ce fut par cette ouverture
 » que Pluton, monté sur son
 » char, retourna aux enfers
 » avec Proserpine qu'il enle-

» voit. Les violiers & les au-
 » tres plantes dont cette cam-
 » pagne est couverte, portent
 » des fleurs pendant toute l'an-
 » née, & la rendent aussi char-
 » mante à la vue qu'à l'odo-
 » rat. »

Callimaque dit, dans son
 hymne à Cérès : *Vous accou-
 rûtes trois fois à Enna, qui est
 au milieu de la plus belle des
 îles.* Cérès y étoit particuliè-
 rement adorée. Pomponius Mé-
 la dit qu'Enna étoit renommée,
 à cause du temple de Cérès;
 de-là vient que cette déesse
 est nommée par Silius Italicus,
Ennea numina diva.

L'an 213 avant l'Ère Chré-
 tienne, la ville d'Enna étoit
 près de livrer aux Carthagi-
 nois sa garnison, qui avoit pour
 commandant L. Pinarius, offi-
 cier également brave & fide-
 le, & qui n'étoit pas de ca-
 ractère à se laisser surprendre.
 Instruit du dessein des habi-
 tans, L. Pinarius sentit qu'il
 n'y avoit point de tems à per-
 dre. Après avoir averti ses
 soldats de l'extrême danger où
 ils alloient être exposés, &
 avoir pris, dans un grand se-
 cret, toutes les mesures néces-
 saires, il leur donne le signal
 dont il étoit convenu. Dans
 le moment, les soldats se dis-
 persent dans tous les quartiers
 de la ville. Ils pillent, rava-
 gent & tuent tout ce qu'ils
 trouvent sous leur main, com-
 me ils auroient pu faire dans
 une place prise d'assaut, aussi
 irrités & aussi furieux contre

des gens, à la vérité sans armes & sans défense, mais traîtres & perfides dans le cœur, que s'ils avoient trouvé de la résistance, & que le péril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainsi qu'Enna fut conservée aux Romains, par une exécution sanglante, que la nécessité seule est capable peut-être d'excuser. Mais, la nouvelle de ce massacre s'étant répandue en un seul jour dans toutes les parties de la province, les Siciliens, qui trouvoient dans cette action, non seulement de la cruauté contre les hommes, mais de l'impiété à l'égard des dieux, concurent encore plus d'aversion qu'auparavant pour les Romains; & ceux qui jusques-là avoient été partagés entr'eux & les Carthaginois, ne balancerent plus à se déclarer pour les derniers.

Le nom d'Enna s'écrit quelquefois avec une aspiration forte, & Spanheim fournit une médaille sur laquelle on lit : *MUN. HENNÆ. Municipis Hennenses*; & il se trouve aussi dans Pline, pour désigner les habitans de cette ville; & le P. Hardouin observe que les Latins ont quelquefois aspiré ce mot, mais non pas les Grecs qui écrivent toujours *E'na*. Ce même Pere réfute l'explication que donne Spanheim de la médaille citée, & prétend qu'il faut lire *MUN. HENNA*, qu'il explique ainsi : *Munus Hadriane ediderit nocturnum Nat-*

bonenses Augures. Il justifie cette explication, premièrement en faisant voir qu'elle convient avec l'histoire; & en second lieu, que les habitans d'Enna, étant un peuple libre, n'ont point frappé de médailles en l'honneur des Augustes; comme on n'en trouve point d'Espagne, après que Vespasien eut donné à toute cette province les droits dont jouissoit le Latium.

Le nom moderne d'Enna est *Castro Giovanni*.

ENNÉA, *Ennea*, furnom qui fut attribué à Cérès, à cause de la ville d'Enna en Sicile, où elle avoit un temple magnifique.

ENNÉÉMIMERIS; c'est une espèce de césure d'un vers Latin, où, après le quatrième pied, il y a une syllabe irrégulière qui finit le mot & qui aide à former le pied qui suit dans le mot d'après, comme dans cet exemple :

*Ille latus niveum molli fultus
hyacintho.*

qu'on scande ainsi :

*Ille la | tus nive | um mol | li ful-
| tus hya | cintho.*

où il faut remarquer que la syllabe *tus*, breve de sa nature, devient longue en vertu de la césure.

ENNÉENS, *Ennenses*, les habitans d'Enna. Voyez *Enna*.

ENNÉSIE, *Ennesia*, *Ennolos*, nom que porta d'abord la ville d'Etna. Voyez *Etna*.

ENNIA;

ENNIA, *Ennia*, (a) femme de Macron. Claudia, première femme de Caligula, étant morte, Ennia, à la sollicitation de son mari, s'appliqua à inspirer de l'amour au jeune Prince, & à tirer de lui une promesse de mariage, quand il seroit maître de l'empire; & ce jeune Prince ne le fit pas presser, étant disposé à tout pourvu qu'il devînt empereur. Mais, quand il le fut devenu, il récompensa assez mal, & Macron & Ennia. L'un, accusé de plusieurs crimes, fut obligé de se donner la mort, & l'autre fut punie des complaisances criminelles qu'elle avoit eues pour Caligula. Leurs enfans ne furent pas non plus épargnés.

ENNIUS [Q.], *Q. Ennius*, *Κ. Εννιος*, (b) fameux poëte Latin, naquit l'an de Rome 514 ou 515 à Rudies ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est-là qu'il fit connoissance avec Caton le censeur, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce M. Fulvius Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie Romaine, ce qui étoit dans ces tems-là un hon-

neur fort considérable. Il avoit composé en vers héroïques les annales de Rome, & en étoit au douzième livre à l'âge de 67 ans. Il en composa six autres depuis; car, il laissa en mourant dix-huit livres de cet ouvrage. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain, avec qui il étoit lié d'une amitié particulière, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions.

Il mourut de la goutte, âgé de soixante-dix ans, sous le consulat de Q. Marcius Philippus, & de Cneius Servilius Cœpio, l'an de Rome 585, & 169 avant Jesus-Christ. Voici son épitaphe rapportée par Aulu-Gelle, en ces termes :

Aspicite, ô cives, senis Ennii imaginis formam;

Heic vestrum panxit maxuma facta patrum.

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu

Faxit. Cur? Volito vivus per ora virum.

Cette épitaphe est du genre de celles dont parle Platon, au livre douze des Loix, que

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 45. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 605. Tom. II. p. 18, 19.

(b) Corn. Nep. in Caton. c. 1. Aul. Gell. L. XI. c. 4. L. XII. c. 4. L. XV. c. 24. L. XVII. c. 17. Horat. L. IV. Ode 7. v. 20. L. I. Satyr. 10. v. 54. L. II.

Epist. 1. v. 50. & seq. Quintil. L. X. c. 1. Tit. Liv. L. XXX. c. 26. Cicer. de Finib. Bon. & Mal. L. I. c. 4. Tuscul. Quæst. L. I. c. 3. de Senect. c. 16. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 151, 152, 268. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 191, 203. & suiv.

l'on bornoit à quatre vers. On peut voir la figure du tombeau de Q. Ennius, dans les tombeaux de Tobias Fendt. Ce monument étoit placé sur la voie Appia.

M. Dacier dit qu'un an après que Livius Andronicus eût fait jouer sa première pièce, l'Italie vit naître Q. Ennius, qui, ayant eu tout le loisir de remarquer l'empressement que les Romains avoient pour les Satyres, quoiqu'elles fussent encore bien informes & bien grossières, crut que des poèmes, qui ne seroient pas faits pour le théâtre, mais qui conserveroient le fiel, les railleries & les plaisanteries de ces Satyres qu'on jouoit avec tant d'applaudissement, ne manqueroient pas d'être bien reçus. Il hazarda donc cette nouvelle sorte de poésie, & pour se détacher de la composition de ses tragédies & de ses annales, il fit des discours auxquels il conserva le nom de Satyres. Ces discours étoient entièrement semblables aux discours d'Horace, & pour la matière & pour la variété. La seule différence essentielle qu'on y peut remarquer, c'est que Q. Ennius, à l'exemple de quelques Grecs, & d'Homère même dans son poème intitulé *Margites*, avoit pris la liberté de mêler plusieurs sortes de vers, car il mettoit ensemble des hexamètres avec des iambes trimètres, & avec des tétramètres trochaïques, ou vers quarrés,

comme cela paroît encore par les fragmens qui nous restent. Voici de ces vers tétramètres trochaïques, qu'Aulu-Gelle nous a conservés, & qui méritent bien d'avoir place ici, à cause de leur beauté. Q. Ennius avoit rapporté dans une de ses Satyres, une fable comme nous en voyons dans Horace, & après la fable, il avoit ajouté :

*Hoc erit tibi argumentum semper
in promptu situm,*

*Ne quid expectes amicos quod tutè
agere possies.*

C'est-à-dire, La moralité de cette fable, que tu dois avoir toujours devant les yeux, est que tu n'attendes point de tes amis ce que tu peux faire toi-même. Causaubon a eu tort de vouloir corriger le premier vers, & mettre *positum* au lieu de *situm*. Il ne faut rien changer.

M. Dacier attribue aux Satyres de Q. Ennius cette autre espèce de vers, qui sont d'une beauté & d'une élégance fort au-dessus du siècle où ils ont été faits. On ne fera pas fâché de les voir ici :

*Non habeo denique nanci Marsum
augurum,*

*Non vicanos aruspices, non de
circo astrologos,*

*Non Isiacos conjectores, non in-
terpretes somnium;*

*Non enim ii sunt aut scientiâ aut
arte divini,*

Sed superstitiosi vates, impudentesque arioli,

Aut inertes, aut infani, aut quibus egestas imperat,

Qui sui quæstus causa fidas suscitant sententias,

Qui sibi semitam non sapiunt, aliteri monstrant viam.

Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt.

De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

C'est-à-dire : Je ne fais nul compte des augures Marses, ni des devins des coins des rues, ni des astrologues du cirque, ni des pronostiqueurs d'Isis, ni des interprètes des songes ; car ils n'ont ni l'art ni la science de deviner ; mais, ce sont des diseurs de bonne aventure, superstitieux & imprudens, ou des fainéans, ou des fous, ou des gens qui, se laissant maîtriser par la pauvreté, supposent des prophéties pour en tirer quelque gain ; qui, aveugles pour eux-mêmes, veulent montrer le chemin aux autres, & qui nous demandent une drachme en nous promettant des trésors. Qu'ils prennent donc cette drachme sur ces trésors, & qu'ils nous rendent le reste.

C'étoit encore, suivant M. Dacier, dans quelqu'une de ses Satyres, qu'il avoit fait cette admirable description d'une coquette ;

Quasi in choro pila ludens

Datatim dat sese, & communem facit.

Alium tenet ; alii nutat ; alibi manus

Est occupata ; alii pervellit pedem ;

Alii dat annulum spectandum ; à labris

Alium invocat ; cum alio cantat, & tamen

Alii dat digito litteras.

C'est-à-dire : Elle est comme une balle dans un jeu de paume, qui se donne tour à tour à tous les joueurs. Elle tient l'un, elle fait signe à l'autre. Sa main cependant est occupée ailleurs. Elle marche sur le pied de celui-ci ; elle donne sa bague à regarder à celui-là ; elle provoque un sixième par un mouvement flatteur de ses lèvres ; elle chante avec un septième, & en même tems elle ne laisse pas de faire entendre à un huitième le langage muet de ses doigts.

Dans ces Satyres de Q. Ennius, on trouvoit la variété, les railleries, les allusions, les fables, le dialogue même, en un mot, tout ce qui faisoit le caractère & l'agrément des premières satyres, à l'exception de la danse & du chant.

Q. Ennius avoit le premier dégrossi & poli l'ancienne poésie ; il avoit banni la rudesse des vers Saturnins, & appris aux Poètes à grimper sur le Parnasse, dont les chemins leur étoient inconnus. C'est ce qu'il dit lui-même :

Scripsere alii rem

Versibus quos olim fauni vatesque canebant,

*Quum neque Musarum scopulos
quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.*

C'est-à-dire : *Les autres ont écrit les guerres en des vers que les faunes & les devins chantoient jadis dans les bois, lorsque personne n'avoit encore surmonté les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de sa diction.* C'est pour quoi, Lucrèce dit de lui, qu'il fut le premier qui rapporta de l'Hélicon une couronne immortelle. Aussi, Q. Ennius avoit-il si bonne opinion de sa poésie, qu'il disoit dans le premier livre de ses annales, que l'ame & l'esprit d'Homère étoient passés dans son corps par la loi de la métempsychose. Mais, comme Horace l'a remarqué, beaucoup de ses vers, trop durs ou trop légers, *gravitate minores*, & surtout le défaut d'art, soutiennent mal sa vanité, & démentent la doctrine de Pythagore. Ovide a fort bien jugé de Q. Ennius, quand il a écrit :

*Ennius ingenio maximus, arte
rudis.*

Et ailleurs :

Ennius arte carens.

Ce jugement est très-juste, & c'est à tort qu'un sçavant homme a voulu s'y opposer. Il n'est pas même difficile d'en donner la raison. L'art manquoit à Q. Ennius, parce que, comme il n'avoit pas encore eu le tems d'étudier les originaux Grecs,

& de démêler tout le mystère de la composition du poème épique & du poème dramatique, il n'avoit nullement connu ce que c'est que la fable & la constitution ou l'unité du sujet qui fait l'ame de ces poèmes. Cela est si vrai, que ses annales ne font pas tant un poème qu'une histoire. A l'égard du poème dramatique, comme il n'étoit que traducteur, il n'avoit besoin que de son esprit pour attraper la noblesse & la majesté de la tragédie Grecque. Tous les défauts qu'on lui a reprochés, n'empêchent pourtant pas qu'il ne doive être regardé comme fort grand Poète, par rapport à tous les poètes Latins qui l'avoient précédé, & il mérite tous les éloges que les Anciens lui ont donnés. Mais, par rapport à ceux qui l'ont suivi, son mérite diminue, & il est encore grossier. C'est ce que Properce a voulu faire entendre, quand il a dit : qu'Ennius ceigne son front d'une couronne grossière & sans art. Quintilien a fort bien jugé de ce Poète, quand il a écrit : Nous devons révéler Ennius comme nous révérerons les anciens bois sacrés, dont les chênes aussi élevés qu'antiques, ne sont plus aussi agréables par leur beauté, que respectables par la religion qui les a consacrés.

Mais, pour ce qui est de ses satyres, comme c'est un poème tout Romain, le défaut d'art qu'on a reproché à Q. Ennius, ne devoit pas être si sensible dans cet ouvrage, & nous ne doutons

pas que ce ne fût ce qu'il avoit fait de plus parfait.

Les satyres de Q. Ennius, comme celles de plusieurs autres poètes Latins, renfermoient une Philosophie qui peut bien rendre honnête homme & vertueux, mais non pas Philosophe, & il est aisé d'en voir la raison. Le Poète donne des règles, & il les appuie par des exemples. Mais, le Philosophe rend les raisons de ces règles, & il enseigne pourquoi une telle chose est bonne, une telle autre mauvaise.

Q. Ennius, s'il en faut croire Horace, ne s'étoit jamais mis à faire des vers qu'il ne fût dans le vin. Virgile avoit beaucoup profité dans la lecture des ouvrages de Q. Ennius; il en avoit pris jusqu'à des vers entiers, que ce Poète, par reconnoissance, appelloit des perles tirées du fumier de Q. Ennius.

Cicéron, dans son traité de la vieillesse, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire de Q. Ennius. Il dit que ce Poète, à l'âge de 70 ans, chargé de deux fardeaux qu'on regarde comme accablans, la pauvreté & la vieillesse, les portoit, non seulement avec constance, mais avec gaieté; ce qui donnoit presque lieu de penser qu'elles lui faisoient même plaisir, & lui étoient agréables.

ENNIUS [L.], *L. Ennius*,

(a) chevalier Romain, fut accusé l'an de Jésus-Christ 22, d'avoir converti en vaisselle d'argent ou à quelque autre usage commun & ordinaire, une statue de l'Empereur Tibère. mais, le tems n'étoit pas encore venu, où des actions aussi innocentes fussent traitées comme des crimes atroces. Tibère ne voulut point que le nom de L. Ennius fût mis sur le rôle des accusés; mais, ce qui est bien singulier, c'est qu'un Sénateur des plus distingués, Ateius Capito, dont nous avons parlé en son article, s'éleva à ce sujet contre l'Empereur, avec une fausse & misérable affectation de liberté. » Il est contre toutes les » règles, disoit-il, de priver le » Sénat du pouvoir de connoître & de statuer d'un crime » porté à son tribunal; & un » aussi grand forfait que celui » de L. Ennius, ne doit point » rester impuni. Que l'Empereur pousse la patience à l'excès, s'il le juge à propos, en tant que l'offense le regarde; mais, la république est outragée, & il ne doit pas en arrêter la juste vengeance. « Tibère comprit fort bien ce langage, & il persista dans son opposition.

ENNOM [la vallée du Fils ou des Fils d'], *Convallis Filii vel Filiorum Ennom.* (b) Cette vallée étoit à l'orient de Jérusalem. On l'appelloit aussi Géen-

(a) Tacit. Annal. L. III. c. 70. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 472.

(b) Josu c. 15. v. 8. c. 18. v. 16. Reg. L. IV. c. 23. v. 10.

nom, ou Géhennom. *Voyez* Géhennom.

ENNOMUS, *Ennomus*, (a) *Εννομος*, capitaine Troyen qui étoit avec Chromis à la tête des Myfiens. Ennomus étoit le plus sçavant des Augures, mais avec tout son art, il ne put éviter la mort; il tomba sous les coups d'Achille, sur le bord du Xanthus, où ce héros fit un horrible carnage des Troyens & de leurs troupes auxiliaires.

ENNON, *Ænnon*, *Αἰνών*, (b) nom d'un lieu où Saint Jean baptisoit, parce qu'il y avoit abondance d'eaux. Celieu étoit à huit milles de Scythopolis, vers le midi, entre Salim & le Jourdain.

ENNOSIGÉE, *Ennosigæus*, (c) l'un des surnoms donnés à Neptune. Ce surnom est employé par Juvénal. On le tire de *ἐνώω*, *quatio*, j'ébranle, & *γᾶα*, *terra*, terre.

ENOBARDUS, *Ænobardus*, *Αἰνόβαρδος*. *Voyez* Domitius.

ENOCH, ou plutôt **HÉNOCH**. *Voyez* Hénoch.

ENODIA, *Enodia*, étoit un surnom que l'on donnoit à Hécate.

ENODIAS, *Enodias*, (d) *Ενὸς ἱα*, capitaine d'une cohorte, fut blessé dans un combat contre les Thraces. Ce capi-

taine vivoit du tems de Xénophon.

ENON, *Enon*, la même ville qu'Enan. *Voyez* Enan.

ENON, *Enon*, (e) limite de la terre de Damas, selon Ézéchiél.

ENOPE, *Enope*, *Ενόπη*, (f) ville du Péloponnèse, dont parle Homère. Ce Poète la met dans le voisinage de la mer, sur les confins du territoire de Pylos. Les habitans, selon lui, étoient riches en troupeaux. On croit que c'est la même que d'autres appellent Géranie ou Générie. *Voyez* Générie.

ENOPS, *Enops*, *Ηῆροψ*, (g) berger, qui, en paissant ses troupeaux sur les bords du Sation, eut de la nymphe Néïs, un fils qui fut nommé Satnius. C'est peut-être le même qui suit.

ENOPS, *Enops*, *Ηῆροψ*, (h) fut pere de Thestor, l'un des capitaines Troyens qui tombèrent sous les coups de Patrocle.

ENOPS, *Enops*, *Ηῆροψ*, (i) fut pere de Clytodeme, que Nestor vainquit au combat du Ceste.

ENOPTE. C'étoit dans les repas une espèce d'inspecteur qui veilloit à ce que chacun bût également; apparemment afin que le bon sens s'affoiblissant

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 365. & seq. L. XI. v. 422.

(b) Joann. c. 3. v. 23.

(c) Juven. Saryr. 10. v. 182.

(d) Xenoph. p. 410.

(e) Ezech. c. 47. v. 17.

(f) Homer. Iliad. L. IX. v. 150.

(g) Homer. Iliad. L. XIV. v. 443. & seq.

(h) Homer. Iliad. L. XVI. v. 401.

(i) Homer. Iliad. L. XXIII. v. 634.

dans chacun en même proportion, il n'y eût pas la moitié d'une table enivrée qui servît d'amusement & de spectacle à l'autre moitié, qui seroit restée sobre.

ENOPTROMANTIE, (a)

Enoptromantia, Ενοπτρομαντεία, espèce de divination par le miroir. Ce miroir magique monstroît les événemens à venir ou passés, même à celui qui avoit les yeux bandés. L'Enoptromantie étoit ou un jeune garçon ou une femme. Les Thessaliennes écrivoient leurs réponses sur le miroir, en caractères de sang; & ceux qui les avoient consultées, lisoient leurs destins, non sur le miroir, mais dans la lune, qu'elles se vantoient de faire descendre du ciel; ce qu'il faut entendre apparemment, ou du miroir même qu'elles faisoient prendre pour la lune aux superstitieux qui recouroient à cette sorte d'incantation, ou de l'image de la lune qu'elles leur monstroient dans ce miroir.

Le mot *Enoptromantie* est composé de *ενοπτρον*, *speculum*, miroir, & *μαντεία*, *divinatio*, divination.

ENOS ou ENUS, *Ænos*, *Ænus*, Αἰνός, (b) ville de Thrace, située sur le bord de la mer, vers l'embouchure de l'Hebre. Quelques-uns disent qu'elle fut

bâtie par Enée; c'est pour cela que, selon Conon, dans Photius, elle fut d'abord appelée Enéa. Strabon assure qu'elle a été aussi appelée Poltrobria. Hérodote en fait une ville Eolienne, & Pline, une ville libre.

On voyoit à Enos le tombeau de Polydore. Cette ville subsistoit du tems d'Homère, & même du tems d'Hercule, qui alla de Troye à Enos, selon Apollodore, où il fut reçu par Poltys, frère de Sarpédon, roi de Thrace. Philippe, roi de Macédoine, vint assiéger Enos, l'an 200 avant l'Ère Chrétienne. Après avoir essuyé beaucoup de fatigues, il s'en rendit enfin maître par la trahison de Ganymede, lieutenant de Ptolémée. Cette ville tomba depuis au pouvoir du roi Antiochus; mais, la garnison que ce Prince y avoit mise, en fut chassée par les Romains, l'an 189 avant J. C. Les vainqueurs rendirent la liberté aux habitans; & c'est peut-être pour cela que Pline qualifie Enos ville libre.

Ce fut à Enos que mourut Cépion, frère de Caton d'Utique. Celui-ci qui s'étoit mis en marche, sur la première nouvelle qu'il avoit eue de sa maladie, arriva comme il venoit de rendre le dernier soupir. Il fut plus sensible à cette perte qu'il

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 263, 264.

(b) Strab. pag. 319. Herod. L. IV. c. 90. L. VII. c. 58. Pomp. Mel. pag. 104. Plin. T. I. p. 204. Ptolem. L. III. c. 11.

Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. L. XXXVII. c. 60. L. XXXIX. c. 24. & seq. Homer. Iliad. L. IV. v. 520. Plut. T. I. p. 763, 764. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XII. p. 261.

ne convenoit à un Philosophe, & à un Philosophe Stoicien; car il ne témoigna pas seulement l'excès de sa douleur par ses regrets, par ses soupirs, par ses larmes, par les transports qui le pouvoient à se jeter sur ce corps mort qu'il embrassoit tendrement, & par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive & la plus sensible, mais encore par la grande dépense qu'il fit à ses funérailles. Il employa de grosses sommes en parfums, & en drogues odoriférantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bûcher, & lui éleva au milieu de la place d'Enos, un tombeau magnifique de marbre de Thafos. Il lui coûta huit talens.

Les Turcs la nomment aujourd'hui Ygnos, & les Grecs Eno. Elle est dans la Turquie d'Europe, sur un petit golfe qui en prend le nom de Golfe d'Eno.

Les auteurs Grecs ont distingué Enos d'Enéa; mais, les auteurs Latins ont confondu ces deux villes. Il est néanmoins important pour l'intelligence de l'Histoire, de ne pas prendre l'une pour l'autre.

ENOS, *Enos*, Ενως, (a) fils de Seth, & petit-fils d'Adam, naquit l'an du monde 235, & 3765 avant Jésus-Christ. Ayant vécu quatre-vingt-dix ans, il engendra Caïnan. Après qu'Enos eut engendré Caïnan, il

vécut huit cens quinze ans, & il engendra des fils & des filles; & tout le tems de la vie d'Enos ayant été de neuf cens cinquante ans, il mourut, l'an du monde 1140, & 2860 avant J. C.

Moïse nous dit qu'Enos commença à invoquer le nom du Seigneur; c'est-à-dire, qu'il fut inventeur des cérémonies de la religion, & des rites du culte extérieur que l'on rend à Dieu. D'autres traduisent l'Hébreu par : *Alors on commença à invoquer le nom du Seigneur*. Enos établit la manière publique & extérieure d'honorer Dieu. Ce culte se soutint & se conserva dans la famille d'Enos, pendant que la famille de Caïn se plongeait dans toute sorte de dérèglements & d'impiétés.

Plusieurs Juifs croient que du tems d'Enos, l'idolâtrie commença à s'introduire dans le monde. Ils traduisent l'Hébreu par : *On commença alors à profaner le nom du Seigneur*; c'est-à-dire, on commença à le donner à la créature, aux idoles; on pourroit aussi traduire de cette sorte : *on commença alors à se qualifier du nom du Seigneur*. Les gens de bien, pour se distinguer des méchans, commencèrent à prendre la qualité d'enfans de Dieu, ou de serviteurs de Dieu; d'où vient que Moïse dit que les enfans de Dieu; c'est-à-dire, les descendans d'Enos, qui jusques-là avoient conservé la vraie religion, voyant les filles

(a) Genés. c. 4. v. 26. c. 5. v. 6. & seq.

des hommes qui étoient belles ; prirent pour femmes toutes celles qu'ils avoient choisies.

Les Orientaux ajoutent à l'Histoire d'Enos, que Seth, son pere, le déclara Prince souverain & grand-Pontife des hommes après lui ; qu'Enos fut le premier qui ordonna des aumônes publiques pour les pauvres, qui établit des tribunaux publics pour rendre la justice, & qui planta, ou plutôt qui cultiva le palmier. Il mourut âgé de neuf cens soixante-cinq ans, & laissa Caïnan, l'ainé de ses fils, pour successeur de sa dignité de Prince souverain & de grand-Prêtre.

ENOTOCETES, nom de certains hommes fabuleux, auxquels on supposoit des oreilles qui pendoient jusqu'aux talons. Voyez l'article suivant.

ENOTOCÆTES, *Enotocæti*, *Ενωτοκαίτοι*, (a) nation Indienne. Les Anciens disoient, au rapport de Strabon, que c'étoient des sauvages, dont les oreilles pendoient jusqu'aux talons, de sorte qu'ils couchoient dessus ; & qu'ils étoient si forts, qu'ils arrachotent des arbres, & autres merveilles exagérées. Il y a apparence qu'ils prirent pour les oreilles de ces gens-là une sorte d'habillement qui leur couvroit la tête, les épaules, les deux côtés, contre les injures du tems.

ENSEIGNE, *Signum*, *Vexillum*, *σύμβολον*, *σημεῖον*, signe

militaire, sous lequel se rangent les soldats, selon les différens corps dont ils sont, ou les différens partis qu'ils suivent.

Dans la première antiquité, les Enseignes militaires furent aussi simples que l'étoient les premières armes ; & les diverses nations ou partis, pour se reconnoître dans les combats, emploierent pour signal, des choses très-communes, comme des branches de verdure, des oiseaux en plumes, des têtes d'animaux, des poignées de foin mises au haut d'une perche ; mais, à mesure qu'on se perfectionna dans la manière de s'armer & de combattre, on imagina des signes ou plus solides ou plus riches, & chaque peuple voulut avoir les siens caractérisés par des symboles qui lui fussent propres. Les Grecs, par les termes génériques de *σύμβολον* & de *σημεῖον*, & les Latins par ceux de *Signum* & de *Vexillum*, désignent toutes sortes d'Enseignes, soit qu'elles fussent en figure de relief, soit qu'elles fussent d'étoffe unie, peinte ou brodée. Néanmoins, chaque Enseigne d'une forme particulière, avoit son nom propre, tant pour la donner à connoître sous sa forme, que pour montrer à quelle espèce de milice elle convenoit.

Le nom d'Enseigne est donc générique ; & parmi nous ce

(a) Strab. pag. 711.

genre se subdivise en deux espèces, drapeau pour l'infanterie, & étendard pour la cavalerie.

I. Les Juifs eurent des Enseignes ; chacune des douze tribus d'Israël ayant une couleur à elle assurée , avoit un drapeau de cette couleur , sur lequel on voyoit , à ce qu'on prétend , la figure ou le symbole qui désignoit chaque tribu ; selon la prophétie de Jacob. L'Écriture parle souvent du lion de la tribu de Juda , du navire de Zabulon , des étoiles & du firmament d'Issachar. Mais , quoique chaque tribu eût son enseigne , on prétend que sur les douze il y en avoit quatre prédominantes , sçavoir , celle de Juda , où l'on voyoit un lion ; celle de Ruben , de Dan & d'Ephraïm , sur lesquelles on voyoit des figures d'hommes , d'aigles , d'animaux. L'existence des Enseignes chez les Hébreux est attestée par l'Écriture. *Singuli per turmas , Signa atque vexilla , castrametabuntur filii Israël* , dit Moïse , chap. II. des Nombres. Mais , la représentation d'hommes & d'animaux sur ces Enseignes , n'est pas également prouvée ; elle paroît même directement contraire à la défense que Dieu , dans les Écritures , réitère si souvent aux Israélites de faire des figures. On croit qu'après la captivité de Babylone , leurs drapeaux ne furent plus chargés que de quelques lettres qui

formoient des sentences à la gloire de Dieu.

II. Il n'en étoit pas de même des nations idolâtres ; leurs Enseignes ou drapeaux portoient l'image de leurs Dieux ou des symboles de leurs Princes. Ainsi , les Égyptiens eurent le taureau , le crocodile , &c. Les Assyriens avoient pour Enseignes des colombes ou pigeons ; parce que le nom de leur fameuse reine Sémiramis , originairement *Chemir mor* , signifie colombe. Jérémie , pour détourner les Juifs d'entrer en guerre avec les Assyriens , leur conseille de fuir devant l'épée de la colombe , à *facie gladii columbæ fugiamus* ; ce que les commentateurs ont entendu des drapeaux des Chaldéens.

Chez les Grecs , dans les tems Héroïques , c'étoit un bouclier , un casque , une cuirasse au haut d'une lance , qui servoient d'Enseignes militaires. Cependant , Homère nous apprend qu'au siège de Troïe , Agamemnon prit un voile de pourpre , & l'éleva en haut avec la main , pour le faire remarquer aux soldats , & les rallier à ce signal. Ce ne fut que peu à peu que s'introduisit l'usage des Enseignes avec les devises. Celles des Athéniens étoient Minerve , l'olivier , & la chouette ; les autres peuples de la Grece avoient aussi pour enseignes , ou les figures de leurs dieux tutélaires , ou des symboles particuliers , élevés au bout d'une pique. Les Corinthiens portoient

un pégase ou cheval ailé ; les Messéniens, la lettre Grecque M ; & les Lacédémoniens, le N, qui étoit la lettre initiale de leur nom.

Les Perses avoient pour Enseigne principale une aigle d'or au bout d'une pique, placée sur un chariot, & la garde en étoit confiée à deux officiers de la première distinction, comme on le voit à la bataille de Thymbrée, sous Cyrus ; & Xénophon, dans la Cyropédie, dit que cette Enseigne fut en usage sous tous les rois de Perse. Les anciens Gaulois avoient aussi leurs Enseignes ; & juroient par elles dans les ligue & les expéditions militaires ; on croit qu'elles représentoient des figures d'animaux, & principalement le taureau, le lion, & l'ours.

III. Il n'en est pas de même de celles des Romains ; à ces premières Enseignes grossières, ces manipules ou poignées de foin qu'ils portoient pour signaux, lorsqu'ils n'étoient encore qu'une troupe de brigands, ils substituerent, selon Pline, des figures d'animaux, comme de loup, de cheval, de sanglier, de Minotaure ; mais, Marius les réduisit toutes à l'aigle, si connue sous le nom d'aigle Romaine.

Elles furent d'abord en relief ; les unes d'or, les autres d'argent, d'airain ou de bois. Une légion étoit divisée en cohortes ; la cohorte en manipules, & la manipule en centuries. Chaque cohorte étoit commandée par

un Tribun ; il en étoit, pour ainsi dire, le colonel. C'étoient ces officiers qui avoient seuls le droit d'avoir une aigle dans la cohorte que chacun d'eux commandoit. Il n'y avoit que deux aigles par légion, & les Enseignes des autres cohortes étoient d'une autre forme. Les aigles des légions étoient d'argent, à l'exception de la première aigle de la première légion, qui, dans une armée consulaire ou impériale, étoit d'or. Cette aigle d'or étoit regardée comme l'Enseigne principale de la nation, & comme un symbole de Jupiter, qu'elle reconnoissoit pour protecteur. Les autres Enseignes inférieures aux aigles, telles que celles des manipules & des centuries, n'étoient que d'airain ou de bois.

Les Enseignes Romaines inférieures aux aigles étoient composées de plusieurs médaillons mis les uns sur les autres, attachés ou cloués sur le bois d'une pique, & surmontés par quelques signes, soit d'une main, symbole de justice, soit d'une couronne de laurier, symbole de la victoire. Une Enseigne à médailles en contenoit depuis une jusqu'à cinq ou six, sur lesquelles se voyoit le monogramme des quatre lettres majuscules S. P. Q. R. & les portraits des Empereurs, tant du Prince régnant que de celui de ses prédécesseurs qui avoit créé le corps à qui appartenait l'Enseigne. Elles contenoient aussi

l'emblème ou l'image du dieu que ce corps avoit choisi pour son Dieu tutélaire ; mais , les Enseignes d'infanterie étoient chargées de plus de médailles que celles de la cavalerie.

Dans toutes les Enseignes , au-dessous de la partie en relief , étoit un petit morceau d'étoffe appelé *Labarum* , qui pendoit en forme de bannière , & qui servoit , soit par couleur , soit par son plus ou moins de grandeur , à faire distinguer le manipule ou la centurie à qui l'Enseigne appartenoit.

Quoique l'aigle d'or n'eût pas de *labarum* , du tems de la République , il paroît qu'elle en a eu sous les Empereurs , du moins du tems de Constantin ; car , on sçait qu'après la conversion de ce Prince au Christianisme , les enseignes Romaines changerent de devises ; au lieu des emblèmes ou des figures des dieux empreintes sur les médaillons , on grava des croix. Si la légion conserva une de ses aigles , l'autre fut supprimée , & l'une des deux enseignes surmontée d'une croix. De plus , le Prince & ses successeurs se donnerent une enseigne de corps ou d'accompagnement de leurs personnes dans les batailles ; on la nomma *labarum* ; elle étoit d'une riche étoffe & en forme d'une bannière , sur laquelle étoit brodé en pierreries le monogramme de Jesus-Christ , ainsi figuré ✕ , & qu'on avoit substitué à celui-ci S. P. Q. R. On ne portoit le *labarum* à l'armée que

quand l'Empereur y étoit en personne. Julien l'Apostat rétablit le *labarum* dans sa première forme , & mit dans tous les autres drapeaux la figure de quelque divinité du Paganisme ; mais , cette innovation ne dura pas plus long-tems que le règne de ce Prince , & le *labarum* de Constantin fut remis en honneur.

En tems de paix , les légions qui n'étoient point campées sur les frontières , déposoient leurs enseignes au trésor public , qui étoit dans le temple de Saturne ; & on les en tiroit quand il falloit ouvrir la campagne. On ne passoit pas devant les aigles sans les saluer ; & on mettoit auprès , comme dans un asyle assuré , le butin & les prisonniers de guerre ; les officiers & les soldats y portoient leur argent en dépôt , & le porte-aigle en étoit le gardien. Après une victoire on les ornoit de fleurs & de lauriers , & l'on brûloit devant elles des parfums précieux.

IV. A l'exemple des Grecs & des Romains , & pour la même fin , les nations qui se sont établies en Europe sur les débris de la puissance Romaine , ont eu des enseignes dans leurs armées.

En remontant jusqu'à l'établissement de notre monarchie , on voit que les François qui entrèrent dans les Gaules , avoient des enseignes chargées de divers symboles. Les Ripuaires avoient pour symbole une épée , qui désignoit le dieu de la guer-

re ; & les Sicambres , une tête de bœuf , qui , à ce que l'on croit , désignoit Apis dieu de l'Égypte , parce que , selon certains , ces deux nations étoient originairement descendues des Égyptiens & des Troyens. Quoi qu'il en soit , on convient assez communément que nos premiers Rois portoient des crapauds dans leurs étendards.

Depuis la conversion de Clovis au Christianisme , la nouvelle religion ne permettant plus ces symboles qui se ressembloient de l'idolâtrie , ce Prince voulut que sa nation ne fût désignée que par une livrée prise de la religion qu'il suivoit. Ainsi , l'enseigne ou la bannière de saint Martin de Tours , qui fut le premier patron de la France , & qui étoit d'un bleu uni , fut pour les troupes le premier étendard , comme le *labarum* l'avoit été pour les Romains depuis la conversion de Constantin. Dans le même esprit , on avoit coutume de porter dans les armées des chasses & des reliquaires. Mais , outre ces enseignes de dévotion destinées à exciter la piété , il y avoit encore des enseignes de politique faites pour exciter la valeur , c'est-à-dire , des enseignes ordinaires.

ENSEIGNE [porte-] , *Vexillarius*. Voyez Porte-Enseigne.

ENSEMÉS , *Ensemes* , (a) ou , comme lisent ceux qui sui-

vent l'Hébreu , *En-schemesch* , c'est-à-dire , la fontaine du Soleil. On doute si c'étoit une ville , ou une simple fontaine ; on sçait seulement qu'Ensemés étoit dans la Palestine , sur les frontières de Juda & de Benjamin. On montre , dit D. Calmet , une fontaine , que l'on dit être celle du Soleil ; mais , cela n'est nullement certain.

ENEOPIA , (b) étoient , selon D. Bernard de Montfaucon , les caveaux où l'on mettoit les urnes des morts.

ENTELLE , *Entella* , (c) *Εντελλα* , ville de Sicile , située dans la partie occidentale de l'île vers le fleuve Hypsa. Ptolémée , Diodore de Sicile & Etienne de Byzance en font mention ; & Silius Italicus dit :

*Centuripe , largoque virens Entella
Lyæo.*

Les habitans sont nommés *Entellini* par Pline ; & Cicéron les loue d'être laborieux & industrieux.

L'an 366 avant l'Ère Chrétienne , le tyran Denys enleva d'emblée la ville d'Entelle , dont il ravagea les campagnes. Quelques années après , elles furent encore ravagées par les Carthaginois ; & comme les habitans s'étoient réfugiés dans la ville , les Carthaginois alerent en faire le siège. Cette ville étoit alors principalement

(a) Jofu. c. 15. v. 7.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 37.

(c) Ptolém. L. III. c. 4. Diod. Sicul. p. 495 , 545. Plin. Tom. I. p. 162. Cicér. in Verr. L. V. c. 173 , 174.

occupée par les Campaniens ; colonie Italienne répandue en plus d'une ville de la Sicile. Effrayés des forces Carthaginoises, ils envoyèrent demander du secours à toutes les villes du parti contraire. Cependant, aucune ne se rendit à leurs instances, excepté la seule ville de Galerie, qui fit marcher vers eux mille hommes d'armes. Mais, les Carthaginois s'avancant à leur rencontre, & les enveloppant par la supériorité de leur nombre, n'en laissèrent pas un seul en vie. Les Campaniens, habitans d'Etna, se disposèrent aussi à prêter du secours à leurs compatriotes d'Entelle; mais, dès qu'ils eurent appris la catastrophe des Galerins, ils jugèrent plus à propos de se tenir chez eux.

La ville d'Entelle, dont on voit encore les ruines sur le Bellice-dextro, dans la vallée de Mazaza, à une lieue au-dessous de Calabristi, subsista jusqu'au tems de Frédéric II, qui la ruina, & détruisit la citadelle.

ENTELLE, *Entellus*, (a) fameux Athlète, que Virgile fait paroître aux jeux funebres qui furent donnés par Énée en Sicile, à l'anniversaire de la mort de son pere Anchise. Darès s'étant présenté pour le combat du Ceste, on lui chercha un rival; mais, il ne se trouva personne qui osât se mesu-

rer avec lui. Darès se croyoit vainqueur, & demandoit même que l'on lui donnât le taureau, qui étoit le prix de la victoire. Mais, le vieux Entelle, excité par les reproches du roi Aceste, s'offre pour disputer la couronne à Darès. Son bras ayant porté à faux, il tomba lourdement. Aceste, touché de son malheur, accourt, & lui aide à se relever. Entelle, sans être déconcerté, retourne au combat avec plus d'ardeur; il se jette sur son rival, il le presse & l'accable. Énée, voyant la fureur d'Entelle, ne voulut pas qu'elle allât plus loin, ni que le vainqueur se livrât à une cruelle vengeance. Il fit cesser le combat, & tira de ses mains l'infortuné Darès.

Alors, Entelle, fier de son succès & transporté d'un noble orgueil, parla ainsi : « Fils de » Vénus, dit-il à Énée, & vous » Troyens, jugez de la vigueur » de ma jeunesse, & apprenez » de quel affreux péril vous » avez sauvé Darès. » A l'instant, il se tourne vers le taureau, prix de sa victoire, & lui porte un coup si violent de son ceste entre les deux cornes, qu'il lui brise le crâne, & en fait jaillir la cervelle. Le taureau s'ébranle, chancelle, tombe. « Eryx, s'écrie alors » Entelle, je t'immole, à la » place de Darès, une plus » digne victime. Voilà mon » dernier triomphe; je renon-

(a) Virg. *Ancid.* L. V. v. 387. & seq.

ne ce pour toujours au ceste ,
 » & à mon art. »

ENTELLINES, *Entellini*,
Εντελλίνος, étoient les habitans
 d'Entelle. Voyez Entelle.

ENTELLUS, *Entellus*, (a)
Εντελλος, gardes des archives
 impériales, fut un de ceux qui
 entrèrent dans la conspiration
 contre l'empereur Domitien,

ENTERREMENT. Voy.
 Sépulture.

ENTHÉE, *Enthea*, (b) nom
 de Cybele. Ce nom veut dire,
 ou la divine, ou la fanatique,
 ou la déesse aux enthousiasmes ;
 c'est en ce dernier sens qu'on
 explique ce vers de Martial :

Et sectus ululat matris Entheæ
Gallus.

ENTHOUSIASME ; com-
 munément on entend par En-
 thousiasme une espèce de fu-
 reur qui s'empare de l'esprit &
 qui le maîtrise, qui enflamme
 l'imagination, l'élève, & la
 rend féconde. C'est un trans-
 port, dit-on, qui fait dire ou
 faire des choses extraordinaires
 & surprenantes. Mais, ce mou-
 vement qui élève l'esprit &
 chauffe l'imagination, n'est
 rien moins qu'une fureur. Cet-
 te dénomination impropre a
 été trouvée de sang froid, pour
 exprimer une cause dont les
 effets [quand on est dans cet
 état paisible] ne sçauroient man-
 quer de paroître fort extraor-
 dinaires. On a cru qu'un hom-

me devoit être tout à fait hors
 de lui-même ; pour pouvoir
 produire des choses qui met-
 toient réellement hors d'eux-
 mêmes ceux qui les voyoient
 ou qui les entendoient. Ajoin-
 tez à cette première idée l'En-
 thousiasme, feint ou vrai, des
 prêtres du Paganisme, que la
 charlatanerie les engageoit à
 charger de grimaces & de con-
 tortions, & vous trouverez l'o-
 rigine de cette fausse dénomi-
 nation. Le peuple avoit ap-
 pellé ce dernier Enthousiasme,
 fureur prophétique ; les pédans
 de l'antiquité [autre partie du
 peuple peut-être encore plus
 bornée que la première] don-
 nèrent à leur tour à la verve
 des Poètes, dont il n'est pas
 donné aux esprits froids de
 pénétrer la cause, le nom su-
 perbe de fureur poétique.

Les Poètes, flattés qu'on les
 crût des êtres inspirés, n'eus-
 sent garde de détromper la
 multitude ; ils assurèrent dans
 leurs vers, au contraire, qu'ils
 l'étoient en effet, & peut-être
 le crurent ils de bonne foi
 eux-mêmes.

Voilà donc la fureur poéti-
 que établie dans le monde com-
 me un rayon de lumière trans-
 cendante, comme une émana-
 tion sublime d'en-haut, enfin
 comme une inspiration divine.
 Toutes ces expressions en Gre-
 ce & à Rome étoient synonymes
 aux mots dont nous avons

(a) Dio, Cass. p. 766. Crév. Hist. des
 Emp. T. IV. p. 95.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de
 Montf. Tom. I. p. 14.

formé en François celui d'Enthousiasme.

Mais, la fureur n'est qu'un accès violent de folie, & la folie est une absence de la raison; ainsi, lorsqu'on a défini l'Enthousiasme une fureur, un transport, c'est comme si l'on avoit dit qu'il est un redoublement de folie, par conséquent, incompatible pour jamais avec la raison. C'est la raison seule cependant qui le fait naître; il est un feu pur qu'elle allume dans les momens de sa plus grande supériorité. Il fut toujours de toutes ses opérations la plus prompte, la plus animée. Il suppose une multitude infinie de combinaisons précédentes, qui n'ont pu se faire qu'avec elle & par elle. Il est, si on ose le dire, le chef-d'œuvre de la raison. Un habile homme l'a défini : *Une émotion vive de l'ame, à l'aspect d'un tableau neuf & bien ordonné qui la frappe, & que la raison lui présente.*

Il est de la nature de l'Enthousiasme de se communiquer & de se reproduire; c'est une flamme vive qui gagne de proche en proche, qui se nourrit de son propre feu, qui, loin de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se répand & se communique.

On suppose le public assemblé pour voir la représentation d'un excellent ouvrage; la toile se lève, les Acteurs paroissent, l'action marche, un transport général interrompt tout à

coup le spectacle; c'est l'Enthousiasme qui se fait sentir; il augmente par degrés, il passe de l'ame des acteurs dans celle des spectateurs; & remarquez qu'à mesure que ceux-ci s'échauffent, le jeu des premiers devient plus animé; leur feu mutuel est comme une balle de paume que l'adresse vive & rapide des joueurs se renvoie; c'est-là où nous devons toujours être sûrs d'avoir du plaisir en proportion de la sensibilité que nous montrons pour celui qu'on nous donne.

Dans ces spectacles magnifiques, au contraire, que le zèle le plus ardent prépare, mais où le respect lie les mains, vous éprouvez une espèce de langueur à peu près vers le milieu de la représentation; elle augmente par degrés jusqu'à la fin, & il est rare que l'ouvrage, le plus fait pour émouvoir, ne vous laisse pas dans un état tranquille. La cause de cette sorte de phénomène est dans l'ame de l'acteur & du spectateur. On ne verra jamais de représentation parfaite, sans cette chaleur mutuelle qui entretient la vivacité de celui qui représente, & le charme de ceux qui l'écoutent; c'est un mécanisme constant établi par la nature. L'Enthousiasme de ce genre le plus vif s'éteint, s'il ne se communique.

Il y a en nous une analogie secrète entre ce que nous pouvons produire & ce que nous

avons

avons appris. La raison d'un homme de génie décompose les différentes idées qu'elle a reçues, se les rend propres, & en forme un tout, qui, s'il est permis de s'exprimer ainsi, prend toujours une physionomie qui lui est propre; plus il acquiert de connoissances, plus il a rassemblé d'idées; & plus ses momens d'enthousiasme sont fréquens; plus les tableaux que la raison présente à son ame, sont hardis, nobles, extraordinaires, &c.

Ce n'est donc que par une étude assidue & profonde de la nature, des passions, des chef-d'œuvres des arts, qu'on peut développer, nourrir, réchauffer, étendre le génie. On pourroit le comparer à ces grands fleuves, qui ne paroissent à leur source que de faibles ruisseaux; ils coulent, serpentent, s'étendent; & les torrens des montagnes, les rivières des plaines se mêlant à leur cours grossissent leurs eaux, ne font qu'un seul tout avec elles; ce n'est plus alors un léger murmure, c'est un bruit imposant qu'ils excitent. Ils roulent majestueusement leurs flots dans le sein de l'Océan, après avoir enrichi les terres heureuses qui en ont été arrosées.

ENTHYME, *Enthymema*; c'est un argument qui ne comprend que deux propositions, l'antécédent, & le conséquent qu'on en tire. Il faut cependant observer que c'est un syllogisme parfait dans l'esprit,

Tom. XV.

mais imparfait dans l'expression, parce qu'on y supprime quelque une des propositions, comme trop claire & trop connue, & comme étant facilement suppléée par l'esprit de ceux à qui on parle. Cette manière d'argument est si commune dans les discours & dans les écrits, qu'il est rare, au contraire, qu'on y exprime toutes les propositions. L'esprit humain est flatté qu'on lui laisse quelque chose à suppléer; la vanité est satisfaite qu'on se remette de quelque chose à son intelligence; d'ailleurs, la suppression d'une proposition, assez claire pour être supposée, en abrégant le discours, le rend plus fort & plus vif. Il est certain, par exemple, que si de ce vers qui contient un Enthymème très-élegant :

*Servare potui, perdere an possim
rogas ?*

on en avoit fait un argument en forme, toute la grace en seroit ôtée; & la raison en est, que comme une des principales beautés d'un discours est d'être plein de sens, & de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étendue que n'est l'expression, c'en est au contraire un des plus grands défauts, d'être vuide de sens, & de renfermer peu de pensées; ce qui est presque inévitable dans les Syllogismes philosophiques, où la même pensée est pesamment renfermée dans trois propositions. C'est ce qui

Hh

rend ces sortes d'argumens si rares dans le commerce des hommes; parce que, sans même y faire réflexion, on s'éloigne de ce qui ennuie, & l'on se réduit à ce qui est précisément nécessaire pour se faire entendre.

Il arrive aussi quelquefois que l'on renferme les deux propositions de l'Enthymème dans une seule proposition, qu'Aristote appelle pour ce sujet sentence Enthymématique. Tel est ce vers qu'il cite lui-même d'Euripide, si je ne me trompe:

*Mortel, ne garde pas une haine
immortelle.*

Tel est encore ce vers de Racine :

*Mortelle, subissez le sort d'une
mortelle.*

Le mot *Enthymème* est Grec. Le verbe *ἐνθυμεῖσθαι* signifie, penser & concevoir; *ὄνους* signifie la pensée, l'entendement, l'esprit.

ENTRAILLES. Voyez *Exta.*

ENVIE, *Invidia*, *φθόρος*, (a) fut déifiée par les Poètes tant Grecs que Latins; mais, comme *φθόρος* chez les Grecs est masculin, ils en ont fait un dieu; & au contraire, les Latins, parce qu'*Invidia* est féminin, en ont fait une déesse. Plutarque, qui a fait un petit traité au sujet de cette passion, en dit des choses assez curieu-

ses; & les Poètes se sont donné une libre carrière en faisant son portrait. Ovide surtout y a excellé, dans des vers qui commencent ainsi :

*Pallor in ore sedet, maciesque in
corpore toto.*

« L'Envie dans le fond de
» son antre, pour entretenir sa
» rage & sa fureur, se nourrit
» de vipères, &c. Une triste
» pâleur se répand sur son vi-
» sage. Elle a le corps entiè-
» rement décharné, le regard
» sombre & farouche, les dents
» noires & mal propres, le
» cœur abreuvé de fiel, & la
» langue couverte d'un affreux
» venin. Livrée sans cesse à
» des soins inquiets, elle n'a
» jamais ri qu'à la vue des maux
» qu'elle cause; jamais le som-
» meil n'a appesanti ses pau-
» pières. Tout ce qui arrive
» d'heureux dans l'univers l'af-
» flige & redouble sa fureur;
» & elle fait consister toute sa
» rage à souffrir & à faire souf-
» frir les autres; elle est elle-
» même son propre bourreau. «
Les Anciens la comparoient à l'anguille, par l'opinion où ils étoient que ce poisson porte Envie à tous les autres.

On représente ordinairement l'Envie par une femme extrêmement laide, qui a les yeux égarés, & enfoncés dans la tête. Elle est coiffée de couleuvres, & porte trois serpens d'une

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I, p. 107, 347, 361. Myth. par M. l'Abb. Ban, T. V. p. 245, 246.

main , une hydre à sept têtes , de l'autre ; un serpent lui ronge le sein. Tous ces attributs forment une expression assez juste de l'Envie. Il ne paroît pas que l'on ait jamais élevé des autels ni des statues à cette prétendue déesse que quelques-uns ont fait fille de la nuit.

ÉNUMÉRATION , *Enumeratio* , figure de Rhétorique. Cette figure de rhétorique est admirable en poésie , parce quelle rassemble , dans un langage harmonieux , les traits les plus frappans d'un objet qu'on veut dépeindre , afin de persuader , d'éouvoir & d'entraîner l'esprit , sans lui donner le tems de se reconnoître. Nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré de la tragédie d'Atthalie.

Jehu , qu'avoit choisi sa sagesse profonde ;

Jehu , sur qui je vois que votre espoir se fonde ,

D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.

Jehu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ;

Suit des rois d'Israël les profanes exemples ;

Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.

Jehu , sur les hauts lieux , osant enfin offrir

Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir ,

N'a , pour servir sa cause & venger ses injures ,

Ni le cœur assez droit , ni les mains assez pures.

ENUS , *Ænus* , la même ville qu'Enos. *Voyez* Enos.

ENUS , *Ænus* , (a) ou , comme d'autres écrivent , **ÆNUS** , fleuve qui , selon Tacite , séparoit la Rhétie de la Norique. Ce fleuve , suivant la carte de la Germanie , par M. d'Anville , avoit sa source dans les Alpes , assez près d'un lieu nommé *Tinctio*. De-là il couloit entre deux chaînes de montagnes , traversoit le pais des Rhétiens , & laissant à droite la Norique , il alloit se perdre dans le Danube au-dessous de *Boiodurum* , après avoir reçu durant son cours une multitude de rivières.

Le nom d'Enus est écrit diversement par les Anciens ; car outre l'*Ænus* d'Antonin & l'Enus de la table de Peutinger , on trouve Hénus dans Arrien , Hénus dans Paul diacre , & Aventin croit que l'Atésinus de Strabon est cette rivière.

C'est aujourd'hui l'Inn , qui a sa source en Suisse , chez les Grisons , au pied de la montagne nommée *Septimerberg* , ou *monte-de-Sett* , & se rend dans le Danube entre *Passau* & *Instatt*.

ENYÉUS , *Enyeus* , (b) Prince qui regna sur les habitans de la ville de *Scyros*.

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 5. Carte. de la Germ. par M. d'Anville.

(b) Homer. Iliad. L. IX. v. 664.

ENYO, *Enyo*, (a) fille de Phorcus ou Phoreys & de Céto, étoit une des Gorgones. Ce mot signifie *Navis Onenaria*, un vaisseau de charge.

ENYO, *Enyo*, (b) nom que les Grecs donnoient à Bellone.

ENYRES, *Ænyri*, *Ἀνύρι*, (c) nom d'un canton situé dans l'isle de Thase. Voyez *Cœnyres*.

E O

EOLE, *Æolus*, *Ἄϊολος*, (d) fils d'Hellen & d'Orséide, & petit-fils de Deucalion, succéda à son père au royaume de Phthioride, & donna le nom d'Éoliens à ses sujets, qui s'appelloient Helléniens. Ayant épousé Enérate, fille de Deimachus, il en eut sept fils, Créthée, Sisyphé, Athamas, Salmonée, Deïon, Magnès & Périères; & cinq filles, Canache, Halcione, Pisidice, Calyce & Périmedes.

On sçait qu'Eole étoit frère de Dorus & de Xuthus. La généalogie des descendants d'Eole & de Dorus est extrêmement connue, parce que presque toutes les grandes familles tiroient leur origine de ces deux fils d'Hellen, & qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût quelque alliance avec eux. Dans cette généalogie, Eole & Dorus se trouvent les sixièmes par les

mâles, en remontant depuis le siège de Troïe, où mêmes les cinquièmes dans la branche de ceux des capitaines qui étoient d'un âge un peu avancé; ce qui s'accorde avec l'opinion d'Homère, dans le poëme duquel Glaucus & Sarpédon paroissent fort jeunes, & ne sont point mariés.

EOLE, *Æolus*, *Ἄϊολος*, (e) arrière-petit fils du précédent, étoit un Prince que l'on compte parmi les dieux de la mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le dieu des vents & des tempêtes. Ce Prince, fils d'Hippotus, & que son mérite a fait passer pour fils de Jupiter, vivoit du tems de la guerre de Troïe, & régnoit, si nous en croyons Servius après Varron, sur les isles qu'on appelloit Vulcanies, & qui ont depuis porté le nom d'Eolides. Ces isles, au nombre de sept, sont entre la Sicile & l'Italie, du côté du promontoire de Pélore, ainsi que Diodore de Sicile & Pline le disent. Homère ne parle que d'une, qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom; mais, il la nomme ainsi à cause de son roi Eole; c'étoit sans doute celle de Lipara, où il y a beaucoup de volcans; ce qui a fait dire à Aristote en parlant de cette isle, que la nuit

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 220, 221.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 24. & seq.

(c) Herod. L. VI. c. 47.

(d) Diod. Sicul. p. 186. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T.

VII. p. 94, 95.

(e) Diod. Sicul. p. 187, 202. Homer. Odyss. L. X. v. 1. & seq. Strab. pag. 202. & seq. Virg. Æneid. L. I. v. 56. & seq. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 55, 79, 112, 342, 348. T. IV. p. 370. & suiv.

on la voit éclairée par des feux.

Quoi qu'il en soit, Eole n'étoit point né dans les isles Eolides; mais, il y aborda dans le tems que Lipare y régnoit, & épousa Cyané, fille de ce Prince. Par ce mariage, il fit obtenir à ceux qui l'accompagnoient la permission de demeurer dans la ville de son beau-pere, & bientôt il en devint le maître; car Lipare ayant eu envie de revoir l'Italie, Eole lui aida à s'établir dans le pais de Surrente, où ce Prince mourut après y avoir régné quelque tems avec beaucoup de gloire. On prétend que cet Eole est le même que celui qui reçut chez lui Ulysse, lorsqu'il erroit sur les mers. Il étoit fort sage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers; il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis touchant les dangers de la navigation; il s'appliquoit principalement à observer les vents par l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipara, comme Plin l'a remarqué; il poussa même si loin ses connoissances là-dessus, à l'aide d'un peu d'Astronomie, & par l'inspection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon, qu'il prédisoit souvent quel vent devoit souffler pendant quelques jours; ce qui n'est pas impossible à prévoir, lorsqu'on a long-tems éprouvé dans un climat, que le vent qui y règne un jour, y dure ordinairement quelques jours de suite.

Comme il vivoit dans un tems où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort difficile, lorsqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit souvent recours à lui pour sçavoir quels vents devoient souffler pendant qu'on seroit sur mer. Plusieurs personnes se trouverent bien de ses conseils; & sa réputation alla si loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur surintendant.

Les Poètes défigurèrent ensuite cette histoire par leurs fictions. Homère, au lieu de dire simplement qu'Ulysse qui avoit consulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ses conseils, & étant demeuré sur mer plus long-tems qu'il ne falloit, essuya une rude tempête qui fit périr sa flotte à la vue de l'isle d'Ithaque, dit d'une manière enveloppée, qu'Eole avoit enfermé les vents dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulysse, lui ayant défendu sur-tout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoute que les compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginèrent que cette peau renfermoit ses trésors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents sortirent avec fureur, & exciterent cette horrible tempête qui les fit périr. Virgile, d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poète Grec, a encore embelli ce sujet. Il dit que Junon, voulant éloigner Enée de l'Italie

où elle sçavoit que les Destins lui promettoient un établissement, alla trouver Eole dans les isles où il faisoit son séjour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne; quelle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Énée d'Italie, & le reste. Les autres Poètes en parlent de même. On en vint jusqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils causoient sur la terre des renversemens épouvantables; qu'ils avoient séparé la Sicile de la terre ferme; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux passage de l'Océan dans la Méditerranée, qu'on appelle le détroit de Gibraltar, &c.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonstance des vents renfermés dans une peau de bouc, n'enveloppe quelque mystère; les Mythologues y ont fait plusieurs découvertes sur la nature des vents, qui seroient admirables, si les auteurs de cette fable y avoient pensé. On peut croire que par cette fiction, Homère fait allusion à quelque ancienne coutume, semblable à celle qui se pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve plusieurs matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque chose de semblable; ce

qui a donné lieu à cette circonstance des vents renfermés dans une peau de bouc.

Eratosthene n'avoit pas pris si sérieusement cette circonstance de la fable, lorsqu'il dit qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit confu le sac où tous les vents étoient renfermés. C'est un trait assez plaisant, mais que Polybe a très-bien réfuté, en soutenant, comme on peut le faire des fables en général, que le fond des voyages d'Ulysse est vrai; mais qu'Homère y avoit mêlé les fictions de la Poésie, & les allégories de la physique. Suivant M. l'abbé Banier, il y en a une de cette nature dans ce que ce Poète dit des douze enfans d'Eole, six filles & six garçons, qui s'étoient mariés les uns avec les autres; car, si on ne veut point prendre cet article à la lettre, ajoute M. l'abbé Banier, comme Diodore de Sicile, on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui se mêlent souvent dans les orages.

Pour revenir à l'histoire d'Eole, il est bon d'expliquer une circonstance que rapporte Homère, de l'isle de Lipara où il régnoit. Ce Poète dit que le palais de ce Prince retentissoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux; il y a apparence que cela est fondé sur les merveilles qu'on publioit de cette isle. Dans une des sept isles d'Eole,

dit Aristote , ou raconte qu'il y a un tombeau , dont on dit des choses prodigieuses. . . On assure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales , avec des cris éclatans , &c. Il est aisé de voir que tout cela est fondé sur le bruit que faisoit le feu enfermé dans les cavernes de cette île ; & par-là Homère fait allusion à l'ancien nom de l'île , qui étoit appelée Méligornis , comme Callimaque nous l'apprend. » Diane alla » chercher , dit-il , les Cyclo- » pes , & les trouva dans l'île » de Lipara [c'est le nom » qu'elle a présentement ; mais » alors elle étoit appelée Mé- » ligornis] , « &c.

Bochart a très-bien remarqué que ce bruit souterrain , dont nous venons de parler , avoit fait donner ce dernier nom à cette île , puisque dans la langue des Phéniciens , Méloginin , ou Ménagginin , signifie l'île de ceux qui jouent des instrumens. Le même Auteur tire aussi très-heureusement de la même langue , l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable , qui avoit été sans doute écrite par les Phéniciens. Il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol* , qui dans cette langue , ainsi que *Aella* dans la Grecque , veut dire tempête ; & ayant peut-être lu dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin* , c'est-à-dire , le roi des vents & des tempêtes , en ont formé ,

après Homère , le nom propre d'un homme qu'ils ont appelé Eole.

Mais , n'en déplaise à ceux qui ont inventé ces conjectures , dit M. l'abbé Banier , je ne sçaurois être de leur sentiment. Le Prince dont on vient de faire l'histoire , se nommoit véritablement Eole , & descendoit de l'ancien Roi de ce nom , qui étoit fils de Deucalion , dont les descendans , après avoir donné plusieurs rois à la Grèce , envoyèrent plusieurs colonies dans l'Asie mineure , qui en peuplerent les côtes , & passèrent ensuite en Italie.

Selon Diodore de Sicile , Eolè , fils d'Hippotus , eut six enfans , Aftyochus , Xuthus , Androcles , Phérémon , Jocastes , & Agathyrnus , que la gloire de leur père & leurs propres vertus ont rendu à jamais illustres.

EOLE , *Æolus* , Αἰολός. (a) Diodore de Sicile reconnoît dans un endroit trois descendans de Deucalion , du nom d'Eole. 1.^o Eole , le fils d'Hélien. 2.^o Eole , fils d'Hippotès ou Hippotus & de Métanippe. 3.^o Eole , fils d'Arné qui étoit fille du second Eole. Diodore de Sicile dit de l'Eole fils d'Arné , qu'il se rendit maître de quelques îles situées dans la mer de Tyrrhène , qu'il appella de son nom Eolides , & qu'il bâtit la ville de Lipara.

EOLE , *Æolus* , Αἰολός. (b)

(a) Diod. Sicul. p. 187 , 188.

I (b) Virg. *Æneid.* L. XII. v. 542. & seq.

capitaine Troyen, de la ville de Lyrnesse, où il avoit un palais superbe. Ce capitaine, que ni Achille, destructeur de l'empire de Priam, ni tous les bataillons de la Grece ne purent faire périr sous les murs de Troye, fut tué en Italie de la main de Turnus, dans le territoire de Laurente.

EOLIDE, *Æolis*, *Ἰολία*, (a) province de l'Asie mineure, située sur le bord de la mer Égée. Elle étoit bornée par cette même mer à l'occident, par la Troade au nord, par la Mysie à l'orient & par l'Ionie au midi.

Les Eoliens, selon Strabon, s'étendirent d'abord sur toute la côte maritime depuis Cyzique jusqu'au Caïcus, & s'emparèrent en outre de la plus grande partie des terres qui étoient entre le Caïcus & l'Hermus. On dit, ajoute Strabon, que la colonie Eolienne est antérieure de quatre générations à la colonie Ionienne; qu'Oreste en fut le premier chef, & qu'étant mort en Artadie, il eut pour successeur son fils Penthilus, qui s'avança jusqu'en Thrace soixante ans après le siège de Troye, dans le tems que les Héraclides reptrèrent dans le Péloponnèse; qu'Archélaus, fils de Penthilus, conduisit la colonie Eolienne dans le pays appelé depuis Cyzicene, aux

environs de Dascylium; que Graüs, le plus jeune des enfans d'Archélaus, s'avança jusqu'au fleuve du Granique, & qu'il fit passer la plus grande partie de de son armée dans l'isle de Lesbos, dont il s'empara. Dans la suite, la colonie Eolienne se répandit dans tout le pays qu'Homère appelle la Troade. C'est pour cela que certains ont donné à tout ce pays le nom d'Eolide; mais, d'autres ont restreint ce nom à une partie seulement; & c'est proprement de cette partie qu'il faut l'entendre, quand il s'agit de l'Eolide dans les Auteurs anciens.

Pline dit que l'Eolide s'appella autrefois Mysie, & qu'on nommoit Troade la partie qui étoit située sur l'Hellepont. Pomponius Méla dit la même chose. Charon de Lampsaque ôte trois cens stades à l'Eolide, en en plaçant le commencement au fleuve Practius.

Les Eoliens possédoient un assez grand nombre d'isles; ils avoient Cumes, appelée aussi Phriconis, Larisses, Néon Teichos ou le nouveau mur, Ténus, Cilla, Notium, Egiroësse, Pitane, Égées, Myrine & Grynie, qui faisoient leurs onze anciennes villes; car, Smyrne qui étoit entre les villes Eoliennes, avoit été ruinée par les Ioniens. Ils avoient aussi douze villes en

(a) Strab. p. 447, 534, 582. & seq. Plin. T. I. p. 280. & seq. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 80. & seq. Herod. L. I. c. 6, 26, 28, 141, 149. & seq. L. II, c. 1. L. III, c. 90. L. VII, c. 95.

Pauf. p. 66, 160, 351, 404, 476. Corn. Nep. in Miltiad. c. 3. in Conon. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV, p. 69.

terre ferme, qui étoient plus puissantes que celles des Ioniens, mais qui étoient moins considérables par la température de l'air. Les Eoliens perdirent Smyrne, pour y avoir reçu quelques Colophonien, qui avoient été contraints de quitter le païs, à cause d'une mutinerie; car, ces fugitifs ayant épié l'occasion de s'en emparer, un jour que le peuple en étoit sorti pour célébrer la fête de Bacchus, en fermerent les portes, & s'en rendirent les maîtres. Tous les Eoliens, à cette nouvelle, ne manquèrent pas de venir au secours, & enfin il fut arrêté entr'eux, que les Eoliens laisseroient la ville aux Ioniens, & que les Ioniens rendroient aux Eoliens leurs joyaux, leurs meubles, & tous les biens que l'on pouvoit emporter. Smyrne ayant été laissée aux Ioniens à cette condition, les onze villes qui restoient des Eoliens, reçurent au nombre de leurs habitans les Smyrniens, qu'elles divisèrent entr'elles. Voilà les villes que les Eoliens avoient en terre ferme, sans compter les autres qu'ils avoient vers le mont Ida, & qui n'avoient rien de commun avec celles-ci. Ils avoient cinq villes dans l'île de Lesbos, car la sixième nommée Arisbe, qui étoit aussi dans Lesbos, avoit été prise par les Méthymnéens, comme leur appartenant; & enfin ils en avoient une dans Té-

nédos, & une autre dans les cent îles.

Hérodote nous apprend que les Eoliens furent appelés autrefois Pélasges, & qu'ils eurent la même destinée que les autres peuples leurs voisins; car, ils obéirent à Crœsus, & depuis aux rois des Perses. Ils furent tributaires de Darius, & servirent dans l'armée navale de Xerxès. Ils avoient fourni pour leur quote-part, soixante vaisseaux, qui étoient armés à la manière des Grecs.

L'Eolide fait aujourd'hui partie de la Natolie, païs soumis au grand Seigneur.

EOLIDE, *Æolis*, *A'ioris*, (a) nom que porta d'abord la Thessalie, selon Diodore de Sicile.

EOLIDES, *Æolidae*, *A'ioridai*, (b) îles de la mer Méditerranée, situées entre la Sicile & l'Italie.

Elles avoient pris ce nom d'un prince nommé Eole, que l'on dit y avoir régné, & dont la fable a fait le dieu des vents. On les a aussi nommées en Latin *Vulcaniæ*, à cause qu'elles jettent des flammes; & *Liparæorum insulæ*, d'un de leurs princes nommé Lipare; & c'est ce nom qui a pour ainsi dire survécu aux autres, ces îles étant aujourd'hui nommées îles de Lipari. Quant à leurs anciens noms en général, Pline dit, en parlant de leur

(a) Diod. Sicul. p. 187.

(b) Plin. T. I. p. 114, 164. Strab. p. 57, 256, 267, 275. Diod. Sicul. p. 188,

201. & seq. Pomp. Mel. p. 152. Ptolem. L. III. c. 4. Just. L. IV. c. 1.

situation, par rapport à l'Italie où il vivoit : « En-deçà de » la Sicile, il y a sept îles, » nommées Eolies; les mêmes » que les Grecs nomment Hé- » phæsiades & îles des Lipa- » réens, & les nôtres Vulca- » nies; Eolies, parce qu'Eole » y régnoit du tems de la guer- » re de Troye. » Et peu après il ajoute : « Strongyle, où rè- » gna Eole, & qui ne diffère » de Lipara, que parce que la » flamme en est plus claire. » On dit que ses habitans peu- » vent, en voyant la fumée, » juger quel vent il fera dans » trois jours, & de-là est ve- » nu qu'on a cru qu'Eole dis- » posoit des vents. »

Ces îles sont au nombre de sept. Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Méla, & Pline en conviennent; mais, ils ne s'accordent pas si bien sur le rang, ni sur les noms qu'ils leur donnent. Pomponius Méla dit : « Sept îles qui por- » tent le nom d'Eole; sçavoir, » Ostéodes, Lipara, Héraclée, » Didyme, Phœnicusa, & les » deux qui brûlent continuel- » lement, comme Etna; sça- » voir, Hiéra & Strongyle. » Pline les arrange autrement, & change quelques noms. Selon lui, la première est Lipara, la seconde Hiéra, la troisième Strongyle, la quatrième Didyme, la cinquième Ericusa, la sixième Phœnicusa, & la dernière Evonymos. Diodore de Sicile fournit les mêmes noms que Pline, & ne diffère que

dans l'arrangement. Strabon dit positivement qu'elles étoient sept; ainsi, il y a faute dans Appien, qui n'en compte que cinq. L'embarras est d'accorder ce nombre de sept avec tous ces divers noms; il augmente encore, si on y ajoute l'Hicésia de Ptolémée; & l'on est en peine de trouver la place de cette Hicésia, ainsi que de l'Ostéodes & de l'Héraclée de Pomponius Méla; à moins qu'on ne veuille compter dix Eolides, ce qui est contraire au témoignage des Anciens. Voici comment Cellarius résout cette difficulté. L'Ostéodes est trop loin des Eolies, pour devoir être comptée avec elles. L'Héraclée de Pomponius Méla, ou ce qui est la même chose, l'*Insula Herculis*, ou l'Héracléotes des Itinéraires, & l'Hicésia de Ptolémée sont bien voisines des îles Eoliennes; mais, elles n'ont point eu de rang avec elles, parce qu'elles étoient ou trop petites, ou incultes, ou parce qu'elles n'étoient pas soumises aux Liparéens. Les autres noms sont singuliers, excepté deux; sçavoir Hiéra, que Virgile nomme Vulcania, & Strabon Hermiffa; & Lipara, qui étoit autrefois nommée Mélignis, au rapport de Strabon & de Pline.

Les Eolides, selon Diodore de Sicile, se suivoient presque en ligne droite du levant au couchant. Elles n'étoient éloignées de la Sicile que d'envi-

ron cent cinquante stades. Leur grandeur étoit à peu près la même, & la plus étendue avoit seulement cent cinquante stades de circuit. On voyoit encore du tems de Diodore de Sicile, dans chacune de ces isles, de grandes ouvertures formées par les flammes qui en étoient sorties. Outre cela on entendoit dans les gouffres de Strongyle & d'Hiéra, un vent impétueux, & un bruit semblable à celui du tonnerre. Il s'en élevoit même quelquefois des sables & des pierres brûlantes, comme des ouvertures du mont Etna. Quelques Auteurs ont cru que ces isles & le mont Etna se joignoient par des communications souterraines, & ils ont remarqué qu'ordinairement leurs fourneaux jouoient tour à tour. On dit que les isles Eolides étoient autrefois inhabitées; mais que dans la suite, Lipare, fils du roi Auson, ayant été détrôné par ses freres qui s'étoient révoltés contre lui, s'enfuit de l'Italie avec plusieurs grands vaisseaux & un bon nombre de soldats dans une de ces isles, à laquelle il donna son nom. Il y bâtit une ville qui fut aussi appelée Lipara, & il défricha les six autres isles. Eolè, fils d'Hippotus, aborda quelque tems après dans l'isle de Lipare, & il épousa Cyané fille de ce Prince. Par ce mariage, il fit obtenir à ceux qui l'accompagnoient la permission de demeurer dans la ville de son beau-pere, &

bientôt il en devint le maître.

Dans la suite, comme les isles Eolides se dépeuploient de jour en jour, les Cnidiens & les Rhodiens, qui ne pouvoient plus supporter la dureté des rois de l'Asie, résolurent entr'eux de passer en colonie dans ces isles. Ils choisirent pour leur chef Pentathle, qui rapportoit son origine à Hippotus fils d'Hercule. Mais, ceci n'arriva qu'en la cinquantième Olympiade, dans laquelle le Lacédémonien Epitélidas remporta le prix de la course. Comme il ne restoit plus alors qu'environ cinq cens personnes de tous ceux qu'Eole avoit laissés dans l'isle de Lipara, les Lipariens persuaderent à ces étrangers de demeurer avec eux. Ils équipèrent à frais communs une flotte suffisante pour aller combattre les Tyrrhéniens qui infestoient la mer par leurs brigandages. Ayant ensuite séparé leurs fonctions entr'eux, les uns s'occupèrent à cultiver leurs isles, tandis que les autres faisoient tête aux Pirates. Leurs biens furent communs pendant quelque tems, & ils vivoient tous ensemble. Mais, ensuite, ils jugerent à propos de partager entr'eux l'isle de Lipara, dans laquelle étoit la ville, en faisant toujours valoir en commun les autres isles qu'ils possédoient. Ils firent enfin, de celle ci même, un partage qui devoit durer vingt ans, après lesquels le sort décideroit à qui d'entr'eux chacune de ces por-

tions devoit écheoir. Dans cet intervalle de tems, ils battirent souvent les Tyrrhéniens, & portèrent plus d'une fois la dîme de leurs dépouilles au temple de Delphes.

Les isles Eolides, comme on l'a déjà dit, prennent aujourd'hui le nom de Lipari, de celle de Lipara, & leurs habitans en sont nommés Liparotes.

EOLIDES, *Æolides*, (a) c'est-à-dire, fils d'Eole. Virgile emploie cette expression en plusieurs endroits de l'Énéide.

EOLIDES, *Æolides*, furnom donné à Ulysse, parce qu'il étoit petit-fils d'Eole.

EOLIE, *Æolia*, Αἰολίη, quelques-uns ont ainsi appelé l'Eolide. Voyez Eolide.

EOLIE, *Æolia*, Αἰολίη, (b) nom qu'Homère donne à une des isles Eolides. A proprement parler, il n'y en avoit aucune de ce nom; sans doute que ce Poète aura voulu désigner seulement une de ces isles, & vraisemblablement celle de Lipara.

EOLIEN, *Æolicus*, nom d'un des cinq dialectes de la langue Grecque.

Il fut d'abord en usage dans la Béotie, d'où il passa en Eolie. C'est dans ce dialecte que Sapho & Alcée ont écrit.

Le dialecte Eolien rejette sur-tout l'accent rude ou âpre.

Du reste, il s'accorde en tant de choses avec le Dorique, qu'on ne fait ordinairement de ces deux qu'un seul dialecte. C'est pourquoi, la plupart des Grammairiens ne comptent que quatre différens dialectes Grecs, quoiqu'il y en ait réellement cinq, en en faisant deux de l'Eolien & du Dorique.

EOLIEN, *Æolicus*, nom que les Anciens donnoient à un de leurs modes ou tons, duquel la corde fondamentale étoit immédiatement au-dessus de celle du mode Phrygien.

Le mode Eolien étoit grave au rapport de Lasus. « Je chante, dit-il, Cérès & sa fille » Mélibée épouse de Pluton, » sur le mode Eolien, rempli » de gravité. »

EOLIENS, *Æolenses*, Αἰολῆες, ou Αἰολεῖς, nom donné aux habitans de l'Eolide dans l'Asie Mineure. Voyez Eolide.

(c) Ces peuples étoient Grecs d'origine. On lit même dans Strabon, que tous les Grecs qui habitoient hors de l'Isthme, à l'exception des Athéniens, des Mégaréens & des Doriens qui étoient près du mont Paricasse, prenoient encore du tems de ce Géographe le nom d'Eoliens. Les peuples qui avoient leurs demeures dans l'Isthme, étoient autrefois Eoliens; ensuite ils se mêlèrent avec les Ioniens & les Doriens, qui vinrent habiter dans le Pélopon-

(a) Virg. *Æneid.* L. VI. v. 164, 529. L. IX. v. 774.

(b) Homer. *Odyss.* L. X. v. 1.

(c) Strab. p. 333.

nèse. Mais, les Ioniens ayant été chassés par les Achéens, nation Eolienne, il ne resta plus dans le país que deux peuples, les Eoliens & les Doriens.

EOLIENS, *Æolenses*, (a) *Αἰολῆες*, ou *Αἰολῆες*, peuple de Crete, au rapport de Diodore de Sicile. Cette colonie, selon cet Auteur, passa dans cette isle sous la conduite de Teurame ou Testame, fils de Dorus, & petit-fils d'Hellen.

EOLIS, *Æolis*, *Αἰολίς*, (b) nom que Thucydide donne à la ville de Calydon. Voyez Calydon.

EORDÉE, *Eordæa*, (c) nom d'un lieu, ou plutôt d'un país, dont Tite-Live fait mention en plusieurs endroits.

Etienne de Byzance semble trouver deux contrées de ce nom dans la Macédoine, & ce qui est un peu difficile à comprendre, dans la Mygdonie, province de ce royaume; il en trouve deux autres de même nom, dont l'une étoit, selon lui, dans la Thrace, & l'autre dans l'Ibérie. Berkelius, son commentateur, a bien senti la dépravation de ce passage. Sans nous arrêter sur la difficulté qu'il y a à concilier les diverses positions de cette province, selon les divers Auteurs, nous nous attacherons à l'opinion de M. de l'Isle, qui marque très-bien, dans la troisième région

de la Macédoine, une province nommée Eordéa, au nord-ouest de l'Emathie, ou Macédoine propre. Elle est traversée par l'Erigonon & l'Astrée. La voie Egnatie y passe aussi, & elle est limitrophe de la Mygdonie. Les places qu'il lui donne, sont Physces, Celles, & la bourgade, ou plutôt le hameau Mé-litonus.

Quelques Sçavans doutent que l'Eordée soit la même chose que le país des Eorderes. Il n'y auroit aucun lieu d'en douter, si l'on ne prétendoit sauver par-là des contradictions apparentes des auteurs sur le terrain que ce país occupoit; mais, en faisant cette distinction, on est réduit à ne sçavoir presque où placer ni l'Eordée ni les Eorderes. A l'égard de l'Eordée de Thrace, il ne faut pas croire que les lieux mis dans la Macédoine par les uns, & dans la Thrace par les autres, soient doubles pour cela; car, ces deux provinces ont souvent empiété l'une sur l'autre. Il n'est guère plus aisé de connoître quel fleuve est-ce dans la Macédoine, qu'Arrien nomme Eordaïcus. Corneille dit qu'Eordée étoit une ville de la Macédoine dans la Mygdonie, & il cite Strabon; qui ne parle que d'un peuple & non pas d'une ville, & qui ne dit point que ce peuple fût dans la Mygdonie. Voyez Eordéens.

(a) Diod. Sicul. p. 183.

(b) Thucyd. p. 241.

(c) Tit. Liv. L. XXXI. c. 39, 40. L.

XXXIII. c. 8. L. XLII. c. 53. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. p. 323, 327. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 12, 13.

EORDÉENS *Eordai*, (a) peuples de Macédoine, selon Tite-Live. Il n'est pas douteux que ce ne soient les mêmes que les Eordes de Strabon; ce doivent être aussi les mêmes que les Eordetes de Ptolémée. Quoi qu'il en soit, lorsque les Romains diviserent la Macédoine en quatre parties, l'an 167 avant l'Ère Chrétienne, les Eordéens furent compris dans la quatrième. Leur pays étoit froid, âpre, stérile; & ils se ressentoient beaucoup de la nature des terres qu'ils habitoient; car ils étoient féroces, & le devenoient encore davantage par la proximité des nations barbares qui les environnoient.

D'autres Auteurs que ceux que nous avons cités, parlent des Eordéens. Hérodote & Thucydide les nomment Eordes comme Strabon. Leur pays, du tems de Thucydide, se nommoit Eordie. Il ne restoit plus alors des Eordes, qu'une petite partie qui avoient leurs habitations autour de Physca; les autres étoient périés. Pline les appelle Eordenfes, & leur ville Eordées.

EORDES, *Eordi*, *E'opd'oi*, les mêmes que les Eordéens. Voyez Eordéens.

EORDIE, *Eordia*, *E'opd'ia*,

autrement Eordée. Voyez Eordée & Eordéens.

EORIES, *Æoria*, (b) fêtes que l'on célébroit à Athènes en l'honneur d'Erigone ou d'Alectes, fille d'Icare, qui se pendit lorsqu'elle apprit la funeste mort d'Icare; elle pria les dieux en mourant, que si les Athéniens ne vengeoient pas la funeste mort d'Icare, leurs filles périissent de la même mort. Ses prières furent exaucées, plusieurs filles des Athéniens se pendirent comme elle. Pour remédier à ce mal, on consulta Apollon, qui conseilla d'établir cette fête pour apaiser les manes d'Erigone. D'autres rapportent des causes différentes de l'institution de cette fête.

EOS, *Eos*, nom d'un géant que l'on fait fils de Typhon. On donne aussi ce nom à l'Aurore.

EOUS, *H'ēōs*, terme qui veut dire Oriental. Il est employé principalement dans les Poètes.

EOUS, *Eous*, *H'ēōs*, (c) nom qu'Ovide donne à l'un des quatre chevaux du char du Soleil.

Les Grecs appellent de ce nom l'Océan oriental, qui bat de ses flots la Chine, les Philippines & le Japon.

EOUS, *Eous*, *H'ēōs*, (d) Nous avons une urne avec une

(a) Tit. Liv. L. XLV. c. 30. Strab. p. 323, 327. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. VII. c. 185. Thucyd. p. 168. Plin. T. I. p. 201.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de

Montf. Tom. II. p. 208. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 519.

(c) Ovid. Metam. L. II. c. 4.

(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 88, 89.

inscription Grecque qui a été posée par Eous & par Censorina pour leur affranchie Elpis, pour laquelle ils avoient beaucoup de considération. A l'un des côtés de l'urne on voit une femme assise qui tient une palme à la manière d'une victoire; un animal qui s'élève, & qui met ses pattes sur le genou de la femme, a la figure d'un levron. On n'oseroit dire si c'est un chien ou une autre bête, ni rien prononcer sur la signification de cette image.

E P

EPACHES, fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Cérès, & en commémoration de la douleur qu'elle ressentit de l'enlèvement de Proserpine sa fille. Le mot *Epachtes* est composé de *ἐπὶ*, sur, & *ἄχος*, douleur.

EPACTROCELES, *Epactroceles*, *Ἐπακτροκέλης*, (a) vaisseau léger, qui servoit à la piraterie. Ce nom est un nom Grec composé, qui signifie un bâtiment léger, qui porte des charges du butin pris.

EPAGOGES, magistrats à Athènes, institués pour juger les différends qui survenoient entre les marchands.

EPALTE, *Epales*, *Ἐπάτης*,

(b) capitaine Troyen, qui fut renversé par Patrocle.

EPAMINONDAS, *Epaminondas*, *Ἐπαμεινώνδας*, (c) célèbre capitaine Thébain, fils de Polymnus, naquit à Thèbes vers l'an 390 avant l'Ère Chrétienne. La naissance qu'Epaminondas tiroit de son pere, étoit assez honnête; mais, sa famille étoit depuis long-tems dénuée des biens de la fortune. Jamais Thébain n'avoit reçu une éducation plus excellente. Il eut pour maître de luth un certain Denys, qui n'étoit pas moins célèbre dans cet art, que l'avoient été dans leur tems les fameux musiciens Damon ou Lamprus. Il apprit aussi de lui à accompagner cet instrument de la voix. Olympiodore lui montra à jouer des airs sur la flûte, & Calliphron lui enseigna la danse.

Il étudia la Philosophie sous Lysis de Tarente, qui étoit de la secte des Pythagoriciens, & il s'attacha tellement à ce Philosophe, que tout jeune qu'il étoit, il se plaisoit infiniment davantage dans la compagnie de ce vieillard sérieux & austère, que dans celle des jeunes gens de son âge. Il ne voulut point se retirer de dessous sa discipline, qu'il n'eût fait sous son habile maître, des progrès

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 219.

(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 415.

(c) Corn. Nep. in Epamin. c. 1. & seq. in Pelopid. c. 16. in Agefil. c. 6. Diod. Sicul. p. 477, 484. & seq. Plut. T. 1. 47, 189, 215, 279, 280, 611. &

seq. Xenoph. p. 622, 623, 642. & seq. Paus. p. 6, 265, 276, 473. & seq. Just. L. VI. c. 4. & seq. L. VII. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 337. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 113. & suiv.

assez considérables pour donner à connoître qu'il seroit un jour autant au-dessus de ses concitoyens dans la connoissance des autres arts, qu'il étoit déjà supérieur à ses compagnons dans l'étude de la Philosophie. Tous ces avantages, à en juger par nos coûumes, dit Cornélius Népos, paroissent peu importants, pour ne pas dire que nous les regardons avec mépris; mais, il n'en étoit pas de même chez les Grecs, où l'on en faisoit un cas tout particulier.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'adolescence, il apprit les exercices du corps, & particulièrement celui de la lutte, & il s'appliqua moins à donner des preuves d'une vigueur extraordinaire, qu'à se rendre les membres souples & agiles, persuadé que la première de ces qualités ne convenoit proprement qu'aux athlètes de profession; mais que celle-ci avoit des avantages infinis pour former un homme de guerre. Dans ce dessein, il s'exerçoit beaucoup à la course, & à cette espèce de lutte dans laquelle on combattoit son ennemi debout, pied à pied, & en se serrant au corps; aussi fit-il sa principale occupation du métier des armes.

Cette vigueur de corps étoit accompagnée de mille belles qualités de l'ame. Il étoit modeste, sensé, grave, sçachant merveilleusement profiter du repos & des conjonctures, fort entendu au fait de la guerre, vaillant de sa personne, &

d'une grandeur d'ame incomparable. Son amour pour la vérité alloit à un tel point, qu'un mensonge même de pure plaisanterie lui auroit fait horreur. Il étoit outre cela, sobre, chaste, élément, & d'une patience admirable. Sa douceur & sa modération le rendoient insensible aux mauvais traitemens du peuple, & même à ceux qu'il pouvoit recevoir de ses amis. Il avoit une discrétion & une fidélité inviolables pour garder un secret; qualité qui vaut quelquefois bien le talent de la parole, quelque brillant que celui-ci soit d'ailleurs. Il étoit extrêmement curieux d'apprendre, convaincu qu'il étoit, qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour devenir sçavant. Ainsi, lorsqu'il se trouvoit dans quelque assemblée, où l'on traitoit, soit des affaires publiques, soit de quelque matière de philosophie, il n'en sortoit jamais que la conférence ne fût entièrement finie. La pauvreté lui fit si peu de peine, que de tous les services qu'il rendit à sa patrie, il se contenta pour tout profit, de la gloire qui lui en revenoit.

Il n'eut jamais recours dans ses besoins particuliers à la bourse de ses amis; mais, quand il étoit question de soulager les autres, il sçavoit si bien faire valoir auprès de ces mêmes amis les droits de l'amitié, que, par les secours qu'il en tiroit pour autrui, il étoit aisé de juger qu'ils n'avoient rien qu'ils

né fussent ravis de partager avec lui. En effet, lorsque quelqu'un de ses concitoyens étoit devenu prisonnier de guerre, ou qu'une fille qui appartenoit à quelqu'un de sa connoissance, & qui étoit en âge d'être mariée, ne pouvoit être pourvue faute de trouver une dot; il assembloit alors ses amis, & il les taxoit chacun selon ses moyens; & après avoir fait la somme, avant que de toucher l'argent, il amenoit celui qui recherchoit la fille en présence de ceux qui contribuoient, & lui faisoit compter cette somme à lui-même, afin qu'il sçût à qui il en avoit obligation, & jusqu'à quel point il étoit redevable à chacun d'eux.

Epaminondas lia de bonne heure avec Pélopidas son compatriote, une amitié qui dura jusqu'à la mort. Ils avoient tous deux un égal penchant pour la vertu; mais, Pélopidas prenoit plus de plaisir aux exercices du corps, & Epaminondas à la culture de l'esprit. Ce que les gens de sens & de bon esprit doivent le plus admirer en eux, & ce qui se trouve le plus rarement dans les personnes de leur rang, c'est cette parfaite union & cette amitié constante qui subsista toujours entre eux pendant tout le tems qu'ils furent employés ensemble au manie- ment des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre. Qu'on examine l'administration d'Aristide & de Thémistocle, celle de Cimon & de Périclès,

celle de Nicias & d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de dissensions, de disputes. Les deux amis dont nous parlons occupoient les premières charges de l'État; toutes les grandes affaires passaient par leurs mains; tout étoit confié à leurs soins & à leur autorité. Dans des conjonctures si délicates, que d'occasions, pour l'ordinaire, de pique & de jalousie! Jamais ni la différence de sentimens, ni la diversité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérèrent leur union & leur bonne intelligence. C'est qu'elle étoit fondée sur un principe inaltérable, c'est-à-dire, sur la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richesses, source funeste de querelles & de divisions, mais le seul bien public, & qui leur faisoit désirer, non d'avancer leur famille ou d'illustrer leur maison, mais de rendre leur patrie plus puissante & plus florissante.

La plupart des Auteurs écri- vent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée, lorsque les Thébains envoyèrent du secours aux Lacédémoniens, encore leurs amis & leurs alliés. Dans le combat qui se donna, ils se trouverent rangés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, & comme ils avoient à combattre contre les Arca- diens, l'aîle des Lacédémon-

niens, où ils étoient, ayant donné, fut rompue. Pélopidas & Epaminondas voyant cela, joignirent leurs boucliers, & se serrant ensemble, ils repoussèrent vaillamment tous ceux qui s'attachèrent à eux, jusqu'à ce que Pélopidas ayant reçu sept grandes blessures, tomba sur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût sans vie, se mit devant lui, pour défendre son corps & ses armes, & combattit longtemps contre un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner son compagnon, & de le laisser au pouvoir des ennemis; mais, blessé d'un coup de pique dans l'estomac, & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus, & alloit succomber, lorsqu'Agésipolis, roi des Spartiates, vint de l'autre aîle à son secours, & les sauva tous deux contre toute espérance.

Epaminondas se conduisit avec beaucoup de sagesse dans l'affaire de la conjuration formée contre les tyrans de Thebes. Il n'ignoroit rien de tout ce qui se tramoit; mais, il ne crut pas y devoir prendre aucune part, ayant peine, disoit-il, à tremper ses mains dans le sang de ses citoyens; il prévoyoit d'ailleurs qu'on ne se tiendrait pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, & que les Tyrans ne périroient pas seuls; & il étoit persuadé en outre qu'un citoyen, qui paroîtroit n'avoir point pris de parti, seroit en

état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

L'an 371 avant l'Ère Chrétienne, tous les peuples de la Grèce, las & fatigués de la guerre qu'ils se faisoient les uns aux autres, & qui n'avoit d'autre cause que l'ambition & l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son agrandissement, songeoient sérieusement à faire une paix générale, & dans cette vue, avoient envoyé à Lacédémone des députés, pour concerter ensemble les moyens de parvenir à une fin si désirée & si nécessaire. Parmi ces députés, Epaminondas tenoit un des premiers rangs. Il étoit dès lors très-célèbre pour sa grande érudition, & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie; mais, il ne s'étoit point encore trouvé dans le cas de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voyant que tous les députés, par respect pour Agésilaüs, qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, & de l'autre une soumission trop servile; il fut le seul qui parla avec une sage & noble hardiesse, comme il convient à un homme d'État qui n'a en vue que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grèce, fai-

tant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable, que celle où toutes les parties trouveroient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manqua jamais de faire impression sur les esprits. Agésiläus s'aperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prêtés, que tous les députés en avoient été extrêmement frappés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire, s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thebes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté*. Alors, Agésiläus se levant de son siege plein de colère, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre*. Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie li-*

bre. Agésiläus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur le champ leur nom du traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres alliés le signèrent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir. En conséquence, le roi Cléombrote eut ordre d'aller établir ses troupes aux environs de Thebes.

Cette nouvelle, portée dans cette dernière ville, y causa d'abord une grande alarme. Les Thébains se voyoient seuls, sans alliés & sans secours. Tous les Grecs alors regarderent Thebes comme perdue. On ne sçavoit pas qu'en un seul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il est nommé général, & on lui confie toute la conduite de cette guerre, en lui donnant néanmoins six Béotarques pour conseil & pour lieutenans. Epaminondas prit d'abord toute la jeunesse de la ville, & ce qu'il y avoit de meilleur dans celle de la province entière, & se mit en marche avec cette armée composée de plus de six mille hommes. Dès la sortie des portes de Thebes, ils crurent faire une rencontre de mauvais augure. Il se présenta un huissier du peuple qui conduisoit un esclave aveugle pris en fuite; & suivant la formule établie chez les Thébains, l'huissier crioit: *Qu'on ne le chasse point de Thebes, & qu'on ne le punisse point de*

mort ; mais que son maître en le reprenant lui sauve la vie. Les plus âgés d'entre les soldats disoient que cette aventure pronostiquoit un fâcheux retour , mais les plus jeunes gardoient le silence , de peur d'être soupçonnés de lâcheté , s'ils propoisoient à Épaminondas de suspendre son entreprise. En effet , Épaminondas n'opposa à ceux qui vouloient lui faire trouver dans cette aventure un avis du ciel , que ce vers d'Homère :

*Mon augure est l'honneur de servir
ma patrie.*

A peine ce Général avoit-il imposé silence par cette réponse aux hommes superstitieux , qu'un autre fait qui arriva , parut d'un présage encore plus funeste. Le secrétaire du Général ou du Conseil de guerre , portoit les ordres dans le camp , ayant à la main une pique ou une lance , d'où pendoit une banderolle. Or , il arriva qu'un grand vent ayant enlevé cette banderolle , en alla envelopper une couronne posée sur un tombeau ; & c'étoit-là qu'étoient ensevelis quelques Lacédémoniens & autres soldats du Péloponnèse qui avoient combattu sous Agésilæus. Là-dessus , les vieillards insisterent plus fort qu'auparavant , & soutenoient qu'il ne falloit point avancer contre l'indication formelle de la volonté des dieux. Épaminondas ne leur répondit rien , & continua sa marche , jugeant que l'honneur , le devoir & la justice étoient préférables à des

interprétations superstitieuses des premiers objets que le hazard offroit à la vue. C'est par-là qu'Épaminondas , véritablement philosophe , & ayant cultivé en lui dès son enfance une raison courageuse , fut d'abord condamné par la multitude , mais justifié dans la suite par la supériorité de son intelligence & de sa valeur ; il procura de très-grands avantages à sa patrie. Car , s'étant saisi avec toutes ses forces du passage étroit de Coronée , il y dressa son camp. Cléombrote , apprenant que ce poste étoit occupé , songea à prendre une autre route ; & en côtoyant la Phocide sur les bords de la mer de Corinthe , chemin d'ailleurs assez rude & assez fâcheux , il entra dans la Béotie sans obstacle , & même il s'étoit saisi dans son chemin de quelques galères & de quelques forts. Enfin , étant arrivé à Leuctres , il y campa , & laissa le tems à ses soldats de se reposer. Les Béotiens les sçachant-là , s'avancèrent de ce même côté , & ayant eu occasion de passer par-dessus quelques hauteurs , ils virent que les ennemis convoient toute la campagne de Leuctres.

L'aspect d'une si grande armée les surprit & les effraya. Là-dessus les Béotarques tinrent conseil , & discutèrent entr'eux lequel étoit le plus à propos ou d'attaquer cette armée quoique supérieure à la leur , ou de chercher un poste plus avantageux à leur petit nombre. Les

avis furent exactement partagés ; car, des six lieutenans ou Bëotarques , trois opinèrent pour la retraite, & les trois autres pour le combat ; mais Epaminondas se joignit à ces trois derniers. La dispute étoit vive & animée, lorsqu'un septième Bëotarque arriva. Epaminondas le gagna par ses raisons ; de sorte que son avis prévalut enfin ; & le combat fut conclu. Mais , Epaminondas , s'apercevant que ses soldats étoient encore frappés des fâcheux présages qu'ils avoient eus à leur départ, imagina une sorte de fable pour guérir leur superstition. Il engagea quelques hommes qui étoient venus de Thebes au camp , à dire que toutes les armes qui étoient appendues dans le temple d'Hercule avoient disparu tout d'un coup, & que l'on disoit dans Thebes que les héros qui les avoient portées autrefois, les avoient reprises , pour venir au secours des Bëotiens dans une bataille qu'ils alloient donner. Il apostâ un homme qui se disoit revenu tout récemment de l'autre de Trophonius , d'où il apportoit l'ordre exprès aux Thébains vainqueurs à Leuctres , de célébrer en l'honneur de Jupiter Roi , un combat coronaire, ou dont le prix seroit une couronne. Il vint aussi à Epaminondas des devins du païs, qui lui dirent qu'il devoit arriver un grand désastre aux Lacédémoniens auprès du tombeau des filles de Leuctres & de Scéda-

fus. Sur ces discours & d'autres semblables , Epaminondas assembla ses soldats , & leur rapportant ces faits qu'il ne tenoit que d'eux-mêmes, il les exhorta à se comporter courageusement. Les plus superstitieux se laisserent gagner , & changerent leurs vaines terreurs en un désir ardent du combat.

L'on se mit de part & d'autre en ordre de bataille. Le roi Cléombrote & Archidame, fils du roi Agésilaüs , deux généraux du sang d'Hercule, commandoient chacun une des deux ailes de l'armée. Du côté des Thébains , Epaminondas , par une ordonnance singulièrement & excellemment imaginée , se prépara une victoire mémorable. Il assembla dans l'une de ses deux ailes qu'il devoit commander lui-même, tout ce qu'il y avoit de meilleur dans son armée. Il composa l'autre de ce qu'il avoit de plus foible , & même il leur ordonna de se battre en retraite dès le commencement, & d'engager les ennemis à les pour poursuivre ; en conséquence de quoi, mettant lui-même son armée en biais, il comptoit les envelopper , & s'assurer la victoire par la valeur de ceux qu'il commandoit en personne. Dès que les trompettes eurent donné le signal, les deux armées s'ébranlerent en jettant les cris ordinaires. Les Lacédémoniens s'avancèrent en donnant à leur phalange cette forme de nouvelle lune ou de croissant qui leur

étoit usitée. Une des deux aîles Béotiennes cédoit peu à peu le terrain, comme il lui étoit ordonné; & l'autre, au contraire, hâtoit le pas pour prendre les ennemis par derrière. Quand on en fut venu aux mains, le combat demeura quelque tems douteux par l'émulation réciproque des deux partis. Mais, bientôt après, la valeur personnelle d'Epaminondas, secondée par la constance & par le bon ordre de ses bataillons, diminua prodigieusement les rangs dans l'armée du Péloponnèse; celle-ci ne pouvoit soutenir l'effort de ces hommes d'élite quiomboient sur elle. Entre les Spartiates, les uns étoient tués & les autres couverts de blessures toutes reçues par-devant. Tant que le roi Cléombrote demeura vivant, le nombre & le zèle de ceux qui combattoient, & qui sacrifioient leur vie pour lui, rendoit en quelque sorte la victoire douteuse. Mais, lorsqu'après s'être livré à tous les périls, après avoir combattu en héros, après avoir été couvert de blessures, il fut enfin tombé mort, le nombre de ceux qui s'assemblerent autour de son corps pour le défendre & pour l'emporter, donna lieu à un carnage effroyable de Lacédémoniens. Mais de plus, par le désordre qui se jette ordinairement dans une armée sans chef, les Thébains en rompirent peu à peu tous les rangs. Cependant, les Spartiates combattant avec un courage invin-

cible pour défendre le corps de leur Roi, le conserverent en effet. Mais, le gain de la bataille demeura à leurs adversaires; car, les soldats d'élite d'Epaminondas, animés & soutenus encore par les exhortations & par l'exemple de leur Général, repoussèrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, les Spartiates. Ceux-ci, en reculant d'abord peu à peu laissèrent délier leurs rangs; mais, dans la suite, plusieurs d'entr'eux étant tués, & la nouvelle de la mort de leur Roi étant bientôt parvenue jusqu'à leurs dernières lignes, la déroute fut universelle. L'armée Thébaine se mit alors à les poursuivre, & continuant le massacre, remporta enfin une victoire signalée; d'autant plus qu'ayant eu à combattre les plus vaillans hommes de la Grèce, auxquels ils étoient de beaucoup inférieurs en nombre, ils donnèrent une idée extraordinaire de leur courage. Mais, leur général Epaminondas fut véritablement couvert de gloire pour avoir procuré cet avantage à sa nation par sa valeur, & sur-tout par son intelligence dans l'art militaire.

Deux ans après, l'an 369 avant l'Ère Chrétienne, les Thébains prenant avec eux leurs associés de la Locride & de la Phocide, se mirent en marche du côté du Péloponnèse sous la conduite d'Epaminondas & de Pelopidas. Ce corps d'armée eut à peine touché les confins de l'Arcadie,

que les troupes de cette province aussi-bien que celles d'Argos, de l'Élide, & de toutes les villes associées vinrent s'y joindre. Enfin, cette réunion, chose mémorable pour la Grèce, mit ensemble plus de cinquante mille hommes. On résolut dans le conseil de guerre de marcher droit à Sparte, & de ravager en passant toute la Laconie.

Les Lacédémoniens, de leur côté, qui sçavoient que leurs ennemis campoient sur les frontières, sortirent tous aussi de leur ville pour aller à eux, & quoique bien diminués en nombre de ce qu'ils étoient autrefois, ils comptoient encore sur leur résolution & sur leur courage. Epaminondas, jugeant qu'il seroit difficile d'entrer dans un pays si bien défendu, du côté où ses défenseurs étoient rassemblés, s'avisa de séparer son armée en quatre corps pour pouvoir se glisser dans la Laconie par plus d'un endroit. Ce moyen réussit, & les quatre corps arrivèrent au lieu où l'on avoit marqué qu'ils se réuniroient. Ensuite, partant de là tous ensemble, ils marchèrent droit à Sparte, en brûlant & en ravageant tout ce qu'ils trouvoient sur leur route. Les Lacédémoniens, qui avoient conservé pendant cinq cens ans leurs terres exemptes de dévastation, ne purent soutenir tranquillement cet affront & ce dommage; ils se mirent donc à sortir en foule & sans ordre

pour garantir leurs possessions. Mais, les Magistrats leur ayant fait défense de s'écarter de la ville, de peur que l'ennemi ne profitât de leur absence pour s'y jeter, ils se soumirent à cet ordre, & ne songerent plus qu'à la défense de leur capitale.

Cependant, comme Epaminondas avoit voulu arriver au fleuve Eurotas en passant par-dessus le mont Taygete, & traverser ensuite ce fleuve extrêmement rapide pendant la saison d'hiver, où l'on étoit alors; les Lacédémoniens, qui apperçurent le dérangement de son armée, causé par la difficulté de ce passage, en profitèrent habilement pour l'attaquer. Ils laissèrent donc leurs femmes, leurs enfans & les vieillards pour toute garde dans la ville; & conduisant en bon ordre leur jeunesse bien armée, ils se jetterent tout d'un coup sur ceux qui venoient de passer, & en firent un grand carnage. Mais, comme les Béotiens & les Arcadiens se défendoient vigoureusement, & commençoient par leur grand nombre à environner les Spartiates, ces derniers, après avoir fait perdre bien du monde à leurs ennemis, rentrèrent dans leur ville, en laissant un témoignage remarquable d'une valeur toujours la même qu'elle avoit été en d'autres tems. De son côté, Epaminondas amena hardiment ses troupes jusqu'au pied des murailles. Les Spartiates,

soutenus par l'avantage du lieu, renversoient tous ceux qui s'avançoient avec trop de témérité; & les ennemis qui remplaçoient toujours les morts par un plus grand nombre d'assaillans, firent croire plus d'une fois qu'ils emporteroient la ville d'assaut. Cependant, comme le nombre des blessés & des morts croissoit à vue d'œil, Épaminondas fit sonner la retraite. Mais, avant que de se retirer, ses soldats crièrent au pied des murs à ceux de la ville, qu'ils vinssent se battre en pleine campagne, ou qu'ils se déclarassent inférieurs à leurs ennemis. Les assiégés répondirent qu'ils prendroient un jour convenable pour décider cette question; surquoi les assiégeans revinrent au camp, & aussitôt après, parcourant le fer à la main toute la Laconie, ils en remportèrent un butin immense, & retournèrent dans l'Arcadie.

Épaminondas, homme plein de grandes vues, & qui vouloit rendre son nom immortel, persuada aux Arcadiens & à leurs alliés de rétablir la ville de Messene, dépeuplée & détruite depuis long tems par les Lacédémoniens, & qui étoit un poste avantageux pour veiller sur Lacédémone. Ces peuples ayant goûté cette proposition, il fit chercher avec soin les Messéniens qui pouvoient être restés dans le Péloponnèse; & leur associant tous ceux qui consentoient de devenir leurs concitoyens, il rebâtit Messene

& la peupla d'un grand nombre d'habitans. Ensuite, partageant entr'eux les terres qu'il décora même d'un grand nombre de maisons de campagne, il releva ainsi une ville des plus fameuses de la Grece, & rendit lui-même son nom célèbre parmi les hommes.

Quelque tems après, les peuples de l'Arcadie, de l'Argolide & de l'Élide, résolurent entr'eux d'attaquer les Lacédémoniens, & envoyèrent proposer aux Thébains de prendre part à cette guerre. Ceux-ci nommerent aussitôt pour Général Épanimondas conjointement avec quelques-uns des Béotarques. On leur donna sept mille hommes de pied, & six cens chevaux. Dès que les Athéniens furent instruits de l'entrée des Thébains dans le Péloponnèse, ils y envoyèrent du secours sous la conduite du général Chabrias. Celui-ci allant d'abord du côté de Corinthe, prit dans cette ville, aussi bien qu'à Mégare & à Pellene, de quoi former une armée de dix mille hommes. Les Lacédémoniens & leurs alliés s'étant donné aussi rendez-vous à Corinthe, l'armée entière se trouva doublée, & monta au nombre de vingt mille hommes; ils conçurent là le dessein de fermer aux Béotiens l'entrée du Péloponnèse. Ainsi, commençant au port de Cenchrée, ils creuserent jusqu'à celui de Léchée un fossé profond, au bord duquel ils éle-

verent encore de fortes bar-
ricades faites de terres, sou-
tenues par des poteaux croisés.
Le nombre & le zèle des ou-
vriers avoient fait finir l'ou-
vrage, avant que les Thébains
se présentassent. Epaminondas,
y arrivant avec son armée,
prit garde que leurs ennemis
avoient réservé pour leur camp
un espace qu'ils n'avoient point
creusé, & où le passage demeu-
roit libre, comme devant être
assez défendu par eux-mêmes.
Il commença par leur propo-
ser de s'avancer en pleine cam-
pagne, & de décider la que-
relle par un combat; d'autant
plus qu'ils avoient de leur côté
la supériorité de trois contre
un. Ce défi n'ayant pu tirer
les Spartiates de leurs retran-
chemens, Epaminondas entre-
prit de les y forcer; ils se con-
tenterent de les défendre vail-
lamment. L'attaque & la dé-
fense furent extrêmement vi-
ves; mais, le plus grand tra-
vail, & en même tems le plus
inutile, fut celui des Lacédé-
moniens, parce qu'au fond les
passages par eux-mêmes étoient
fort aisés dans l'endroit qu'ils
occupoient. Enfin, après de
grands efforts de part & d'au-
tre, Epaminondas, qui avoit
autour de lui les plus braves
des Thébains, se fit jour, non
sans beaucoup de peine, à tra-
vers les Spartiates. Ayant ren-
versé ou écarté tous ceux qui
s'opposoient à sa marche, il
arriva avec toute son armée
jusques dans le Péloponnèse;

exploit sans doute aussi mémo-
rable qu'aucun de ceux qu'il
eût faits encore. Passant ensuite
jusqu'à Epidaure & jusqu'à
Troézene, il désola toute la
campagne; cependant, il ne
put prendre ni l'une ni l'autre
de ces deux villes, parce que
les garnisons en étoient trop
fortes; mais, il effraya Sicyone
& Phliunte, de telle sorte
qu'elles se rendirent à lui. De
là il conduisit son armée à Co-
rinthe; & les citoyens étant
sortis pour l'arrêter, il les
battit, & les repoussa jusque
dans leur ville.

Cornélius Népos raconte que
lorsqu'Epaminondas entra dans
le Péloponnèse, à la tête des
troupes qu'il ménoit contre les
Lacédémoniens, on lui associa
deux autres Capitaines pour
commander avec lui; un de
ces deux chefs étoit Pélopi-
das, homme de tête & de main.
Ces trois Généraux devenus
odieux & suspects aux Thébains,
par les accusations dont leurs
ennemis les chargerent, furent
dépouillés tous ensemble du
commandement, & on envoya
d'autres personnes pour les
remplacer. Epaminondas, qui
prévoyoit bien que le peu d'ex-
périence & de capacité de ces
nouveaux chefs entraîneroit
infailliblement la perte de toute
l'armée, crut devoir en cette
occasion se dispenser d'obéir
aux ordres du peuple; il vint
même à bout de persuader à
ses collègues d'en faire autant,
& il continua de commander

l'armée jusqu'à ce qu'il eut terminé cette guerre.

Les Thébains avoient une loi qui condamnoit à la mort tout homme qui oseroit se maintenir dans le commandement au-de-là du tems qui étoit prescrit par cette ordonnance. Epaminondas, qui sçavoit démêler l'esprit de cette loi d'avec la lettre, ne jugeant pas qu'il fût à propos de faire servir à la ruine de sa patrie ce qui n'avoit été établi que pour la conservation & la sûreté, garda le commandement quatre mois au-de-là du terme qui avoit été ordonné par le peuple, & qui étoit porté par la commission. Au retour de cette expédition, ses collègues furent cités pour rendre compte de leur conduite. Epaminondas leur permit de rejeter toute la faute sur sa personne, & de le charger seul de la désobéissance, comme s'ils y avoient été forcés par lui. Ainsi, ils se tirèrent de ce mauvais pas par le conseil qu'Epaminondas leur avoit si généreusement donné. Ce fut alors que tout le peuple le crut absolument perdu, parce qu'il paroïssoit qu'il n'avoit rien à répondre pour sa justification. Ce grand homme se présente devant ses juges, convient de tous les faits dont il est chargé par ses ennemis, ne désavoue en rien ses collègues, & se soumet à la peine portée par la loi.

Il demande seulement pour toute grace, que la sentence

de sa condamnation fût conçue dans leurs registres publics en ces termes : *Epaminondas a été condamné à mort par les Thébains, pour les avoir contraints à la journée de Leuctres de vaincre les troupes Lacédémoniennes, dont aucun des Béotiens n'avoit osé même soutenir la présence en pleine campagne, avant qu'il eût le commandement de leur armée; pour avoir par le gain de cette seule bataille sauvé Thebes, qui étoit menacée d'une ruine entière, & avoir affranchi généralement toute la Grece, qui alloit tomber sous la domination de ses ennemis; pour avoir mis les affaires des deux peuples en tel état, que les Thébains allerent mettre le siege devant Sparte, & que les Lacédémoniens se virent réduits à la nécessité de fonder leur unique espérance dans leur salut; enfin pour n'avoir point voulu poser les armes, qu'il n'eût rétabli & fortifié la ville de Messene, ruinée par les ennemis, afin de bloquer Lacédémone de tous côtés. Une manière si extraordinaire de se justifier, parut si plaisante, que leur animosité se changea tout à coup en éclats de rire, & les Juges en furent tellement déconcertés, qu'il n'y en eut aucun qui osât donner sa voix contre cet illustre accusé; ainsi, cette affaire, où il n'y alloit de rien moins que de sa tête, fut pour lui la source d'une nouvelle gloire.*

L'an 368 avant l'Ere Chrétienne, les Béotarques qui étoient entrés dans la Thessalie,

furent obligés, par leur incapacité & leur mauvaise conduite, d'abandonner le pays. Comme ils ne pouvoient se retirer qu'en traversant des plaines fort unies & fort découvertes, Alexandre, tyran de Pheres, se mit à leur queue avec sa cavalerie qui étoit nombreuse, & les harcela à coups de trait. Quelques soldats tomboient morts & plusieurs grièvement blessés. Enfin, ne pouvant avancer & n'osant s'arrêter, ils se trouverent dans une grande détresse, beaucoup augmentée par l'indigence où ils se voyoient de toute sorte de soulagement & de secours. Ce fut dans cette crise de désespoir que les soldats nommerent de leur propre mouvement pour leur Général Epaminondas, qui étoit actuellement dans leurs rangs sans aucun titre. Aussitôt, prenant les armés à la légère & les cavaliers, il les plaça à la queue de son armée, où il demeura pour les commander. Il n'eut besoin que d'eux pour repousser les Thessaliens & pour sauver les pesamment armés, & le reste des troupes qui avoient pris les devants. Il faisoit faire à son arrière garde des évolutions subites, en continuant sa marche; & il fatiguoit lui-même les ennemis par des attaques de surprise. Depuis cette mémorable retraite, ses grandes actions augmentèrent tous les jours sa gloire, & il acquit de plus en plus la confiance des Thébains & de tous leurs alliés.

Il est juste de satisfaire ici le lecteur sur la surprise où il pourroit être de voir un homme tel qu'Epaminondas, au rang de simple soldat dans l'expédition de Thessalie. Il faut se ressouvenir que dans le passage de l'Isthme de Corinthe dont nous avons parlé un peu plus haut, Epaminondas, content d'avoir forcé le camp des Spartiates, ne poussa pas le combat plus loin, quoiqu'il pût le faire, & qu'il se hâtât de suivre la route qu'il s'étoit ouverte pour entrer dans le Péloponnèse. Là-dessus, il fut soupçonné par ses concitoyens d'avoir épargné les Spartiates par une inclination particulière qu'il avoit pour eux. Ses ennemis & ses envieux prirent ce prétexte de lui imputer le crime de trahison; & le peuple, aigri par ces discours, ôta son nom de la liste des Bêotarques, & l'envoya comme simple soldat à la guerre de Thessalie, où par ses grandes actions il dissipa les soupçons que ses envieux avoient voulu jeter sur lui. Ainsi, le peuple confirma ensuite le choix de l'armée, & lui rendit son rang & tous ses honneurs.

L'année suivante, Epaminondas entra à la tête de ses troupes dans le Péloponnèse, où il subjuga les Achéens & quelques villes de leur voisinage, & délivra Dyme, Naupacte & Calydon des garnisons qu'ils y avoient mises. Il passa de-là dans la Thessalie, où il tira Pé-

lopidas des prisons du tyran Alexandre.

Trois ans après, Pélopidas qui avoit un grand crédit sur l'esprit de ses concitoyens, les fit assembler & leur proposa de former une puissante marine, pour attirer à leur République l'empire de la mer. Dans ce discours prémédité depuis longtemps, il leur fit voir d'abord l'avantage, & ensuite la facilité de cette entreprise, fondée principalement sur ce que ceux qui ont la supériorité sur la terre, sont en état de se la donner bien-tôt sur la mer. Il alléguoit pour preuve de sa proposition l'exemple des Athéniens, qui, dans la guerre de Xerxès, ayant mis en mer deux cens vaisseaux, ne laissoient pas d'être subalternes aux Lacédémoniens qui n'en avoient que dix. Par ces raisons & par d'autres non moins convenables à son sujet, il persuada aux Thébains de se rendre les maîtres de la mer. Le peuple ordonna par un décret que l'on construisît incessamment cent galères à trois rangs de rames, & un arsenal composé d'autant de loges pour les recevoir; on fit même proposer aux Insulaires de Rhodes & de Chio, & aux citoyens de Byzance de prendre part à cette entreprise. Epaminondas, député lui-même à ces villes, rencontra Lachès à la tête d'une flotte Athénienne qui étoit considérable, & qu'on envoyoit pour s'opposer aux tentatives des Thébains.

La rencontre d'Epaminondas inspira de la crainte à Lachès, & l'obligea de se retirer; & Epaminondas ayant poursuivi sa route, attira toutes ces villes à son parti. Si ce grand homme avoit vécu plus longtemps, les Thébains se seroient sans doute acquis, suivant son projet, l'empire de la terre & de la mer; mais, étant mort peu de tems après la bataille de Mantinée, non sans avoir assuré à sa patrie une victoire glorieuse, il sembla avoir emporté avec lui dans le tombeau toute la fortune de Thebes. C'est par cette circonstance que nous allons rapporter un peu plus en détail, que nous terminerons le récit des exploits de ce grand homme.

La prospérité extraordinaire de Thebes n'étoit pas un petit sujet d'alarme pour les peuples voisins; tout étoit alors en mouvement dans la Grece. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Eléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellerent à leur secours les Thébains; & ceux de Mantinée, les Lacédémoniens & les Athéniens. Il y avoit encore des deux côtés quelques autres alliés. Les premiers donnerent le commandement de leurs troupes à Epaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, & se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thebes

pour embrasser celle de Sparte.

Comme il n'étoit pas loin de Mantinée, il apprit que les Lacédémoniens ravageoient toutes les terres des Tégéates. Jugeant là-dessus que Lacédémone étoit demeurée vuide de défenseurs, il forma un dessein hardi & qui auroit eu de grandes suites, s'il avoit été favorisé de la fortune. Il s'avança de nuit du côté de Sparte. Mais, le roi Agis qui se défioit des ruses d'Epaminondas, songea de bonne heure à les parer. Il envoya dès le jour même des Crétois, grands coureurs, aux citoyens qu'il avoit laissés dans Lacédémone, pour les avertir de se tenir en garde contre les Thébains, qui se dispoient à entrer dès la nuit suivante dans la ville, pour la piller & pour la détruire. Mais, de plus, il se mit lui-même en marche de ce côté-là avec toute la diligence possible, ainsi que pour rassurer les esprits, il l'avoit promis à ses coureurs. L'avis qu'ils apportèrent à tems, sauva Lacédémone du péril qui la menaçoit; car, Epaminondas étoit déjà à ses portes prêt à se jeter dedans. On peut certainement comparer ici la vigilance des deux chefs; mais, celle du Lacédémonien fut la plus heureuse. Epaminondas, qui avoit marché toute la nuit & fait même une longue traite, se trouva au point du jour au pied des murailles de Sparte. Mais, Agésilas, demeuré pour la garde de la ville, & qui venoit de rece-

voir l'avis apporté par les Crétois, se hâta de préparer tout pour la défense. Il fit monter sur le haut des maisons les vieillards & les enfans qui commençoient à pouvoir porter les armes, & leur ordonna de charger de-là ceux qui s'efforceroient de pénétrer dans les rues. Mais, prenant avec lui la jeunesse la plus florissante, il la distribua au-dehors des murs dans tous les passages & dans toutes les avenues, & ordonna aux uns & aux autres d'attendre chacun dans son poste l'arrivée de l'ennemi. Epaminondas avoit aussi partagé ses troupes en plusieurs corps; & il prenoit ses mesures pour les faire tous agir en même tems, lorsqu'il s'aperçut à la disposition des ennemis, que son projet étoit découvert. Il divisa néanmoins son armée pour attaquer les corps-de-gardes tous à la fois, & chacun séparément. Il ne se désista point du combat, qu'il n'eut réduit, après bien des pertes réciproques, les Spartiates à rentrer dans leurs murailles. Mais, enfin, comme on venoit de tous côtés au secours des assiégés, & que le jour lui manquoit de plus en plus, il suspendit tout combat; & apprenant des prisonniers qu'il avoit faits que les citoyens de Mantinée venoient en bon ordre au secours de Lacédémone, il se retira à quelque distance pour placer son camp. Il ordonna à toute son armée de repaire & de tenir des feux allumés

jusqu'à l'aurore du lendemain. Alors ne laissant-là qu'un petit nombre de cavaliers, il mena tout le reste de ses troupes contre Mantinée, presque dépeuplée de ses habitans, qui étoient accourus la veille au secours des Lacédémoniens. Il fit ce jour-là une marche forcée, pour arriver le soir sous les murs de Mantinée, où il ne réussit pas pourtant mieux qu'à Sparte. Toute sa prévoyance ne put l'emporter sur la fortune qui lui fut contraire, & qui lui arracha la victoire.

Les Mantinéens, outre les Spartiates, avoient pour troupes auxiliaires ceux d'Elide qui étoient pour eux, les Athéniens & quelques autres; ce qui faisoit en tout vingt mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux. Les Tégéates étoient soutenus par les meilleures troupes de l'Arcadie, de l'Achaïe, de la Béotie & du pays d'Argos, sans compter quelques autres alliés, tant du Péloponnèse que d'ailleurs; de sorte que leur armée montoit à trente mille fantassins & à trois mille cavaliers. Les deux partis étoient en présence, bien déterminés à une action complète & décisive, lorsque les Aruspices de Mantinée déclarèrent que les victimes promettoient la victoire à l'une & à l'autre armée. A l'égard de l'ordre de bataille, les Mantinéens & les Arcadiens formoient la droite, soutenus de près par les Lacédémoniens, à côté desquels

étoient encore ceux de l'Elide & de l'Achaïe; & plus loin les troupes dont on n'espéroit pas un grand secours; la gauche étoit occupée par les Athéniens. Du côté des Thébains, ils formoient eux-mêmes leur gauche ayant auprès d'eux les Arcadiens de leur parti; & ils avoient donné leur droite aux Argiens. Le milieu étoit occupé par des troupes de l'Eubée, de la Locride, de Sicyone, par des Maliens, des Eniens, des Thessaliens mêmes, & plusieurs autres alliés. La cavalerie s'avançoit sur les aîles de part & d'autre.

Quand on se fut approché dans cette même disposition, les trompettes sonnèrent la charge, à laquelle il fut répondu par un cri général des deux armées qui se promettoient également la victoire. Le combat s'ouvrit par un choc des deux cavalleries, dont la valeur parut égale de part & d'autre. La cavalerie Athénienne s'élança la première sur la cavalerie Thébaine. Mais, peu de tems après, les Athéniens sentirent qu'ils avoient du dessous. Ce n'est pas qu'ils fussent inférieurs en courage aux Thébains, que leurs chevaux mêmes fussent moins vigoureux que ceux de l'armée ennemie, ou qu'ils ne fussent pas bien dressés; car en tous ces points l'Attique ne le cédoit point à la Béotie; mais l'armée Athénienne n'égalait point celle de Thebes par le nombre, par l'adresse & par di-

vers exercices militaires de ses alliés. Elle n'avoit d'abord que très-peu de gens de trait, au lieu que les Thébains en avoient tiré un grand nombre de la Thessalie. On y exerçoit les enfans dès le plus bas âge à ce genre de combat; & par-là ils étoient d'un grand avantage dans les batailles. Ainsi, les Athéniens d'abord percés de fleches & accablés ensuite par la cavalerie Thébaine, furent bientôt ébranlés & mis en fuite. Cependant, comme ils se retirèrent sans rompre les autres rangs de leur armée, ils ne donnoient point la victoire aux ennemis. Bien plus, ils ne se dérangerent pas eux-mêmes en s'écartant; au contraire, tombant sur le bataillon de l'Eubée, & sur quelques soudoyés qu'Epaminondas envoyoit pour se poster sur des hauteurs voisines, ils les tuèrent tous jusqu'au dernier. La cavalerie Thébaine ne se mit pas non plus à la poursuite des Athéniens qu'elle avoit fait céder; mais, poussant son avantage sur la phalange qu'elle avoit devant elle, son dessein étoit de renverser toute l'infanterie des adversaires. Il se donna encoré là un violent combat. Les Athéniens, qui composoient cette infanterie, furent aussi obligés de plier, & ils étoient prêts à tourner le dos & à s'enfuir, lorsque le commandant de la cavalerie des Éléens qui étoit derrière eux, vint à leur secours, & attaquant vivement les Béotiens, fit changer la face

du combat, & procura aux Éléens la gloire d'avoir sauvé toute cette aîle gauche qui alloit être perdue sans eux. A l'aîle droite, les deux cavaleries opposées tinrent quelque tems la balance égale entre elles; mais bientôt le nombre & l'expérience des cavaliers de la Béotie & de la Thessalie, l'emportèrent sur la foible résistance des Mantinéens qui se retirèrent enfin du côté de leurs phalanges. Il s'agit maintenant du combat particulier de l'infanterie qui commença par une attaque & par une résistance égale & merveilleuse des deux côtés. On n'avoit pas encore vu une armée de Grecs contre Grecs si nombreuse de part & d'autre, des généraux si illustres par leurs exploits précédens, ni des troupes si exercées & plus aguerries; c'étoient en un mot les Thébains & les Lacédémoniens, les hommes de leur tems les plus renommés pour les combats à pied, se trouvant alors opposés les uns aux autres, & résolus d'immoler leur vie à leur gloire. Ils employèrent d'abord les lances, dont la plupart furent brisées par les coups mêmes qu'ils portoient, de sorte qu'on en vint bientôt à l'épée. Mêlés alors les uns avec les autres, & percés de coups portés réciproquement, leur courage demouroit toujours le même; & l'émulation qui soutenait les deux partis, ne permettoit point à la fortune de se déclarer pour l'un par préfé-

rence à l'autre. Animés tous du désir de se distinguer par quelque action glorieuse, aucun d'eux ne pensoit à sa propre vie. Epaminondas jugea que c'étoit à lui à faire pencher la balance. Aussi-tôt, formant un gros des plus braves de son armée, il se jeta ainsi environné à travers la foule des ennemis. Pour donner l'exemple aux siens, il lance le premier un trait sur le commandant des Spartiates ; & ensuite soutenu & aidé par son corps d'élite, blessant les uns & effrayant les autres, il rompit la phalange Lacédémonienne. Alors, les Lacédémoniens, frappés de la hardiesse d'Epaminondas, & beaucoup diminués de nombre par les efforts de son escorte, abandonnerent le champ de bataille. Les autres troupes Béotiennes se mirent encore à les poursuivre, & tuant toujours les derniers, elles couvrirent la campagne de morts.

Les Spartiates, au désespoir de voir Epaminondas supérieur à eux, se jetterent tous sur lui. Ce Général en butte à des coups sans nombre, évitoit les uns, paroit les autres, & tirant les javelots de son propre corps, il les renvoyoit à ceux qui les lui avoient lancés. Enfin, près de remporter la victoire qu'il méritoit, il reçut un coup mortel dans la poitrine. Ayant rompu le trait qu'il vouloit tirer, le fer demeura dans la cavité, & il tomba de dessus son cheval. Il y eut encore un grand combat

autour de lui, & les deux partis voulant demeurer maîtres de sa personne, ce ne fut qu'avec bien de la peine que les Thébains plus robustes que les Spartiates le leur arracherent. Ces derniers mêmes s'enfuirent ; mais, les Thébains ne les suivirent pas loin, & ils jugerent plus à propos de s'assurer de la possession des morts, comme d'un gage de la victoire. Ainsi, faisant sonner la retraite, ils rappellerent au camp tous leurs soldats ; & les deux armées, sans que l'on sçût trop laquelle étoit réellement la victorieuse, dressèrent un trophée. En effet, les Athéniens, qui avoient vaincu les Eubéens & les soudoyés à l'attaque des hauteurs voisines du champ de bataille, étoient là en possession des morts ; & les Béotiens, qui avoient battu les Spartiates, dont les corps leur étoient demeurés, s'attribuoient aussi la victoire. Ainsi, pendant quelque tems, aucun des deux partis ne redemanda ses morts, pour ne point donner le signe ou l'aveu de la défaite. Mais, enfin, les Lacédémoniens remplirent les premiers ce devoir à l'égard des leurs, & chacune des deux armées ensevelit les siens. Cependant, Epaminondas encore en vie, avoit été porté dans le camp ; & les médecins assemblés ayant décidé qu'il mourroit certainement dans l'opération où l'on tireroit le fer de la plaie, il se disposa à une mort aussi glorieuse que sa vie. Il appella d'abord son écuyer

auquel

auquel il demanda si son bouclier étoit sauvé. Cet écuyer lui dit que oui, & le lui montra sur le champ. Il demanda ensuite auquel des deux partis la victoire étoit demeurée. L'écuyer répondit que les Thébains étoient vainqueurs. *Il est donc tems de mourir*, repliqua-t-il, *qu'on tire le fer de ma plaie*. Ses amis qui l'environnoient, poussèrent aussitôt de grands cris; & quelqu'un d'entr'eux ayant dit en versant des larmes : *Ah ! Epaminondas, vous mourez sans enfans ; non*, répondit-il, *je laisse deux filles, la victoire de Leuctres & celle de Mantinée*. Enfin, il expira tranquillement, dès qu'on eut tiré le fer de sa plaie, l'an 363 avant Jésus-Christ.

D I G R E S S I O N

sur le portrait d'Epaminondas.

On a douté s'il étoit plus grand capitaine ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante; & il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi & pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir ce semble qu'on lui tînt compte de ce mépris; & si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé; & il s'y conduisit de telle manière, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on

Tom. XV.

lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attiroit l'estime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thebes les plus opulens, avec ordre de lui demander de sa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami : *C'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin, & que vous êtes riche*.

Il avoit puisé ces sentimens de générosité & de noblesse dans l'étude des belles lettres & de la philosophie, qui avoient fait dès ses plus tendres années, sa plus ordinaire occupation & son unique plaisir; de sorte que l'on étoit étonné, & que l'on se demandoit, comment & dans quel tems cet homme, toujours occupé des sciences, avoit pu apprendre, ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacroit à l'étude de la philosophie qui étoit sa passion, il fuyoit les emplois publics, & ne les briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit si bien, qu'il vivoit obscur & presque inconnu. Son mérite le décéla pourtant. On l'arracha de la solitude, pour le mettre à la tête des armées;

K k

& il fit voir que la philosophie, méprisée ordinairement par ceux qui aspirent à la gloire des armées, est merveilleusement propre à former des héros.

Il avoit l'esprit orné en toutes manières; il possédoit parfaitement le talent de la parole. Il s'étoit exercé dans les sciences les plus sublimes. Mais, une modeste retenue jettoit un voile sur toutes ces rares qualités, qui en augmentoit encore le prix; & il ne sçavoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faisant son éloge, disoit qu'il n'avoit jamais connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins. Ainsi, on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes grossiers & stupides. C'étoit l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la grossièreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuoit la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiroient.

Finissons ce portrait par l'éloge que Diodore de Sicile fait d'Epaminondas. » Pour nous, » dit-il, qui nous sommes fait » une loi d'accompagner d'un » éloge convenable la mort des » hommes illustres, nous mériterions un très-grand reproche, si nous ne rendions pas à celui-ci l'hommage qui lui est dû par tant de titres. Car il me paroît qu'il a surpassé tous les capitaines de son

» tems, non seulement par son » intelligence & son expérience » dans l'art militaire, mais encore par la grandeur d'âme » & l'esprit d'équité qui régnoient en lui. Et je ne crains pas de parler ainsi en pensant même aux grands hommes de son tems, tels qu'ont été Pélopidas le Thébain, Timothée, Conon, Chabrias, & Iphicrate, tous quatre Athéniens, & enfin le Spartiate Agésilaüs qui a paru un peu avant eux. J'étends même la comparaison jusqu'aux siècles précédens, où se sont élevées les guerres des Medes & des Perses, & je monte jusqu'aux Solons, aux Thémistocles & aux Miltiades. Je n'excepte pas non plus Cimon, Myronides, Périclès & quelques autres Athéniens. J'ajouterai même à ceux-là Gélon de Syracuse fils de Dynamène. En effet, si quelqu'un veut comparer les vertus de ces grands Hommes avec celles d'Epaminondas, il trouvera que ce dernier l'emporte de beaucoup sur ces illustres prédécesseurs. Chacun d'eux avoit brillé par un avantage particulier; celui-ci les rassembloit tous; la force du corps, la noblesse du discours, mais sur-tout l'élevation d'âme, le mépris des richesses, la douceur des mœurs. Cependant, ce qui le distingua le plus, ce furent le courage & la science militaire. Tant qu'il vécut, la

» patrie eût la supériorité dans
 » la guerre sur toute la Grece.
 » Elle la perdit à sa mort, &
 » se vit décheoir de jour en
 » jour, jusqu'à ce qu'enfin par
 » l'imprudence de ses Géné-
 » raux, elle tomba de degrés
 » en degrés dans l'esclavage,
 » & arriva à sa destruction to-
 » tale. «

EPANORTHOSE, *Epanorthosis*, *Ἐπανόρθωσις* figure de Rhétorique, par laquelle l'orateur retracte ou corrige quelque chose de ce qu'il a déjà avancé, & qui lui paroît trop foible, & ajoute quelque chose de plus énergique, & de plus conforme à la passion qui l'occupe ou le transporte.

Cicéron emploie cette figure dans son oraison pour Coelius, lorsqu'il dit: *O Stultitiam! Stultitiamne dicam? An impudentiam singularem?* Et dans sa première Catilinaire: *Quamquam quid loquor? Te ut ulla res frangat? Tu ut unquam te corrigas? Tu ut ullam fugam meditare? Tu ut ullum exilium cogites? Utinam tibi illam mentem dii immortales donarent!*

Ainsi Térence, dans son *Heautontimorouménos*, fait dire au vieillard Ménédeme:

Filium unicum adolescentulum

Habeo. Ah! quid dixi habere me?

Imo habui, Chreme;

Nunc habeam, nec-ne, incertum est.

EPANTÉRIENS, *Epanterii*, (a) peuple d'Italie, avec lequel on voit dans Tite-Live, que les Ingaunes étoient en guerre l'an 205 avant J. C. Cet Auteur est le seul qui ait fait mention des Epantériens, qu'il place dans les montagnes. Ils étoient quelque part vers Albengue & Vinimille.

EPAPHRAS, *Epaphras*, (b) *Ἐπαφράς*, fut, comme on le croit ordinairement, le premier évêque de Colosses. Il avoit été converti par saint Paul, & avoit beaucoup contribué à la conversion de ceux de Colosses ses compatriotes. Il vint à Rome dans le tems que saint Paul y étoit dans les liens, & il fut lui-même mis en prison avec l'Apôtre, pour cause de la foi de Jésus-Christ. Ayant appris que les faux Apôtres profitant de son absence, avoient semé l'ivraie parmi le bon grain dans son Eglise, il engagea saint Paul, dont le nom & l'autorité étoient respectés dans toute la Phrygie, d'écrire aux Colossiens, pour les tirer de l'erreur, & pour leur faire connoître les faux Docteurs. Saint Paul, pour soutenir l'autorité d'Epaphras, & pour relever son mérite auprès des Colossiens, dit qu'il lui est très-cher, qu'il est son fidele compagnon dans le service de Dieu, & un fidele ministre de Jésus-Christ. Et sur la fin de sa lettre il s'exprime ainsi: » Epaphras, qui

(a) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 46.

(b) Ad Coloss. Epist. c. 1. v. 7, 8. c.

4. v. 12, 13. ad Philem. Epist. v. 23.

» est de votre païs, vous salue.
 » C'est un serviteur de Jesus-
 » Christ qui est plein de solli-
 » citude, & combat sans cesse
 » pour vous dans ses prieres,
 » afin que vous demeuriez fer-
 » mes & parfaits, & que vous
 » accomplissiez pleinement tout
 » ce que Dieu demande de vous;
 » car, je lui rends ce témoi-
 » gnage, qu'il a un grand zele
 » pour vous, & pour ceux qui
 » sont à Laodicée & à Hiéra-
 » polis. «

Les Martyrologes marquent la fête de saint Epaphras le 19 Juillet, & disent qu'il souffrit le martyre à Colosses.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, Ε'παφρόδιτος, (a) évêque des Philippiens, ou, comme l'appelle saint Paul, Apôtre de Philippes, ou en prenant le nom d'*Apostolus*, dans sa signification littérale, envoyé des Philippiens; parce qu'il fut envoyé par les frères de cette Eglise, pour porter de l'argent à l'Apôtre, qui étoit alors dans les liens, & même pour le servir de sa personne en leur nom. Il le fit avec beaucoup de zele, & s'exposa à de grands dangers; ce qui lui causa une maladie, qui le réduisit à l'extrémité, & l'obligea de demeurer long-tems à Rome. L'année suivante, qui étoit la 62 de J. C., il se hâta de retourner à Philippes, parce qu'il avoit appris que les Philippiens ayant su sa

maladie, en avoient été fort affligés. Saint Paul le chargea d'une lettre aux Philippiens, qui nous apprend toutes ces particularités.

Les Grecs font la fête de S. Epaphrodite, le 8 ou 9 de Décembre, aussi-bien que le 29 & le 30 de Mars, & le qualifient Apôtre, l'un des soixante-dix disciples, & évêque d'Adriaque, ou d'Andraque. Un discours, attribué à Métaphraste, dit que saint Pierre ordonna un Epaphrodite évêque à Terracine; mais, il ne dit point si c'est le même Epaphrodite dont saint Paul fait mention. Le Martyrologe Romain met la fête de saint Epaphrodite, évêque de Terracine, au 22 de Mars.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, Ε'παφρόδιτος, (b) affranchi d'Octavien, fut envoyé par ce Prince vers la reine Cléopâtre, avec ordre de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit désirer.

EPAPHRODITE, *Epaphroditus*, (c) affranchi de l'empereur Néron, & secrétaire de ce Prince. En cette dernière qualité, il étoit chargé de recevoir & de présenter au Prince les requêtes que les particuliers lui adressoient. Lorsque son maître voulut se percer la gorge avec

(a) Ad Philipp. Epist. c. 2. v. 25. & seq. c. 4. v. 18.

(b) Plut. T. I. p. 953.

(c) Tacit. Annal. L. XV. c. 55. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 421, 505. Tom. III. p. 501. T. IV. p. 85, 94.

un poignard , & qu'il y alloit mollement , Epaphrodite appuya le coup & aida le poignard à s'enfoncer. Domitien , dans la suite , lui fit un crime de cette action , & pour ce sujet , quoiqu'il se fût long-tems servi de son ministère , & qu'il lui eût confié , comme Néron , le soin de recevoir les requêtes adressées à l'Empereur , il le fit punir du dernier supplice.

On croit que cet Epaphrodite est le même à qui Josephé a dédié ses antiquités des Juifs. On croit aussi qu'il n'est pas différent de celui dont le philosophe Epictète avoit été esclave.

EPAPHRODITE [AURELIUS], *Aurelius Epaphroditus*, Ἀυρηλιὸς Ἐπαφρόδιτος, Ἐπαφρόδιτος, (a) natif de Chéronée , fut en sa jeunesse esclave d'un Grammairien , qui , charmé de son naturel heureux , en fit son disciple. Epaphrodite répondit aux espérances de son maître , qui le vendit ensuite fort chèrement à Modestus préfet d'Égypte. Modestus lui confia l'éducation de son fils , & on peut juger du succès qu'il eut dans cet emploi , puisque sa liberté en fut le prix. Epaphrodite , rendu à lui-même , acquit une grande réputation & une fortune au-dessus de la médiocre ; il se fit une bibliothèque de quarante mille volumes , & il composa quelques ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Suidas dit qu'il florissoit du tems de Néron , & qu'il vécut sous le règne de Nerva.

Nous avons un monument sur lequel on lit cette inscription ;

Θ. Κ. ΑΥΡΗΔΙΩ ΕΠΑΦΡΟΔΕΙΤΩ

ΣΥΜΒΙΩ ΑΝΤΟΝΙΑ ΒΑΔΕΡΙΑ ΕΘΗΚ .

AUX DIEUX MANES.

ANTONIA VALERIA A AURELIUS EPAPHRODITUS

SON MARI.

Car , les deux lettres initiales Θ. Κ. sont l'abrégé de Θεοῖς Καταβολοῖς , & répondent à celles-ci des Latins , D. M. *Dius Manibus*.

On croit que cette inscription regarde Aurélius Epaphrodite de Chéronée , parce qu'on ne sçauroit , oe semble , donner une époque moins ancienne à ce monument. La Grèce déjà subjuguée depuis près de deux siècles , perdoit insensiblement ces hommes fameux en tout genre , qui l'avoient si long-tems fait regarder comme le séjour des arts & des sciences.

On ne sçauroit aussi lui assigner une époque plus reculée , si on fait quelque attention à la figure & au contour des caractères qui forment l'épithaphe d'Aurélius Epaphrodite. Ces caractères sont fort différens de ce qu'ils étoient du tems d'Auguste & de Tibère ; car , jus-

(a) Suid. T. I. 966. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV, p. 649. & suiv.

qu'au règne de cet Empereur, on ne trouve aucune inscription, ni sur les marbres, ni sur les médailles, dont les E, les Σ & les Ω soient figurés comme ils le sont dans celle-ci. Ce n'est que sous Caligula que l'on commence à trouver de ces sigmas faits en C, au lieu de l'M couchée, à laquelle ils ressembloient auparavant; les changemens de l'E & de l'Ω sont encore bien postérieurs à celui du sigma dont nous venons d'expliquer la différence.

EPAPHRODITUS, *Epaphroditus*, nom d'un des Agitateurs ou des Auriges du cirque. Voyez Auriges du cirque.

EPAPHUS, *Epaphus*, (a) Εὔαφος, naquit des amours de Jupiter & d'Io; & c'est pour cette raison qu'on lui avoit bâti des temples auprès de ceux de sa mere. Epaphus vivoit du tems de Phaëton, qui étoit fils du Soleil, & ils étoient tous deux compagnons, égaux en âge & en courage. Mais, voyant que Phaëton ne lui vouloit point céder, & qu'il se glorifioit hautement d'avoir le Soleil pour pere, Epaphus ne put souffrir plus long-tems sa présomption & son orgueil; & après beaucoup de discours: « Enfin, lui dit-il, je vous trouve bien crédule de vous en rapporter en toutes choses à la foi de votre mere, & vous êtes un peu trop or-

gueilleux par l'opinion d'avoir un pere qui ne l'a jamais regardée que comme il le garde tout le monde. » Phaëton rougit à ce discours, & la honte retint sa colere; car, comme il n'avoit point de preuves qui pussent persuader aux autres l'opinion qu'il avoit de soi, il n'osa faire éclater ses ressentimens.

Comme Io est la même qu'Iris, Epaphus est pris pour un des Rois d'Égypte; & on dit que ce fut lui qui bâtit la ville de Memphis; qu'il appella du nom de son épouse, dont il eut Libye. Quelques Auteurs le prennent pour Apis, & Hérodote remarque que le nom d'Epaphus est en Grec le même que celui de cet Apis.

EPARCHUS, *Eparchus*, (b) Εὔαρχος, l'un de ceux qui conspirèrent contre l'Empereur Caligula.

EPARITES, *Epariti*, (c) Εὔαριτοι, peuple d'Arcadie, dont parle Xénophon. Cet Auteur nous apprend que les Eparites, attaqués par des troupes du Roi Archidame, non seulement ne prirent pas la fuite, mais firent bonne contenance. Bien plus, de nouvelles troupes s'étant jointes aux premières, pour les repousser plus facilement, ils fondirent alors eux-mêmes sur leurs ennemis en poussant de grands cris. Etienne de Byzance juge que

(a) Ovid. Metam. L. I. c. 20 Herod. 300. T. IV. p. 149. & suiv.
L. II. c. 153. L. III. c. 27, 28. Myth.
par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 299.

(b) Dio. Cass. p. 662.

(c) Xenoph. p. 637.

leur ville devoit s'appeller Eparis, quoique ce nom ne se trouve point.

EPASNACTUS, *Epasnactus*, (a) Gaulois du païs des Arvernes, & qui étoit très-affectionné au peuple Romain. Lutélius étant tombé entre ses mains, il le livra à César.

EPAULIES; c'est ainsi que les Grecs appelloient le lendemain des nôces. Ce jour, les parens & les conviés faisoient des présens aux nouveaux mariés. On l'appelloit Epaulies, de ce que l'épouse n'habitoit la maison de son époux que de ce jour. On donnoit le même nom aux présens, sur-tout aux meubles que le mari recevoit de son beau-pere. Ces présens se transportoient publiquement & en cérémonie; un jeune homme, vêtu de blanc & portant à la main un flambeau allumé, précédoit la marche.

ÉPÉE, *Æpea*, ἄπειρα, nom que porta d'abord la ville de Soli. Voyez Soli.

ÉPÉE, *Æpea*, Ἀπειρα, (b) ville du Péloponnèse, selon Homère. Elle étoit située, au rapport de ce Poète, dans le voisinage de la mer, sur les confins du territoire de Pylos. Les habitans étoient riches en troupeaux.

ÉPÉE, *Gladius*, *Ensis*. (c) L'origine des Épées est aussi obscure que celle de la plupart

des autres choses. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Curétes. Il y a apparence qu'elle est presque aussi ancienne que le monde; & que dès qu'on eut commencé à mettre le fer en œuvre, on fit bientôt des couteaux, des poignards & des Épées, instrumens nécessaires à tant de choses.

La manière dont on portoit l'Épée anciennement, n'est pas uniforme. On la portoit, dit Homère, aux épaules, c'est-à-dire, que la poignée & le pommeau alloient jusqu'à l'épaule, & que l'Épée descendoit ensuite sur les côtés; & c'est ce que dit aussi Virgile :

*Tum lateri atque humeris Tegeaum
subligat enses.*

Il parle-là des tems héroïques; car, de son tems, on ne portoit guère l'Épée de cette manière. Les Romains portoient ordinairement l'Épée sur la cuisse droite; cela n'étoit pas uniforme. En certains monumens, on voit des soldats qui la portent sur la gauche. Les soldats de Trajan, tant sur la colonne que sur l'arc de Constantin, portent l'Épée sur la cuisse droite; en sorte que la poignée & le pommeau montent sur le devant presque jusqu'à l'épaule. Dans une allusion, ce Prince a pourtant l'Épée du côté gauche; ce qui

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. VIII. pag. 403, 404.

(b) Homer. Iliad. L. IX. v. 152.

(c) Virg. Æneid. L. VIII. v. 459.

Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 58. & suiv. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 758, 759.

se remarque aussi, quoique rarement, en d'autres, sur les monumens du même Empereur. Les soldats portent l'Épée sur la cuisse droite, à la colonne de Marc-Aurèle.

Dans l'arc de Septime Sévère, l'empereur & les soldats portent l'Épée sur la cuisse droite; il s'en trouve pourtant trois qui l'ont sur la gauche. Dans la colonne de Théodose, les soldats la portent de même sur la cuisse droite; cela revient à ce que dit Polybe, que les soldats Romains portoient sur la cuisse l'Épée qu'ils appelloient Espagnole, dont la trampoline étoit excellente. Joseph, Liv. 3 de la guerre des Juifs, dit qu'ils en portoient deux, l'une qui étoit plus longue sur la gauche, & sur la droite une autre qui n'avoit que la longueur d'une palme, ou de douze doigts l'un contre l'autre. Cela fait voir que les usages ont changé selon les tems, & peut-être selon les lieux. Ce qui est certain, c'est que Polybe & Horace, qui font porter aux soldats l'Épée sur la cuisse droite, sont autorisés de tous les monumens depuis Trajan jusqu'à Théodose, avec peu d'exception.

L'Épée Espagnole, dont l'usage avoit passé aux Romains, avoit la lame fort large & longue d'environ un pied & deux ou trois pouces. M. Fabretti prétend que les Épées des cavaliers étoient plus longues que celles des piétons, & se plaint

que dans la dernière édition de la colonne on a représenté ces Épées des cavaliers beaucoup plus courtes qu'elles ne sont sur le marbre, sur-tout à l'endroit où la cavalerie Romaine poursuit la Sarmate. L'Épée des cavaliers Romains, dit-il, est la deux fois plus longue que celle des piétons. On la mesure certainement sur la taille de ceux qui la portent, sur-tout quand ils sont en grand nombre; or nous la voyons sur des centaines d'hommes.

Le premier monument où elle se voit, est l'écu ou le bouclier de Scipion. L'Épée y est représentée comme nous venons de la décrire. Celle des Espagnols y est tout à fait semblable à celle des Romains. Les Épées sont à peu près les mêmes sur tous les monumens de Trajan; elles paroissent d'une égale longueur, mais un peu plus pointues sur la colonne de Marc-Aurèle, & sur l'arc de Sévère. Les Romains les portoient beaucoup plus courtes du tems de Constantin & de Théodose le grand, comme nous le voyons sur la colonne de Théodose, où les lames ne paroissent pas avoir plus de huit pouces de longueur.

On trouve des Épées plus longues en certains monumens; celles dont Trajan & ceux de sa suite se servent dans la chasse aux ours, ont des lames de deux pieds de long; d'autres, qui se trouvent sur les sépulcres des particuliers, sont quel-

quefois plus longues que celles-là. Mais, les Épées des cohortes & des légions, que nous voyons sur les colonnes & sur les arcs, sont telles que nous venons de les décrire, toujours courtes, quoique de différente longueur, & cela revient à ce que dit Silius Italicus, que les javelots & les courtes Épées sont les plus propres au combat.

L'Épée des Etrusques, représentée en quelques monumens, étoit un peu plus longue que la Romaine ; celle des Daces étoit aussi plus longue & courbée comme une faucille.

L'Épée de Prusias, dont l'image est représentée dans l'antiquité, expliquée par D. Bernard de Montfaucon, a une lame d'environ deux pieds de long. Un Grec qui est auprès de lui, & dont la figure est à moitié cassée, a une Épée encore plus longue que celle de Prusias. Celle de Télamon, donnée dans le même ouvrage, étoit de la même forme que celle-ci ; mais, on n'en peut voir qu'une partie, parce que le reste est caché derrière ce héros & sa femme.

Les Épées des Amazones, & des Grecs qui leur donnent bataille dans l'image que D. Bernard de Montfaucon représente dans le même ouvrage, ont des lames fort longues. Nous en voyons aussi sur les marbres Romains, dont la la-

me a environ deux pieds de long. On ne trouve point dans les vieux monumens d'Épée qui ne se rapporte entièrement à quelqu'une de celles qu'on vient de décrire. On sçait que les Épées des Perses s'appelloient *Acinaces*. L'Épée des Thraces étoit appelée *Harpé* ; la lame faisoit un angle obtus, comme on voit dans un monumens donné par Boissard, mais plus fidelement depuis par M. Fabretti.

Nous voyons dans la vie de Lycurgue, écrite par Plutarque, que les Spartiates avoient des Épées si courtes que l'on en faisoit des railleries, en disant que les bateleurs les avaloient sur les théâtres. Et en général, ainsi qu'on vient de le voir, les Épées des Anciens étoient assez courtes. D'où sont donc venues ces longues Épées dont on se sert aujourd'hui, & avec lesquelles on tue l'ennemi sans le joindre ? Plutarque parle en quelque endroit des longues Épées des Cimbres. Apparemment cet usage est venu des peuples qui combattoient de dessus des chameaux & des dromadaires, & qui par conséquent avoient besoin de longues Épées ; les courtes ne leur auroient servi de rien.

EPÉENS, *Epei*, *Epeioi*, nom que les Eléens portèrent pendant quelque tems. Voyez Elide.

EPÉNETE, *Epanetus*, (a)

(a) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 5.

E *μαρτυρος*, disciple de St. Paul, fut apparemment un des premiers qu'il convertit étant en Asie, puisqu'il l'appelle, *les prémices de l'Asie*. Les Grecs font sa fête le 30 de juillet, avec les Saints Crescent & Andronique; & ils disent d'eux tous, qu'ils moururent en paix, après avoir prêché la foi de Jesus-Christ en divers endroits. Dorothee fait Saint Epénète évêque de Carthage.

EPÉNÉTUS, *Epanetus*, (a) *Ἐπανητος*, certain Athénien qui fut arrêté par Stéphanus, comme coupable d'adultère. Stéphanus, pour mieux réussir dans son dessein, usa de ruse. Il attira Epénétus à la campagne, sous prétexte de quelque cérémonie religieuse; & lorsque celui-ci s'y attendoit le moins, Stéphanus le saisit, & ne le remit en liberté, qu'après qu'il lui eut promis de lui donner trente mines. Cette affaire eut des suites, dont on peut voir le détail dans la harangue de Démosthène contre Nééra.

EPENTHESE, *Epenthesis*, (b) du Grec *ἐπι*, *ἐν*, *in*, en, dans, & *τίθηναι*, *pono*, je mets. C'est une figure de diction, qui se fait lorsqu'on insère une lettre ou même une syllabe au milieu d'un mot; c'est une liberté que la langue Latine accordoit à ses Poètes, soit pour allonger une voyelle, soit pour donner

une syllabe de plus à un mot. Notre langue est plus difficile. Ainsi, Lucrèce ayant besoin de rendre longue la première syllabe de *religio*, a redoublé l'l :

Tantum religio potuit suadere malorum.

Virgile, avant besoin de trouver un dactyle dans *alitur*, au lieu de dire régulièrement *ales*, *alitis*, & au génitif pluriel *alitur*, a dit *alituum* :

Alituum pecudumque genus sapor altus habebat.

Alituum pro *alitur*, *metri causâ addidit syllabam*, dit Servius sur ce vers de Virgile.

Juvénal a dit *induperator* pour *imperator* :

Romanus, Graiusque, ac barbarus induperator

Erexit.

& un peu plus haut il avoit dit :

Quales tunc epulas ipsum glutisse putamus

Induperator.

On trouve aussi *reliquias* pour *reliquias*. Ce sont autant d'exemples de l'Épenthèse.

EPÉRATUS, *Eperatus*, (c) *Ἐπέρητος*, Spartiate du nombre de ceux qui furent Éphores durant la guerre du Péloponnèse.

EPÉRITUS, *Eperitus*, (d) *Ἐπέρητος*, faux nom qu'Ulysse se donne lui-même.

(a) Demost. Orat. in Neær. p. 871.

(b) Virg. *Æneide* L. VIII. v. 27.

Juven. Satyr. 4. v. 28, 29. Satyr 10. v.

138, 139.

(c) Xenoph. p. 462.

(d) Homer. *Odyss.* L. XXIV. v. 3006

ÉPERON, (a) que les Latins appelloient *Rostrum*, partie d'un vaisseau. C'étoit une poutre qui avancoit, munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ῥοστρόν, les Latins aussi *embolus*, mais plus ordinairement *rostrum*. L'épithète d'un navire est assez souvent *chalcembolos*, qui a un Éperon de cuivre; les Éperons étoient de cuivre ou de fer. Ces Éperons, dit Pline, munis de cuivre & de fer, pour frapper les vaisseaux ennemis. Ce béliet, dit Vitruve, avoit un Éperon d'acier, tout de même que les navires longs; il parle-là du béliet, machine pour les sieges.

L'Éperon étoit, pour ainsi dire, la principale arme du vaisseau; & on s'en servoit pour percer les vaisseaux des ennemis, & pour les choquer violemment, jusqu'à les couler à fond. Cet Éperon étoit à fleur d'eau; voilà pourquoi Virgile dit au V. livre de l'Énéide, que la mer étoit fendue par les rames & par les Éperons, qui faisoient une espèce de bruissement en sillonnant la mer. Lucain en parle de même. Il étoit ainsi placé pour frapper le vaisseau en un endroit où l'eau pût d'abord entrer à grands flots par le trou, pour submerger le navire percé. C'est ainsi, selon Polybe, qu'Attale, monté sur un vaisseau à huit rangs de rames, perça un vaisseau

ennemi dans la partie qui étoit dans l'eau, & le coula d'abord à fond; voilà pourquoi, selon le même, on tâchoit de tourner la proue du côté des ennemis, parce qu'on recevoit ainsi le coup au-dessus de l'eau; au lieu que quand on le recevoit dans l'eau, le mal étoit sans remède. C'est ce qu'on ne comprend pas bien; car, si l'Éperon du navire qui frappoit, étoit ou dans l'eau ou à fleur d'eau, il falloit nécessairement qu'il perçât le vaisseau à la même hauteur. Il sembleroit plus à propos de dire qu'ils tâchoient de présenter la proue, afin que l'ennemi venant frapper de l'Éperon, se fît percer lui-même en choquant contre l'Éperon opposé. Quoi qu'il en soit, voilà ce que Polybe rapporte.

Dans un combat naval que présente D. Bernard de Montfaucon, presque tous les Éperons des proues sont hors de l'eau, & plusieurs navires ont deux Éperons de même forme, l'un sur l'autre, mais à quelque distance. Ce fut Ariston, Corinthien, selon Diodore de Sicile, qui persuada aux Syracusains, dont la ville étoit alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses & plus courtes; ils suivirent son conseil, & cela leur procura la victoire; car, les Athéniens avoient des proues fort

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 212, 213, 241, 251, 253, 261, 262, 291.

élevées & foibles ; en forte que leurs Éperons élevés au-dessus de l'eau ne frappaient que les parties les plus élevées, & faisoient peu de dommage aux vaisseaux ennemis ; au lieu que ceux des Syracusains, qui avoient des proues fortes & basses, couloient souvent à fond, d'un seul coup, les triremes des ennemis. On a vu des vaisseaux qui avoient jusqu'à sept Éperons.

EPERVIER, *Accipiter*. (a)

On voit souvent Osiris représenté sur les monumens avec une tête d'Épervier, parce que, dit Plutarque, cet oiseau a la vue perçante & le vol rapide, ce qui convient au Soleil, qui est le même qu'Osiris. Saint Clément d'Alexandrie dit que l'Épervier est le symbole du Soleil, & l'Ibis celui de la Lune. Les prêtres d'Égypte, dit Élien, nourrissoient plusieurs Éperviers comme des oiseaux consacrés à Apollon ; c'est pour cela qu'on appelloit ces prêtres *Hieracoboscos*, nourriciers d'Éperviers. Apollon étoit, physiquement parlant, le même que le Soleil, qui étoit Osiris chez les Égyptiens. On le voit avec la tête d'Épervier dans la table Isiaque, où il est assis, & tient de sa main un grand bâton recourbé par le haut, comme un bâton augural ; & il a sur la tête un grand vaisseau,

dans lequel est un autre vaisseau rond ; on ne sçait par quel mystère, ou plutôt par quelle superstition.

Le culte de l'Épervier étoit reçu dans toute l'Égypte ; & cet animal & tous ceux qui vivent de chair crue, étoient nourris des oiseaux que les oiseleurs prénoient ; ils faisoient la dépense de les baigner à l'eau chaude, & de leur fournir des parfums. Leur retraite étoit bien garnie, & proprement meublée de ce qui leur étoit nécessaire. Ils avoient grand soin de leur fournir les moyens de perpétuer leur espèce, & à cet effet, ils entretenoient des femelles les plus aimables. Si quelque animal mouroit, on le regrettoit comme on regretteroit l'enfant le plus chéri, & on l'enterroit avec une pompe qui étoit souvent au-dessus des facultés.

EPEUM, *Epeum*, *Ἡράκλειον*, (b) ville du Péloponnèse, située, selon Xénophon, entre Maciste & Héréc. Les Éléens, dit cet Auteur, demandoient qu'on leur abandonnât Epeum, alléguant pour raison, qu'ils avoient acheté tout ce canton, pour la somme de trente talens, à ceux qui possédoient auparavant la ville, & qu'ils avoient payé cette somme. Mais, les Lacédémoniens, qui jugeoient qu'il n'y a rien de plus injuste que d'acheter & d'enlever de force,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 290, 311. Myth. par M. l'Abb. Bâti. Tom. II. pag. 377. Tom. IV. p. 201. Mém. de l'Acad. des

Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 88. T. IX p. 34.

(b) Xénoph. p. 491. Herod. L. IV. c. 148. Plin. T. I p. 195.

comme les Éléens avoient fait la ville d'Epéum, les obligent de la laisser en liberté.

Cette ville, au rapport d'Hérodote, dut sa fondation aux Minyens. Elle étoit dans l'Arcadie, s'il en faut croire Pline. Son nom s'écrit diversement dans les Auteurs. Xénophon dit Epéum; Pline, aussi bien qu'Hérodote, Epium; Cellarius écrit Æpium, & la met avec d'autres villes, dont la situation est inconnue. C'est aussi l'orthographe que suit Polybe. D'Abblancourt dans sa traduction de l'histoire Grecque de Xénophon, écrit Épée.

EPÉUS, *Epeus*, Επειός (a) l'un des fils d'Endymion, succéda à son père au royaume d'Elide. Voyez Elide.

EPÉUS, *Epeus*, Επειός. (b) fils de Panopée, fut un fameux ingénieur. Au siège de Troye, il inventa une machine propre à battre les murs & les remparts des Troyens; & ce cheval de bois dont les Poètes ont fait tant de bruit, n'étoit autre chose que cette machine, & peut-être cella-là même qui depuis fut appelée le béliet; du moins c'est le sentiment de Pline. *Equum qui nunc aries appellatur, in muralibus machinis Epeum ad Trojam dicunt invenisse.* Pausanias s'en explique encore plus nettement dans ses Attiques. Pour s'imaginer, dit-il, que le

cheval de bois fût autre chose qu'une machine de guerre, il faut croire que les Troyens avoient perdu l'esprit. Ainsi, quand on veut trouver la vérité dans les Poètes, il ne faut que dépouiller leurs idées du merveilleux, dont ils ont accoutumé de les revêtir.

Epéus ne s'est pas rendu moins fameux par son habileté dans les exercices athlétiques. Achille dans l'Iliade, ayant promis une belle mule pour le vainqueur au combat du ceste, & une double coupe pour la consolation du vaincu, Epéus se leva aussitôt. Il étoit, selon Homère, d'une taille avantageuse, d'une force éprouvée, & très-exercé dans le combat. D'abord, il met la main sur la mule, & haussant la voix, il dit: » Pren- » ne le ceste contre moi qui- » conque veut remporter la » coupe; car, pour cette mule, » il n'y a pas ici un Grec qui » ose se flatter de me la ravir; » tout me cede dans les com- » bats du ceste. N'est-ce pas » assez que je renonce à la gloi- » re des autres combats? Un » même homme ne peut pas » réussir également en tout; je » n'ai qu'une promesse à faire, » & je la tiendrai, c'est que je » disloquerai tous les membres » de mon adversaire, & lui » briserai tous les os. Qu'il pa- » roisse donc à ce prix, & sur-

(a) Pauf. p. 288.

(b) Just. L. XX. c. 2. Pauf. pag. 41, 219, 238, 659. Virg. *Æneid.* L. II. v. 264. Homer. *Iliad.* L. XXIII. v. 66. &

féq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 259. Tom. VI. pag. 454.

» tout que ses bons amis ne s'é-
 » loignent pas du champ de
 » bataille, afin qu'ils le rem-
 » portent dans l'état où je
 » l'aurai mis. »

Il dit, & la peur fit régner dans tous les rangs un morne silence ; il n'y eut qu'un seul homme qui eut le courage de se lever. Ce fut Euryale, fils de Mécistée, fils du roi Talaüs. Euryale, digne fils d'un père, qui avoit eu tant de réputation, sans s'étonner des bravades du fier Epéus, se leva. Diomède, qui faisoit des vœux pour lui, prenoit soin de l'armer lui-même, & excitoit son audace par ses exhortations. D'abord, pour couvrir sa nudité, il lui met un voile au tour des reins, & arme ses bras d'un cuir de bœuf sauvage plus dur que le fer.

Quand les deux Athlètes sont en état, ils se présentent au milieu du champ de bataille, les bras levés, & se chargent avec furie. En un moment, on voit leurs cestes entremêlés ; l'air rétentit du bruit horrible des coups qu'ils se portent, & la sueur coule de tout leur corps. Après un nombre infini de coups portés avec furie, & éludés avec adresse, Epéus faisant un nouvel effort, prend son tems & décharge un terrible coup sur la joue d'Euryale. Euryale frappé tombe sur le sable, car ses genoux chancelans se dérobent sous lui. Comme on voit quelquefois un gros

poisson jetté sur le rivage par la violence du flot qu'excite le violent Borée, & relevé en même tems par le même flot ; on voit de même Euryale jetté sur le sable, & relevé par Epéus qui le prend entre ses bras. En même tems, ses compagnons s'approchent & l'emmenent ; il est sans mouvement ; ses pieds traînent à terre ; il vomit des torrens de sang ; sa tête est penchée, & il n'a ni connoissance ni sentiment ; ceux qui l'emmenent, emportent aussi la double coupe qu'il avoit payée bien cher.

Les Métapontains faisoient honneur de la fondation de leur ville à Epéus, & prétendoient montrer dans leur temple de Minerve, les outils de fer dont il s'étoit servi pour fabriquer le cheval de Troye. Platon lui attribue l'établissement du pugilat ; mais, selon ce Philosophe, il partageoit avec Amycus la gloire de cet établissement.

EPHA, *Epha*, *Γαφα*, (a) contrée d'Arabie. Quelques Auteurs disent que c'étoit seulement une ville ; mais, il y faut joindre son territoire. Cette ville & son territoire étoient de la terre de Madian, & situés sur le bord oriental de la mer morte, ou du lac Asphaltite. Il y avoit beaucoup de chameaux & de dromadaires dans l'Epha, & dans tout le pays des Madianites, comme il

(a) Isai. c. 60. v. 6.

paroît par le livre des Juges & par Isaïe : *Vous serez inondée par une foule de chameaux*, par les dromadaires de Madia & d'Epha. Les Arabes appellent encore cette ville Gaïpha, d'où les Grecs avoient fait *Γαίφα*, qui se trouve dans les Septante, & par corruption, *Γαίφρ*. Bouchart croit que parce que l'Epha, ou Hipha, étoit pleine de chameaux, c'est de ce mot que les Grecs avoient fait *ἵππος*, *hippos*, qui en leur langue signifie cheval. Saint Jérôme met cette ville ou ce pays d'Epha dans l'Arabie heureuse, apparemment parce que dans Isaïe, après Epha, il est parlé de Saba; mais, au même endroit, Epha est joint à Madian. De plus, Epha est fils aîné de Madian. Enfin, Ptolémée place un bourg nommé *Εππας*, sur le bord oriental du lac Asphaltite, un peu au-dessous de Modian, c'est-à-dire, Madian.

EPHA, *Epha*, (a) fils aîné de Madian. Il eut sa demeure dans l'Arabie pétrée. Il donna son nom à la ville d'Epha, nommée par les Septante *Gaïpha*, ou *Gaïphar*, parce qu'ils prononcent assez souvent le hain comme un G; ainsi, ils lisent *Gasa*, au lieu de *Hasa*; Gomorrhe, au lieu de *Homorrhe*. La ville d'Epha & le petit pays d'alentour faisoient partie du pays de Madian, comme

on peut le voir dans l'article précédent.

EPHA, *Epha*, (b) *Γαίφα*, fut le cinquième des fils de Jahaddaï. Le nom que les Septante donnent à cet Epha sembleroit plutôt désigner une femme qu'un homme.

EPHA, *Epha*, *Γαίφα*, (c) troisième femme de Caleb, fut mere de Haran, de Mosa, & de Gezez.

EPHA, *Epha*, autrement Ephî, mesure des Hébreux. On s'en servoit pour mesurer les choses seches; c'est pour cela que l'Écriture parle si souvent d'un Epha de farine. Cette mesure étoit la plus commune chez les anciens Juifs, & servoit de règle pour connoître les autres. C'est pourquoi, lorsque Dieu ordonne aux marchands d'avoir des mesures justes, & de ne point frauder dans le commerce, il se contente de commander qu'on ait un Epha entier & juste. On croit ordinairement que cette mesure, réduite à celle des Romains, contenoit quatre boisseaux & demi. Chaque boisseau des Romains pesoit vingt livres; ainsi, l'Epha pesoit quatre-vingt-dix livres de bled ou de farine. L'hospitalité de Gédéon est louée, parce qu'il fit cuire un Epha de farine pour un ange seul. Cela auroit pu suffire à la nourriture de quarante-cinq hommes pendant l'espace d'un jour entier; car,

(a) Genes. c. 25, v. 4.

(b) Paral. L. I. c. 2. v. 47.

(c) Paral. L. I. c. 2. v. 46.

la portion de chaque ouvrier n'étoit que de deux livres de pain par jour.

EPHÉBUS, *Ephebus*, (a) forte de coupe des Anciens. C'est un des monumens dont on ne nous a conservé que le nom.

EPHEDRE, *Ephedrus* Εφεδρος, nom que l'on donnoit à un athlète impair. On trouvera une longue explication de ce mot sous l'article d'Athlète, au chiffre XXV.

EPHEPHI, *Ephephi*, (b) nom d'un des mois de l'année Égyptienne. Il répondoit au mois Tamuz des Juifs, & au mois Panémus des Macédoniens.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (c) nom d'un pais de Judée, qui fit partie du gouvernement de Ben-héséd.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (d) le second des enfans de Madian.

EPHER, *Epher*, Ἀφὲρ, (e) un des enfans d'Ezza. Il est nommé le troisième.

EPHER, *Epher*, ὀφὲρ, (f) chef de la famille dans la demi-tribu de Manassé.

EPHESE, *Ephesus*, Εφεσός, (g)

ville célèbre de l'Asie mineure, dans l'Ionie, étoit située suivant les cartes de M. d'Anville, sur les bords du Caystre à quelque distance de la mer. Elle a porté plusieurs autres noms; car, elle se nomma successivement Alope, Ortygie, Morges, Smyrne, Trachée, Samornion & Ptélée.

Pausanias en fait remonter la fondation avant la transmigration des Ioniens. La Diane d'Éphèse, dit-il, est beaucoup plus ancienne que cette époque; & Pindare semble n'avoir pas connu l'antiquité du temple de cette déesse, lorsqu'il a dit que les Amazones l'avoient bâti en allant faire la guerre aux Athéniens & à Thésée. Car, ces Amazones vinrent des rives du Thermodon pour sacrifier à Diane d'Éphèse dans son temple, dont elles avoient connoissance, parce que quelque tems auparavant, défaites par Hercule, & précédemment encore par Bacchus, elles s'y étoient réfugiées comme dans un asyle. Ce temple n'a donc point été bâti par les Amazones, mais par Crésus & Ephésus.

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 336. Tom. XVI. p. 202.

(c) Reg. L. III. c. 4. v. 10.

(d) Paral. L. I. c. 1. v. 33.

(e) Paral. L. I. c. 4. v. 17.

(f) Paral. L. I. c. 5. v. 24.

(g) Strab. p. 632, 639. & seq. Pomp. Mel. pag. 78, 79. Solin. pag. 267, 268. Plin. T. I. p. 278. & seq. Paul. p. 16, 399. & seq. Ptolem. L. V. c. 2. Herod.

L. I. c. 26, 147. L. II. c. 10, 148. L. V. c. 54. Just. L. II. c. 4. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 38. L. XXXVI. c. 41. L. XXXVII. c. 45. L. XXXVIII. c. 37. & seq. Plut. T. I. p. 310, 434, 468. Act. Apost. c. 18. v. 1. & seq. c. 19. v. 1. & seq. Apocal. c. 2. v. 1. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 16. T. V. p. 576. & suiv. Hist. Rom. Tom. VIII. p. 299, 300. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 508. & suiv. T. XXX. p. 438. & suiv.

Crésus étoit originaire du païs; Ephésus passoit pour être fils du Caystre; & cet Ephésus donna son nom à la ville. Le païs d'Ephese étoit pour lors occupé par des Léleges, peuples de Carie, & encore plus par des Lydiens. Des fugitifs de tout païs, & sur-tout ces femmes que l'on nomme Amazones, vinrent habiter les environs du temple.

Tel étoit l'état d'Ephese lorsqu'Androcle, fils de Codrus, y fit une descente avec les Ioniens qui suivoient ses enseignes. Il chassa d'abord les Léleges & les Lydiens qui tenoient la ville haute. Ceux qui demeuroient autour du temple, lui ayant prêté serment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon. Androcle ayant été tué dans un combat contre les Cariens, on rapporta son corps à Ephese, où il fut inhumé.

Strabon ne fait point mention des antiquités fabuleuses d'Ephese; il convient en quelque chose avec Pausanias, en ce qu'il nous donne les Cariens & les Léleges pour les premiers habitans de cette ville. Il ajoute qu'Androcle ayant chassé une partie de ces peuples, s'établit avec la colonie qu'il avoit amenée avec lui, au tour de l'Athénée & de l'Hypélée, s'étant même emparé des hauteurs qui étoient aux environs du Corréfus. Leurs habitations n'éprouverent aucun changement jusqu'au tems de Crésus. Depuis, ayant quitté les montagnes, ils vinrent demeurer autour du

temple; ce qui dura jusqu'à Alexandre. Lyfimaque fit entourer la ville de murs, & voyant que les habitans n'abandonnoient pas volontiers leurs premières habitations, il attendit l'occasion d'une pluie; il fit alors boucher tous les conduits par où l'eau avoit coutume de s'écouler. La ville se trouvant inondée, les Ephésiens passerent sans difficulté, où Lyfimaque jugea à propos. Il donna à la ville le nom de sa femme Arfinoé, mais l'ancien nom prévalut. Il y avoit un Sénat établi pour gouverner la ville. Ce corps de magistrature, s'associait ceux que l'on appelloit *Adsciticii*, dispoisoit de toutes choses. Pausanias dit que Lyfimaque transféra à Ephese les habitans de Lébédos & de Colophon, deux villes qu'il avoit détruites. Du tems de Strabon, cette ville augmentoit tous les jours à cause de sa situation avantageuse, & elle étoit alors le plus grand entrepôt qu'il y eût dans ces cantons.

II. Ephese fut autrefois une ville très-illustre, puisqu'Étienne de Byzance l'appelle Epiphanestate; & Plin, une des lumières de l'Asie. Mais, rien n'a plus contribué à son illustration & à sa célébrité, que son temple de Diane. Nous en avons déjà parlé sous l'article de Diane d'Ephese. Nous ajouterons encore ici quelques réflexions sur cet objet, & sur quelques autres non moins intéressans.

Ce grand édifice qui a passé pour une des sept merveilles du monde, étoit situé au pied d'une montagne, & à la tête d'un marais. Pline croit qu'on choisit ce lieu marécageux comme moins exposé aux tremblemens de terre ; mais aussi l'on s'engagea à une dépense effroyable ; car, il fallut faire des caves pour vuider les eaux qui s'écouloient de la colline, les jetter dans le marais, & de-là dans le Caystre. Ce sont ces caves que l'on prend mal à propos pour un labyrinthe ; cette opinion est appuyée sur celle de Philon de Byzance. Ce merveilleux temple, construit aux dépens des plus puissantes villes d'Asie, deux cens ans avant que Pline en parlât, avoit 425 pieds de long, sur 220 de large. On y voyoit 117 colonnes, dont les rois d'Asie avoient fait la dépense, & ces colonnes avoient 60 pieds de haut. Il y en avoit trente-six couvertes de bas-reliefs, parmi lesquelles il s'en trouvoit une de la main de Scopas, sculpteur fameux. Chersiphron fut l'architecte de cet édifice. Il n'en reste aujourd'hui que quelques gros quartiers qui n'ont rien de surprenant que leur épaisseur ; la plupart sont de brique, revêtus de marbre, & il paroît qu'ils étoient ornés de plaques de bronze. On ne voit plus parmi ces débris, que quatre ou cinq colonnes cassées.

Ce n'étoit pas le premier temple que les Ephésiens eussent

bâti à l'honneur de Diane. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que nous avons dit ci-dessus d'après Pausanias. On sçait l'histoire d'Erostrate. Cet insensé brûla le temple d'Ephèse, la même nuit que naquit Alexandre le Grand, le sixième jour du mois que les Grecs nommoient Hecatombéon, la première année de la 106.^e Olympiade, & l'an 359 avant J. C. Cet extravagant vouloit immortaliser son nom par cette action, quoique Xerxès, roi des Perses, ruinant dans l'Asie les temples des dieux, eût épargné celui-ci. Sur quoi Timée l'historien dit froidement, comme l'a remarqué Longin, *qu'il ne falloit pas s'en étonner, puisque Diane étoit absente, & qu'elle se trouvoit alors occupée à l'accouchement d'Olympias, mere du grand Alexandre.* Les devins publièrent alors, *qu'un flambeau qui s'allumoit cette nuit, devoit un jour embraser toute l'Asie.*

On rétablit depuis ce temple ; & Alexandre qui prit cette ville la troisième année de la 111.^e Olympiade, & l'an 334 avant J. C., offrit aux Ephésiens de leur fournir toutes les sommes nécessaires, pour le rendre aussi magnifique qu'il étoit, s'ils vouloient mettre son nom dans l'inscription ; mais, ils lui répondirent avec beaucoup de politesse, *qu'il ne convenoit pas à un dieu de dresser des temples à d'autres divinités.*

Strabon, qui rapporte ce fait, assure que Chersiphron fut bien

le premier architecte du temple de Diane, mais qu'un autre architecte l'augmenta. Après l'incendie d'Erostrate, les Ephésiens vendirent les colonnes qui avoient servi au premier, & tous les bijoux des dames de la ville furent convertis en argent, pour faire un édifice beaucoup plus beau que celui qu'on avoit brûlé. Cheiromocrate en fut l'architecte; c'est lui qui fit bâtir la ville d'Alexandrie, & qui du mont Athos voulut faire la statue d'Alexandre. On voyoit dans le temple des ouvrages des plus fameux sculpteurs de Grece. L'autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Strabon en parle pour l'avoir vu du tems d'Auguste; & le droit d'asyle, dit cet Auteur, s'étendoit jusqu'à cent vingt-cinq pieds aux environs. Mithridate avoit réglé cet asyle à un trait de flèche. Marc-Antoine doubla cet espace, & y ajouta une partie de la ville; mais, Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit celui d'Ephese. On ne marqua l'asyle sur les médailles de cette ville, qu'après que l'empereur Philippe le vieux y eut passé, encore ce ne fut que sur celles d'Otacilla; le revers représentoit la Diane d'Ephese avec ces attributs, le soleil d'un côté & la lune de l'autre. Nous avons une médaille de Philippe le jeune au même type, mais la légende y est différente. Celle qui est frappée à

la tête d'Etruscilla, représente Diane avec les attributs & des cerfs; la légende est la même que celle de la médaille d'Otacilla. Pour ce qui est de l'arrivée de Philippe à Ephese, elle est marquée sur une médaille de cet Empereur, dont le revers est chargé d'un vaisseau qui va à la voile.

Du tems d'Hérodote, la ville d'Ephese étoit éloignée du temple de Diane; mais, cet Auteur ne parle pas de la statue d'or que l'on y avoit placée, selon Xénophon. Strabon assure que les Ephésiens, par reconnoissance, avoient dressé dans leur temple une statue dorée à Artémidore. Syncelle, qui assure que ce temple fut brûlé, parle apparemment d'un incendie particulier, dont on répara le dommage, sans en changer le dessein; ainsi le temple que Plinè a décrit, étoit le même que celui que Strabon avoit vu. Ce même temple fut dépouillé & brûlé par les Scythes, l'an de J. C. 263. Les Goths le pillèrent sous l'empereur Gallien. Nous avons plusieurs médailles, sur le revers desquelles ce temple est représenté avec un frontispice, tantôt à deux colonnes, à quatre, à six, & même jusques à huit, aux têtes des empereurs Domitien, Adrien, Antonin Pie, Aurele, Lucius Vérus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin.

Outre les bas-reliefs & les statues, ce temple devoit être

orné de tableaux merveilleux ; car , Apelle & Parrhasius , les deux plus fameux peintres de l'antiquité , étoient d'Ephese. Autour des ruines de ce temple se voient les débris de plusieurs maisons bâties de briques , dans lesquelles logeoient peut-être les prêtres de Diane , qui venoient souvent de bien loin pour être honorés de cette dignité. On leur confioit le soin des Vierges prêtresses , mais ce n'étoit qu'après les avoir fait eunuques. Nous avons peu de villes dont il reste autant de médailles ; les unes nous apprennent qu'elle fut trois fois Néocore des Césars , & une fois de Diane. Les autres qu'elle fut bâtie à l'occasion d'un sanglier. On prouve par quelques-unes que ses citoyens se qualifioient du titre de premiers peuples d'Asie. La plupart de ces pièces représentent Diane , en chasse-resse , ou à plusieurs mammelles , ou parée de ses attributs.

En sortant des ruines du temple , on trouve un marais rempli de joncs & de roseaux , lequel se dégorge dans le Caystre. Au-delà de cette rivière est un lac assez bourbeux. Il faut que ce soit le lac de Sélinusia de Strabon. En allant au port , on voit sur le bord de la rivière , beaucoup d'anciennes ruines & de vieux marbres. C'étoit-là proprement le quartier d'Ephese , que Lyfimaque avoit fait bâtir , où se trouvoient les arsenaux dont parle Strabon. On passe le Caystre à quelques

pas de-là , dans un bac à corde , pour aller de Scalanova à Smyrne , sans venir passer sur le pont. C'est encore l'ancien chemin d'Ephese à Smyrne ; car , c'est le plus court , & Strabon assure qu'il alloit en droiture d'une de ces villes à l'autre ; c'est aujourd'hui le chemin le plus dangereux.

Quoique la plaine d'Ephese soit belle , néanmoins la situation de Smyrne a quelque chose de plus grand , & la colline qui en termine le golfe , est comme un théâtre destiné pour représenter une belle ville ; au lieu qu'Ephese est dans un bassin. D'ailleurs , quoique cette ville ait été le siege du proconsul Romain , & le rendez-vous des étrangers qui alloient en Asie , son port n'a jamais été comparable à celui de Smyrne. Celui d'Ephese , à l'occasion duquel on a frappé tant de médailles , n'est qu'une rade découverte & exposée ; il n'est plus fréquenté à présent. Autrefois les bâtimens entroient dans la rivière , mais la barre a été depuis comblée de sable.

On doit se rappeler que pendant les guerres des Athéniens & des Lacédémoniens , Ephese avoit la politique de vivre en bonne intelligence avec le parti le plus fort ; que le jour de la naissance d'Alexandre , les devins de cette ville se prirent tous à crier , que le destructeur de l'Asie étoit venu au monde ; qu'Alexandre le Grand , sur lequel la prophétie étoit tombée ,

vint à Ephèse après la bataille du Granique, & qu'il y rétablit la Démocratie ; que la place fut prise par Lyſimaque, l'un de ſes ſucceſſeurs ; qu'enſin Antigonus l'occupa à ſon tour, & y faiſit les tréſors de Polyſperchon.

Ce fut à Ephèse qu'Annibal ſ'aboucha avec Antiochus, pour prendre de concert des meſures contre les Romains ; le Proconſul Manlius y paſſa l'hiver, après la défaite des Galates. Rien n'eſt plus effroyable que le maſſacre des Romains en cette ville, par les ordres de Mithridate. Lucullus fit de grandes fêtes à Ephèse. Auguſte, Pompée & Cicéron ont voulu voir cette ville célèbre. On y dreſſa des temples à Jules Céſar & à la ville de Rome. Scipion, beau-pere de Pompée, eut moins de reſpect pour Ephèse, car il ſe faiſit des tréſors du temple. Ephèse fut rebâtie par les ſoins de Tibere. D'un autre côté, les Perſes la pillèrent dans le troiſième ſiècle, & les Scythes ne l'épargnerent pas quelque tems après. Il y a beaucoup d'apparence que le fameux temple de Diane fut détruit ſous Conſtantin, enſuite de l'édit par lequel cet Empereur ordonna de renverſer tous les temples des Payens.

III. Ephèse avoit donné le jour à pluſieurs fameux perſonnages. Le premier eſt Héraclite connu par ſon chagrin miſanthrope, & les larmes continuelles qu'il verſoit, dit-on,

en conſidérant les miſeres de la vie humaine. Le ſecond eſt Hermodore, qui donna lieu de dire que les Ephéſiens méritoient tous d'être étranglés, juſqu'aux enfans, pour avoir chaffé Hermodore, le ſeul homme de bien qu'il y eût parmi eux, en ajoutant : *Qu'aucun d'entre nous ne ſoit homme de bien, ou que cela ſoit ailleurs & parmi d'autres.* Cet Hermodore paroît avoir fait quelques loix pour les Romains.

Hipponax, Poète, étoit auſſi né à Ephèse, auſſi-bien que les peintres Apelle & Parrhaſius. Les ouvrages de ce dernier, vantés par l'antiquité, lui acquirent une réputation qui fut un peu ternie par une vanité qui le rendit inſupportable.

L'orateur Alexandre, ſurnommé Lychnus, eſt encore compté parmi les grands hommes natifs d'Ephèse. Il gouverna la République, compoſa une hiſtoire, & laiſſa des poèmes, où il faiſoit une deſcription des choſes céleſtes & de chaque partie de la terre.

Saint Paul vint à Ephèse pour la première fois, l'an de Jeſus-Chriſt 54 ; il n'y ſéjourna que peu de jours, parce qu'il alloit à Jérusalem. Il promit aux Juifs d'Ephèse, qui l'invitoient à y demeurer quelque tems, qu'il y reviendrait quelque jour. En effet, il y revint quelques mois après, & y demeura pendant trois ans, juſqu'à l'an 57, qu'il fut obligé

d'en sortir pour une sédition causée par l'orfèvre Démétrius, dont le principal commerce consistoit à faire des niches, ou des figures d'argent de la Diane d'Ephese. C'est de-là que Saint Paul écrivit sa première Epître aux Corinthiens.

Les Ephésiens étoient fort adonnés aux arts curieux, à la magie, aux sortilèges, à l'astrologie judiciaire. Les lettres ou les caractères d'Ephese, *Ephesia grammata*, étoient passés en proverbe, pour marquer des caractères magiques. Un jour, quelques Juifs qui se méloient d'exorciser des possédés pour de l'argent, ayant exorcisé un Energumene au nom de Jesus-Christ, que Saint Paul prêchoit, le possédé se jeta sur eux, les maltraita, les chassa, & les laissa tous nus, en leur disant ; *Je connois Jesus, & je sçais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ?* Cet accident remplit de crainte tous les habitans d'Ephese, Juifs, & Gentils ; & plusieurs personnes qui s'étoient attachées aux arts curieux, brûlerent publiquement les livres qu'ils en avoient, dont le prix montoit à une somme très-considérable.

L'Apôtre passa encore à Ephese en allant à Rome, l'an de Jesus-Christ 65. Étant à Rome dans les liens, il écrivit aux Ephésiens une lettre fort pathétique & fort touchante, & en même tems fort relevée & fort sublime. Il mourut l'année suivante, de Jesus-Christ 66.

Aquila & Priscille, hôtes de Saint Paul, vinrent de Corinthe à Ephese avec lui, & y firent quelque séjour. Apollon, Juif d'Alexandrie y vint aussi, & y prêcha. On sçait que l'Apôtre Saint Jean y passa une grande partie de sa vie, & qu'il y mourut. La Sainte Vierge y mourut aussi, & y fut enterrée, selon les peres du Concile d'Ephese, qui marquent qu'on y voyoit son tombeau, & que la cathédrale de la même ville étoit dédiée sous son nom. Enfin, on assure que Marie Magdeleide étant venue dans la même ville, y mourut en paix.

Saint Timothée, disciple de Saint Paul, fut établi premier évêque d'Ephese par cet Apôtre, qui lui imposa les mains ; ce qui n'empêchoit pas que Saint Jean l'Évangéliste ne résidât dans la même ville, & n'y fit les fonctions d'Apôtre, & n'eût inspection sur toute la Province. S'il est vrai que Saint Timothée ne soit mort qu'en l'an 97, sous l'empire de Nerva, & sous le proconsul Pérégrin, Saint Jean étant encore dans l'isle de Pathmos, on ne peut guère s'empêcher de dire que l'Ange d'Ephese à qui Saint Jean écrivit, ne soit Saint Timothée. Il lui donne de grandes louanges, mais il lui fait un reproche, qui est qu'il s'étoit relâché de sa première charité. Il ajoute : *Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu ; faites-en pénitence, & rentrez dans la pratique de vos premi-*

tes œuvres ; sinon , je viendrai à vous , & j'ôterai votre chandelier de sa place , si vous ne faites pénitence. Ce Saint souffrit le martyre à Ephese , & fut enterré sur une montagne près de la ville. Il eut pour successeur saint Onésime.

V. Cette ville est présentement nommée Efeso par les Italiens , & Aiasalouë par les Turcs à qui elle appartient. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village , habité par un petit nombre de familles Grecques. La citadelle , où les Turcs se sont retirés , est sur un tertre , qui s'étend du nord au sud , & domine toute la plaine ; c'est peut-être le mont Pion de Pline. L'enceinte de cette citadelle , fortifiée par plusieurs tours , n'a rien de magnifique ; mais , à quelques pas , du côté du midi , on voit les restes d'une autre citadelle plus ancienne , beaucoup plus belle , & dont les ouvrages étoient revêtus des plus beaux marbres de l'ancienne Ephese.

Il y reste encore une porte de fort bon goût. Nous ignorons pour quelle raison on l'appelle la porte de la persécution. Elle est remarquable par trois bas-reliefs encastrés sur son ceintre. Celui qui est à la gauche , a été le plus beau , mais il est le plus maltraité. Il représente une bacchanale d'enfants , qui se roulent sur des pampres de vigne. La porte de la persécution décline du sud au sud-est ; elle étoit défendue

par des ouvrages assez irréguliers ; que l'on avoit agrandis suivant le besoin , comme on le connoît par les ruines ; car , à mesure qu'ils s'éboulent , ils laissent voir d'autres ouvrages de marbre qui ont été recouverts.

Au sud , & au pied de la colline où est bâti le château , est située l'église de saint Jean , convertie en mosquée. On ne sçait si c'est celle que Justinien y fit bâtir ; mais , il est certain que c'est de ce grand Evangéliste que vient le nom d'Aiasalouë , sous lequel Ephese est connue des Grecs & des Turcs. Les Grecs appellent saint Jean *Aios scologos* , au lieu d'*Agios theologos* , le saint Théologien , parce qu'ils prononcent le Θ comme un Σ ; d'Aios scologos ils ont fait Aiasalouë. Le dehors de cette église n'a rien d'extraordinaire. On dit qu'il y a de belles colonnes en dedans ; mais , les plus belles pieces des ruines d'Ephese ont été emportées à Constantinople pour les mosquées royales.

L'aqueduc , aujourd'hui à moitié ruiné , est à l'est ; c'étoit l'ouvrage des empereurs Grecs , de même que la citadelle ruinée. Les piliers qui soutiennent les arcades , sont bâtis de très-belles pieces de marbre , entremêlés de morceaux d'architecture , & l'on y lit des inscriptions qui parlent des premiers Césars. Cet aqueduc conduisoit à la citadelle & à la ville , les eaux de la fon-

taine Halitée, dont a parlé Pausanias. Cette ville s'étendait principalement du côté du midi, & tout ce quartier n'est rempli que de ruines; mais, Ephese a été renversée tant de fois, qu'on n'y reconnoît plus rien.

ÉPHÉSIENS, *Ephesii*, *Ἐφεσίοι*, habitans de la ville d'Ephese. Voyez Ephese.

EPHESTIES, *Ephestia*, (a) étoient des fêtes de Vulcain, où trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force; & celui qui atteignoit le but le premier, sans avoir éteint sa torche, gagnoit le prix destiné à cette course.

EPHESTION, *Ephastion*, *Ἐφαστίων*, (b) favori d'Alexandre le grand. Comme ils avoient été élevés ensemble, le Roi lui faisoit part de tous ses secrets, & personne n'osoit lui parler si librement que lui; mais, il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve, qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille. C'est pour quoi, lorsqu'il se présenta avec le Roi devant la mere, la femme & les deux filles de Darius, pri-

sonnières, ces Princesses le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Syfigambis se jeta à ses pieds & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vu. Le Roi la relevant, lui dit : *Non, ma mere, vous ne vous êtes point trompée; car celui-ci est aussi Alexandre.*

Depuis, ce Prince ayant épousé Statira, fille aînée de Darius, donna sa sœur à Ephestion. Un jour que le Roi lisoit une lettre d'Olympias sa mere, ce favori qui avoit coutume d'avoir part à tous ses secrets, la lut aussi de dessus l'épaule d'Alexandre. Ce Prince ne s'y opposa point; mais, tirant en même tems de son doigt l'anneau qui lui servoit de cachet, il le lui mit sur la bouche, comme pour lui dire qu'il falloit garder le secret.

Tout cela prouve combien Ephestion étoit grand ami du Roi. Cratérus seul sembloit pouvoir le lui disputer. Comme Ephestion louoit les nouvelles manières qu'Alexandre avoit prises, & s'habilloit comme lui à la mode des Barbares, & que Cratérus, au contraire, se tenoit toujours fortement attaché aux usages de

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 525.

(b) Diod. Sicul. pag. 581, 587, 610. & seq. Plut. T. I. p. 688, 691, 692, 704, 705. Q. Curt. L. III. c. 12. L. IV.

c. 5, 16. L. VI. c. 8. L. VIII. c. 1, 2, 10, 12. L. IX. c. 1, 10. L. X. c. 4. Just. L. XII. c. 12. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 603. & suiv.

sa patrie, le Roi prit le parti d'expliquer ses volontés aux Barbares par la bouche d'Ephestion, & aux Grecs & aux Macédoniens par la bouche de Cratérus. En général, il aimoit beaucoup plus le premier, mais il estimoit davantage l'autre. Car, il étoit persuadé, & il le disoit toujours, qu'Ephestion aimoit Alexandre, & que Cratérus aimoit le Roi. De-là naissoient entre ces deux favoris des haines secrètes, qui les portèrent à se brouiller souvent avec éclat, jusques-là qu'un jour, dans les Indes, ils en vinrent aux mains & tirèrent l'épée. Leurs amis des deux côtés se rangèrent incontinent auprès d'eux, tout prêts à prendre parti; mais Alexandre, y étant accouru, s'emporta ouvertement contre Ephestion, l'appellant étourdi & écervelé, de ne pas comprendre que, si on lui ôtoit Alexandre, il ne feroit plus rien dans le monde, & retomberoit dans son néant. Il fit aussi de vives réprimandes à Cratérus; & après les avoir remis bien ensemble, & les avoir fait embrasser, il leur jura par Jupiter Ammon, & par tous les autres dieux, qu'ils étoient les deux hommes du monde qu'il aimoit le plus, mais que s'il apprenoit encore qu'ils se fussent querellés, il les tueroit tous deux, ou du moins celui qui auroit commencé; & l'on écrit que depuis ce moment-là ils ne firent ni ne dirent rien l'un contre l'autre,

tre, non pas même par jeu.

Quoiqu'Ephestion fût si avant dans les bonnes grâces du Roi, il n'en étoit pas moins brave capitaine. Alexandre lui confia les emplois les plus importants de l'armée & du gouvernement. Il fut chargé de quelques expéditions de la dernière conséquence, & il eut la gloire de conquérir une partie des Indes. Mais, il périt malheureusement à la fleur de l'âge à Ecbatane en Médie. Au milieu des jeux & des fêtes qu'Alexandre y donnoit, Ephestion fut surpris d'une grosse fièvre. Comme il étoit jeune & homme de guerre, il ne pouvoit supporter la diète exacte que sa fièvre demandoit, & prenant le tems que son médecin Glaucus étoit allé au théâtre, il se mit à dîner, mangea un chapon rôti, & but une bouteille de vin, qu'il avoit fait rafraîchir. Il se trouva fort mal de son intempérance, & mourut peu de jours après, l'an 324 avant Jesus-Christ.

Ephestion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeste, égal, bienfaisant, sans orgueil, sans avidité, sans jalousie, il ne sçavoit ce que c'étoit que d'abuser de son crédit, ou de se préférer aux officiers que leur mérite rendoit nécessaires à son maître. Il fut regretté de tout le monde; mais, sa perte causa à Alexandre une douleur excessive, à laquelle il se livra d'une manière peu convenable

à un Prince comme lui. On dit qu'il ordonna d'abord que l'on coupât tous les crins à tous les chevaux & à tous les mulets, pour marque de deuil, que l'on abattit les creneaux de toutes les villes des environs, & que l'on mît en croix le médecin, comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi les flûtes & toute sorte de musique dans son camp pendant long-tems. Cela dura jusqu'à ce qu'il eût reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnoit de révéler Ephestion, & de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Après quoi, cherchant dans la guerre la consolation à sa douleur, il partit comme pour la chasse des hommes; & ayant subjugué la nation des Cusléens, il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes & aux enfans, & il appella cette boucherie *le sacrifice de la consécration d'Ephestion*.

Après cela, il prit la route de Babylone. Ce fut-là qu'il célébra les funérailles de son favori avec une somptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funebre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pouvoit en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appelloient *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée, ce qui fut pris à mauvais augure,

parce que cela ne se pratiquoit en Perse qu'à la mort des Rois. Tous les officiers & tous les courtisans, dans la vue de plaire au Prince, firent dresser des représentations de ce favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matières de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi ayant assemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abattre environ dix stades du mur de Babylone; ayant fait amasser de la brique, & applanir le terrain qui devoit contenir le bûcher, il y fit élever un catafalque superbe.

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses pièces de bois de palmier. Le tout ensemble formoit un quarré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté étoit d'un stade, c'est-à-dire de cent toises. Au bas & au premier rang furent employées deux cens quarante-quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs oreilles, ou arcboutans, deux archers, un genou en terre, figures hautes de quatre coudées; deux autres statues en pied, armées de toutes pièces, figures plus grandes que de nature, & hautes de cinq coudées. Les vuides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues, régnoit une colonnade

de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire, à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutissant en haut, se terminoit vers des aigles, qui, tête baissée, & ailes déployées, fervoient de chapiteau. Des dragons, posés près de la base, ou sur la base même, levoient la tête vers les aigles. Cette colonnade étoit surmontée d'une troisième, dans la base de laquelle on voyoit en relief une chasse d'animaux de toute espèce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire, au quatrième, on avoit représenté en or les combats des Centaures. Enfin, le cinquième étoit chargé de figures d'or, représentant des lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminoit par des trophées d'armes, à la manière des Macédoniens & des Barbares, symboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faitage étoient chargés de firenes, dont les corps vuides & creux renfermoient, sans qu'on s'en aperçût, les musiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent trente coudées, c'est-à-dire, plus de cent quatre-vingt-quinze pieds.

La beauté du dessein de ce catafalque, la singularité & la magnificence des décorations

& de tous les ornemens, passaient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choisi pour entrepreneur Stasistrate, grand architecte & grand machiniste, qui, dans toutes ses inventions & dans tous ses desseins, faisoit paroître, non seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

La dépense du superbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Ephestion, jointe à celle de toute la pompe funèbre, monta à plus de douze mille talents, c'est-à-dire, à plus de trente-six millions. Y eut-il jamais une profusion plus folle & plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'étoient le sang des peuples, & la substance des provinces, dont on sacrifioit la ruine & l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zèle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faisoit rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l'humain; & c'est ce qu'il se proposoit. Il avoit envoyé dans cette vue au temple d'Ammon un homme affidé, qui s'appelloit Philippe, pour savoir la volonté du Dieu. Elle se régla sans doute sur celle d'Alexandre, & la réponse fut qu'on pouvoit offrir des sacrifices à Ephestion, comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier

en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix milles personnes. Il écrivit en même tems à Cléomène, gouverneur de l'Égypte, de bâtir un temple à Ephestion dans Alexandrie, & un autre dans l'île de Pharos. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne prêta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité, étoit un crime capital. Il pensa en coûter la vie à un ancien officier, ami d'Ephestion, qui, en passant devant son tombeau l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint sa grace, que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sais si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroïsoit lui-même, ou du moins vouloit paroître en être réellement persuadé; & il se glorifioit, non seulement d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux.

EPHESTRIDE, *Ephestris*, étoit, selon Artémidore, la même que la Chlamyde. Voyez Chlamyde.

EPHESTRIES, *Ephestria*, (a) fêtes établies à Thebes, avoient quelque chose de bien singulier;

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 525.

car, durant la solemnité, on habilloit en femme la statue du devin Tirésias, & on la promenoit ainsi par la ville. Au retour de la promenade, on la déshabilloit, pour lui remettre un habit d'homme. On prétendoit désigner par-là le changement de sexe que la fable lui attribue. Le mot *Ephestride* signifie une sorte d'habit, un surout. On voit par-là pourquoi la fête prit le nom d'Ephestries.

EPHETES, *Epheta*, (b) *Ἐφεταί*, Juges d'Athènes, dont le nombre varia de même que le district.

Le roi Démophon créa les Ephetes, pour connoître seulement des meurtres; ensuite, Dracon étendit leur pouvoir & leur nombre, pour en former un tribunal suprême, tant criminel que civil. Il le composa de cinquante-un Juges, tirés de ce que la république d'Athènes avoit de meilleur dans son sein. Il falloit pour y être admis, avoir, outre l'âge de cinquante ans, de la naissance, une fortune au-dessus de la médiocre, & sur toutes choses une vertu épurée, trois qualités si rarement réunies. On appelloit à cet auguste tribunal des décisions de tous les autres, & il jugeoit de toutes les affaires en dernier ressort. Mais, il arriva que l'Aréopage, humilié par Dracon, reprit sous Solon toute sa splendeur, & anéantit

(b) Plut. Tom. I. pag. 88. Mém. de Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 180.

celle des Ephètes; cependant, ce célèbre Aréopage lui-même, après s'être attiré pendant quelque tems le respect des peuples, vit à son tour ses beaux jours s'évanouir, & tout son lustre se ternir par les vices & la corruption.

EPHI, *Ephi. Voyez Epha.*

EPHIALTE, *Ephialtes*, Ἐφιάλτης, fameux géant, fils de Neptune & d'Iphimédie. *Voyez Aloïdes.*

EPHIALTE, *Ephialtes*, (a) Ἐφιάλτης, natif de Trachine, montra à Xerxès aux Thermopyles, un chemin par lequel il fit passer vingt mille hommes.

EPHIALTE, *Ephialtes*, (b) Ἐφιάλτης, orateur Athénien, étoit fils de Simonide, & grand partisan du peuple. Aussi ruina-t-il la puissance de l'Aréopage, en versant à pleine coupe, pour se servir des termes de Platon, & sans aucun ménagement, la liberté à ses citoyens; ce qui rendit, comme disent les Poëtes comiques, le peuple si fier & si effréné, que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéir, & commença à mordre l'Eubée, & à sauter & bondir sur toutes les îles. Tel est le récit de Plutarque. Cet Auteur rend cependant témoignage au désintéressement d'Ephialte. Il ne balance point à le mettre à cet égard au niveau d'Aristide, & assure qu'ils furent les seuls gouver-

neurs de leur tems, Cimon excepté, qui ne s'enrichirent point par des concussions & par des voleries.

Un jour les Lacédémoniens, réduits à une grande extrémité, envoyèrent à Athènes demander du secours. Ephialte s'y opposoit, & protestoît qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes, mais qu'il falloit la laisser ensevelir dans ses abîmes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie; & représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas de laisser la Grece boiteuse, ni Athènes sans contrepoids, il entraîna le peuple dans son sentiment, & fit ordonner du secours.

Plutarque trouve mauvais qu'Idomenée accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la république, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation. La vérité est, ajoûte-t-il, comme Aristote même l'a écrit, qu'Ephiate s'étant rendu redoutable à la noblesse, &

(a) Pauf. p. 7.

(b) Plut. T. I. pag. 155, 156. & seq. | Diod. Sicul. p. 282. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 298.

pour l'insu sans miséricorde en toute occasion ceux qui avoient fait la moindre injustice au peuple, ses ennemis lui dressèrent des embûches, & le firent assassiner par un certain Aristodic de Tanagre, l'an 460 avant Jesus-Christ. Selon Diodore de Sicile, il fut tué pendant la nuit, & on ne put jamais découvrir l'auteur de sa mort. Le même Diodore de Sicile lui impute d'avoir détruit les loix les plus anciennes & les plus respectables de la république.

EPHIALTES, ou EPIALTES, ou HYPHIALTES, *Ephialtæ*, (a) *Ephialtæ*, *Hyphialtæ*, certains dieux, qui étoient comptés au nombre des dieux rustiques. Les Latins les appelloient Incubes & Sucubes. C'étoient des espèces de songes, que l'on a métamorphosés en dieux.

EPHIPPIUS, *Ephippus*, (b) poète Grec, qui avoit fait un poème de Busiris.

EPHOD, *Ephod*, *Σοφί*, (c) de la tribu de Manassé, fut pere de Hanniel.

EPHOD, *Ephod*, (d) ornement sacerdotal en usage chez les Juifs. C'étoit une espèce de tunique fort riche, à l'usage du grand-Prêtre; mais, il y en avoit, comme on le dira ci-après, de plus simples pour les ministres inférieurs.

Ce mot est Hébreu, & il

vient de *Aphael*, qui signifie habiller. Les Commentateurs & les Interpretes sont fort partagés sur la forme de l'Ephod; voici ce que dit Joseph de celui du grand-Prêtre: » L'E-
» phod étoit une espèce de ru-
» nique raccourcie, & il avoit
» des manches; il étoit tissu,
» teint de diverses couleurs &
» mêlé d'or, & laissoit sur
» l'estomac une ouverture de
» quatre doigts en quarré, qui
» étoit couverte du rational.
» Deux sardoines enchaissées
» dans de l'or, & attachées sur
» les deux épaules, servoient
» comme d'agraffes pour fermer
» l'Ephod. Les noms des douze
» fils de Jacob étoient gravés
» sur ces sardoines en lettres
» Hébraïques; sçavoir, sur
» celle de l'épaule droite, les
» noms des dix plus âgés, &
» ceux des six puînés sur celle
» de l'épaule gauche. « Philon
le compare à une cuirasse, &
Saint Jérôme dit que c'étoit une
espèce de tunique semblable
aux habits appelés Caracalles;
d'autres prétendent qu'il n'avoit
point de manches, & que par
derrière il descendoit jusqu'aux
talons.

Il y avoit deux sortes d'Ephod, l'un de simple lin pour les Prêtres, & l'autre de broderie pour le grand-Prêtre. Comme celui des simples Prê-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 269.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 211.

(c) Numer. c. 34. v. 23.

(d) Exod. c. 28. v. 6. & seq. Judic. c. 8. v. 27. c. 17. v. 5. Reg. L. II. c. 6. v. 14. Isai. c. 30. v. 22. Osée c. 3. v. 4. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 85.

res n'avoit rien de particulier, Moïse ne s'est point arrêté à le décrire, mais, il nous décrit au long celui du grand-Prêtre. Voici ce qui le distinguoit. Il étoit composé d'or, d'hyacinthe, de pourpre, de cramoisi, de coton retors, c'est-à-dire, que c'étoit un tissu de différentes couleurs très-riches. Il y avoit sur les épaules de l'Ephod, ou plutôt à l'endroit de l'Ephod qui venoit sur les épaules du grand-Prêtre, deux grosses pierres précieuses, qui étoient chargées du nom des douze tribus d'Israël, six noms sur chaque pierre. A l'endroit où l'Ephod se croisoit sur la poitrine du grand-Prêtre, il y avoit un ornement quarré, nommé le rational, en Hébreu *choschen*, dans lequel étoient enchassées douze pierres précieuses, où l'on avoit gravé les noms des douze tribus d'Israël, un sur chacune des pierres. Enfin, l'Ephod retournoit par derrière, ceignoit la tunique, & venoit se nouer par devant, à la manière de ces grandes ceintures des Orientaux, dont les extrémités descendent presque jusqu'à terre.

L'Ephod des simples Prêtres, qui n'étoit que de lin, avoit la même étendue & le même usage; mais, il étoit moins précieux & moins orné. Cet ornement étoit propre aux Prêtres, & Saint Jérôme dit qu'on ne le trouve dans l'Écriture que quand il s'agit de Prêtres. On ne croyoit pas que le culte vrai

ou faux pût subsister sans sacerdoce & sans Ephod. Michas, ayant fait faire une idole & l'ayant mise dans sa maison, ne manqua pas de faire faire un Ephod. Dieu prédit aux Israélites dans Osée, qu'ils seront long-tems, sans autel, sans Ephod, sans théraphim.

On trouve dans le livre des Juges, que Gédéon, des dépouilles des Madianites, fit faire un Ephod magnifique qu'il déposa à Ephra, lieu de sa résidence; que les enfans d'Israël en abusèrent jusqu'à le faire servir d'ornement aux Prêtres des idoles, & que ce fût la cause de la ruine de Gédéon & de toute sa maison. Les sentimens sont partagés sur cet Ephod; les uns veulent que Gédéon ne l'ait fait faire que pour être toujours en état de recevoir, même chez lui, les ordres de Dieu par l'organe du grand-Prêtre, ce qui n'étoit pas défendu par la loi; d'autres prétendent que cet Ephod n'avoit rien de sacré, mais que c'étoit un vêtement de distinction dont Gédéon, en qualité de Juge & de premier Magistrat de la nation, avoit dessein de se servir dans les assemblées & les cérémonies publiques. Ses descendans n'eurent pas les mêmes idées; ils en abusèrent par des pratiques idolâtres; car, l'Ephod n'étoit pas inconnu parmi les Payens. Il paroît par Isaïe, qu'on revêtoit les faux dieux d'Ephods, peut-être lorsqu'on vouloit consulter leurs oracles.

Quoique l'Ephod fût un ornement propre aux Prêtres, on ne laissoit pas de le donner quelquefois à des laïcs. David portoit cet ornement dans la cérémonie du transport de l'arche de la maison d'Obédédôm à Jérusalem. Samuël, quoiqu'il ne fût que Lévite & enfant, portoit l'Ephod dans le tabernacle.

L'Ephod se met souvent pour le rational, & pour l'urim & thummim, qui y étoient attachés, parce que tout cela tenoit à l'Ephod, & ne faisoit qu'un avec lui. D'où vient que David voulant consulter le Seigneur par l'oracle de l'urim & thummim, dit au grand-Prêtre: *Applica Ephod*, revêtez-vous de l'Ephod. Dans ces rencontres, Dieu rendoit des oracles, & découvroit l'avenir par la bouche des grands-Prêtres, auxquels seuls appartenoit le droit de porter l'Ephod avec le rational, & de consulter le Seigneur sur les évènements importants qui concernoient le bien public de sa nation. Voyez Abiathar.

EPHORE, *Ephorus*, Εὐφορος, (a) orateur & historien, naquit à Cumès dans l'Eolide. Il vivoit sous la 107.^e Olympiade, vers l'an 352 avant Jésus-Christ. Isocrate, dont il étoit disciple, lui conseilla d'écrire une histoire. Ephore ne voulant point entrer dans les obscurités & les

contes du tems fabuleux, commença son ouvrage au retour des Héraclides dans le Péloponnèse; & il le conduisit depuis cette fameuse époque, jusqu'à la 20.^e année du règne de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. C'étoit un intervalle d'environ 750 ans. Il divisa cette Histoire en 30 livres, à chacun desquels il ajouta une préface. Les jugemens varient beaucoup sur le mérite de cet Auteur; les uns, bons connoisseurs, comme Diodore de Sicile, Strabon, Polybe & Denys d'Halicarnasse, le louent comme un très-bon historien; les autres, au contraire, le blâment, comme Düris de Samos, Dion Chrysostome & Suidas; non seulement ceux-ci lui reprochent de n'être pas exact dans bien des faits, mais trouvent encore à redire à son style.

Vossius rapporte quelques mensonges, ou, pour mieux dire, quelques bévues d'Ephore.

Quoi qu'il en soit, tous ceux qui aiment l'histoire, regrettent la perte des écrits de cet Auteur. Il composa encore d'autres livres en Grec; un Traité des Choses inventées; un des Biens & des Maux, en vingt-quatre livres; un des Choses merveilleuses qui se trouvent en différens endroits du monde; un où il traitoit de sa patrie. Il ne tint qu'à lui de

(a) Suid. T. I. p. 1111. Strab. p. 2, 33, 34. & seq. Athen. pag. 105, 154, 182. & seq. Plut. T. I. pag. 973, 974. Cicér. de Orat. L. II. c. 31. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 139. T. VII. p. 263. & suiv.

suivre la Cour d'Alexandre; on l'y souhaitoit, & il refusa cet honneur. Il laissa un fils nommé Démophile.

Plutarque nous trace en peu de mots le caractère d'Ephore. Quoi qu'il soit, dit-il, le plus adroit des Écrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injustes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornés de beaux sentimens & de figures très-pathétiques; cependant, quelques efforts qu'il fasse, il ne pourra jamais effacer de ses écrits l'idée qu'il donne lui-même, qu'il a toujours été le plus grand partisan de la tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses & l'alliance des tyrans.

EPHORE, *Ephorus*, Εὐφορος, (a) autre historien, naquit aussi à Cumes; mais, il vécut plusieurs siècles après le précédent; car, il composa l'histoire de l'empereur Gallien en 27 livres, avec des Corinthiaques, & quelques autres pièces, dont parle Suidas. Il doit avoir vécu après Gallien, depuis l'an de J. C. 261.

EPHORE, *Ephorus*, Εὐφορος, (b) magistrat de Lacédémone. Ce mot vient de *εφορᾶν*, veiller, formé de la préposition *ἐπι*, in, sur, & du verbe *αἰνᾶν*, *videre*, voir; *εφορᾶς* signifie donc pro-

prement un surveillant, un inspecteur; aussi les Ephores étoient les inspecteurs de toute la République; ils parvenoient à cette dignité par la nomination du peuple; mais, leur charge ne duroit qu'un an.

Ils étoient au nombre de cinq, & quelques-uns ont écrit que les Romains réglerent sur les Ephores de Sparte, l'autorité des tribuns du peuple. Xénophon représente leur pouvoir en peu de mots; ils abolissoient la puissance des autres Magistrats; ils pouvoient appeler chacun d'eux en justice, les mettre en prison, si bon leur sembloit, & leur faire rendre compte de leurs mœurs & de leurs actions.

Ils eurent l'administration des deniers de l'État, lorsque pour le malheur de la République, Lyandre y apporta les trésors qu'il avoit tirés de ses conquêtes. On avoit bâti près de la salle où ils rendoient leurs jugemens, une chapelle dédiée à la Peur, pour montrer qu'il falloit les craindre & les respecter comme les Rois. En effet, leur pouvoir s'étendoit, d'un côté, à tout ce qui concernoit la religion; de l'autre, ils présidoient aux jeux publics, avoient inspection sur tous les magistrats, & prononçoient sur des tribunaux qu'Élien nomme des trônes; enfin, ils étoient si absolus, qu'Aristote compare

(a) Suid. T. I. p. 1111.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 271, 272.

T. X. p. 217, 270. T. XII. p. 173, 176. T. XV. p. 411. & suiv.

leur gouvernement à la tyrannie, c'est-à-dire, à la royauté. Ils ne contrebalançoient pas seulement l'autorité du Sénat ; mais, ils faisoient à Sparte ce que les Rois pouvoient faire ailleurs ; ils régloient les délibérations du peuple, les déclarations de guerre, les traités de paix, l'emploi des troupes, les alliances étrangères, & les récompenses aussi-bien que les châtimens.

Les armées des Lacédémoniens prenoient leur nom du principal des cinq Ephores, comme celles des Athéniens le prenoient de leur premier Archonte. L'élection des Ephores se faisoit vers le solstice d'hiver, & c'étoit alors que commençoit l'année des Spartiates.

Hérodote & Xénophon attribuent leur institution à Lycurgue, qui imagina ce moyen pour maintenir la juste balance d'autorité dans le gouvernement. Suivant Plutarque, la création de cette suprême magistrature est due à Théopompe, roi de Sparte. Ce Prince, dit cet Historien, trouvant lui-même la puissance des Rois & du Sénat trop considérable, y opposa pour frein l'autorité des Ephores, environ 130 ans après Lycurgue. Il ajoute que la femme de Théopompe lui reprochant que par cet établissement il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, Théopompe lui répondit admirablement : » Au contraire, je la leur laisserai

» plus grande, d'autant qu'elle » sera plus durable. « Ce qui est certain, c'est que cet établissement contribua long-tems à maintenir la royauté & le Sénat dans les justes bornes de la douceur & de la modération.

Ces bornes sont nécessaires au maintien de toute aristocratie ; mais, sur-tout dans l'aristocratie de Lacédémone, à la tête de laquelle se trouvoient deux Rois qui étoient comme les chefs du Sénat, on avoit besoin de moyens efficaces, pour que les Sénateurs rendissent justice au peuple. Il falloit donc qu'il y eût des Tribuns, des Magistrats, qui parlassent pour ce peuple, & qui pussent dans certaines circonstances mortifier l'orgueil de la domination ; il falloit sapper les loix qui favorisent les distinctions que la vanité met entre les familles, sous prétexte qu'elles sont plus nobles ou plus anciennes ; distinction qu'on doit mettre au rang des petitesse des particuliers. Mais, d'un autre côté, comme la nature du peuple est d'agir par passion, il falloit des gens qui pussent le modérer & le réprimer ; il falloit par conséquent la subordination extrême des citoyens aux magistrats qu'ils avoient une fois nommés. Voilà ce qu'opéra l'institution des Ephores, propre à conserver une heureuse harmonie dans tous les ordres de l'État. On voit dans l'histoire de Lacédémone, comment, pour le bien de la République, ils sçu-

rent, dans plusieurs conjonctures, mortifier les foiblesses des rois, celles des grands, & celles du peuple.

Elien nous raconte aussi des traits de leur sagesse. Dans la chaleur des factions, quelques Clazoméniens ayant un jour répandu de l'ordure sur les sieges des Ephores, ces Magistrats se contenterent, pour les punir, de faire publier par toute la ville de Sparte, que de telles sottises seroient permises aux Clazoméniens.

L'unique remede qu'on trouva pour détruire leur pouvoir, fut de tâcher de les brouiller les uns avec les autres, & cela réussit quelquefois. Pausanias, par exemple, pratiqua adroitement ce stratagème, lorsque jaloux des victoires de Lyfandre, il gagna trois des Ephores pour se faire donner la commission de continuer à faire la guerre aux Athéniens. Mais, le roi Cléomène III. du nom prit un parti plus étrange; il excita des troubles dans sa patrie, fit égorger les Ephores, partagea les terres, accorda l'abolition des dettes, & le droit de bourgeoisie aux étrangers, comme Agis l'avoit proposé. Cependant, il paroît par des passages de Polybe, de Joseph & de Philostrate, que les Ephores furent rétablis après la mort de Cléomène; les Spar-

tiates ne connoissant aucun inconvénient comparable aux avantages d'une magistrature faite pour empêcher que, ni l'autorité royale & aristocratique ne penchassent vers la tyrannie, ni la liberté populaire vers la licence & la révolte.

EPHRA, *Ephra*, (a) ville de Palestine dans la demi-tribu de Manassé, en deçà du Jourdain, sur les frontières de la tribu d'Ephraïm. C'est de-là qu'étoit Gédéon, juge & libérateur du peuple d'Israël, & la ville appartenoit presque toute entière à la famille de son pere Joas. Il y fut entermé après sa mort dans le tombeau de son pere.

D. Calmet dit que c'est une ville, mais qu'on n'en sçait pas la véritable situation. Ce lieu est nommé Hophra, à l'occasion d'un chêne sur lequel l'Ange du Seigneur s'assit, lorsqu'il fut envoyé à Gédéon; & il ne paroît point par ce passage que ce fût plutôt une ville qu'une métairie; mais, il est nommé ville de la postérité de Benjamin, au livre de Josué.

EPHRAÏM, *Ephraïm*, (b) *Ephraïm*, second fils du patriarche Joseph & d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Égypte, vers l'an du monde 2293, ou 2294. Ephraïm fut mené par son pere Joseph, avec Manassé, son frere, à Jacob au lit de la

(a) Judic. c. 6. v. 11, 24. c. 8. v. 27, 33.

(b) Genes. c. 41. v. 52. c. 46. v. 20. c. 48. v. 1. & seq. Jolu. c. 16. v. 1. & seq.

Judic. c. 12. v. 5. Reg. E. I. c. 1. v. 1. Paral. I. I. c. 7. v. 20. & seq. Psalm. 77. v. 2.

mort. Jacob ayant fait approcher les deux freres, Ephraïm & Manassé, mit sa main droite sur Ephraïm, qui étoit le cadet, & sa gauche sur Manassé, qui étoit l'aîné. Puis, il les bénit en disant : « Que le Dieu en » la présence de qui ont mar- » ché mes peres Abraham & » Isaac, le Dieu qui est mon » pasteur depuis que j'ai reçu » l'êtrre ; que l'Ange qui m'a » délivré de tout mal bénisse » ces enfans ; qu'ils portent » mon nom & le nom de mes » peres Abraham & Isaac, & » qu'ils se multiplient à l'infini » au milieu de la terre. » Mais, Joseph voyant que son pere avoit mis sa main droite sur la tête d'Ephraïm, en eut de la peine ; & prenant la main de son pere, il tâcha de la porter de dessus la tête d'Ephraïm sur celle de Manassé. Joseph dit en même tems à son pere : « Vos mains ne sont pas » bien, mon pere, car celui-ci est l'aîné. Mettez votre » main droite sur sa tête. » Mais, son pere refusa de le faire, & lui dit : « Je le sçais » bien, mon fils, je le sçais » bien, celui-ci sera aussi pere » d'un peuple, & il sera grand ; » mais, son frere qui est plus » jeune, sera plus grand que » lui, & sa posterité sera la » plénitude des nations. » Jacob les bénit donc alors, & dit : « Israël sera béni en vous, » ô Joseph, & on dira : Que » Dieu vous bénisse comme » Ephraïm & Manassé. » Ainsi

il mit Ephraïm devant Manassé.

D'Ephraïm sont sortis Suthala, Bared son fils, Thahath son fils, Elada son fils, Thahath son fils, Zabad son fils, Suthala, fils de Zabad, Ezer & Elad, fils de Suthala ; mais, les habitans de Geth, qui étoient nés dans ce païs, les tuerent, parce qu'ils étoient venus pour enlever leur troupeaux. C'est pourquoi, Ephraïm, leur pere, les pleura durant plusieurs jours ; & ses proches vinrent pour le consoler. Ensuite, il s'approcha de sa femme ; & elle conçut, & eut un fils qu'il nomma Béria, parce qu'il étoit né dans l'affliction de sa famille. C'est d'Ephraïm que descendoit cette Sara, qui bâtit Béthoron la basse & Béthoron la haute, & Ozen-Sara. Il eut encore pour fils Rapha, Reseph, & Thalé duquel est venu Thaan, qui fut pere de Laadan, dont le fils fut Ammiud, lequel engendra Elizama. Celui-ci étoit à la tête des descendans d'Ephraïm, lorsqu'ils sortirent de l'Égypte. Ils s'étoient tellement multipliés, qu'ils étoient alors au nombre de quarante mille cinq cens hommes au-dessus de vingt ans, & capables de porter les armes.

Après qu'ils furent entrés dans la terre promise, Josué, qui étoit de cette tribu, leur donna leur partage entre la Méditerranée au couchant, & le Jourdain à l'orient. La demi-tribu de Manassé fut placée au

nord, & celles de Dan & de Benjamin au midi. Voici quelle étoit la frontière des enfans d'Ephraïm divisés par leurs familles. La terre qu'ils possédoient étoit vers l'orient, depuis Ataroth-addar jusqu'à Béthoron la haute. Elle se terminoit à la mer & alloit jusqu'à Machmethath vers le septentrion, & tournoit à l'orient vers Thanathselo; passoit de l'orient jusqu'à Jancé; de Jancé descendoit jusqu'à Atarath & à Naaratha, venoit jusqu'à Jéricho & se terminoit au Jourdain. De Taphua elle passoit vers la mer jusqu'à la vallée des roseaux, & se terminoit à la mer Salée. Ce fut-là l'héritage de la tribu des enfans d'Ephraïm divisés par leurs familles. Il y eut de plus des villes avec les villages de leur dépendance, que l'on sépara du milieu de l'héritage des enfans de Manassé, pour les donner aux enfans d'Ephraïm. Les enfans d'Ephraïm n'exterminèrent point les Chananéens qui habitoient en Gazer; mais les Chananéens ont habité long-tems au milieu d'Ephraïm, ayant été rendus tributaires.

L'Arche d'alliance & le tabernacle demeurèrent assez long-tems dans cette tribu, à Silo; & depuis la séparation des dix tribus, le siège du royaume d'Israël fut toujours dans la tribu d'Ephraïm. *Ephraïm* même est souvent mis

pour tout le royaume des dix tribus. On dit aussi *Ephrem*, au lieu d'*Ephraïm*. *Filii Ephrem intendentes, & mittentes arcum*. Et le canton de cette tribu est nommé *Ephrata* dans un autre endroit; *Ecce audivimus eam in Ephrata*; C'est-à-dire, nous avons appris que l'Arche a été à Silo dans le partage d'Ephraïm. Enfin, quelquefois *Ephrataus* signifie un homme d'Ephraïm; *numquid Ephrataus es?* Elcana, pere de Samuël, est surnommé *Ephrataus*. Il faut remarquer ici que ce mot ne signifie pas toujours un homme d'Ephraïm; car, Bethléem a été aussi nommée *Ephrata*, & *Ephrataus* se prend quelquefois pour un Bethléemite.

La tribu d'Ephraïm fut menée en captivité au-de-là de l'Euphrate, avec les autres tribus d'Israël, par Salmanazar, roi d'Assyrie. Quelques-uns prétendent qu'elles subsistent encore très-nombreuses dans la Tartarie, dans la Chine & dans les Indes; mais, D. Calmer dans une dissertation faite exprès sur cette question, a essayé de montrer que les dix tribus revinrent dans la Palestine, vers le règne d'Alexandre le Grand.

EPHRAÏM, *Ephraïm*, (a) *Ephrem*, ou EPHREM, ville de la Palestine dans la tribu de même nom, vers le Jourdain. C'est peut-être celle où Jésus-Christ se retira peu de tems

(a) Joann, c. xi. v. 54.

avant sa Passion. Ce lieu est nommé Ephraïm dans le texte Grec, & Ephrém dans la Vulgate.

EPHRAÏM, *Ephraïm*, *Eppaïm*, autre ville de Palestine dans la tribu de Benjamin, à huit milles de Jérusalem, selon Eusebe. Elle étoit aux environs de Béthel, dit D. Calmet, qui craint qu'on n'ait confondu ces deux villes; car St. Jérôme met vingt milles au lieu de huit milles qu'on lit dans Eusebe. Les deux Peres, que D. Calmet cite, sçavoir Eusebe & Saint Jérôme, parlent d'Ephron.

EPHRAÏM, *Ephraïm*, (*a*) *Eppaïm*, montagne de Palestine, qui étoit pour la plus grande partie dans les tribus d'Ephraïm & de Benjamin, & dont le pied s'étendoit, en diverses parties de ces deux tribus, d'où vient que Sichem est censée être dans la montagne d'Ephraïm. D'un autre côté, on lit que Josué fut enterré au bout de ses terres à Thamnat-sare, qui étoit dans la montagne d'Ephraïm, & au côté septentrional du mont Gaas. Eléazar, fils d'Aaron, fut enseveli à Gabaath, qui appartenoit à Phinée son fils, & qui lui avoit été donnée dans la montagne d'Ephraïm. Au livre des Juges, on lit que Béthel étoit dans la montagne d'Ephraïm; selon le même livre, Samir y

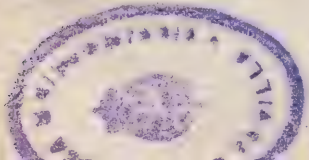
étoit aussi. Ramathaïm-Sophim y est placé au premier livre des Rois. On sçait d'ailleurs que Gabaath, où Eléazar fut enterré, & Béthel étoient assez loin l'une de l'autre, dans la tribu de Benjamin; que les montagnes de Sophim & de Gaas, & la ville de Ramatha étoient sur les frontières d'Ephraïm & de Benjamin; & qu'enfin les villes de Sichem & Thamnat-Sare, & le mont Samir étoient à une assez grande distance l'une de l'autre, dans la tribu d'Ephraïm. D'où Sanson conclut que le nom de montagne d'Ephraïm étoit commun à toutes les montagnes des deux tribus. Mais, poursuit-il, la plus considérable partie de cette montagne étoit cette chaîne qui séparoit les deux tribus, & qui servit même de borne entre le royaume de Juda & d'Israël. C'est à quoi se rapporte le passage des Paralipomenes. Josaphat résida à Jérusalem, & alla ensuite trouver le peuple depuis Bersabée jusqu'à la montagne d'Ephraïm, & le remena au Seigneur; c'est-à-dire, tout le royaume de Juda, borné par Bersabée au midi, & par la montagne d'Ephraïm au septentrion.

EPHRAÏM, *Ephraïm*, (*b*) *Eppaïm*, nom d'une forêt de Palestine, située au-delà du Jourdain, près de laquelle Absalon livra bataille aux troupes

(*a*) Josu. c. 20. v. 7. c. 21. v. 21. c. 24. v. 30, 33. Judic. c. 2. v. 9. c. 4. v. 5. c. 10. v. 1. Reg. L. I. c. 1. v. 1. Paral.

L. II. c. 19. v. 4.

(*b*) Reg. L. II. c. 18. v. 6. & seq.



de son pere. C'est dans cette forêt qu'il fut pris à une branche. Il y périt, & y fut enterré. Elle ne devoit pas être bien éloignée de Mahanaïm, où étoit David.

EPHRATA, *Ephrata*, (a) *E'φρατᾶ*, ville de Palestine, située dans la tribu de Juda, vers les limites de celle de Benjamin, dans le territoire de laquelle Rachel, femme du Patriarche Jacob, mourut en travail de Benjamin. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduisoit à cette ville, & le monument de son tombeau y subsista plusieurs siècles. Ephrata fut appelée Bethléem dans la suite des tems, & il paroît qu'elle en avoit le nom dès le tems de Moïse. On ne laissoit pas de l'appeller encore Ephrata du tems des Juges & des Rois de Juda. Au moins, le nom d'Ephratéen étoit commun aux habitans de Bethléem, dans la terre de Juda, & à tous ceux de la tribu d'Ephraïm. *Voyez* Ephraïm.

EPHRATA, *Ephrata*, (b) *E'φρατᾶ*, seconde femme de Caleb, qui l'épousa après la mort d'Azuba. Elle fut mere de Hur.

EPHRATÉEN, *Ephratus*, un homme de la tribu d'Ephraïm, ou de la ville d'Ephrata, qui est la même que Bethléem.

EPHRÉE, *Ephree*, *O'εφρεν*,

(c) roi d'Égypte, est ainsi appelé dans l'Écriture. Les Auteurs prophanes le nomment Apriès & Ophra. *Voyez* Ophra.

EPHREM, *Ephrem*, terme qui signifie la même chose qu'Ephraïm. *Voyez* Ephraïm.

EPHRON, [la Montagne d'], *Mons Ephron*. (d) Cette montagne étoit située aux confins des tribus de Juda & de Benjamin. Il en est parlé au livre de Josué, & c'est le seul endroit où il en soit fait mention.

EPHRON, *Ephron*, *E'φρων*, (e) ville de Palestine dans la tribu d'Ephraïm, selon les uns, & dans la tribu de Benjamin, selon d'autres.

EPHRON, *Ephron*, *E'φρων*, (f) autre ville de Palestine, située au-delà du Jourdain, vis-à-vis de Scythopolis.

On lit dans le premier livre des Maccabées, que Judas Maccabée ayant assemblé tous les Israélites qui étoient en Galaad, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec leurs femmes, leurs enfans & leur bagage, en composa une fort grande armée, pour les emmener dans le païs de Juda. Étant arrivés à Ephron, ils trouverent que cette ville, qui étoit située à l'entrée du païs, étoit grande & extrêmement forte, & qu'on ne pouvoit se détourner ni à droite ni à gauche; mais qu'il

(a) Genes. c. 35. v. 16, 19. c. 48. v.

(b) Paral. L. I. c. 2. v. 19,

(c) Jerem. c. 44. v. 30;

(d) Josu. c. 15. v. 9.

(e) Paral. L. II. c. 13. v. 19.

(f) Macab. L. I. c. 5. v. 45. & seq.

faalloit nécessairement passer par le milieu. Ceux qui étoient dans la ville s'y renfermerent, & en boucherent les portes avec des pierres. Judas leur envoya porter d'abord des paroles de paix, & leur fit dire :
 » Trouvez bon que nous pas-
 » sions par votre país pour al-
 » ler au nôtre ; nul ne vous fe-
 » ra aucun tort. Nous passerons
 » sans nous arrêter. « Mais, ils ne voulurent point lui ouvrir. Alors, Judas fit publier dans le camp que chacun attaquât la ville par l'endroit où il étoit. Les plus vaillans hommes s'attachèrent donc aux murailles. Il donna l'assaut à la ville pendant tout le jour & toute la nuit ; & elle fut livrée entre ses mains. Il fit passer tous les mâles au fil de l'épée, il détruisit la ville jusqu'aux fondemens, & emporta tout le butin qui s'y trouva, & passa tout au travers sur les corps morts.

EPHRON, *Ephron*, Εφρων, (a) Héthéen, fils de Séor. Abraham, après la mort de Sara sa femme, parla ainsi aux enfans de Heth : » Si vous avez pour » agréable que je transporte de » chez moi, & que j'enterre » la personne qui m'est morte, » écoutez moi & intercédez » pour moi auprès d'Ephron, » fils de Séor, afin qu'il me » donne sa caverne double, » qu'il a à l'extrémité de son » champ ; qu'il me la donne, » dis-je, devant vous, pour le

» prix qu'elle vaut, & qu'ainsi » elle soit à moi, afin que j'y » aie un sépulcre. « Ephron étoit assis au milieu des enfans de Heth, étant Héthéen lui-même ; & il répondit à Abraham devant les Héthéens, devant tous ceux qui s'assemblerent à la porte de la ville, & lui dit : » Non, mon Seigneur, » mais écoutez-moi. Je vous » donne le champ, & la caverne qui y est ; je vous la donne en présence des enfans de mon peuple ; enterrez-y celle qui vous est morte. « Abraham s'inclina profondément devant le peuple du país, & il dit à Ephron en présence de tout ce peuple. » Si vous m'êtes favorable, écoutez-moi, » je vous prie, je vous donne » rail'argent que vaut le champ, » recevez-le, & j'y enterrerai » celle qui m'est morte. « Ephron répondit à Abraham en ces termes : » Mon Seigneur, écoutez-moi. La terre que vous demandez vaut quatre cens sicles d'argent, c'est son prix, » entre vous & moi. Mais, » qu'est-ce que cela ? Enterrez » donc celle qui vous est morte. « Abraham ayant entendu Ephron, fit poser en présence des enfans de Heth, l'argent qu'il lui avoit demandé, c'est-à-dire, quatre cens sicles d'argent de bonne monnoie, & ayant cours entre les marchands. Ainsi, le champ qui avoit été auparavant à Ephron,

(a) Genés. c. 23. v. 8. & seq.

qui étoit à Machpela, & qui regardoit Mambré, ce champ avec la caverne qui y étoit, & avec tous les arbres qui y étoient dans toute l'étendue du champ & tout autour, fut assuré à Abraham, comme un bien qu'il avoit acquis en présence des enfans de Heth, & de tous ceux qui entroient dans l'assemblée à la porte de la ville. Et ce St. Patriarche enterra sa femme Sara dans la caverne qui étoit dans le champ.

EPHYDRIADES, *Ephydriades*, nymphes qu'on appelle quelquefois aussi Hydriades. Elles présidoient aux eaux, comme l'indique assez clairement leur nom qu'on a fait du mot Grec ἑδωρ, *aqua*, eau.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἐφυρα, (a) nom que porta d'abord la ville de Corinthe.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἐφυρα, (b) ville d'Epire, étoit située dans la Thesprotie. Velleius Paterculus fait mention de cette ville, dont Philippe s'empara, selon cet Auteur. Strabon dit qu'on la nomma ensuite Cichyrus. Pausanias prétend que Cichyrus est proche du marais Achérusia & du fleuve d'Achéron, qui se déchargent dans la mer; & Thucydide écrit que le même marais se vuide dans la mer, près d'Ephyre. Cette ville fut prise par Hercule sur le roi des Thesprotes, la pre-

mière année du séjour de ce héros à la cour de Thessalie.

EPHYRE, *Ephyra*, Ἐφυρα, (c) ville du Péloponnèse, qui étoit située dans l'Élide. Strabon, qui doute si ce n'étoit pas la même que l'on appella dans la suite Énoa ou Bœnoa, ou si elle étoit seulement voisine, dit qu'elle étoit à cent vingt stades d'Elis. Il veut qu'on entende de cette Ephyre ce vers d'Homère, où en parlant de Tlepoleme, fils d'Astyochie, il dit qu'Hercule l'avoit enlevée d'Ephyre, d'auprès le fleuve Selléis; car, dit Strabon, il n'y a que cette ville entre toutes celles qui portent le même nom, où il y ait un fleuve appelé ainsi. Ce lieu étoit aussi fameux par les poisons mortels qu'il produisoit. Homère dit qu'Ulysse y en alla chercher, & les amans de Pénélope doutent si Telemaque n'est point homme à aller dans le gros territoire d'Ephyre, pour en rapporter des poisons, afin de leur donner la mort.

Lorsque Strabon dit que l'Ephyre de l'Elide est la seule auprès de laquelle il coule un fleuve nommé Selléis, il faut entendre la seule ville; car, le même Strabon dit, dans la même page, qu'il y a aussi proche Sicyone le fleuve Selléis, & tout auprès un village nommé Ephyre. Il met un autre village de ce

(a) Plin. Tom. I. p. 192.

(b) Vell. Patérc. L. I. c. i. Strab. p. 338. Pauf. p. 30. Thucyd. p. 32. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.

T. V. p. 304.

(c) Strab. p. 338. Homer. Iliad. L. II. v. 166. Odyss. L. I. v. 259. L. II. v. 328. Plin. T. I. p. 190.

nom dans l'Agrée, territoire de l'Etolie. Les habitans en étoient nommés Ephyriens. Pline parle de ces Ephyriens; du moins compte-t-il un peuple de ce nom entre les habitans de l'Etolie.

Étienne de Byzance fait mention d'une Ephyre, qu'il dit avoir été aussi nommée Crannon. Il assure qu'elle étoit en Thessalie, dans la Pélasgiotide, aux lieux que l'on appelloit Tempé; & il remarque que les habitans de cet endroit sont nommés Crannoniens par Homère. Ce qu'il en dit au mot *E'pupa*, est bien corrompu, & Hermolaus y a brouillé tout à son ordinaire. Strabon fait aussi mention d'Ephyre en Thessalie.

Eustathe sur Homère, dit que Strabon compte neuf Ephyres. Il semble qu'Étienne ait voulu remplir ce nombre; mais, comme on vient de le remarquer, ce qu'il en dit est dans une confusion d'autant moins réparable, que tous les exemplaires sont également corrompus.

Madame Dacier veut qu'on entende l'Ephyre dont il est parlé dans le premier livre de l'Odyssée, de l'Ephyre de Thesprotie. « Les Géographes dit-elle, marquent six différentes villes appellées Ephyre. Mais, » Homère ne peut parler ici » que de celle qui étoit de la » Thesprotie dans l'Épire; car, » c'est la seule Ephyre dont

» ceux qui en revenoient pour
» aller à Ithaque, fussent obli-
» gés de passer par l'isle de Ta-
» phos, qui n'étoit nullement
» sur le chemin des autres.
» Cette Ephyre n'étoit pas
» moins célèbre par ses poisons,
» quel'Ephyre de la Thessalie.
» Médée y avoit fait quelque
» séjour, & avoit sans doute
» enseigné son art à ses habi-
» tans. Et l'on veut même que
» leur Roi Ilus fût arrière-
» petit-fils de cette Princesse
» & de Jason; car voici sa gé-
» néalogie:

Jason,

Pheres,

Mermérus,

Ilus.

» Mais, je doute que l'on pût
» accorder cette filiation avec
» la saine chronologie. « Et à
l'occasion d'un passage du se-
cond livre, Madame Dacier fait
cette autre remarque: « J'ai
» déjà dit dans le premier livre
» que c'est ici l'Ephyre de la
» Thesprotie, qui fait partie de
» l'Épire, & qui s'étend depuis
» les monts Cérauniens jusqu'au
» golfe d'Ambracie. Il l'appel-
» le terre grasse, parce que le
» païs est fort bon. C'est pour-
» quoi, Strabon l'appelle *χρυσή*
» *παρ' ἐνδ' αἰώνα*, *heureuse con-*
» *trée*. «

EPHYRE, *Ephyre*, (a) l'une des nymphes que Virgile met auprès de la déesse Cyrene. On

(a) Virg. Georg. L. IV. v. 343.

dérive ce mot de *ῥίψω*, *ri-go*.

EPHYRÉE, *Ephyræa*, (a) *Ἐφύρα*, nom que l'on donna d'abord au pays des Corinthiens, au rapport de Pausanias. Les habitants en étoient appelés Ephyréens.

EPHYRÉENS, *Ephyræi*, *Ἐφύραιοι*, nom d'un peuple. Voyez Ephyrée.

EPHYRIENS, *Ephyri*, (b) *Ἐφυρίαι*, peuple, dont parle Homère en ces termes : » Tel que » l'homicide dieu de la guer- » re, lorsque suivi du dieu de » la terreur & de la fuite, dont » il est le pere, . . . il quitte » les montagnes de Thrace pour » se trouver à une bataille que » doivent donner les Ephy- » riens contre les Magnanimes » Phlégyens. « Pausanias croit que par ces Ephyriens Homère a voulu entendre ces peuples qui habitoient la Thesprotie d'Epire. Madame Dacier, au contraire, explique ces Ephyriens de ceux de Thessalie, qui habitoient, dit-elle, la ville de Crannon, près du fleuve Enipée.

EPIALTES, *Epialta*. Voyez Epialtes.

(a) Paus. p. 91.

(b) Homer. Iliad. L. XIII. v. 298. & seq. Paus. p. 597.

(c) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

EPIBATE, *Epibata*, *Ἐπιβάτης*, nom que les Grecs donnoient non seulement aux passagers & aux rameurs, mais encore à ceux qui combattoient sur les vaisseaux.

EPICADUS, *Epicadus*, (c) étoit un homme brave & entreprenant, & fort attaché à Plator, frere de Gentius, roi d'Illyrie. Ces qualités causèrent sa perte; car, Gentius le fit mourir avec Plator, dont il se défit.

EPICADUS, *Epicadus*, (d) capitaine qui commandoit un corps de deux mille hommes de pied, qu'on avoit levé parmi les jeunes Parthiniens, & qu'on envoya au secours du préteur Anicius.

EPICASTE, *Epicaste*, (e) *Ἐπικάστη*, la même que d'autres appellent Jocaste, mere d'Œdipe. Voyez Jocaste.

EPICASTE, *Epicaste*, (f) *Ἐπικάστη*, fille d'Egée, eut d'Hercule, une fille nommée Thessala.

La mere de Trophonius se nommoit aussi Epicaste, selon quelques-uns.

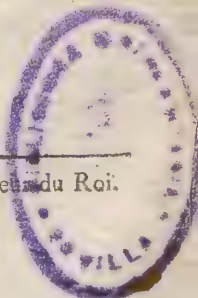
(d) Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

(e) Homer. Odyss. L. XI. v. 270.

(f) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 64.

Fin du quinzième Volume.

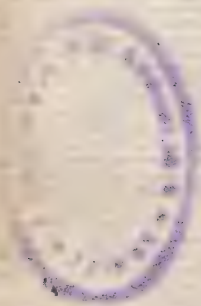
A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

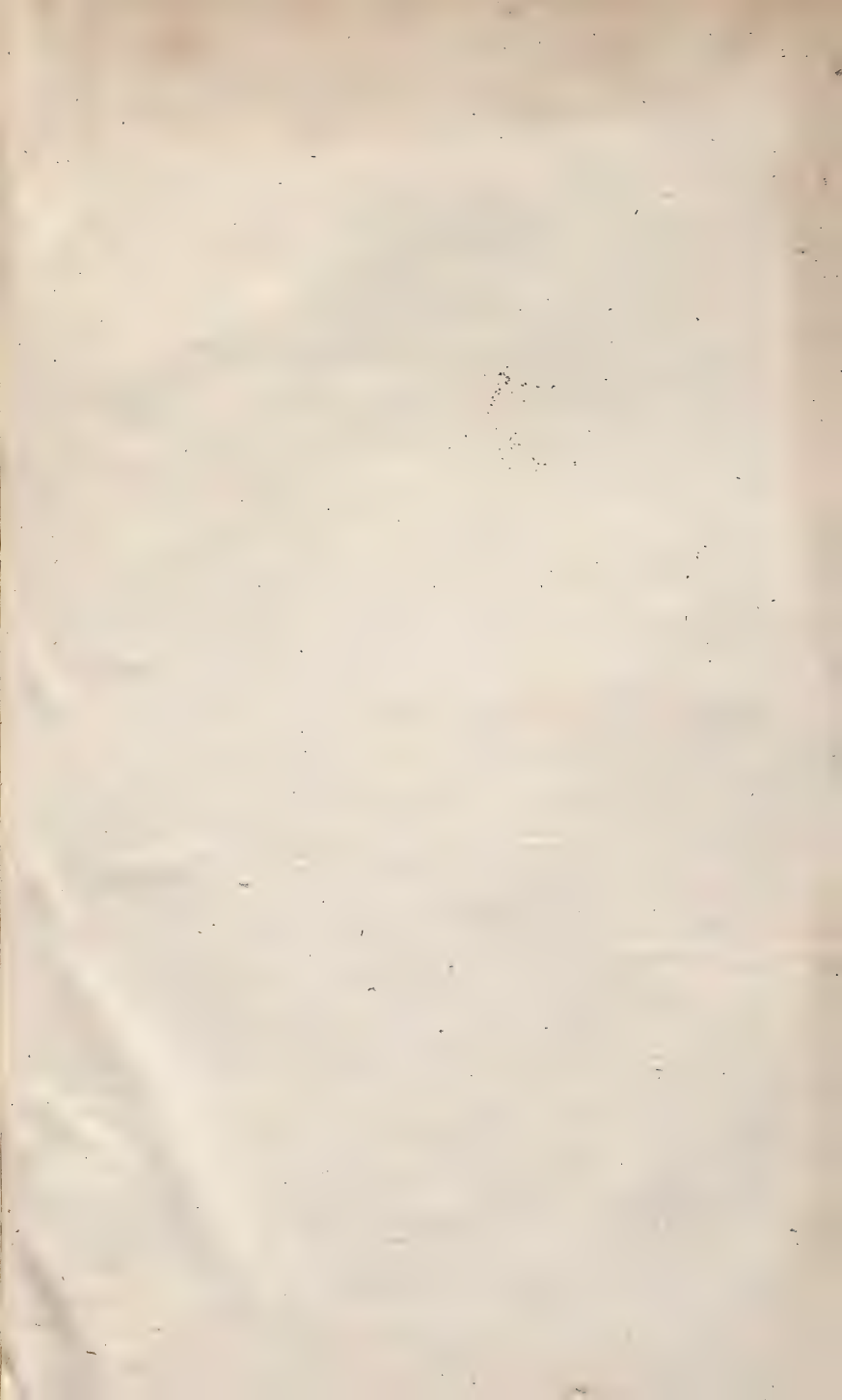


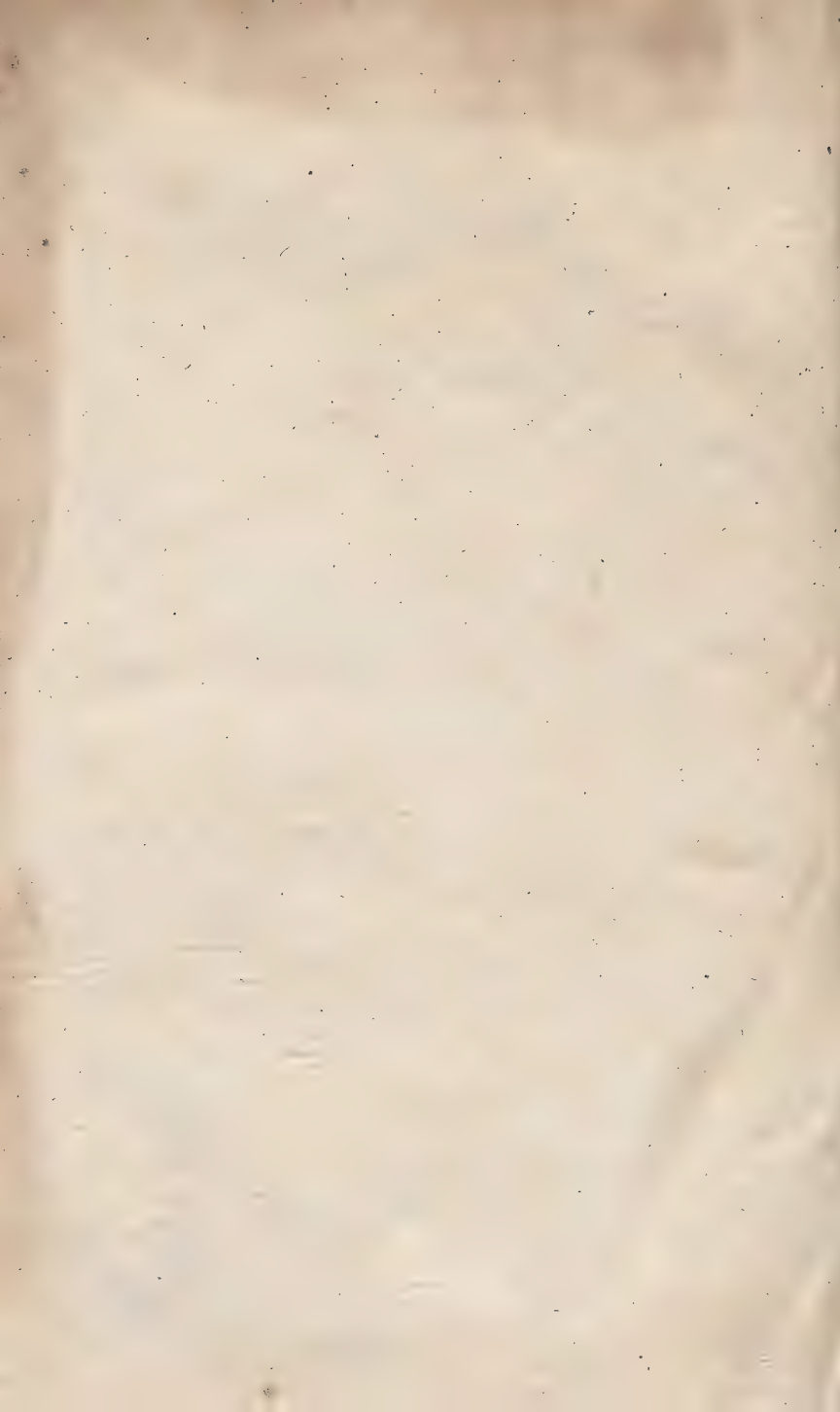
APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le Tome XV. d'un Manuscrit intitulé : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*, où je n'ai trouvé rien qui puisse en empêcher l'impression. DONNÉ à Paris, le 23 Février 1773.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
*Membre des Académies Royales des
Sciences, Belles-Lettres & Arts,
d'Angers & de Rouen.*











212

DICTIONNAIRE
DES AUT.
CLASSIQUES

TOM XV

E

15

